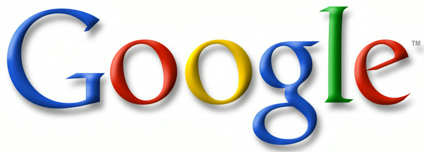












HISTOIRE ET TRAITÉ

DES

SCIENCES OCCULTES



is. - Imprimerie d'Aug. Boucharie, 17, rue Aubergerie.

HISTOIRE ET TRAITÉ

DES

SCIENCES OCCULTES

OU EXAMEN DES CROYANCES POPULAIRES

SUR LES ÊTRES SURNATURELS, LA MAGIE, LA SORCELLERIE
LA DIVINATION, ETC.

depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours

PAR

LE COMTE DE RÉSIE

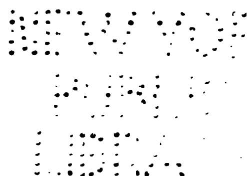
AUTEUR DE L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE D'AUVERGNE, ETC.; CHEVALIER DE SAINT-LOUIS, OFFICIER DE LA LÉGION-D'HONNEUR ET MEMBRE DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS SAVANTES FRANÇAISES ET ETRANGÈRES.

« Tout s'explique, dans ce monde que nous voyons, par un autre monde que nous ne voyons pas. »

Le comte DE MAISTRE.

TOME PREMIER



PARIS
LOUIS VIVÈS, LIBRAIRE-ÉDITEUR
23, RUE CASSETTE

1857

PRÉFACE.

Un des plus grands sceptiques des temps modernes, esprit vaste et étendu qui n'ignora presque rien de ce qu'on peut savoir, et qui ne voulut apprendre que pour rendre douteux et incertain tout ce qu'on sait, Bayle, disait dans un de ses ouvrages : « Il serait à souhaiter qu'à présent qu'il y a de grands philosophes au monde, quelqu'un nous donnât un bon traité sur les sortiléges. On suppose comme un principe constant qu'aussitôt que les sorciers et les magiciens ont été saisis par l'autorité de la justice, le Diable ne peut faire la moindre chose pour leur délivrance, et néanmoins en d'autres rencontres il fait cent actions plus difficiles que n'est la rupture d'une porte. On est contraint d'admettre cent autres inégalités bizarres. Il faudrait profondément raisonner sur tout cela; et puisque ce siècle est le vrai siècle des systèmes, il en faudrait imaginer un touchant le commerce qui peut exister entre le Démon et l'homme. Il n'y a point de philosophie plus propre à cela que celle de monsieur Descartes, surtout depuis qu'on a si bien disputé sur les causes occasionnelles. Il semble que jusqu'ici la question des sorcelleries n'ait été traitée que par des esprits ou trop incrédules ou trop crédules. Les uns et les autres sont malpropres à y réussir,

et sont la plupart du temps frappés du même défaut, c'est de se déterminer à nier ou à croire sans apprécier les choses (1). »

On voit, par le passage que nous venons de citer, que si le savant pyrrhonien (2) a jamais douté réellement des vérités les plus importantes de la religion, comme beaucoup de personnes le croient, il est au moins certain qu'il ne mettait point en doute l'existence du Démon, ni le commerce qu'il peut avoir avec l'homme au moyen de la sorcellerie. Il était d'accord sur ce point avec les plus grands philosophes de l'antiquité, et avec les savants les plus distingués du moyen-âge et des temps modernes.

Ce que Bayle voulait que l'on fît pour la sorcellerie, nous l'avons entrepris pour tout ce qui se rattache aux croyances populaires. Ce que Walter-Scott a fait séparément pour l'Écosse, Crofton Croker pour l'Irlande, Grimm pour l'Allemagne, de Mailath et Schottky pour la Hongrie et la Servie, nous avons cherché à le faire collectivement pour toutes les nations de l'Europe, en rassemblant en un seul faisceau leurs croyances éparses, en recherchant leur origine, les comparant ensemble et en faisant ressortir la grande analogie qui existe entre elles. Un tel ouvrage manquait à notre littérature, et nous avons cherché à remplir le vide qui existe à cet égard. Nous possédons au moins cent volumes qui traitent des diverses parties des croyances populaires, mais pas un seul dans lequel ces mêmes croyances soient réunies en corps de doctrine et forment ainsi une véritable mythologie populaire. Quant au reproche de crédulité ou d'incrédulité que fait Bayle aux auteurs qui sont venus avant lui et que l'on peut également ap-

(1) *Républiq. des Lettres*, ann. 1686, p. 891.

(2) « Le pyrrhonisme, dit Bayle, est la chose du monde la plus commode; vous pouvez impunément disputer contre tout venant, sans craindre ces arguments *ad hominem* qui font quelquefois tant de peine....... vous n'êtes jamais obligé de venir à la défensive; en un mot, vous contestez et vous doutez tout votre saoul, sans craindre la peine du talion. » (*Œuvres diverses*, tom. IV, p. 537.)

pliquer à ceux qui ont écrit depuis sur le sujet qui nous occupe, nous avons cherché à éviter l'un et l'autre de ces excès. Aurons-nous réussi? Les gens de goût en jugeront.

Nous nous sommes également proposé un autre but utile en écrivant cet ouvrage, celui de remédier au désordre qui règne dans notre mythologie populaire, en rétablissant l'ancienne classification des êtres surnaturels qui la composent et en distinguant et faisant ressortir leurs diverses attributions, ce que personne, dans aucun pays, n'a encore essayé de faire avant nous.

En France, où notre pauvre mythologie populaire a été tellement défigurée par les poètes et les romanciers, qu'il est maintenant impossible de reconnaître quelles furent les croyances de nos ancêtres, on voit chaque jour ceux qui se mêlent d'écrire sur ce sujet ajouter encore à la confusion générale. Au lieu de ces fictions morales et ingénieuses qui se sont conservées oralement chez les Allemands, les Danois, les Irlandais et les Ecossais, quelques contes, en partie empruntés à l'Allemagne ou à l'Italie, quelques vieilles chansons, dont personne ne connait plus le sens ni l'origine, voilà tout ce qui nous reste des anciennes traditions populaires de la Gaule et de la France du moyen-âge. Génies domestiques, génies des eaux, des bois et des montagnes, elfes dansant sous les vieux chênes de la Germanie, sous les bouleaux de la Norwége, ou foulant d'un pied léger les bruyères de l'Écosse; nains gardiens de riches trésors : toutes ces créations poétiques de l'imagination des Celtes, des Goths et des Slaves, ne sont plus pour nous que des fées ou des follets. Puis, si nous hasardons quelques excursions romantiques dans le champ vaste et fertile des fictions populaires de nos voisins, nous nous emparons sans merci de leurs vieilles croyances, nous les dépouillons de tout ce qu'elles ont de beau, de grand, de moral, de religieux, et nous les réduisons aux minces proportions d'un conte ennuyeux, d'une froide ballade ou du cadre d'un opéra.

Pourquoi y a-t-il des peuples qui ont conservé av leurs anciennes traditions, leurs anciennes fictions popu tandis qu'elles sont tombées chez d'autres dans un c oubli, ou qu'elles ont été tellement altérées qu'elles sont sent méconnaissables? Cela tient-il à des causes purem cidentelles, comme beaucoup de gens paraissent le Non. En général, les peuples où l'on retrouve les an croyances populaires sont ceux chez lesquels la pure naïveté des mœurs se sont également conservées et ch quels domine le sentiment religieux, chez les Allemar Suisses, les Danois, les Écossais, les bons habitants Schettand et Féroé, ceux de l'Islande, et parmi nous, Flamands, les Bretons, les Vendéens, les habitants de des et les montagnards des Pyrénées, des Alpes, de l' gne et des Cévennes; tandis que dans les populations c pues, que l'on appelle civilisées, les croyances popula disparu, ce qui ne serait point à déplorer sans dout religion et les mœurs n'avaient disparu avec elles po place à l'incrédulité et à la dépravation.

Cela nous fait souvenir qu'il y a quelques années nos savants publia une carte de France, sur laquelle il gua par des teintes claires et brillantes les provinces struction avait été plus généralement répandue parmi ple, au moyen des écoles lancastriennes, et par des sombres et souvent presque noires, celles dans lesqu prétendues lumières n'avaient point encore pénétr l'éducation du peuple était encore confiée aux bons fr écoles chrétiennes. Fort heureusement, les départemen *rants* se trouvèrent plus nombreux que les départem *struits;* et nous disons heureusement, car on démontra à l'auteur de cette carte que les provinces sur lesquelles le plus appesanti son pinceau, étaient celles dans lesquel commettait le moins de crimes et de délits, et dont le tants étaient les plus attachés à la religion et aux

mœurs; et, qu'au contraire, ces départements si brillants de lumières envoyaient régulièrement chaque année une partie, malheureusement trop considérable, de leur population terminer leur éducation dans les bagnes et dans les maisons de correction; preuve incontestable de la supériorité de la religion, des mœurs et d'une instruction limitée pour le peuple, sur ces théories imprudentes dont nous sommes à même d'apprécier chaque jour les résultats dangereux (1).

Eh bien! ce qui paraîtra peut-être fort singulier à beaucoup de gens, c'est que ces provinces sur lesquelles M. Charlès Dupin a répandu ses teintes les plus sombres de bistre et d'encre de la Chine; ces provinces dans lesquelles les prêtres sont plus occupés que les juges; où l'on voit beaucoup de fidèles dans les églises et peu d'accusés dans les prisons, sont égalemen celles où le peuple a conservé le plus d'attachement pour les croyances populaires.

Nous sommes bien convaincus que si un savant du dernier siècle, ou quelque érudit spécial de nos jours, se fût livré à une dissertation sur l'origine des superstitions populaires, il se serait renfermé dans la matérialité du sujet; il n'aurait vu que des contes et de vieilles histoires, bonnes tout au plus à amuser les enfants, dans les anciennes traditions qui, d'âge en âge, sont parvenues jusqu'à nous; il n'aurait cité à l'appui de ses propres opinions que les opinions fort hasardées de quelques esprits forts, les dénégations de quelques sophistes modernes ou d'autres autorités de ce genre plus ou moins anciennes : un tel ouvrage n'aurait fait qu'augmenter et n'aurait point dissipé l'ignorance générale sur cette matière. Ce n'est

(1) Le département de la Creuse est celui dans lequel il se commet le moins de crimes contre les personnes et contre les propriétés. Ceux qui viennent ensuite les premiers dans l'ordre de la moralité, sont les départements de la Haute-Loire, de la Corrèze, de la Loire, du Puy-de-Dôme, du Cantal, de la Manche, du Finistère et du Morbihan, qui sont classés les derniers dans l'ordre d'instruction, et qui tous sont ceux dans lesquels les croyances populaires ont conservé le plus d'empire sur l'esprit de la population.

point ainsi que nous avons envisagé notre sujet. Nous avons fait remonter et nous avons rattaché nos recherches aux époques, aux hommes et aux monuments les plus remarquables nous avons pris à son origine le monde matériel et spirituel nous avons suivi l'homme depuis sa création, l'homme se faisant tribu, peuple, nation, traversant les grands cataclysme de la nature et les révolutions des empires, et conservant, malgré les transformations qu'il a subies selon les siècles et le climats, le cachet d'une origine commune, avec ses traditions ses croyances et ses mœurs.

Nous avons consulté tout ce que le monde ancien offre d plus remarquable, et pour trouver réellement la vérité qu nous cherchions, nous avons remonté jusqu'à la source d toutes les connaissances humaines, la Bible, après laquell tout se perd dans une obscurité profonde et où il n'y a plu rien que le chaos. Nous avons suivi les traditions primitives travers l'antiquité hébraïque et païenne, jusqu'à l'avénemen du christianisme, où elles reçurent des modifications nouvelles; prenant pour guides, dans cette longue course à traver les siècles, les opinions des plus grands philosophes et l'autorité plus incontestable encore des Pères et des Docteurs d l'Église. Aussi quelques parties de notre ouvrage sont-elle presque un cours de théologie, en ce sens que nous avons ét chercher les origines de toutes choses là où il y a vérité, authenticité, certitude.

Nous avons trouvé dans les auteurs du moyen-âge une min inépuisable pour nos recherches, et nous avons mis tous nc soins à faire un bon choix dans toutes les richesses qu'i renferment.

Parmi les auteurs des temps modernes, Jean Prætorius érudit consciencieux, à qui l'Allemagne doit la conservatio de la plupart de ses traditions, Reginald-Scott, Bodin et su tout le savant Le Loyer nous ont fourni de précieux rensei gnements et nous ont été d'un grand secours.

Nous n'avons trouvé dans tout ce qu'on a écrit en France
)uis un demi-siècle sur la magie, la sorcellerie et sur toutes
croyances populaires en général, rien qui pùt nous guider
nous être de la moindre utilité dans nos recherches. Les au-
ırs de ces écrits se sont contentés de ridiculiser les croyances
pulaires en attribuant leur invention aux prêtres, ce qui
)uve en même temps l'ignorance ou la mauvaise foi de ces
ssieurs, et le but réel dans lequel ces disciples de Voltaire
t écrit leurs ouvrages.

En revanche, la littérature étrangère nous a été d'un grand
:ours, et nous a mis à même de parler avec connaissance
s croyances et des fictions populaires des différentes nations
l'Europe. Nous avons consulté avec fruit la symbolique de
eutzer, les antiquités du nord de Webber, les nombreux et
téressants ouvrages de Walter-Scott, les précieux recueils
s frères Grimm, les ouvrages de Büsching, de Hagen,
assmann, Schreiber et Geib pour ce qui concerne l'Allema-
ıe; les traditions de la Bohême par Gerle, celles de la Hon-
ie par le comte de Mailath et von Gaal, de la Servie par
hottky, ainsi que le Kiempe viser de Nierup pour les vieil-
s croyances du Danemarck et de la Norwége.

Parlerons-nous de ce que nous avons pu fournir de notre
opre fond pour composer ce recueil de tant de croyances di-
rses, cette réunion de quelques vérités mêlées à tant d'er-
urs? Dans la vie aventureuse que nous a faite la révolution
ançaise, nous avons vécu sous bien des climats; nous avons
ır à tour visité l'Inde, l'Afrique et l'Amérique. Sous la tente
l'Arabe, aux bivouacs des Marattes, sous la cabane du nè-
e et dans ces chasses où nous avons quelquefois accompagné
s sauvages du Nouveau-Monde, nous avons entendu raconter
en des histoires merveilleuses, nous avons appris à connaître
en des croyances et bien des pratiques superstitieuses; enfin
us avons dù nécessairement acquérir dans ces voyages, sur les
œurs, les usages, les superstitions et sur les hommes en gé-

néral, des notions plus vraies, plus justes que celles qu'aurait pu nous procurer la lecture la plus assidue et la plus attentive. Nous avons également su mettre à profit quelques années que nous avons été forcé de passer en Écosse (1), cette terre classique des fictions populaires; et nous avons vu par nous-même tout ce que Walter-Scott a raconté avec tant de charmes de ce merveilleux pays. Nous avons eu le bonheur de connaître ce grand écrivain et d'entendre maintes fois de sa bouche, au foyer hospitalier d'Abbotsford, le récit des histoires merveilleuses dont il nous a conservé le souvenir. Pendant les quinze années de la Restauration, nous avons parcouru la France et une grande partie de l'Espagne, étudiant les mœurs, les coutumes de leurs habitants, et consacrant à l'étude les loisirs de la vie de garnison. Nos lecteurs jugeront si ces loisirs ont été utilement employés dans l'intérêt de l'ouvrage que nous publions aujourd'hui.

Après avoir indiqué les sources où nous avons puisé les renseignements qui nous ont servi à composer cet ouvrage, disons un mot de sa division. Il se compose d'une introduction et de dix livres divisés en un certain nombre de chapitres.

L'introduction traite des notions primitives, de la connaissance de Dieu, de l'origine et des progrès successifs de l'idolâtrie.

Le premier livre traite des fictions en général et de l'origine des croyances populaires, fondées sur le pouvoir que les hommes paraissent avoir attribué de tout temps au mauvais principe. Un chapitre de ce livre est consacré à établir l'existence de ces esprits qu'on appelle démons, ainsi que l'influence qu'ils peuvent exercer sur les actions des hommes.

(1) Où nous fûmes conduit comme prisonnier de guerre *sur parole*. Nous y avons joui pendant trois ans de toute la liberté compatible avec notre situation. Accueilli avec hospitalité par tout le monde et avec une bienveillance particulière par les classes élevées de la société, nous saisissons avec plaisir l'occasion de témoigner notre reconnaissance envers ce brave et excellent peuple. Il n'en était pas de même en Angleterre.

Nous parlons dans le second livre des esprits servants ou génies domestiques, des nains et des gardiens des trésors cachés; des esprits qui hantent les bois et les campagnes, ainsi que de ceux qui habitent la mer, les lacs et les rivières.

Nous avons décrit dans le troisième livre les fées, les elfes et tous ces esprits légers et d'une nature presque toujours bienfaisante qui recherchent la société de l'homme pour contribuer à son bonheur et lui rendre service. Nous avons relevé plusieurs erreurs dans lesquelles sont tombés quelques auteurs modernes en traitant de l'origine de la féerie.

Le quatrième livre est consacré aux héros auxquels les traditions populaires de tous les temps ont attribué des actions merveilleuses et un commerce avec les êtres surnaturels et dont les peuples attendent encore le retour, tels qu'Arthur, Charlemagne, Frédéric Barberousse et plusieurs autres non moins célèbres. Le dernier chapitre de ce livre renferme une dissertation sur l'existence des géants et sur les êtres monstrueux.

Nous parlons dans le cinquième livre des chasses aériennes et des autres croyances qui s'y rattachent; des aurores boréales, des éclipses, ainsi que des différentes sortes de présages.

Dans le sixième, nous traitons de la magie, de l'astrologie, des talismans et de tout ce qui se rattache aux sciences occultes.

Le septième livre renferme toutes les espèces de divinations, anciennes et modernes, y compris celle par les tables tournantes et parlantes; les épreuves de l'eau et du feu; nous traitons également dans ce livre de toutes les charlataneries employées dans tous les siècles pour abuser de la crédulité des hommes, depuis la chiromancie et la cartomancie jusqu'à la phrénologie inclusivement. Un chapitre est consacré à décrire les effets de la baguette divinatoire.

Dans un livre destiné à être le répertoire des erreurs de l'esprit humain, le magnétisme animal, qui est la plus grande

mystification des XVIIIe et XIXe siècles, devait nécessairemen occuper une place distinguée; aussi avons-nous consacré u chapitre entier du huitième livre à la magie mesmerienne o somnambulique. D'autres chapitres du même livre traitent de songes, des extases, de la seconde vue, des hommes qui on prédit des événements extraordinaires, ainsi que des diverse prédictions qui ont annoncé la révolution française.

Le livre neuvième est un traité complet sur la sorcellerie telle qu'elle a existé autrefois dans toute l'Europe et tell qu'elle existe encore dans quelques-unes de ses parties. O trouvera dans ce livre le récit des horribles persécutions dirigées pendant près de deux siècles par les ministres de l'églis protestante, particulièrement en Angleterre, en Écosse et e Suède, contre les personnes soupçonnées de sorcellerie. De chapitres particuliers sont destinés à faire connaître toutes le croyances qui se rattachent à la sorcellerie, telles que les char mes, le mauvais œil, la fascination, les prestiges et la lycanthropie.

Enfin, le dixième livre traite des croyances de tous les peuples sur l'état des âmes après la mort, fondées sur le gran principe de l'immortalité de l'âme. Un chapitre est consacr aux apparitions, aux *revenants*, aux vampires; et le dernie fait connaître tout ce qui se rattache à la croyance populair du Juif errant.

Tel est l'ouvrage que nous offrons en ce moment au public Homme de foi et de conviction, nous avons exprimé hautement dans ce livre les sentiments religieux que nous avo toujours professés, et nous avons constamment pris pour ba de nos opinions les doctrines enseignées par l'Église catholique, sur les différentes croyances dont nous avons été à mèn de parler. Ces sentiments et ces doctrines, qui auraient eff rouché beaucoup de gens il y a quelques années, trouvero sans doute plus de sympathies à une époque où les homm raisonnables de tous les partis semblent se réunir pour pr

clamer la nécessité de la religion et le grand avantage de l'unité catholique. « Les polémiques ardentes ont cessé, disait, il y a quelques années, un éloquent avocat du barreau de Paris; les traditions voltairiennes adoptées par l'ancienne école libérale sont tombées dans les banalités laissées aux discussions de bas étage. Aujourd'hui, dans les livres hautement pensés, dans la presse sérieuse, les croyances chrétiennes sont exposées avec respect : on les proclame de saintes et sociales vérités; il s'opère de notre temps une incontestable réaction : l'ère de haine et d'incrédulité a passé; les doctrines religieuses se formulent de toutes parts, et cherchent à rattacher les besoins du siècle aux principes fécondants du christianisme. Le monde, nouveau croyant, est en marche vers Dieu (1). »

C'est donc avec quelque espoir de succès que nous livrons au jugement et à la critique des hommes de goût un ouvrage dans lequel les croyances chrétiennes sont exposées non-seulement avec respect, mais encore avec la plus ferme conviction.

(1) M. Ferdinand Barrot, dans l'affaire du nommé Pillet, se disant prêtre de l'Eglise française (décembre 1836). Son frère Odilon disait à la cour de cassation, sous la Restauration, que la loi était athée!... quel progrès!.....







INTRODUCTION.

« Toute erreur est une vérité dont on a abusé. »
BOSSUET.

DES NOTIONS PRIMITIVES, DE LA CONNAISSANCE DE DIEU; ORIGINE ET PROGRÈS SUCCESSIFS DE L'IDOLATRIE.

Lorsqu'on consulte les plus anciens monuments historiques connus, qui ne sont eux-mêmes que l'écho de traditions plus anciennes, on retrouve partout les religions assises au berceau des sociétés humaines; ce sont elles qui ont présidé à leur formation, dicté leurs premières lois, et les premiers rois ont été pontifes, puisqu'ils réunissaient en eux l'autorité législative et sacerdotale.

Unité de la race humaine.

L'unité de la race humaine, partant d'une souche commune, est un point qu'il serait difficile de contester en ce moment, d'après l'assentiment qu'ont donné à cette opinion les hommes les plus éminents dans les sciences naturelles, historiques et philosophiques (1), si la parole de Dieu ne nous apprenait, d'une manière bien plus certaine encore, que l'humanité tout entière descend d'un père unique, et si le grand mystère de la rédemption ne reposait sur la croyance que tous les hommes ont péché dans leur père commun. « Supposez, en effet, dit le savant Wiseman, différentes races d'hommes sans rapports entre elles, et le profond mystère du péché originel et le mystère glorieux de la rédemption sont

(1) Buffon, Linné, Cuvier, Blumenbach, Duméril, etc., admettent l'unité de la race humaine avec différentes variétés.

effacés à jamais du livre de la religion (1). » Il n'est donc pas étonnant que les ennemis du christianisme aient cherché à détruire cette croyance, en employant toute l'autorité que pouvait leur prêter un grand étalage de science et de raisonnements sophistiques aux yeux d'hommes toujours disposés à croire tout ce qui tend à les dispenser de leurs devoirs envers leur Créateur.

Unité de langage.

L'unité de race, suppose nécessairement l'unité de langage, soit que nous admettions que la parole ait été un don librement accordé par Dieu (2), ou bien un résultat spontané de l'organisation de l'homme (3).

L'école matérialiste soutient seule en ce moment les dégradantes et désolantes théories de Rousseau (4) et de Volney, qui représentent l'homme primitif comme le *mutum et servile pecus* des anciens, « jeté en quelque sorte par hasard sur une terre sauvage et inculte, orphelin, abandonné par la main inconnue qui l'a produit (5) », et qui le font sortir de l'état sauvage, du mutisme, de l'abrutissement, d'un état voisin de celui des orangs-outangs, pour inventer successivement le langage, la famille, la société et la religion (6). Selon l'école rationaliste, toutes ces choses seraient l'ouvrage des facultés de l'homme agissant par leur propre énergie. De tels systèmes n'ont été inventés et soutenus que dans le but de ruiner le christianisme par sa base, en éliminant la notion de révélation surnaturelle et divine. Malgré cette théorie vulgaire des philosophes ordinaires, les esprits les plus éclairés n'en regardent pas moins la parole comme *inhérente* à l'homme; car si on la considère comme l'œuvre de son intellect dans la simplicité de sa connaissance native, c'est absolument inexplicable. Admettons, pour un moment, que l'homme ait été réduit primitivement à la condition des brutes, qu'il erra longtemps dans les forêts, s'y disputant le fruit des chênes et la chair des animaux, par quels moyens serait-il sorti de cet état d'abrutissement physique et moral? Un écrivain protestant, que quelques personnes seront sans doute étonnées de trouver placé sur un aussi bon terrain, répond à cette question de la manière la plus claire et la plus décisive; nous nous plaisons à citer ses propres pa

(1) *Discours sur les rapports entre la science et la religion révélée*, IIIe discours.

(2) C'est le système de Jhonston, Anton et de M. de Bonald, vivement attaqué par Da miron, Cousin, Maine de Biran et plusieurs autres.

(3) Suivant la théorie récente de G. de Humbolt.

(4) *Causes de l'inégalité entre les hommes*. Cependant Rousseau convient « que parole semblerait bien nécessaire à l'homme pour inventer la parole », ce qui détruit s premier raisonnement.

(5) *Ruines*, Paris, 1820, pag. 37.

(6) Nous faisons grâce au lecteur des théories de Lamarck, Lamethrie, Virey, etc., q veulent absolument nous faire descendre, l'un d'un marsouin se fendant la queue, l'aut d'un singe dont le nez s'allonge par un rhume de cerveau! Ces savants n'ont pas réfléc qu'il est impossible de supposer un homme enfant.

on par les étrangers laisse subsister le problème intact. — Vous ntrez des maîtres instruisant des élèves; mais qui a instruit les ? Il y a plus, les sauvages repoussent la civilisation quand on la ésente. Les hordes errantes que nous avons découvertes, clair-, aux extrémités du monde connu, n'ont pas fait un pas vers la ci-on. Les habitants des côtes que Néarque visita il y a deux mille t été retrouvés par nos voyageurs modernes tels que les observait l d'Alexandre (1). »

aisonnement est bien éloigné, comme on peut le voir, de la théorie ilosophes matérialistes et rationalistes, qui veulent que le progrès mmes soit de la barbarie à la civilisation, et qui considèrent le e comme le type originel de la nature humaine, dont nous nous s éloignés par des efforts graduels. — Nous croyons, au contraire, omme est sorti *complet* des mains du Créateur; qu'il a été formé n corps et a été orné de tous les dons nécessaires pour une vie so-t domestique, Dieu ayant placé dès l'origine ses créatures dans our lequel il les a destinées. Nous croyons encore que loin de *pro-*', lorsque l'homme se fut une fois, par sa chute, séparé de la vertu, limite déterminée ne put être assignée à sa dégradation, ni jus-il pouvait successivement descendre et se ravaler même au niveau rute; car, comme par son origine, il était essentiellement libre, il n conséquence capable de changement et même très-flexible dans ultés organiques. Ce principe, quelque humiliant qu'il puisse pa-pour l'orgueil de l'homme, est pourtant le seul fil qui puisse nous dans nos recherches, en partant du nègre qui est loin, par ses s physiques et morales mêmes, d'occuper le dernier degré de l'é-

dégradation, un éloignement de la destinée originaire et primitive de l'homme.

La faculté d'exprimer ses idées par la parole a dû nécessairement faire partie des dons accordés à l'homme lors de sa création; aussi les travaux philologiques de la science contemporaine conduisent-ils à cette conclusion : qu'il y eut primitivement *unité de langage* et que cette unité, au lieu de s'accroître par des modifications graduelles, a dû se rompre par une séparation brusque et instantanée.

Sur ce point encore, les résultats de la science moderne semblent converger vers la donnée fournie par la révélation, la confusion du langage produite par la tentative orgueilleuse de l'érection de la tour de Babel.

Unité des croyances religieuses.

L'unité de races et l'unité de langages une fois admises, conduisent nécessairement à l'unité des croyances religieuses, car, comme l'a dit judicieusement un philosophe allemand : « Qui a instruit les premiers hommes, puisque tout homme a besoin d'enseignement? Aucun homme n'a pu les instruire, puisqu'on parle des premiers hommes. Il faut donc qu'ils aient été instruits par quelque être intelligent qui n'était pas homme, jusqu'au moment où ils pouvaient s'instruire réciproquement eux-mêmes (1). »

Cet être intelligent qui a instruit les premiers hommes, quel est-il, sinon Dieu lui-même, qui, après avoir *formé l'homme à son image*, c'est-à-dire intelligent et libre, comme nous l'apprend le récit de Moïse, ne dédaigna pas de l'instruire de ses devoirs envers son Créateur, par un mode de communication appropriée à sa double nature spirituelle et corporelle?

En effet, il est impossible de ne pas reconnaître, d'après la doctrine la plus conforme à l'enseignement des Pères et des Docteurs, et celle généralement reçue aujourd'hui dans les écoles ecclésiastiques, qu'il y a dans l'intelligence humaine des vérités éternelles, immuables et nécessaires? des vérités qui étaient avant chaque raison individuelle et qui seront après elle, des vérités qui subsisteraient au milieu de la ruine universelle de toutes les intelligences finies. Il n'est pas nécessaire, sans doute, d'énumérer ces vérités; mais, parmi toutes ces idées, la plus étonnante est bien certainement celle de l'infini lui-même. Or, quelle est l'origine de ces idées? S'il est vrai qu'on ne puisse tirer l'éternel du temporel, le nécessaire du contingent, l'absolu du relatif, l'infini du fini, il est évident que ces vérités ne peuvent provenir ni des sens ni de l'âme humaine. Elles sont en elles, mais elles ne sont pas elles. Elles appartiennent donc à une autre intelligence, qui doit être comme elles éternelle, immuable, néces-

(1) Fichte, *Du droit de la nature.*

e, infinie, c'est-à-dire Dieu. Ces vérités sont donc en Dieu; elles sont u même; c'est en lui que nous les voyons; c'est lui qui nous les nmunique. Mais cette communication, cette manifestation divine, qu'est- sinon une révélation? Révéler veut dire manifester. Les idées, les ités, base de l'intelligence humaine, sont donc manifestées, révélées Dieu lui-même à cette intelligence. Cependant, nous n'avons conscience ces idées, de ces vérités que par la parole. Sans la parole, tout est ièbres dans notre intelligence; avec elle la lumière se fait. Telle est la ndition de notre double nature et de nos facultés dans leur état présent; inement voudrait-on se révolter contre cette nécessité, il faut absolunt la subir. Dieu donc, en manifestant sa vérité, en donne aussi l'expression; et cette expression n'est autre chose, comme nous l'avons déjà , que la faculté d'exprimer ses idées par la parole, qui a dû nécessairement faire partie des dons accordés à l'homme lors de sa création. Or, don de la parole peut se concevoir de deux manières. La première admettant l'hypothèse indiquée par M. de Bonald, lorsqu'il a dit que eu avait pu créer l'homme parlant, *Deus creavit hominem loquentem*, qui signifie que Dieu produisit lui-même la parole dans l'homme par e action créatrice. L'illustre philosophe chrétien pense que cette hypoèse se concilie parfaitement avec l'origine divine du langage, puisque tte production est un phénomène tout à fait divin. D'après la seconde pothèse, Dieu aurait communiqué la parole à l'homme par un moyen al; ainsi, Dieu aurait parlé extérieurement à l'homme, et en même mps que la parole divine frappe l'oreille de l'homme, la lumière éterlle éclaire de sa splendeur l'intelligence, et la vie de l'esprit commence. us adoptons cette seconde hypothèse, qui nous a paru plus conforme x livres saints, à l'analogie et à l'expérience, et nous arrivons ainsi à tte conclusion : que l'origine de la vérité dans l'intelligence humaine t une révélation intérieure et extérieure à la fois.

Mais si le langage primitif a été, comme tout nous enseigne à le croire, don de la divinité, ce langage, pour être digne de son auteur, a dû re parfait et plein d'idées vraies. Ainsi, les premières notions religieuses seignées à l'homme au moyen de la parole divine n'ont été que la véte parlée et qu'un hymne sublime de louanges et de reconnaissance, nfermant en même temps tout ce que la créature, formée à l'image de ieu, peut et doit connaître de la nature, des attributs et de la toute uissance de son Créateur. Car, de deux choses l'une, où il y a eu communication directe de Dieu au premier homme, ou le premier homme yant dû nécessairement être créé dans l'état de virilité, il est né avec la lénitude de ses facultés morales et physiques, et en même temps avec connaissance, la possession de toutes les vérités morales nécessaires à humanité, et que l'humanité a reçues de lui. Le premier homme a dû tout abord marcher *droit*, parler *haut* et penser *clair*. Ces grandes vérités, qui s'enchaînent mutuellement et qui sont une conséquence naturelle les

unes des autres, nous sont clairement enseignées dans la Bible, seul
nument authentique de cette langue et de cette science divine, et par
séquent la vérité, la norme de toute autre science, de toute morale
toute religion, comme de toute philosophie. — Que de volumes l'er
n'a-t-elle pas produits; que de sophismes n'a-t-elle pas entassés, que
forts inutiles n'a-t-elle pas tentés pour combattre et renverser ces gr
principes que nous venons d'énoncer dans quelques lignes. Et cepen
après tant de siècles de combats, sous des noms divers et sous des fo
diverses, l'erreur est encore moins avancée dans son œuvre de dest
tion qu'elle ne l'était le premier jour, puisque la science moderne, qu
considérait comme son plus ferme auxiliaire, vient chaque jour, trom
son espoir, donner un nouveau démenti à ses folles assertions et co
mer de plus en plus la vérité du récit de Moïse : « *Quia Deus scien*
rum dominus est, et ipsi preparantur cogitationes, parce que
seul est l'auteur de toute science et qu'il pénètre le fond des
sées (1). »

Ce n'est donc pas par le fétichisme, forme grossière du culte de la
ture et des éléments, comme le prétend une école philosophique,
efface Dieu derrière l'humanité, que les religions ont pris naissance
s'épurer par des phases successives jusqu'au monothéisme, pui
l'homme connut dès le principe le Dieu unique et immatériel. Le g
humain n'est donc point passé de l'erreur à la vérité; au contrair
est tombé de la vérité dans l'erreur. Ce culte primitif et révélé,
l'homme juste qui trouva grâce devant le Seigneur, et qu'il réserva
la réparation du genre humain, le transmit à ses descendants apr
grand cataclysme du déluge universel.

Dispersion des peuples et confusion des langues.

A l'époque de la dispersion des peuples, les notions divines et les
venirs des premiers temps, profondément empreints dans la mémoire
patriarches, étaient encore transmis par eux à leurs enfants; *car la*
n'avait alors qu'une seule langue, et la même parole circulait li
ment dans la bouche de tous les hommes. — A partir de Babel, la ch
qui unissait les traditions à la parole se brise, le faisceau commu
dissout, la racine du dogme se perd ou éclate en fragments avec
des idiomes, les nations se dispersent et s'isolent. Bientôt le cahos
mythes et des allégories vient remplacer celui des croyances, et le
du vrai Dieu se maintient à peine parmi les enfants d'Heber (2).

(1) I. Reg., II, 3.
(2) Heber, 4e patriarche et fils de Salé, un des ancêtres d'Abraham, donna son no
peuple hébreux : il naquit vers l'an 2281 avant Jésus-Christ.

Origine du polythéisme.

and nombre d'anciens monuments et de documents historiques ne rmettent pas de douter que les peuples de l'antiquité n'aient re- la doctrine des patriarches, qui se conserva pure dans la race am, deux articles fondamentaux que l'on retrouve dans toutes les s, l'existence de la divinité et celle des esprits intelligents qui sont istres. Mais, par suite de la corruption des doctrines primitives, mes finirent par placer ces intelligences et la divinité même dans tous les corps. Le culte des astres et des éléments fut d'abord é à celui du DIEU-ESPRIT; puis le culte des idoles de bois et de les images d'hommes, d'animaux et de reptiles; celui rendu aux, aux bois, aux lacs, aux rivières et à tant de créatures matériel- raiment inanimées. Enfin, par suite de l'obscurcissement crois- la raison et du cœur de l'homme, les vices eux-mêmes et les iteuses passions furent divinisés, et le roi de la création déserta du vrai Dieu pour adorer les fruits de la terre et jusqu'aux her- es jardins :

> Porrum et cepe nefas violare, aut frangere morsu.
> O sanctas gentes, quibus hæc nascuntur in hortis
> Numina.......... (1)

a été l'origine du polythéisme, système religieux qui fut long- a foi de la majorité du genre humain et celui des nations les ebres. Ce système reçut le nom de paganisme dans les pre- ècles de notre ère, et a désigné depuis lors, dans le langage des s, tous ceux qui, n'étant ni juifs ni mahométans, professent des s opposées au christianisme (2).

lythéisme, pour plaire à tant de peuples divers, a dû nécessaire- vêtir des formes variées, et il en a revêtu un grand nombre. Le sme des Grecs et des Romains, auquel les modernes ont donné le nthropolatrie (3), n'était point le même que celui de l'Égypte et e, dans lequel domine la *zoolatrie* ou le culte des animaux. — Le s astres et celui du feu (*l'astrolatrie* et la *pyrolatrie*) se confon- ıs la religion de la Chaldée et de la Perse, tandis que l'anthro- se joint à l'astrolatrie dans la religion de Babylone et de la Syrie.

nal, sat. XV, v. 9.
om de paganisme fut formé à l'époque où les chrétiens commençaient à prévaloir lles, tandis que les polythéistes ne se soutenaient plus que dans les campagnes la le titre de *pagani* pour les individus et de paganisme pour leurs croyances. e, mais à tort, les musulmans de païens, pendant le moyen-âge : ils ont tou- sé le monothéisme.
e des hommes pour eux-mêmes ou pour leurs semblables.

On a nommé *sabéisme* l'astrolatrie à peu près pure, telle que nous la montre l'Arabie antique.

Il existe un cinquième système de polythéisme, qui n'est qu'un grossier mélange de zoolatrie, d'astrolatrie et de pyrolatrie; c'est le *fétichisme* qui embrasse *tout*, et qui n'exclut que l'anthropolatrie. — En effet, le *fétichiste* qui reconnaît et vénère une sorte de puissance divine dans le rocher, dans la montagne, dans un animal ou une simple pierre, n'adore jamais sous la forme humaine. S'il allait jusque-là, il serait panthéiste, et son culte serait alors l'athéisme de l'homme de la nature, comme le panthéisme est encore aujourd'hui l'athéisme de quelques métaphysiciens enthousiastes et de beaucoup de cerveaux creux; car celui qui voit Dieu dans tout ce qui est, finit toujours par n'avoir plus de Dieu en dehors de rien. — Le fétichisme est celui de tous les genres de polythéisme qui a offert une plus grande variété de nuances dans l'antiquité et dans les temps modernes : il varie encore de nos jours, non-seulement de peuplade à peuplade, de famille à famille, mais d'individu à individu.

On retrouve dans le polythéisme des anciens Grecs les traces de deux systèmes religieux, le *naturalisme* ou la religion *orphique* et l'*anthropomorphisme* qui se réfléchissent, l'un dans les poëmes d'Hésiode, l'autre dans les poëmes d'Homère. Le dernier système prévalut et devint le système populaire. La poésie, les traditions, les mythes s'emparèrent insensiblement de l'esprit des peuples et trouvèrent un appui dans les lois et la constitution de l'État. Le culte orphique, plus symbolique et par conséquent trop au-dessus de l'intelligence du vulgaire, se réfugia sous les voiles des sacrés mystères de Samothrace, d'Eleusis et d'autres contrées, aussi bien que dans les retranchements de la philosophie ésotérique : on la célébrait à Rome dans les mystères de la *Bonne Déesse*. Les cosmogonies orphiques, venues primitivement de l'Asie, paraissent avoir été apportées d'Égypte en Thrace par le premier des orphées; réfugiées bien des siècles plus tard dans les écoles des nouveaux platoniciens, lors du triomphe du christianisme, elles survécurent ainsi à la chute du polythéisme.

Dès les premiers siècles de l'ère chrétienne, l'Égypte, la Perse, la Judée, la Grèce et Rome revenaient à leurs anciens mystères ou en fondaient de nouveaux avec une ferveur extrême. Les dieux d'Homère s'étaient éclipsés, et l'ancienne mythologie orphique (le naturalisme), redevenue dominante, aspirait à surpasser le christianisme lui-même en profondeur mystique. Ce fut des efforts réunis des nouveaux platoniciens que naquit la gnose, une de ces combinaisons éclectiques entre le monothéisme et le polythéisme, dans lesquelles les anciens initiés de la Perse, de la Palestine, de l'Égypte et de la Grèce, tout en rendant à certaines idées chrétiennes un hommage qui paraissait sincère, cherchèrent à les rattacher à d'autres doctrines plus anciennes, puisées dans d'autres écoles et dont ils essayèrent de fortifier la vieillesse par les nouveautés de l'Évangile. On retrouve

ce naturalisme rajeuni, sous différentes formes, mais toujours caché sous le voile du mystère et de l'initiation, dans tous les systèmes des plus célèbres gnostiques sortis de la Samarie, de la Syrie, de l'Égypte et surtout des écoles d'Alexandrie; et l'on suit les traces de leurs doctrines non-seulement chez les basilidiens et les manichéens, mais jusque chez les bogomiles, les catharins, les albigeois, les templiers, et de nos jours encore dans les enseignements d'une foule de sociétés secrètes, toutes ennemies du christianisme et qui cherchent à prouver, comme avait voulu le faire Julien l'Apostat, que le paganisme avait aussi sa morale et ses mystères, et qu'il pouvait suffire aux besoins les plus profonds de l'âme humaine (1).

La doctrine fondamentale des diverses sectes du naturalisme a toujours été celle que toutes les religions, *tant anciennes que modernes*, sont toutes également physiques, et que c'est parmi les principes de la nature que l'on doit rechercher les dieux des nations. *Eos qui dii appellantur rerum naturas esse, non figuras deorum.* C'était le système de Dupuis, système qui, malgré les nombreux échecs que lui ont fait éprouver les découvertes de la science moderne, n'en conserve pas moins encore un grand nombre de partisans. Le naturalisme, sous quelque forme qu'on essaie de le présenter, est au fond de tous les systèmes religieux des métaphysiciens anti-chrétiens de notre époque. C'est en vain qu'ils cherchent à rattacher leur *manichéisme* de fraîche date à un prétendu culte primitif de la nature, dont les forces auraient été personnifiées dans la plupart de ses Dieux. — Le naturalisme, tel qu'on en retrouve les traces dans le culte du premier Osiris, dans la vieille théogonie d'Hésiode (2) et dans le culte de Mithra, n'a jamais été qu'un de ces systèmes de dégradation morale et religieuse, dans lequel l'homme tomba, lorsqu'il eut abandonné le véritable culte primitif, le culte du vrai Dieu, et dont les divers symboles ne font guère que présenter la nature sous le rapport de sa plénitude de vie et de son inépuisable fécondité, symboles qui se résolvent, en dernière analyse, dans la notion d'un animal infini.

La religion de Noé fut, pendant plusieurs siècles, celle des peuples issus de sa famille : la dégradation insensible des idées saines et le progrès des erreurs qui les remplacèrent, s'accomplirent lentement; et comme le dit Leibnitz : « L'idolâtrie ne fut point à proprement parler une religion;

(1) Voyez à ce sujet l'ouvrage de M. Joseph de Hammer, ayant pour titre : *Fund gruben der Orients* (découvertes souterraines en Orient); voyez aussi : *Hammers geschichte der assassinem*, ouvrage dans lequel l'auteur s'étend fort longuement sur l'origine des francs-maçons et sur l'analogie de leurs symboles avec ceux des ophites et des templiers.

(2) Pausanias doutait que la *théogonie* fut d'Hésiode; il le tenait des Béotiens, compatriotes de cet ancien poète, chez lesquels c'était une tradition. Quoi qu'il en soit, plusieurs critiques n'y voient qu'un assemblage confus de fragments étrangers l'un à l'autre, des débris de chants nombreux que possédait l'antiquité sur l'origine des dieux et du monde, cousus ensemble et remaniés, sans que le compilateur ait toujours eu l'intelligence du sens véritable de ces documents anciens.

elle consista moins dans la négation d'un dogme que dans la violation d'un précepte, celui d'adorer Dieu et de n'adorer que lui seul. »

Quelle qu'ait été la puissance du polythéisme et le grand nombre de ses adhérents, il n'a point été dans l'antiquité le système rationel, mais le système populaire. — Socrate, Platon, Aristote ne furent pas plus polythéistes que Senèque et Cicéron, ainsi qu'on peut le voir par leurs écrits. Il est certain que la plupart des sentiments des païens, en matière de croyances religieuses, ont été fabuleux; cependant ils n'ont pas tous été faux. C'est ce qu'il importe de distinguer en écartant toutes les fictions, en s'attachant au fond et à la substance des choses, en les exposant fidèlement, selon la croyance générale des anciens philosophes. Le plus grand nombre d'entre eux a reconnu un être supérieur à tous les dieux, créateur du ciel et de la terre et dispensateur de toutes choses; et le paganisme n'était, en réalité, que l'ensemble des systèmes religieux qui ignoraient ou qui cachaient à la multitude l'unité de Dieu, auteur et ordonnateur suprême de l'univers et de tout ce qu'il renferme. Cette connaissance de la divinité, qui était un reste ou plutôt la conséquence des croyances primitives, ne s'est jamais entièrement perdue chez les nations païennes. On la retrouve aussi bien chez les prêtres de l'Égypte et de l'Inde que chez les sages de la Grèce et de Rome, ainsi que chez les peuples que les Grecs et les Romains appelaient Barbares.

En effet, quand on pose en principe général que les hommes naissent tous avec une certaine notion de la divinité, que l'on nomme idée, et qui n'est autre chose qu'un caractère indélébile que Dieu a gravé dans leur entendement, et qui leur en fait voir la nature et les perfections lorsqu'ils y réfléchissent, on ne saurait croire qu'ils n'aient quelquefois porté leur attention sur un sujet aussi important, car autrement cette impression que Dieu leur a donné de lui-même, *par laquelle*, dit l'apôtre saint Paul, *il a manifesté en eux tout ce qui se peut connaître de lui*, ne pourrait agraver leur condamnation, s'ils n'en avaient abusé, et ils ne pourraient en avoir abusé, s'ils n'avaient connu Dieu, et s'ils n'avaient par conséquent été éclairés par une lumière interne et naturelle, qui, quoiqu'elle ne fût pas salutaire, était cependant suffisante, après l'avoir consultée, pour leur montrer combien il était déraisonnable *de transférer l'honneur qui n'est dû qu'au Dieu incorruptible, à l'image d'un homme corruptible, et à des figures d'oiseaux, de quadrupèdes et de reptiles*. Et c'est d'après cette notion naturelle, dit encore saint Paul, *que les gentils qui n'ont pas la loi font naturellement les choses que la loi commande, faisant voir que ce qui est écrit dans la loi est écrit dans leur cœur;* Dieu leur ayant donné cette connaissance comme un frein pour retenir l'impétuosité de leurs passions et de leurs convoitises.

On objectera, et certainement avec raison, que cette idée de Dieu, cette science humaine primitive, déposée dès l'origine dans l'intelligence humaine, a été obscurcie chez les païens par leurs préjugés et par leur

idolâtrie. Oui, sans doute, elle a dû l'être. Néanmoins, cet obscurcissement n'a pas été assez complet pour détruire entièrement chez eux l'idée innée de la divinité; car si les païens ont pu imaginer et adorer une infinité de dieux, c'est la preuve la plus certaine qu'ils ont eu l'*impression* d'un être supérieur, quoiqu'ils aient erré dans le choix des propriétés qu'ils lui ont attribuées, et qu'ils aient multiplié à l'infini l'objet de leur culte. « Si le mot *Dieu*, a dit un philosophe chrétien, se trouve dans le langage humain, c'est parce que l'*idée-Dieu* se trouve dans l'intelligence humaine. »

Nous avons dit précédemment que l'existence de la divinité, et *celle des intelligences qui sont ses ministres*, étaient deux articles fondamentaux que les peuples de l'antiquité avaient retenus de la doctrine des patriarches. Ce fut par suite de cette dernière croyance que les hommes une fois entrés dans la voie de l'erreur, persuadés que la nature est animée et que chacune de ses parties est gouvernée par une intelligence particulière, peuplèrent l'univers d'une foule de génies ou démons bons et mauvais, d'une nature inférieure à celle des dieux et qui servaient d'intermédiaires entre l'homme et la divinité. Cette croyance était commune à tous les peuples professant le polythéisme. Chez les Grecs seulement, la démonologie se montre moins dans le culte public et dans la mythologie populaire que dans les traditions des sanctuaires : témoins le génie de Socrate et les esprits des nouveaux platoniciens, êtres ou abstractions auxquels on ne prêtait pas immédiatement la forme humaine; mais elle fut, chez toutes les autres nations de l'antiquité, la partie la plus importante des croyances populaires.

Cette croyance universelle des dieux et des démons, fidèlement exposée et débarrassée des erreurs vulgaires et des fictions poétiques, doit nécessairement découler de quelque source; il faut qu'il y ait eu de certaines vérités qui en aient été le fondement. Un des moyens de découvrir ces vérités, est de réduire la théologie païenne à ses vrais principes, et l'on trouvera qu'elle tire la plupart de ses mystères du judaïsme, que ses divinités, telles que les anciens philosophes les ont décrites, ont été formées sur les patriarches, d'où les païens ont emprunté ou conservé certaines vérités qu'ils ont grossièrement appliquées à leurs faux dieux. Le savant Vossius entreprit le premier, avec succès, de mettre les traditions du paganisme en accord avec celles des juifs et des chrétiens, et de prouver que toutes les religions du polythéisme ne sont autre chose que des altérations du monothéisme des Hébreux. D'autres savants, non moins estimables, ont jeté depuis de nouvelles lumières sur cette importante question, qui se simplifie chaque jour davantage par des découvertes scientifiques auxquelles on était loin de s'attendre il y a à peine un demi-siècle. Des recherches récentes ont même établi comme certain que les dieux élégants de l'Athènes de Périclès et même les divinités de l'*Iliade* ne sont, pour ainsi dire, que les statues d'un portique derrière lequel on

aperçoit les ruines majestueuses d'un temple beaucoup plus ancien et beaucoup plus grandiose.

Du mélange de toutes ces vérités et de toutes ces erreurs sont nées les croyances populaires, transmises de génération en génération jusqu'à notre siècle de progrès et de lumières, qui n'en est pas plus exempt que ses prédécesseurs.



HISTOIRE ET TRAITÉ

DES

SCIENCES OCCULTES

LIVRE PREMIER.

DES CROYANCES POPULAIRES.

CHAPITRE I.

Du bon et du mauvais principe.

> « Fiction travels on still brighter wing than science, and scatters the seed of her wild flowers imperceptibly over the world till they surprise us by springing up with similarity in regions the more remotely devided (1). »
>
> CAMPBELL.

Les préjugés populaires ont pour base les principes de toute l'antiquité ; ils formaient la science de Pythagore et la sagesse des Égyptiens. De telles croyances n'ont point eu besoin pour se propager du secours des livres, car la nature humaine semble toujours rechercher elle-même la société des êtres surnaturels. Les doctrines ainsi que les fictions qui peuvent exciter la terreur, conservées avec soin par la multitude, furent nourries de tout temps par l'ignorance et exagérées par la superstition.

Bien différente de l'histoire des croyances religieuses, l'histoire des croyances populaires n'a point été tracée sur le granit

(1) La fiction a l'aile encore plus rapide que la science, et répand par tout le monde les semences de ses fleurs champêtres, qui demeurent imperceptibles jusqu'à ce que leurs produits surgissent tout à coup, sous des formes semblables, dans des lieux qu'une immense distance sépare. (*Essay on english poetry*, p. 30.)

et sur le marbre; ses archives ne furent point déposées dans le sanctuaire des temples, ni recueillies dans les ouvrages des philosophes, mais on en retrouve les débris épars dans les contes, les sagas, les ballades et les chants populaires, qui, transmis oralement d'âge en âge, ont traversé les siècles et fait le tour du monde; seules et véritables annales des fictions de tous les âges, depuis que la race humaine a quitté son berceau.

Les physiologistes recherchent avec soin les principes de l'économie animale, l'usage et le jeu des organes, jusque chez l'animalcule nageant dans une goutte d'eau; les botanistes étudient la nature dans toutes ses productions, depuis l'humble mousse et le lichen rampant, jusqu'au cèdre superbe et au gigantesque baobab. L'homme studieux ne doit donc pas négliger la lecture des histoires merveilleuses, des contes de fées et des récits traditionnels répandus dans le peuple. Quelque humbles que puissent nous paraître les efforts de notre intelligence, ils décèlent ses ressorts secrets, ses modes, ses progrès, et permettent d'observer la nature humaine dans ses productions les plus diverses. Il est donc utile d'étudier chez tous les peuples ce qui nous paraît quelquefois un caprice et souvent même une absurdité. Nous pensons que c'est peut-être le seul moyen d'expliquer en grand les fables et celui d'acquérir une connaissance parfaite de l'esprit humain, notre ignorance sur cet important sujet venant presque toujours du peu d'étendue de nos études.

Un écrivain justement célèbre, Walter-Scott, auquel on doit de savantes recherches sur les croyances populaires de son pays, a pensé qu'on pourrait composer un ouvrage d'un grand intérêt sur l'origine des fictions en général et sur leur transmission d'âge en âge et d'un pays à l'autre. Suivant le système du célèbre romancier, qui est aussi le nôtre, la mythologie d'un siècle aurait servi de thème aux romanciers du siècle suivant, et, plus tard encore, de base aux contes des nourrices et des vieillards d'une autre époque (1).

En effet, dans toutes les recherches auxquelles on s'est livré

(1) Walter-Scott, note xie du ive chant de *la Dame du lac*.

jusqu'à ce jour pour découvrir l'origine des croyances populaires, on a constamment remarqué que celles qui étaient répandues parmi les peuples, à une période quelconque de leur existence, étaient, sauf quelques modifications, celles de la période précédente. On a remonté ainsi jusqu'à une époque fort reculée de l'histoire de la race humaine. Arrivée à ce point, la question échappe entièrement, comme recherche historique, aux investigations de la science, et devient purement psychologique. Mais si on essaie de pénétrer au-delà de cette limite dans le vaste champ des conjectures, il est impossible de découvrir aucune époque dans laquelle on ne soit obligé de reconnaître, comme idée dominante et caractéristique de l'esprit humain, cette tendance à se complaire dans les nombreuses et fantastiques illusions que l'imagination peut enfanter. Enfin, si on parvient à jeter un regard furtif sur l'enfance même des sociétés, on y reconnaît encore les premiers développements de cette même faculté, qui s'exerce d'abord à donner une existence spirituelle, non-seulement aux productions inanimées de la nature, mais encore une forme corporelle et des attributions surnaturelles aux conceptions de l'esprit (1).

Lorsqu'on a ensuite examiné avec attention les traditions fabuleuses conservées d'âge en âge par la superstition et la crédulité des peuples, on a été justement étonné de trouver une aussi grande uniformité dans ce monde idéal, où l'on devait s'attendre à rencontrer les diversités de toute espèce que l'esprit humain peut inventer. Car, quoiqu'il soit impossible d'assigner même de justes bornes au pouvoir de l'imagination, on a néanmoins observé qu'il existait parmi les divinités fantastiques de la mythologie populaire, qui semble d'abord n'être que le produit de rêves imaginaires, une grande et bien remarquable analogie. Pour peu que l'on poursuive ensuite le cours de ses investigations, on s'aperçoit facilement que l'imagination a peu contribué à donner à ces êtres surnaturels les

(1) Les preuves sont nombreuses à cet égard. On les trouve non-seulement dans tout le système religieux de l'ancien monde, mais encore dans les livres saints. — Voyez *la Fable des arbres*, Juges, IX-8. — *le Cèdre et le Chardon*, II chroniques, XXV-18.

formes et les attributions sous lesquelles ils nous sont représentés, et qui servent elles-mêmes à nous faire reconnaître que ces êtres ne sont pas de pure invention humaine, mais qu'ils proviennent plutôt d'une succession ininterrompue de doctrines, régulièrement transmises suivant l'ordre des temps. Aussi, par suite de cette transmission, voit-on la crédulité vague des paysans de nos jours s'accorder encore avec la mythologie systématique des sages des premiers siècles; les prudentes commères de nos villages reconnaître, sans qu'elles s'en doutent, les divinités de l'antiquité païenne; et retrouve-t-on à chaque instant, chez des nations qu'un vaste océan sépare, les mêmes illusions et les mêmes erreurs.

On a souvent demandé avec étonnement comment de telles croyances avaient survécu à l'extinction du paganisme en Europe et bravé pendant tant de siècles les censures de l'Église, les recherches des inquisiteurs de la foi et les poursuites plus dangereuses et plus intolérantes encore des juges civils, catholiques et protestants des XVe, XVIe et XVIIe siècles. Cette question, qui a été souvent examinée, ne nous paraît pas avoir été, jusqu'à ce jour, résolue d'une manière satisfaisante. Nous essaierons à notre tour d'y répondre, et nous comptons le faire en nous livrant, dans le cours de cet ouvrage, à un examen particulier sur chaque espèce de fictions, nous bornant, pour le moment, à présenter quelques observations générales sur ce sujet.

L'introduction du christianisme amena dans les croyances populaires des changements qui durent nécessairement diminuer leur influence, mais qui ne s'opérèrent pas de manière à détruire entièrement le pouvoir que ces croyances avaient si longuement et si puissamment exercé sur l'esprit des peuples. C'est en examinant la manière dont ces changements s'effectuèrent, que nous pourrons peut-être expliquer ces nombreuses anomalies, qui, non-seulement nous mettent quelquefois en contradiction avec nos souvenirs de l'antiquité, mais encore qui nous offrent souvent la foi populaire en contradiction avec elle-même.

Nous ne doutons pas que l'établissement du christianisme

en Europe n'ait produit un grand et prompt changement dans les esprits, quant à l'opinion qu'on pouvait avoir alors de la puissance que les divinités imaginaires des croyances populaires exerçaient sur la destinée des hommes. Mais les succès de la foi triomphante sur cette branche particulière des anciennes erreurs furent tellement graduels, que, quoique les noms de Thor, Wodan et ceux des autres grands dieux de la même cosmogonie, figurent à peine dans les documents que nous possédons sur les siècles qui suivirent l'introduction de la religion chrétienne chez leurs adorateurs, la foi, dans le pouvoir des agents inférieurs de ces mêmes dieux, ne s'en est pas moins conservée jusqu'à nos jours dans tout le nord de l'Europe. La formule du serment que l'on exigeait des nouveaux convertis, ne pouvant sans doute contenir la nomenclature presque infinie de ces génies subalternes, peut-être cette omission donna-t-elle lieu, chez les catéchumènes, à une espèce de restriction mentale en faveur de cette portion de la nombreuse famille de leurs divinités proscrites.

D'un autre côté, les superstitions concernant les divinités du foyer domestique, des bois, des eaux et des montagnes, sont du nombre de celles que l'on peut dérober plus facilement à la connaissance des autres. On dut néanmoins supposer dès-lors que leur intervention dans les affaires humaines ne pouvait plus être que le résultat des machinations de Satan ; cependant, comme les divinités expulsées n'avaient point été remplacées dans les croyances nouvelles ; que leurs noms seuls avaient été changés, sans qu'on ajoutât moins de foi aux effets de leur pouvoir, il advint naturellement que de semblables raisonnements, qui sympathisaient si bien avec les vieux souvenirs et la foi chancelante des nouveaux convertis, tendirent plutôt à corrompre les anciennes doctrines qu'à les extirper ; et que le résultat de ce système de temporisation, fut, et devait être, de faciliter dans l'esprit du peuple l'amalgame graduel de l'ancienne et de la nouvelle foi. Aussi, durant les siècles qui suivirent la conversion des diverses nations du nord de l'Europe, ne s'aperçoit-on d'aucune altération dans le pouvoir attribué aux divinités inférieures des croyances

populaires, qui figurent dans les anciennes sagas islandaises et dans les poèmes anglo-saxons, seuls documents qui nous restent de cette époque pour fixer notre opinion à cet égard. Plus tard, il est vrai, lorsqu'on parle de ces divinités, ce n'est jamais que pour faire ressortir la malignité de leurs dispositions, le ridicule de leurs prétentions; et souvent même elles ne sont mises en scène que pour contester, quoiqu'à regret peut-être, la supériorité de la nouvelle religion sur l'ancienne. De là ces histoires, dans lesquelles les fées, les nains, les elfes expriment leur désir de faire jouir leurs enfants des bienfaits du baptême ; de là aussi ces idées, plus modernes encore, suivant lesquelles tous les plaisirs et toutes les merveilles des demeures souterraines de ces êtres surnaturels nous sont représentés comme des illusions purement diaboliques, qui cachent sous une splendeur apparente tout ce que la misère et l'impureté peuvent offrir de plus dégoûtant aux yeux des mortels; croyances nouvelles, que ne partagent point les peuples de race primitive, tels, par exemple, que les Gallois-Cymriques et les Irlandais.

Nous pourrions faire les mêmes remarques à l'égard du polythéisme des Grecs et des Romains. Après la mort de Julien, les divinités de l'olympe furent chassées de leurs temples pour n'y plus reparaître; mais les dieux domestiques et populaires, les lares, les mânes et la famille nombreuse des divinités des eaux, des montagnes et des bois, continuèrent long-temps à recevoir encore un culte secret. Plus tard, les noms changèrent ; mais les attributions restèrent tellement les mêmes, qu'elles ont continué jusqu'à ce jour d'être le partage des divinités dégradées et défigurées de notre mythologie populaire.

Depuis long-temps, les fictions populaires sont devenues, chez la plupart des nations de l'Europe, le partage presque exclusif de cette classe de la société qui, malgré les révolutions de toute espèce qui se sont opérées autour d'elle, a toujours conservé une portion considérable de son caractère primitif. Peu habitué aux émotions fortes et variées, que recherchent avec tant d'empressement nos épicuriens modernes, le goût populaire borné dans ses désirs, se complaît

dans la répétition de son thème favori, et n'ayant encore que les besoins simples et limités du premier âge, il écoute avec l'avidité et la simplicité de l'enfance les contes effrayants et les histoires merveilleuses qu'il ne saurait trop entendre répéter.

A l'exception de quelques provinces dont les habitants sont restés fidèles aux anciennes croyances, et dont nous aurons souvent occasion de parler dans le cours de cet ouvrage, ce n'est point en France ni en Angleterre qu'on peut trouver le peuple dont il s'agit ici; car, dans ces deux pays, la corruption des mœurs est peut-être plus grande dans les classes inférieures que dans les premiers rangs de la société. Mais il existe dans le nord et dans l'est de l'Europe des populations vertueuses, chez lesquelles n'a point encore pénétré cette civilisation corruptrice, qui a l'égoïsme pour base et qui n'a produit jusqu'à ce jour d'autres résultats que l'acquisition de jouissances matérielles, bien chèrement achetées par la perte des mœurs et par l'augmentation effrayante des crimes de toute espèce.

Les fictions ont suivi chez le peuple la même progression que le langage. Ayant en général peu d'idées, et celles qu'il a se portant toujours vers les mêmes objets, le peuple n'a pas encore été obligé de trouver de nouveaux mots, ou de donner aux anciens des acceptions nouvelles. Il en est de même de ses croyances dont le merveilleux est exprimé de la même manière par toutes les nations où elles existent encore. Toutes reconnaissent le pouvoir des productions inanimées de la nature; l'existence des fées, des elfes, des nains, des géants, des sorciers et des enchanteurs; toutes font usage des mêmes paroles magiques, des mêmes charmes, des mêmes amulettes; et toutes ont encore une foi commune dans ces dons et ces talismans de noms et de formes diverses, au moyen desquels tous les vœux peuvent être exaucés et tous les désirs satisfaits.

Tels sont les types primitifs qui, après avoir, sous des noms divers, été longtemps employés à embellir les histoires populaires, furent ensuite transportés dans les récits plus éla-

borés des romanciers. Ces fictions, dont on a voulu rattacher la première apparition en Europe à la migration d'Odin dans la Scandinavie, et aux conquêtes des Arabes, étaient bien certainement répandues parmi les peuples qui habitaient les frontières orientales de cette partie du monde, longtemps avant l'époque des temps historiques.

On connaît les nombreuses discussions qui ont eu lieu et la grande diversité d'opinions qui existe depuis longtemps parmi les savants, au sujet des dénominations de septentrionales, d'orientales ou asiatiques données aux nations nombreuses qui ont, à diverses époques, habité l'ancien continent. Cependant, quoi qu'en puissent dire les géographes, cette vieille ligne de démarcation établie entre l'Europe et l'Asie nous paraît insignifiante, sans intérêt pour la science, et il nous semble qu'on l'a laissée subsister jusqu'ici sans motifs réels, d'autant plus que rien ne prouve que les anciens peuples asiatiques aient reconnu ces grandes divisions du globe que nous appelons parties du monde, ni qu'ils aient désigné celle où ils demeuraient sous le nom d'Asie. Ce nom désignait, selon Homère, Hérodote et Euripide (1), une contrée de la Lydie qu'arrosait le Caystre et où des géographes d'un âge postérieur connaissaient une tribu d'*Asiones* et une ville d'*Asia*. Il paraît naturel que les Grecs aient étendu peu à peu ce nom d'une seule province à toute l'Asie mineure, et ensuite aux autres contrées orientales, à mesure qu'ils en eurent connaissance (2). Des dénominations aussi générales que celles d'européennes et d'asiatiques, ne font qu'ajouter de nouvelles difficultés à celles que l'on rencontre déjà si souvent dans l'histoire synthétique des nations; il serait donc temps de les bannir entièrement de nos ouvrages et d'adopter enfin une des méthodes qui ont été proposées pour parvenir à la classification de la race humaine (3). Nous avons toujours pensé, comme les auteurs de

(1) *Iliad.* II. 1162. — Hérod. IV. 45. — Eurip. Bacchæ. V. 64.
(2) Malt. Br., t. 8, p. 2.
(3) Les plus remarquables par leur clarté sont celles proposées par MM. Cuvier, Lesson et Desmoulins. La géologie, l'histoire et la psychologie se réunissent pour combattre l'hypothèse avancée par M. Bory de Saint-Vincent.

ces méthodes, que les hommes devaient être classés suivant la race primitive à laquelle ils appartiennent, et non pas d'après la situation géographique du pays qu'ils habitent. Cependant, cette même classification, établie pour indiquer les variétés que la nature a imprimées à la race humaine, fera nécessairement naître de la confusion dans nos recherches, lorsque nous voudrons les rendre trop rigoureuses. Nous ne devons jamais oublier qu'il fut un temps où le genre humain parlait le même langage et ne formait qu'une même famille; cette vérité nous paraît incontestable, soit que nous placions cette première réunion dans les plaines de Shinnar ou dans les régions mythiques du Caucase.

Il sera facile de voir que ces réflexions, loin d'être étrangères au sujet qui nous occupe, s'y rattachent au contraire d'une manière toute particulière, surtout si l'on veut admettre, comme nous le faisons, que *les fables ont toutes un centre commun, une commune origine, et ne sont point le produit d'une action réciproque* (1). En effet, que l'on prenne pour exemple le *rameau germain* de la race caucasique (2), d'où sont sorties les grandes familles celtes et gothiques, dont les subdivisions que nous nommons danoises, tudesques, saxones, etc., ont peuplé la plus grande partie de notre Europe. Cette communauté d'origine doit faire supposer chez les nations, celle des principaux usages et des traits de mœurs les plus saillants. Mais les traditions et toutes les superstitions et fictions populaires qui s'y rattachent ont dû nécessairement entrer dans le même partage et se répandre dans toutes les contrées où les races ont étendu leurs conquêtes. Ainsi, les croyances aux génies domestiques, aux divinités des eaux et des bois, aux nains ou génies souterrains qui gardent les trésors, les chasses aériennes et beaucoup d'autres fictions dont nous aurons occasion de parler, sont-elles communes à toutes les nations de race celtique, tudesque, saxone et normande, et se trouvent aussi bien en Allemagne, en Dane-

(1) *Une réaction les unes des autres.*
(2) De la classification de M. Lesson.

marck, en Suède, en Norwége qu'en Auvergne, en Bretagne, en Normandie, en Angleterre, en Ecosse, en Irlande, en Espagne, en Sicile et dans le royaume de Naples.

C'est ainsi que chaque race d'hommes a transporté loin de son berceau ses pensées, ses arts et ses erreurs. Les Celtes ont parcouru le monde, et l'on retrouve dans tous les pays que leur race habite encore ces fictions merveilleuses, fruits de leur vive et brillante imagination. Les courses nomades et les grandes invasions ont apporté dans la Germanie et dans la Scandinavie les mêmes fantômes qui effraient encore les peuples de la Scythie et de la Tartarie. Des courses beaucoup plus lointaines ont porté dans le Japon, dans l'Océanie, au Mexique et peut-être jusque dans les *Pampas* de l'Amérique méridionale les coutumes et les erreurs des peuples du Thibet.

Les nations ont puisé à la même source leurs croyances populaires. Elles proviennent, selon nous, d'un système primitif qui fut jadis commun à tous les peuples, ou du moins à toutes les grandes familles d'une même race d'hommes. Les variations qu'elles ont dû subir au milieu des migrations continuelles qui ont eu lieu pendant tant de siècles n'ont point altéré dans chaque race le type primitif de ces croyances, qui se reconnaît encore malgré le temps, les distances et les changements qui ont eu lieu dans la religion et dans les mœurs.

Il en est de la mythologie populaire comme du langage. Ainsi que la langue zende n'est point une fille, mais une sœur, de la langue sanscrite, de même le grec ni le latin ne dérivent point du sanscrit, mais toutes les langues sont des rameaux d'une même source. De même aussi les Persans, les Pélasges, les Latins ni les Goths ne sont point sortis de l'Inde.

Mais comme les Indiens eux-mêmes, ces peuples ont un berceau commun, qui nous est inconnu (1). Aucune nation n'a donc emprunté d'une autre ses fictions religieuses; chacune a conservé, avec différentes modifications, la croyance

(1) Burnouf et J.-J. Ampère.

de la souche paternelle. Les *dewtas de Meru* (1), les dieux guerriers d'*Asgard* (2), ainsi que les habitants de l'Olympe, sont émanés des *trônes* et des *dominations* qui furent adorés dans des temps plus reculés par une race puissante et énergique. Le sabéisme s'annonça d'une autre manière (3), mais dans toute mythologie il est facile de reconnaître un principe uniforme, qui en indique indubitablement la source et conserve une conformité inaltérée et inaltérable de rapports, aux développements sucessifs de l'erreur.

L'adoucissante consolation que nous offre le christianisme par l'entremise d'un médiateur céleste entre la race humaine, faible et infirme, et la perfection éternelle, étaient inconnue aux nations de l'antiquité, chez lesquelles les fictions populaires se sont développées avec le plus de force. Presque toutes avaient remplacé par un désolant fatalisme la doctrine consolante qui admet l'intervention des lois providentielles dans les affaires de ce monde. Pour les païens, le pouvoir créateur, une fois dépouillé de ses ornements mystiques et poétiques, n'était plus que la doctrine de la fatalité, que nous avons vû reparaître de nos jours sous la protection de la philosophie moderne; car le fatalisme est le fond de toutes les religions et de toutes les doctrines philosophiques qui n'admettent point cette intervention de la Providence, et l'athée Diagoras, comme l'athée Diderot, ne reconnaissaient pour unique divinité que le destin ou la nécessité.

(1) Les *dewtas* ou *devatas* sont les anges ou êtres célestes subordonnés de la mythologie indienne; tous les attributs de la divinité, et toute chose dans le ciel ou sur la terre qui a été personnifié par l'imagination des poètes. « Ceux qui désirent le succès de leurs œuvres dans ce monde, rendent un culte aux devatas. » Bhagun-guta, page 55. — Meru ou Meroo est le pôle nord que les poètes indiens supposent être la plus haute montagne du monde et l'Olympe de leurs dieux.

(2) Suivant la mythologie scandinave, la forteresse d'Asgard, située au milieu de l'univers, était la demeure de tous les dieux.

(3) Sabéisme ou sabaïsme, est l'adoration des corps célestes. Dans cette religion, une des plus anciennes du monde, et qui était répandue jusqu'au Pérou, les planètes passaient pour des dieux d'un ordre inférieur, et le soleil pour le souverain de tous les dieux. Les Chaldéens sont considérés comme les auteurs de ce culte. Les savants n'ont pas encore donné l'explication du mot sabaïsme. Malte-Brun prétend, nous ne savons d'après quelle autorité, que ce mot vient de *Sabiens* ou *Sabéens*, peuples de l'Arabie.

Accablé par la misère de sa nature, sans guide infaillible pour le conduire sur l'océan orageux de cette vie, l'esprit humain frémissait, abîmé dans la contemplation de sa propre faiblesse ; il ne trouva de repos que dans la prédestination, au moyen de laquelle les Musulmans ont voulu, depuis, concilier l'empire de la destinée avec la foi religieuse. Luther et Calvin ont aussi cherché à créer une sorte de fatalisme, que l'on voit percer sans cesse à travers l'obscurité de leurs explications sur la nature et sur les effets de la grâce ; fatalisme dont le système de Gall et de Spurzheim n'a réellement été que le complément, n'ayant eu pour but que de donner les raisons physiques des faits moraux avancés par ces deux hérésiarques.

Cette croyance de la prédestination, quelque peu consolante qu'elle puisse paraître, allégea néanmoins le fardeau des infortunes dont l'homme *païen* était accablé, et lui servit à résoudre des doutes plus terribles encore que la misère à laquelle il semblait condamné. En effet, il n'est aucune difficulté qui ne doive paraître aplanie, lorsqu'on considère *toutes choses* comme étant subordonnés au destin, ce pouvoir sévère auquel était soumis jusqu'au maître des dieux ; qui, seul, restreignait ou augmentait la puissance des intelligences actives du bien et du mal, condamnant ainsi le monde spirituel et matériel à n'être que le champ de bataille où la lumière et les ténèbres se livraient un éternel combat (1).

Tels sont les principes qui furent uniformément enseignés aux hommes, dans ce long règne de rêves bizarres et d'ingénieuses erreurs, durant lequel la céleste vérité se frayait en silence une route longtemps ignorée ; et l'on peut être certain que dans quelques lieux qu'aient été célébrés les rites pompeux du paganisme, dans des temples brillants, dans de sombres cavernes, à l'ombre des forêts ou sur les montagnes en face de l'azur du ciel, partout fut également professée cette doctrine de la fatalité, selon laquelle les dieux

(1) « Ego vero nihil impossibile arbitror : sed utrumque fata duraverunt, ita cuncta mortalibus provenire. » Apul. métamorph. L. I, pag. 45.

et les hommes combattaient en vain pour s'affranchir des liens indissolubles du destin.

Enfin, pour achever la peinture de ces siècles d'erreurs, où l'espérance était bannie du cœur des mortels, il faut encore ajouter que les oracles, au moyen desquels les hommes cherchaient à éclairer les doutes cruels qui les tourmentaient, ne leur annonçaient jamais que des malheurs inévitables, puisqu'ils ne pouvaient leur donner en même temps les moyens de les éviter (1); l'homme entrevoyait sans cesse, ouvert sous ses pas, un abîme effrayant dans lequel nul pouvoir au monde ne pouvait l'empêcher de tomber, si tel était l'arrêt du destin; et les éclats de lumière qui brillaient quelquefois sur les bords de cet abîme, ne servaient qu'à lui en faire découvrir la sombre profondeur. Il n'était pas jusqu'aux bienfaits que les intelligences supérieures répandaient sur les mortels, qui ne pouvaient leur être accordés sans un mélange de malheurs, dont ces divinités n'avaient point la faculté de les garantir. Cependant l'esprit du mal, l'éternel ennemi, n'obtenait jamais un triomphe complet : il pouvait tourmenter, nuire, mais non pas détruire.

On connaissait dans le monde ancien quatre systèmes religieux qui avaient pour base un *dualisme* plus ou moins prononcé. Le premier est la religion des mages ou de Zoroastre. Les savants sont loin d'être d'accord sur l'époque de sa fondation, et l'existence même de son fondateur a donné lieu à bien des opinions diverses (2). Les sectateurs de Zoroastre reconnaissaient un être suprême qu'ils appelaient *Zerwan* ou *le Temps sans bornes*, d'où sont émanés deux principes, l'un bon, que les Grecs nommaient *Oromaze*, et l'autre mauvais, qu'ils appelaient *Arimane*. Ces deux principes se disputent le monde et se combattent sans cesse : leur lutte doit durer

(1) « Ne utile quidem est scire quid futurum sit : miserum est enim nihil proficientem angi. » Cic. de Nat. deor. Lib. III. Chap. 6.

(2) Tandis que les uns disent qu'il était roi de la Bactriane et qu'il fut vaincu et tué par Ninus, contre lequel il s'était révolté, les autres en font un mage, vice-roi de Ninive sous Sémiramis. Enfin le savant Anquetil du Perron prétend qu'il était contemporain de Darius, fils d'Hystaspe, qui vivait plus de six siècles après Ninus et Sémiramis.

pendant douze mille ans, partagé en quatre périodes. A la quatrième, au moment où Arimane, tout glorieux des maux dont il a accablé l'univers, se réjouit de son triomphe, Oromaze, créateur des corps célestes, dirige une comète sur la terre, la réduit en fusion et purifie toutes les âmes, ainsi qu'Arimane lui-même, qui, cessant d'être un principe nécessaire et distinct d'Oromaze, se confond avec lui dans l'éternité, et l'univers jouit enfin d'un bonheur et d'un repos qui ne finiront jamais. J'ai retrouvé cette croyance que les historiens grecs nous avaient fait connaître, parmi les Parsis ou Guèbres, dans le Kerman et dans d'autres parties de l'Asie. C'est sur ces deux principes de la théogonie de Zoroastre, que le manichéisme paraît avoir pris son origine.

Le second de ces systèmes est le culte mithriaque, dans lequel était conservée la doctrine des deux principes. Il vint de la Perse vers l'an premier de notre ère, et offrait de grandes ressemblances avec la religion de Zoroastre; mais, dans le nouveau culte, Mithra, fils d'Oromaze, chargé de la conduite du soleil et du gouvernement du monde, fut l'objet d'une adoration spéciale.

On range également au nombre des cultes qui avaient le dualisme pour base, l'ancienne religion des peuples slaves, où *Biel-Bog*, le dieu blanc, et *Czerno-Bog*, le dieu noir, figurent comme puissances ennemies. Enfin nous retrouvons dans l'odinisme, qui régnait dans la Scandinavie, outre *Alfader*, le père universel, *Odin*, le chef des dieux bons, opposés à *Loke*, le mal moral, et à *Surtur*, le mal physique, le destructeur du monde. — Par le *Loup Fenris*, les nations du nord entendaient aussi une espèce de démon ou de mauvais principe, en guerre avec les dieux, et qui, quoiqu'alors enchaîné pour l'empêcher de faire du mal, devait un jour briser sa chaîne et détruire l'univers.

Telles sont, parmi les religions connues des anciens, celles qui admettaient la doctrine des deux principes; mais les découvertes modernes nous ont fait connaître que cette doctrine était au moins aussi répandue chez les nations du nouveau continent que dans l'ancien. Le *dualisme* est le fondement de

toutes les religions des peuples des deux Amériques existant encore dans l'état sauvage. Les Caraïbes, les tribus éparses sur les bords de l'Orénoque et du Maragnon, les Botécudos et les Tupis du Brésil, les Patagons ainsi que les Araucanos du Chili, reconnaissent les deux principes du bien et du mal, qui sont représentés chez les peuplades sauvages de l'Amérique septentrionale par les bons et les mauvais manitous (1). La même doctrine existe à Taïti, à Tonga-Tabou et dans toute la Polynésie ; elle est également professée par les sauvages abrutis de l'Australie, qui ont un bon esprit nommé *Koyan*, et un mauvais nommé *Potoyan*. Les Nouveaux-Zélandais admettent également l'existence des deux principes, mais leur culte n'est au fond qu'un culte de terreur ; ils conjurent les dieux malfaisants plutôt qu'ils n'adorent les divinités bienfaisantes (2).

C'est sur le système de la fatalité et sur celui des deux principes, combattant sans cesse l'un contre l'autre, qu'est entièrement fondée la mythologie populaire ; ces systèmes forment la base de toutes les histoires dans lesquelles on a introduit des êtres surnaturels, quelque triviales qu'elles puissent paraître. Assise sous la cheminée de sa chaumière, la villageoise qui les raconte encore aujourd'hui enseigne, sans le savoir, à l'auditoire émerveillé qui l'entoure, la morale des anciens mages et la sagesse des hiérophantes de la Grèce. Mais comme l'esprit du mal a toujours paru aux hommes plus actif que celui du bien, Arimane a prévalu sur Oromaze dans les croyances populaires, et a toujours été le principal personnage des histoires merveilleuses de tous les âges.

Dans ce monde idéal des fictions et des rêves, créé par l'imagination des hommes, les orbites roulent dans d'autres orbites ; des figures étranges, bizarres, fantastiques, se meuvent, se colorent et se réfléchissent de mille manières ; les unes sont brillantes de lumière et parées des couleurs de

(1) Châteaubriand. — Voyages.
(2) D'Urville. — Marsden, etc.

l'arc-en-ciel ; les autres, grisâtres et vaporeuses, voltigent dans l'air comme de légers fantômes ; cependant, toutes se meuvent autour d'un point central, Arimane, Czerno-Bog ou Satan, l'image personnifiée du mauvais principe.

CHAPITRE II.

Des Démons des anciens, du Diable ou Satan, et des autres Démons.

« Quomodo cecidisti de cælo, Lucifer, qui mane oriebaris? »

ISAIE.

« Satan : So call him now, his former name, is heard no more in heaven. »

MILTON.

Dans un siècle comme le nôtre, où les croyances les mieux établies sont chaque jour mises en doute par des prétendus esprits forts (1) ; un siècle où le scepticisme a fait d'immenses progrès dans l'esprit des hommes, à l'abri des doctrines pernicieuses qui ont causé la séparation de tant de millions de fidèles de la foi catholique, il n'est point inutile d'observer que les démons ou esprits malins sont un objet sur la réalité duquel on ne peut élever aucun doute. Leur existence a été reconnue par toute l'antiquité savante, et les plus sceptiques d'entre nos prétendus philosophes peuvent se convaincre facilement de cette vérité en ouvrant les livres de Platon, de Plutarque, d'Apulée, de Porphyre et d'une infinité d'autres auteurs païens. Tout ce que la philosophie moderne compte de plus illustre, Locke, Clarke, Leibnitz, Newton, partagent à cet égard l'opinion des anciens. Les Pères de l'Eglise, des hommes tels que les Origène, les Augustin, les Jérôme, les

(1) Les esprits forts, dit le chevalier d'Arc, sont comme les gens ivres, qui veulent toujours faire boire ceux qui sont de sang-froid.

ırysostôme, les Grégoire de Nazianze et tant d'autres zélés fenseurs du christianisme, ont démontré l'existence des prits ; et vouloir la nier serait avoir la prétention d'élever s idées sur les ruines de tout ce que la raison humaine a oduit de plus respectable. Enfin les livres divins nous en nt un point de foi (1). « Nul ne peut lire la Bible, dit sir 'alter-Scott, sans croire que pendant les temps compris dans s saintes Ecritures, la divinité, pour affermir la foi des Juifs, pour confondre l'orgueil des Gentils, n'ait accompli de ands miracles, en employant tour à tour les bons esprits, mme dispensateurs de ses bienfaits, et les anges déchus, mme instruments des calamités qu'il voulait infliger aux ennts des hommes. L'admission de cette proposition renferme aturellement la reconnaissance de la vérité des miracles, au oyen desquels les lois de la nature furent occasionnellement uspendues pendant cette période et comprend également existence de ces deux grandes divisions du monde spirituel, es anges et les démons, exerçant séparément leur puissance uivant l'ordre ou la permission du souverain maître de 'univers. (2) »

Nous dirons donc à ceux qui persistent à nier l'existence les démons, qu'ils se chargent d'expliquer une infinité l'événements attestés par les autorités les plus incontestables, ant sacrées que profanes, événements qui n'ont pu avoir lieu ans l'intervention des esprits.

Depuis le commencement de la guerre impie que les philosophes modernes ont déclarée à la religion et à Dieu lui-même, guerre qu'un écrivain spirituel a désigné avec justesse sous le nom de *théophobie* (3), tout a été mis en usage par les apôtres

(1) Jésus-Christ a dit : « Retirez-vous de moi, maudits, et allez au feu éternel qui a été préparé pour le Démon et pour ses anges. » Math. xxv. v. 4. — On lit dans la seconde épître de saint Pierre : « Dieu n'a point pardonné aux anges rebelles, il les a précipités au fond des enfers, et il les y a attachés par des liens indissolubles, pour y être tourmentés à jamais. » Chap. II, v. 4.

(2) Letters on Demonology and Witchcraft. Lett. 11, p. 70.

(3) « Toute cette philosophie ne fut dans le fait qu'un véritable système d'athéisme pratique ; j'ai donné un nom à cette étrange maladie : je

de l'athéisme pour renverser les croyances établies depuis tant de siècles parmi les hommes. Avant de nier l'existence de Dieu, ils ont commencé par nier celle des esprits, ne faisant en cela que suivre la route que leur avaient tracée leurs prédécesseurs les sophistes et les athées de tous les âges. « Par les discours des écritures tant saintes que profanes, dit un vieil auteur, on trouve qu'il y a eu quatre manières de gens qui ont nié les esprits et mal parlé des visions, à savoir les philosophes, les saducéens, les athéistes ou mal dévots avec quelques autres, voire gens de qualité, à qui il semble que ce soit fable tout ce qu'on dit des esprits (1). »

Comme la croyance dans les esprits infernaux est liée avec les plus grandes vérités du christianisme, il était naturel que les ennemis de la religion cherchassent à la détruire. Aussi se sont-ils attachés, dans leurs écrits, à traiter de fables et d'absurdités ce qui est rapporté à ce sujet par les auteurs de tous les siècles. Un Anglais, célèbre médecin et savant critique (2), quoiqu'il ait d'ailleurs été accusé de tendre au scepticisme, ne diffère pas moins essentiellement des philosophes modernes en ce qui concerne les esprits, comme on peut le voir par un passage remarquable d'un de ses ouvrages: « Pour entraîner plus sûrement dans l'erreur, dit cet écrivain, le Démon a persuadé aux hommes qu'il était un être imaginaire, et par là il endort l'homme dans une fausse sécurité, et lui fait concevoir des doutes sur les peines et sur les récompenses futures .... Il ébranle l'opinion même de l'immortalité de l'âme : car ceux qui prétendent qu'il n'y a pas de substance purement spirituelle, croiront encore moins que leurs âmes doivent exister après qu'elles seront séparées de leurs corps (3). »

l'appelle théophobie ; regardez bien, vous la verrez dans tous les livres philosophiques du XVIIIe siècle. — De Maistre, t. I, p. 401.

(1) Taillepied, auteur de la *Psychologie* ou *Traité de l'apparition des Esprits*, p. 1re.

(2) Thomas Brown, né en 1605, auteur de plusieurs ouvrages estimés.

(3) *Essai sur les erreurs populaires*, par le doct. Thomas Brown.

En effet, la croyance aux esprits est la conséquence la plus naturelle de celle de l'immortalité de l'âme, si générale sur la terre, qu'on peut dire sans se tromper qu'elle est universelle. Si donc tout nous porte à croire qu'il existe en nous une portion de la divinité dont la présence se fait sentir dans presque tous les moments de notre vie, portion qui doit quitter un jour son enveloppe mortelle pour retourner dans un lieu sur lequel nous ne pouvons nous former une idée, même approximative, sans l'aide de la révélation, nous devons nécessairement admettre qu'il existe un grand nombre de substances immortelles, témoins invisibles de toutes nos actions, dont la présence échappe à la grossièreté de nos sens, mais que l'on peut également supposer prendre intérêt à tout ce qui nous concerne et posséder même quelque influence sur les affaires d'ici-bas.

Mais les âmes humaines ne sont pas les seuls esprits que Dieu ait créés, et les croyances de tous les siècles nous apprennent qu'il y a dans l'univers une multitude de pures intelligences, dont les unes portent le nom d'anges, les autres sont appelées démons. D'après une croyance que l'on regarde comme ayant été enseignée par les patriarches, et qui se rapportait principalement à celle des anges gardiens, la plus ancienne de toutes, les anges sont toujours demeurés soumis à Dieu : les démons, au contraire, cédant au sentiment d'orgueil qui les tourmentait, ont abusé de leur liberté pour se révolter contre lui.

Cette croyance a été celle de toutes les nations de l'antiquité, mais elles furent bientôt au-delà de ce qui avait été enseigné à cet égard, et tombèrent ensuite dans les extravagances les plus absurdes. Telle est la fable d'Hésiode de la bataille des Titans contre les dieux, évidemment empruntée à la révolte des anges contre le Créateur. Phérécide de Scyros, dit que le *Grand-Serpent*, qu'il nomme Ophionie, fut chassé du ciel pour avoir voulu combattre contre Saturne, le maître des dieux. Homère représente quelque chose de semblable à la chute de Lucifer, que Dieu précipite dans les enfers, en décrivant le châtiment d'Até, divinité malfaisante, qu'il re-

légua sur la terre, où elle est perpétuellement occupée, comme le Démon, à jeter parmi les hommes des semences de trouble et de haine (1).

On peut donc considérer l'existence des démons comme l'article de foi le mieux établi, le moins contesté et certainement le plus universellement répandu dans le monde. Longtemps avant Moïse, les Sabéens, les Egyptiens et les Chaldéens connaissaient les bons et les mauvais génies (2), et ce dogme, qui fut reconnu par tous les philosophes et les grands poètes de l'antiquité, a été trouvé établi non-seulement chez les nations les plus reculées de l'ancien monde, mais encore parmi toutes celles que nous ont fait connaître les découvertes les plus modernes. C'est donc un sentiment reçu partout qu'il y a des esprits occupés à séduire les hommes et à les détourner de leurs devoirs envers le Créateur, pour les pousser dans la voie du mal et de la perdition. Les premiers siècles de l'Eglise ont donné à cet égard des preuves aussi fortes que nombreuses, et qui ne peuvent laisser aucun doute. Comme à cette époque les miracles étaient très-fréquents, les démons, pour en diminuer la force, séduisaient souvent les hommes par des prestiges : et pour n'en citer qu'un seul exemple, nous pensons que tout ce que l'antiquité a dit de Simon le magicien ne peut être une fable, et que quoiqu'il faille certainement rabattre de toutes les choses extraordinaires qu'on rapporte de lui, il n'en est pas moins certain qu'il ne laisse pas d'y avoir des faits notoires qui ne pouvaient être produits ni par des ressorts secrets de la nature ni par la force et l'industrie des hommes.

Les ennemis les plus acharnés de la religion, parmi lesquels il ne faut pas oublier Voltaire, ont cherché par de misérables arguties, souvent même par de sales plaisanteries et au moyen

(1) *Iliade*, 19. — Quant aux emprunts faits aux livres juifs, par les mythologues grecs, l'auteur du premier livre des Macchabées dit expressément que les nations ont pris les traits de leurs idoles des livres saints : « Ex quibus scrutabantur gentes similitudinem simulacrorum suorum. » Et Tertullien, presque tous les Pères, M. Huet et grand nombre de savants ont démontré la vérité de cette assertion.

(2) Maimonides — more nevochin p. 3. c. 46.

de l'arme du ridicule, toujours si puissante sur l'esprit des hommes de ce siècle, à combattre la croyance des esprits et des démons, établie de temps immémorial chez toutes les nations du globe. De ce qu'il existe encore actuellement des exorcistes chez les peuples plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie, chez les Chinois, dans l'île de Formose, au Japon, en Afrique, M. Fréret tire la conséquence « que les hommes se ressemblent dans tous les pays, et que toutes les religions se servent des mêmes arguments ; » et il conclut de là : « que tout ce que l'on débite du Démon et du pouvoir que les hommes ont sur cet esprit malin n'a d'autres principes qu'une imagination dérangée, où la mauvaise foi de ceux qui trouvent leur avantage à entretenir ces erreurs populaires (1). »

Un célèbre critique qui a réfuté si victorieusement Voltaire (2), combat l'argument de Fréret avec autant de talent que de succès : « L'exemple des nations idolâtres, dit l'abbé Bergier, la même opinion établie chez les différents peuples, et dans les différentes religions, que l'on nous donne pour preuve d'une illusion générale n'établit-elle pas le contraire ? On a beau se récrier sur la bizarrerie de l'imagination des hommes, sur la pente des peuples à la superstition, l'imagination n'est jamais uniforme dans ses caprices, ni la superstition constante dans ses usages. Une erreur ne devient pas l'opinion universelle, sans être fondée sur quelque chose de réel. Nous voyons dans toutes les religions des miracles, des prophéties, des révélations, des exorcismes et d'autres cérémonies : se persuadera-t-on que tout cela est illusoire partout,

(1) *Examen critique des Apologistes de la religion chrétienne*, par Freret. J'ai lu dans un excellent ouvrage, publié récemment par la Société Foi et Lumière, de Nancy, que l'*Examen critique des Apologistes* n'était pas de Fréret « doué d'un trop bon esprit pour avoir pu l'écrire. » (*Considérations sur les rapports de la science et de la croyance*, page 128.) Cependant, l'auteur de cet article n'apporte aucune preuve de son assertion. Nous croyons que l'auteur des *Lettres de Thrasybule à Leucippe*, où l'on trouve le triste athéisme réduit en principes, peut bien être celui de l'*Examen critique*.

(2) Dans trois ouvrages qui sont : *La certitude des preuves du Christianisme*, *l'Apologie de la religion chrétienne* et *l'Examen du matérialisme*.

qu'un travers général s'est répandu de même chez tous les peuples? L'on n'a imaginé de faux miracles que parce qu'il y en a eu de réels ; on n'a eu recours à de prétendus oracles que parce qu'il y a eu autrefois des hommes véritablement inspirés, et que la divinité a daigné autrefois se communiquer aux hommes. De même, on ne s'est avisé d'avoir recours aux exorcismes que parce que des faits constants et avérés ont convaincu certains peuples du pouvoir qu'avait le Démon de tourmenter les hommes, et de la force que Dieu avait bien voulu attacher à certaines cérémonies pour le mettre en fuite. Dans ces différentes pratiques; la vérité a toujours précédé le mensonge et l'imposture n'a fait que copier la réalité (1). »

Nous ne nous serions vraiment point occupés à rappeler de l'oubli où elles sont tombées les fausses doctrines des sophistes du XVIIIe siècle, si nous n'avions découvert dans quelques esprits une tendance fatale à vouloir ressusciter ces vieux paradoxes dont le bon sens des hommes a fait tant de fois justice, et dont la génération qui s'élève semble s'éloigner de plus en plus.

Dans un ouvrage périodique, très-répandu, où les noms des Châteaubriand, des Lainé, des Ballanche, et de quelques autres défenseurs zélés des principes religieux, devraient offrir une garantie suffisante de l'esprit dans lequel cet ouvrage est rédigé (2), on rencontre malheureusement certains articles qui ne présentent qu'une servile répétition des sophismes usés des encyclopédistes. Nous nous contenterons de citer ici quelques passages de l'article *Démon*, dans lequel on retrouve toutes les vieilleries dont Boulanger et Fréret se sont servi avec si peu de succès dans le siècle dernier. C'est ainsi que l'auteur de cet article n'a pas craint d'avancer :

1° Que les traditions d'anges que l'on trouve dans les livres

(1) *De la certitude des preuves du christianisme*, tom. I, p. 188.

(2) Le *Dictionnaire de la conversation et de la lecture*, ouvrage dans lequel, à côté d'articles vraiment remarquables, on trouve des articles d'une grande faiblesse et d'une inexactitude historique vraiment étonnante à l'époque où nous vivons. Voyez, par exemple, l'article *Anglicane* (Eglise).

le Moïse sont *très-vagues* et ne paraissent être qu'un reste de royances anciennes, empruntées aux Égyptiens, etc.

2° Que l'Église chrétienne a puisé à l'école d'Alexandrie son ystème des bons et des mauvais anges, qu'elle a ensuite rattaché à l'ancien Testament par des interprétations forcées; car es doctrines démonologiques qui étaient en vogue parmi les uifs du temps de Jésus-Christ, avaient été puisées elles-mêmes dans le parsisme pendant l'exil de Babylone.

3° Que le christianisme, entraîné par les exigences de ses loctrines fondamentales, a mis l'*angéologisme* et la *démonoogie* au rang de ses dogmes principaux, et que les doctrines *latonico-orientales* des Pères de l'Église sont devenues le entre commun où se sont réunies toutes les branches de la lémonologie orientale et occidentale.

4° Enfin, que Jésus-Christ a fait à cet égard trop de concessions aux croyances de son siècle (1).

Ce n'est point dans un ouvrage de la nature de celui dont nous nous occupons en ce moment que nous croyons convenable d'entamer une discussion approfondie sur des doctrines qui ont déjà été réfutées tant de fois et avec tant de succès. Nous nous contenterons donc de renvoyer nos lecteurs aux savantes dissertations de l'abbé Bergier sur ce sujet (2), et de répondre simplement à l'auteur de l'article dont nous avons reproduit quelques passages :

1° Que les citations d'anges dans les livres de Moïse sont aussi claires et aussi précises qu'on peut le désirer. D'ailleurs, leur nom, qui signifie *messager*, explique naturellement leur ministère, et nous apprend que, comme exécuteurs des œuvres du Très-Haut, ils ont dû apparaître visiblement aux hommes pour leur annoncer ses volontés (3).

(1) *Dict. de la conversation*, tom. xx, p. 74 et suiv., article *Démon*.
(2) Dans les ouvrages déjà cités.
(3) Il est fait mention dans les lois des juifs de l'existence et du culte des anges, puisqu'il en est parlé dans le livre de l'Exode qui contient la loi des Juifs aussi bien que le lévitique et le deutéronome. Dieu dit à Moïse : « J'enverrai *mon ange* pour vous précéder, pour vous garder et pour vous introduire dans le séjour que je vous ai destiné. Respectez-le, écoutez sa voix, ne lui désobéissez point, parce qu'il ne vous épargnera point lorsque

2° Que la vraie source de l'invention des démons et des génies des nations païennes était la persuasion que la nature est animée et que chacune de ses parties est gouvernée par des intelligences particulières (1). Que ce n'est point la même idée qui a fait naître chez les Hébreux la croyance des anges. Les païens admettaient leurs génies pour mouvoir la nature, les juifs et les chrétiens n'ont admis les anges et les démons que pour les opérations surnaturelles de la divinité (2); que comme de purs esprits, dont Dieu, seul maître de l'univers, se sert pour exécuter ses volontés dans l'ordre surnaturel; c'est la révélation seule qui nous les a fait connaître (3).

3° Que l'école néo-platonicienne d'Alexandrie (4), d'où sortirent Origène et Plotin, dans laquelle les philosophes abandonnèrent le scepticisme de la nouvelle académie et cherchèrent à fondre les idées de Platon avec celles des penseurs de l'Orient, fut fondée vers l'an 193 de Jésus-Christ, long-temps après la mort des apôtres et lorsque les idées chrétiennes sur les bons et les mauvais anges étaient depuis long-temps fixées. Le *dualisme* des orientaux ne perce nulle part dans notre doctrine sur le Démon; et il s'en faut beaucoup qu'elle soit la même que celle des deux principes, enseignée chez les Perses et chez les Égyptiens (5).

4° Enfin, qu'il est faux que la religion chrétienne place l'*angéologisme* et la *démonologie* au nombre de ses dogmes principaux, et qu'elle soit, comme le disait Fréret, fondée sur

vous pécherez, et qu'il porte mon nom ou mon caractère. » (Exod. xxiii-20.) Dans la *Genèse* même, un ange empêche le sacrifice d'Abraham. Jacob prie l'ange qui avait lutté contre lui pendant la nuit de le bénir, et il reçoit sa bénédiction, ce qui est une marque de culte et de respect (*Gen*. xxxii-26). Josué, instruit par Moïse en personne, se prosterne devant l'ange qui lui apparaît, et l'appelle Seigneur (Jos., v. 15). Ces trois passages suffisent.

(1) *Apologie de la religion chrétienne*, t. ii, p. 201.

(2) *Idem*.

(3) *Idem*, t. i, p. 261.

(4) Le néoplatonisme joignait à la doctrine de Platon des idées empruntées aux écoles pythagoriciennes, stoïciennes et péripatéticiennes.

(5) Voyez, au sujet de cette accusation de néoplatonisme, la défense des Pères accusés de platonisme, par Baltus, 1 vol. in-4°, Paris, 1711, — et surtout Châteaubriand, *Etudes historiques*, vol. i, p. 370 et suiv.

la chute des anges (1). Elle la suppose, mais ses dogmes en ont entièrement indépendants (2).

5° Quant aux *concessions* que l'auteur de l'article *Démon* accuse Jésus-Christ d'avoir fait aux croyances de son siècle, cette manière irrévérente de parler du Sauveur des hommes est vraiment inconcevable au siècle où nous vivons, sous la plume d'un homme qui se respecte, à moins cependant que l'écrivain qui se permet de semblables inconvenances ne soit un membre de cette nation qui expie encore depuis dix-huit siècles, par la dispersion et par le mépris des autres hommes, le crime inoui du Golgotha (3).

Nous aurons occasion de démontrer plus d'une fois, dans le cours de cet ouvrage, que les hommes les plus remarquables qui aient paru dans les sociétés anciennes et modernes, partageaient les croyances populaires à l'égard des démons. Il est également fort important de faire observer que généralement tous ceux qui ont nié l'existence des esprits bons ou mauvais, nient également toutes les autres vérités de la religion, et cet argument ne nous paraît pas un des moins puissants pour servir à prouver que les esprits existent réellement (4). Ce n'est

(1) Dans *Le dîner du comte de Boulainvilliers* (p. 51), on fait dire à Fréret que la chute des anges est une ancienne fable des brachmanes. Jamais Fréret ne fut assez ignorant pour supposer que les apôtres avaient étudié dans les Indes.

(2) « Admettons pour un moment que la tentation d'Ève soit une pure allégorie; que nos premiers parents n'aient eu d'autres tentateurs que leur faiblesse : auraient-ils été moins coupables en transgressant l'ordre de Dieu? Leur péché les aurait-il moins exclus, eux et leur postérité, de la béatitude éternelle? Aurions-nous moins besoin d'un médiateur, d'un sauveur pour nous réconcilier avec la justice divine? Quel dogme du christianisme serait alors faux ou superflu? » (Bergier, *Apologie*, t. II, p. 204).

(3) Cet amalgame de toutes croyances, que l'on rencontre dans l'ouvrage dont nous avons cité quelques passages (*le Dictionnare de la Conversation*) est vraiment déplorable. C'est un mélange d'un peu de vérité et de beaucoup d'erreurs, dans lequel le catholicisme, le protestantisme, le judaïsme, le scepticisme, le matérialisme, le royalisme, la république, ont leurs représentants.

(4) « Il est important, dit Montlosier, de supprimer tout cet appareil de menaces, de feu d'enfer, de tortures, *de démon*, dont on accompagne les pratiques du culte et les recommandations particulières de l'Église » (*du Prêtre*, p. 105; *de la monarchie française*, p. 129 et suiv.). — M. Aimé Martin dit, en parlant des falsifications de l'Evangile : « Quand, au XVIIe siècle, on y lisait *les dragonnades*, doit-on s'étonner que du premier au troi-

pas qu'on ne puisse citer bien des exceptions à cet égard et produire un grand nombre de personnages marquants des derniers siècles, qui faisaient bon marché de la religion, et qui accueillaient néanmoins avec avidité tout ce qui concernait le démon et le pouvoir qu'on lui suppose. Bodin, avocat au parlement de Paris, homme si incrédule à l'égard des vérités de la religion, contre lesquelles il a écrit plusieurs ouvrages, ne doutait cependant pas de l'existence des démons ni du commerce que les hommes aveuglés pouvaient avoir avec eux; il cite même deux exemples pour prouver que le démon s'efforce de persuader qu'il n'y a ni sortiléges, ni sorciers, ni aucun effet magique, et ajoute que c'est un de ses plus spécieux moyens de propager son empire (1).

Un des plus grands impies du XVIIe siècle, Hobbes, qui croyait à peine à Dieu, tremblait à la pensée du démon, et mourut avec autant de pusillanimité qu'il avait montré de hardiesse en attaquant les dogmes les plus sacrés.

Nous aurons occasion, en parlant de la magie au XVIIIe siècle, de faire connaître combien comptait de partisans, dans les classes élevées de la société, cette partie de la démonomanie que l'on appelait alors le grand œuvre.

Cependant les doctrines funestes de la philosophie moderne, que l'on avait répandues avec autant d'imprudence que de perversité dans toutes les classes de la société, portèrent bientôt leur fruit et produisirent dans le monde social un de ces grands bouleversements dont il n'est encore en ce moment permis qu'à Dieu seul de prévoir le terme. Ce fut néanmoins dans ces jours d'anarchie et de carnage, où les temples étaient renversés, les autels profanés, les prêtres égorgés; dans ces temps de désordre où Satan lui-même était venu s'asseoir sur les débris du trône de saint Louis et régnait en souverain sur la France; c'était dans ces temps où tout se courbait devant

[illegible] siècle [illegible] éternel de l'enfer [illegible] De [illegible], p. 421.) — Je pourrais citer [illegible] d'autres passages [illegible] des écrivains de notre époque.

(1) *De la démonomanie des sorciers.* Paris, 1581, in-4°. — Bodin vivait vers le m[illegible] du XVIe siècle.

l'idole et reconnaissait son pouvoir, que l'on affectait plus que jamais de considérer l'existence du démon comme une invention des prêtres, dont ils s'étaient servis pendant les siècles d'ignorance pour établir leur domination sur l'esprit des hommes, en effrayant les pécheurs par la crainte imaginaire des peines de l'enfer.

Mais c'est en vain que le philosophisme a cherché à détruire les croyances établies depuis tant de siècles. Les démons, traités avec mépris dans les ouvrages des philosophes modernes, n'en ont pas moins continué à se mêler de nos affaires; et ce qui se passe en ce moment sous nos yeux est une preuve bien certaine que l'esprit du mal n'a encore rien perdu de son influence ici-bas (1).

Cependant, depuis quelques années, le romantisme a ramené sur la scène les histoires merveilleuses du moyen-âge; les démons et les magiciens, acteurs obligés de ces sortes d'événements, ont regagné dans le monde la faveur qu'ils avaient perdue. Les traductions et les imitations nombreuses des auteurs anglais et allemands, chez lesquels les récits des événements surnaturels se rencontrent à chaque page, ont beaucoup contribué à faire renaître le goût du merveilleux. Les fées, les sylphes et les lutins de toute espèce, réfugiés depuis longtemps sur les bords de l'Elbe et du Rhin, au sein des montagnes de l'Écosse et dans la vieille Armorique, reparaissent maintenant parmi nous et y reçoivent un accueil plus favorable. Les choses en sont déjà venues à un tel point à cet égard, que nous voyons encore chaque jour des hommes, qui font tous leurs efforts pour ne point croire en Dieu, ne pouvoir se défendre d'avoir peur du diable; d'autres qui chantent en vers et en prose les choses merveilleuses qu'on lui attribuent. Thomas Moore, qui a si peu respecté la religion et les mœurs dans ses écrits, a chanté les démons de toutes les parties du monde; et Byron, qui employa à préconiser le crime le beau talent que

(1) Nous reconnaissons chaque jour la vérité de ce que disait un homme d'esprit, à qui on soutenait que le XVIIIe siècle était le siècle des lumières : « Malheureusement, dit-il, c'était le diable qui tenait la chandelle. »

Dieu lui avait donné pour célébrer la vertu, s'est fait également le chantre de l'enfer.

> .... Et sa voix sur un mode infernal
> Chante l'hymne de gloire au sombre dieu du mal (1).

Cette tendance des esprits du siècle à se rapprocher du merveilleux, peut être, comme nous venons de le dire, attribuée en partie aux succès passagers du romantisme sur le goût blasé des hommes d'aujourd'hui. Mais une chose très-remarquable, c'est que, dans un grand nombre d'ouvrages très-modernes, il est souvent question de magie et de démons, non pour en rire et s'en moquer, ce qui a été longtemps de mode, mais pour en rapporter des choses fort étonnantes sur lesquelles, tantôt on s'abstient prudemment de prononcer, et que tantôt on donne comme des choses incontestables. Qu'on lise les annales du magnétisme, et l'on y verra le pouvoir de Satan tacitement reconnu par ces médecins matérialistes, qui nient l'existence de Dieu; démonolâtres honteux, qui n'osent encore rendre publiquement à l'esprit du mal le culte qu'ils refusent à leur Créateur. Ne semblerait-il pas que la Providence a condamné les philosophes modernes, dont la perversité égale au moins l'inconséquence et l'irréflexion, à établir eux-mêmes les preuves les plus destructives de leurs dogmes les plus chers; de ceux qu'ils propageaient naguère encore avec tant de soin et dans lesquels ils n'attaquaient l'existence des êtres invisibles que pour détruire plus sûrement les croyances religieuses qui en résultent (2).

Mais rien, depuis plusieurs siècles, n'a plus contribué à ramener les esprits vers le merveilleux que cette frénésie qui a poussé tout à coup les populations chrétiennes des deux hémisphères à tenter de connaître les choses qui nous sont ca-

(1) Lamartine, *Méditations*.

(2) Voyez à ce sujet le journal du magnétisme, publié sous la direction de M. le baron du Potet, numéro de décembre 1853. — Voyez dans ce numéro l'histoire du traitement d'une jeune fille affectée d'une maladie nerveuse qui simulait l'épilepsie.

chées, en consultant des tables qui répondent à leurs demandes et à leurs attouchements. — Jamais peut-être la curiosité publique n'avait été excitée à un plus haut point qu'elle l'a été naguère par les faits extraordinaires produits par cette espèce de divination, connue et pratiquée dans l'antiquité la plus reculée. Jamais aussi la vaine science humaine n'avait éprouvé un plus mortel échec, une plus grande mystification, que dans les efforts infructueux qu'elle a faits pour expliquer, par des causes secrètes et naturelles, ou par des manœuvres frauduleuses habilement conduites, les phénomènes merveilleux qui se sont produits jusqu'à ce jour dans ces sortes d'opérations. Jamais, enfin, plus grand défi n'avait été jeté à la classe si nombreuse des matérialistes; car, si les démons et les âmes des morts peuvent se mettre en communication avec les vivants, ils existent donc; il y a donc un autre monde que notre monde matériel, *le monde des esprits;* il y a donc une vie future, malgré la désolante assertion contraire, et jamais le grand problème de l'immortalité de l'âme n'avait reçu de notre temps une solution plus évidente et moins susceptible d'une sérieuse réfutation.

L'existence de ce monde des *esprits* vient d'être proclamée de la manière la plus claire et la plus précise par un des plus grands écrivains de notre siècle : « Il y a dans le monde deux mondes, dit Lamartine, le monde qu'on voit et le monde invisible; l'un est aussi certain que l'autre, quoiqu'il ne tombe pas sous les sens, parce qu'il tombe sous le sens des sens qui est l'intelligence......... » Je plains, sans les condamner, ceux qui ne croient pas au monde invisible. Quant à moi, j'y crois mille fois plus fermement qu'à ce monde visible; car je crois à l'œuvre de l'intelligence mille fois plus qu'à l'œuvre de la chair! On peut aveugler les sens, mais on ne peut aveugler l'évidence en moi. L'évidence, c'est l'œuvre de Dieu en nous [1].

Avant de considérer le démon et les autres esprits malins, tels que l'écriture et les saints Pères nous les ont fait connaître;

[1] Lamartine, VIII[e] Entretien.

mission de les protéger contre les *dews* ou génies funestes. Les livres des mages font mention de ces mauvais génies, qu'ils nomment *bêtes* et *chiens terrestres;* ils disent aussi qu'ils occupent quelquefois le vaisseau de l'âme, qui est le corps humain (1).

Les Egyptiens avaient également un grand nombre d'esprits célestes, qui tenaient le milieu entre les dieux et les hommes. Ces esprits étaient divisés en bons et mauvais génies; cependant rien n'indique qu'ils admissent le dualisme parsique, ni qu'ils aient rien reçu des Chaldéens ni des Perses à cet égard. Il est plus naturel de supposer que ces deux derniers peuples, ainsi que les Égyptiens, avaient appris des patriarches, que Dieu avait créé un grand nombre d'anges, et que ces esprits étaient ses messagers ou ses ministres (2); qu'il y en avait de bons et de mauvais, dont les premiers protégent les hommes, tandis que les seconds leur nuisent autant qu'ils peuvent. C'est, d'après la connaissance qu'ils avaient de ces vérités, qu'ils supposèrent ensuite, comme nous avons déjà eu occasion de le dire, que des intelligences animaient les astres, les éléments et presque tous les corps, et c'est de là que provint le culte qu'on rendit aux animaux et même aux choses inanimées. Les Égyptiens croyaient que ces génies pouvaient s'envelopper d'une matière épaisse; ils les accusaient de mentir et de s'attribuer faussement une nature divine.

Les prêtres des anciens étrusques et les aruspices de la Toscane, qui étaient renommés dans toute l'Italie, reconnaissaient dans leurs sacrifices des puissances ennemies des dieux céles-

(1) Les génies tutélaires sont subordonnés à sept princes nommés *amchaspandas* ou *amchasfands*. Les génies funestes ont un même nombre de princes dont les noms servent à personnifier les vices et les imperfections de l'homme et de la nature.

(2) Voici l'origine du mot ange. Les Grecs les nommaient *angeloï*, qui est une diction persique de *angaros*, qui signifie, selon Hésichie, le grammairien, un messager établi pour porter les ordres et missives du prince. Les Grecs modernes nomment encore ces messagers *angouroton*, et les Turcs, ainsi que les orientaux, les appellent *moucharis*. Ces noms, suivant les hébraïsans, viennent de l'hébreux ou chaldéen primitif *egereth*, qui signifie une lettre missive. Les Hebreux appelaient communément les anges *malachim*, nonces, envoyés, et quelquefois *ruhhoth*, esprits.

les, qui s'introduisaient dans les entrailles des victimes. Ils les appelaient les dieux infernaux, qui cherchaient à en imposer aux sacrificateurs en se présentant comme dieux célestes.

Des Égyptiens, dit Hérodote, la croyance aux bons et aux mauvais génies passa d'abord aux Grecs et ensuite aux Romains. Les uns et les autres les nommaient *démons* (1). Orphée compte cinq sortes de démons ou génies : génies célestes, aériens, génies des eaux, génies terrestres ou souterrains, ainsi que ceux qui vivent dans le feu. Pythagore et son disciple Empédocles classèrent les démons dans les quatre éléments, et ils supposèrent qu'ils en sont tellement haïs, qu'ils se les renvoient les uns aux autres : de là les tourbillons, les vents, les foudres et les tempêtes. Les Écossais et les Irlandais regardent encore les tourbillons de vent et de poussière comme étant causés par la troupe des fées se rendant d'un lieu dans un autre.

Platon, celui des philosophes de l'antiquité qui a le plus approché de la vérité de la nature de la divinité en admettant une espèce de monothéisme, a établi deux sortes d'êtres, Dieu et l'homme ; le premier existant par sa nature et ayant créé le monde, et le second devant son existence au créateur de toutes choses. Ce philosophe partageait en deux classes les principaux êtres créés. Les astres sont dans la première et les génies bons et mauvais dans la seconde. La manière sublime avec laquelle Platon parle de la divinité, de la Providence, des récompenses et des peines d'une vie future, ont porté à croire que, dans le cours de ses voyages en Égypte et en Phénicie, ce philosophe avait appris plusieurs des vérités primordiales, que la tradition primitive, encore subsistante dans quelques-unes de ses parties, y avait conservé au milieu des ténèbres du paganisme, en supposant que la raison abandonnée à elle-même ne puisse atteindre à cette connaissance ; d'autres ont pensé que Platon avait lu les livres saints et renforcé sa philosophie

(1) Démon ou daemon vient du grec [illegible], qui signifie savant, connaissant. On donne le nom de démons, [illegible], tant en grec qu'en latin, aux bons et aux mauvais anges, en [illegible] est borné aux seuls mauvais esprits. Strabon appelle [illegible] le feu perpétuel ou génie qu'adoraient les Perses.

e grand et lumineux secours. Il s'est néanmoins écarté de ctrine qu'il enseignait dans les points les plus importants ; systèmes. Il est vrai qu'il ne plaçait point de génies dans les corps ni dans tous les animaux, comme Pythagore, il donnait à toute la machine du monde une âme intelte, « en sorte que d'après cette idée, dit Diogène Laërte *'it. philosophor.*), on n'est plus en état de discerner ce qui être opéré par la nature qui la compose, ou ce qui vient ntelligence qui l'anime. »

pendant les Grecs admirent par la suite un si grand ıre de génies, qu'ils surpassèrent en cela tous ceux qui :aient précédés, et même les Egyptiens qui possédaient ı nombreuse théogonie. Ils les faisaient présider partout, forêts et aux arbres, aux fleuves et aux fontaines, aux es et aux saisons, aux jours et aux mois, à la pluie et au temps, aux nues, aux foudres et aux tonnerres, à la die et à la santé.

ıus nous étendrons davantage sur cette partie de la mygie des anciens qui se rattache le plus à notre sujet, ıu'elle formait leur *mythologie populaire*, et nous sui; à cet égard ce que nous apprend Apulée, un des philo:s les plus versés dans la mythologie de son temps (1).

ıulée dit en parlant des démons : « Qu'il y a certaines ances moyennes qui habitent cet intervalle aérien qui est le ciel et la terre, par le moyen desquels nos vœux et ıonnes actions passent jusqu'aux dieux. Ces puissances, les Grecs nomment démons (2) et les Latins génies (3),

Dans son traité du *Démon de Socrate*. Ce traité du philosophe pla-n a paru assez important à saint Augustin pour mériter qu'il le ; fort sérieusement comme il l'a fait dans le huitième livre de sa *e Dieu*, dont il occupe huit chapitres entiers (14 à 22).

« Quant aux Grecs, Homère a usé indifféremment de ces deux noms, nt aucune fois les dieux dæmons et les démons dieux. Mais Hésiode ıremier purement et distinctement mis quatre genres de natures nables, les dieux, les démons, plusieurs en nombres et bons, ni-dieux et les hommes, car les héroïques sont nombrés entre les dieux (Plutarq. *Des oracl. qui ont cess.*, p. 1080.

Scit genius, natale comes qui temperat astrum,
Naturæ Deus humanæ, mortalis in unum
Quodque caput, vultu mutabilis, albus et alter....
(Hor. ep. 2, lib. 2.)

sont comme des esprits intermédiaires (1) entre les hommes et les dieux. Platon dit que c'est par leur ministère qu'arrivent toutes les révélations et les présages, de quelque nature qu'ils puissent être, aussi bien que les divers miracles que font les magiciens. »

Les anciens étaient persuadés que toutes les choses ordonnées par les dieux s'exécutaient par la médiation et le ministère des démons : « C'était par leur entremise qu'Annibal était menacé en songe de perdre la vue ; que les entrailles des victimes annonçaient à Flaminius la défaite de son armée ; que les augures faisaient connaître à Attius Navius qu'il pouvait faire le miracle de couper avec un rasoir une pierre à aiguiser. Enfin, toutes les prédictions des devins, les expiations des Etrusques, les vers des sybilles, et généralement toutes les choses de cette nature, étaient les ouvrages de certaines puissances qui tenaient le milieu entre les hommes et les dieux, car les dieux suprêmes ne daignaient pas s'abaisser à ces occupations ; c'était l'emploi des dieux mitoyens qui habitaient cet espace aérien qui est entre la terre et les demeures célestes. Pourquoi la nature aurait-elle laissé l'air, ce quatrième élément qui est si vaste, vide de toutes choses et sans habitants. »

« Mais de quelle nature étaient les êtres animés qui habitaient les régions aériennes? Ils n'étaient point terrestres, parce que leur propre poids les eût fait descendre en bas : ils n'étaient point ignées, crainte que par leur chaleur ils ne s'élevassent jusqu'à la sphère du feu élémentaire. Figurons-nous donc que les démons avaient en même temps quelque pesanteur qui les retenait pour n'être pas élevés en l'air, et quelque légèreté qui les soutenait pour ne point tomber en bas. Apulée pensait que les corps de ces démons étaient formés du plus clair, du plus fluide et du plus pur de l'élément de l'air, « ce qui fait, dit-il, qu'il n'est pas aisé à aucun homme de les voir, à moins qu'ils ne se rendent visibles par

(1) Les Idiox'mes, dieux aériens qui tenaient le milieu entre le ciel et la terre.

'ordre des dieux, parce que leurs corps n'ont aucune solidité errestre qui occupe la place de la lumière, qui puisse s'opposer à nos yeux, et où les rayons de notre vue venant à eurter, s'arrètent nécessairement. Mais ils sont d'une matière ure, brillante et subtile, de manière que ces mêmes rayons s pénètrent à cause de leur peu de densité, que leur éclat ous éblouit, et que nos regards ne peuvent avoir de prise ır eux à cause de la subtilité de la matière dont ils sont ormés (1).

Les poètes disent que les démons avaient de la haine pour ertaines personnes et de l'amitié pour d'autres. Ils prétendent u'ils donnaient aux uns de l'élévation dans le monde et les endaient heureux; qu'ils abaissaient les autres et les accalaient de disgràces. Il s'ensuit donc que ces dieux étaient usceptibles de pitié, de colère, de tristesse et de joie; qu'ils prouvaient les divers changements de l'esprit humain, et u'ils étaient exposés à tous les orages de cette mer tumulueuse de pensées où flottent notre cœur et notre esprit. Ces oubles et ces tempètes étaient bien opposés à la tranquillité es dieux célestes, car tous les habitants des cieux avaient oujours l'esprit dans le même état et dans une perpétuelle galité.

Les démons des anciens tenaient donc, comme nous l'avons éjà dit, le milieu entre les dieux et les hommes (2), aussi ien par la nature de leur substance que par l'espace qu'ils haitaient, étant immortels comme eux et sujets aux passions omme nous le sommes. Enfin on peut dire, pour les définir

(1) Apulée, *Démon de Socrate*. Selon saint Augustin, les anges ont un orps subtil, lumineux, invisible, et les démons un corps aérien. (Lib. de cclesiast. dogmatic., c. 10, lib. 15. De Civit. dei. c. 23 et alibi.)

(2) « Aussi me semble-t-il que ceux qui ont mis l'espèce des démons ntre celle des dieux et celle des hommes, ont résolu encore plus de outes et de difficultés, et de plus grandes, ayant trouvé le lien qui onjoint et tient ensemble, par manière de dire, nostre société et comunication avec eux, soit que ce propos et ceste opinion soit venue des nciens mages et de Zoroastre, ou de la Phrygie, comme nous conjecturons à voir les sacrifices qui se font en l'un et l'autre pays, là où parmi eurs sainctes et divines cérémonies, il semble qu'il y ait quelques signes e deuil et de mortalite meslez parmi. (Plutarq. *Les oracl. qui ont cess.* age 1080. Trad. d'Amios.)

exactement, qu'ils étaient des êtres animés, dont l'esprit était raisonnable, l'âme passive, le corps aérien et la durée éternelle. De ces cinq attributs, les trois premiers étaient les mêmes que les nôtres, le quatrième leur était propre, et le dernier leur était commun avec les dieux dont ils différaient néanmoins par les passions.

Les anciens appelaient encore démon, dans une autre signification, l'âme affranchie et délivrée des liens du corps, quand [illegible]. Les Latins nommaient *Lemures* et *Lares* ceux qui veillaient sur leur postérité. Nous en avons fait [illegible] les dieux domestiques. Ce qui prouve que les lares étaient des démons comme les génies, c'est que Censorin, en traduisant le *Timée* de Platon, appelle lares les esprits que Platon appelle démons.

[illegible] que les lares et lémures des génies d'une autre espèce, [illegible] en aussi grand nombre, [illegible] les entraves du corps [illegible]. Dans cette troupe [illegible]. Platon prétendait que chaque homme [illegible] sa conduite, toujours [illegible] de ses actions, mais [illegible] aux dieux [illegible] et dans des ins-[illegible] de Jupiter, le génie de [illegible] Plutarque [illegible] des démons qui étaient [illegible] aux dieux supérieurs, dont ils [illegible].

[illegible] si souvent parlé dans Platon [illegible] Plutarque [illegible] Apulée a consacré un

[illegible] génies. — Ce [illegible] — Ménandre le dit [illegible]

2 [illegible] c'était de [illegible] malheureusement [illegible] s'étaient par-[illegible]

3 [illegible]

livre entier (1). « C'était, dit Platon, une certaine voix divine qui se faisait entendre en lui, qui l'arrêtait dans quelques-unes de ses entreprises, et ne le poussait jamais à aucune. » Xénophon rapporte, dans son livre de la mort de Socrate, que ce philosophe dit après sa condamnation : « Vraiment, j'avais déjà préparé par deux fois une défense de mon innocence, mais mon démon m'en empêche et m'y contredit. » Aucun sujet n'a peut-être plus occupé les savants que le démon de Socrate, et malgré les nombreuses dissertations tant anciennes que modernes sur cet *esprit familier* de l'adversaire infatigable des charlatans et des sophistes, nous croyons que la question n'a pas fait un pas depuis Platon, quoi qu'aient pu dire à cet égard l'abbé Fraguier, Diderot, l'Anglais Nares, Stapfer et Tiedeman.

Au reste, l'histoire nous fournit plus d'un exemple de ces sortes d'inspirations bienfaisantes. Numa avait un démon qui, sous le nom de la nymphe Egérie, lui dictait les lois qu'il donna aux Romains ; et, de nos jours encore, Fabert, dont la prudence et le bonheur humiliaient ses rivaux, n'a-t-il pas été accusé de n'être grand que par l'appui d'un démon familier qui s'était attaché à sa personne et lui donnait de bons conseils comme le démon de Socrate ; Washington passait également pour avoir un esprit à ses ordres (2).

La doctrine que nous venons d'exposer était celle des pythagoriciens et des platoniciens touchant les démons, les génies, les mânes et généralement tout ce qu'on appelle esprits. C'est un abrégé de ce qu'a dit Platon dans ses six dialogues et dans l'apologie de Socrate. Plutarque a traité le même sujet, et ses idées diffèrent peu à cet égard de celles du chef de l'académie. C'est dans les ouvrages de Platon que les cabalistes modernes ont puisé leurs rêveries et tout ce qu'ils nous ont raconté sur les *gnomes*, les *sylphes* et les *ondains*, êtres

(1) Ce démon était, selon Socrate, un génie très-réel, dont il connaissait, au rapport de Galaxidore, les avis par des éternuements qui le prenaient, lui ou ses amis, à droite ou à gauche. — Voyez le traité anglais de M. Nares, intitulé : *Essai sur le démon de Socrate*. — Londres, 1782.

(2) *Curiosité de la litt.* Trad. de l'angl. par Bertin, t. I, p. 51.

bâtards et dégénérés de leurs types primitifs, créations f
et mesquines d'une imagination sans conviction. En fai
croyances superstitieuses, il n'y a, selon nous, que celle
peuple qui soient respectables, parce qu'elles ont au moi
mérite de la bonne foi, quand elles n'ont point pour elles
qui n'est pas fort rare, le charme d'une invention brilla
joint à l'intérêt qu'inspire l'idée de leur ancienneté et du i
tère qui couvre leur origine (1).

Outre les démons dont nous venons de parler, les anc
avaient encore des *dieux sinistres*. Tels étaient, chez les Eg
tiens, *Mendes* ou *Pan*, sous la forme d'un bouc ; *Mnevis*
qui était adoré dans Héliopolis sous la figure d'un tau
noir (3); chez les Grecs, *Pluton*, *Hecate* ou *Persephone* ;
les Latins, *Veiovis*, *Dis*, *Orcus*, *Summanus* pour Plut
Libera pour Proserpine, ainsi que *Faune*, peuvent
rangés au nombre des démons (4).

Nous avons déjà fait remarquer qu'il est parlé des a
dans les livres les plus anciens des Juifs. La première fois
le démon est mentionné dans les saintes Écritures d'une i
nière positive, c'est au troisième chapitre du livre de To
Asmodée est le nom qu'on lui donne, et il est dit qu'il a
déjà tué plusieurs époux de Sara et que Tobie fut préservé
même sort en suivant les conseils de l'ange Raphaël (5).

Mais c'est Satan lui-même qui frappe Job : « *Egre.*

(1) Les doctrines d'Hésiode, de Proclus, de Psellus, Jamblique et
rentius Varron sur les esprits ne diffèrent point matériellement de c
que nous venons de faire connaître. Chacun d'eux a traité spécialer
cette matière, et a exposé avec ses propres idées celles qui étaient le
généralement répandues de son temps.

(2) Elien. Lib. 12, cap. IX de l'*Hist. animale*.

(3) Plutarq. De iside et osyride.

(4) Il serait peut-être plus raisonnable de dire comme le roi-prophé
« Omnes dii gentium dæmonia. » (Ps. 145.)

(5) Quelques rabbins regardent Asmodée comme le prince des démo
ainsi qu'on peut le voir dans la paraphrase chaldaïque sur l'ecclési
cap. 1. Mais cette opinion n'est fondée sur rien. Rabbi Elias, dans
dict. intitulé *Thisbi*, dit qu'Asmodée est le même que *Samaël*, qui
son nom du verbe hébreu *Samod*, c'est-à-dire détruire.

itur Satan a facie domini percussit Job vulnere pessimo, à lanta pedis usque ad verticem ejus (1). »

Ce fut de la bouche éloquente d'Isaïe que sortit pour la emière fois le nom de Lucifer (2) ; et si plus tard Ezéchiel nne à l'ennemi du genre humain le titre de *chérubin*, c'est ur rappeler à l'ange déchu la hauteur d'où son orgueil vait fait tomber (3).

Les mauvais anges nous sont ordinairement représentés, ns l'Écriture, comme composant un état dont Lucifer ou diable est le prince : « Allez au feu éternel qui est préparé diable et à ses anges », dit Jésus-Christ dans l'Ecriture. Il t aussi appelé le Prince du monde, le Prince des ténèbres le Chef des puissances de l'air (4). Mais le nom que les ébreux donnaient le plus communément au démon était lui de Satan qui signifie *Tentateur* (5). Les Chaldéens se rvaient du même mot pour désigner l'ennemi des hommes ; Syriens l'appelaient *Satano*, les Arabes et les Turcs le mment encore *Seitan*. Il paraîtrait même, suivant Tertullien, que le nom de Satan n'était pas ignoré des païens, et il leur reproche de le prononcer chaque fois qu'ils éprouvent quelque dépit ou quelque contrariété (6). Beaucoup ont cru que des mots Satan et Seitan sont venus ceux de *Titan* ou *Teitan*, en changeant les premières lettres, ce qui se pratique souvent dans les langues orientales, ou les lettres *S* et *T* ont

(1) Job, 11. 7.

(2) Isaïe, 14. 12. « Quomodo cecidisti de cœlo Lucifer, qui mane riebaris, etc. »

(3) « Tu cherub extentus et protegens, et posui te in monte sancto Dei, n medio lapidum ignitorum ambulasti, etc. » Ezéch. 28. 14.

(4) On le nomme aussi : Serpent, Belial ou libertin, Beelzébud (dieu s mouches), Schammael (exterminateur), Behemoth (hippopotame), ragon, ange exterminateur.

(5) On exprime aussi le nom du démon par ceux de *Seddim* ou destructeur, de *Schirim*, boucs ou velus ; dans les livres écrits en grec par ceux e *dæmones*, et en latin *diabolus*, calomniateur ou esprit impur.

(6) « Satanam in omni aversatione et aspernatione et delectatione pronunas quem nos dicimus malitiæ ingelum, totius erroris artificem, totius eculi interpolatorem. » — Tertull. de Testim. anima. — Il est fâcheux ue le livre de Suétone sur les dictions vilaines, infâmes et blasphémaires soit perdu. Nous aurions pu, sans doute, y retrouver la preuve de tte assertion, qui ne se trouve pas dans les livres anciens.

la même signification. Les Grecs, dit Lucien, les employaient indifféremment, en raison de la grande affinité qu'il y a entre elles.

Les théologiens, qui comptent neuf ordres d'anges dans le ciel, comptent également neuf ordres de démons dans l'enfer. Ils nomment ceux du premier *pseudothei*, c'est-à-dire faux dieux, parce que ces démons cherchent à passer pour des divinités et à se faire adorer des hommes. Le second ordre comprend les esprits de mensonge, dont le serpent ou Pithon est le chef, et qui rendait autrefois ses oracles par la bouche des pythonisses. Les démons du troisième ordre sont nommés *vases de colère et d'iniquités;* ils sont les auteurs de toutes les mauvaises inventions, ainsi que des arts pernicieux répandus parmi les hommes; ils ont inspiré de tout temps ces hommes pervers qu'on nomma sophistes à Rome et à Athènes, ceux qui, dans les temps modernes, s'appelèrent eux-mêmes philosophes, philanthropes et libéraux, qui, sous le masque trompeur d'amis et de libérateurs des peuples, ont constamment soufflé dans le cœur des hommes l'impiété, l'orgueil, l'envie, la révolte, et dont les doctrines ont produit la plupart des crimes qui ont désolé la terre. Ce fut, n'en doutons pas, un de ces génies infernaux qu'on vit parmi nous, sous la figure de l'auteur de *la Pucelle* et du *Dictionnaire philosophique*, rire pendant plus d'un demi-siècle des misères humaines, d'un rire diabolique et inextinguible. Les esprits malins qui composent le quatrième ordre ont pour chef Asmodée et sont appelés *vengeurs des crimes*. Dans le cinquième ordre sont compris les démons qui président aux enchantements, à la magie, aux maléfices et ceux qui séduisent les hommes au moyen de faux miracles, comme Eve fut autrefois séduite par le serpent. Les théologiens leur donnent pour chef Satan, dont il est dit dans l'*Apocalypse* qu'il séduira tout l'univers par les grands prodiges qu'il opérera, en faisant même descendre le feu du ciel en présence des hommes, d'après le pouvoir qui lui aura été accordé pour opérer toutes ces choses. Le sixième ordre est celui des puissances de l'air; ce sont ces démons qui dirigent les foudres et les tonnerres, qui cor-

rompent l'air et engendrent les maladies, les pestes et les autres fléaux; ils ont pour prince *Murerim* : c'est le démon du midi, l'esprit brûlant que saint Paul appelle le prince des puissances de l'air. Dans le septième ordre, sont les démons furieux qui répandent sur la terre les discordes, les haines, les guerres et les révolutions, et dont le chef, appelé en grec *Appollion*, est nommé *Abaddon* par les Hébreux, c'est-à-dire exterminateur et dévastateur. Le huitième ordre comprend les démons espions, délateurs, accusateurs, dont le chef est Astaroth, nommé en grec *diable* ou *calomniateur* : il dirige les démarches de ces esprits malfaisants et reçoit tous leurs rapports (1). Enfin, le neuvième et dernier ordre est celui des démons tentateurs, ceux qui tendent des embûches; chaque homme a le sien qu'on nomme son mauvais génie. *Mammon*, leur prince, est aussi le démon de la cupidité. C'est à ce démon, le plus puissant des anges déchus sur l'esprit des hommes de notre siècle qu'on a élevé, dans Paris, la grande Babylone moderne, un temple magnifique fréquenté chaque jour avec une grande assiduité par un nombre infini des adorateurs de Mammon. Tous ces différents ordres de démons errent sans cesse dans le monde inférieur, où ils travaillent unanimement à perdre les hommes et à les rendre indignes des bienfaits de Dieu (2).

Le Satan de la légende, qui est également le diable des croyances populaires, est un être entièrement distinct du Lucifer de la théologie. Son aspect n'est point ennobli par cet air de dignité chagrine, farouche même, qui caractérise l'ange déchu. On n'aperçoit sur son front aucune trace de son origine céleste; ce n'est plus cet archange rebelle, jadis resplendissant de lumière et de gloire :

(1) On dit que ces démons, comme étant les plus méchants de tous, sont chargés de la police de l'enfer. On ajoute que lorsque Astaroth, leur chef, vient sur terre et prend une forme humaine, il reçoit alors, suivant les circonstances, des gouvernements qui l'emploient, le titre de ministre ou de prefet de police.

(2) Cette division des puissances de l'enfer se trouve dans le chap. XVIII, du liv. III de Cornélius Agrippa. *Ex occultâ philosophiâ.*

« .... But o how fallen! how changed
From him, who in the happy realms of light
Cloth'd with transcendent brightness, dids't outshine
Myriads though Bright .... (1). »

C'est le malin esprit, l'éternel ennemi du genre humain; il est laid, dégradé, lâche, impur; sa vue produit le dégoût plutôt que la terreur. De là viennent ces caprices sauvages, ces méchancetés burlesques, qui sont les marques caractéristiques de cet esprit malfaisant qui le rendent familier et affaiblissent même la crainte que devrait faire naître son nom. On en retrouve des traces dans les nombreuses histoires où Satan remplit un rôle bien inférieur à celui auquel l'appelait sa céleste origine.

On lit quelque part que More le platonicien (2), malgré son grand savoir, n'avait jamais pu comprendre la justesse psychologique des divers attributs de Satan. Ce philosophe était particulièrement choqué de l'étrange bizarrerie des gambades attribuées aux Lutins et aux esprits, et elles déconcertaient grandement la gravité de ses arguments sur ce sujet; il pensait que c'était dégrader entièrement des êtres spirituels, que de leur attribuer, ainsi qu'on le faisait, des actions remplies de malices et d'espiègleries.

On a vraiment lieu d'être surpris qu'un philosophe aussi érudit ne se soit point aperçu que cette description mythologique de l'esprit malin était conséquente dans toutes ses parties. Le rire est étranger à la sérénité des êtres bienfaisants; les anges peuvent pleurer, mais rire n'est point dans leur essence. La gaieté, au contraire, sert souvent à cacher un dépit secret; et s'il n'est pas dans sa nature d'être constamment maligne ou malfaisante, on la voit néanmoins s'allier facilement à la malice ou à la méchanceté. Une plaisanterie, quelque innocente qu'elle puisse être, tend néanmoins presque toujours à rabaisser la personne qui en est l'objet. Cepen-

(1) Milton. *Paradise lost*, liv. I.
(2) Philosophe anglais d'une grande érudition, qui vivait dans le XVIIe siècle.

dant, le meilleur et le plus sage d'entre nous, résiste rarement à la tentation de chercher quelque amusement dans la peine qu'il fait nécessairement éprouver à ses semblables, lorsqu'il se rit de leurs faiblesses.

De cette alliance entre le rire et la malice, sont nés ces êtres malo-burlesques, que les mythologistes ont placés parmi les dieux. Tel était Momus chez les Grecs et les Romains (1), et chez les Scandinaves Loke ou Loki, qui assistait aux banquets du Valhalla (2).

Le rôle que joue Satan, dans la vie des saints et dans les anciennes chroniques de la religion, est également dramatique et poétique. L'esprit malin y est partout le motif de l'action principale, dont le récit n'intéresse et ne produit d'effet que par sa participation. Mais il est bon de remarquer que la puissance du Satan de la légende acquiert plus ou moins de force, suivant la nature même de l'apparition. C'est souvent au milieu de nuages, formés d'une vapeur infernale, qu'il développe ses formes menaçantes, d'une manière moitié réelle et moitié allégorique. Cependant, dans quelque lieu que Satan se présente, ses griffes, ses cornes, sa queue, son regard effronté, ses brocards, ses ruses et ses malices le font aussitôt reconnaître.

Saint Augustin croyait que les anges avaient un corps subtil, lumineux, invisible, et les démons un corps aérien.

Saint Thomas d'Aquin considère les uns et les autres comme de purs esprits, déchargés de tout fardeau corporel, quelque léger qu'il puisse être. Cette opinion est celle de l'église romaine, et presque tous les théologiens conviennent que les anges apparaissent sous des corps aériens, dont ils se revêtissent; leur nature les rend invisibles, et leur volonté les rend visibles : « *Hujus naturæ est non videri, voluntatis videri* (3). »

(1) Momus, fils du Sommeil et de la Nuit, dieu de la raillerie et des bons mots. Les dieux, lassés de ses sarcasmes, le chassèrent de l'Olympe.

(2) Loke, le mauvais principe, surpasse tous les mortels et même les dieux dans l'art des perfidies et des ruses. (Edda.)

(3) *Comment. sur saint Luc*, liv. I, chap. I.

On a généralement cru que, dans leurs apparitions aux hommes, les démons prenaient deux sortes de corps pour se rendre visibles. « Les démons peuvent, dit le père Lebrun, en épaississant et condensant l'air, s'en former des corps pour se rendre visibles aux hommes, par une permission toute particulière de Dieu, et pour accomplir les décrets de sa providence (1). » L'écriture même nous assure qu'ils s'emparaient des corps des personnes vivantes, et souvent même encore des cadavres des morts.

Cette dernière croyance, quelque extraordinaire qu'elle puisse paraître, était pourtant généralement répandue parmi les peuples de l'ancien monde. Elle était commune aux Grecs et aux Romains, comme on peut le voir par l'histoire fort remarquable de Machates et de Philinnion, rapportée par Plégon (2), et par beaucoup d'autres histoires du même genre racontées par Egésippe (3), Lucain (4), Héliodore (5) et surtout Apulée (6). Cette croyance était également celle des peuples du nord de l'Europe, ainsi que nous l'apprend Saxo-Grammaticus, dans l'histoire des deux champions danois, Asmund et Asneth (7), que nous rapportons en entier dans un autre chapitre de cet ouvrage, qui traitera particulièrement des vampires, superstition qui se rattache à celle dont nous parlons. En rapportant l'histoire de la démoniaque de Laon, arrivé vers la fin du XVI[e] siècle, Le Loyer dit qu'un des diables, appelé Baltazo, qui était dans le corps de cette femme, prit le cadavre d'un pendu, en la plaine d'Arlon, pour tromper le mari de la démoniaque (8). Le médecin Gaspard Peucer, gendre de Melanchton, et un des plus zélés propagateurs de l'hérésie des Sacramentaires, raconte très-

(1) Tom. VI, p. 250.
(2) *Traité des choses merveilleuses.* — Voyez également *Hist. des fantômes*, p. 99.
(3) *De excidio hierosolimitano*, lib. III, cap. 3.
(4) Pharsale, lib. VI.
(5) *Hist. Œthip.*, lib. VI.
(6) *In asino aureo*, lib. II.
(7) *Hist. danic.*, lib. V.
(8) *Hist. des spectres et des apparitions*, chap. X, p. 241.

sérieusement comment une baladine italienne dansa devant le public après sa mort, lorsqu'un des compagnons de cette femme eut réussi à faire entrer, par art diabolique, un démon dans son corps (1).

Il y a cependant des faits semblables d'une authenticité bien imposante, entre autres celui du cadavre d'un jeune homme de Dalem, en Lorraine, animé pendant près d'un an par le démon : chose consignée dans les archives de la ville de Nancy et attestée par des actes judiciaires signés de M. Rémy, procureur général, et d'une multitude de témoins jurés (2). « Les démons, dit saint Pierre Chrysologue, s'engraissent de pourritures et se plaisent dans la puanteur (3). »

Pausanias fait mention d'une horrible figure représentant une divinité des enfers, nommée Eurynome, qui se nourrissait de la chair des morts. Ce démon, qui montrait les dents, était de couleur noire, tirant sur le bleu, comme les grosses mouches de boucherie, et assis sur un siége couvert d'une peau de vautour. Ce n'était cependant que la figure allégorique de la mort, dévorant la nature universelle, qui lui est promise, et que désignait le vautour chez les Egyptiens.

Parmi les innombrables anecdotes concernant le démon, qu'on rencontre à chaque page dans la vie des saints, les unes sont burlesques, comiques, triviales même ; les autres sont quelquefois fort pittoresques. Saint Antoine, dont la vie n'a été qu'une suite continuelle de tentations de la part de l'esprit malin, vit un jour Satan, dont la tête se montrait au-dessus des nuages, étendant ses bras pour intercepter les âmes des morts qui dirigeaient leur vol vers le ciel. Ceci pourrait bien, selon nous, n'être qu'une allégorie, car il ne faut pas oublier qu'au temps où l'on écrivait les diverses histoires qu'on a rassemblées depuis sous le nom de *Fleurs des*

(1) *De præcipuis divinationum generibus.* — Anvers, 1504. — In-4°.
(2) *Dict. hist.* de Feller, t. I, p. 112.
(3) « Pascuntur dœmones cadeveribus, putredine saginantur, deliciantur fœtore. » Sermo. XVI. — Saint Pierre Chrysologue était évêque de Ravenne au Ve siècle.

Saints, il existait une espèce d'honnête confiance qui ne permettait pas de douter de la réalité de semblables apparitions. Le pieux historien racontait sérieusement : il écrivait pour édifier ses lecteurs, ranimer leur foi, et nous croyons bien sincèrement qu'il était lui-même convaincu de la vérité de toutes les merveilles qu'il racontait. Cependant, malgré toute la foi dont un vrai chrétien peut être animé, nous pensons qu'il est impossible de parcourir ces légendes merveilleuses sans éprouver le besoin de considérer comme de pures allégories un grand nombre d'apparitions du malin esprit, telles qu'elles y sont racontées. C'est ainsi que, lorsque nous rêvons moitié éveillés, nous sommes intérieurement convaincus que les sons que nous entendons et les objets que nous voyons n'existent que dans notre imagination. Cependant nos sens se refusent à obéir à notre jugement, et il nous est impossible de nous éveiller entièrement et de mettre fin à cette singulière illusion.

Quelquefois, le caractère que l'on donne au diable est celui d'un vrai singe, et sa malice n'est qu'amusante; témoins les tours sans nombre qu'il joua à sainte Gudule, dont il chercha, pendant plusieurs années, à mettre la piété et souvent même la pudeur en défaut. La manière dont la plupart de ces espiègleries sont rapportées dans la vie de cette sainte est peut-être sans égale dans les annales de la légende.

Parmi les solitaires de la Thébaïde, saint Hilarion, disciple de saint Antoine, et le plus parfait imitateur de sa vie cénobite et retirée, fut un des plus exposés aux séductions et aux attaques du malin esprit. Lorsque ce pieux solitaire se couchait, dans l'intention de prendre quelque repos, des femmes nues se présentaient à lui ; quand le saint priait, il entendait autour de lui des bêlements de brebis, des beuglements de taureaux, des rugissements de lions. Mais rien ne pouvait vaincre la patience du bon ermite, et le diable en fut toujours avec lui pour ses mauvais tours.

On a parlé de tout temps des métamorphoses employées par les démons pour se montrer aux hommes, et il est à remarquer que ces sortes d'apparitions des mauvais esprits

remontent bien au-delà de l'ère chrétienne, et étaient même fréquentes chez les païens, au dire de leurs poètes et de leurs historiens. Elles le devinrent sans doute bien davantage dans les premiers siècles du christianisme, comme le prouvent toutes celles qui sont racontées dans la vie des pères du désert, en raison des efforts que faisaient alors les esprits de l'enfer pour s'opposer aux progrès du christianisme. Aussi n'y a-t-il sorte d'animaux dont le démon n'ait pris la figure; il s'est changé en dragon, en serpent, en bouc (1), en chien (2), en sanglier et en pourceau (3), en hibou (4), en mouche, en taon. Quelquefois même il s'est présenté sous la forme de choses inanimées, telles que des arbres, des buissons, des herbes, de l'or ou de l'argent; ainsi le diable, sous la forme d'une masse d'or, voulut tromper saint Antoine, qui s'en délivra par le signe de la croix..... Quant aux herbes, sous la forme desquelles se cache aussi le malin esprit, nous avons, à cet égard, le témoignage de saint Grégoire le Grand, qui raconte qu'une religieuse, en mangeant une laitue, se sentit possédée du diable, changé lui-même en cette sorte de salade.

Dans toutes ces transformations, les démons se font aussi grands ou aussi petits qu'ils veulent; et nous aurons occasion de traiter plus amplement ce sujet en parlant des fées, des nains et des satyres. Les Bretons, qui possèdent certainement les traditions les plus ingénieuses sur la mythologie populaire, en ont une qui peint parfaitement le caractère que

(1) L'Ecriture dit que les démons se montrent sous cette forme à ceux qui croient en eux. — Isaïe. — Voilà pourquoi ils paraissent ainsi au sabat. Negédius Figulus dit que Python fut changé en chèvre. Ce même Python, tué par Apollon, fut déifié et nommé Pan ou Egypan. Python est le *pheten*, aspic ou serpent de l'Ecriture qui se change en bouc.

(2) Les Chaldéens donnaient aux démons le nom de *chiens terrestres*. Hécate était toujours accompagnée de ses chiens et représentée avec trois têtes, une de femme, une de cheval et une de chien. Suivant le poète Onomacrite (in argonaut), un démon, en forme de chien, apparut souvent à Cimon l'Athénien pour lui annoncer sa mort. (Plutarque.)

(3) Voyez, dans Froissard, l'histoire de Raimond, seigneur de Corassé.

(4) La furie, envoyée à Ternus, par Jupiter, pour lui annoncer sa mort prochaine, se montra à ce monarque en forme de hibou.

les croyances de tous les temps, mais particulièrement les croyances chrétiennes, ont attribué à l'esprit du mal. Ils supposent que le démon prend souvent, pour enlever les hommes, la forme d'un cheval, qu'ils nomment le cheval du diable : « Il s'approche d'abord, dit un écrivain breton, tout petit, tout joueur, tout caressant ; il se roule près des enfants, leur lèche les mains, leur présente son dos, puis tout à coup il grandit jusqu'aux nuages, franchit les fleuves, les forêts, les vallées, et disparaît avec son cavalier que l'on ne revoit plus (1). »

Ce n'est point vainement que l'on a donné au démon le nom de *calomniateur*, car il fait sa principale occupation de chercher, par tous les moyens en son pouvoir, à noircir la réputation des personnages vertueux. On cite, à ce sujet, l'histoire de saint Sylvain, évêque de Nazareth. Ce saint prélat fut longtemps soupçonné de mener une vie impudique : « Et ne vint ce faux bruit, dit un vieil auteur, que du diable, qui, en une maison suspecte et avec une femme mal famée, eut la malice d'emprunter comme incube la figure de saint Sylvain (2). » Krantz rapporte une histoire à peu près semblable de l'impératrice Cunégonde, femme de l'empereur Henri II. Cette princesse fut soupçonnée d'adultère, parce que le diable, dit le chroniqueur allemand, fut un jour vu sortant de grand matin de son appartement, sous la figure d'un courtisan beau de visage et de belle stature, ce qu'il continua à faire pendant deux ou trois jours différents. Cette manœuvre diabolique fut déjouée par l'impératrice elle-même, qui se soumit à marcher pieds nus sur des socs de charrue rougis au feu, pour prouver son innocence, ce qu'elle exécuta sans éprouver le moindre mal (3). » Et fut, dit Le Loyer, qui rapporte ce fait, l'*emperiere* ainsi rétablie en son beau nom de chaste et vierge, qui était cause que le démon lui portait envie (4). »

(1) *Les derniers Bretons*, t. I, p. 240.
(2) *Hist. des spectres et des apparitions*, page 368.
(3) Krantz, in chronico compendioso usque ad annum 1474.
(4) Loyer, p. 412.

Les démonologues anciens et modernes ont beaucoup disıté sur le son de voix des démons, et, nous pouvons le re, beaucoup déraisonné sur ce sujet, qu'il n'est guère rmis d'approfondir, puisqu'il est naturel de supposer que s esprits peuvent changer de voix comme ils changent de gure. Parmi les anciens, Damascius, philosophe stoïcien (1), t que les esprits familiers cachés dans les boules consaées, qu'on nommait *Bœtiles*, répondaient à ceux qui les inrrogeaient d'une voix si faible et si inarticulée, qu'elle ssemblait plutôt à un sifflement qu'à des paroles, et que s sortes de réponses devaient toujours être interprêtées ar les prêtres, qui leur donnaient la signification qu'ils jueaient convenable (2). Les voyageurs modernes racontent ue Potoyan, le démon des Australiens, ainsi que les fausses livinités des peuplades polynésiennes, annoncent leur présence par un sifflement particulier bas et prolongé (3). Selon Porphyre, le fleuve Causas souhaita le bonjour à Pythagore (*Kripe Pythagoras*); et Philostrate raconte qu'aux frontières des Thébains, un ormeau parla avec Appolonius de Thyane, mais d'une voix efféminée et grêle *comme celle des démons*. Enfin les milliers de sorciers et de sorcières, qui ont paru devant les tribunaux tant ecclésiastiques que civils, ont constamment déclaré que la voix des démons était rauque et d'un son désagréable.

On a beaucoup discuté sur la nature de cette voix qui fut entendue du temps de Tibère, vers les îles de Paxos, dans l'archipel de la Grèce, annonçant à la terre la mort du grand Pan (4). Les uns ont cru voir dans cet événement extraordi-

(1) In vita Isidori — vivait sous Justinien.

(2) Les Bætiles étaient des talismans. — Nous en parlons au chapitre *Magie*.

(3) D'Urville. — Marsden. — Mariner, etc.

(4) C'est Plutarque qui rapporte ce fait, et voici comment il s'exprime à ce sujet : « Ephiterses, père d'Emilianus, l'orateur, qui estoit de la même ville que je suis, et avoit esté mon maistre de grammaire, contoit que pour aller en Italie, il s'embarqua en voyage sur un navire chargé de plusieurs marchandises, et de grand nombre de passagers, et disoit que sur le soir, le vent leur faillit auprès des iles Echinades, et que leur

naire une annonce céleste, les autres une voix démoniaque. Les premiers ont pensé que, par cette mort ainsi annoncée, on devait entendre celle de Jésus-Christ, à qui le nom de Pan pouvait être donné, puisqu'i signifiait le *grand tout*, et que les anciens, et particulièrement les Egyptiens, regardaient comme *la nature*, *l'univers entier*, l'emblème de la fécondité et le principe de toutes choses.

Ceux qui considèrent, au contraire, cette voix comme émanant des puissances infernales, disent avec plus de vérité, sans doute, que toute fiction dans le langage ne peut convenir aux esprits célestes; que ceux-ci, dans une semblable circonstance, n'auraient point fait usage de mots empruntés au paganisme, et qu'ils eussent dit : « *Le grand Dieu est mort*, plutôt que *le grand Pan est mort;* » que Pan, d'ailleurs, était un dieu méchant et lascif, qui ne pouvait être comparé qu'au démon, qu'on appelle également *le prince du monde* dans les saintes Écritures. Qu'en se rapportant surtout à l'époque où cette voix fut entendue, qui était celle où le Sauveur expira sur la croix pour racheter les hommes et détruire l'empire du démon, il est naturel de supposer qu'elle avait pour but d'annoncer aux païens la grande victoire qui venait d'être remportée et leur prochaine délivrance des ténèbres de l'idolâtrie par la connaissance du vrai Dieu, qu'ils devaient bientôt acquérir. « N'était-il pas beau, en effet, di un ancien auteur, et digne de la puissance divine, de fair proclamer la victoire du fils de Dieu par la bouche même di

navire alloit branlant tant qu'elle arriva près de Paxos, que la plupar des passagers estoyent veillans, et y en avoient beaucoup qui buvoyen encore achevant de souper, quand tout soudain on entendit une haut voix venant de l'une de ces iles de Paxos, qui appeloit Thamos, si fort qu'il n'y eut celui de la compagnie qui n'en demeurast tout esbahi. C Thamos etoit un pilote égyptien que peu de ceux qui etoyent en la ne connoissoyent par son nom. Pour les deux premières fois qu'il fut appele il ne répondit point, mais à la troisième, si : et lors celui qui l'appeloit renforçant sa voix, lui cria que quand il seroit à l'endroit des Basses qu'il dénonçast, que le grand Pan était mort, etc. — Voyez la suite dan Plutarque, au chapitre *des oracles qui ont cessé*, p. 1088, de la traduction d'Amyot.

démon qu'il avait vaincu? *Qui fecit non est victor, nisi victus fateatur* (1). »

Comme on voit des méchants rechercher l'obscurité pour exécuter leurs desseins criminels, ainsi le prince des ténèbres choisit ordinairement pour tendre ses embûches le temps du repos des hommes, celui où leur corps, repu et bien nourri, les rend plus faciles à céder aux tentations, aux désirs de la chair, et plus enclins à toute espèce de sensualité. On croit généralement que les apparitions du malin esprit sont plus fréquentes vers le milieu de la nuit. C'est une croyance générale parmi le peuple de l'Angleterre, que les esprits des ténèbres quittent les régions terrestres au chant du coq et se retirent dans leurs résidences habituelles. De là vient que les habitants des campagnes, qui se rendent gaîment à leurs travaux lorsque l'oiseau matinal a fait entendre son chant, répugnent à sortir de leurs demeures quand ils sont obligés de le faire avant ce moment, dans la crainte de rencontrer des spectres ou d'autres esprits malfaisants (2). Nous avons aussi entendu raconter que, dans la Normandie, les journaliers qui retournent tard chez eux et les gens de la campagne qui voyagent la nuit aperçoivent souvent des béliers noirs qui vomissent des flammes; des chats noirs dont les yeux étincellent; des lapins blancs suspects; des taureaux rouges à cornes épouvantables, et des chiens noirs immobiles dans les lieux où il y a des trésors (3).

Outre leurs démons nocturnes, les anciens Grecs avaient encore leur démon solaire, qui se montrait aux hommes à l'heure de midi; ils considéraient comme fort dangereux de sortir à cette heure, et Théocrite nous apprend que les pasteurs de son temps ne se montraient jamais alors dans les champs (4).

Cette croyance est encore celle des Grecs modernes, chez

(1) Ennius, *Annal. fragment.* — C'est aussi le sentiment d'Eusebe et celui des plus célèbres théologiens.
(2) Bournes of Newcastle, *Antiquities of the common peoples*,
(3) *France pittoresque*, Calvados.
(4) Théocrite, *Idyl* 1re.

lesquels la crainte du démon est si grande qu'ils n'osent point articuler son nom, qu'ils ne prononcent jamais que par des antiphrases, telles que le *vent*, l'*obscurité*, le *malheur*, le *méchant*, le *vagabond*; encore le Grec le plus intrépide n'est-il point rassuré quand il est obligé de parler de ces esprits issus du mauvais principe, auxquels il attribue les limiques, les pestes, les tonnerres et les tremblements de terre (1). Les Bretons, qui personnifient tout, ont fait de la peste un démon particulier, un être imaginaire qui se montre au temps des grandes désolations. La peste qui désola l'Europe au VIe siècle fit de grands ravages en Cambrie et en Armorique : tous ceux qui en étaient frappés perdaient les cheveux, les dents, la vue (2); jaunissaient, languissaient et ne tardaient pas à mourir (3). Il y eut des cantons de la Bretagne armoricaine dont la population fut emportée toute entière. La paroisse d'Elliant, en Basse-Cornouaille, fut de ce nombre. Il existe encore à ce sujet une chanson qu'on ne chante jamais sans y joindre la légende suivante, rapportée par M. de la Villemarquée dans le Barzas-Breiz :

« C'était jour du pardon (fête) au bourg d'Elliant; un jeune meunier, arrivant au gué avec ses chevaux, vit une belle dame en robe blanche, assise au bord de la rivière, une baguette à la main, qui le pria de lui faire passer l'eau. — Oh! oui, sûrement, madame, répliqua-t-il; et déjà elle était en croupe sur sa bête, et déposée sur l'autre rive. Alors la belle dame lui dit : — Jeune homme, vous ne savez pas qui vous venez de passer : je suis la peste. Je viens de faire le tour de la Bretagne, et me rends à l'église du bourg, où la messe sonne; tous ceux que je frapperai de ma baguette mourront subitement; pour vous, ne craignez rien, il ne vous arrivera aucun mal, ni à votre mère non plus. » — Et la peste a tenu parole, fait alors observer le chanteur, car la chanson le dit :

(1) Pouqueville, *Voyage en Grèce*, t. IV, des mœurs des Grecs.
(2) « *Hé vléo, hé zaint hé laged.* » Taliesin. (*Myrvyrian*, t. I, p. 27.)
(3) « Flavos, exsangues efficiebat universos. » *Liber handarenensis.* M. M. du collège de Jésus, à Oxford.

« Tout le monde a péri excepté deux personnes :
Une pauvre vieille et son fils (1). »

C'est également au démon que tous les fléaux sont encore attribués, de nos jours, par les habitants de la Bretagne. Les Armoricains modernes, chez lesquels les vieilles croyances celtiques sont mélangées avec le christianisme, ont conservé celles qu'avaient leurs ancêtres sur l'esprit du mal ou le mauvais principe, et sur le pouvoir qu'ils lui attribuaient. Voici comment s'exprime à cet égard l'auteur d'un ouvrage sur les mœurs des Bretons, que nous aurons quelquefois occasion de citer :

« Pour les paysans bretons, deux pouvoirs seuls existent, dont l'un est la manifestation du bien, l'autre celle du mal : Dieu et le démon ! Aussi, lors de l'invasion du choléra, ce ne fut point dans des combinaisons criminelles d'un parti qu'ils cherchèrent la cause du mal qui les frappait. *Dieu nous touche de son doigt !* ont-ils dit dans leur langage énergique, *Dieu nous a livrés au démon !* Et aussitôt le bruit d'apparitions terribles et surnaturelles se répandit dans les campagnes : des femmes rouges ont été aperçues près de Brest soufflant la peste dans les vallées. Une mendiante, appelée devant la justice, soutient qu'elle les a vues ! qu'elle leur a parlé ! Des signes funestes annoncent que Dieu va jeter son mauvais air sur le pays, un météore épouvante les campagnes, des bruits sinistres et menaçants retentissent sur les côtes..... des prières sont ordonnées, et, sans prendre d'autres précautions, le peuple attend la visite de l'hôte terrible qui lui est annoncé (2).

« .... Chez les Bretons, la figure du diable domine tout, chez eux le diable est, de toute éternité, un personnage effrayant et risible, ils ont contre lui une vieille haine qui prend, tour à tour, la forme de la malédiction et celle de la

(1) Barzas-Breiz, t. I, p. 52.
(2) *Les Derniers Bretons*, t. I, page 45.

raillerie, mais qui toujours exprime une même terreur le symbole. Pour pouvoir ainsi rire du diable, il fa capable de sentir Dieu (1). »

Belle pensée! qui prouve que l'homme vraiment reli l'homme *qui sent Dieu,* peut mépriser les attaques du d lorsqu'il a placé une ferme confiance dans les secour attend de la bonté divine.

L'idée qu'ont eue tous les peuples tant anciens qu dernes, d'attribuer les fléaux dont ils étaient affligés tervention de l'esprit du mal; cette croyance au pestilentiel, qui se montre au temps des pestes, qui et tue de son attouchement, est appuyée par les p mèmes du Psalmiste; c'est ce que David appelle *imm* par les mauvais anges : « *Misit in eos iram indign suæ, indignationem et iram, et tribulationem, immi per angelos malos* (2). »

Les diables ont, en outre, certains jours particulier se faire voir aux hommes. La nuit de Noël est, chez l'époque de l'année pendant laquelle les apparitions s plus fréquentes. Les paysans de la Bretagne, de la Ma de la basse Normandie, croient assez généralement q bœufs parlent et s'agenouillent la nuit de Noël, à l'he minuit, et que les gens assez téméraires pour entrer moment dans leurs étables sont frappées de mort en l tendant :

Vers minuit, étrange mystère !
On les entend parler entre eux,
Et malheur à l'humble bergère,

(1) *Les Derniers Bretons*, pag. 258. Les sentiments exprimés d deux passages sont d'autant plus remarquables, que leur auteu malheureusement, dans d'autres parties de ses ouvrages, partager nions d'un parti qui attaque tous les principes qui se rattachent à gion, sous quelques formes qu'il les rencontre.

(2) « Qu'il leur fit sentir les effets de sa colère et de son indig qu'il les accabla par le poids de sa fureur, et les affligea par les di fléaux qu'il leur envoya par le ministère des mauvais anges. — 77, v. 49.

Quand minuit sonne au presbytère,
Qui viendrait écouter les bœufs (1).

Les Bretons croient également que, pendant la même nuit, s pierres druidiques, qu'ils appellent *men-hirs*, tournent ois fois sur elles-mêmes.

Ces affreuses réunions de sorcières et de démon, que l'on omme le sabbat, ont ordinairement lieu dans la nuit du endredi au samedi. Cependant, on croit en Allemagne à un abbat général, auquel les sorciers accourent de tous les ays du nord, et qui se tient sur le Bloxberg, dans la nuit u 30 avril au 1er mai, que l'on nomme la nuit du *valugis*. Cette même nuit est également considérée comme ort dangereuse en Irlande, parce que les esprits ont alors, it-on, un pouvoir presque sans limite pour mal faire (2). es Ecossais croient encore que la nuit de la Toussaint, u'ils nomment *halloveen night*, est celle durant laquelle les émons, les sorciers et tous les agents de l'esprit du mal ont en campagne ; c'est également pendant cette nuit que es fées tiennent leur grande assemblée (3).

Le succès des invocations faites aux puissances infernales lépend donc du soin que l'on doit avoir de choisir un jour ou plutôt une nuit propice. Il faut également, dans ces sortes d'incantations, observer soigneusement les phases de la lune. Lorsqu'elle est dans son plein, les magiciens et les sorciers des temps passés croyaient exercer avec plus de succès leur art,

(1) Ces vers sont de M. Alfred Rousseau, jeune poète marchois, qui a chanté avec beaucoup de talent les mœurs et coutumes de la province où il est ne.

(2) Le jour de mai est appelé *la na beal tina* en irlandais, et la nuit de la veille *nun na beal tina*, c'est-à-dire jour et veille du feu de Beal. Ces deux jours étaient jadis consacrés au dieu *Beal* ou *Belus*, qui a donné son nom au mois de mai en irlandais, *mi na beal tina*. La cérémonie de faire sauter les vaches, le jour de mai, par dessus des fagots allumés en l'honneur de Belus, a maintenant pour but d'empêcher les esprits de dérober le lait.

(3) Burns a écrit un poème fort spirituel sur les superstitions de *l'halloween night*, que les Anglais nomment *all hallow-mass-eve*.

leurs charmes, leurs conjurations nocturnes, et avoir alors plus d'accès près des démons, qu'au croissant et au déclin de cet astre. Au reste, cette croyance remonte à la plus haute antiquité; Ovide dit en parlant de Médée :

> Postquam plenissima fulsit,
> Et solida terras spectavit imagine Luna,
> Egreditur tectis.................... (1)

Mais à quelles personnes, dira-t-on, les démons se montrent-ils plus ordinairement, car tous les hommes sont également exposés à recevoir leurs visites; et l'on conviendra que leurs apparitions, quelque fréquentes qu'elles aient pu être autrefois, sont néanmoins devenues beaucoup plus rares de nos jours. Nous répondrons à cette question d'après ce que nous avons appris par la lecture des théologiens les plus diserts, qu'il est impossible de nier qu'avant la venue de Jésus-Christ les démons n'aient exercé une bien grande puissance sur la terre, puisque le Sauveur les nomme lui-même *les puissances des ténèbres* et *les princes du monde*. On ne peut donc douter qu'ils n'aient longtemps trompé les hommes par les prodiges qu'ils faisaient opérer à ceux qui se dévouaient particulièrement à leur service; et quoiqu'une partie des anciens oracles des païens puissent être justement attribués aux ruses et aux subtilités des hommes, il n'en est pas moins vrai que l'opinion la plus générale est que ces oracles résultaient de la puissance des démons : « *Omnes dii gentium dæmonia* (2). » Leurs apparitions sous des formes bizarres et fantastiques, qu'ils prenaient de la même manière que font les anges, c'est-à-dire sous des corps aériens qu'ils organisaient, sont également prouvées par les témoignages les plus authentiques des autorités sacrées et profanes; nous avons déjà dit, d'après les

(1) Médée quitte sa maison et s'en va aux champs pour marmotter ses incantations et se rendre Hecate propice, lorsque la lune répand sa lumière entière sur la campagne.

(2) Ps. 115.

saintes Écritures, que les démons s'emparaient quelquefois des corps des personnes vivantes.

Les protestants qui admettent les choses étonnantes opérées par le démon pendant les premiers siècles du christianisme, dans le but de s'opposer aux miracles effectués par les apôtres et leurs successeurs, nient le pouvoir actuel de Satan, attendu, disent-ils, que Jésus-Christ, par sa venue et par sa mort, a détruit l'empire des démons. Par la même raison et pour paraître conséquents dans leur inconséquence, ils nient également l'existence des miracles qui pourraient être faits en faveur de l'Église, et qui, selon eux, sont maintenant inutiles à sa conservation : « Les pères de la foi, dit sir Walter-Scott, ne sont point d'accord sur l'époque à laquelle le pouvoir des miracles fut retiré à l'Église (1) ; mais peu de protestants sont disposés à admettre l'existence de ce pouvoir à une période plus rapprochée de nous que le règne de Constantin, lorsque la religion chrétienne eut complètement établi sa suprématie (2). »

Nous en demandons bien pardon aux *pères* de l'église protestante, qui étaient, sans aucun doute, fils de fort bons catholiques, bien éloignés de penser à cet égard comme leurs enfants réformés; mais comment peut-on raisonnablement assigner un terme à ce qu'a permis la volonté de Dieu, et dire que telle chose qui a existé pendant plusieurs siècles, par l'effet de cette même volonté, a dû nécessairement, à telle époque, cesser d'exister pour toujours. En vérité, il faut absolument être protestant pour dire de ces choses-là. Il n'y aurait, selon nous, que la révélation qui pourrait nous apprendre cet effet de la volonté divine, et la révélation dit absolument tout le contraire des docteurs protestants. Ter-

(1) Les pères de l'Église n'ont jamais avancé rien qui put nous faire croire que le pouvoir des miracles ait été retiré à l'Église avec laquelle J.-C. a promis de demeurer jusqu'à la consommation des siècles.

(2) Lettres sur la démonologie, lettre II, p. 77. Il se trouve dans ces lettres beaucoup d'excellentes choses, mêlées aux erreurs que la religion de sir Walter-Scott ne lui permettait pas d'éviter. L'Église perdit sa suprématie sous Julien l'Apostat ! Les miracles pouvaient donc recommencer, et ils continuèrent effectivement.

tullien, Origène et presque tous les écrivains des trois premiers siècles ont bien prouvé *l'existence actuelle* du pouvoir du démon, et interprété d'une toute autre manière que les docteurs de Genève et d'Oxford les paroles de saint Jean : « *Princeps hujus mundi jam judicatus est* (1). »

Les apôtres saint Pierre, saint Paul et saint Jean lui-même, bien instruits des paroles du fils de Dieu et du vrai sens que l'on devait donner à celles que nous venons de citer, ne se lassent pas de nous répéter : « Que le démon, comme un lion rugissant, tourne toujours autour de nous pour nous séduire ; » ils nous avertissent « de nous revêtir de toutes les armes de Dieu, pour nous défendre des embûches et des artifices du Diable ; » ils nous apprennent « que nous avons à combattre, non contre des hommes de chair et de sang, mais contre les puissances, contre les princes du monde, c'est-à-dire de ce siècle ténébreux, contre les esprits de malice répandus dans l'air (2) ; » et ils n'ont pourtant point assigné de terme à cette guerre entre les hommes et les princes du monde.

Saint Chrysostôme, saint Augustin, saint Jérôme parlent en cent endroits du pouvoir du démon (3) ; Cassien a développé cette vérité bien au long (4), et les dialogues de Zachée et d'Apollonius, qui datent du commencement du VIe siècle, exposent en peu de mots ce que les Pères avaient dit sur ce sujet. C'est donc une vérité de foi que Dieu a laissé du pouvoir aux démons, et qu'il leur permet en plusieurs rencontres de le mettre à exécution.

Quelques-uns, sans admettre la doctrine des protestants,

(1) Par une absurdité qui peint bien toute l'inconséquence de l'esprit d'hérésie, les protestants épiscopaux d'Angleterre, qui nient l'infaillibilité du pape, reconnaissent celle des docteurs de l'université d'Oxford. Il faut voir, en outre, avec quelle emphase vraiment ridicule sir Walter-Scott parle des *pères de l'Église protestante*, titre qu'il donne aux prêtres et aux moines apostats qui se séparèrent, au XVIe siècle, de l'Église catholique.

(2) Ephes. 6, 11 et 12.

(3) Homel. 8 et 20, in epist. ad coloss. Homel. 5, advers. Judeos et plusieurs autres.

(4) Lib. I, cap. 30. Spicileg., t. X.

limitent ce pouvoir de l'esprit du mal, et disent qu'il n'est plus permis à Satan de nous tromper que par la suggestion que Dieu a voulu lui laisser pour éprouver notre vertu. Nous croyons cette définition beaucoup trop restreinte, et tout en nous reconnaissant incapables de discuter un pareil sujet, nous nous bornons à dire, avec saint Thomas d'Aquin : « Que si les démons produisent quelquefois des effets sensibles, ce ne peut être que par une permission de Dieu, pour sa gloire et pour le salut des hommes (1). »

Par une de ces inconséquences si communes chez les hérétiques, nous allons voir les mêmes protestants, qui rejettent formellement toute participation du démon dans les affaires des hommes depuis la venue de Jésus-Christ, reconnaître, aussi positivement qu'il est possible de le faire, le pouvoir du malin esprit sur ces mêmes hommes, dans certains cas, qu'ils prennent le soin de préciser. Après avoir considéré l'avénement du Sauveur comme ayant mis un terme à l'intervention du démon dans les choses d'ici-bas, et s'être appuyé à cet égard de l'autorité de Milton, sir Walter-Scott ajoute : « Il est cependant juste d'observer que ce grand événement ne produisit pas le même effet sur cette espèce particulière de démons, auxquels il est permis de tourmenter les personnes des mortels et de porter l'aliénation dans leur esprit, dans les cas que nous nommons *possessions démoniaques*. Quoique nous ne prétendions pas donner le sens exact qu'on doit attacher au mot *possession*, nous sentons néanmoins qu'il nous est impossible de douter (malgré les autorités contraires) que la possession ne fut une affreuse maladie, qui n'était pas purement naturelle *(of a kind not merely natural)*, et nous pouvons être bien certains que les démons qui la produisaient continuèrent à en affliger les hommes, même *après l'incarnation*, parce que les

(1) Voici, sur ce sujet, les paroles remarquables du savant Gerson : « Certainement, dit ce grand homme, c'est une impiété et une erreur, directement contraire aux saintes lettres, que de nier que les démons soient auteurs de plusieurs effets surprenants ; et ceux qui regardent tout ce qu'on en dit comme une fable, et qui se moquent des théologiens dès qu'ils attribuent quelques effets aux démons, mériteraient une sévère réprimande. » *De erroribus*. — Part. 1.

miracles effectués par le Sauveur et par ses apôtres, pour la guérison des possédés, fournissaient les preuves les plus évidentes de sa divine mission ; preuves qui sortaient de la bouche même des esprits rebelles, chassés des corps dont ils s'étaient emparés, par un pouvoir auquel ils n'osaient pas refuser hommage et obéissance (1). »

Nos lecteurs remarqueront facilement l'absurdité d'une doctrine qui prétend que tout pouvoir fut retiré à l'ennemi du genre humain par la naissance du Sauveur, à l'exception, cependant, d'une certaine classe d'esprits malins, qui purent continuer à tourmenter les hommes, afin de donner au fils de Dieu les moyens de prouver la divinité de sa mission. Sir Walter-Scott croit néanmoins que ce pouvoir fut retiré à ces mêmes démons sous le règne de Constantin, en même temps que Dieu retira à son Église celui de faire des miracles, comme s'il n'y avait pas eu, depuis Constantin, des miracles et des cas de possession démoniaques, attestées par les autorités les plus imposantes.

Encore un mot en réponse à certaines opinions émises par sir Walter Scott sur le sujet qui nous occupe, et qui nous ont paru aussi étranges que hasardées : « Il est également inconsistent avec le bon sens des catholiques et des protestants, dit cet écrivain dans son *Traité de la démonologie*, de supposer qu'il soit permis au démon d'opérer des miracles, tandis que le ciel a renoncé à en faire en faveur de la religion (2). » En effet, le démon ne fait guère de miracles sensibles, lorsqu'il est obéi avec tant de soumission, par ceux dans le cœur desquels il s'est glissé furtivement ; et nous le demanderons aux moins instruits, en quoi les hommes peuvent-ils mieux obéir à l'esprit du mal, qu'en semant partout des schismes et des erreurs, et surtout en y persistant avec une déplorable opiniâtreté. Non, le ciel n'a point renoncé à faire des miracles en faveur de la religion, et ce qui se passe en ce moment sous nos yeux, dans la patrie même de sir Walter-Scott, ce retour marqué des hautes classes de la société vers les doctrines ca-

(1) [illegible]
(2) [illegible]

tholiques, ces nombreuses chapelles qui s'élèvent chaque jour sur la terre privilégiée du protestantisme (1), la voix puissante d'O'Connell demandant justice pour l'Irlande et ses succès récents faisant espérer la fin prochaine de la longue persécution protestante, sont certainement des preuves bien miraculeuses de la protection éclatante que Dieu accorde à son Église. D'un autre côté, il est facile de reconnaître, aux machinations ténébreuses du *torysme*, aux efforts qu'il fait pour retenir le pouvoir qui lui échappe, et aux prédications démagogiques des faux prophètes d'Exeter-Hall (2), que le démon a encore conservé quelque pouvoir dans le monde, et qu'il s'en sert en ce moment d'une manière visible pour empêcher le triomphe de la vérité.

Pour revenir, après cette digression, aux personnes que l'on a cru de tout temps être plus exposées que d'autres aux visites du démon, nous dirons qu'il y en a de plusieurs sortes, et nous mettrons au premier rang les personnes de sainte vie, que l'esprit tentateur se plaît à tourmenter, et qu'il cherche à faire tomber dans le péché par toutes les ruses imaginables.

Ce que nous lisons dans la Genèse, des moyens que Satan employa pour séduire l'épouse d'Adam, prouve la facilité qu'il rencontre ordinairement près des personnes simples et innocentes; car, quelle créature dut posséder plus d'innocence et de simplicité que la mère du genre humain, sortant des mains du Créateur, toute brillante de grâces et de beauté!

Le démon s'adresse également avec audace aux superstitieux, par la raison que ces êtres, ordinairement pusillanimes et couards, succombent facilement à la tentation, et n'osent résister à ce nouvel ennemi par la crainte que leur inspire son pouvoir. Un vieil auteur a dit, avec raison, que la superstition

(1) Le duc de Newcastle disait avec amertume, dans une des dernières séances du parlement (1836), qu'il y a trente ans, on comptait à peine vingt-cinq chapelles catholiques dans toute l'Angleterre proprement dite, et qu'aujourd'hui le nombre en était de plus de 500; il faut bien supposer que celui des fidèles a augmenté en proportion.

(2) Le docteur Mac-Gheer et d'autres missionnaires parcourent depuis deux ans l'Angleterre, en répandant les plus viles calomnies contre les catholiques.

et la simplicité servent de planche au diable pour entrer d
le cœur des hommes. Au reste, ces deux imperfections
crainte et la croyance portées à l'excès, proviennent de l'ig
rance et des erreurs de l'âme, dont l'esprit d'erreur sai
servir, dit saint Bernard, pour se jouer de l'homme qui
prise la science (1).

Aux personnes dont nous venons de parler, nous pou
ajouter, sans crainte de nous tromper, les hérétiques et sur
les hérésiarques et les propagateurs de fausses doctrines;
depuis Simon le Magicien, le premier des hérétiques, jus
Luther, il y en a eu peu qui ne se soient eux-mêmes va
d'avoir eu commerce avec les esprits. Et pour ne parler
des plus modernes, Béranger, archidiacre d'Angers, d
le XIe siècle, et le véritable auteur des erreurs sur l'Eu
ristie, passait, au dire même de ses partisans, pour avoir c
merce avec le diable, et l'on raconte fort sérieusement, d
les *Annales de France* et dans la *Chronique de Nangis*, qu
nuit il se rendit à Rome, et que le lendemain matin il d
messe à Saint-Martin-de-Tours (2).

Zuingle, dont l'instabilité libertine le porta à lever, qu
siècles après Béranger, l'étendard de l'impiété sacrament
cherchant à concilier le sentiment de Carlostad, sur l'Eu
ristie, avec les paroles de Jésus-Christ, qui dit expressém
Ceci est mon corps, raconte qu'il eut un songe, dans lequ
croyait disputer avec le secrétaire de Zurich, qui le pre
vivement sur ces paroles de l'institution. Tout à coup i
paraître un fantôme *blanc* ou *noir*, qui lui dit : « Lâche!
ne réponds-tu ce qui est écrit dans l'Exode : « L'agneau
la Pâques, pour dire qu'il en est le signe. » Cette rép
du fantôme devint le programme de la foi nouvelle, que
résiarque prêcha au troupeau qui était confié à ses soins (

(1) Saint Bernard. — *Super cantica, sermo* XIX.

(2) Béranger renouvela les erreurs de Jean Scott, surnommé Erigè
soutenues plusieurs siècles après par les sacrementaires. Il enseigne q
pain et le vin ne se changeaient point au corps et au sang de Jésus-C
mais il n'attaque point la présence réelle. Il rétracta ses erreurs dans
sieurs conciles, et mourut en 1088, âgé de 90 ans.

(3) Zuingle, né vers la fin du XVe siècle, fut d'abord curé de Glari

fin de ce sectaire a quelque chose de fort extraordinaire. ɩait pas brave, et après avoir allumé, par sa doctrine, le ; la guerre civile dans sa patrie, il vit qu'il serait obligé ırcher contre les catholiques avec l'armée de ses compas. Il prévoyait qu'il serait tué à la première bataille, et ırition d'une comète ayant augmenté sa frayeur, il prédit ıème que cette comète annonçait sa mort et de grands ;urs sur Zurich, si on continuait la guerre. Ces plaintes rent point écoutées, et le réformateur fut obligé d'acagner une armée de vingt mille hommes, qui fut vaincue partie détruite par les catholiques. Zuingle fut du nomes morts!....

ther, qui était destiné à laisser loin derrière lui tous ses cesseurs par le nombre et l'énormité de ses iniquités nnelles, comme il les a surpassé par le mal qu'ont pro-es doctrines, Luther a poussé l'impudence jusqu'à se r d'avoir eu des conférences avec le diable. Ce fut, d'après opres paroles, un démon sophiste, nommé *Caym* (1), provoqua à écrire contre la messe, et lui enseigna les nents dont il pourrait se servir pour combattre la doctrine glise catholique sur l'Eucharistie. Au moins, c'est ce que r ne rougit point de nous apprendre dans son *Traité sur sse angulaire et la consécration des prêtres*. L'hérésiarse découvrant entièrement dans cet ouvrage, avoue qu'il té entre le diable et lui la plus grande familiarité, qu'il itait souvent, le réveillait pendant la nuit, et qu'ils ıt bien *mangé un muid de sel ensemble*. C'est ainsi que ctaires rejettent les doctrines de l'Église pour suivre les ations perfides et mensongères qu'ils reçoivent du dé-lans des songes et des visions diaboliques.

l'a pourtant nommé un des trois christs du protestan-

, puis de Notre-Dame-des-Ermites. Après avoir proclamé son hérésie, ısa une riche veuve; car le mariage, suivant la remarque d'Érasme, dénoûment de toutes les farces de réformation.

Selon Luther, ce démon est celui qui apprend à connaître le langage ıs les animaux.

tisme (1), ce prêtre impudique, ce moine apostat, que des hommes aussi orgueilleux que le démon, qui inspire les doctrines qu'ils professent, préconisent encore chaque jour, parce qu'il a le premier rompu la digue que nos pères opposaient avec sagesse à l'invasion des idées d'émancipation et de désordre qui ont ébranlé l'ordre social jusque dans ses fondements (2).

Enfin, aux hérésiarques nous ajouterons les tyrans, les usurpateurs, les meurtriers, les suicides, les gens de mauvaise vie, qui ressemblent au démon, parce qu'ils ont, comme lui, la volonté du mal, et qu'il leur souffle aisément dans l'âme les impiétés, les meurtres, les actions déréglées qui provoquent la colère de Dieu, et qui les amènent à une fin misérable, après laquelle ils lui sont livrés pour l'éternité.

Il y a eu de tout temps des pays plus ou moins renommés, en raison du commerce que leurs habitants entretenaient ou passaient pour entretenir avec les démons. Telles étaient, dans l'antiquité païenne, la Thessalie, l'Arcadie, l'Épire, la Lybie. Durant les siècles du moyen-âge, les contrées du nord de l'Europe passèrent également pour celles qui étaient les plus fréquentées par les démons, et elles sont encore de nos jours celles où toutes les superstitions qui se rattachent à la démonomanie ont conservé le plus d'empire. L'Écosse, qui fut un foyer de disputes théologiques dans le XVIe siècle, était également, à cette époque, un foyer de sorcellerie. Le Danemarck, la Norvége, la Suède et surtout le Finmark et la Laponie surpassaient toutes les autres régions de l'Europe par le nombre de leurs magiciens et de leurs sorciers, et par les rapports que l'on supposait à ces derniers avec les esprits infernaux.

(1) « Luther, Calvin et Henri VIII d'Angleterre, trois hommes dignes de se trouver ensemble, sont appelés les trois christs du protestantisme. » (Châteaubriand.)

(2) « Martin Luther était à Wartburg et traduisait la Bible. Le diable ne voyait pas cela avec plaisir, et il aurait volontiers détruit le saint livre; mais comme il allait l'essayer, Luther saisit l'écritoire et la jeta à la tête du malin. On montre encore aujourd'hui, avec grand respect, la chambre et la chaise où Luther était assis, et, sur la muraille, la tache que fit l'encre en se répandant. » (Berkenmeyer, p. 671, tradition orale.)

Aussi, c'était dans l'ancienne Scandinavie que se voyaient autrefois ces danses magiques de diables, de sorciers, de satyres et de lutins qui avaient lieu la nuit, au son de toutes sortes d'instruments, et dont nous ont tant parlé Saxo, Rudbeck et Olaüs-Magnus.

Quant aux lieux particuliers où les démons se montrent le plus fréquemment, Tertullien cite les fontaines ombragées, les ruisseaux écartés, les puits et citernes des maisons, les sépulcres et les carrefours (1). C'est sans doute pour bannir les malins esprits de ces derniers endroits qu'on a pris l'habitude d'y planter des croix, qui, du reste, n'ont fait qu'y remplacer les figures de Mercure et de la triple Hécate. Les païens croyaient que cette déesse rôdaient pendant la nuit avec ses chiens dans ces lieux sinistres. Les anciens temples païens, les maisons ruinées, les villes désolées, les forêts, les déserts et les mines ont été et sont encore considérés comme des endroits très-fréquentés par les esprits de l'enfer.

Pour compléter le caractère que les croyances populaires donnent à l'esprit du mal, il nous reste encore à parler de cette bizarrerie qu'on lui attribue et qui semble être inhérente à toutes ses actions. On a dit souvent, par exemple, que Satan, qui pouvait faire parfois des choses si prodigieuses, semblait d'autres fois réduit à un tel état d'inertie et de faiblesse, qu'il ne pouvait pas même faciliter aux sorciers qui avaient contracté un pacte avec lui, les moyens de s'évader de leur prison et d'échapper ainsi à une mort presque certaine. Nous pensons, avec un savant auteur, que l'on peut assigner trois causes à cette bizarrerie : « La première, c'est que les démons ne font point tout ce qu'ils veulent. Leur pouvoir, qui leur vient de Dieu, dit saint Augustin, est réglé par la volonté divine et demeure soumis à celui des saints anges (2). La seconde cause de cette bizarrerie, qui les porte à agir plutôt dans un lieu que dans un autre, qui leur fait dire tantôt vrai, tantôt faux; qui enseigne une chose et non pas l'autre, c'est que

(1) Tertullien, *De Baptismo*.
(2) Saint August., *De Trinit.*, lib. III, cap. 6.

l'esprit du mal est naturellement borné ; il ne voit pas tout, il ne sait pas tout, il n'est pas partout, il parle au hasard.

» Une troisième cause de la bizarrerie du démon, c'est la bizarrerie même de sa nature depuis qu'il est sorti de l'ordre et qu'il a été dépouillé par suite de sa révolte contre Dieu, du caractère céleste dont il était revêtu. Il est menteur, tentateur, séducteur, traître, trompeur, moqueur ; épithètes qui lui sont données dans l'Écriture, et qui suffiraient seules pour nous faire concevoir la bizarrerie qu'on remarque dans ses œuvres (1).

Il est également à remarquer que dans toutes les histoires populaires où Satan est mis en jeu, il est presque toujours la dupe de ses ruses et des malices qu'il emploie pour tromper ou perdre les hommes. S'il conclut un marché, il est certain d'être joué par les moins habiles ; s'il s'avise de plaider, il sera mis hors de cour et obligé de s'enfuir l'oreille basse et la queue entre les jambes. Après avoir payé un prix énorme pour s'assurer du corps et de l'âme d'un sorcier, il y a tout à parier que celui-ci lui échappera au moyen de quelques mots équivoques insérés dans le contrat, et souvent au moment même où il vient d'être convenu avec l'esprit malin qu'il possédera le premier être vivant qui passera sur le pont qu'il s'est engagé à construire au-dessus d'un profond abîme, l'architecte avec lequel il a traité anticipe déjà joyeusement le désappointement de l'ouvrier infernal, lorsqu'il sera obligé de se contenter du corps d'un animal immonde, au moyen duquel l'obligation contractée sera littéralement remplie (2).

On raconte en Allemagne que lorsqu'on bâtit la cathédrale d'Aix-la-Chapelle l'argent manqua, et le bourguemestre fut obligé de faire suspendre les travaux. Les magistrats étant un jour assemblés pour aviser aux moyens de se procurer les

(1) *Hist. crit. des pratiques superst. qui ont séduit les peuples et embarrassé les savants*, par le P. Lebrun, orat., t. I, p. 275 et suiv.

(2) Voici l'histoire populaire du pont du diable en Suisse : « Lucifer consentit à faire un pont sur cet abîme, à la charge qu'on lui cédât l'âme du premier être qui le traverserait. Un gentilhomme y fit passer son chien. Le diable furieux s'élance, va chercher un rocher énorme ; le gentilhomme fait un signe de croix, la masse tombe, le démon s'abîme et le pont subsiste à jamais. » Cambri, *Voyage en Suisse*, t. I, p. 303.

ıds qui leur manquaient, le diable, qui est toujours aux
nets, se présenta à eux et leur promit d'achever à ses frais
difice, à la condition que la première créature qui y entre-
t lui appartiendrait. Le marché conclu, on vit le temple
Dieu s'élever rapidement avec l'argent du diable, et bientôt
fut entièrement terminé. Personne cependant ne se souciait
payer le démon, et l'on était bien embarrassé pour remplir
promesse faite à l'esprit malin, lorsqu'un sénateur plus
isé que les autres fit prendre un loup dans la forêt, le fit
nduire un dimanche matin à la grande porte de la cathé-
ale, et ordonna ensuite qu'on le lâcha dans la nef. Le dia-
e, qui attendait avec impatience la proie qui lui avait été
omise, s'élance aussitôt et se saisit du vilain loup. Mais sa
lère fut si grande quand il s'aperçut du tour qu'on lui avait
ué, qu'il frappa avec tant de force sur la porte d'airain de
cathédrale, qu'il la brisa d'un seul coup. On voit encore
ijourd'hui la fente (1).

Cependant, il s'en faut beaucoup que l'esprit malin soit tou-
urs aussi facilement satisfait, et la mythologie populaire de
us les temps est remplie d'histoires effrayantes, qui prouvent
squ'à quel point le démon sait exercer sa vengeance envers
s malheureux qui se livrent en son pouvoir. On compte par
illiers les histoires de ce genre dont la foi populaire a con-
rvé la tradition; mais nous nous contenterons d'en citer ici
ux des plus remarquables, qui furent accompagnées de
rconstances tellement extraordinaires, que les auteurs con-
mporains, ceux mêmes qui ne passent ni pour crédules ni
pur superstitieux, rapportent comme indubitables. La pre-
ière concerne la mort tragique du malheureux Faust, qui,
léjà très-savant dans l'art magique, conjura, dit-on, le dé-
on, traita avec lui pour vingt-quatre ans, et en reçut un
sprit familier, nommé *Méphistophélès*. On rapporte que
Faust joua des tours surprenants à la cour de l'empereur
laximilien; mais qu'à la fin le démon l'étrangla et le déchira

(1) Tradition orale rapportée par MM. Grimm. dans le *Deutsche agen*.

d'une manière effroyable dans le village de Rimlich (1). L'ami de Luther, le fameux Melanchton, qui vivait dans ce temps-là, parle des sortiléges exercés par Faust et de sa fin déplorable, comme d'une affaire notoire. Les auteurs allemands et mêm français se sont emparés de ce sujet dramatique, et dans notr siècle, où l'inconséquente philosophie a souvent ri de ce sortes d'histoires, on la voit chaque jour courir elle-mêm avec une singulière curiosité après tout ce qui peut les repro duire.

La mort du trop célèbre Carlostadt fut également accompa gnée des circonstances les plus extraordinaires. Cet ecclésias tique, qui fut depuis l'ami de Luther, étant archidiacre e professeur de théologie à Vittemberg, et se trouvant à tabl avec plusieurs de ses amis, paria, le verre à la main, de re nouveler les opinions de Béranger contre la présence réelle. I tint parole et fut un des premiers à lever contre l'Église l'éten dard de la révolte. Il fut également le premier ecclésiastiqu d'Allemagne qui se maria publiquement, et cette cérémoni scandaleuse se fit avec beaucoup de profanation. Elle fut cé lébrée à la messe, qui n'était pas encore supprimée, et se disciples y chantèrent des oraisons propres à ce mariage (2). Il mena ensuite une vie misérable. Ce fanatique bouillant s livrait à tout le monde, et personne n'en voulait; enfin, il s retira à Bâle. Au dernier sermon qu'il prononça dans le tem ple de cette ville, il aperçut un grand homme noir qui vi s'asseoir auprès du consul, et il en parut troublé. Au sorti de la chaire, il s'informa quel était l'inconnu qui avait pri place auprès du premier magistrat; mais cet homme n'ava été vu de personne que du prédicateur. En rentrant dans sa

(1) Faust avait alors quarante et un ans et était né au commenceme du XVIe siècle. Georges-Rodolphe Wiedeman a écrit sa vie et y rapporte l traits les plus extraordinaires, mais qui sont attestés par tous les auteu contemporains.

(2) La première de ces oraisons commençait ainsi : « O Dieu, qui, apr l'extrême aveuglement de vos prêtres, avez daigné faire la grâce au bie heureux Carlostadt d'être le premier qui ait osé prendre femme, sa avoir égard aux lois du papisme, nous prions, etc. » Andre-Rodolphe Ca lostadt naquit, comme Luther et Zuingle, vers la fin du XVe siècle. Sc vrai nom était *Bodenstein*.

gis, il apprit que ce même homme noir s'y était présenté ndant son absence et qu'il avait saisi par les cheveux le us jeune et le plus tendrement chéri de ses enfants. Il l'avait isi soulevé de terre et paraissait vouloir lui fracasser la tête; is il lui laissa la vie en lui ordonnant d'avertir son père e dans trois jours il reviendrait et qu'il eût à se tenir prêt e suivre. En apprenant cette affreuse nouvelle, Carlostadt t frappé d'épouvante, et trois jours après on trouva l'archicre apostat étranglé dans son lit.

CHAPITRE III.

Des Lamies des anciens, des Démons incubes et succubes.

« Ibi cubavit Lamia et invenit sibi requiem. »
ISAÏE, XXXIV, 14.

« Neu Pransæ Lamiæ vivum puerum extrahat alvo. »
HORACE, art. poét. 340.

Une des questions dont se sont le plus occupés les démonophes, tant sacrés que profanes, a longtemps été celle de oir s'il pouvait exister un commerce charnel entre les ons et les filles des hommes, entre les mortels et des déns féminins.

Les autorités chrétiennes les plus graves et les plus respecbles ont été partagées à cet égard. Tandis que saint Augusn admet non-seulement la possibilité, mais encore l'existence un semblable commerce, saint Chrysostôme le rejette comme possible; le concile d'Ancyre le condamne comme illusoire, et une autre assemblée catholique a cru à la possibilité de ces nions extraordinaires.

Mais avant d'examiner quelles ont été à cet égard les croyances du moyen-âge, voyons d'abord qu'elles furent celles des anciens sur le même sujet.

Cette singulière croyance, qui remonte à la plus haute an-
tiquité, a sans doute donné lieu subséquemment à tout ce que
les païens ont raconté du commerce de leurs dieux avec des
femmes mortelles. Les prêtres des idoles, soit par libertinage,
soit par toute autre raison (1), l'appuyaient de leur autorité,
puisqu'on voyait dans beaucoup de temples, à Babylone, en
Egypte, en Grèce, à Rome, des femmes qui étaient consacrées
à servir aux plaisirs de Bacchus, de Jupiter, d'Anubis, et
auxquelles tout accès avec les autres hommes était interdit;
ce qu'on a dit depuis des sorcières qui ont servi aux plaisirs
du démon, et dont il est si jaloux, qu'il ne veut pas même
que leurs maris les approchent.

L'idolâtrie avait divinisé tous les vices, et l'on peut même
dire qu'il n'y avait point de crime sur la terre, qui n'eût
aussi son patron dans le ciel. Les adultères reconnaissaient
Jupiter, les voleurs invoquaient Mercure, les ivrognes Bac-
chus; et en renonçant à la chasteté, les femmes ne faisaient
qu'imiter la belle Vénus, la mère des plaisirs et des amours.
On peut bien penser que l'exemple donné à cet égard par les
grands dieux *(dii consentes, dii majorum gentium)* fut
suivi par les divinités subalternes dont on avait peuplé l'uni-
vers. Aussi les poètes et les anciens auteurs nous ont-ils
transmis de nombreuses histoires sur le commerce des nym-
phes, des faunes et des satyres avec les mortels. Ils nous ont
appris également que les démons dont l'air était rempli, ...

(1) Parmi les histoires les plus remarquables sur ce sujet, nous citerons
les suivantes :

« Joseph l'historien rapporte que Mundus, chevalier romain, étant éper-
dument épris de Pauline, femme du sénateur Saturnius, s'adressa à la
prêtresse d'Anubis, qui persuada à Pauline que le dieu qui l'aimait dési-
rait la posséder; à quoi elle consentit. Mundus eut la sottise de se faire
ensuite reconnaître publiquement de Pauline. Mais Tibère fit mettre en
croix les prêtres et la prêtresse d'Anubis et jeter la statue dans le Tibre.
Mundus fut exilé.

» Lorsque Tyran, prêtre de Saturne, désirait jouir de quelque femme ou
fille de la ville, il l'allait trouver et lui disait que Saturne l'aimait et vou-
lait jouir de ses embrassements. Il l'introduisait ensuite dans le temple,
entrait dans l'idole, la faisait parler, et après avoir éteint les lumières au
moyen d'un artifice ingénieux, il descendait et assouvissait ses désirs. Ce
honteux manége dura longtemps, mais fut enfin découvert par une
femme appartenant à un des principaux habitants, qui le fit arrêter

naient avec ardeur les filles des hommes, et le nom de énies a dû pendant bien longtemps servir à cacher plus crime et à excuser plus d'une faiblesse. Suivant Pausa-1) et quelques autres auteurs, deux des plus célèbres ines de la Grèce, Aratus de Sycionne, chef de la ligue ane, et Aristomène, général des Messiniens, durent le un démon ou génie qui, sous la forme d'un dragon, eu commerce avec leurs mères, Aristodumas et Ni-e.

Romains avaient introduit jusque dans l'asile sacré du domestique ces génies impurs qu'ils nommaient *conse-*, et qui, sous la forme du *phallus*, se mêlaient comme es avec les femmes et les filles (2). Plutarque rapporte de ces génies eut commerce avec la belle Ocrisia, es-de Tanaquiz, femme de Tarquin, et la rendit mère de us Tullius, qui fut le sixième roi de Rome (3).

attribuait également à ces génies *conserentes* le malaise s Grecs nommaient *éphialtes*, et les Latins *incubes* ou

t délit. Il fut mis à mort, le temple renversé et les richesses pillées peuple. » (*Hist. ecclésiast.*, par Ruffin, prêtre d'Aquilée, liv. II, 25.)

oire de Cimon : « Cet Athénien, ayant abordé au port de Troie, vit une fille qui allait, suivant la coutume, offrir sa virginité au Scamandre, le premier jour de ses noces. Le galant fut se cacher n buisson, après s'être couronné la tête de roseaux, et lorsque la en se baignant, eut prononcé les mots solennels : « Scamandre ma virginité, » il sortit du buisson, s'adressa à la fille, lui il était le Scamandre, et jouit d'elle. Cette fourberie se découvrit aussitôt. La fille rencontra par hasard Cimon dans la rue, et le nt à sa nourrice, lui dit : « Voilà le fleuve Scamandre, auquel j'ai ma virginité!... » A ces mots, la nourrice jeta les hauts cris, et le s'assemblant, Cimon fut obligé de se sauver dans ses vaisseaux et fuir, car la jeune fille appartenait aux premiers du pays. (*Eschines* ., 20.)

In Messeniacis et Arcadicis. IV, cap. 4.

Arnobe l'ancien, liv. V. Adversus gentes.

Ovide donne Vulcain pour père à Servius Tullius:

> « Namque pater Tulli Vulcanus, Ocrisia mater
> Præsignis facie corniculana, fuit. »
> (Fast. VI, v. 135.)

es autres disent qu'il n'en est pas ainsi, rapporte Plutarque, mais crisia jeune fille, prenant ordinairement quelques prémices de vian-de vin qui estoient servis à la table du roy, les portoient au foyer

nocturna suppresio, ou bien encore *calca mala* (pour cal-catio) (1), oppression pénible, d'où nous avons tiré notre mot *cauchemar*; nous reviendrons encore sur ce sujet.

Les anciens avaient aussi des démons femelles appelées *Lamies*, monstres mystérieux qu'on représentait sous des formes changeantes et incertaines, mais plus ordinairement avec le visage, le sein d'une femme et un corps de serpent (2). Néan-moins, quelques-uns disent que les Lamies pouvaient revêt tour à tour les formes qu'elles croyaient les plus capables de séduire les beaux hommes, dont elles recherchaient les ca-resses avec ardeur. Dion Chrysostôme raconte longuement la manière dont elles attiraient les voyageurs aux déserts de la Lybie, pour en jouir et les dévorer ensuite. Comme les sor-cières du moyen-âge, les Lamies étaient particulièrem friandes du sang des jeunes gens, et surtout des petits en-fants (3).

Et l'on rapporte qu'outre les moyens de séduction que leur donnaient les formes agréables qu'elles savaient prendre, elles possédaient une espèce de sifflement harmonieux qui av sur les étrangers un tel pouvoir de fascination, qu'ils se sen-taient invinciblement attirés vers elles. Ces monstres se ren-contraient fréquemment en Afrique et en Thessalie.

de l'autel domestique, et qu'un jour ainsi comme elle jettait suivant la coutume, les prémices dedans le feu qui estoit au foyer, la flamme sub-tement s'assopit et sourdit du foyer un *phallus*, de quoi la jeune fille effrayée, raconta sa vision à Tanaquiz seule : laquelle estant sage et pru-dente, acoustra la jeune fille ne plus ne moins que on a accoustumée de parer les nouvelles mariées, et l'enferma avec cette apparition, estimant que ce fust chose céleste et divine : aussi pensent aucuns que ce fust le dieu domestique *Lar*, ou bien Vulcanus, qui fust amoureux de cette jeune fille. » (Plutarque, *De la fortune des Romains*, p. 970.)

(1) *Ephialtes* vient du verbe *ephallonai*, je saute dessus, parce que ceux qui en sont atteints rêvent qu'un corps pesant est appuyé sur leur poi-trine. *Incubus*, d'incumbère, se coucher dessus, *noctruna suppressio*, étouffement nocturne ; *calcatio mala*, oppression pénible.

(2) Les uns font venir le mot *Lamie* du grec *Laimos*, qui signifie glou-tonnerie; d'autres voient leur origine dans la fable de la reine de Libyssa, nommée *Lamia*, rapportée par Diodore (Lib. xx, p. 754); enfin, on a cru en trouver dans celle de la nymphe *Lamie*, aimée de Jupiter, dont Junon fit mourir tous les enfants.

(3) Horace, art. poét. 340. Le mot Lamie était synonyme de sorcière chez les Latins. — Apol., lib. I, p. 36.

Philostrate raconte (1) que le philosophe Menippus était mé d'une Lamie, qui *l'entretenait* et *l'appâtait* pour le dérer; ce qui lui fût sans doute arrivé, sans les conseils que i donna Apollonius de Thyane pour le préserver d'un pareil rt.

Le Sphinx était également un autre démon femelle des anns. « Ses ailes sont tellement changeantes et variables, dit utarque, qu'elles semblent dorées quand elles sont tournées rs les rayons du soleil, et qu'elles sont azurées et semblables l'arc-en-ciel quand elles sont tournées vers les nuages (2). » monstre possédait une voix humaine et parlait distinctent, ainsi que faisaient les Harpies, que l'on nommait aussi *chiens de Pluton*, les exécuteurs de ses vengeances; et les elles *Syrènes*, autre espèce de démon habitant les déserts, me le dit le prophète Isaïe (3).

On trouve aussi, dans les auteurs grecs, les noms de plurs autres démons femelles. Telle était *Gello*, dont parle phores, qui apparaissait à ceux qui mouraient avant le ps et effrayait les petits enfants; *Asphito*, *Acco*, *Gorgo* et *mo*, qui était un surnom de Diane ou d'Hécate, parce que n croyait que les terreurs nocturnes étaient inspirées par s deux divinités (4). Telles étaient aussi les *Mormones*, géies très-redoutés des Grecs, qui prenaient souvent la forme s animaux les plus féroces et inspiraient le plus grand roi (5).

On pourrait facilement étendre, et peut-être même avec uit, les recherches sur ce sujet, et nous sommes loin d'avoir uisé tout ce que renferment à cet égard les mythologies yptiennes, étrusques, grecques et romaines. Mais notre but ant de nous attacher principalement à faire connaître la ythologie populaire du moyen-âge, nous ne parlerons de lle des anciens, dans cet ouvrage, que pour montrer le lien

(1) Dans la vie d'Apollonius de Thyane.
(2) Dans le livre « *Quod amor non sit judicium.* »
(3) Isaïe, chap. XIII.
(4) Properce, élég. liv. II, élég. II, VI, II.
(5) *Mormo* signifie *spectre*.

commun qui unit les croyances générales de tous les peu
sur cet important sujet.

Nous croyons qu'il serait difficile de trouver, dans les liv
saints, d'autres traces de la croyance dont nous nous occup
en ce moment, que le passage du VI° chapitre de la Gen
dans lequel on rapporte l'*union des fils de Dieu avec les fi
des hommes* (1); car s'il était vrai que par *fils de Dieu* on
entendre les anges, et que l'on admît ainsi qu'ils pouv
habiter avec les femmes, on devrait admettre également l'u
des démons avec les mortelles, puisqu'ils ne diffèrent ré
ment des anges que par leur chute, et qu'ils pourrai
même avoir eu et avoir encore un commerce impudique
les filles des hommes.

De nombreuses et différentes interprétations ont été
gnées à ce passage du texte de Moïse, et beaucoup de do
ont même attribué la chute des anges à ce commerce d'im
reté, qui aurait excité l'indignation de Dieu et fait chass
ciel les anges prévaricateurs. Ce sentiment, tout erroné
nous paraît, a néanmoins été adopté par des hommes tel
saint Justin (2), saint Clément d'Alexandrie (3), Lactance
Athénagoras (5), Eusèbe (6), Tertullien (7) et plusieurs aut
Il est cependant important de remarquer que tous ceux
nous venons de citer appartenaient à cette école de philos
chrétiens, à laquelle on a souvent et justement repr
d'avoir fait trop d'usage du platonisme, et dont les chefs
inventant ou en adoptant des systèmes fondés sur la m
physique, ont paru quelquefois s'écarter de la simplicité
la foi (8).

(1) « Cumque cœpissent homines multiplicari super terram, et fi
procreassent, videntes filii dii filias hominum quod essent pulchræ, ac
perunt sibi uxores ex omnibus quas elegerunt. » (Gen., VI.)

(2) In apologia ad senatum.

(3) Stromat., lib. III.

(4) De divina institutione, lib. II.

(5) In apolog.

(6) In homel. de resurrec.

(7) De habitu muliebri.

(8) Cette école était celle d'Alexandrie, dont nous avons eu et dont n
aurons souvent occasion de parler.

s cette opinion des platoniciens chrétiens sur l'origine
·hute des anges a été, d'un autre côté, victorieusement
.ttue par saint Jean Chrysostôme, saint Ambroise et
Augustin. qui ont maintenu la doctrine reçue par
e sur cette première révolte de l'orgueil contre la di–

s pensons que la plus saine interprétation du texte du
n de la Genèse est que les saints, que l'Écriture appelle
Dieu, sont les fils de Seth, qui avaient continué à mar-
ans la voie du Seigneur; que les filles des *autres*, qu'elle
des *hommes*, sont celles de la race de Caïn, et que de
lliance naquirent des hommes puissants, *viri famosi*,
.s, des monarques qui surent se faire craindre et res–
des autres hommes. Nous examinerons, dans un autre
re, si ce fut en raison de leur grande autorité, ou en
de la grandeur de leur taille, qu'ils furent appelés
, puisque ce terme, qui marque présentement la gran–
u corps, pouvait avoir alors une toute autre signifi-
1.

s ne connaissons aucun autre passage des saintes Écri–
qui ait quelque rapport avec le commerce qu'on a pré–
avoir existé entre les femmes et les démons, à moins
ne veuille considérer comme l'effet d'une impure jalou-
:tion du démon Asmodée, qui mit à mort les maris de
2. « Elle avait épousé sept hommes l'un après l'autre,
n démon nommé Asmodée les avait tués aussitôt qu'ils
ient approchés d'elle (3). »

endant, malgré ce silence des livres saints, les rabbins
tent l'union des démons et des mortels, et racontent à
ırd les fables les plus absurdes. Ils disent qu'à l'âge de

ap. II. liv. IV de cet ouvrage.
es rabbins disent que de Naama, sœur de Tubascain (enfants de
et de Sillai) et de Simoron, son mari, serait né le démon Asmo-
d: celui-ci les autres démons, auxquels ils donnent ainsi une ori-
maine postérieure à la chute de l'homme. C'est une fable rabbi-

obie. III–8. 1.

cent ans, Adam cessa de connaître sa femme (1), et qu'alors il fut visité par des démons féminins qui conçurent des esprits *Lémures* ou *Lamies*, qu'Elias Levita nomme *Méziquin* (2). Ils disent encore que les faunes, les incubes et les dieux tutélaires étaient des créatures que Dieu laissa imparfaites le vendredi soir, et qu'il n'acheva pas, étant prévenu par le jour du sabbat. C'est pour cette raison qu'ils n'aiment que les montagnes, et qu'ils ne se montrent aux hommes que de nuit (3).

Sans s'arrêter à l'origine fabuleuse attribuée aux lamies par les rabbins modernes, il est certain qu'elles étaient connues des anciens Hébreux. Isaïe cite les lamies et les satyres (Pilosi) au nombre des démons qui se réfugièrent dans les ruines de Sion : « *Et occurrant dæmonia onocentauris, et Pilosis clamabit alter ad alterum.* » Par le mot *lilith*, du texte hébreu, que l'on a traduit par celui de *lamia* dans la Vulgate (4), les Juifs désignent encore, comme du temps de saint Augustin, un démon féminin qui tue les enfants nouveaux-nés. Ce trait de ressemblance avec les lamies impudiques des Grecs et des Latins nous porte à croire que les Juifs admettaient des démons des deux sexes, qui avaient, comme incubes et succubes, commerce avec les mortels.

Mais nous avons encore de plus, à l'appui de cette opinion celle de saint Augustin, que l'on n'accusera pas de crédulité et qui regarde l'existence des incubes ou la copulation des diables avec les femmes comme tellement certaine, qu'il croit qu'on ne peut la nier sans impudence : « Car c'est une opinion bien établie, dit ce saint docteur, et de la réalité de laquelle il n'est pas permis de douter, que les faunes et les sylvains

(1) Ce qui est contraire au texte du chap. v. 3. 4. de la *Genèse*. Il engendra Seth à cent trente ans, et quatre-vingts ans après, il engendra encore des fils et des filles.

(2) Élias, savant rabbin du XVI[e] siècle, est le critique le plus éclairé des juifs modernes. Il a rejeté comme des fables ridicules la plupart de leurs traditions.

(3) Rabbi Abraham.

(4) « *Hic in hebræo* Lilith *ac censent judaei intelligi : dæmonem fœmini sexus, infantes occidentem. Ac propterea in puerpero cubili ad quatuor ejus latera adscribere solent : Adam, Eva, Foras, Lilith.* » G.-J. Wossii. Etimolog. Linguæ latinæ, p. 279, amst. 1662.

appelle vulgairement incubes, non-seulement épou-
souvent les femmes, mais les attaquent et leur font
Il en est de même de ces démons nommés *dusiens*
gaulois, qui commettent envers elles les mêmes ou-
qui a été affirmé tant de fois et par tant de per-
gnes de foi, qu'il y aurait de la hardiesse à soutenir
re (1). »
siens ou drusiens dont parle saint Augustin, qui han-
refois les forêts de la Gaule, habitent encore aujour-
s le nom de *teus* et de *poulpicans*, celles de la Bre-
sont très-redoutés des jolies *penères* bretonnes (2),
ttaquent souvent la pudeur, lorsqu'elles sont assez
ites pour se retirer trop tard des pardons (3) et des
ils les saisissent à deux bras par derrière, posent sur
s potelés un baiser lascif et se sauvent en riant dans
res (4).
sidore de Séville, dans son savant traité des *Origines*,
dusii à peu près dans les mêmes termes que saint
(5), et don Jacques Martin (6), qui a le tort, selon
confondre ces incubes avec d'autres lutins inoffensifs,
s farfadets, follets ou follots, dont ils diffèrent sen-
, dit encore, d'après Hincmar, « que ces *velus*, *sa-*
dusii prenaient la forme des amants des femmes des
t avaient bon marché de leurs faveurs (7). » Suivant

iam creberrima fama est, multique se expertos, vel ab eis qui
ent de quorum fide dubitandum non est, audisse confirmant
faunos quos vulgo incubos vocant, improbos sæpe extitisse
, et earum appetiisse ac peregisse concubitum, et quosdam dæ-
s dusios galli nuncupant hanc assidue immunditiam et tentare
plures talesque asseverant, ut hoc negare impudentiæ videatur. »
i., lib. xv, cap. xxiii.
res signifie jeunes filles.
ons, fêtes de village.
ard Richer. *Lettres d'un Armorique.*
ubi dicuntur ab incumbendo, hoc est stuprando; sæpe enim
istunt etiam mulieribus, et earum peragunt concubitum. Quos
alli *dusios* nuncupant, quia assidue hanc peragunt immundi-
Orig., lib. vii, c. xi.
de la religion des Gaulois, lib. iv, c. xxv.
am etiam feminæ a dusiis in specie virorum quorum amore ar-
ncubitum pertulisse inventæ sunt. » Hincmar, de divort. lo-
54; cité, *Religion des Gaulois*, p. 188.

de vieilles traditions, les incubes jouent un grand rôle dans les origines de plusieurs nations. Le docte bénédictin que nous venons de citer rapporte également, sur l'autorité d'un vieux manuscrit conservé à la bibliothèque d'Oxford, « que l'Angleterre fut habitée pour la première fois par des filles qui y abordèrent seules sur une barque exposée à la merci des mers, et qui eurent des enfants de quelques incubes qu'elles ne virent pas, mais dont elles sentirent seulement les approches (1). » Du même, Paul, diacre, et Jornandez rapportent que des sorcières, chassées du camp de Filmer, roi des Goths, se réfugièrent dans les palus-méotides, où, de leur commerce avec les *fauni ficarii*, sortit la nation des Huns (2). »

Mais les opinions de saint Augustin sur les incubes ont été attaquées par saint Cassien avec la même vigueur que cet illustre disciple du grand Chrysostôme avait mise à combattre celles du savant évêque d'Hippone sur la grâce. Saint Cassien prétend que les démons, étant de purs esprits, et par conséquent des substances différentes de la nôtre, n'ayant ni corps, ni sang, ni parties naturelles, ne peuvent avoir commerce avec les femmes. Ce raisonnement, spécieux en apparence, tombe naturellement, du moment que l'on admet que les démons peuvent se revêtir d'un corps humain, puisqu'on doit admettre également que ce corps est doué de toutes les facultés physiques que lui a accordées le Créateur.

Quoi qu'il en soit, le sentiment de saint Augustin sur ce sujet est celui de presque tous les théologiens et de tous les Pères de l'Église, qui ont reconnu l'existence des incubes. Quelque extraordinaire que cette opinion puisse paraître à beaucoup de gens, elle n'en est pas moins d'un bien grand

(1) « Nec feminæ eos viderunt, sed tantummodo virile opus senserunt. » — Ex manusc. biblioth. oxon. apud Keysler, antiq. p. 214; cité, *Religion des Gaulois*, p. 189.

(2) *Histoire des Lombards*, et Jornandez, *Hist. des Goths*, t. I, p. 336. Les savants ont beaucoup discuté sur le mot *ficarius*; il paraît que saint Jérôme est le premier auteur qui en ait fait usage. Ducamp et Barthélemy de Glanvil pensent qu'il veut dire mangeur de figues, tandis que Bochart dit que ce mot paraît signifier ces petites excroissances ou verrues, pendantes en formes de figues, qu'on remarque sur les chèvres et sur les statues antiques des satyres.

oids, aux yeux des hommes réfléchis et religieux, lorsque nanant surtout d'autorités aussi respectables, on la voit enore appuyée par des exemples anciens et modernes, que la lus chicaneuse critique aurait bien de la peine à consester (1).

Quant aux naissances exotiques qui peuvent résulter de ces nions diaboliques, les savants sont partagés. Ceux mêmes ui reconnaissent la réalité des incubes ne sont pas tous d'avis u'il en peut résulter une génération véritable; d'autres, en pposant des moyens physiques et en entrant en quelque orte dans l'ordre naturel de la reproduction, sont d'une opiion contraire (2).

Lactance prétend que les démons peuvent embrasser les emmes et produire de petits démons. Jacques Sprenger, grand inquisiteur de la foi, a reconnu que les semi-diables qui naissent de ces conjonctions infernales sont plus pesants que les autres, quoique maigres, chétifs et rabougris, et qu'ils pourraient téter dix nourrices sans devenir jamais plus gros (3).

Sigismond de Luxembourg, empereur d'Allemagne, fit agiter devant lui la question de savoir si les démons pouvaient engendrer dans leur copulation avec les femmes. On allégua dans cette assemblée, qui eut lieu au commencement du xv[e] siècle, tout ce qu'on put de part et d'autre; enfin, on se rendit aux raisons et aux expériences qui parurent les plus convainquantes et les plus certaines, et il fut décidé que ces accouplements extraordinaires étaient possibles (4).

Le cardinal Bellermain prétend que l'ante-Christ naîtra du

(1) Voyez à cet égard l'*Histoire de l'Église gallicane*, t. VIII, p. 571. Springer, Bodin, de Lancre, etc. Malherbe rapporte aussi un fait fort curieux en ce genre.

(2) On peut voir, quant au premier sentiment, Ulric Molitor, de *Python. Mulieb.* et pour le second, Delrio, lib. II, IX, XV.

(3) *Malleus maleficiorum.* Springer, dominicain, fut l'un des inquisiteurs qu'envoya le pape Innocent VIII en Allemagne pour faire le procès aux sorciers.

(4) On a voulu arguer d'une décision du concile d'Ancyre, dans laquelle on pretend que ce concile condamna cette doctrine des incubes. Mais on s'est trompé. Le concile blâme la créance qu'ont les sorcières d'être portées au sabbat jusqu'au bout de la terre et de se joindre aux démons dans des plaisirs abominables; mais on ne dit rien de l'existence des incubes.

commerce d'un incube, et que sa malice sera une marque de son extraction.

Beaucoup de personnes ne manqueront pas d'opposer à ces opinions des théologiens, des inquisiteurs et des cardinaux, la doctrine reçue par les protestants, que le pouvoir du démon a cessé à la venue de Jésus-Christ. Car, dans ces conjonctions infernales, il faut nécessairement admettre une puissance de fascination que l'église réformée refuse à l'esprit du mal.

Nous ne savons où les théologiens protestants ont trouvé cette doctrine, qui est contraire à celle des Pères de l'Église, mais nous sommes bien certain qu'ils ne l'ont pas puisée dans les écrits du docteur Martin Luther, de trop célèbre mémoire ; car il avait la plus grande considération pour les démons en général et pour le diable *Caym* en particulier, avec lequel il conversait familièrement, ainsi que nous avons déjà eu occasion de le dire. Le grand réformateur des abus et des superstitions de l'église de Rome confirme dans ses *colloques* ce qui est rapporté par l'inquisiteur Sprenger, en disant que les enfants des diables, qu'il nomme *killcrops* (1), passent rarement sept ans; qu'il en a vu plusieurs qui criaient lorsqu'on les touchait et qui riaient quand il arrivait quelque *meschef* dans la maison : « Il y a huit ans, ajoute Luther, qu'étant à Dessau, j'ai vu et touché un de ces *killcrops*, âgé de douze ans : il avait les yeux et tous les membres semblables à ceux d'un autre enfant, mais il ne faisait que manger, et il dévorait autant que deux maçons. Je dis au prince d'Anhalt que si j'étais le maître, je le jetterais dans la rivière de Moldaw. J'avertis les habitants de ce lieu de prier Dieu de les débarrasser de ce diable, et il mourut deux ans après (2). »

Au témoignage de Luther, nous pourrions encore ajouter

(1) Nous parlerons encore de ces killcrops dans les fictions populaires de l'Allemagne.

(2) Voyez : *Propos de table recueillis de la sainte bouche de Luther* par le docteur Antoine Lauterbach, et mis ensuite en ordre par le docteur Aurifaber.

es confessions d'un nombre infini de sorcières, qui disent avoir eu commerce avec le démon et en avoir eu des enfants; nous pourrions même raconter l'histoire de Madeleine de la Cruz, abbesse d'un couvent dans la ville de Cordoue en l'année 1545, qui coucha pendant trente années avec le diable qui lui apparaissait toutes les nuits sous la forme d'un Maure (1); mais nous croyons que l'autorité du père de la réforme, sur un semblable sujet, est bien autrement imposante que les aveux de toutes les sorcières de France et d'Allemagne, et même que ceux de toutes les visionnaires des couvents de l'Andalousie.

Cependant, il ne faut pas croire qu'il n'y ait de *killcrops* qu'en Allemagne, et que les femmes des bords de la Moldaw ou du Gualdaquivir aient seules l'avantage de coucher avec le diable. Une opinion fort accréditée encore aujourd'hui dans la basse Normandie, c'est que les femmes accouchent souvent de monstres étranges, qui ne tiennent en rien à l'espèce humaine. On raconte à ce sujet des histoires prodigieuses; il est de ces monstres qui sont fort alertes, et qui, à peine nés, se réfugient sous le lit, grincent des dents, et qu'on ne peut chasser de la maison qu'à coup de fourches (2).

Les incubes jouent un grand rôle dans les histoires et les romans du moyen-âge. Le célèbre Ambroise Merlin ou Meskin-Wylt, était né d'un démon et d'une religieuse, fille d'un roi calédonien, dans la ville de Kaer-Merlin, en Ecosse (3). On raconte de ce grand magicien des choses vraiment surprenantes. Ce fut par son pouvoir magique qu'il transporta

(1) Démonomanie de Bodin, page 280.
(2) *France pittoresque*, par Abel Hugo, t. II, p. 215.
(3) Merlin vivait vers la fin du ve siècle. — Voyez *la Vie de Merlin surnommé Ambrosius*, avec une traduction de ses prophéties, par Th. Heywood. Lond. 1541, et le *Programma de Merlino-Britannico*. Nuremberg, 1737. In-fol. — Les Gallois écrivent Merddyn et Myrdin et prononcent Merzlin. Ils nomment Merlin *An-ap-llean*, « le fils de la nonne » (Myvyrian, t. I, p. 78). Gildas (in Breviario) traduit « *llean* » par Vestalis. Merlin eut donc pour mère, selon des poésies galloises antérieures au ve siècle, une vestale, et pour père, selon Nennius et Gildas, un consul romain; il vécut au ve siècle, sous le règne d'Emrys-Aurel, et passe pour le premier des devins.

d'Irlande dans la plaine de Salisbury, en Angleterre, les pierres énormes qui, par leur masse, leur disposition et leur nature étrangère au sol, ont épuisé les spéculations des savants. Une très-ancienne tradition rapporte que les pierres qui composent le monument de Stone-Henge avaient d'abord été apportées d'Afrique en Irlande par des géants; que chaque pierre était induite du jus de certaines herbes, et avait un pouvoir médicinal; enfin que le magicien Merlin, à la demande du roi Arthur, les transporta d'Irlande dans la plaine d'Amesbury, comme un monument sépulcral pour les Bretons, traîtreusement massacrés par Hengist le Saxon (1). On attribue à Merlin des prophéties, dont les Anglais et les Ecossais ont fait pendant longtemps autant de cas, que les Romains ont jamais pu faire des livres des sibylles. Il paraît que les Bretons furent de tout temps de grands magiciens, car Pline rapporte (2) qu'ils célébraient la magie avec tant de cérémonies superstitieuses et *furieuses*, qu'il semblait que les mages de Perse l'eussent appris d'eux. Au reste, l'Ecosse a toujours été un des pays du monde où le diable a le plus aimé à prendre ses ébats. Hector Boëce, au huitième livre de son histoire, en parlant du commerce de l'esprit malin avec les femmes, raconte que ces sortes d'événements étaient assez communs en Ecosse, et cite le trait d'une fille qui, se trouvant enceinte, raconta à ses parents que c'était du fait du diable, qui venait toutes les nuits la trouver sous la forme d'un beau jeune homme. Les parents, s'étant rendus la nuit suivante dans la chambre de leur fille, la trouvèrent au lit avec un monstre horrible, n'ayant point la forme humaine, qui offrit tant de résistance, qu'on fut obligé d'envoyer chercher un

(1) Cette version reste sur la seule autorité de Geoffroy de Monmouth (Galfrid. Mon. VIII, X, II), qui prétend la tenir des bardes bretons. — Nous pensons, avec les éditeurs de Warton, que l'étymologie donnée par Ritson est évidemment la seule probable qui ait été avancée : *Stang-henge*, *hanging-stones*, pierres pendues. Ajoutons ce que dit Wale à cet égard :

Stanheng ont nom en anglois
Pierres pendues en françois.
(Wale. — Roman du Brutt.)

(2) *Hist. nat.*, lib. III, cap. I.

prêtre pour l'exorciser et lui faire quitter le lit; ce que le monstre fit enfin avec un grand bruit, brûlant les meubles qui étaient dans la chambre et emportant dans sa fuite le toit de la maison. Trois jours après, ajoute le même historien, la fille mit au monde le plus vilain monstre qui fut *oncques* né en Ecosse, et que les sages-femmes étouffèrent prudemment.

Les traditions du moyen-âge sont également remplies des aventures de ces démons femelles, ou succubes, qui sont venus sur terre partager la couche des princes et des grands seigneurs, dont la plupart leur ont laissé une nombreuse postérité. Plusieurs maisons souveraines de l'Europe ont une semblable origine. Bowmaker, auteur écossais, a cru expliquer l'ambition et la cruauté d'Edouard Ier, en consacrant un chapitre de son ouvrage à démontrer comment les rois d'Angleterre descendent du diable par les femmes, leur ancètre Godefroy Plantagenet ayant épousé un démon. Sir David Lindsay, héraut d'armes d'Ecosse, nous apprend aussi qu'un léopard figure bien dans les armoiries des enfants qui naissent du commerce des démons succubes avec les hommes, attendu, dit-il, que le léopard est le produit adultérin du pard et de la lionne; et il ajoute que le premier duc de Guyenne étant né d'une fée ou démon, les armes de Guyenne furent un léopard (1).

Suivant une tradition fort ancienne, qui existe encore dans le duché de Clèves, Godefroy de Bouillon descendait directement d'un cygne (2); cette tradition forme la partie la plus intéressante d'*Otmar's Volks-Sagen*. Il doit y avoir bien longtemps qu'elle circule en Flandre, car Nicolas de Klerc, qui écrivait en 1318, en parle ainsi dans son *Braband the Yeesten* : « Parce que anciennement les ducs de Brabant ont

(1) C'est sans doute d'Eléonore de Guienne, femme d'Henri II, roi d'Angleterre, que veut parler l'historien écossais.

(2) Voyez le roman du *Chevalier du Cygne*, en vers, Montf. Catal., mss. II, p. 789, et biblioth. royale, ms. 7192. — British Museum 15 E. VI, 9, fol. Voyez également : *Mém. tirés d'une grande biblioth.*, vol. V, c. III, p. 148.

été beaucoup calomniés, en disant d'eux qu'ils provenaient d'un cygne, j'ai entrepris de dévoiler la vérité et de la mettre en vers hollandais (1). » Le conquérant de Jérusalem descendait réellement, par les hommes, de la race des carlovingiens, et, par les femmes, de celle des rois lombards.

Parmi les êtres doués d'un pouvoir surnaturel qui ont fait alliance avec des mortels, nul n'a été plus célèbre que Mélusine, qui épousa Raimondin, comte de Poitiers. Mélusine n'était point une *fée*, quoiqu'on lui en donne communément le nom ; mais, selon beaucoup de romanciers et surtout suivant Jean d'Arras, qui a écrit son histoire, en 1387 (2) : « C'était un être étranger à son sexe et à l'humanité, quelque chose de plus qu'une sorcière, un démon succube. « Postel l'a fait descendre des douze tribus d'Israël, parce qu'elle possédait, selon lui, la magie naturelle, c'est-à-dire la cabale. Suivant la chronique de Jean d'Arras, Mélusine était fille d'Elinas, roi d'Albanie (3), et de la fée Pressine. Elle et ses sœurs Mélior et Palestine enfermèrent leur père dans une caverne où il périt de faim et de misère. En expiation de leur crime les trois sœurs furent condamnées à divers supplices, par arrêt du destin. Celui de Mélusine consistait à être changée tous les samedis en serpent, et à ne pouvoir reprendre sa première forme, si le prince qu'elle aurait épousé la voyait dans cet état. Aussi, lorsque cette magicienne prit pour époux le comte de Poitiers, elle mit pour condition expresse qu'il n'essaierait jamais de l'interrompre dans certains moments de solitude. Elle bâtit au comte, par art magique, le magnifique château de Lusignan, dont les ruines existent encore, et en eut huit enfants, qui tous portaient quelques marques de le

(1) Voyez Wynut, page 270. Le roman français sur ce sujet, consiste dans à peu près 30,000 vers, a été commencé par un nommé Renax Renaux, et terminé par Gandon de Douai. — Voyez aussi sur ce sujet poème de Conrad de Würzburg.

(2) Jean d'Arras, secrétaire de Jean, duc de Berry, frère du roi Charles composa cette histoire de Mélusine, pour l'amusement de la duchesse Bar, sœur de ces princes.

(3) Nous croyons, comme le dit Le Loyer, qu'Albanie signifie ici l'Ecos qu'on nommait autrefois *Albania*, et non point la province d'Alba comme paraissent le penser les modernes qui ont écrit sur Mélusine.

gine diabolique : l'aîné avait un œil rouge et l'autre bleu ; second avait des oreilles d'éléphant ; le troisième avait une ffe de lion ; les autres avaient des signes non moins extra-linaires. Le plus célèbre est Geoffroi *à la grand'-dent*, qui vint la tige de la maison de Lusignan, qui a été divisée en sieurs rameaux, dont les uns ont porté le nom de Lezai, les autres de Saint-Gelais-Lansac et d'Archiac, en Sainge (1). L'un des fils de Mélusine devint roi de Chypre, ntres rois d'Arménie, ducs de Bretagne, de Luxembourg, Forez, etc. Le neuvième, surnommé *l'horrible*, parce il n'avait qu'un œil au milieu du front, fut étouffé par re de son père, sous du foin mouillé, auquel on avait mis feu.

L'union des deux époux fut rompue par la curiosité du te qui manqua aux conditions du contrat en se cachant, dis que sa femme faisait usage du bain magique qui devait i rendre sa première forme. A peine Mélusine eut-elle rçu l'indiscret, qu'elle s'envola sous la figure d'un grand gon, en poussant un cri de désespoir, et depuis elle n'a aru que fort rarement aux yeux des hommes. D'autres ent qu'elle est enfermée dans un souterrain du château de ignan, et qu'elle doit y rester jusqu'à ce qu'un de ses descdants ait reconquis le trône de Jérusalem.

Brantôme, en déplorant la destruction du château de Luan, qui fut rasé par ordre du roi, raconte toutes les hises que les vieilles femmes du pays firent, au sujet de usine, à l'empereur Charles-Quint et à la reine-mère, qu'ils vinrent visiter ce magnifique édifice : « Les unes disaient qu'elles la voyaient quelquefois venir à la fone, en forme d'une très-belle femme et en habit de veuve ; utres disaient qu'elles la voyaient, mais très-rarement, et es samedis, à vêpres, se baigner, moitié le corps d'une -belle dame et l'autre moitié serpent. Les uns disaient que nd il devait arriver quelque grand désastre au royaume

(1) La maison Dexmier d'Archiac, en Saintonge, a une branche translée au comte de Bourgogne, qui est alliée de l'auteur de cet ouvrage. eine Victoria descend, par la belle d'Olbreuse, de la maison Dexmier.

ou changement de règne, ou mort, ou inconvénient de ses parents, les plus grands de la France, et fussent rois, que trois jours avant on l'oyoit crier d'un cri très-aigre et effroyable par trois fois, mais surtout quand fut donnée la sentence d'abattre et ruiner ses châteaux, ce fut alors qu'elle fit ses plus beaux cris et clameurs. Cela est très vrai, par le dire d'honnêtes gens 1. »

Les villageois du Poitou croient fermement encore entendre de temps en temps l'infortunée Mélusine proférer des cris étouffés, lorsque quelque grand malheur menace la France; et l'on nous a raconté, il n'y a pas longtemps, que, lors de l'avant-dernière révolution (1830), les cris ou plutôt les hurlements de la magicienne furent entendus de plusieurs lieues à la ronde.

Voici sur le sujet des démons succubes une tradition espagnole peu connue, qui nous apprend l'origine démoniaque de la famille princière de Haro.

Don Diégo Lopez, seigneur de la Biscaye, étant un jour à la chasse du sanglier, entendit la voix d'une femme qui chantait. Surpris, il leva la tête et aperçut sur le haut d'un rocher une dame richement vêtue, qui paraissait d'une grande beauté. Diégo s'étant approché de la belle chanteuse et ayant lié conversation avec elle, en devint tellement amoureux, qu'il lui offrit de l'épouser. La dame lui apprit alors qu'elle était de très-haut lignage, et accepta sa main, mais elle mis pour condition à leur future union qu'il ne prononcerait jamais un mot sacré devant elle. Cette réserve, au moins singulière, aurait pu donner à penser sérieusement à tout autre qui eût été moins épris que le seigneur Diégo; mais ce prince consentit à tout ce que voulut celle qui l'avait si subitement captivé, et il la conduisit dans son palais, où elle fit bientôt l'admiration de toute la cour. Cependant, malgré la grande beauté de son corps et de son visage, on remarqua chez la nouvelle princesse une difformité peu commune : un de ses pieds avait la forme fourchue de celui d'une chèvre, et

(1) Brantôme.

signe d'une origine au moins *fort douteuse* n'éveilla cependant point encore les soupçons du seigneur de la Biscaye. Don Diégo qui aima toujours éperdument sa jeune épouse, en eut deux enfants, un fils nommé Inigo Guerra et une fille qui était, comme sa mère, douée d'une grande beauté.

Or, il arriva qu'un jour, tandis que la famille était à table, le prince jeta un os aux chiens qui l'entouraient. Un lévrier et un épagneul se disputèrent aussitôt cette proie, et la querelle devint si sérieuse, que l'épagneul, qui était le plus vigoureux des deux, renversa bientôt son adversaire et était prêt à l'étrangler : « Sainte Vierge ! » s'écria à l'instant don Diégo, en volant au secours de son chien favori. A peine eut-il prononcé ces mots, que la princesse se levant furieuse, saisit ses enfants et les entraînait hors de la salle, lorsque le prince, qui s'aperçut de son dessein, parvint à s'emparer de son fils et à le retenir près de lui; mais la mère, s'élevant dans les airs avec sa fille, qu'elle tenait dans ses bras, et poussant par intervalle de longs gémissements, dirigea son vol vers les montagnes et disparut bientôt aux yeux des spectateurs étonnés : « *Sic inustus exiluit deus, visaque detectæ fidei colluvie, prorsus ex occulis et manibus infelicissimæ conjugis tacitus evolavit* (1).

Longtemps après cet événement, don Diégo, dans une guerre qu'il faisait aux Maures, fut fait prisonnier et conduit enchaîné à Séville. Inigo de Guerra devint inconsolable de la captivité de son père, et ayant consulté les *sages* du pays pour apprendre d'eux la manière dont il pourrait le délivrer des mains de ses ennemis, ils lui répondirent qu'il n'y réussirait jamais avant d'avoir retrouvé sa mère.

Inigo se rendit seul dans les montagnes, où il espérait pouvoir rencontrer la princesse, et bientôt, en effet, il l'aperçut assise sur son rocher : « Viens à moi, mon fils, lui dit-elle, car je connais le but de ton voyage, et je vais te donner les

(1) « L'amour, se sentant brûler, s'éveille tout d'un coup, et voyant qu'on lui avait manqué de parole, se débarrasse d'entre les bras de l'infortunée Psychée et s'envole sans lui parler. » (Apulée, liv. v, p 371.)

moyens de réussir dans ton louable dessein... En se levant, disant ces mots, elle appela *Pardalo*. Ce Pardalo était un cheval noir et vigoureux, qui courait alors les montagnes sans cavalier. Le coursier accourut à la voix de l'épouse de don Diégo, et, docile à son commandement, il reçut sur son dos le jeune prince, auquel sa mère donna de sages conseils pour parvenir à la délivrance du seigneur prisonnier. Elle lui recommanda surtout de ne donner à Pardalo ni à boire ni à manger, de ne point le desseller, le débrider ni le faire ferrer, et l'assura que dans un seul jour il le conduirait à Séville.

Comme notre intention n'est point de suivre Inigo dans sa périlleuse aventure, nous nous contenterons d'apprendre au lecteur qu'après avoir surmonté bien des dangers, le jeune prince ramena son père dans la Biscaye, et que, depuis ce temps, la dame au pied fourchu n'a cessé de veiller du haut de son rocher sur sa nombreuse postérité (1).

Il y a, selon nous, plus de véritable philosophie qu'on ne pense dans ces histoires, où l'on n'a voulu voir depuis longtemps que des contes dont les mères et les nourrices peuvent se servir au besoin pour amuser ou pour épouvanter les enfants, mais que l'on croit être bien au-dessous de l'attention des hommes sages et réfléchis. Avec un peu moins de prévention et un peu plus de recherches, on eût pu découvrir le sens de ces sortes de paraboles, souvent caché sous des choses futiles en apparence, et y reconnaître peut-être la faculté donnée à l'homme d'assurer son bonheur, en s'associant à un être immortel, moyennant un simple tribut d'obéissance et la promesse de ne point transgresser un commandement.

Mais l'inflexible destin s'est opposé à cette union mystique qui permettrait à la race humaine de s'élever au-dessus de l'état d'abaissement et de faiblesse auquel elle a été condamnée. En conséquence, le mauvais principe a reçu le pouvoir de détruire cette félicité passagère et de briser la coupe du bonheur que l'homme avait saisie d'une main vacillante et que ses lèvres n'avaient fait encore qu'effleurer. A peine la promesse

(1) Morcri.

'obéissance est-elle sortie de la bouche du mortel privilégié, ne déjà la fatale pensée fermente dans son esprit; bientôt le ot *défendu* est prononcé, et l'intelligence éthérée s'envole n exprimant son deuil et ses regrets. Cependant, malgré cette paration qu'il déplore, l'être immortel continuera d'étendre bénigne influence sur l'objet de son affection. Quoique irri- e de l'indiscrétion d'Anchise, Vénus détourne de lui la fou- re de Jupiter. La nymphe des rochers de la Biscaye aban- onne l'époux qui a manqué à sa promesse, mais elle facilite délivrance et protége sa postérité. Mélusine pleura, dit-on, r le berceau de ses fils endormis, et ses gémissements, portés r la brise des nuits, effrayèrent longtemps les sentinelles tentives qui veillaient sur les tours du château de Lusignan.

Au reste, ce mythe ingénieux, qui remonte à la plus haute tiquité, a été depuis longtemps développé dans l'histoire de ychée, dont l'idée renferme tous les contes qui ont été faits puis dans le même genre. L'histoire de don Diégo et de sa ymphe au pied fourchu nous rappelle celle que raconte Bas- pierre dans ses Mémoires, sur un commerce de ce genre 'eut pendant longtemps avec une fée le dernier des comtes 'Orgevilliers, en Lorraine.

Le comte, quoique marié, entretenait une liaison secrète vec un être mystérieux, qui venait le voir, le lundi de cha- ue semaine, dans un pavillon d'été du jardin. Ce commerce moureux était ignoré de la comtesse, à qui son époux faisait roire, en la quittant la nuit, qu'il allait chasser à l'affût dans a forêt. Cependant, ces absences du lit conjugal se renouve- èrent si souvent, que l'épouse conçut des soupçons et voulut avoir la vérité. Une matinée d'été, de très-bonne heure, elle uivit donc doucement les traces de son mari, et le trouva ouché dans les bras d'une femme merveilleusement belle. Ils taient tous deux profondément endormis, et la comtesse, plus ndulgente ou plus prudente que beaucoup d'autres en pa- eille circonstance, ne voulut pas troubler le sommeil des deux mants, et se contenta de détacher son voile de dessus sa tête t de l'étendre sur leurs pieds. Quand la belle maîtresse du omte aperçut ce voile à son réveil, elle jeta un grand cri et

annonça ensuite à son amant qu'elle ne pouvait plus le revoi
Mais avant de le quitter, elle lui fit présent, pour ses tro
filles, d'une cuiller à mesurer, d'un gobelet et d'une bagı
précieuse, avec prière de ne point laisser passer ces objets dai
des mains étrangères.

Lorsque le comte mourut, il remit à ses filles ces présen
mystérieux. L'aînée, qui avait épousé Simon de Bestein, e
la cuiller; madame de Croüy, la cadette, le gobelet, et
troisième, qui était l'épouse d'un rhingrave allemand, eut
bague précieuse. Le comte leur recommanda ensuite, à ell
et à leurs descendants, de garder soigneusement ces objet
qui devaient être, pour leurs maisons, le gage d'une constan
prospérité. Bassompierre, qui rapporte cette histoire, éta
arrière-petit-fils de madame de Bestein, et la cuiller à mes
rer était encore, de son vivant, dans sa famille (1).

C'était aussi une tradition chez les païens, que les mort
qui avaient eu un commerce amoureux avec les *habitantes*
l'Olympe ne restaient pas longtemps sur la terre et mouraie
bientôt après. C'est pourquoi Anchise, ayant découvert q
Vénus elle-même s'était livrée à ses embrassements, sous
figure d'une nymphe phrygienne, supplia la déesse d'av
compassion de lui :

Vero te per jovem oro ægidiferum
Ne me viventem debilem inter homines sinas
Habitare, verum miserere, quoniam non longævus
Vir est quisquis cum duabus concumbit immortalibus (2).

Cette pensée des anciens paraît d'abord contraire au plus s
ple raisonnement, car il semblerait que l'union intime
l'homme mortel avec la nature immortelle, ce mélange, c
confusion de principes, devrait conduire à l'immortalité ı
tôt qu'à une mort prématurée. Mais, en examinant la cl
avec plus d'attention, on découvrira la raison de la crainte d'

(1) *Mém. de Bassompierre*, vol. 1, p. 4 et 6.
(2) *Homer. in hymno veneris*, v. 188.

ise dans la jalousie qu'avaient de leur supériorité les dieux e fabrique humaine dont les mortels avaient peuplé l'Olympe, et du soin qu'ils prenaient de maintenir l'homme dans son état d'infériorité. Ils devaient donc nécessairement l'exclure de tout commerce avec les déesses et punir les infractions qu'il pourrait se permettre à cet égard par quelque châtiment exemplaire, tel que celui d'une mort subite ou précoce.

Mais si nous descendons des régions élevées de l'Olympe dans celles de la mythologie populaire, nous y retrouverons la croyance aux esprits succubes établie dans toutes les classes de la société. De même que les grands qui tenaient à honneur de descendre du diable, on voit encore en Bretagne plusieurs familles de pêcheurs et de laboureurs qui prétendent descendre de la fée Morgan ainsi que des fées de l'île de Sein, et nous pourrions en citer beaucoup d'autres en France, en Allemagne et dans tout le reste de l'Europe, qui comptent des démons dans la ligne maternelle de leurs ancêtres. Cette croyance a existé chez tous les peuples, et on a été, comme nous l'avons déjà dit, jusqu'à donner à des nations entières, les Huns et les Anglais, une origine diabolique (1).

Les Pères et les théologiens ont également admis l'existence des démons succubes. Saint Jérôme parle d'une diablesse qui tenta vainement de séduire un jeune solitaire de la Thébaïde, et Martin Luther, en ses colloques, tient pour certain qu'il se trouve de tels démons succubes, et de fraîche mémoire, dit Bodin, qui rapporte dans sa démonomanie (2) cette opinion du père de la réforme. Pic de la Mirandole, prince d'un grand savoir, raconte qu'il a connu deux vieux magiciens qui vécurent pendant un grand nombre d'années avec deux jolies diablesses. L'un d'eux, Benoît, de Berne, fut brûlé vif à l'âge de

(1) En ce qui concerne les Anglais, une origine semblable nous paraît convenir parfaitement à une nation qui, après le scandale d'une apostasie dont les résultats ont été si funestes, n'a dû la puissance colossale à laquelle elle est parvenue qu'à l'emploi des moyens les plus odieux, ainsi qu'à la discorde qu'elle n'a cessé d'entretenir, depuis plusieurs siècles, parmi les autres nations, suivant en cela l'odieux principe *diviser pour régner*, qui forme la base de sa perfide politique.

(2) *Démonomanie*, p. 280.

soixante-quinze ans, après avoir avoué que depuis quarante ans il avait commerce avec une succube qu'il appelait Herméline.

Le commerce des esprits avec les mortels n'est point inconnu aux insulaires de la Polynésie, chez lesquels ces sortes de visites s'annoncent quelquefois par des accès d'humeur noire semblables à ceux d'une possession diabolique. Mariner, qui a vécu longtemps parmi eux, raconte l'histoire d'un jeune et bel *égui* (noble), de l'île de Tonga-Tabon, qui, inspiré de la sorte, ne pouvait deviner quel dieu le tourmentait. Conduit chez un vieux prêtre, celui-ci déclara qu'une femme morte depuis deux années, et alors habitante du *boletou* (paradis), s'était éprise d'un amour violent pour lui et le visitait de la sorte. Le prêtre ajouta que cette femme désirait le voir mourir pour jouir de sa personne, et que ce sort lui arriverait bientôt. L'égui mourut en effet quelques jours après.

Pour compléter l'histoire de ces démons féminins, il nous reste à faire connaître les croyances modernes sur cette espèce de monstres femelles que les anciens avaient nommées lamies, et dont nous avons déjà parlé au commencement de cet article.

Ces sortes d'esprits ont également joué un grand rôle dans la mythologie populaire du moyen-âge. Gervais de Tilbury parle de certaines sorcières ou lamies existant de son temps, qui entraient la nuit dans les maisons, tourmentaient les habitants pendant leur sommeil, faisaient de grands dégâts dans le mobilier et emportaient les enfants (1). Mais le bon chancelier du royaume d'Arles a confondu à tort le caractère qu'il attribue à ces sortes d'esprits avec celui bien différent des éphialtes et des lamies, et n'a sans doute voulu rapporter qu'une croyance locale, où ces deux genres de fiction étaient réunis (2). Prætorius, qui a rassemblé de nombreuses tradi-

(1) *Otia imperalia*. Gervais de Tilbury, écrivain du XII[e] siècle, était neveu de Henri III, roi d'Angleterre, et chancelier du royaume d'Arles.

(2) Walter-Scott a également confondu ces deux sortes d'esprits dans son *Minstrelsy of the scottish Border*.

ır différents sujets (1), a observé scrupuleusement les ions classiques de l'antiquité. Dans les histoires qu'il :e, l'incube ou cauchemar qui cause ces sensations pé- lans le sommeil, que les anciens médecins ont si bien es *épilepsie nocturne*, est un esprit parfaitement dis- ; cette race de vieilles sorcières dont Schott parle éga- dans sa *Physica curiosa* (2), et qui, semblables à la *larvata* des anciens, terrifient les enfants et les enlè- ıvent de leurs berceaux.

ıt de terminer ce que nous avons à dire sur tout ce qui che à la croyance des démons, nous devons parler de aise nocturne que nous n'avons fait qu'indiquer au ncement de ce chapitre, que les anciens Grecs nom- *éphialtes*, les Latins, *incubus*, et que nous avons *cauchemar* (3) :

> Somnia fallaci ludunt temeraria nocte,
> Et pavidas mentes falsa timere jubent (4).

ppelle ainsi cette oppression qui arrive pendant le som- laquelle les médecins ont donné le nom d'*incube*, et ı nomme en patois bourguignon *feleto*, du verbe fou- peut-être mieux du mot *follet*, conformément à l'ita- *etto*, qu'Oudin rend par le follet, esprit incube.

certain que le cauchemar provient de réplétion et de d'estomac, comme l'a dit Paul Éginète au VIIe siècle, ı ouvrage où nos médecins modernes ont puisé une partie de leurs brillantes découvertes (5). Ces derniers ent le *cauchemar* : « Un état pénible de gène et de ır qui naît d'un estomac souffrant ou surchargé d'ali-

ıs un livre fort curieux, intitulé : *Anthropodemus plutonicus*.
ysica curiosa, sive mirabilia naturæ et artis. Gaspard Schott, et jésuite allemand du XVIIe siècle. Ouvrage curieux et contenant de singularités sur les hommes, les animaux et les météores.
hemar, cauchemar et cauchemare. Gloss. de Lamonnaie, p. 179.
ulle.
Re medica, lib. III, cap. XV.

ments, sans pouvoir d'ailleurs interrompre entièrement le sommeil. »

Cette maladie n'est qu'une suffocation nocturne, accompagnée d'un sentiment indéfinissable d'effroi et de malaise. Il nous semble, quand nous en sommes surpris, qu'un poids immense nous presse la poitrine; on veut en vain parler, réclamer des secours, la voix et même la respiration nous manquent; des fantômes effrayants, souvent un danger imminent, semblent nous menacer, et nous ressentons néanmoins une impossibilité complète de fuir ou de faire usage des muscles, ce qui rendrait ce malaise insupportable, s'il n'était ordinairement de peu de durée. Nous demeurons dans un état d'inquiétude incroyable jusqu'à ce qu'un réveil en sursaut vienne nous rendre en même temps le mouvement et la parole.

Les croyances populaires d'une haute antiquité ont attribué les effets du cauchemar à l'action du démon. Des femmes mélancoliques et amoureuses ont cru, dans cet état, recevoir les embrassements d'un esprit; des hommes, dont l'imagination était souvent occupée d'objets impudiques, ont pensé caresser un démon sous la forme d'une femme; enfin, des gens superstitieux, et dont la mémoire était surchargée de contes étranges, ont cru voir, dans les êtres fantastiques qui les tourmentaient dans leurs songes, des sorcières qui cherchaient à les étouffer, et dont le pouvoir diabolique les empêchait de réclamer aucun secours (1). Cette maladie a quelquefois été épidémique, et Lysimachus, médecin, rapporte que de son temps, à Rome, elle eut cours presque par toute la ville, et que plusieurs en moururent, comme si c'eût été une contagion.

(1) « Et au pays de Valois et de Picardie, il y a une sorte de sorciers qu'ils appellent *Coche-Mares*; et de fait, Nicolas Noblet, riche laboureur demeurant à Haute-Fontaine, en Valois, m'a dit que lui, étant jeune garçon, il sentait souvent la nuit tels incubes ou éphialtes, qu'il appelait coche-mares, et le jour suivant au matin, *la vieille sorcière qu'il craignait* ne faillait point à venir quérir du feu ou autres choses, quand la nuit ce lui était advenu, et, au reste, les plus sains et dispos qu'il est possible, non pas lui seul, mais beaucoup d'autres l'affirment. » *Démonomanie* de Bodin, p. 283.

Quelques-uns de nos modernes Hippocrates ont prétendu que le cauchemar avait donné naissance aux esprits imaginaires masculins et féminins, que l'on a nommés incubes et succubes. Nous pensons, au contraire, que c'est la croyance aux démons qui a fait naître l'idée de donner à cette maladie l'interprétation qu'elle a reçue chez presque tous les peuples. La crainte du diable est, chez l'homme, aussi ancienne que sa chute. C'est donc parce qu'il avait des preuves manifestes de l'existence de démons impurs, et que son imagination était déjà chargée des terreurs que lui inspiraient les tentatives de l'esprit du mal, que l'homme attribua naturellement à son ennemi, non-seulement les fantômes qui le tourmentaient dans ses songes, mais encore, et par la même raison, tous les maux qui venaient chaque jour troubler son existence. Ainsi, ce ne sont point les pestes qui ont donné naissance aux démons auxquels beaucoup de peuples ont encore coutume de les attribuer, ce fléau n'étant pour eux que la conséquence de l'existence *du démon pestilentiel* (1); de même le cauchemar n'a pu donner naissance aux démons incubes et succubes, puisque les femmes, par exemple, qui en furent atteintes les premières, ne purent attribuer aux esprits de ténèbres les caresses impures qu'elles croyaient en avoir reçu durant leur sommeil, que parce qu'elles savaient déjà que des démons lascifs pouvaient attirer les personnes de leur sexe dans des plaisirs impudiques, et les souiller de leurs embrassements (2). Dans ces sortes de croyances, la vérité a toujours précédé le mensonge, et les fictions de l'imagination empruntent toujours quelque chose à la réalité.

Dans toutes les mythologies populaires, le cauchemar est donc un esprit malfaisant qui se plaît à tourmenter les hommes.

(1) « The spirits of the air will mix themselves with thunder and lightning, and so infect the clyme where they raise any tempest, that sodainely great mortalitée shall ensue to the inhabitants. » Pierre Pennilesse, *Supplication*, 1592, en vieil anglais.

(2) De même, les Romains attribuaient l'incubus aux génies impurs qu'ils nommaient *Conserentes*, sans qu'il soit jamais passé par la tête d'aucun médecin romain d'attribuer à cette maladie l'origine de ces génies, qui faisaient partie des lares domestiques.

Smarra, dit M. Nodier, est le nom primitif du mauvais esprit auquel les anciens rapportaient le triste phénomène du cauchemar. Le même mot exprime encore la même idée dans la plupart des dialectes slaves, chez les peuples de la terre qui sont le plus sujets à cette affreuse maladie. Il y a peu de familles morlaques où quelqu'un n'en soit tourmenté (1). Les songes romantiques publiés sur ce sujet, par l'ingénieux auteur de Thérèse Aubert, nous donnent une idée effrayante des effets de cette terrible infirmité chez un peuple dont l'imagination exaltée « a transporté l'exercice de toutes ses facultés sur un ordre d'idées purement intellectuelles (2). »

Ce qui peut paraître au moins singulier, pour ne pas dire plus, c'est que le mot *Mara*, d'où celui de *Night-Mare* (cauchemar) est dérivé dans la langue anglaise, signifiait, dans la mythologie runique, un esprit ou spectre de nuit, qui saisissait les hommes dans leur sommeil et leur ôtait soudainement le mouvement et la parole (3).

Cette même exaltation d'imagination existe encore chez les peuples d'origine purement celtique, tels que les Gallois, les Irlandais et les habitants de notre Bretagne. Le temps qui détruit tout n'a pu changer les rêveries dans lesquelles ils se complaisent ; ils agissent dans un monde réel, tandis que leur imagination erre sans base dans un monde de chimères et de fantômes. Les Irlandais surtout possèdent une mythologie populaire riche de traditions, dans lesquelles on retrouve un nombre infini de ces créations fantastiques, fruits de la vive et brillante imagination de ces fils des anciens Celtes. Ils ont, par exemple, un être indéfinissable qu'ils nomment le *Phooka*, qui porte toujours avec lui quelque chose d'obscur et de confus. Le mot *Gwill*, dont d'autres Celtes (les Gallois) se servent indistinctement pour exprimer l'*obscurité*, l'*ombre*, un *lutin*, un *incube*, un *cheval de nuit* a beaucoup d'analogie avec celui de *Phooka*, en irlandais. Cependant il serait difficile de décrire d'une manière précis

(1) *Smarra*, page ij.
(2) *Smarra*, page ij.
(3) Keysler. *Antiquitat. select septentrionale*, p. 497, édit. 1720.

es attributs réels de cet esprit nocturne. Tantôt comme notre ollet, il se montre sous la forme d'un poulain sauvage, ayant les chaînes pendantes autour de lui, et se plaît à inquiéter les voyageurs égarés pendant la nuit. D'autres fois et sous diverses formes, il cause les chutes imprévues, et c'est de là que tant de rochers et de cavernes portent le nom de ces méchants esprits. Mais on peut considérer principalement le Phooka comme le démon des mauvais songes, et l'on raconte de cet autre Smarra des histoires au moins aussi extraordinaires que celles qui soient jamais sorties du cerveau délirant d'un Morlaque.

Voici l'abrégé fort succinct d'une de ces histoires populaires, qui a fourni à un poète Irlandais, M. Gornell de Cork, le sujet d'un poème en dix chants, divisés en stances de huit vers, qu'il a fait insérer dans le *Blackwood-Magazine* :

« Daniel O'Nourke raconte qu'étant un peu ivre et cherchant à regagner sa demeure, dont il était encore à quelque distance, il tomba dans un grand lac, où il nagea longtemps. Au moment où ses forces étaient épuisées, il atteignit une terre inconnue, et il se trouva, sans pouvoir dire comment, sur une île déserte. Cette île n'était cependant qu'une vaste fondrière, sur laquelle il serait nécessairement mort de faim et de froid, si un grand aigle n'était venu se poser près de la pierre sur laquelle il était assis, et après lui avoir demandé de ses nouvelles, ne lui eût honnêtement proposé de le transporter hors de ce lieu funeste et de le déposer à la porte de sa maison. Daniel accepta avec joie cette proposition et monta sur le dos de l'aigle, qui s'éleva bientôt avec son fardeau fort au-dessus des nuages, au grand déplaisir de son cavalier, qui ne cessait de lui représenter, fort poliment il est vrai, qu'il ne prenait point le chemin de sa demeure. Enfin, après une bien longue course, ils se trouvèrent à quelques pas de la lune, de laquelle ressortait un bâton courbé qui avait la forme d'une faulx. L'oiseau, fatigué de ce long vol, pria Daniel de s'asseoir un instant sur la lune, afin qu'il puisse prendre quelque repos. Le pauvre hère s'y décida avec beaucoup de peine et de frayeur : il trouva ce siége bien froid, et se cramponna, pour

... grande hauteur, au manche de l
... avons dit, placé sur l'un des c
... nant oiseau se fut ainsi debarr
... nta en lui reprochant de lui avo
... laissa dans cette étrange et
... commençait à gémir comme u
... perdu sans ressource, lorsqu'un
... de la lune, et il en vit sortir l'*homm*
... qu'il reconnut parfaitement à sa long
... après avoir pris une prise de tabac, o
... guerpir à l'instant de l'endroit où il se tr
... voyageur refusa positivement de quitter
... Alors le petit homme, saisissant une hache,
... de la faulx auquel était accroché Daniel, q
... dans l'espace comme une feuille sèche que
... hasard. Tout en roulant, l'Irlandais se recc
... Dieu et faisait force signes de croix, lorsqu'il se
... coup au milieu d'une bande d'oies sauvages,
... connaissant Daniel pour l'avoir aperçu quelque
... rds du lac de Ballyashenagh, en eut pitié et lui
... cher en passant à une de ses pattes, ce que D
... sa. Comme cette troupe voyageuse se rendait
... Daniel n'avait point à faire et qu'il se trouva
... dessus de l'Océan, il pria le vieux jars de le dép
... vaisseau qu'il apercevait à peu de distance : mais
... le vaisseau et tomba dans la mer, où une baleine,
... par sa chute, vint à lui, le regarda en face, et sans
... un mot, dressa sa queue, et fit jaillir sur lui des torre
... alée, dont il fut tout inondé. Dans ce moment, Da
... entendre près de lui le son d'une voix qui ne lui éta

chose du monde la plus naturelle, lorsqu'elle eut reconnu que le pauvre Daniel était en ce moment couché sur les ruines du vieux château de *Carriga-Phooka*, lieu hanté par cet esprit nocturne, et où l'on ne peut dormir sans être troublé par les visions les plus effroyables. *(Fairy legends of the south of Ireland*, tom. II.)

Il n'est sorte d'histoires que les Allemands et les Polonais ne racontent des *cauchemars*, qu'ils considèrent comme des esprits qui viennent la nuit s'accroupir sur la poitrine des personnes qui dorment. Ils passent par les plus petits trous, et on peut entendre dans le silence des nuits le bruit qu'ils font dans ceux des murailles : on peut les renfermer dans ces trous en les bouchant hermétiquement, et il ne leur est plus possible d'en sortir. On peut les chasser en ayant soin de retourner ses souliers devant le lit, de manière que la pointe soit le plus près possible du fond sanglé ; on le peut aussi avec des têtes de chevaux. Ils aiment à donner aux gens la maladie du *plica* (la plique), en entrelaçant les cheveux. Quand une nourrice emmaillotte un enfant, elle doit faire une croix et retrousser un bout de ses langes, autrement le cauchemar viendra l'emmaillotter une seconde fois.

Selon Prætorius, les sourcils du cauchemar se réunissent et ne forment qu'une seule ligne ; d'autres disent que les personnes qui ont les sourcils réunis sur le front peuvent, par la seule force de leur pensée, envoyer le cauchemar à ceux contre qui ils ont de la colère ou de la haine. Il sort alors de leurs sourcils, semblable à un petit papillon blanc, et va se poser sur la poitrine de ceux qu'on lui désigne pendant qu'ils dorment (1).

Il y a peu de choses à dire sur les croyances populaires des Juifs modernes, et nous n'en parlerons que lorsqu'elles se rattacheront en quelque sorte à celles qui nous occupent. On doit d'autant plus se défier des traditions rabbiniques, que celles qui ne sont pas de pures fables sorties du cerveau des

(1) Smarra, t. I, 40. — II, 160. Prætorius, 126-137.

rabbins, sont en général fondées sur les opinions des philosophes cabalistiques, qui ont suivi celles du théosophe Philon, un des chefs de l'école d'Alexandrie, et qui ont cherché comme leur maître à rattacher l'Ecriture Sainte aux doctrines panthéistes de l'Orient. C'est du mélange des doctrines de Pythagore et de Platon, combinées avec celles des philosophes orientaux, que sont sortis la gnose, le néoplatonisme et la cabale spéculative. Quelques auteurs juifs modernes ont cru trouver l'origine de la cabale dans les erreurs recueillies par les Hébreux durant la captivité de Babylone; mais cette opinion nous paraît erronée. L'antiquité prétendue des livres cabalistiques ne peut supporter le moindre examen, et il est certain que les plus anciens écrits sur la cabale ne remontent pas au-delà du XIe siècle.

Les démons principaux des Juifs sont au nombre de quatre : *Ruama*, *Uggereth*, *Mahhalath* et *Lilith*. Ce dernier dont nous avons déjà parlé, est un démon femelle qui tue les nouveaux-nés. Les rabbins ont encore leur *Shibtka*, mauvais esprit qui suffoque quelquefois les enfants, et leurs *talanaï*, qui répondent aux larves et à nos loups-garous et follets.

Les Mahométans croient, comme les Juifs, que les bons anges apparaissent quelquefois aux hommes; qu'ils se sont montrés à Abraham, à Loth, à Tobie, et que l'ange Gabriel a apparu à Mahomet. Ils croient à de bons et à de mauvais génies, les pèris et les dives, qui tiennent le milieu entre les anges et les hommes, et dont nous aurons occasion de parler souvent dans cet ouvrage. Eblis, ange déchu, qui est notre Lucifer, se nomme chez eux, depuis sa chute, *Satan* ou *Scheitan al-ragim* (le démon lapidé ou chassé à coups de pierres) (1). On le nomme aussi *Azazel*, nom du bouc-émissaire des Juifs. Ils ont encore les goules et les affriets, qui sont nos lamies et nos spectres (2).

Le démon, dont la croyance existe chez toutes les nations

(1) Ce mot vient de l'hébreu *Schatham*, qui signifie non-seulement le diable, mais encore un serpent, un homme fier et superbe.

(2) D'Herbelot, *Biblioth. orient.*, p. 243, 785.

ı monde, est partout représenté comme un être hideux, dé-adé et impur. Les Indiens du Malabar en font un objet freux, ayant quatre cornes en tête, surmontées d'une tiare trois couronnes; quatre dents crochues sortent de sa bouche tr'ouverte; son nez est pointu et recourbé; ses yeux san-ants et son regard farouche. Il est monté sur des jambes et s pattes de coq, et tient dans ses mains crochues une âme r'il va dévorer.

Les cèmis ou mauvais génies des anciens habitants de l'île Cuba étaient représentés avec plusieurs têtes, des oreilles mesurées et des yeux dont les prunelles brillaient comme lles des serpents. C'est ainsi que ces démons apparurent aux ulaires et leur prédirent la venue des hommes barbus qui vaient les subjuguer.

Selon Vasco Nunez, les démons des Mexicains étaient noirs, échants et de petite stature. Ils habitaient des demeures sou-rraines, pouvaient hacher un homme par morceaux et le faire en un instant.

Les anciens Canadiens représentaient le diable avec des rnes en tête. Ils avaient en outre un démon femelle qu'ils pelaient *Gougou*, ainsi que des espèces de lamies.

Les mauvais esprits des Patagons ont des cornes au front; urs longs cheveux descendent jusqu'aux pieds. Ils jettent du u non-seulement par la bouche, mais par tous les orifices du rps.

Enfin, quelque étendue que l'on puisse donner aux recherches r ce sujet, on trouve toujours, à quelques variantes près, nnemi des hommes représenté par eux sous les mêmes traits t avec le même caractère.

Pan et Faunus furent longtemps des objets de terreur pour les Grecs et les Romains; de même que les satyres, qui, us différents noms, étaient connus et redoutés des nations eltiques, slaves et gothiques [1]. Tout nous porte à croire que ces divinités ont fourni le type primitif de la figure sous la-quelle l'esprit du mal a été représenté depuis dans les croyan-

[1] Nous consacrerons un chapitre à ces sortes de divinités.

ces populaires des nations de l'Europe, après leur conver au christianisme. Le Tasse s'est conformé à ces croyances la description qu'il a faite du monarque des enfers, qu'i présente avec les cornes, la longue queue, les pieds de et tout l'accoutrement accoutumé de la diablerie populair

. . . .
« Siede Pluton nel mezzo, e con la destra
Sostien lo scettro ruvido, e pesante;
Nè tanto scoglio in mar, nè rupe alpestra,
Nè pur calpe s'innalza, o'l magno atlante,
Ch'anzi lui non paresse un picciol colle,
Sì la gran fronte, e le gran corna estolle......
« Orrida maestà nell fiero aspetto
Terrore accresce, e più superbo il rende:
Rosseggian gli occhi, e di veneno infetto,
Come infausta cometa il guardo splende:
Gl'involve il mento, e su l'irsuto petto
Ispida, e folta la gran barba scende:
E in guisa di voragine profonda
S'apre la bocca d'atro sangue immonda (1). »

« Assis au milieu d'eux, il (Satan) tient d'une main un sc rude et pesant; son front superbe, armé de cornes m çantes, surpasse en hauteur le roc le plus élevé, l'écu plus sourcilleux; Calpé, l'immense Atlas lui-même, r rait auprès de lui que d'humbles collines.

» Une horrible majesté empreinte sur son farouche aspe croît la terreur et redouble son orgueil; son regard qu'une funeste comète, brille de l'éclat des poisons dor yeux sont abreuvés; une barbe longue, épaisse, hid enveloppe son menton et descend sur sa poitrine velu bouche dégouttante d'un sang impur s'ouvre comme un abîme. »

Les peintres et les théologiens représentent généralemer

(1) *Jérusalem délivrée*, chant IV, st. 6, 7.

la forme du vieux dragon de l'Écriture ; c'est ainsi que l'a peint enchaîné par l'archange saint Michel.
ı est le premier qui, s'élevant au-dessus des préjugés s, ait conservé à Satan cet air de dignité terrible qui ; au puissant archange que sa rébellion et son orgueil, ı folie et sa sottise, ont précipité du haut des sphères au fond des abîmes de l'enfer.



LIVRE DEUXIÈME.

CHAPITRE I.

Des Génies tutélaires, des Lutins familiers, esprits servants ou génies domestiques.

> « Cùm portis, domibus, thermis, stabulis soleatis adsignare suos genios; perque omnia membra urbis, perque locos, geniorum millia multa fingere, ne propria vacet angulus ullus ab umbrâ. »
>
> *Prudentius contr. Symm.*, l. II, p. 443.

« L'homme, dit un écrivain de ce siècle, est entraîné par un penchant irrésistible à s'approprier tout ce qui l'intéresse et jusqu'à sa divinité (1). » C'est à ce soin particulier que nous prenons de notre propre conservation que nous devons attribuer les traces nombreuses que l'on retrouve chez toutes les nations du monde du culte qu'elles ont rendu de tout temps aux divinités locales ou génies tutélaires.

Outre les *lares publici*, *hostiles*, *urbani*, qui étaient considérés comme les dieux de la ville, les Romains avaient encore placé Rome sous la protection de Rome elle-même, qu'ils avaient divinisée, et à laquelle ils immolaient des victimes dans le temple qu'ils lui avaient élevé (2).

(1) *Essai sur les noms d'hommes*, etc., par E. Salverte, t. II, p. 84.

(2) ...... « Delubrum Romae; colitur nam sanguine et ipso
More deae, nomenque loci ceu numen habetur. »
Prudent. cont. symm., lib I. in simulacro Romæ.

Ce culte existe encore aujourd'hui dans l'Inde ; chaque province, chaque ville, chaque bourg du vaste empire chinois est également placé sous la protection d'un génie local ou gardien spirituel; on rapporte même que l'empereur de la Chine accorde un grade honorifique plus ou moins élevé à ceux de ces génies que distingue sa faveur (1).

Les peuples d'origine celtiques reconnaissaient aussi le pouvoir attribué aux divinités locales (2), et les chrétiens eux-mêmes ont perpétué cet usage en adoptant des saints pour patrons des états, des villes, des villages, des métiers et des corporations.

Mais les historiens de tous les siècles nous ont appris également l'existence de génies plus familiers, et nous les retrouvons chez tous les peuples de l'antiquité comme chez toutes les nations modernes. Les Romains en avaient de deux sortes, les lares familiers *(lares familiares)* et les pénates. Les premiers, que Cicéron nous a appris à considérer comme identiques avec le démon grec (3), étaient des éspèces d'esprits bienfaisants que l'on regardait comme les gardiens et les protecteurs des familles et des maisons; c'est pour cela qu'ils étaient héréditaires.

Les pénates, que l'on nommait souvent *dieux paternels* et *dieux secrets* ou *cachés*, étaient également des dieux domestiques, et on rendait aux uns et aux autres un culte assidu (4). On confond souvent les pénates avec les dieux lares; c'est un tort qu'ont encore quelquefois les écrivains modernes. Les pénates n'étaient dans l'origine que les mânes des ancètres dont on gardait les images dans le lieu le plus secret de la maison, *in penitissima œdium parte* (5).

Les habitants du Latium ne reconnaissaient originairement

(1) *Journal asiatique*, t. II, p. 172, 174.

(2) Ainsi que l'attestent plusieurs monuments trouvés dans la Gaule, à Néris, à Évaux, au Chambon, etc.

(3) « Quanquam enim dœmon latius patere quodam modo videantur, non dubito tamen quin melius sit, larem, quam dœmonem vertere, ut sit species pro genere. » Cic. de universitate.

(4) Hor. III-23. Ovid fast. V-129. Juv. II-8. Plutarq. *Quest. rom.*

(5) Cic. de nat. deor. II, cap. XXVII.

ıx dieux lares qu'ils disaient être fils de Mercure et de la
e Lara. Mais, par la suite, les hommes les choisirent sui-
ır caractère et leurs caprices. Les dieux lares de l'em-
Alexandre Sévère étaient Orphée, Abraham, Apollo-
Thyane et Jésus-Christ.

génies des maisons, des oratoires et des particuliers
ordinairement représentés sous la figure de serpents;
sous cette forme que le génie d'Anchise apparut à
l). Le soin des lares, tant publics que familiers, étant
ler à la conservation des villes ou des individus, on les
ıt, suivant ce que rapporte Plutarque, vêtus de peaux
n, animal qui est le symbole de la vigilance; d'autres
résentaient avec l'épaule gauche couverte de leur petite
ılante et l'épaule droite nue (2).

Égyptiens honoraient quatre dieux lares, qu'ils nom-
Dymon, *Tichif*, *Héros* et *Anachis* (3). Le second de
›s, qui était comme le bon ange des chrétiens, com-
t à prendre soin d'un homme à l'instant de sa nais-
t ne le quittait qu'à sa mort.

Germains donnaient le nom d'*alerunnes* (aleronnen) à
les figures faites ordinairement avec de la racine de
ıgore, qu'ils regardaient comme leurs dieux pénates,
prenaient soin des maisons et de leurs habitants. Ces
ıes avaient en outre la vertu de faire connaître l'avenir
qui les possédaient; aussi en prenait-on le plus grand
n les couchait mollement, on les lavait et on les renfer-
ıns un endroit secret, d'où on ne les tirait que pour les
er. On ne manquait jamais à leur donner leur part du
car, lorsqu'on les oubliait, elles jetaient, disait-on, des
nblables à ceux d'un enfant au berceau.

ıème superstition existait du temps de Marco Paulo, et
ıans doute encore parmi les Tartares; chaque personne,

rg. Eneid., lib. v.
ıtarque fait les lares érynnes d'enfer, diables vengeurs, espions
et des actions des hommes, et surveillants des maisons.
obablement les mêmes que Dynamis, Tychèf, Eros et Ananchè,
dire la force, la fortune, l'amour et la nécessité.

chez eux, a son dieu pénate, auquel ces peuples donı nom de *Natigay*. Avant le repas, ils oignent de grı bouche de l'idole domestique et répandent hors de la : un peu de brouet pour les autres esprits (1).

Les *Domeschnie-Doughi* étaient les génies protecteı demeures des Slaves; ce sont les mêmes esprits que les appellent encore les démons des maisons. Les Lithı avaient des dieux domestiques qu'ils adoraient sous la de serpents, « assez gros, noirs, et ayant des pieds des lézards; ils les nommaient *Giuojits* et les nourr: dans leurs maisons (2). » Ces serpents étaient également par les Russes; c'étaient les *Domovoï-Douschi* ou esp miliers des habitations. Ce culte du serpent, sous la duquel les Latins représentaient leurs dieux domes existait aussi chez les Grecs; Théophraste rapporte qı vu un serpent dans sa maison, il lui dressa un autel, e désigne toujours le génie du lieu par deux serpents eı ou en peinture (3).

Les habitants de la Samogitie, qui sont restés id jusqu'au xve siècle, avaient une divinité qu'ils nom *Pusset*, qu'ils engageaient à habiter avec eux, en pla soir dans les granges une table couverte de pain, de b de fromage et de bière. Si ces mets étaient acceptés, oı vait espérer quelque heureuse fortune; mais si on les ı vait intacts le lendemain, on devait s'attendre à qı malheurs (4).

Les Borussiens (Borusci), qui sont les habitants de la Prusse, avaient des génies domestiques qu'ils nom *Berstuci* ou *Berstucs*, auxquels ils offraient, dans les g et dans les autres endroits que ces lutins fréquentaie pain, du fromage et de la cervoise, et regardaient com

(1) Marco Paulo venit., lib. II.
(2) Alex. Gagnin, *in chronogr. Pocon Lithuan*.
(3) Un Grec superstitieux, ayant vu dans sa maison un serpen tillé autour d'un pilon de mortier droit et élevé, regardait cela un grand prodige. C'en serait un bien plus grand, dit Diogène, si eût été entortillé autour du serpent.
(4) M. Douce. *Illustrations of Shakespeare*.

sage de bonheur les légers dégâts qu'ils observaient le ma- dans les mets, par lesquels ils jugeaient que les esprits ıient accepté leurs offrandes. Les Borussiens avaient aussi utres lutins qu'ils nommaient *Koltky*, qui allaient dérober blé dans les greniers d'autrui et l'emportaient dans ceux ; maisons qu'ils habitaient (1).

Il existait chez les anciens *Lèches*, qui sont les *Lygii* ou *giens* de Tacite et les Polonais de nos jours, une infinité de inités subalternes qui, sous le nom générique de *Zemopaci*, tégeaient les biens de la terre et les habitations des hommes. erait trop long de nommer ici tous ces dieux, depuis celui i veillait sur les cerises et sur les noisettes, jusqu'à celui qui umait ou éteignait le feu de la cuisine. Cet essaim de divi- és qui peuple les maisons, depuis la cave jusqu'au grenier, us paraît la plus antique superstition des nations de l'est et ı nord de l'Europe.

Enfin, la croyance aux génies domestiques est tellement nérale, qu'on l'a retrouvée chez toutes les nations du globe. s Fétiches des nègres africains, les Manitous des sauvages l'Amérique, sont identiquement les mêmes que les Lares s Romains et les Kobales des Grecs (2). La même supersti- n existe chez les insulaires de l'Océanie. Chaque famille otaï- nne adore dans son moraï un génie protecteur, qui est sup- sé, comme les pénates des anciens Latins, être un des aïeux la famille dont l'âme a été admise au rang des dieux (3). De tous les peuples de l'antiquité, les Juifs sont peut-être s seuls qui paraissent n'avoir pas connu les esprits familiers ue l'on croyait habiter les maisons, ou qui s'attachaient à rtaines personnes, comme était l'esprit ou démon de Socrate, ais ils reconnaissaient que chaque homme avait son bon nge. Cependant, les lutins et les génies tutélaires ont été in- roduits depuis dans la mythologie populaire des Juifs mo-

(1) Joann. *Meletius, de religione Borussorum.*

(2) Voyez sur les Kobales le scholiaste d'Aristophane. Plut., v. 279.

(3) « Les habitants de Tonga-Tabou ont des dieux protecteurs des fa- milles. Toubo-Tataï était le dieu protecteur de la famille du roi Finau. ...alou est celui de la famille de Hou. » D'Urville, t. IV, p. 291.

dernes, et on les retrouve souvent parmi les divers esprits qui figurent dans les fables rabbiniques.

Nous avons déjà dit, dans le premier chapitre de cet ouvrage, que les fictions populaires ne s'étaient point répandues d'une nation chez l'autre, mais qu'elles avaient toutes une origine commune. Or, comme les tribus celtiques ont, sous différentes dénominations, peuplé primitivement les régions occidentales de l'ancien continent, c'est au berceau de ces peuples que nous devons rechercher l'origine de la mythologie populaire de la vieille Europe, et nous croyons que l'on ne peut y parvenir qu'en comparant entre elles les croyances adoptées par les descendants de ces grandes familles (1), qui sortirent de l'Asie à différentes époques pour se répandre dans les contrées situées à l'ouest de cette partie du monde. C'est le plan que nous nous proposons de suivre dans le cours de cet ouvrage; et si nous parvenons à retrouver, entre ces croyances, une analogie évidente, lorsque, d'un autre côté, l'histoire nous apprend que ces mêmes peuples ont habité des contrées diverses et éloignées les unes des autres depuis leur migration de la souche paternelle, il sera difficile alors de ne pas reconnaître que tous ont puisé à une même source et à un système primitif qui leur était alors commun.

Les Celtes ont toujours rendu une espèce de culte à l'esprit du mal; et quoiqu'ils ne lui supposassent peut être point assez de puissance pour combattre ouvertement et avec succès les divinités bienfaisantes, ils lui reconnaissaient néanmoins de grands pouvoirs sur les éléments, et croyaient qu'il commandait particulièrement aux vents et aux tempêtes.

Il paraît aussi que, dans la religion des Celtes comme dans celle des Grecs, tous les objets de la nature étaient soumis à des intelligences supérieures, identifiées en quelque sorte à leur existence, comme la dryade à l'arbre, la naïade à l'onde (2), et qu'ainsi que les Romains, les Grecs et les Egyp-

(1) Les Celtes, les Sarmates, les Scythes et les Goths.

(2) Ces religions étaient matérielles et poétiques, la nôtre n'est que métaphysique et semble vouloir élever l'homme à la divinité, en le dérobant à l'esprit des sens.

tiens, les nations d'origine celtique, ont eu leurs lutins familiers ou démons domestiques.

Nous appelons ces génies des démons, dans le sens qu'y attachent les saintes Ecritures, parce que cette dénomination est la seule qui leur convienne. Car, quoique les sujets gais et folâtres de la féerie et des autres fictions populaires soient bien éloignés de présenter cette hideuse apparence qui distingue particulièrement la famille de Satan; quoique les lutins domestiques ou esprits servants (1) semblent plus que les autres ne se rapprocher des hommes que pour leur être utiles, ils n'en sont pas moins considérés comme Satan lui-même, par tous les théologiens catholiques et protestants du dernier siècle, d'après le texte même de l'Ecriture et l'opinion invariable des Pères de l'Eglise.

Le démon *Puck*, pouvant être considéré comme le prototype de tous ceux de son espèce qu'on nomme lutins domestiques ou esprits servants chez les Allemands et chez les nations du nord de l'Europe, nous entrerons ici dans quelques détails sur l'étymologie de ce nom. Celui de *Puck*, donné à un esprit malin fournit une nouvelle et forte preuve de la constance avec laquelle se conserve parmi les hommes l'intention primitivement attachée à un signe verbal; car, malgré les modifications que ce signe peut recevoir par la suite dans le langage, l'esprit humain conserve toujours avec obstination l'idée dominante attachée à la racine.

Dans celui qui nous occupe en ce moment, la transition graduelle de la fourberie à la gaîté et de la malice à la terreur, est vraiment remarquable. *Paeccan* ou *paecceon*, en anglo-saxon, signifie tromper par de fausses apparences, se

(1) « Il y a, dit un vieil auteur, de pauvres et simples gens qui pensent qu'il y ait des esprits servants, et en disent des fables étranges, qu'ils ont apprinses de leurs mères, ou mères grands : à savoir que ces esprits servants apparaissent à ceux de la maison, et leur servent, qu'ils bersent les enfants et apportent bonheur à la maison où ils sont veus et apperceux. Si on les a veues à la vérité, il faut dire que ce sont des démons : car on trouve par escrit ès histoires, que les payens ont leurs lares, etc. (*Psychologie*, par Taillepied, lecteur en théologie, p. 60, Paris, 1588.) — Dom Calmet, *Traité des apparitions*, range aussi parmi les démons les esprits servants.

moquer, tromper. Dans le bas-saxon, son dérivé, le verbe *piken*, veut dire gambader, sauter, et dans ses variations *pikeln* et *packeln*, il signifie faire le fou (1).

De la racine anglo-saxone on a *pack* ou *patch*, le fou, tandis que de *pickeln* ou *packeln* est dérivé *pickle* (anglais), un méchant garçon. Le *pickleharin* des Allemands (un bouffon, un zani), est ainsi nommé de son vêtement couvert de poil ou de feuilles. *Pucke* et *puck*, sont les diables amusants des Goths et des Teutons. Quand on fait usage de ce mot dans un sens plus radouci, il devient *poike* (sueo-gothique), un garçon, et *piga* (anglo-saxon), *pige* (danois), une jeune fille, nommés souvent ainsi à cause de la gaîté naturelle à leur âge (2).

Pug, en vieil anglais (3), et *bogle*, en écossais (4), sont les équivalents de *puck*. Les termes anglais et écossais sont les mêmes que l'allemand *spuck* et le danois *spogelse* (sans la prononciation de l'*s*), mots qui expriment généralement dans ces deux langues toute espèce d'esprits (5).

Les traditions populaires concernant le démon *puck*, sont très communes en Allemagne. Ce lutin avait jadis établi son domicile dans le couvent des moines gris de la ville de Schwerin, dans le Meklembourg, qu'il hanta longtemps sous la figure d'un singe (6). Quoiqu'il joua parfois des tours pleins de

(1) *Diversions of Purley*, vol. II, page 269.

(2) En Islande, *puki* est considéré comme un mauvais esprit ; et dans le langage de ce pays, *at pukra* signifie également faire du bruit en murmurant ou voler clandestinement.

(3) On a donné en anglais au singe le surnom de *pug*, à cause de sa malice.

(4) *Bug* ou *bug* (Bugbear) signifie en anglais esprit, spectre ou fantôme et *Bog*, le dieu fâché, colère, des Esclavons, est l'identique de *bogle*. *Bacca* en anglo-saxon et *buck* en anglais, signifient une chèvre, et ces animaux ont été ainsi nommés non-seulement en raison de leur naturel ombrageux et sauvage, mais parce que Satan prenait souvent leur figure pour apparaître aux hommes.

(5) En danois, *spog* signifie une plaisanterie, un tour de malice; *spoken*, en allemand, signifie faire du bruit; *pukke*, en danois, se vanter, gronder. — Il paraît, en général, que les noms donnés à ces esprits proviennent du caractère violent qu'on leur supposait.

(6) *Pug*, en allemand, signifie singe.

lice aux étrangers qui visitaient le monastère, il n'en était moins fort utile à ses habitants : il tournait la broche, iit le vin, balayait la cuisine, tandis que les frères-lais se osaient et ronflaient à leur aise. Cependant, malgré tous services que Puck rendit à la communauté, le moine au-el nous devons la « *Veradica relatio de demonio Puck* » l'en a pas moins représenté comme un esprit impur, un pôt de Satan. Le Puck de Schwerin recevait chaque an-pour ses gages deux pots de cuivre et une jacquette diverses couleurs, à laquelle était suspendue une clo-ette.

Frère *Rush*, ou le frère du diable, est le même esprit que *ck*, sous une autre dénomination. Réginald-Scott le range s la même catégorie que *Robin good fellow*, dont nous lerons tout à l'heure (1). Il existe un ancien poème danois s lequel il est également fait mention du frère Rush, ainsi e des services qu'il rendit, en qualité de cuisinier, aux oines du monastère d'Esserom. Mais il est à présumer que s histoires anglaises et danoises ont une origine continentale mmune (2).

On rencontre souvent Puck, dans les histoires anglaises, s le nom de *Robin good fellow* (Robin bon diable ou bon npagnon), que l'on confond souvent avec *Robin haod*, hé-de beaucoup de traditions populaires, d'une nature bien férente, ainsi que sous celui, bien connu, de *Goblin* ou *bgoblin*. C'est de cet esprit (Puck) ou génie domestique que

) *Discourse concerning devils, annexed to the discovery of witchcraft*, age de Réginald-Scott, auteur écossais du XVI[e] siècle et zélé protes-, qui n'a eu d'autre but, en écrivant sur la sorcellerie, que de rejeter ieux de ses actes sur l'Église romaine, contre laquelle, suivant les en-is de la religion, toutes les armes sont bonnes à employer, même la insigne calomnie.

!) Bruno Seidelius n'a-t-il pas dit : « *Quis non legit, quæ frater Rau-s egit ?* » Le frère Rush du poème danois voyage dans les airs et arrive ngleterre, où il devient possesseur de la fille du roi, etc. — L'histoire ière Rush, citée par Réginald-Scott, est un livre fort curieux et fort . L'auteur des *Anecdotes littéraires*, Beloc, nous apprend qu'il y en a copie dans la bibliothèque du marquis de Stafford.

Milton a voulu parler dans ce passage de son poëme de l'Al-
legro :

> « And he
> Tell how the drudging Goblin swet,
> To earn his cream bowl duly set,
> When in one night, ere glimpse of morn,
> His shadowy flale hath tresh'd the corn,
> That ten days lab'rers could not end,
> Then lies him down the lubber fiend,
> And stretch'd out the chimney's length,
> Bask's at the fire his hairy strength,
> And crop full out of doors he flings,
> Ere the first cock his matin ring. »

« Il dira comment le lutin intelligent travaillè pour g sa jatte de crême, quand, dans une nuit, avant l'au jour, son fléau a battu plus de blé que n'auraient pu le dix garçons de ferme; alors le démon laborieux se co et, étendu tout le long de la cheminée, il réchauffe prè feu sa personne velue, puis il s'échappe avant que le cha coq ait annoncé le matin. »

Le Puck anglais est d'un naturel enjoué, plaisant, et railleries, comme on peut bien le supposer, se ressentent peu de la compagnie qu'il fréquente, et sont souvent in centes et grossières; mais comme dans les êtres de cette esp la malice est toujours inséparable de la gaîté, il se plaît s vent à égarer dans son chemin le pauvre diable qui reto tard le soir chez lui, et joue mille autres mauvais tours à c qu'il rencontre. S'il condescend à rendre quelque service à famille, tandis que tout le monde sommeille, l'égoïste P est loin d'obliger ses hôtes d'une manière aussi désinté que son confrère le Brownie calédonien, et il se fâcherait, contraire, « si, après avoir passé la nuit à casser le houblo à moudre la moutarde et à balayer la maison, il ne trouvait pas le bol de lait et le petit pain blanc qu'il attend comme récompense de son travail; mais si la ménagère, ayant compassion de sa nudité, s'avisait, par malheur, de placer quelques vêtements à côté de la nourriture qu'elle lui of-

, il quitterait à l'instant la maison et n'y reparaîtrait ja-
s (1). »

hakespeare a totalement altéré la nature et les attributions Puck ou Robin good fellow, en l'introduisant sur la scène laise et en faisant pour ainsi dire de ce lutin le bouffon de our des fées, avec lesquelles il n'avait anciennement aucun port, suivant les croyances populaires. Le grand tragique lais représente Puck, dans *un Songe d'une nuit d'été*, ıme le confident du roi Oberon, et il est employé par ce ıarque des fées à déjouer les amours de la reine Mab, son use, que Shakespeare appelle *Titania*, avec un certain rit nommé *Pigwigan;* mais une nymphe de la suite de la ıe, qui veille de son côté sur les amours de sa maîtresse, mpe la vigilance de Puck au moyen d'un charme magique quel il ne peut résister (2).

Walter-Scott a lui-même fait remarquer les changements ıés par Shakespeare dans le caractère généralement attri-é au lutin Puck, et il s'exprime ainsi à cet égard :

« Le Bogle est l'esprit follet des Français ; et Puck ou Ro-ı good fellow, quoique enrôlé par Shakespeare dans la ıde des fées d'Oberon, appartient réellement à cette classe sprits (3). »

Les Anglais représentent ordinairement ce génie familier s la forme d'un homme velu, ayant les mains et la figure n brun roux, des vêtements de cuir, et armé d'un fléau.

C'est ici le lieu de parler des *Brownies*, lutins domestiques Écossais, appartenant à la famille des Pucks et formant classe d'êtres intéressants, qui se distinguent, par leurs nes qualités et leur attachement pour l'espèce humaine, autres esprits de la même famille, presque toujours en-s à la malice. Les Brownies sont grands, maigres, velus une apparence sauvage (4).

Réginald-Scott, *Discovery of witchcraft*, p. 66.
Mid summer's night dream.
Scott's minstrelsy of the scottish border, t. I.
Nous croyons que Walter-Scott s'est trompé en faisant dériver le de Brownie de celui des esprits que Gervais de Tilbury nomme *Por-*

Les Brownies semblent être les descendants légitimes des Lares familiers des anciens Romains; ils s'attachent particuliè-rement à certaines familles et se vouent entièrement à leur service. Ils habitent, pendant le jour, les endroits les plus solitaires des vieux manoirs, qu'ils hantent de préférence aux autres habitations. La nuit, ils sortent de leurs retraites, et ils s'occupent alors à se rendre utiles en battant à la grange, faisant la bière, et en s'occupant de tous les autres soins du ménage; mais ils ne paraissent que lorsque tout le monde est au lit, et il est arrivé souvent que, lorsqu'une famille écos-saise prolongeait trop longtemps la veillée, le Brownie, fatigué d'attendre, entr'ouvrait doucement la porte et avertissait ses hôtes qu'il était temps de se livrer au sommeil : « *Gang a' to your beds, sirs, and dinna put out the wie grieshochs*, allez vous coucher, leur disait-il, et n'éteignez pas les petits tisons. »

Bien différents des Pucks anglais, les Brownies ne travail-lent point dans l'espoir d'être récompensés; au contraire, ils poussent, à cet égard, si loin la délicatesse, que l'offre seule d'une récompense, et particulièrement celle d'une nourriture quelconque, les fait infailliblement disparaître pour jamais. Alors on les entend pleurer et gémir pendant toute la nuit qui précède leur départ des lieux qu'ils affectionnent. « Adieu, adieu! joli bodsbeck, s'écriait, avec un accent douloureux qui perçait l'âme, un pauvre Brownie, chassé du manoir qu'il chérissait par une vieille puritaine qui, croyant voir dans cet être bienveillant un suppôt du malin esprit, lui avait mé-chamment offert une pièce d'argent pour le forcer à quitter ce lieu pittoresque et solitaire de la forêt d'Etterick. »

Un autre Brownie habitait depuis longtemps le manoir de Paddin, et s'y rendait utile à la famille par ses services. Un jour, la maîtresse du logis était en mal d'enfant, mais per-sonne n'osait s'aventurer à aller chercher une sage-femme

tuni; il nous semble plus naturel de supposer que ces génies domestiques ont été ainsi nommés par les Écossais en raison de la couleur brune (brown) de leur figure, de leurs mains et du poil *brun* dont ils sont couverts.

ville voisine, car il fallait traverser un torrent rapide, enflé des pluies récentes. Brownie, voyant l'embarras où l'on it, prend un cheval à l'écurie, se rend à la ville, et en rane bientôt la sage-femme, dont la présence était si nécesre. Cependant, la jeune dame, à laquelle l'esprit avait été ne aussi grande utilité, crut ne pouvoir mieux reconnaître tel service qu'en offrant à cet être obligeant un habillent complet de drap vert, qui fut placé avec soin dans le in obscur qu'il habitait. Mais cette offre imprudente causa départ du bienfaisant génie, et c'est, je crois, le dernier de tte espèce qui se soit montré dans la basse Écosse (1).

Les Brownies paraissent avoir été chercher un dernier rege sous le toit hospitalier des montagnards écossais; encore sont-ils de nos jours beaucoup moins nombreux qu'ils étaient jadis. Un écrivain anglais, qui a publié, il y a quelques années, un ouvrage intéressant sur une des plus singulières superstitions des habitants des *Highlands* (2), nous prend : « Qu'un esprit, appelé Brownie, hantait autrefois équemment les maisons habitées par les premières familles les îles Hébrides; mais les Insulaires assurent que, depuis ne vingtaine d'années, on ne les voit plus que rarement *(they re seen but rarely)*. »

On raconte l'histoire suivante, dans les Highlands, comme n fait très-authentique et d'une date fort récente :

« Sir Norman Mac-Leod, chef d'un clan de montagnards, nait un soir avec quelques amis; leur jeu était celui qu'on omme *le pélerin more d'Irlande* (the irish palmer more) (3), ans lequel il y a trois joueurs de chaque côté, dont chacun tte le dé à son tour. Un coup difficile s'étant présenté, celui ui devait jouer s'arrêta un instant pour réfléchir avant de lacer son pion. Il restait indécis depuis un moment, lorsque

(1) Walter-Scott rapporte cette histoire, avec quelques détails de plus, ns le premier volume du *Border's Minstressy*. Nous la donnons ici telle e Walter-Scott nous l'a racontée en Écosse.

(2) *La seconde vue.* — Voyez *Martin's account of the second sight in ot land.*

(3) Espèce de jeu de trictrac ou d'échec.

le sommelier de la maison, qui était debout derrière le siége de ce joueur, prit la liberté de lui indiquer, à voix basse, la manière dont il devait jouer; il suivit ce conseil et gagna la partie. Ce coup parut si extraordinaire à sir Norman, qu'il pria le gagnant de lui dire par qui il avait été conseillé; celui-ci montra le sommelier. Le baronnet, plus étonné encore, demanda à ce serviteur depuis combien de temps il avait appris ce jeu. Le sommelier répondit qu'il ne le connaissait nullement, et qu'il ne s'était hasardé à conseiller le gentleman qui avait gagné la partie qu'après *avoir aperçu le Brownie* de la maison, qu'il connaissait parfaitement, étendre son bras au-dessus de la tête des joueurs et indiquer, avec le doigt, la case où le pion devait être placé (1). » *Si no e vero, e ben trovato!...*

Il y a également, dans les montagnes d'Écosse, des esprits ou génies que l'on considère comme les gardiens et les protecteurs de certains clans ou de certaines familles de distinction qui, selon Walter-Scott, ressemblent peut-être plus que les Brownies aux dieux domestiques des anciens. Ainsi l'on croit que la famille de Gurlinberg est protégée par un esprit que l'on nomme *Garlen-Bodachar;* celle du baron de Kilcharden, par *Sandear* à la main sanglante, et que les familles de Tullochgorum et de Grant sont sous la protection d'un esprit femelle nommé *May-Moulach*, dont la main et le bras gauche étaient couverts de poil; un esprit, que l'on nomme le *spectre de la montagne*, veille également sur la famille de Rothermurcus; on pourrait citer beaucoup d'autres exemples d'une semblable superstition (2).

La croyance aux esprits brownies est très-répandue parmi les habitants des îles Orcades, Shetland et Feroë, qui font encore de nos jours, en leur honneur, des libations de lait et de bière à travers une pierre percée.

Nous retrouvons aussi en Écosse d'autres esprits ou lutins de la nombreuse famille des pucks; tel était, par exemple, le

(1) *Notices and anecdotes*, page 131.
(2) *Aubrey's miscellanys*, page 221.

à bonnet rouge *(the red capped demon)*, qui joua un l rôle dans le procès de lord Soulis, accusé de sorcel- n le nomme également *Hudhart* ou *Hudkin*, et on lui : une plus grande influence qu'aux autres lutins sur res des hommes, car il se mêle quelquefois de prédire nements politiques. « Au reste, dit Réginald-Scott, on familier n'est porté à faire du mal que lorsqu'il re- ·lque injure, ou qu'on se moque de lui; il s'entretient : avec les hommes visiblement ou invisiblement (1). » ı parfaite identité entre le démon écossais et l'esprit ou *hodeken* des Saxons et des Hollandais, ainsi nommé *liken* ou petit capuchon qu'il porte, et qui couvre en- tête, lorsqu'il apparaît en Suède et en Norwége, où il ›re très-populaire (2).

dkin saxon était un bon diable, toujours prêt à obliger s. On raconte qu'un habitant d'Hildesheim, en Saxe, it des raisons pour douter de la fidélité de sa femme, ›ligé d'entreprendre un assez long voyage, s'adressa à n et le pria d'avoir l'œil ouvert sur la conduite de sa et de veiller à ce que son honneur ne reçût aucune : pendant son absence. L'esprit obligeant se chargea : commission, sans se douter que la tâche qu'il entre- était même au-dessus des forces d'un lutin. Mais il erçut bientôt, car à peine le mari fut-il parti, que les arrivèrent en foule au logis. En vain Hudekin fit-il es jambes au premier qui se présenta, en le précipitant t en bas des escaliers! en vain conduisit-il un soir le dans un abreuvoir, où il se noya, et jeta-t-il le troi- ›ar la fenêtre! malgré toutes ces prouesses, la dame :happer à sa surveillance, lorsque, fort heureusement .i, le mari revint de son voyage : « Ami, lui dit le lu- assé, reprends ta femme; je te la rends telle que tu me ›sée; mais ne me mets jamais à pareille épreuve! J'ai- mieux être obligé de garder au milieu d'une forêt tous

'ginald-Scott*, liv. I, chap. XXI.
'moires de l'académie celtique.

les pourceaux de la Westphalie que de me charger d'empêcher une femme qui en a la volonté d'être infidèle à son mari (1). »

Nous avons déjà dit que ce lutin n'était méchant envers les hommes que lorsqu'il était insulté par eux. Voici, à ce sujet, une histoire rapportée par don Calmet, dont la scène se passe encore dans la bonne ville d'Hildesheim :

« Au diocèse d'Hildesheim, en Saxe, vers l'an 1132, dit le savant bénédictin, on vit assez longtemps un esprit que les Saxons appelaient *Hudekin*, c'est-à-dire l'esprit au bonnet, à cause d'un bonnet dont il était coiffé. Il apparaissait tantôt sous une forme et tantôt sous une autre, et quelquefois sans apparaître il faisait plusieurs choses qui prouvaient sa présence et son pouvoir; il donnait même des avis importants. Souvent on l'a vu, dans la cuisine de l'évêque, servir le cuisinier et faire divers ouvrages.

» Un jeune marmiton, qui s'était familiarisé avec Hudekin, lui ayant fait quelque insulte, il en avertit le chef de la cuisine, qui n'en tint compte; mais le lutin s'en vengea cruellement. Le jeune garçon s'étant endormi dans la cuisine, il l'étouffa, le mit en pièces et enfin le cuisit. Il exerça également sa vengeance contre les autres officiers de cuisine et les autres serviteurs de l'évêque, ce qui alla si loin, qu'on fut obligé de procéder contre lui par censure et de le contraindre à sortir du pays (2). » On raconte une histoire semblable en Poméranie d'un lutin nommé Chimmeke.

En Suède, Puck prend le nom de *Nisse-Goddrens* ou Nisse le bon coquin (3) ; il est associé à *Tom-Tegubbe* ou le vieillard de la métairie (*house toft*), qui a le même caractère et les mêmes attributions. On rencontre ces deux lutins dans toute

(1) *Prætorius*, t. I, p. 324, 325.

(2) Don Calmet, *Dissertations sur les apparitions et les vampires*. On trouve dans le *deutsche sagen* de Grimm beaucoup d'autres histoires sur Hudekin. Voyez *Traditions allemandes*, t. I-114.

(3) En Suède, en Norwège et en Danemarck, les esprits de ce genre sont connus généralement sous le nom de *nis*, *nisse* ou *nissen*; dans Ditmarsh, les génies domestiques se nomment *nitsche Pok*.

s formes, toujours doux et prêts à rendre service quand on s traite avec douceur, mais méchants et capricieux lorsqu'on s irrite. Malheur à la servante qui oserait les offenser, elle urait pendant longtemps sujet de s'en repentir.

La croyance aux esprits servants est très-ancienne et très-opulaire en Danemarck, en Norwége et en Suède, où, selon Olaus Magnus (1), ils remplissent certaines fonctions dont ils s'acquittent envers les habitants; ils pansent le bétail, battent le blé et font tout l'ouvrage du ménage. Le bon archevêque d'Upsal ajoute que les peuples du nord considèrent ces esprits domestiques comme les âmes de ceux qui, s'étant livrés pendant leur vie à des plaisirs illicites, sont condamnés à errer sur la terre, durant un certain temps, sous une forme particulière, et à demeurer à l'égard des mortels dans un état de servitude (2).

Les pucks, considérés comme génies ou lutins domestiqnes, sont encore connus en Allemagne sous le nom de *hausmanner*, hommes des maisons, et sous celui de *gutichen*. Ils sont en général bienfaisants et se plaisent à aider les hommes dans leurs travaux (3). Ils s'attachent à certaines maisons, et sont des hôtes fort agréables, lorsqu'ils se trouvent favorablement disposés, mais très-incommodes, quand leur esprit capricieux est enclin à la malice. Ils nous paraissent avoir plus d'analogie avec le goblin des Anglais qu'avec les brownies des Écossais, en ce qu'ils ne rendent point gratuitement leurs services, mais qu'ils en attendent toujours quelque récompense. Voici une petite histoire allemande, recueillie récemment chez les paysans de la Hesse, qui fera bien connaître ces sortes d'esprits familiers :

(1) Olaus Magnus ou Magni (Jean), né en 1488, archevêque d'Upsal, en Suède, prélat aussi distingué par l'étendue de ses connaissances que par le zèle qu'il montra pour la défense de la religion catholique. Persécuté par Gustave Vasa, en raison de sa fidélité à la religion, il se retira à Rome, où il mourut en 1544. Il a laissé un ouvrage intitulé : *Gothorum, suecorum que historia, ex probatis antiquorum monumentis collecta.*

(2) *Id.*, cap. x.

(3) Voyez, sur les esprits domestiques, le chapitre VII de l'*Anthropodemus, plutonicus de pretorius.*

Les lutins et le cordonnier (1).

« Il y avait autrefois un cordonnier qui travaillait beau-coup, et était en outre un fort honnête homme ; cependant il ne pouvait réussir à gagner assez pour vivre ; il avait dé-dépensé tout son avoir, et il ne lui restait plus de cuir que ce qui était strictement nécessaire pour faire une paire de souliers : il les coupa cependant, et prépara tout pour le lendemain, étant dans l'intention de se mettre à l'ouvrage de grand matin.

» Au milieu de ses chagrins et de ses embarras, le cœur de cet homme était pur, sa conscience était sans reproche ; il fut donc se coucher tranquillement et s'endormit bientôt, confiant sa destinée aux soins paternels de la Providence. Le lendemain, après avoir fait sa prière, il se disposait à commencer son travail journalier, lorsqu'à sa grande surprise il aperçut les souliers qu'il avait préparés la veille, placés devant lui sur une table, et entièrement achevés. Ce brave homme ne pouvait rien comprendre à un si singulier événement ; il examina le travail et le trouva tellement soigné, que cet ouvrage, terminé d'une manière si extraordinaire, pouvait passer pour un chef-d'œuvre.

» Le même jour, il se présenta un chaland à qui les souliers allaient si bien, qu'il n'hésita pas à les payer beaucoup plus cher que de coutume. Avec cet argent, le pauvre cordonnier acheta assez de cuir pour faire deux autres paires de souliers, et il les coupa avant de se mettre au lit. Mais, pendant son sommeil, des mains invisibles terminèrent encore son ouvrage. Les chalands arrivèrent, et le prix que notre homme en reçut le mit à même d'augmenter son travail. Tous les soirs, il coupait et plaçait sur une table le cuir nécessaire pour faire quelques paires de souliers, et le lendemain, au point du jour, il trouvait ses souliers achevés. De

(1) Ce conte est tiré de l'intéressant recueil de MM. Grimm, intitulé : *Kinder und hans marchen* ; le titre allemand de cette histoire est : *Die wichtelmanner — von linem schuster dem sie die arbeit gemacht.*

:e manière il prospéra et se trouva dans peu de temps : bien dans ses affaires.

Un soir, aux approches de Noël, comme notre cordonr était à causer près du feu avec sa femme, il lui vint is l'idée de chercher à connaître quels étaient les êtres afaisants qui venaient ainsi chaque nuit terminer son ouge. Il laissa donc brûler la lampe et il se cacha avec sa ime derrière un rideau, dans un coin de la chambre, afin oserver ce qui arriverait.

Aussitôt que minuit fut sonné, les deux époux virent en: deux petits nains tout nus, qui s'assirent sur le banc du donnier, prirent le cuir qu'il avait préparé, et se mirent ire agir leurs petits doigts avec tant de vitesse et de dexté:, que le pauvre homme en était tout émerveillé et ne vait détourner les yeux de dessus ces étranges ouvriers. continuèrent ainsi jusqu'à ce que le travail fut terminé, is ils disparurent comme un éclair, longtemps avant le int du jour.

» Le lendemain, la bonne femme témoigna à son mari toute peine qu'elle éprouvait de la nudité dans laquelle elle ait vu les petits lutins si obligeants, et elle ne pouvait suprter l'idée de les savoir ainsi exposés au froid rigoureux de ι saison. Elle fit donc pour chacun d'eux un habillement mplet; son mari y joignit deux paires de souliers et ils plaient le tout sur la table où l'on avait coutume de mettre uvrage qui leur était destiné; puis ils se cachèrent encore, ur voir ce que feraient les petits lutins à la vue de ces prénts.

» Vers minuit, ils arrivèrent, et ils allaient se mettre à l'ouage, lorsqu'ils aperçurent le petit trousseau qu'on avait it pour eux. Ils parurent extrêmement joyeux de cette bonne rtune, s'habillèrent en un clin-d'œil et se mirent ensuite à anser et à sauter par la chambre, jusqu'à ce qu'enfin ils gaèrent la porte, en continuant toujours leurs gambades, et epuis ce moment le cordonnier ne les revit plus. Cependant, ses affaires continuèrent à prospérer et il fut heureux tout le reste de ses jours. »

Cette histoire allemande, simple et morale, ressemble a
bon peuple chez lequel de semblables traditions se sont co
servées. Malgré les changements qui se sont opérés dans qu
ques-unes de leurs croyances, les Allemands sont un peup
vertueux, et ils ne sont vertueux que parce qu'ils sont esse
tiellement religieux. Aussi toutes les fictions populaires de
pays, quoiqu'ayant rapport à des êtres surnaturels, do
l'existence est au moins un problème, n'en ont pas moins
but moral et religieux, en montrant constamment la ver
récompensée, ainsi que les châtiments qui doivent être la p
nition du crime.

Prætorius et Luther racontent qu'en Allemagne, il y a d
lieux où presque chaque paysan, sa femme, ses fils et
filles, ont à leur service un lutin qui remplit plusieurs fo
tions domestiques : porte de l'eau, coupe du bois, va cherch
de la bière et fait même la cuisine; étrille les chevaux, netto
change la litière, etc. Là où il est, le bétail augmente, to
réussi et tout prospère. On dit encore aujourd'hui proverbi
lement d'une servante qui fait bien sa besogne : *Elle a*
lutin. Mais quiconque l'a mis en colère peut prendre garde
soi. Il faut avoir grand soin de lui servir chaque jour, da
un certain endroit de la maison, un bon petit plat de cho
friandes, et s'en aller ensuite; on peut être alors certain q
toute la besogne sera faite.

Lorsqu'une servante veut voir son lutin, son *kurd chin*
gen, et qu'il lui a indiqué le lieu où elle le verra, elle y por
un seau rempli d'eau froide. Là, elle le voit ordinaireme
tout nu, sur un petit coussin, avec un grand coutelas dans l
dos. Si elle a peur et qu'elle tombe évanouie à cette vue, l
lutin se lève aussitôt, lui verse le seau d'eau sur le corps
elle revient à elle, mais elle n'a plus envie ensuite de voir l
lutin (1).

Outre les lutins familiers appelés haussmanners, il exist
encore en Allemagne, sous différentes dénominations, u

(1) Prætorius, *Weltbeschreib*, t. I, p. 313. — Luther, *Tisch-Reden*
pag. 103.

ıbre d'esprits domestiques (1), parmi lesquels nous tinguer la bonne et puissante *Frau-Holle, Holla* ou ːsonnage révéré dans la Westphalie et dans beaucoup arties de l'ancienne Germanie. On dit communé- la Hesse, lorsqu'il tombe de la neige, que c'est la ɐ qui fait son lit; c'est elle qui encourage les jeunes ıvail, qui vient la nuit grossir leurs quenouilles et urs fuseaux. C'est la vraie patronne de la femme , qui ne fait jamais usage de son pouvoir que pour ·er les personnes laborieuses qui pratiquent la vertu, nir les paresseux et les méchants. Elle a quelque ıce avec notre *Mère Abonde* ou *Dame Abonde*, que nme *Abbundia*, espèce de divinité bienfaisante que es révéraient beaucoup et qui récompensait les gens ɜn apportant la nuit toutes sortes de biens dans leurs

rs Grimm ont recueilli dans le *Deutshe sagen* plu- litions concernant *Frau-Holle;* on en trouve égale- ques-unes dans *Prætorius.* Elle paraît être d'origine ɹe conte intitulé *les Fées*, qui se trouve parmi ceux ›ar Perrault, est une pauvre imitation d'une de ces teutonnes. L'histoire allemande est bien supérieure bliée par le conteur français, et les détails en sont t plus naturels et plus agréables à parcourir (2).
emands ont, comme les montagnards écossais, des ın ordre supérieur, qui s'attachent aux maisons dis- on les nomme *stille volke* ou peuple silencieux, et posent, dans chaque maison, d'un nombre d'esprits dant à celui des individus de la famille, chaque per- ınt ainsi son correspondant parmi ces génies domes- ı rapporte que quand la maîtresse de la maison a un u même instant la reine du peuple silencieux en met

énominations sous lesquelles ces esprits sont connus en Alle- rapport au caractère ou aux dispositions qu'on leur suppose, ; habillements dont on le dit revêtus.

ouve cette histoire sous le titre de *Frau-Holle* dans le *Kinder narchen* de messieurs Grimm.

également un au monde. Lorsque la famille est menacée de quelque danger, ces génies s'efforcent de lui en donner avis et travaillent à l'en préserver; on les voit quelquefois pleurer et se tordre les bras en présence de malheurs inévitables (1).

Les êtres surnaturels que l'on peut regarder comme les lutins familiers des Irlandais ne ressemblent point aux pucks ni aux brownies des Anglais et des Écossais, que l'on peut considérer comme des esprits d'origine purement teutonne. Ainsi que la plupart des autres fictions populaires de l'Irlande, celle-ci a une origine danoise ou scandinave, origine que l'on remarque également dans beaucoup de traditions et de vieilles histoires concernant les esprits en général, et qui sont identiquement les mêmes que celles que l'on raconte en Danemark. Nous expliquerons plus longuement, en parlant des fées hiberniennes, les causes de l'analogie qui existe entre les mythologies populaires des deux nations; la principale a été l'occupation de la plus grande partie de l'Irlande pendant plusieurs siècles par les Danois, qui y fondèrent plusieurs royaumes.

Les cluricaunes (2) sont, dans la mythologie populaire de l'Irlande, de petits génies qui hantent quelquefois les maisons et s'établissent ordinairement dans les celliers, où ils boivent à longs traits le claret et le porto du propriétaire. Ces esprits s'attachent particulièrement à certaines familles, non pour les aider dans les soins du ménage, mais assez généralement pour les tourmenter et vivre à leur aise aux dépens de leurs hôtes. On voit qu'ils ne ressemblent en rien aux autres lutins familiers, tels que les robins, les pucks, les haussmanners, et qu'ils diffèrent surtout des bons et sensibles brownies de l'Écosse. Les lutins de l'Irlande ont pris tout-à-fait le caractère et les habitudes des joyeux enfants de la Verte-Erin (3);

(1) Walter-Scott. *Border's minstrelsy*, vol. I.

(2) *Cluricaune* est le nom que l'on donne aux génies familiers dans le comté de Cork; on les nomme *luricaune* dans le Kerry; *lurigadaune*, dans le comté de Tippérary; *leprechan*, dans le Leinster; et *loghery*, dans l'Ulster. Tous ces noms sont probablement une corruption du mot *luchraman*, qui veut dire pygmée. *Fairy legends of the south of Ireland.*

(3) Surnom de l'Irlande.

nt ivrognes, fumeurs, querelleurs, rusés, bavards, et ils nent aussi, comme eux, la danse et la musique. Ils se plaint à tourmenter de toute manière les habitants de l'île, et leur rendent rarement service sans leur jouer ensuite elques mauvais tours.

Il faut croire que ces lutins ont bien dégénéré depuis la fin u VIIe siècle, époque à laquelle ils débarquèrent sans doute Irlande, à la suite des *otsmans* (1) ou hommes de l'est, qui emparèrent de la plus belle partie de cette île, et y portèrent ec eux les usages et les superstitions de la Scandinavie. Les ricaunes de nos jours n'ont conservé des *nisses* et des *trol*-s, leurs anciens confrères du Danemarck et de la Norwége, e la taille et le costume. Leur taille est certainement la plus igue qu'on puisse rencontrer, puisqu'elle excède rarement pied de hauteur; quant au costume sous lequel ils appaissent aux hommes, il consiste ordinairement en un habit ert ou gris, un chapeau retroussé et galonné en or; des souers à hauts talons, avec de larges boucles d'argent; quelqueis aussi leur tête est couverte d'un bonnet rouge ou noir. Ils t la figure vieille et ridée; les yeux brillants; leur nez, oéminent et presque toujours d'un beau rouge, est souvent né à son extrémité d'une fleur couleur de pourpre, qui rme une espèce de panache; enfin, on dirait que l'Irlandais, turellement spirituel et moqueur, a épuisé tout le ridicule e son esprit mordant peut déverser, pour faire de ses génies mestiques la plus laide et la plus grotesque des caricatures.

Suivant l'opinion populaire en Irlande, la principale occution des cluricaunes consiste à faire des souliers ou des sats, et leur récréation est de fumer et de boire; ils sont reésentés comme étant avares et malicieux, et l'on croit que squ'ils sont pris par quelqu'un, ils ne peuvent s'échapper disparaître que si, par quelque ruse, ils parviennent à faire er de dessus eux les yeux de la personne qui les tient en n pouvoir; ils sont fins et rusés, et les tours qu'on essaie de

1) Nom que les Irlandais donnent encore aux Danois et aux autres Scanaves.

leur jouer retombent presque toujours sur la personne qui a eu la présomption de s'attaquer à eux. En général, le caractère que l'on prête aux cluricaunes fait qu'on a peu de respect pour ces esprits.

Dans un pays habité par un peuple aussi superstitieux que l'Irlandais, un peuple aussi conteur, et dont l'imagination, comme la langue, ne se repose que rarement, on peut bien penser que les histoires merveilleuses doivent se trouver en plus grand nombre. Aussi les contes du cluricaune seulement pourraient-ils remplir plusieurs gros volumes, si on voulait to[...] les rassembler. Depuis quelques années, on a formé différen[...] recueils des traditions populaires de l'Irlande, recueils intéressants et dont les sujets bien choisis offrent beaucoup d'intérêt aux amateurs du merveilleux (1).

Afin de mieux faire connaître le caractère et les attributio[...] des esprits cluricaunes, nous allons citer, en les abrégeant, quelques contes populaires qui les concernent.

On raconte qu'un de ces lutins avait depuis longtemps établi sa résidence dans les caves du château de Ballyna Carthy, *caves modèles*, s'il en fut jamais, tant par les soins qu'on av[...] apportés dans leur construction, que par les longues rangé[...] de pipes, de tonneaux et de bouteilles contenant d'excellen[...] vins des premières qualités de France et d'Espagne. C'était u[...] caveau secret de ces vastes celliers qu'un cluricaune av[...] choisi pour sa demeure favorite; c'était aussi celui dans lequ[...] M. Maccarthy, le propriétaire du château, tenait ses vins le[...] plus rares et les mieux choisis.

Cependant, avec une cave aussi bien garnie, M. Maccarth[...] ne pouvait trouver un seul homme qui voulût rester quelqu[...] temps chez lui en qualité de sommelier. Tous le quittaie[...] brusquement, après avoir passé quelques jours à son servic[...] sans qu'aucun pût assigner d'autre raison, pour abandonn[...] une aussi bonne place, que les choses extraordinaires qu'i[...] apercevaient dans les caves du château chaque fois qu'ils étaie[...]

(1) Les principaux sont ceux intitulés : *Fairy legends and traditions* [...] *the south of Ireland* et *Irish fairy legends, by Mr Crofton Croker.*

ligés d'y descendre pour vaquer à leurs fonctions. Enfin, faute de mieux, M. Maccarthy avait chargé du soin de ses as un de ses domestiques nommé Jack Leary, qui s'était 'ert de bonne volonté, en assurant son maître qu'il se moait de tous les esprits qui pouvaient hanter les celliers de Ilyna Carthy.

Le jour même où Leary entra en fonctions, son maître avait rité, à la suite d'une partie de chasse, plusieurs gentilshoms du voisinage à dîner, et le sommelier reçut en conséence l'ordre d'être attentif aux trois coups de sonnette, qui ient le signal convenu lorsqu'il faudrait du vin.

Il était près de minuit lorsque les trois coups convenus retirent aux oreilles du sommelier à moitié endormi; aussitôt se dirige vers la cave, et, malgré toutes ses fanfaronnades matin, ce ne fut pas sans quelque hésitation qu'il prit la ute du caveau secret, dans lequel étaient renfermés les vins l'il devait apporter. On y descendait par un petit escalier escpé, fait en pierre, et l'on remarquait d'espace en espace, ns le mur, d'étroits passages ou, pour mieux dire, des cresses, et aussi quelques avancements du roc qui projetaient s ombres profondes devant celui qui descendait avec une nière, et portaient l'alarme dans son cœur.

Muni d'une lanterne et d'un panier, Jack arriva sans obs-le jusqu'à la porte du caveau; mais à peine eut-il mis la f dans la serrure, qu'il entendit des gens qui riaient d'une nière étrange dans l'intérieur de ce réduit; les ris étaient llement éclatants, que quelques bouteilles vides qui étaient r terre, en dehors, furent violemment agitées par ce bruit range.

Après quelques moments d'hésitation, Leary, s'armant de urage, tourna de toute sa force la clef dans la serrure. La rte s'ouvrit aussitôt avec un craquement épouvantable, cable d'ébranler le château, s'il n'eût été solidement assis sur roc.

Le spectacle qui s'offrit alors aux yeux du sommelier épounté dut être bien affreux et bien extraordinaire, puisque npression qu'il en ressentit lui ôta presque la mémoire. Ce-

pendant, il raconta le lendemain au cuisinier qu'il avait entendu des beuglements semblables à ceux d'un taureau enragé, et que pendant ce sabbat infernal toutes les pipes et tous les tonneaux du cellier sautaient et s'entrechoquaient d'une telle force, qu'il ne sait comment ils n'ont pas tous été défoncés.

Après avoir repris ses sens, le sommelier gagna comme il put la salle à manger, où son maître, aussi surpris que courroucé de le voir arriver les mains vides, lui demanda avec impatience où était le vin.

« Le vin est à la cave, au moins je l'espère, Monsieur, dit Jack encore tout tremblant; il faut croire qu'il ne sera pas tout perdu. »

A une seconde question de son maître, le sommelier regarda tristement autour de lui, et ne répondit que par un profond soupir.

M. Maccarthy, sans expliquer alors entièrement à ses convives la cause présumée de la terreur de son domestique, se contenta de leur faire part du dessein où il était de quitter dès le lendemain le château de Ballyna Carthy, en raison de toutes les tracasseries que lui faisaient éprouver ses sommeliers, dont il ne pouvait déterminer aucun à faire son service: « Mais pour aujourd'hui, ajouta-t-il, afin que vous ayez du vin, je vais, puisqu'il le faut, en aller chercher moi-même. »

En disant ces mots, le bon gentilhomme prit des mains de son serviteur stupéfait la clef et la lanterne, et descendit l'escalier étroit et rapide dont nous avons parlé. Arrivé à la porte, qu'il trouva ouverte, il entendit un bruit singulier et semblable à celui que feraient des rats trottant sur des tonneaux. S'étant avancé, il aperçut une petite figure, haute d'environ six pouces, assise sur une pipe de vieux madère, avec un robinet sur ses épaules. M. Maccarthy, levant alors sa lanterne, contempla avec étonnement le petit être qu'il avait devant lui. Sa tête était coiffée d'un bonnet rouge, et il avait un petit tablier de cuir; ses bas étaient d'un bleu clair; ses souliers à hauts talons étaient garnis de larges boucles en argent; sa figure était ridée comme une pomme cuite; son nez rouge était

né d'une petite aigrette de la même couleur, et ses yeux illaient comme deux vers luisants.

« Ah! coquin, s'écria M. Maccarthy, je te tiens enfin; c'est nc toi qui mets depuis si longtemps le désordre dans ma ve; parle, que fais-tu là? — Je suis chez moi, reprit le petit nie sans se déconcerter; mais comme vous avez exprimé it à l'heure à vos convives l'envie de quitter demain ce châ-u, j'espère bien que vous ne laisserez pas derrière vous *iggeneer*, votre petit cluricaune. »

M. Maccarthy, sans lui répondre, ayant placé quelques uteilles dans le panier que Leary avait abandonné dans sa iyeur, referma la porte de la cave et rejoignit la compagnie. réfléchit ensuite qu'il serait bien inutile qu'il quittât Ballyna rthy, puisque le malin Naggeneer paraissait disposé à le ivre partout où il irait. Il continua donc, pendant quelques nées, à aller chercher lui-même le vin dont il avait besoin ur sa table, sans que jamais le respect que le petit cluri-une témoignait pour sa personne reçût aucune altération.

Ce brave seigneur exerça tellement durant sa vie, envers s amis, la cordiale hospitalité hibernienne, qu'à l'époque de mort, sa cave se trouva vide; et comme sous son succes-ur elle ne fut jamais aussi bien remplie, ni aussi souvent équentée qu'elle l'avait été de son vivant, les apparitions de iggeneer tombèrent presque dans l'oubli; l'on dit même ie ce petit esprit fut tellement chagrin de la décadence du llier de Ballyna Carthy, qu'il négligea beaucoup sa toilette, ii avait été jusque-là très-recherchée, et que depuis ce temps ne l'apercevait plus que couvert à peine de quelques lam-aux (1). »

Voici encore une courte histoire assez curieuse et fort ré-nte, qui fera parfaitement connaître jusqu'où peut aller la ilice de ces petits esprits lorsqu'on les contrarie dans leurs ûts, ou qu'on néglige de leur donner la récompense qu'ils endent pour leurs services :

« Un quaker nommé Harris avait dans sa maison un cluri-

1) *Fairy legends and traditions of the south of Ireland*, vol. I.

caune d'une très-petite taille, qui se nommait *Wildbeam*. Il rendait à la famille différents petits services, et si quelque domestique laissait par mégarde le tonneau de bière ouvert, le petit Wildbeam se fourrait dans le robinet, au risque d'être suffoqué, et retenait ainsi le liquide, jusqu'à ce que quelqu'un fût venu tourner la clef. Aussi le quaker avait-il bien soin de recommander à la cuisinière de ne point manquer à laisser chaque jour pour son cluricaune un bon dîner dans la cave, qui était également son lieu de prédilection.

Or, il arriva qu'un certain vendredi la cuisinière n'ayant pu donner au petit gourmand qu'un peu de hareng et quelques pommes de terre froides, elle fut, vers minuit, la nuit suivante, arrachée de son lit par une force invisible, entraînée jusqu'à l'escalier de la cave, qu'on lui fit descendre en la traînant sur les talons. Chaque fois que la tête de la pauvre servante frappait contre la pierre, le malin esprit s'écriait: « *Molly jones! molly jones!*..... des peaux de pommes de terre et des arrêtes de hareng!..... Je te casserai la tête! *Molly jones! molly jones!*..... (1) »

La pauvre fille fut tellement meurtrie, qu'elle garda le lit pendant trois semaines. A la suite de ces actes de violence de la part de son cluricaune, notre quaker crut qu'il n'avait rien de mieux à faire que de changer d'habitation; et comme on l'assura que s'il allait demeurer au-delà de quelque cours d'eau, le méchant lutin n'oserait pas l'y suivre, il loua une maison en conséquence et fit placer tous ses meubles dans des voitures. Le déménagement finit par la cave, et lorsque tous les tonneaux qu'elle contenait furent chargés, on vit le petit cluricaune sauter dessus la charrette, et se fixant dans le trou d'un tonneau vide, s'adresser à M. Harris, en lui disant d'un air malin : « Me voilà, maître! Nous nous en irons tous ensem-

(1) On raconte la même histoire en Angleterre d'un lutin auquel la servante aurait offert, au lieu de son dîner ordinaire, un morceau de pain noir et une tête de hareng. Il la traîna du haut en bas des escaliers en répétant :

« Brown bread and herring cobb!
Thy fat sides shall have many a bob! »

:. — Quoi ! dit le quaker étonné, tu viens aussi ; dans ce
:, mon ami, je vais faire décharger les voitures ; nous som-
s aussi bien ici qu'ailleurs. » M. Harris mourut quelque
nps après ; mais on prétend que le cluricaune n'en demeura
s moins attaché à la famille (1). »

On trouve dans le *Danske folk sagen*, ouvrage qui contient
traditions populaires du Danemarck, une aventure à peu
s semblable, attribuée à un *nisse*, lutin danois, qui est,
nme nous l'avons déjà dit, le prototype du cluricaune d'Ir-
de (2) et du *boggart* ou *boggle* du nord de l'Angleterre,
it nous aurons bientôt occasion de parler.

On raconte également en Allemagne qu'un paysan qui était
t ennuyé de son lutin, qui lui faisait toutes sortes de dégâts,
ès avoir employé tous les moyens imaginables pour s'en
arrasser, prit le parti de mettre le feu à la grange qui était
lemeure habituelle du lutin, et de l'y brûler. Dans ce but,
ommença par la vider de toute la paille qui s'y trouvait ;
s, lorsqu'il n'en resta plus qu'une charretée, il y mit le
, après avoir bien enfermé l'esprit. La grange était déjà la
ie des flammes, lorsque le paysan, regardant derrière lui,
le lutin dehors, perché sur sa charrette et disant : « Il était
nps que nous sortissions ! Nous n'avions pas de temps à per-
! » Le paysan garda son lutin et en fut pour sa grange (3).

Presque toutes les histoires de cluricaunes, qui sont fort
nbreuses en Irlande, se terminent toujours de la même ma-
re que celles que nous venons de rapporter, c'est-à-dire
r un refus positif de la part de l'esprit de quitter la demeure
'il s'est choisie ; et Paddy (4), malgré ses ruses et ses bro-
es (5), est toujours obligé de céder à la ténacité du mali-
ux petit génie.

(1) *Fairy legends*, vol. II
(2) *Danske folke sagen*, *Sambde of. j. M. Thiele*. Copenhagen. 1818.
(3) *Tenzel*, *monatt*, *unterred*, *jan*, 1689, p. 145.
(4) Surnom donné aux Irlandais par les Anglais et les Écossais, que
ds appelle à son tour Jhon-Bull et Jhon-o-Groat.
(5) *Brogues*, réponses plaisantes et facétieuses, attribuées aux Irlandais
leurs voisins, et qui ressemblent assez à celles que l'on prête chez
s à tous les genres de Jocrisses.

Les histoires de lutins que l'on raconte encore en Angleterre et en Ecosse sont déjà, pour la plupart, d'une date un peu ancienne; il n'en est pas de même en Irlande, où les esprits de toute nature continuent à se montrer aux hommes comme dans le bon vieux temps, narguant audacieusement le siècle et ses lumières.

Dans un journal de Kilkenny (1), publié il y a quelques années, on rapporte qu'un paysan irlandais, revenant un soir chez lui, aperçut un cluricaune à l'ouvrage, et comme celui-ci s'enfuit aussitôt, suivant l'habitude de ceux de sa race, le campagnard s'empara du soulier auquel le lutin travaillait. Ce soulier fut soigneusement déposé au bureau du journal de Kilkenny, pour convaincre les incrédules et satisfaire la curiosité publique : peut-être y est-il encore!

Malgré que ces petits lutins soient fort habiles à se soustraire à la vue des hommes, on est néanmoins parvenu plusieurs fois à s'emparer de quelques-uns d'entre eux, dans l'espoir de pouvoir les forcer à déclarer où était cachée leur bourse, que l'on suppose contenir un shelling, qui, quoique souvent dépensé, s'y trouve pourtant toujours. Mais peu de personnes ont été jusqu'à ce jour assez heureuses pour s'emparer d'un semblable trésor, car le rusé et prévoyant lutin a toujours deux bourses, dont l'une contient le shelling magique, tandis que l'autre n'est remplie que de pièces de cuivre. Lorsque le cluricaune se voit pris et qu'il s'aperçoit que toutes ses ruses pour s'échapper n'ont pu lui réussir, il livre cette dernière bourse, dont le poids éveille la cupidité du capteur, et, pendant que, pour examiner son contenu, ce dernier fixe les yeux sur elle, le lutin disparaît aussitôt. Car il est bien connu que les cluricaunes ne peuvent être retenus par ceux qui se sont emparés de leur personne, que par un pouvoir de fascination semblable à celui qu'exerce le chat sur la souris, ou le serpent à sonnette sur l'oiseau qu'il s'apprête à dévorer : pouvoir qui cesse d'agir du moment qu'on a détourné

(1) Ville du comté de Leinster, en Irlande.

vue de l'objet ainsi contenu par cette espèce de charme magique.

Les cluricaunes sont encore considérés en Irlande comme ant les gardiens des trésors cachés : nous en parlerons à cet ard dans un autre chapitre de cet ouvrage.

La mythologie populaire de la Scandinavie fut apportée France par les guerriers de Rollon (1), et comme nous lui pposons une origine commune avec celle des Celtes, que n croit avoir été les premiers habitants de la Gaule, ces ux mythologies auraient dû s'unir facilement. Mais pendant s siècles qui s'étaient écoulés depuis leur séparation de la uche primitive, les croyances gauloises ou celtiques avaient bi de bien grands changements. Domptés d'abord par les omains, les Gaulois avaient adopté le langage et la religion s vainqueurs, et les prêtres de Jupiter avaient partout remcé ceux de Teutatès.

Lorsque l'empire romain reçut la loi du Christ, les proces gauloises furent des premières à embrasser la foi noulle, et elle était déjà fermement établie dans toute la Gaule puis plusieurs siècles, lorsque les Normands, chez lesquels religion d'Odin subsistait encore, firent leur première insion sur les côtes de la Neustrie (2).

Mais si la religion avait subi de bien grands changements hez les Gaulois, les fictions populaires, les croyances superstitieuses étaient encore les mêmes lors de l'arrivée des Normands; et des peuples dont les idées religieuses avaient alors entre elles toute la différence qu'il y a de la vérité au mensonge, se trouvèrent néanmoins croire encore aux mêmes rreurs et avoir, aux noms près, la même mythologie popuaire. Aussi les elfes et les lutins des contrées hyperborées encontrèrent-ils avec joie d'anciennes connaissances sous les vieux chênes de la Gaule, et, comme le dit un écrivain mo-

(1) Au commencement du xe siècle; Rollon embrassa la foi évangélique en 912.

(2) La Suède, un des royaumes scandinaves, ne fut convertie au christianisme que dans le xie siècle.

derne, qui a traité ce sujet avec autant d'esprit que de t
« Les vieilles barigènes de Pomponius Mela reconnuren
sœurs et leurs parentes dans les Nornes et les Valkiries

Mais, de toutes les provinces de la nouvelle Gaule,
surtout dans l'Armorique, « cette région solitaire,
orageuse, enveloppée de brouillards, retentissante du
des vents, et dont les côtes hérissées de rochers sont b
d'un océan sauvage, » ce fut surtout dans l'Armo
disons-nous, que les Normands durent retrouver alo
tactes ces croyances singulières, ces superstitions biz
ces traditions fabuleuses dont le merveilleux nous étonn
core aujourd'hui.

Nous avons déjà fait remarquer la grande analogi
existe entre les génies familiers ou lutins domestique
peuples de la Grande-Bretagne, de l'Allemagne et ce
royaumes scandinaves. Nous retrouverons encore les n
fictions conservées non-seulement chez les Normands,
directement de la Scandinavie, mais encore chez les hab
de l'ancienne Gaule, mélange de Gaulois, de Belge
Francs et de Burgondes, ainsi que chez les Bretons de
morique, qui sont d'origine purement celtique.

On rencontre souvent parmi les superstitions les plu
gulières des peuples, des particularités qui dénotent leu
gine. Chez les Normands, par exemple, qui sont
des régions septentrionales, les esprits servants son
présentés sous la forme de nains, qui est celle qu'on
à presque tous les lutins des contrées du nord (2). Ces
servants habitent généralement les fermes et se plaisen
occupations de la campagne; quoiqu'ils se montrent rare
ils aident invisiblement les faucheurs et les moisson
dans leurs travaux, cueillent les pommes avec les jeune
et donnent même du soin au potager de la maison. Con
Puck ou Robin-Hood des Anglais, ils se dépitent et dém

(1) *Origine de la féerie*, lettre XVIIIe, p. 104.

(2) Voyez à cet égard le chapitre suivant, dans lequel nous
de la nature des *duergars* ou nains de la Scandinavie et de l'Allem

vent tout dans le ménage, si la servante oublie par hasard leur jeter *avec la main gauche* leur portion de repas sous able. Ces esprits assistent aux veillées, assis dans un coin foyer rustique, et filent avec les bergères le lin, dont un oton, qu'ils déroulent en s'en allant, leur sert de monture ir retourner dans les vastes plaines de l'air (1).

La croyance aux lutins domestiques ou esprits servants très-ancienne en France, et y était encore générale, il y a ins d'un demi-siècle, parmi les habitants des campagnes. passage de Gervais de Tilbury, qui écrivait ses *Otia im-alia*, dans le XII[e] siècle, nous prouve qu'à cette époque les yances populaires anglaises et françaises étaient les mêmes icernant cette espèce de lutins, et que leur caractère et irs attributions étaient alors absolument semblables.

« Il y a, dit-il, une espèce de démons, appartenant à une e d'esprits cachés et d'une origine inconnue, que les An-is appellent *portuni* ou *portunds*, et les Français *neptuni neptunes*, qui se plaisent de préférence parmi les habi-ts de la campagne, chez lesquels ils passent souvent les its à veiller aux soins du ménage. Dès que tout le monde retiré et que les portes sont fermées, ils viennent se chauf-au foyer, et tirent de leur sein de petites grenouilles qu'ils ngent, après les avoir fait rôtir sur les charbons (2). Ils ont r vieux et la figure ridée ; ils sont d'une très-petite stature, us de haillons et n'ont pas un demi-pouce de haut. Mais

1) Wis, *Voyage dans l'Oberland*, tom. II, pages 8 et 10. On retrouve ore à présent cette fiction des nains et des esprits servants chez tous peuples d'origine scandinave. — Voyez le *Conservateur suisse*, par del, t. IV, p. 264 et suiv., ainsi que Scheuchzer, *Voyage dans les es*, pour les croyances suisses à ce sujet.

2) Walter-Scott, dans son *Minstrelsy*, en parlant de ces grenouilles que ngeaient les *portuni*, voit dans l'action de ces lutins une preuve de r origine française. Pour comprendre cette plaisanterie bien innocente romancier écossais, il faut savoir que non-seulement le *peuple* de la nde-Bretagne, mais des personnes d'un rang élevé dans la société, yaient et croient encore que les Français ne vivent absolument que de pe maigre et de grenouilles. Nous avons entendu en Ecosse, en 1813, *gentleman* qui avait voyagé en France, raconter fort sérieusement que Français vivaient principalement de grenouilles. (*Lived chiefly upon gs.*)

s'il y a dans la maison quelque travail difficile, ils le font encore plus facilement que les hommes. On dit qu'il est de leur nature d'obliger, mais jamais de nuire (1). »

Depuis longtemps, les neptunes sont entièrement oubliés en France. Leurs attributions sont devenues l'apanage d'esprits d'un caractère moins pacifique, qui obligent quelquefois les hommes, plutôt par caprice que par bienfaisance. Tel est le *tensarpoulict*, esprit domestique des Bretons, qui offrent une grande ressemblance avec le *puck* et l'*hudikin* des Allemands et le *Robin-Good-Fellows* des Anglo-Saxons. Ce lutin famil s'introduit dans l'intérieur des maisons, où il se plaît à v quer aux soins du ménage. Comme Hudekin, il devient fa tasque et méchant à la moindre contradiction qu'il éprou Il quitte alors le foyer qu'il affectionnait et cherche à jou la personne qui l'a offensé tous les tours imaginables. « So vent même on l'a vu se mettre en embuscade près d'un p pont de pierre fort étroit, situé à l'extrémité d'un faubo de Morlaix, et pousser dans les flots les personnes qui ne l demandent pas la permission de passer. (2). »

Don Calmet parle d'un esprit obligeant qui apparut 1210, à un bourgeois d'Epinal, nommé Hugues. Cet esp faisait des choses tout-à-fait merveilleuses, et parlait à tout monde sans se montrer. Un jour, entre autres, Hugues vo lant se faire saigner, dit à sa fille de préparer des bandelettes Le lutin alla aussitôt prendre une chemise neuve dans un autre chambre, la déchira par bandes, et vint ensuite la pré senter au maître en lui disant de choisir les meilleures. C

(1) « Illi enim in Anglia dæmones quosdam habent, dæmones, inquam, nescio dixerim, an secretæ et ignotæ generationis effigies, quos Galli neptunos, Angli portunos nominant. Istis insitum est quod simplicitatem colonorum amplectantur, et cum nocturnas propter domesticas operas agunt vigilias, subito clausis januis, ad ignem calefaciunt, et ranunculos ex sinu projectas prunis impositas comedunt; senili vultu, facie corrugata, statura pusilli, dimidium pollicis non habentes. Panniculis consertis induuntur, et si quid gestandum in domo fuerit, aut onerosi operis agendum, ad operandum se jungunt, citius humana felicitate expediunt. Id illis insitum est, ut obsequi possint et obesse non possint. » *Otia imperalia*, pag. 980. Gervais de Tilbury, naréchal du royaume d'Arles, écrivait son ouvrage sur les bords du Rhône.

(2) *Voyage de Cambri dans le Finistère*, t. II, p. 68.

›rit invisible sellait les chevaux, faisait sécher le linge et pliait plus proprement que n'aurait pu le faire la plus ha- e blanchisseuse. Il resta pendant six mois dans la maison Hugues, ne fit de mal à personne et ne rendit que de bons rvices (1).

Tel était encore le lutin Orthon, dont Froissard raconte nguement et sérieusement l'histoire dans sa Chronique, et ii rendit pendant longtemps de grands services à Raymond, igneur de Corasse. Presque toutes les nuits, ce lutin venait i rapporter ce qui s'était passé la veille en Angleterre, en ongrie ou dans tel autre lieu. Raymond en faisait son profit, pendant cinq ans on ne put concevoir comment il était ins- uit de tout. Mais au bout de ce temps, il parla de son mes- iger au comte de Foix, qui lui inspira le désir de le voir, et Raymond ayant témoigné au lutin sa curiosité, celui-ci lui dit le prendre garde à ce qu'il apercevrait le lendemain à son le- er. Cependant, cette journée se passa sans que le curieux ait u rien de remarquable. Le soir, il en fit des reproches à Or- thon; celui-ci s'excusa et dit : « N'avez-vous pas vu ce matin leux fétus de paille qui tournoyaient ensemble sur le parquet ? — Oui, répondit Raymond. — Eh bien ! c'était moi. » Le lu- tin lui promit ensuite de se montrer encore le lendemain à son éveil.

En conséquence, Raymond fut se promener dans la basse- cour du château, et, jetant les yeux de tous côtés, il aperçut une truie d'une grandeur extraordinaire, maigre, hideuse, ayant les oreilles pendantes, le museau fort long, et le regard de travers. Le seigneur de Corasse, ne croyant pas encore que ce fût là son démon, fit lâcher ses chiens après cette truie, qui disparut aussitôt en jetant un grand cri.

Depuis lors, Orthon ne revint plus, et le seigneur de Co- rasse mourut dans l'année.

Agricola rapporte que Hans de Rechenberg lui avait ra- conté des choses extraordinaires d'un valet qui le servait, ainsi

1. Don Calmet, *Histoire des apparitions et des vampires.*

que son père, quand ils faisaient la guerre en Hongrie. Un jour, ce valet fut chargé d'aller porter un message à un grand seigneur, et comme son maître pensait qu'il serait longtemps à revenir, il alla par hasard faire un tour à l'écurie. Quelle fut sa surprise d'y trouver le valet couché sur le foin, près des chevaux, et dormant. Il entra en colère, et lui demanda comment il se faisait qu'il fût là? Le valet se leva, et tirant une lettre de son estomac : « Voici, dit-il, la réponse. » Or, la distance qu'il avait à parcourir était grande, et il eût été impossible à un homme d'être aussitôt de retour. Ce qui fit voir évidemment que le valet n'était autre qu'un esprit, et ce qui le prouva, c'est qu'il finit par disparaître sans que personne sût où il était allé.

Luther raconte également l'histoire d'un esprit valet qui tira son maître de prison en l'emportant avec ses fers à travers les airs (1).

Le follet, que l'on confond souvent avec les feux follets, est un des esprits servants dont la croyance est la plus généralement répandue dans nos campagnes.

Les Landais et les Médoquins, leurs voisins, parlent familièrement de ces lutins, qu'ils représentent comme des êtres invisibles qui s'attachent aux animaux, surtout aux chevaux dont ils tressent les crins de manière à ne pouvoir être démêlés; ils se gardent bien de le tenter, ce serait éloigner le lutin dont la surveillance entretient le cheval en bon état.

Cette superstition est encore une de celles qui s'est conservée le plus longtemps, et qui subsiste même encore en ce moment dans la plupart des anciennes provinces de France. Le nom donné à ce lutin varie suivant les localités; dans la Sologne on l'appelle *le sotray* (2); dans le Poitou, *le crion;* dans quelques parties de la Normandie, c'est *le cheval bayart;* en La

(1) *Agricola, Spirüchwort*, 301, fol. 172. — Luther, *Tirsh-Reden*, 4(
(2) Sotrais, sotret ou soutré. Le palefrenier du cheval dont le sotray s'est emparé est exempt de le panser. Le sotray s'en charge toutes les nuits, il tresse sa crinière avec tant d'adresse que la main d'un homme ne pourrait en faire autant. Il ne faut pas épier le sotray, ce serait porter préjudice au cheval.

doc, on le nomme *drac*, et on lui attribue le pouvoir de montrer sous telle forme qui lui plaît. Mais ces esprits sont s généralement connus en France sous le nom de follets, et it presque toujours considérés comme invisibles.

Il y a encore des esprits de la même espèce qu'on nomme mmunément *femmes blanches*, qui apparaissent dans les ries, tenant des bougies allumées, d'où elles laissent tom- des gouttes de suif sur le crin des chevaux, qu'elles pei- nt et tressent proprement. Mais pour peu qu'on les irrite, même qu'on les contrarie, elles entortillent la crinière d'une e manière, qu'il est alors impossible au plus habile de dé- e un seul des nœuds qui a été serré par ces esprits. Il n'est endant pas rare de trouver un beau matin toutes les cri- res aussi bien peignées et aussi luisantes que si elles avaient arrangées par le plus adroit palefrenier. C'est la *dame blan-* des Allemands à laquelle Schott et Bekker donnent le ne caractère et les mêmes occupations (1).

n des lutins familiers qui paraît fréquenter encore avec d'assiduité les campagnes de l'ancienne Neustrie est celui éralement connu sous le nom de *Gobelin*. Du mot sueo- nique *gubbe* (vieillard), employé également pour exprimer démon, les Normands paraissent avoir formé *goblin* ou *elin* presque *gubbe leine*) (2). Cette croyance, que nous posons devoir être d'origine normande, est fort répandue s toute la France.

i le gobelin normand n'est pas doué du caractère obligeant es confrères les *brownies*, les *haussmannes* et les *nisses* pays septentrionaux, il possède au moins toute la malice n attribue aux *pucks*, aux *hudekins* et aux *cluricaunes*. oblige les hommes, c'est toujours par caprice, et il se plaît t à leur jouer de mauvais tours; aussi son nom produit- esque toujours dans nos campagnes une frayeur supersti-

(1) *Shotus*, *Magia univers.*, p. 359. — Bekker, *Bezauberte Welt*, I, 289.

(2) C'est le *gobelinus* de la basse latinité. Quelques-uns font venir le obelin, soit d'un diminutif de *koboldein* ou de la terminaison féminine *ldinn* (de *kobold*, esprit des mines des Allemands, dont nous parle- dans le chapitre suivant.)

tieuse. Ces lutins se glissent dans les maisons, où ils cherc
toutes les occasions de faire des niches à leurs hôtes. Ils fi
pent dans les portes, ils remuent les meubles, donnent
coups sur les tonneaux, cognent contre les plafonds et les p
chers, sifflent à mi-voix, poussent des soupirs lamental
tirent les couvertures et les rideaux des gens qui sont couc
enfin, on les accuse même de pénétrer, dans leurs accè
colère et de méchanceté, jusque sous le toit des nourrice
d'échanger les enfants nouveaux-nés ou de leur substituer
fruits diaboliques du commerce des incubes.

Les gobelins prennent toutes sortes de formes. Il y en a
un autrefois à Évreux, qui était devenu célèbre, et que s
Taurin expulsa de l'ancien temple de Diane de cette vi
« Ce lutin continua néanmoins, dit Ordric Vital (1), à ha
la ville sous diverses formes, mais ne faisant de mal à p
sonne, car saint Taurin le lui avait défendu. »

Dans quelques endroits de la France, les gobelins sont c
sidérés comme une espèce de lutins domestiques, que l'o
soin de nourrir des mets les plus délicats, parce qu'ils app
tent à leurs maîtres du blé volé dans les greniers d'autrui
est vraiment curieux de retrouver cette vieille superstitio
l'ancienne Gaule chez les Borussiens (*Borusci*), les Pruss
du xᵉ siècle, venus du fond de la Lithuanie, et qui faisa
primitivement partie de la grande migration sarmate. L
koltkys ou génies domestiques allaient également, co
nous l'avons déjà dit, dérober du blé dans les greniers
autres pour l'apporter dans ceux des personnes qu'ils a
tionnaient.

En Angleterre, où les croyances populaires sont de
longtemps confondues, on donne généralement le nom de

(1) Ordric Vital, originaire d'Orléans, né en Angleterre en 1075,
ligieux de l'abbaye d'Ouche (Saint-Esroult), en Normandie, a laissé
vrage fort curieux, dans lequel, parmi quelques fables, on trouve
coup de faits fort intéressants, qu'on ne trouverait pas ailleurs,
par rapport à la Normandie et à l'Angleterre, que par rapport à la Fr
Cet ouvrage, intitulé : *Histoire ecclésiastique*, en 13 livres, a été im
par Duchesne dans les *Historiæ normandrum scriptores*. Paris,
in-folio.

n et de hob-goblin à toute espèce d'esprits, tels que les lu-s, les follets, les revenants mêmes. Les histoires que racon-it les vieilles femmes dans les longues soirées d'hiver, et i font souvent trembler l'auditoire épouvanté, s'appellent s histoires de goblins *(goblin's-stories)* :

Meantimes the villages rouses up the fire
While well attested and as well Belliev'd
Heard solemn, goes the goblin-story round (1).

Le gobelin anglais, qui est le *bogle* ou *boglebo* des Écossais, rend dans le comté d'Yorck le nom de *bhar-guest*, *bhar-geist*, qui annoncerait une origine teutonne (2); on le nomme aussi *dobie* (3); mais on l'appelle plus communément *boghart* ou *boggle* dans tout le nord de l'Angleterre. Cet esprit, comme le gobelin des Français, est rarement visible aux yeux des hommes, et ne se laisse voir que des bestiaux, surtout des chevaux, et alors on dit qu'ils ont pris le boggle, expression du pays d'Yorck qu'on emploie quand on veut dire qu'un cheval est ombrageux.

On raconte bien des histoires fort curieuses sur ce boggart, qui paraît s'attacher à certaines maisons, dont il se plaît à tourmenter les habitants, particulièrement les enfants, pour lesquels il semble avoir une grande aversion. Il leur arrache souvent leurs tartines de beurre et leur écuelle de lait, agite pendant la nuit les rideaux de leurs lits, et place souvent sur leur estomac un poids énorme, semblable à celui d'un être humain, prêt à les étouffer; il monte et descend les escaliers avec grand bruit, jette sur le plancher les plats et les assiettes, et cause beaucoup d'autres dégâts dans la maison.

Nous pensons que le boggart ou boggle est le même démon dont Shakespeare, qui était très-versé dans la mythologie populaire de son temps, a parlé sous le nom de *flibberti gibbet* :

(1) Thompson's seasons.
(2) Ce nom a beaucoup d'analogie avec celui de *Berstucs*, nains des maisons en Prusse.
(3) *Dobie* veut dire spectre en vieil anglais.

« C'est ce lutin, dit-il, qui sort au couvre-feu et rôde toute la nuit, jusqu'au chant du coq; il rend les enfants louches, donne la cataracte, fait venir le bec de lièvre, nielle le froment et nuit à tout ce qu'il y a sur la terre (1). »

Le *duende* des Espagnols semble être absolument le même que le puck, le hudekin et les autres esprits domestiques dont nous avons parlé; c'est un lutin tout-à-fait familier, et son nom, suivant Covarrubias, est un abrégé de *dueno de casa*, le maître de la maison. Ce démon est doué d'un pouvoir étonnant pour changer de formes, et c'est ainsi que dans l'excellente comédie de Calderon, intitulée *la Dama duende*, le *gracioso* ou niais soutient que le duende a apparu sous la figure d'un petit capucin :

.... Era un frayle
Tamanito y tenia puesto
Un cucurucho tamano
Por estas senas creo
Qué era *duende capucino*.

Ce lutin s'appelle *monaciello* dans le royaume de Naples, *le servant* en Suisse, ainsi que dans le pays de Vaud, où il prend soin des vaches et les mène paître au milieu de l'herbe épaisse et du thym fleuri.

Au reste, que ces esprits ou génies familiers nous soient représentés sous le nom de pucks, de brownies, de goblins, de duende, de lares ou de démons, nous observons chez tous une ressemblance générale; tous ont été considérés comme gardiens du foyer domestique; tous, à quelques exceptions près, y apportent le bonheur et en éloignent le mal; et l'auteur des *Hymnes d'Orphée* donne les mêmes attributions au démon particulier de son invocation, qu'Hildebrand à toute la troupe des *gutichens* ou des brownies (2).

(1) Shakesp., *King-Lear*, act. III, sc. 4.
(2) Voyez *Orphée*, hym. 72. — Et *Hildebrand vom hexen* ..., pag. 310.

CHAPITRE II.

, des Esprits des mines et des Gardiens des trésors cachés.

« Litle was king Laurin, but from many a precious gem, his wondrous strenght and power and his bold courage came; tall at times his stature grew, with spells and grammary, then to the noblest princess fellow might he be (1). »

OLD LAI.

Sterlusson, le savant compilateur de la seconde nous apprend que les génies lumineux, dont le plus beau que le soleil, résident dans *Alfheim*, un

i Laurin était petit, mais il tirait sa force étonnante, son pouâle courage d'un grand nombre de précieux talismans; quelissait être d'une taille élevée, et pouvait se grandir au moyen igiques; il était digne alors d'être l'amant de la plus noble

ieux lai sur le roi Laurin, qui se trouve dans les antiquités 'ebber.

il Sigfusson, né en Islande en 1057, pays où les sciences et saient, lorsque les autres contrées étaient plongées dans l'isembla une grande partie de tous les chants et poèmes scann composa un recueil auquel il donne le nom d'*Edda*, mot a gothique, signifie *aïeule*, et dont la signification particute circonstance, n'a pas encore été bien déterminée. Cet ouré pendant plusieurs siècles, et découvert en 1643 par l'évêvensen; mais alors il n'était plus complet, et il est à craindre ouve pas le reste. Schimmelmann, auteur d'une bonne traiande de ces poèmes, considère l'*Edda* comme le plus ancien tes, et le fait remonter jusqu'à quinze cents ans avant notre pour ce peuple, dit-il, pour les Goths, Les Sueves, les Vanutres nations du Nord, depuis leur première émigration de adition aussi vraie, aussi ancienne, aussi certaine que toute n écrite, dont un peuple puisse se glorifier. » L'authenticité ependant été attaquée, et le savant Huet a été jusqu'à dire fruit de l'imagination de Sæmund, ce qui lui eût été bien rouver. D'un autre côté, le R. P. Erasmus Müller, dans son *alchre*, et plusieurs autres savants distingués de l'Allemagne, ement défendu cette même authenticité, que nous croyons tre révoquée en doute. — La seconde *Edda* fut composée rès la première, au milieu du XIIIᵉ siècle, par Snorro Ster-

des palais du ciel (1), tandis que les entrailles de la terre recèlent les génies noirs, ou génies des ténèbres. Les premiers sont d'une nature généreuse et bienfaisante ; ils ont en partage l'immortalité, car les flammes de Surtur ne pourront les consumer, et leur dernière demeure sera dans *Vid-Blain*, le douzième ciel des bienheureux (2). Les autres, au contraire, sont d'un caractère haineux et méchant ; ils sont sujets aux maladies et à la mort.

Les Islandais modernes considèrent tous ces lutins, qu'ils nomment *pucks* ou *puki* (3), comme vivant sous une monarchie absolue ; ils croient que ceux de leur île sont gouvernés par un vice-roi, qui fait deux fois par an le voyage de Norwége, accompagné d'une députation de pucks, pour aller rendre hommage et fidélité au monarque suprême de la gent lutine, qui continue à résider dans la mère-patrie. Il est évident, d'après cette croyance, que les Islandais regardent les lutins comme étant, ainsi qu'eux-mêmes, de simples colons dans l'île.

Les plus proches alliés des lutins noirs sont les nains ou *duergars* de la Scandinavie, qui sont également de deux sortes ; les uns bienfaisants et amis des hommes, les autres capricieux, vindicatifs et irrascibles. Cette croyance était celle de tous les peuples du Nord, et on retrouve les nains dans leurs plus anciens sagas, où ils remplissent ordinairement les rôles les plus importants, et rachètent l'infériorité de leur taille par une adresse sans égale et une sagesse bien supérieure

lusson, savant, habile et juge suprême d'Islande, qui imagina d'extrai de tous les anciens poèmes des Scaldes ce qu'il y avait de plus importa concernant la mythologie scandinave. La première est une espèce d'ar thologie poétique, dont la seconde est une explication. Ces deux livr sont tout ce qui nous reste de la mythologie et de l'histoire héroïque d fils d'Odin.

(1) Par opposition au Niflheim, l'enfer, qui était de glace et situé : pôle nord. Cette idée nous semble très-naturelle, et distingue bien posit vement les religions du Nord de celles du Midi.

(2) Les Scandinaves parlent sans cesse de la destruction de l'Univers par Surtur, prince des mauvais génies, qui habite un monde lumineu situé vers le Midi.

(3) Voyez le chapitre précédent sur l'origine du mot *Puck*. On donne g néralement ce nom, en Islande, à toutes sortes d'esprits.

lle des mortels. Dans la symbolique du Nord, les géants présentent la force brutale, la matière, et les nains la culté d'esprit, l'intelligence.

Ces génies, qui ressemblent aux hommes par l'aspect, habint les rochers et l'intérieur des montagnes. On leur attribue s qualités surnaturelles et la prescience; ils sont habiles dans us les arts, surtout dans la fabrication des armes, et ont ne connaissance profonde des métaux précieux, ainsi que la manière de les extraire du sein de la terre. Les Norwéens attribuent le beau poli du cristal de roche au travail e ces ouvriers merveilleux.

La langue des nains est le *duerga-mal,* ou l'écho des montagnes. De cette dénomination, toute poétique, a pris naissance le mètre islandais, que l'on nomme *galdra-lag,* ou lai magique, dans lequel le dernier vers de la première stance st répété à la fin de chacune des suivantes. C'est toujours lon ce mode que s'expriment les fantômes et les esprits ans les sagas islandais, et les Anglo-Saxons en faisaient sage dans leurs charmes métriques. Dante a également employé le galdra-lag, dans l'inscription placée au-dessus de a porte de l'enfer, et Pope se sert de ce genre de poésie pour erminer toutes ses élégies.

On n'est point encore parvenu à s'assurer d'une manière précise combien les *duergars* de l'*Edda* différaient originairement d'une autre classe de petits esprits, que l'on retrouve dans les mythologies populaires de toutes les nations de l'Europe. On peut, en effet, considérer les traditions du Nord concernant les nains comme les parties les plus obscures de la doctrine eddaïque. L'idée que l'on semble avoir eue dis que ces génies pouvaient résider dans les pierres, nous semble appartenir à la même croyance qui donna naissance aux *pierres animées* (*listoi empsukoi*) de l'antiquité. L'auteur du poëme d'Orphée sur ce sujet parle d'une de ces pierres que possédait Helenus, qui non-seulement rendait les oracles, mais que l'on apercevait respirer (1). Dans les

1 Vers 330 et suiv. Nous parlons encore ailleurs de ces pierres animées et rendant des oracles.

autres contrées de l'Europe, les traces de l'existence des n[illegible] considérés comme divinités présidant aux métaux, et [illegible] ment occupées des travaux de la forge, ne sont donc p[illegible] aussi claires que chez les peuples du Nord; et, si quel[illegible] traditions éparses semblent favoriser l'opinion contraire, [illegible] n'en est pas moins certain que ces sortes d'esprits ont, p[illegible] que partout ailleurs qu'en Allemagne et dans l'ancie[illegible] Scandinavie, été souvent confondus avec les brownies et [illegible] autres lutins domestiques.

Les plus anciennes traditions allemandes ou scandin[illegible] dans lesquelles il soit fait mention des nains, nous les re[illegible] sentent constamment semblables à ces divinités métall[illegible] giques, qui, dans la mythologie des Hellènes, étaient con[illegible] bien anciennement sous les noms divers de *cabires*, d'*[illegible] phastie*, de *telchines* et de *dactiles idéens* (1). Cependant [illegible] passion des Grecs pour le *beau*, qu'ils aimaient à retro[illegible] partout, leur fit par la suite convertir ces anciennes divi[illegible] en *curetes*, en *corybantes* et en *dioscures*, brillant de j[illegible] nesse et de beauté (2); de là naquit, dans la nomenclature [illegible] ces dieux inférieurs, une confusion qui brava tous les effo[illegible] que fit Strabon (3) pour réduire cette nomenclature en systè[illegible] Quelques savants ont pensé que l'on pouvait retrouver le n[illegible] de l'ancienne mythologie sur les médailles de Cossyra (4), [illegible] la figure qui y est représentée s'accorde parfaitement avec l[illegible] description du nain des Mines donnée par Prætorius (5). O[illegible] retrouve également l'*idée* du nain de l'antiquité, suivant l[illegible] croyances égyptiennes, dans une petite figure nue, que que[illegible] ques savants ont pris pour Osiris (6), mais qui représente, sel[illegible] d'autres, dont nous adoptons le sentiment, le dieu nain [illegible]

(1) Voyez, sur ces divinités, Hérodote, II-51. — Pausanias, IX-22. [illegible] Strab. X. On appelait aussi *dactyles idiens* des pierres auxquelles [illegible] croyait une vertu miraculeuse, et dont on faisait des talismans qu'[illegible] portait au pouce.

(2) Pausan, V-37, Diod. V.

(3) Voyez le Xe livre de sa géographie, sous le titre de *Theologoumen[illegible]*

(4) Ile de la Méditerranée, au nord de Mélite.

(5) *Anthropodemus plutonicus*, I, p. 243.

(6) Une de ces figures se trouve parmi les *terra cottas* du *British museu[illegible]* sous le n° 42.

mphis, dont la difformité excitait le rire et le mépris de mbyse. Cette petite divinité, à laquelle quelques-uns ont ui donné le nom de *phtas* et celui d'*hephœstus*, présente e grande ressemblance avec les *patœci*, ou divinités tutées de Phénicie, auxquelles Hérodote a donné la figure n pygmée (1).

L'opinion ou le préjugé de l'existence de ce peuple de ins est extrêmement ancienne ; Homère, Hésiode et Arise font mention des pygmées ; Aristote les place dans le isinage des sources du Nil (2) ; d'autres leur assignent thiopie pour demeure ; d'autres, enfin, prétendent qu'ils bitent les régions lointaines de l'Inde, vers les sources du nge (3). Les anciens ne variaient pas moins sur la stature s pygmées que sur le pays qu'ils habitaient ; tandis que abon ne leur donne que trois palmes de haut (4) ; d'autres, mi lesquels nous citerons Aulu-Gelle, leur donnent une le d'environ deux pieds (5). Les uns, comme Pline, rapitent que leurs demeures sont bâties avec des plumes et des uilles d'œufs mêlées avec de l'argile ; d'autres disent, ainsi 'Aristote, qu'ils habitent la terre comme les troglodytes (6). mère et Juvénal ont chanté les combats des pygmées contre Grecs (7), et les auteurs les plus graves de l'antiquité nt pas dédaigné de s'occuper de ce sujet (8). Enfin, on rouve les pygmées jusque dans les versets des prophètes, Ezéchiel dit, en parlant de la magnificence de Tyr : « *Sed*

(1) *Thalia*, c. 37.
(2) Hist. animal, lib. VIII, cap. XII.
(3) Philostrate.
(4) Géog., lib. II, cap. I, p. 70. Le palme grec était de quatre doigts, le sixième d'une coudée grecque.
(5) Noct. attic., lib. IX, cap. IV.
(6) *Hist. nat.*, lib. VII, cap. X.
(7) *Iliad.*, I-V, 3 et suiv. — Juven., sat. XIII, v. 167 et suiv.
(8) Philostrate a parlé du combat que les pygmées livrèrent à Hercule : st le sujet de son XXIIe tableau, lib. II. On y voit l'armée des pygmées posée, dans un savant ordre de bataille, contre les différentes parties du ps d'Hercule : une phalange combattait contre sa main gauche, et deux rtes contre sa droite. L'attaque des pieds était confiée aux archers, celle des jambes à la troupe nombreuse des frondeurs. Le roi lui-même, l'élite de ses guerriers et plusieurs machines de guerre, marchait ntre la tête.

et pygmæi qui erant in turribus tuis pharetras suas suspenderunt in muris tuis per gyrum; ipsi compleverunt pulchritudinen tuam (1). » La croyance aux nains remonte de la plus haute antiquité, et, comme toutes les autres, el son origine en Orient.

Quelques écrivains modernes ont cru trouver le protot des duergars de la mythologie scandinave parmi les Lapon les Finnois, « qui, fuyant, dit Walter-Scott, le sabre ex minateur des ases (2), se réfugièrent dans les régions plus reculées du Nord, pour se soustraire à la fureur de l ennemis. Ces peuples étaient d'une très-petite stature, probablement fort habiles dans l'art d'extraire et de fo les métaux dont leur pays abonde. Peut-être aussi avaient quelques connaissances des changements de l'atmosphère des phénomènes météorologiques, qu'on pouvait alors c sidérer comme surnaturelles. Quoi qu'il en soit, on a sup que les infortunés qui cherchaient dans les cavernes un ré contre les persécutions des Ases avaient été en quelque s dédommagés de leur infériorité en force et en stature, l'art et le pouvoir magique dont on les croyait doués, et ils n'étaient peut-être redevables qu'aux idées superstitie de leurs ennemis. Ces fugitifs redoutés, quoique oppri furent assez naturellement assimilés aux lutins des Germ nommés *kobolds*, du nom desquels le goblin anglais e bogle écossais, par quelque inversion et altération da prononciation, sont évidemment dérivés (3). »

Tels sont les raisonnements que Walter-Scott a empru au docteur Leyden, son compatriote, sur l'origine supp des duergars scandinaves, dans son ouvrage sur la démon gie, et qu'il paraît avoir adoptés comme les plus probal Cependant, quelque respectable que puisse nous paraître

(1) « Et les pygmées, qui étaient sur vos tours, ont suspendu carquois le long de vos murs, afin qu'il ne manquât rien à votre bea Ezéchiel, chap. XXVII, — II.

(2) Goths asiatiques, qui suivirent Odin dans son expédition en Sca navie, alors habitée par les tribus finnoises et lapones.

(3) Walter-Scott. — *Letters on demonology*, page 130 et suiv.

blable autorité, on nous permettra de contredire sur ce t l'opinion des démonographes écossais. En effet, quoi-l soit certain que les Finnois se soient longtemps enorgueil-lu commerce qu'ils prétendaient avoir avec le diable, et ls aient toujours été redoutés de leurs voisins comme sor-s et conjureurs, il n'en est pas moins vrai que, malgré s connaissances dans les sciences magiques et métallurgi-s, on doit les regarder comme bien inférieurs à ces habiles riers qui forgèrent jadis le marteau de Thor, les tresses ies de Siva, la baguette merveilleuse d'Odin, et qui nent une place si remarquable dans la cosmogonie sau-e des Ases.

i l'on voulait chercher à éclaircir ce mystère suivant la hode hiéroglyphique des anciens Rosecroix, on pourrait t-être prétendre que, par ces êtres ainsi personnifiés, on a la représenter l'élément métallique ou les gazes qui, étant véhicules dans les entrailles de la terre, remplissent les es qui contiennent le métal et y circulent avec le fluide trique et magique de ce monde abrégé.

uoiqu'il en soit, les êtres connus sous le nom de Duergars, s la mythologie scandinave, sont trop purement allégo-es pour qu'on puisse les considérer comme étant le résul-les idées de magie attachées au caractère d'hommes d'ex-ion finnoise ou laponne, dispersés par les guerriers lin dans les vastes solitudes du Nord. Une des plus ides preuves de l'ancienneté primitive de ces esprits ou es souterrains, c'est qu'on les retrouve, avec toutes s attributions, dans les plus anciennes traditions teu-es, conservées dans le *Niebelungenlied* et dans *le Livre Héros* (1), traditions qui tirent leur origine de plaines où innois ni les Lapons n'ont jamais planté leurs tentes, et de tagnes dont les solitudes n'ont jamais recelé aucun d'eux. 'ailleurs, l'origine des nains est bien clairement décrite

Le *Niebelungenlied*, est un livre d'une très-haute antiquité que aurons souvent occasion de citer dans cet ouvrage, ainsi que l'*Hel-uch* : MM. Grimm ont fait une nouvelle publication de ce dernier, le titre de *Deutshe sagen herausgegeben*, Berlin, 1816.

dans l'*Edda*, livre qui contient la mythologie des anci
Scandinaves; et comme il est probable que les croyan
qu'elle renferme furent apportées de l'Asie, par les Scyt
d'Odin, dans leur émigration vers le Nord, on doit en concl
que les Ases croyaient aux nains, qu'ils nommaient Duerg
longtemps avant d'avoir connu les Finnois et les Lap
avec lesquels on prétend les assimiler; voici comment c
origine est racontée dans l'*Edda* :

« Les fils de Bore, Odin et ses frères tuèrent le g
Yme ou *Ymer*, et, le traînant ensuite au milieu du ch
formèrent la terre de son corps, les mers de son sang
ciel de son crâne. Mais des vers nombreux, produits
la putréfaction, s'étaient formés dans le corps du mon
lesquels, par ordre des dieux, reçurent en partage la f
et la raison humaine. Ces petits êtres avaient des form
trêmement délicates, et résidaient continuellement dan
cavernes souterraines ou dans les fentes des rochers
étaient remarquables par leurs richesses, leur activité et
méchanceté. Ils possédaient, en outre, des connaissances
naturelles, la prescience, l'habileté dans tous les arts,
excellaient surtout dans la fabrication des armes (1). »

Il ne nous paraît guère probable que les Ases aient
donné aux Finnois et aux Lapons, leurs ennemis, une
gine presque divine. On peut encore moins, selon nous,
appliquer cet autre passage de la *Volu-Spa* : « Voi
palais qui se dresse avec ses murailles resplendissantes
et s'élève vers le ciel. Les nains iront y bâtir leurs de
et goûteront à tout jamais les joies du Paradis (2). »

Quelques auteurs modernes ont cherché, récemment
core, à élever des doutes sur l'authenticité des *Eddas*,

(1) Ex Ymeris carne
Terra creata est;
Ex sanguine autem mare,
Ex cranio autem cælum, etc.
(Edda sæmundar hinns froda 58).

(2) *Volu-Spa*, un des poèmes de l'*Edda*. Le crâne d'Ymer, qui f
la voûte du ciel, était supporté par quatre nains, dont les extrémi
monde ont conservé les noms : Nord, Sud, Est et Ouest.

vant professeur Rask, de Berlin, les a attaqués avec beaucoup plus de zèle que de succès. Néanmoins, les hommes de bonne foi qui voudront prendre la peine de comparer les Eddas avec le *Livre des Héros* demeureront convaincus, malgré que les Teutons aient été depuis longtemps séparés des nations scandinaves, que les fictions de ces deux peuples conservent entre elles la plus grande conformité; et cette coïncidence doit naturellement servir à prouver que le texte de ces deux ouvrages n'a été ni corrompu ni falsifié.

On trouve l'origine des nains ainsi racontée dans l'*Heldenbuch* : « Dieu créa les nains, parce que les montagnes demeuraient incultes et sans utilité, tandis que de grands amas d'or, d'argent, de perles et de pierres précieuses y étaient renfermés. En conséquence, Dieu leur donna en partage la sagesse et la ruse, afin qu'ils puissent distinguer le bien d'avec le mal, ainsi que l'usage qu'on doit faire de chaque chose. Il leur apprit aussi à connaître la propriété des pierres précieuses, dont quelques-unes donnent de la force à ceux qui les possèdent, tandis que d'autres les rendent invisibles : on nomme ces dernières *Chapeaux de brouillards* (fog.-cap.) (1). »

Après avoir ainsi établi l'origine des duergars ou nains, d'après les autorités les plus anciennes et les plus authentiques, il nous reste à faire connaître leurs différentes attributions.

De tous les talents que possédaient les génies souterrains, celui que les anciens Scandinaves devaient priser le plus, étaient certainement leur habileté dans la fabrication de ces armes enchantées, qu'ils mettaient au-dessus des plus grands trésors.

Les plus célèbres, parmi les épées redoutables, furent celles que l'on nommait *tyrfing* et *skoffnung*, dont nous allons raconter l'histoire. On trouve l'origine de la première dans *Hervarar saga*, un des plus anciens qui ait été conservé en Islande.

« Sua Furlama, monarque scandinave, s'étant égaré un

(1) Illustrations *of northern* antiquités.

jour dans les montagnes en revenant de la chasse, aperç
au coucher du soleil, une caverne dans une masse énorm
rochers, et deux nains assis à l'entrée. Le roi tira son épée,
s'élançant dans la caverne, il coupa la retraite aux deux
gitifs, auxquels il ne fit grâce qu'à condition qu'ils lui f
geraient un sabre avec un baudrier et un fourreau d'or
dont la lame couperait le fer et les pierres aussi facile
qu'un habit, et dont le possesseur serait constamment vi
rieux dans les batailles. Les nains ayant consenti à cette
position, le roi se présenta de nouveau, au jour conve
l'entrée de la caverne, où l'un des deux nains lui remit l
meuse épée *tyrfing*, en lui disant : « Cette épée, ô roi, t
un homme chaque fois qu'elle sera levée, mais elle doit
vir à commettre trois crimes atroces, qui causeront ta per
A ces paroles, Sua Furlama, furieux, s'élance dans la gr
frappant de tous côtés avec son épée enchantée, dont les
tranchants s'enfonçaient à chaque coup dans les rochers;
il ne put atteindre les nains, qui se sauvèrent dans leurs tr
Ce sabre magique, dit le *Saga*, lançait des feux bri
comme les rayons du soleil, qui éblouissaient celui qui
quait son possesseur; il pénétrait dans l'acier comme il
entré dans l'eau, et ne sortit jamais du fourreau sans ca
la mort d'un homme (1). »

La fameuse épée *skoffnung* fut longtemps possédée p
célèbre Hrolf-Kraka, dont Torfœus a écrit l'histoire. A
mort, on la déposa dans son tombeau, d'où elle fut en
enlevée par un pirate, nommé Skeggo. Un auteur fort gr
a pris soin de nous transmettre de minutieux détails conc
nant la manière dont on devait se servir de cette épée, et n
apprend également la fin malheureuse de tous ceux qui
gligèrent de suivre les avis donnés par les êtres surnatu
qui avaient fabriqué cette arme redoutable (2).

Nous croyons qu'il serait peut-être plus facile qu'on

(1) *Hickes. Thes.*, I, p. 193.
(2) Bartholomi de causis contemptæ à danis adhuc gentilibus m
Libri tres. — *Hofniæ*, 1689, 4°, p. 574.

e de démontrer que les romanciers du moyen-âge ont t emprunté aux traditions du Nord la plus grande partie merveilleux concernant les armes enchantées qu'aux es grecs et latins de l'antiquité classique. Mais comme s croyons également que le Nord tenait ses traditions de ient, où l'on parle encore de nos jours des armes en- ntées forgées par Salomon, il est à présumer qu'il en est es sortes de fictions comme de la majeure partie des au- , et que les Grecs et les Scandinaves les ont autrefois ées à la même source.

u nombre des coutumes orientales que l'on a pu retrouver les habitants de la Scandinavie, et qui sont de nouvelles ves de leur origine asiatique, il ne faut pas oublier celle onner des noms à leurs sabres, à leurs épées, à leurs che- x, qui leur était commune avec les Arabes (1). Mahomet t neuf sabres qui tous avaient leurs noms, ainsi que les , cuirasses, casques, etc. Les sabres s'appelaient le *per-* ', la *ruine*, la *mort* (2); ses chevaux se nommaient le , le *tonnant*, le *rouge*, etc. Le cheval d'Odin se nommait *mer* (3). L'épée de Fingal se nommait *le fils de luno,* et in appelle *gaudiosa* la bonne épée de Charlemagne.

a fameuse épée Durandal avait été forgée par un des ples de ces ouvriers mystérieux, dont le plus célèbre, la mythologie scandinave, est ce *Véland*, *Wieland* ou *ndr*, dont la réputation s'étendait depuis les rives du hore jusqu'à celle de l'Océan glacial (4). Le premier

(1) Olaus Wormius a donné les noms de beaucoup d'anciens chefs du Nord du de leurs épées et armures (litt. rom., cap. XIX, p. 110); ainsi, rbelot rapporte un long catalogue de noms d'épées, des plus fameux iers arabes et persans (*Biblioth. orient.*, p. 736).

(2) *Modern. univ.*, hist. I, p. 253.

(3) *Edda* island., fab. XXI.

(4) On le nomme *Veland* dans le poème anglo-saxon de Beawuff; il est mé *Velond* par le roi Alfred dans sa traduction de Boethius et *Gui-* dus, par Geoffroy de Monmouth. Dans le *Saga Wilkina*, il est appelé lent, mais l'auteur ajoute qu'il portait le nom de *Volund* parmi les Va- s, mercenaires, pour la plupart hommes du Nord, qui formaient, s le XIe siècle, une partie de la garde des empereurs grecs (Vide ann. men. Cedrin et Dulange au mot *Barrangii*.)

chant historique de l'*Edda de sæmund*, le *Volundas quith* est consacré à célébrer les talents et l'habileté de cet hom extraordinaire qui avait appris des nains ou duergars eu mêmes l'art de fabriquer ces armures qui le firent tellem estimer des héros scandinaves et calédoniens, que les bar des deux pays en avaient fait un célèbre enchanteur (1). Pl sieurs écrivains du IXe au XIVe siècle parlent égalemen Véland, comme ayant non-seulement fabriqué ces armes recherchées, mais encore des objets d'art non moins m veilleux.

Le *Vilkina saga*, production du XIVe siècle, donne enc de plus grands détails sur son histoire; et ce qui parai assez remarquable dans la vie de cet *artiste* célèbre, c' l'analogie qui existe entre les aventures qu'on attribue Véland et celle que les mythologistes grecs ont raconté célèbre Dédale. La fuite de l'ouvrier jutlandais de son p natal fut causée, comme celle de l'artiste athénien, par acte de violence, exercé sur deux rivaux de métier. Sa réc tion à la cour de Nidung fut au moins aussi brillante celle que reçut Dédale à la cour de Minos. Mais une offe accidentelle ayant occasionné la saisie et la mutilation de personne de Volundr (2), il fut contraint de travailler con nuellement pour le tyran qui le tenait enfermé. Les cruaut qu'on exerça à son égard lui inspirèrent des sentiments vengeance : les fils de son persécuteur périrent victimes ses artifices; leur sœur fut séduite par lui et publiquem déshonorée; enfin, l'artiste triomphant, ayant attaché d ailes à sa personne, prit la fuite à travers les airs et vola à nouvelles aventures (3).

Toutes les circonstances de la vie de Volundr sont pris dans le *Vilkina-Saga*; le *Chant eddaïque* ne fait point men tion de sa fuite à la cour de Nidung ou Nithutur, ni d meurtre de ses *maîtres* les nains, action qu'il n'aurait com mise, suivant le *Vilkina-Saga*, que pour sa sûreté perso

(1) Oilian-temora.
(2) Un des noms de Véland, dans le *Saga-Vilkina*.
(3) Muller, p. 154.

s progrès rapides dans la confection des armes en-
ayant excité la jalousie de ces êtres surnaturels, qui
résolu de le faire périr. Il n'en est pas moins digne
rque que le seul terme islandais pour désigner un
he est *Volunda-Lus*, ou maison de Volundr; et
que le nom de Dédale avait acquis dans la Grèce, en
en Sicile et en Crète une renommée sans égale, par
uments qu'il avait achevés dans ces divers pays, de
nom de Volundr était considéré dans tout le Nord
le synonyme de celui d'artiste distingué dans la
ue, la statuaire et la fabrication des armes (1).

apons de nos jours croient encore très-fermement à
qu'on rapportait jadis des nains ou duergars scan-
et ils les considèrent comme des êtres qui leur sont
nt supérieurs par la perfection de leur nature, le
de leur condition et leur habileté dans les arts méca-
Cependant, quoique depuis la conversion partielle
ons à la religion chrétienne le peuple souterrain ait
ouver confondu dans leurs nouvelles croyances avec
et les sorciers, les anciennes opinions se sont néan-
ffacées si difficilement chez eux, qu'ils se vantent
aujourd'hui d'avoir des relations avec ces esprits, et
'entretenir avec leurs compagnes un commerce intime
aterie. Ils font souvent avec emphase la description
auxquelles ils ont assisté dans les demeures souter-
e ces êtres merveilleux, où le vin et le tabac circulent
dance; où ils sont l'objet des plus aimables attentions,
reçoivent les meilleurs conseils. Les Lapons ajoutent
ue lorsqu'ils veulent se retirer de ces fêtes, une
le leurs hôtes surnaturels les reconduit ordinairement
leurs tentes (2).

(1) ms de ces fabricants de sabres et d'epées avaient paru dignes
servés dans l'histoire. Hoveden rapporte que, lorsque Geoffroy
e fut fait chevalier, on lui apporta une épee qui avait été con-
puis plusieurs siècles dans le trésor royal, et qui était l'œuvre
le plus parfait de tous les ouvriers dans ce genre. Hov., f. 444,
0.

(2) ens de Laponibus.

Les Islandais ont également conservé les vieilles croyan
de leurs ancêtres à l'égard des duergars ou esprits sout
rains, et nous devons à Einar Gudmund, pasteur de la p
roisse de Garpsdale, en Islande, une curieuse dissertation
cet égard, citée par le savant Torfœus dans la préface
l'Histoire de Hrolf-Kraka, et dans laquelle le ministre luth
rien s'exprime ainsi : « Je crois fermement, dit-il, que
êtres sont des créatures de Dieu, ayant comme nous un co
et une *âme* capables de raison; qu'ils sont de sexes différ
habiles à procréer des enfants et sujets à toutes les affecti
de la nature humaine, telles que le sommeil, le rire,
larmes, la pauvreté et la richesse; enfin, qu'ils possèdent
bétail, ainsi que d'autres biens, et qu'ils sont sujets à la m
comme nous autres hommes. »

Le bon pasteur islandais raconte ensuite, avec beaucoup
naïveté, que les femmes de ces esprits peuvent s'accoupl
avec les hommes; et il cite à l'appui de son assertion l'hist
suivante, qui servira non-seulement à prouver combien ét
répandue et accréditée dans le Nord l'existence d'un co
merce amoureux entre les hommes et les êtres surnatur
mais qui montrera encore combien les duergars d'Islan
comme les fées d'Ecosse (1), envient avec ardeur aux mor
les grâces qu'ils acquirent par le baptême (2) :

« Dans le district d'Haga, en Islande, dit le pasteur Gu
mund, vivait un gentilhomme nommé Sigward Forster,
eut une intrigue avec une *femme* des régions souterrai
Le génie femelle devint enceinte et arracha à son aman
promesse solennelle qu'il ferait baptiser le fruit de le
amours. Au temps fixé, la mère se rendit au cimetière

(1) Voyez la *Ballade de Tamlane*, au chapitre de la féerie écossaise

(2) Aussi voyons-nous que la cabale la plus raffinée a enseigné que habitants des éléments réparent le malheur de leurs destinées, qui assujétit à rentrer dans le néant, par l'alliance qu'ils peuvent contra avec l'homme. Ainsi, une nymphe ou une sylphide, suivant les Cabalis devient immortelle et capable de la béatitude à laquelle nous aspir quand elle est assez heureuse pour se marier avec un sage : et un gnom un sylphe cesse d'être mortel du moment qu'il épouse une de nos fi (Voyez le *Comte de Gabalis*, p. 54.)

le l'église, et sur le mur duquel elle plaça une
et une étole, présents qu'elle destinait au prêtre
›aptiser son enfant, ainsi qu'on a l'habitude d'en
de semblables occasions; elle se tint ensuite
quelque distance. Lorsque le prêtre sortit de
›'enquit de ce que ces présents signifiaient, et s'a-
suite à Sigward, il lui demanda s'il reconnaissait
le l'enfant. Mais le gentilhomme, honteux sans
: semblable liaison, nia la paternité. Le prêtre lui
ors s'il désirait que ce petit être fut baptisé, mais
que non, dans la crainte qu'on ne l'en crut père,
ème n'eut pas lieu. Aussitôt la mère arriva en
ère, enleva son enfant, ainsi que la coupe d'or,
lement l'étole, dont on conserve encore des frag-
le presbytère d'Haga, mais elle affligea Sigward
ité, jusqu'à la neuvième génération, d'une ma-
ngulière, dont beaucoup de ses descendants sont
ints de nos jours (1). »

toire, rapportée, comme nous l'avons dit, par Tor-
point ancienne, puisque cet écrivain, qui est mort
vait connu personnellement le pasteur Einar Gud-
'il représente comme un homme d'un profond
fœus lui-même était un savant distingué, auquel
s plusieurs ouvrages très-estimés.

anger dans la même classe d'esprits que les duer-
olds, *trolls*, *trodds*, *trows* ou *drows* du Danemarck
orwége, que Walter-Scott reconnaît comme les
s légitimes des nains scandinaves (2). Néanmoins
u romancier écossais nous paraît un peu hasardée,
eaucoup de celles qu'il a émises sur la mythologie
es nations du Nord, car les traditions scandinaves
de la manière suivante l'origine de ces sortes

ait autrefois, selon Saxo-Grammaticus, trois es-

(1) krosfi Krakii, hafniæ — 1715 — prefatio.
(2) on demonology, p. 133.

pèces de trolls, qui, au moyen de la magie, produisaient toutes sortes de choses étranges. Les premiers étaient une sorte de monstres difformes que, dans l'antiquité, on appelait géants, et qui étaient beaucoup plus grands et beaucoup plus forts que le peuple de nos jours. Les autres étaient bien au-dessous des géants pour la vigueur et la force; mais ils les surpassaient de beaucoup pour l'intelligence. Ils connaissaient les secrets de la nature et pouvaient prédire l'avenir. Après de longs combats, ces derniers finirent par vaincre les géants, et non-seulement ils étendirent leur domination sur tout le pays, mais ils devinrent dieux. Les troisièmes étaient un mélange des deux premières races; cependant, ils ne pouvaient se comparer ni aux géants pour la puissance physique, ni aux seconds pour la science magique (1). »

C'est cette dernière espèce de trolles qui figure encore aujourd'hui dans les croyances populaires des peuples du Nord. On les représente comme de très-petits hommes, toujours vêtus de gris et portant constamment un chapeau rouge sur la tête (2). L'histoire suivante servira à faire mieux connaître cette race de petits lutins. L'action se passe en Danemarck dans un village appelé Ling, auprès de Soroë. Non loin de ce village était une montagne habitée par les trolds; parmi ces trolds, il en existait un, vieux et malingre, qui était de plus d'une humeur vraiment diabolique, parce qu'il avait épousé une jeune trolde dont il devint fort jaloux, ce qui lui avait valu le surnom de *knurre-murre*, c'est-à-dire le vieux grognard. Le vieux trold découvrit bientôt que sa jeune épouse accordait en secret ses faveurs à un jeune trold son voisin, et résolut de tirer vengeance d'un tel outrage, ce qui força l'amant favorisé à prendre la fuite, pour se soustraire au danger qui menaçait sa vie. Il quitta donc, bien à regret sans doute, la montagne de Brondhoé, et fut chercher un asile, sous forme d'un matou, au village de Ling, dans la maison d

(1) *Histoire de Danemarck*, liv. I.
(2) *Danske folke sagen* ou tradition des histoires populaires du Danmarck, par M. Yhiële.

homme Platt *(goodman Platt)*, qui le reçut avec beaucoup
ɔspitalité. Le bonhomme le laissait dormir dans son grand
teuil à bras, et lui donnait deux fois par jour du pain et
lait dans un petit pot de terre rouge. Un soir, le bonhomme
int un peu tard chez lui, et, s'adressant à sa femme :
oody, lui dit-il, encore tout effrayé, comme je passais
ɔurd'hui près de Brondhoë, il en sortit un trold qui s'a-
ça vers moi et me dit :

« Hur du Platt
Siig til din Kat
At Knurre-Murre er dod. »

ıtends-tu Platt, dis à ton chat, que Knurre-Murre est
!. »

ɔrs de l'entrée du bonhomme dans la maison, le chat,
hé dans le grand fauteuil à bras, mangeait son souper
ıain et de lait dans le petit pot rouge; mais à peine
l entendu ce que disait Platt à sa femme, que, se dressant
es jambes de derrière, et jetant par terre le petit pot et le
er qu'il contenait, il s'esquiva par la porte, disant avec
loux miaulement : « Quoi ! Knurre-Murre est mort ! je
donc retourner à Brondhoë. »

ıus avons entendu raconter en Ecosse une histoire à peu
semblable, dans laquelle un esprit dit à une vieille
ɪe :

Mader Watt ! Mader Watt !
Tell your gib-cat,
Auld Girniegie O'Cragend's de dead !

re Watt ! mère Watt ! dites à votre matou que le vieux
niegie de Cragend's est mort ! » (1).

'alter-Scott, qui aimait beaucoup ces sortes d'histoi-
racontait quelquefois à ses amis celle d'un bon vil-

(1) On trouve cette histoire dans le recueil du docteur Leyden.

lageois qui, retournant chez lui pendant la nuit, renconti dans un lieu solitaire, les funérailles d'un chat, accoı pagnées d'une nombreuse procession d'animaux de ce espèce, tous en deuil, et portant le défunt dans un cercu couvert d'un poêle de velours noir. Ce brave homme, étoı et presque effrayé à la vue d'une si singulière cérémon pressa le pas, et, arrivé chez lui, raconta à sa femme et à enfants ce qu'il venait de voir. Mais à peine avait-il fi qu'un gros chat noir, qui était couché près du feu, se leva t à coup en s'écriant : « Je suis donc enfin roi des chats!.. et disparut par la cheminée. L'enterrement vu par le b homme était celui d'un chat du sang royal.

Quoiqu'il soit conforme à toutes les vérités historiques considérer la Scandinavie comme le centre du culte d'Odin, même qu'elle seule possédait des monuments marqués de ı nes (1), un grand nombre de traditions et de monuments n prouvent néanmoins que le culte scandinave était, depuis plus haute antiquité, établi dans la Germanie lorsque les I mains y pénétrèrent. Il n'est donc pas étonnant de voir figu parmi les fictions populaires de l'Allemagne les duergars nains de la Scandinavie, avec toutes les attributions dont sont revêtus dans la cosmogonie des Ases. Ces esprits tienn une place remarquable dans toutes les anciennes traditi teutonnes, les contes et les vieilles histoires si chères enc aux bons habitants de l'ancienne Germanie. C'est une croya bien ancienne chez eux que Dieu créa d'abord les nains p cultiver la terre; puis les géants, pour exterminer les mo tres; puis, enfin, les héros, pour protéger les nains con les géants.

Quoique cette croyance aux nains soit généralement rép due dans toute l'Allemagne, elle s'est néanmoins conser plus particulièrement dans les pays des mines, tels, :

(1) L'*Alphabet runique*, qui rappelle les caractères phéniciens et c des antiques inscriptions de Persépolis est en usage dans le Nord depui temps immémorial. Ces caractères sont ainsi nommés du vieux mot l na, javelot, parce qu'ils sont en forme de pointes. Ils sont au nombr ize.

exemple, que le Harzwald, ou Harz, en Hanôvre, dans lequel se trouve un pays entièrement enchanté, situé au milieu de l'ancienne forêt d'Hercynie (1). Suivant une vieille chronique, rapportée par Prætorius (2), le roi Ilsung tenait sa cour à Weringerode, ville située dans cette forêt, à peu près dans le temps de Gédéon, juge d'Israël. Cet Ilsung était fils du roi Laurin, le nain gardien du jardin des Roses, qui vivait, selon la même chronique, dans le temps d'Aod ou Ehod, autre juge d'Israël, c'est-à-dire environ 1360 ans avant J.-C. On ne saurait douter que ces dates n'aient été exactement vérifiées par les habiles chroniqueurs qui écrivaient dans des siècles où la critique était inconnue, et qui ont pris, sans doute, beaucoup de peine pour établir le synchronisme d'anciennes fables avec des faits authentiques.

Mais ce qui diminuerait beaucoup la grande ancienneté attribuée aux règnes de Laurin et d'Ilsung, c'est que dans le *Niebelungenlied*, une des plus vieilles chroniques de la Germanie, que l'on croit avoir été composée peu après le temps où vivait Attila, Théodorick de Vérone apparaît, comme Arthur ou Charlemagne, entouré d'un cercle de nombreux et vaillants paladins. Au nombre des monarques vaincus par Théodorick, figure un roi nain, nommé Laurin, qui habitait un jardin rempli de roses, qui était gardé par des géants. Ce roi, qui pouvait, comme tous les êtres surnaturels, élever sa stature à son gré, possédait une ceinture et d'autres talismans qui lui communiquaient, au besoin, une force extraordinaire. Doué de ce pouvoir magique, Laurin avait été longtemps un adversaire redoutable pour Théodorick et ses paladins. Mais ayant essayé de remporter, un jour, une victoire au moyen d'un stratagème qui ne lui réussit pas, son vainqueur l'avait

(1) Célebre forêt de la Germanie, d'une si vaste étendue, que, selon les anciens, il fallait soixante jours pour la traverser : de sorte qu'elle aurait renfermé, non-seulement la grande Germanie, mais encore une partie de la Sarmathie. Il est évident qu'ils désignaient, par le nom d'Hercynie, l'assemblage de plusieurs forêts.

(2) Anthropodemus plutonicus.

condamné à remplir l'emploi de bouffon à la cour de Vérone (1).

Dans le *Livre des Héros*, la forêt d'Hercynie n'est point placée sous la domination du roi Laurin; mais les chroniqueurs qui l'enclavèrent dans ses domaines furent sans doute guidés par les traditions locales, suivant lesquelles les nains fourmillent encore de nos jours dans toutes les cavernes des monts hercyniens.

Les nains ou kobolds de l'Allemagne (2) hantent généralement les cavernes, les lieux sombres et solitaires. Tous les auteurs qui ont parlé de ces esprits s'accordent à dire qu'il y en a de deux sortes. Les uns, qui habitent principalement les mines, ont un caractère inégal et capricieux, car, souvent, ils sont envieux et méchants, surtout quand on les néglige ou qu'on les insulte : ils se plaisent alors à détruire les travaux des mineurs et à leur jouer toutes sortes de mauvais tours. D'autres fois, au contraire, ils favorisent de tout leur pouvoir ceux qu'ils prennent sous leur protection; et quand un mineur est assez heureux pour rencontrer une riche veine de métal, ses compagnons ne lui donnent point ordinairement le mérite de la découverte, mais l'attribuent toujours à l'esprit de la mine, qui l'a dirigé dans ses fructueuses recherches.

Lavater raconte à ce sujet que, dans la mine de Davose, au pays des Grisons, il y avait un esprit de montagne qui, particulièrement le vendredi, et souvent lorsque les mineurs versaient dans les cuves ce qu'ils avaient tiré de la mine, changeait à sa fantaisie les métaux d'une cuve dans l'autre. Or, il advint un jour que cet esprit fit beaucoup plus de bruit que de coutume, tellement qu'un mineur, impatienté, commença à l'injurier et lui ordonner, avec imprécations et malédictions, d'aller se faire pendre. Le lutin le saisit aussitôt par la tête et la lui tordit d'une telle sorte, que le devant était

(1) Voyez l'abrégé d'un lai sur le roi Laurin, qui se trouve dans « *Northern antiquities* » Edimb. 1811.

(2) Quelques auteurs prétendent que le mot kobolds vient des kobales ou cobales des Grecs : nous ne le pensons pas, malgré l'analogie de prononciation.

droitement derrière. Toutefois, le mineur ne mourut point de cet accident, mais il vécut de longues années, ayant le col tors et renversé (1).

George Agricola considère les esprits qui hantent les mines comme les plus méchants de tous. « Ils sont, dit-il, d'un caractère violent, et mettent souvent à mort des bandes entières d'ouvriers; souvent aussi ils suscitent des inondations qui détruisent en un instant les mines et les mineurs, et ils font naître également des vapeurs pestilentielles pour les étouffer (2). En un mot, tout leur plaisir consiste à tuer, tourmenter et écraser les hommes qui fouillent les entrailles de la terre, pour y trouver des trésors dont ces génies sont fort jaloux. Tel était Amabergius ou maître Hœmmerling, un des plus redoutables esprits des mines, qui renversait toutes les entreprises de ceux qui travaillaient dans la mine de la Couronne d'Or (*Corona Rosacea*), une des plus riches de l'Allemagne. Souvent il se montrait sous la forme d'un bouc, ayant des cornes d'or, et renversait avec violence les travailleurs; d'autres fois il apparaissait sous la forme d'un cheval, des naseaux duquel s'exhalaient des flammes et des odeurs pestilentielles. Dans d'autres temps, il se faisait voir sous la figure d'un moine, ayant la tête enchaperonnée de noir, raillant les mineurs sur leurs travaux, et traitant toutes leurs actions avec mépris, jusqu'à ce que, par ces molestations continuelles, il leur eût entièrement ôté le courage de persévérer dans leur travail. Cependant, dit encore Agricola, il y a de ces esprits qui sont paisibles, et que les Allemands, suivant les Grecs, appellent Kobolds, parce qu'ils font ce qu'ils voient faire aux hommes, car ils rient et semblent avoir grande joie et faire beaucoup de choses, quoiqu'ils ne fassent rien. D'autres les appellent *nains de montagnes*, parce qu'ils se montrent souvent de fort petite stature (3). »

(1) *Lavater de spectris*. — Louis Lavater, controversiste protestant, mort pasteur de Zurich, en 1586.

(2) Tous les accidents qui peuvent arriver aux mineurs sont ainsi mis sur le compte de ces esprits.

(3) George Agricola de re metallica et de animalibus subterraneis. — Bodin, *Démonomanie*, p. 343.

ges. On raconte que, lors de l'émigration de ceux des montagnes du Harz, leur peuple se dirigea, en passant près de Quedlinburg, du côté de l'Orient. Depuis cette époque, les nains ont disparu du pays. Rarement s'en montre-t-il encore quelqu'un isolément par-ci, par-là (1).

Ces esprits sont les mêmes que les gnomes des Cabalistes, dont quelques-uns, suivant eux, sont les amis des hommes et leur découvrent les trésors; tandis que les autres, tels que celui qu'ils nomment *Anarazel*, sont cachés dans les entrailles de la terre, où ils gardent avec soin les trésors qu'elle renferme; ils ébranlent quelquefois les fondements des maisons et effraient les mortels par des bruits lugubres.

Le plus célèbre des gnomes de l'Allemagne est *Rubezalh*, l'esprit de la montagne, dont l'empire est situé dans le *Riesengeburge*, en Silésie (2). « Ce prince des gnomes, dit Musæus, ne possède à la vérité sur la surface du sol qu'un terrain de quelques lieues carrées, enfermé dans une chaîne de montagnes; mais, à quelques toises sous terre, son pouvoir s'étend à 860 milles de profondeur, jusqu'au centre du globe. Quelquefois il prend fantaisie à ce staroste souterrain de parcourir en tous sens ses vastes provinces, d'inspecter les inépuisables trésors de ses couches et de ses filons, et de passer en revue ses gnomes, afin de leur distribuer le travail et de leur donner l'ordre, soit d'arrêter les torrents de feu qui souvent se débordent dans les entrailles de la terre, soit d'infiltrer à travers les couches stériles de précieuses vapeurs capables de les féconder et de les convertir en riche minerai. Parfois, pour se distraire de ces soins importants, il s'élève sur la surface de son domaine, prend ses ébats dans le Riesenburge et y lutine les voyageurs (3).

Cet esprit des montagnes est particulièrement redouté des femmes et des enfants, et a, dit-on, parmi d'autres caprices

(1) *Wolksagen de wiss*, p. 320. — *Otmar's wolksagen.*
(2) Rubezalh signifie, en allemand, *compte navets*; de *rube*, navet, et de *zalh*, nombre, *zahlen*, compter.
(3) *Contes de Musæus*, t. III, p. 5-89.

ıi de retenir par les pieds tout paysan qui passe par ses ntagnes en souliers garnis de clous de fer (1).

Nous avons déjà fait connaître, dans un autre article, une ces anciennes traditions concernant les esprits familiers, MM. Grimm ont recueillies avec tant de zèle et de soin mi les paysans de la Hesse et de la Westphalie. Nous ns également donner ici la traduction de quelques histoires *Kinder und hans marchen*, dans lesquelles figurent les ns ou Kobolds de la Germanie. La suivante est très-répan- dans la Hesse et dans d'autres provinces de l'Allemagne : a raconte également à Vienne, mais avec quelques chan- ents assez importants.

endant une journée d'hiver, et tandis que la neige tombait ros flocons, une reine était occupée à des ouvrages de lerie, assise auprès d'une fenêtre de son palais, dont le e, artistement travaillé, était de l'ébène le plus noir. me elle portait souvent les yeux avec distraction sur les ns légers qui voltigeaient dans l'air, elle se piqua le t et quelques gouttes de sang tombèrent sur la neige. La e regardait pensivement l'effet produit par les taches du beau rouge sur ce tapis éblouissant de blancheur. « Ah! je serais heureuse, s'écria-t-elle avec un soupir, si la le princesse à laquelle j'ai donné le jour pouvait avoir en ıdissant le teint aussi blanc que cette neige, les joues ı carmin aussi pur que ces gouttes de mon sang, et les eux aussi noirs que l'ébène qui entoure cette fenêtre! »

es souhaits de cette tendre mère furent exaucés. La petite cesse devint le plus bel enfant qu'on put voir; sa peau t la blancheur de la neige, la couleur de ses joues était plus pur carmin, et ses cheveux plus noirs que l'ébène; i on la nomma *Sneewitchen*, qui veut dire flocon de neige. ependant, la reine mourut et le roi prit bientôt une autre ıse, qui était très-belle, mais si orgueilleuse, qu'elle ne vait supporter l'idée qu'il y eut au monde une femme qui urpassât en beauté. Elle possédait un miroir magique,

Malte-Brun. — *Mélang. scientif. et lit.*, t. 1-7.

dans lequel elle aimait à se contempler, et elle lui demandait souvent de lui faire connaître s'il y avait dans tout le royaume une personne qui eût plus d'attraits qu'elle, le miroir lui avait constamment répondu qu'elle était la plus belle.

Cependant la jeune princesse croissait en âge et en beauté, et lorsqu'elle eut atteint sa septième année, elle était plus belle que le jour, plus belle, hélas! que la reine elle-même! Aussi le fidèle miroir répondit-il un jour à cette dernière, qui était venue le consulter : Reine! vous êtes certainement belle encore, mais Sneewitchen l'est plus que vous!

Il n'en fallut pas davantage pour exciter au plus haut point la colère et la jalousie de cette méchante femme. Elle fit aussitôt appeler en secret un serviteur dévoué, et lui ordonna de prendre la jeune princesse, de la conduire dans l'endroit le plus reculé et le plus sauvage de la forêt et de lui ôter la vie.

Le serviteur emmena donc Sneewitchen, ainsi qu'on le lui avait commandé; mais, touché de sa beauté et de ses larmes, il ne se sentit pas le courage d'exécuter entièrement les ordres qu'il avait reçus, et il se contenta de l'abandonner à son destin, au milieu de la forêt.

La pauvre enfant erra longtemps en grande crainte : elle entendait autour d'elle les hurlements des bêtes féroces; cependant, aucune ne lui fit de mal. Vers le soir, elle aperçut une petite chaumière et céda facilement au désir d'y entrer pour se reposer, car ses jambes ne pouvaient plus la porter. Tout, dans ce lieu, était d'une propreté remarquable; une nappe bien blanche couvrait une table de noyer, sur laquelle il y avait sept petites assiettes, sept petits pains, sept petits verres remplis de vin, ainsi que le même nombre de couteaux et de fourchettes, placés avec le plus grand ordre. Le long de la muraille étaient aussi sept petits lits absolument semblables. Comme la princesse avait bien faim, elle coupa un petit morceau de chaque petit pain et but un peu du vin qu'il y avait dans chaque verre. Après qu'elle eut mangé, elle se sentit envie de dormir, et elle essaya chacun des sept petits lits; se décidant enfin pour le dernier, elle s'y coucha et s'endormit bientôt d'un profond sommeil.

ıtagne, et chacun d'eux veillait continuellement
oiseaux vinrent aussi voir et pleurer Sneewitchen :
qui vint fut une chouette, puis un corbeau, enfin
tourterelle.

esse demeura ainsi pendant plusieurs années, et,
elle semblait toujours n'être qu'endormie, car son
ıussi blanc que la neige, ses joues aussi roses que
t ses cheveux aussi noirs que l'ébène.

ı jeune prince vint à la chaumière des nains : il
esse et lut l'inscription écrite en lettres d'or sur
l de verre. Epris de sa grande beauté, il ne pou-
er de la contempler, et il offrit aux nains toutes
s qu'il possédait pour qu'ils lui laissassent empor-
eil. Ils refusèrent d'abord ses offres; cependant,
son chagrin, ils lui accordèrent ensuite ce qu'il
sans vouloir accepter aucun de ses dons. Mais dès
ce eut soulevé le cercueil, le morceau de pomme
i tomba des lèvres de Sneewitchen, qui s'éveilla
demanda où elle était. Le prince lui apprit alors
n réveil s'était opéré, et après lui avoir fait con-
our qu'il ressentait pour elle, il la supplia d'être
et de venir avec lui au palais de son père. La
nsentit, et tout fut bientôt préparé pour célébrer
toute la solennité possible.

s qui furent invitées aux fêtes qui
n, était la méchante marâtre de
a toilette et s'être parée de ses
ılta son miroir comme de
rnes, lorsqu'il lui ap-
ans son royaume,
t beaucoup en
méchante femme,
afin de connaître
is lorsqu'elle vit que
a princesse qu'elle croyait
er tel accès de rage,
pri époux vécurent

Reine, vous êtes ici la plus belle,
Mais par de là les monts, à l'ombre de la verte feuillée,
Dans l'endroit où sept nains ont établi leur demeure,
Sneewitchen a trouvé un asile, et elle est, ô reine!
Bien plus belle que vous!...

Elle fut alors certaine que son serviteur n'avait poi exécuté ses ordres, car son miroir disait toujours la vérit Elle résolut donc d'employer tous les moyens en son pouv pour faire périr son odieuse rivale.

L'histoire allemande contient ici les détails des dive tentatives que fit la méchante reine contre l'innocente Sn witchen, ainsi que les différents déguisements qu'elle mit usage pour s'introduire dans son asile. Enfin, après avoir plusieurs fois arrachée à la mort par les soins et les cons des nains, ses fidèles amis, cette malheureuse princesse l'imprudence de manger la moitié d'une pomme empoisonn que lui avait offert la reine, déguisée en vieille paysan Mais à peine en eut-elle mis un morceau dans sa bouc qu'elle tomba morte, et la reine, au comble de la joie, entendre de nouveau son miroir lui répéter qu'elle était belle des belles : son méchant cœur fut alors satisfait, et fut heureuse autant qu'une telle femme peut l'être.

Quand le soir vint, les nains trouvèrent en rentra Sneewitchen étendue sans mouvement sur la terre : il ne so tait pas de ses lèvres le souffle le plus léger, et ils reconnur avec effroi qu'il fallait abandonner cette fois tout espoir la rappeler à la vie. Ils placèrent son corps sur une estrad et ils la veillèrent et la pleurèrent pendant trois jours. I songèrent alors à l'ensevelir; mais comme ses joues avaie conservé leur couleur vermeille et que sa figure n'avait ri perdu de sa beauté, ils ne purent se résoudre à confier à terre, froide et humide, un si précieux fardeau. Ils fab querent donc un cercueil de verre, afin d'avoir le plaisir de contempler encore; ils écrivirent dessus, en lettres d'or, s nom et sa qualité de fille de roi, puis ils placèrent ce cercu

la montagne, et chacun d'eux veillait continuellement
près. Les oiseaux vinrent aussi voir et pleurer Sneewitchen :
premier qui vint fut une chouette, puis un corbeau, enfin
int une tourterelle.

La princesse demeura ainsi pendant plusieurs années, et,
anmoins, elle semblait toujours n'être qu'endormie, car son
nt était aussi blanc que la neige, ses joues aussi roses que
carmin et ses cheveux aussi noirs que l'ébène.

Enfin, un jeune prince vint à la chaumière des nains : il
la princesse et lut l'inscription écrite en lettres d'or sur
cercueil de verre. Epris de sa grande beauté, il ne pou-
it se lasser de la contempler, et il offrit aux nains toutes
richesses qu'il possédait pour qu'ils lui laissassent empor-
r le cercueil. Ils refusèrent d'abord ses offres; cependant,
uchés de son chagrin, ils lui accordèrent ensuite ce qu'il
mandait, sans vouloir accepter aucun de ses dons. Mais dès
le le prince eut soulevé le cercueil, le morceau de pomme
poisonné tomba des lèvres de Sneewitchen, qui s'éveilla
ssitôt et demanda où elle était. Le prince lui apprit alors
mment son réveil s'était opéré, et après lui avoir fait con-
ître l'amour qu'il ressentait pour elle, il la supplia d'être
n épouse et de venir avec lui au palais de son père. La
incesse y consentit, et tout fut bientôt préparé pour célébrer
t hymen avec toute la solennité possible.

Parmi les personnes qui furent invitées aux fêtes qui
rent lieu à cette occasion, était la méchante marâtre de
eewitchen. Après avoir fait sa toilette et s'être parée de ses
s riches atours, la reine consulta son miroir comme de
utume, et sa fureur n'eut plus de bornes, lorsqu'il lui ap-
rit qu'elle était encore la plus belle dans son royaume,
ais que la nouvelle mariée la surpassait beaucoup en
beauté. Malgré la colère qu'éprouvait cette méchante femme,
la curiosité l'emporta, et elle fut à la fête, afin de connaître
celle qui possédait tant d'attraits. Mais lorsqu'elle vit que
cette beauté n'était rien moins que la princesse qu'elle croyait
morte depuis long-temps, elle en eut un tel accès de rage,
qu'elle étouffa. La belle princesse et son époux vécurent

ensuite pendant longues années, au sein de l'opulence e
du bonheur (1). »

On voit que les nains qui figurent dans cette histoire alle
mande sont bien véritablement d'origine scandinave et qu'il
appartiennent à la classe bienfaisante de ces esprits qui vi
vent dans les montagnes, où ils s'occupent à chercher le
trésors, et qu'Olaus Magnus appelle *Metallarii* (2).

Dans une des versions de ce conte, répandue en Allemag
c'est un chien nommé *spiegel* (miroir), qui est le confid
la reine et qui répond aux questions qu'elle lui adresse, c
cernant sa beauté. Les détails de la mort de cette méch
marâtre diffèrent également de ceux qu'on vient de lire, c
dans l'autre version, cette mort est occasionnée par le s
plice qui fut infligé à la reine, comme châtiment de son cri
et qui consistait à danser, ayant les pieds dans des so
de fer rouge.

Le souhait de la reine, mère de Sneewitchen, a été c
qué par l'auteur de l'*Altedeusche Walder* (3) dans une d
tation sur un curieux passage du *Roman de Perceva*
Wolfram von Eschenbach, dans lequel le héros fait
allusion pathétique aux charmes de la dame de ses pens
en voyant des gouttes de sang tomber sur la neige. Il n'
pas moins remarquable de retrouver la même allusion d
le *Roman de Perceval le Gallois*, de Chrétien de Troyes (4

Trois gotes de fres sanc
Qui enluminoient le blanc,
— Panse tant qu'il s'oblie :
Ausins estoit en son avis

(1) *Kinder und hans marchen*, vol. I.

(2) Olaus Magnus, après avoir parlé des esprits qui servent dans
maisons, en Suède et en Norwége, ajoute : « Mais ils sont plus nombr
dans les rochers et dans les mines, où ils piochent et creusent leur tr
et où ils se montrent aux ouvriers sous la forme de fantômes et d'espri
— Chap. v.

(3) *Altedeusche Walder*, vol. I, p. 1.

(4) Chrétien de Troyes, dit Menessier, poète français, orateur et chr
queur de Jeanne, comtesse de Flandre, vivait vers l'an 1200. Il est aut
de plusieurs romans de chevalerie en vers, tels que *Lancelot du Lac*, *P
ceval le Gallois*, etc. Ce dernier a été traduit en prose, et imprimé
1530, in-folio.

Li vermauz sur le blanc assis,
Comme les gotes de sanc furent,
Qui desor le blanc apparurent;
Au l'esgarder, que il faisoit,
Li est avis, tant si plaisoit,
Qu'il veist la color novelle
De la face s'amie belle.»

existe plusieurs souhaits semblables dans d'anciennes itions de différents pays. On en trouve un dans la nde irlandaise de Déirda et Navis, fils de Visneach (1), i que dans le *Pentamerone* (2) : le héros de cette dernière ɔire s'exprime ainsi :

O cielo, e non porria havere un mogliere acossi janco, e a, comme echella preta, et che havesse li capello e le ia accossi negro, comme fo le penne di chisto cuervo.»

ɦn parle aussi, dans le *Shiavotella* du *Pentamerone* (3), corps d'une femme que la mort n'a point changé, qui est lement placé dans un cercueil de verre; et dans le *Saga lérald*, la belle épouse Snafridr meurt, mais son main- a ne change pas et son visage conserve toute sa fraîcheur; roi s'assied près de son corps et le veille pendant trois ans.

L'histoire suivante a tant d'analogie avec les traits les plus marquables de quelques-uns des anciens sagas du nord, e nous croyons devoir la placer ici en entier, en y ajoutant elques explications qui ne seront peut-être pas sans intérêt ur certains lecteurs. Cette histoire a été recueillie dans le pays Zwahrn; elle est néanmoins connue dans toute l'Allemagne, on en trouve une à peu près semblable dans les histoires ngroises publiées à Vienne en 1822 par George Von Gaal.

r Konig von Goldenen Berg. — Le roi des montagnes d'or.

« Il y avait une fois un marchand qui avait deux enfants, fils et une fille, tous deux très-jeunes et pouvant à peine

(1) *Keating's history of ireland.*
(2) Tom. IV, p. 9. — Tom. V., p. 8.
(3) Tom. II, p. 8.

marcher. Il possédait deux vaisseaux qui faisaient alors un long voyage, sur lesquels il avait embarqué toutes ses richesses, dans l'espoir de les augmenter encore. Mais la fortune, cette fois, cessa de le favoriser comme elle l'avait fait jusque-là, car il apprit qu'à leur retour, ses navires avaient fait naufrage avec les riches cargaisons qu'ils rapportaient des rivages lointains où ils étaient allés commercer. Ainsi, d'opulent qu'il était, le marchand se trouva tout à coup pauvre, car, il ne lui restait qu'un petit champ, dans lequel il allait souvent promener ses ennuis et divertir un peu son esprit des chagrins qui l'accablaient.

» Un jour donc qu'il se promenait dans cet endroit, plongé dans les plus sombres rêveries, il fut abordé tout à coup par un petit nain, à l'air un peu bourru, qui lui demanda la cause de sa tristesse. Le marchand, étonné, fit d'abord quelques difficultés de lui faire connaître l'état de ses affaires; mais, pressé avec plus d'instance, il lui raconta tous les malheurs qu'il venait d'éprouver. Le nain lui dit de ne point se chagriner davantage à cet égard, et ajouta qu'il lui donnerait tout l'or qu'il pourrait désirer, s'il voulait seulement lui promettre de lui amener dans douze ans, et au lieu même où ils se trouvaient alors, le premier objet qu'il allait trouver en rentrant chez lui. Le marchand promit au nain d'exécuter fidèlement ce qu'il exigeait de lui, et ils se séparèrent.

« Mais quels ne furent pas les regrets et les remords qu'éprouva ce bon père, lorsqu'en approchant de sa maison il aperçut son jeune fils qui accourait à sa rencontre, tout joyeux de pouvoir être le premier à l'embrasser à son retour. Le marchand conçut pour lors toute l'inconséquence de sa promesse. Mais il se consola bientôt, lorsqu'il vit que l'or annoncé n'arrivait point, et il finit par se persuader que c'était, sans doute, une plaisanterie que le nain avait voulu lui faire.

» Cependant, un mois environ après cet événement, comme il remuait dans son grenier divers vieux objets qui s'y trouvaient entassés, il aperçut sur le plancher un gros monceau d'or. Cette vue, comme on peut bien le penser, réjouit fort

archand ruiné, qui recommença son commerce et devint
tôt plus riche qu'il ne l'avait jamais été.

En même temps l'enfant grandissait, et les douze années
nt bientôt écoulées. Mais à mesure que le terme fatal ap-
hait, le père devenait de plus en plus chagrin et rêveur.
t enfin obligé d'apprende à son fils la manière dont il
t disposé de sa personne, ainsi que l'obligation où il était
enir sa promesse.

Au jour fixé, ils se rendirent ensemble au lieu désigné :
ain fut également exact au rendez-vous, et après une
ute longue et sérieuse avec ce dernier, il fut convenu
e eux que le fils du marchand se placerait dans un bateau
était sur un lac voisin de l'endroit où ils se trouvaient, et
le père le pousserait lui-même hors du rivage et l'aban-
nerait aux flots. Ce malheureux père n'exécuta qu'avec
et cette dernière convention; et lorsqu'il eut perdu de
le bateau qui portait son fils, il revint chez lui, plongé
s le plus grand désespoir.

Cependant, après avoir longtemps flotté à l'aventure, le
au aborda sur une plage inconnue; et comme le jeune
me s'élançait sur le rivage, il aperçut près de lui un
rbe château, dans lequel il entra; mais il le trouva désert,
il était enchanté. Enfin, après avoir parcouru maints
rtements, il arriva à un salon de marbre dans lequel
un grand serpent blanc.

Ce serpent n'était rien moins qu'une princesse enchantée,
fut, comme on le pense bien, ravie de voir ce beau jeune
me. « Êtes-vous donc enfin arrivé? lui dit-elle; il y a
e longues années que je vous attends ici, car vous seul
ez opérer ma délivrance! »

La princesse lui apprit ensuite tous les tourments qu'il
it à supporter pour parvenir à son désenchantement :
tte nuit même, ajouta la princesse, douze hommes noirs,
it le corps entouré de chaînes, se présenteront à vous, et
demanderont avec colère ce que vous venez faire en ce
eau. Mais ne répondez à aucune de leurs questions, et
ez-les faire tout ce qu'ils voudront, vous tourmenter, vous

battre même : à minuit, ils seront forcés de vous quitter. La seconde nuit, il doit venir douze autres hommes plus effroyables peut-être encore que les premiers, et la troisième il en viendra vingt-quatre; ceux-ci pourront bien pousser les choses jusqu'à vous couper la tête, mais vous ne devez rien faire pour les en empêcher, car à minuit leur pouvoir expirera pour jamais, je serai délivrée, et je viendrai vous rendre à l'existence et au bonheur, en vous lavant avec de l'eau de la vie. »

» Tout se passa comme la princesse l'avait annoncé; le jeun homme supporta avec courage et patience toutes les épreuve qu'on lui fit subir, et à minuit, la princesse, délivrée d l'enchantement où elle était retenue, vint se jeter dans se bras et lui témoigner sa reconnaissance, en lui offrant so royaume et sa main. Les noces furent célébrées avec u pompe extraordinaire, et le fils du marchand devint ainsi r des montagnes d'or.

» Huit années s'écoulèrent, pour les deux jeunes époux, da un bonheur continuel; un fils était né de leur mariage, tout semblait leur sourire, lorsque le roi, qui, malgré le ha rang où la fortune l'avait placé, pensait continuellement son père, ne put résister plus longtemps au désir d'all l'embrasser encore une fois. En vain la reine, prévoyant l malheurs que ce voyage pouvait produire, voulut l'en détou ner; elle ne put rien gagner à cet égard sur son esprit. Enfi elle consentit, quoique avec beaucoup de regret, au dép de son époux, et au moment de le quitter, elle lui remit u petite bague magique : « Prenez ce bijou, lui dit-elle; en mettant à votre doigt, vous verrez s'accomplir aussitôt to les souhaits que vous pourrez former; mais promettez-m seulement que vous ne ferez jamais usage de cet anneau po me faire venir chez votre père. Le roi le lui promit solenn lement; puis, mettant la bague à son doigt, il souhaita d'ê porté près de sa ville natale, et dans un instant il a à ses portes. Mais les gardes, le voyant revêtu d' tume étranger, inconnu dans le pays, refusèrent de laisser entrer dans la ville, et il fut obligé, pour y pénétr

d'emprunter les habits d'un berger qui se trouvait près de là. Il se présenta ensuite à son père, auquel il dit qu'il était son fils, perdu depuis tant d'années. Mais le marchand, le voyant dans un aussi triste équipage, ne voulut pas le reconnaître. Néanmoins, après bien des contestations, la mère du jeune roi fut assurée qu'elle revoyait bien véritablement son fils, à la vue d'une framboise qu'il avait au bras droit. Le roi raconta ensuite à ses parents comment il avait épousé une princesse, qui lui avait donné en mariage le royaume des montagnes d'or, et l'avait rendu père d'un prince qui était déjà dans sa septième année. Mais personne ne voulut ajouter foi à ce récit : « Voilà, par ma foi, un beau roi, dit le marchand, qui voyage avec des habits de berger ! Ce reproche blessa tellement le roi, qu'oubliant la promesse solennelle qu'il avait faite, il souhaita que la reine et son fils parussent à l'instant, et aussitôt cette princesse se présenta, richement parée, et tenant son fils par la main. Puis elle pleura beaucoup et reprocha à son époux d'avoir manqué à sa parole, l'assurant qu'il lui en arriverait malheur. Enfin, après quelques jours, son chagrin parut se calmer ; mais, dans le fond de son cœur, elle ne pensait réellement qu'à trouver l'occasion de se venger.

» Un jour, le prince conduisit son épouse et son fils sur les bords du lac, dont il a déjà été question, et leur montra l'endroit où il avait été abandonné sur un frêle esquif à la merci des flots. Ils s'assirent ensuite, et le roi, qui était fatigué, ayant placé sa tête sur les genoux de la reine, ne tarda pas à s'endormir. Aussitôt que celle-ci se fut assurée de son sommeil, elle dégagea de dessus ses genoux la tête de son époux, qu'elle plaça bien doucement sur le gazon ; puis, ôtant l'anneau magique que le roi portait au doigt, et le plaçant dans le sien, elle souhaita d'être transportée à l'instant même dans son royaume des montagnes d'or.

» Lorsque le roi s'éveilla, il se trouva seul, et s'aperçut qu'on lui avait enlevé son précieux anneau ; mais ne voulant pas retourner chez son père, dans la crainte qu'on ne le prît pour un sorcier, il résolut de voyager par toute la terre jusqu'à ce qu'il retrouvât enfin son royaume.

» Il se mit aussitôt en marche et arriva vers le soir à une montagne où trois géants étaient occupés à partager entre eux la succession de leur père. Lorsqu'ils aperçurent le roi, qui s'avançait vers eux, ils résolurent de le prendre pour arbitre, car ils savaient que les petits hommes avaient l'esprit plus fin et plus subtil qu'eux. Les objets à partager consistaient d'abord en un sabre qui coupait à l'instant la tête de tous les hommes qui se présentaient, lorsque celui qui en était armé prononçait ces mots : « *A bas les têtes;* » puis un manteau qui rendait invisible celui qui en était revêtu, et qui permettait à celui-ci de prendre quelle forme il lui plaisait; puis enfin, une paire de bottes qui transportaient en un moment la personne qui les chaussait partout où elle souhaitait se rendre. Le roi dit alors aux géants que pour le mettre à même d'apprécier la valeur de ces objets merveilleux, il était nécessaire qu'il fît lui-même l'essai de leur pouvoir magique. Ils lui livrèrent donc le manteau, et le roi, s'en étant revêtu, souhaita de devenir mouche, ce qui eut lieu à l'instant. Puis, reprenant sa première forme, il demanda le sabre; mais les géants, craignant qu'il ne s'en servît contre eux, lui firent jurer, avant de lui remettre cette arme redoutable, qu'il se contenterait d'en faire l'essai sur un arbre, ce qu'il fit. Le roi demanda ensuite qu'on lui livrât les bottes, et quand il eut ainsi ces trois objets en son pouvoir, il souhaita de se trouver à l'instant même dans son royaume des montagnes d'or, et laissa les géants tout stupéfaits, n'ayant plus rien à disputer entre eux.

» Lorsque le roi approcha de son palais, ses oreilles furent frappées des sons d'une musique joyeuse, et le peuple lui apprit qu'on allait, ce jour même, célébrer les noces de la reine avec un autre prince. Aussitôt il se couvrit de son manteau, et passant sans être aperçu à travers les gardes, il traversa les appartements du palais, et fut s'asseoir à table, à côté de son infidèle épouse, sans que personne pût se douter de sa présence; puis, lorsqu'on plaçait quelques mets sur l'assiette de la reine, il les enlevait à l'instant et les mangeait; il faisait de [illegible] lorsqu'on lui présentait un verre; de manière que, mal- [illegible] soin que prenaient les écuyers de cette princesse de

couvrir continuellement son assiette et de remplir son verre, ils demeuraient constamment vides l'un et l'autre.

» La reine, effrayée des choses extraordinaires qui se passaient sous ses yeux, sentit enfin le remords pénétrer dans son cœur, et, quittant la salle du festin, elle se retira dans son appartement, où elle se mit à pleurer : « Hélas! disait-elle, n'ai-je pas été déjà une fois désenchantée, pourquoi donc de nouveaux prestiges m'environnent-ils encore? » — « Oui, perfide! lui dit le roi, en se montrant tout à coup à ses yeux, celui qui vous délivra naguère est en ce moment devant vous; un tel service ne méritait pas de votre part une aussi noire ingratitude! » Ce prince se rendit ensuite dans la salle du festin, et renvoya tous les convives, en leur disant que la noce était terminée, puisqu'il était de retour dans son royaume. Cependant, les seigneurs et les grands ne tinrent point compte de ses paroles; ils osèrent même le railler de sa mésaventure, et le roi leur ayant ordonné de sortir de sa présence, ils l'environnèrent et voulurent se saisir de sa personne pour le mettre à mort; mais il tira aussitôt son sabre magique, et, d'un seul mot, les têtes de tous ces traîtres tombèrent à ses pieds. Ce fut ainsi que le fils du marchand, après avoir pardonné à son épouse, devint encore une fois roi des montagnes d'or. »

Parmi les nombreuses histoires qui se sont conservées chez les peuples du nord, il n'en est peut-être pas une qui offre des traits de ressemblance plus remarquables que celle que nous venons de citer, avec l'histoire de Sigurd et Brynhilda, telle qu'elle est racontée dans l'*Edda*, le *Volsunga saga*, le *Wilkina saga* et le *Niebelungenlied*. L'exposition du jeune héros sur les flots, son arrivée au château enchanté du dragon ou serpent blanc; les trésors que ce château renferme, la délivrance de Brynhilda, ainsi que le don d'une bague ou ceinture, au moyen de laquelle tous les souhaits s'accomplissent en un instant; cette séparation qui doit produire malheur et jalousie; la rencontre des trois géants, gardiens des trésors magiques, qui se disputent leur possession, que l'on trouve dans le *Niebelungenlied* et le *Niflunga saga;* l'admirable

épée Balmung, qui perce haubert et cuirasse (1); les bottes chaussées autrefois par Locke, lorsqu'il s'échappa de Valhalla; le déguisement au moyen du manteau qui rend invisible, et la dernière vengeance que le roi tire de ses ennemis, sont des traits qui coïncident plus ou moins avec d'autres aventures bien connues de ceux qui ont fait des anciennes fables du nord l'objet de leurs recherches.

Nous parlons dans un autre chapitre (2) des qualités supérieures, de la sagesse et des talents attribués ordinairement aux petits hommes sur les plus grands, et nous pensons que cette croyance, qui est générale chez les peuples du nord, tire son origine du respect qu'ils ont toujours eu pour les nains, et de la haute idée que leur inspirait les facultés intellectuelles de ces êtres merveilleux, car ils leur accordent une supériorité marquée sur les autres personnages de leurs histoires chaque fois qu'ils y figurent; ces peuples vont même jusqu'à considérer les petits animaux comme possédant un degré d'intelligence bien supérieur aux autres, et dans leurs fables ils leur font toujours remporter l'avantage sur ces derniers. On retrouve également cette croyance dans les fables des nations orientales (3), ce qui prouverait que les Scythes d'Odin l'ont apportée d'Asie, et qu'elle n'a aucun rapport avec la petite stature des Lapons et des Finnois, ni avec le plus ou moins d'intelligence et de talents que leur supposaient les Ases.

Nous avons déjà dit que la plus grande confusion régnait dans les croyances populaires de l'Angleterre; aussi, dans ce pays, les *fairies* ou *elfes* ont-ils hérité de la plus grande partie des attributions des nains ou duergars de la Scandinavie et de l'Allemagne. Néanmoins, on retrouve encore de nos jours

(1) Voyez *Ettin langs shanks*, traduit du *Kampo visir* danois, dans les *Illustrations of northern antiquities*.

(2) Féerie et superstitions de l'Allemagne.

(3) Voyez à cet égard la huitième fable du *Thuté Namesis*, imprimé à Calcutta en 1801, dans laquelle un éléphant, qui avait détruit un nid de moineau, en est puni par suite d'une alliance que forme le moineau offensé avec un autre oiseau, une grenouille et une abeille. Voyez aussi dans le *Kinder und hans marchen* la fable intitulée : *Der Zaunkonig und der Bar*, le Roitelet et l'Ours.

s derniers dans le Northumberland et dans les autres comtés
u border anglais, ainsi qu'en Écosse, où ils sont connus sous
nom de *brown men* ou *brown dwarf of the moor*, les hom-
es bruns ou les nains bruns des bruyères. On croit qu'ils
nt mortels, et qu'ils ont, comme nous, l'espoir du salut
ernel. On les dépeint comme des êtres envieux, méchants et
rt jaloux des chasseurs qui viennent troubler leurs solitudes
r les aboiements de leurs meutes, et détruire le gibier et les
imaux sauvages, qu'ils considèrent comme leurs sujets, vi-
nt sur leurs domaines et sous leur protection. L'histoire sui-
nte, en faisant mieux connaître ces êtres d'une espèce par-
culière, donnera une idée du danger auquel s'exposent les
asseurs en désobéissant aux ordres de ces souverains des
stes bruyères du border :

« Dans l'année 1745, deux jeunes gens de Newcastle, après
voir chassé pendant toute la matinée sur les bruyères d'Els-
on, se reposaient au fond d'une vallée agreste, et prenaient
eur repas, assis à quelque distance d'un torrent qui descen-
dait en bouillonnant des montagnes du Northumberland. Le
repas étant terminé, le plus jeune des deux chasseurs fut au
torrent pour s'y rafraîchir; mais quelle ne dut pas être sa sur-
prise, en relevant la tête après avoir bu, d'apercevoir sur le
bord opposé à celui où il se trouvait un nain debout sur un
rocher couvert de fougères. La taille de ce personnage extraor-
dinaire ne paraissait pas être au-dessus de la moitié de celle
d'un homme ordinaire; mais il avait toute l'apparence d'un
être plein de force et de vigueur. Il portait des vêtements de
couleur brune, et ses cheveux, d'un roux ardent, étaient épais
et frisés; son air et son regard exprimaient la plus sauvage
férocité.

» Le nain, adressant alors la parole au jeune chasseur, le
menaça de sa vengeance pour s'être permis de poursuivre le
gibier de ses domaines, et lui demanda s'il savait devant qui
il se trouvait en ce moment. Le chasseur répondit qu'il était
sans doute en présence du seigneur des bruyères, et l'assura
que s'il avait eu le malheur de l'offenser, c'était certainement
par pure ignorance. Il le pria en même temps d'accepter,

comme un hommage qu'il lui rendait, le gibier qu'il avait tué sur ses terres. Le nain parut un peu apaisé par cet acte de soumission; mais il fit remarquer au jeune homme que rien ne pouvait être plus offensant pour lui que l'offre qu'il lui faisait en ce moment, attendu que les animaux sauvages étaient ses sujets et qu'il était de son devoir de venger leur destruction. Le nain l'informa en outre qu'il était, comme lui, sujet à la mort, quoique la durée de la vie fût ordinairement, pour les êtres de son espèce, beaucoup plus longue que chez les hommes, et qu'il avait, comme eux, l'espoir d'être sauvé éternellement (1). Il ajouta qu'il ne mangeait jamais rien de ce qui avait la vie, mais qu'il se nourrissait en été de mûres et d'autres fruits sauvages, et en hiver, de noisettes et de pommes, dont il avait de grandes provisions. » Finalement, le nain invita sa nouvelle connaissance à l'accompagner à sa demeure, où il le traiterait de son mieux. Le jeune chasseur était sur le point d'accepter l'offre obligeante du seigneur des bruyères, et il allait, dans cette intention, franchir le torrent qui les séparait, lorsqu'il fut arrêté dans son dessein par la voix de son compagnon, qui s'inquiétait de son absence, ce qui fut, dit-on, fort heureux pour lui, car le nain l'aurait certainement mis en pièces; mais lorsqu'il porta de nouveau les yeux sur le rocher, le petit homme avait disparu.

» L'histoire ajoute que ce jeune homme eut l'imprudence de mépriser les avis qu'il avait reçus, et de chasser de nouveau sur les bruyères, en retournant chez lui; aussi, à peine y fut-il arrivé, qu'il tomba malade et mourut dans l'an. »

Il y a une vingtaine d'années que nous avons entendu raconter en Écosse l'histoire qu'on va lire, non-seulement par

(1) Cet espoir de salut que paraissent avoir les nains et quelques autres êtres de même espèce pourrait peut-être s'expliquer ainsi : Si l'on considère, comme tout paraît le prouver, les êtres composant la cosmogonie populaire comme étant l'ancienne démonologie (dans le sens qu'y attachent les Grecs et les autres anciens) sous une autre dénomination, ne pourrait-on pas dire que la meilleure partie des anciens démons étaient des âmes en progression d'avancement vers la perfection et dans la voie du retour vers leur céleste origine. On en pourrait dire autant du tribut que les fées paient à l'enfer.

s bonnes femmes et les bergers d'Eskdale, mais encore par es gens de rang et d'éducation, qui ne doutaient en aucune anière de la réalité des faits qu'elle contient :

« Un soir, lorsque la nuit commençait à se faire, deux bergers de la ferme de Todshaw-Hill, située dans les montagnes Eskdale, revenaient de conduire des chevaux au pâturage pour la nuit, à une distance assez éloignée de la ferme, lorsqu'ils entendirent près d'eux une voix qui criait *tint, tint, nt*, ce qui veut dire, en écossais, *perdu, perdu, perdu*. L'un es bergers répondit aussitôt : « Qui diable vous a perdu ? enez ici, » et à l'instant une créature de forme humaine, ais de très-petite taille, parut à leurs côtés. Mais à peine les eux bergers eurent-ils aperçu cette étrange figure, qu'ils se auvèrent à toutes jambes vers la ferme, où le petit être, qui les suivait en courant, arriva aussitôt qu'eux.

» Le fermier, nommé Anderson, garda longtemps chez lui et être singulier, qui était absolument semblable aux hommes, buvait, mangeait et aimait surtout beaucoup la crême. l était méchant, battait et égratignait souvent les enfants; il vait les membres difformes et les traits contournés; il répétait presque constamment le mot *perdu, perdu*, et souvent aussi on l'entendait invoquer un être qu'il nommait Bertram et que l'on croyait être le diable.

» Enfin, un soir que les femmes de la ferme étaient dans un pré voisin, occupées à traire les brebis, et que l'être dont nous parlons jouait près d'elles avec les enfants, on entendit tout à coup une voix forte et aiguë qui appela trois fois Gilpin-Horner. Aussitôt que le nain entendit cette voix, il se eva à la hâte en disant : « C'est Bertram qui m'appelle, il faut que je m'en aille ! » et à l'instant il disparut sans qu'on l'ait amais revu depuis (1). »

(1) Walter-Scott, qui rapporte cette histoire dans une note d'un de ses mes, dit que, de toutes celles qu'il a entendu raconter, jamais aucune e lui a paru plus universellement accréditée que celle de Gilpin-Horner, t il ajoute qu'il connaît beaucoup de personnes de haut rang et d'un savoir ort étendu qui croient de la meilleure foi du monde à cette singulière adition. (Note XVII du II° chant du *Chant du dernier Menestrel.*)

A une époque beaucoup plus rapprochée de nous, un ê
à peu près semblable à Gilpin-Horner vint établir pend
quelque temps sa résidence dans une ferme des bords de l'E
trick (1), appelée *Blacklaw-Myres*. Il était également petit
difforme et paraissait âgé et cassé par les ans ; il avait l'air f
rouche et jouait de malins tours à ceux qui cherchaient à l'offe
ser. Jamais on ne l'entendit prononcer un mot pendant tout
temps qu'il resta dans la ferme. Enfin, dans une de ces lon
gues soirées d'hiver où toute la famille du fermier était ra
semblée autour du foyer, une servante, qui était occupée
battre du lait, en ayant offert une tasse à ce méchant petit ê
il fit une grimace effroyable et *s'envola* aussitôt par la che
née, sans qu'on ait jamais pu savoir ce qu'il était devenu.

Il n'est point étonnant que chez un peuple aussi supers
tieux que l'Écossais, de semblables histoires soient encore a
créditées parmi les habitants des fermes solitaires du *border* (
mais ce qui doit paraître surprenant, c'est que des person
distinguées par le rang qu'elles occupent dans le monde et
l'éducation qu'elles ont reçue ne fassent aucune difficulté
admettre la réalité. Certes, nous ne voyons rien de bien e
traordinaire dans la foi qu'ajoutent à de tels contes des g
qui, depuis leur enfance, ont l'imagination préparée à re
voir toutes les impressions de ce genre qui pourraient se p
senter, sans chercher à approfondir jusqu'à quel point
semblables *apparitions* peuvent appartenir à des causes na
relles. Nous avons rencontré nous-même, au milieu des scè
les plus propres à tromper à son égard l'imagination la mo
crédule, un être de la famille des Gilpin-Horner que l'on
rait pu prendre bien facilement pour un de ces seigneurs
bruyères dont nous avons raconté la merveilleuse histoi
Voici cette petite aventure telle que nous l'écrivîmes dans
temps à un de nos amis qui était détenu comme prisonnier
guerre à Kelso, en Écosse, endroit voisin de la petite ville

(1) Ettrick, rivière du comté de Selkirk.
(2) On nomme *border* la partie agreste de l'Écosse qui borde les fronti
res d'Angleterre.

Peebles que nous habitions alors (1). Ce fut dans une des excursions que nous faisions souvent dans les montagnes agrestes du Peebles-Shire qu'eut lieu la rencontre singulière que nous allons raconter :

« J'avais ce jour-là, écrivais-je à mon ami, dirigé mes pas vers la vallée pittoresque et solitaire de Manor, située à quelques milles de Peebles, qui est traversée dans sa longueur par une petite rivière dans laquelle on trouve d'excellentes truites. Après avoir pêché pendant plusieurs heures avec quelque succès, je m'étais assis sur le bord du ruisseau, lorsque j'aperçus descendre tout à coup vers moi, à travers des masses de rochers épars, un objet qui n'avait d'humain, à la distance où il était alors, que la manière de marcher. Cet être extraordinaire s'arrêta un instant pour me considérer, à environ une vingtaine de pas de l'endroit où j'étais alors assis, puis, après quelques minutes d'hésitation, il s'aventura à venir jusqu'à moi, et me demanda si j'avais fait bonne pêche. Je lui montrai mon panier qui était à peu près rempli de truites, ce qui parut beaucoup l'étonner, par la raison, me dit-il, que l'eau était trop claire en ce moment pour pouvoir prendre beaucoup de poisson. Il se mit ensuite à considérer avec attention tous mes petits ustensiles de pêche et particulièrement les mouches artificielles dont je me sers et qui sont d'excellents appâts.

» Je pus alors contempler à mon aise l'horrible objet que j'avais devant moi : sa taille n'excédait certainement pas trois pieds deux à trois pouces, tandis que son corps robuste avait la grosseur de celui d'un homme d'une taille plus qu'ordinaire ; sa poitrine était large, ses bras longs, ses jambes courtes et arquées et ses pieds petits et mal faits ; sa tête était de forme conique, son teint presque noir ; il avait le nez aquilin, la bouche grande, le menton relevé, la barbe longue et grisâtre ; ses grands yeux noirs, recouverts d'épais sourcils, brillaient d'un

(1) Cet ami était le malheureux adjudant-général Prévost de Boissy, qui fut fusillé à Calais par ordre de Bonaparte, comme émissaire des Bourbons, au mois de mars 1814 !.....

éclat presque surnaturel et donnaient à toute sa physion
un aspect farouche et sauvage. Ses cheveux, noirs et fri
formaient sur sa tête oblongue une espèce de pyram
surmontée d'un petit bonnet pointu de drap brun. Sa
était claire et aiguë, et il parlait avec un accent très-
noncé le patois des Basses-Terres (1). *(Complete b
scotch.)*

» J'offris à cet être singulier quelques-unes des truites
j'avais dans mon panier : il ne voulut en accepter que d
et après quelques paroles insignifiantes, il me quitta e
disant adieu avec un signe de tête fort expressif, et se diri
vers son habitation, qui était située dans la partie la plus
culée de la vallée.

» Ainsi se termina ma première entrevue avec ce pe
solitaire. J'ai eu souvent depuis l'occasion de le revoir,
l'ai même visité plusieurs fois dans la rustique demeure
s'est construite lui-même avec des débris de rochers, et q
entourée d'un mur qui renferme également un petit j
assez bien cultivé. Il se nomme David Ritchie ; il est fi
pauvres gens qui habitaient pendant leur vie la parois
Stobbo, dans le Haut-Twedale.

» La première fois que j'aperçus cette figure extraordi
descendre en roulant, plutôt qu'en marchant, les
escarpées de la vallée de Manor, j'ignorais absolument l'
tence d'un être semblable dans cet endroit, et j'avoue
j'éprouvai d'abord à sa vue un moment de surprise diffi
exprimer. Je ne pouvais définir quelle était la natur
l'objet qui s'avançait ainsi vers moi, et je pense que si
semblable aventure me fut arrivée dans une vallée des A
ou des Pyrénées, ma première idée eût été de croire
c'était un ours qui venait ainsi me prendre à l'improvi

(1) Les Écossais des higlands parlent la langue gaélique, qui est l'
cienne langue celtique, avec quelque altération, la même que l'on p
dans le pays de Galles, dans le nord de l'Irlande et en basse Bretagne.
habitants des Basses-Terres (*lowlands*) parlent ce qu'on nomme comm
ment l'écossais (*scotch*), mélange de plusieurs langues, mais particul
ment composé d'anglais.

oi qu'il en soit, lorsque l'objet qui fixait toute mon attention fut arrêté pour me considérer, je reconnus facilement que ais à faire à une créature humaine; mais ce ne fut qu'au ment où Ritchie m'adressa la parole, que je pus me former idée exacte de la laideur, de la difformité et surtout de angeté de sa personne. »

Tel fut le récit que nous fîmes de cette aventure quelque ps après qu'elle nous fut arrivée. Eh bien! supposons rrant loin de sa vallée natale, Ritchie eût été rencontré un lieu aussi sauvage que celui où nous le trouvâmes, une personne à laquelle il fut étranger comme à nous, personne dont l'esprit fut plus disposé que le nôtre l'était s, à croire à l'existence d'êtres surnaturels, et qui eut pris uite à son approche, au lieu de l'attendre et de converser c lui ; il n'y a pas à douter que l'habitant paisible du vallon Manor n'eût été bientôt transformé en un être merveilleux, nain brun, seigneur des bruyères et des torrents, jaloux la pêche comme de la chasse, et nous aurions eu une noule histoire à ajouter à toutes celles de ce genre qui sont si mmunes en Ecosse.

Ritchie mourut environ un an après cette rencontre et fut erré, d'après son désir, sur un petit monticule voisin de sa meure, au milieu d'épaisses fougères, ombragées par un quet de frênes de montagne (mountain-ash) qu'il avait nté lui-même (1). Ce pauvre nain fut souvent visité durant vie, dans son ermitage, par des personnes du plus haut g, attirées sans doute par la curiosité qu'excitait son nge apparence et la singularité de sa conversation. Parmi plus illustres visiteurs, on peut citer sir Walter-Scott, nt l'habitation d'Abbotsford n'est qu'à quelques milles du llon de Manor, et le célèbre romancier avoue lui-même, ns la nouvelle introduction aux *Contes de mon Hôte*, que c'est ce personnage extraordinaire qui lui a donné l'idée de celui d'*Elshender le reclus*, le nain noir du roman de ce

(1) Ritchie croyait, comme tous ses compatriotes, que le frêne des montagnes est un puissant préservatif contre les sortiléges.

nom. On trouve également sur Ritchie, dans cette introduction, des détails curieux et intéressants (1).

Les nains des bruyères des Alpes sont aussi jaloux de la chasse que ceux des montagnes du Northumberland. On raconte à ce sujet l'histoire suivante :

« Un chasseur de chamois, après avoir longtemps gravi les rochers, arriva enfin au Felsgrat, et, continuant toujours de gravir, il allait enfin arriver au sommet, lorsqu'un nain horriblement laid se présenta tout à coup devant lui, et lui dit avec colère : « Pourquoi, depuis déjà longtemps, donnes-tu la mort à mes chamois, et ne me laisses-tu pas mon troupeau? Tu vas à présent payer ta témérité par ton sang ! » Le chasseur pâlit à l'idée qu'il allait être sans délai précipité au fond de l'abîme ; il se remit toutefois, et supplia le nain de lui pardonner, s'excusant sur ce qu'il ignorait que ces chamois lui appartinssent. Le nain lui pardonna, mais lui ordonna, en même temps, de ne plus reparaître sur la montagne, et lui promit même, à cette condition, de lui fournir toutes les semaines un chamois tout tué, en lui recommandant encore d'épargner les autres et de prendre garde à lui. Le nain disparut ensuite, et le chasseur retourna tout pensif à sa cabane. Le génie nain tint parole, et chaque semaine le chasseur trouvait un chamois bien gras suspendu aux branches d'un arbre devant sa cabane. Mais il finit par s'ennuyer de la vie oisive qu'il menait, et un beau jour il prit son fusil et se mit à gravir de nouveau le Felsgrat. Bientôt il aperçoit un superbe bouquetin ; il met en joue, il vise, et ne voyant paraître d'aucun côté le méchant génie, il va tirer ! mais le nain, qui s'était glissé derrière lui, le saisit par le talon et le précipite dans l'abîme, où ses membres furent broyés (2).

» La croyance à des êtres surnaturels, qui se manifestent sous la forme de nains, subsiste toujours, quoique affaiblie

(1) Il s'est néanmoins glissé dans cette introduction une erreur assez grave. Walter-Scott place la date de la mort du nain du vallon de Man dans les premières années de ce siècle, tandis qu'il est certain qu'il est décédé en novembre 1811, et sa sœur, Agnès Ritchie, en 1821.

(2) Wys, *Lauco Laudato*, p. 43, 61, 312.

M. de Reissenberg, dans plusieurs cantons de la Belgique e la Hollande. Les Flamands et les Hollandais les appellent ituellement *halver-mennekens* (demi-homme) et *kabouter-nnekens* (petits drôles) ; on les désigne aussi par des déno-iations qui reviennent à *esprits travailleurs*, *Jean qui st pas né*, *l'oncle Henri*, *Georges aux échasses*, etc. Les rsans du village de Herselt, dans la Campine ou ancienne tandrie, racontent qu'une multitude de ces nains étant ivés dans ce lieu, à l'occasion d'une grande guerre, ils neuraient près du village, dans des trous creusés au ieu d'un bois, et qu'ils n'en sortaient que pour venir elquefois demander aux villageois une chose ou l'autre, s jamais faire de mal à personne. Quand les femmes de nains devenaient vieilles, ils les descendaient, un pain llet à la main, dans une fosse qu'ils recouvraient soigneu-ment. Les bons campagnards ajoutent que ces pauvres illes étaient très-contentes d'en finir ainsi.

» Au village de Gelrode, les paysans montrent une colline pelée *Kabouterberg*, et percée de plusieurs souterrains, 'ils soutiennent avoir été la demeure de nains assez sem-bles aux fées d'Ecosse. Dans les provinces de Liége et de mur, ces esprits complaisants sont appelés *sotai* et *nutons*, l'on raconte que la belle grotte de Rémonchamp en est nplée (1). »

La croyance aux nains, considérés comme esprits qui ésident aux mines et aux richesses cachées (2) n'a jamais é aussi répandue en France qu'en Allemagne et dans les ys du Nord. Cependant, on la retrouve encore entière de s jours dans la Bretagne, où les nains sont connus sous fférents noms. Les *barrows* sont des monticules de pierres élées de terre (3) ; à Coat-Bian, il y en a un que l'on appelle château des *poulpicans*. Ces poulpicans sont, suivant les

(1) *Dict. de la conversation*, art. *Nains*, vol. xxxix, p. 377.
(2) Les anciens nommaient *Incubones* les génies qui gardaient les tré-rs. — Pénone
(3) Les Barrows sont aussi la demeure des fées en Irlande.

croyances bretonnes, les maris des fées et les génies de la terre : on les rencontre partout où il y a des monuments druidiques. Ce sont de petits hommes noirs, laids et capricieux, qui aiment, dit un écrivain breton, à tourmenter les pauvres chrétiens qui ne sont pas en état de grâce. Ce sont eux qui font entendre une clochette dans les bois pour tromper les petits pâtres qui cherchent leurs chèvres égarées; ils les attirent ainsi, et les fourvoient dans les fourrés et les fondrières. Comme les anciens *dusiens* des Gaulois, ils attaquent souvent la pudeur des femmes et des filles, qui ont l'imprudence de s'aventurer trop tard hors du logis (1). Ce sont encore eux qui produisent ces bruits étranges que l'on entend la nuit autour des maisons, lorsqu'ils s'appellent pour danser en rond autour des *cromlec'hs* (2) du coteau. Pour se préserver de la malice des poulpicans, il faut, avant de se coucher, placer devant soi un vase plein de millet; ils sont forcés par leur nature à le ramasser grain par grain, et ils y passeront la nuit entière (3). Cette croyance existe également en Auvergne et dans la Manche, où l'on a soin de placer une écuelle pleine de millet ou d'autre graine à la porte des écuries, pour garantir les bestiaux de la visite du follet, qu'on appelle dr

Les nains bretons, comme ceux de l'Allemagne, s'occupent à chercher dans l'intérieur de la terre les métaux précieux qu'elle renferme; et on les voit, dit-on, encore quelquefois sortir des souterrains du château de Morlaix, frappant sur des bassins et venant en plein air faire sécher leur or, humide de sang et de larmes (4). La tradition ajoute que l'homme qui tend la main modestement reçoit d'eux une poignée de ce métal; mais celui qui vient avec un sac, dans l'intention de le remplir, est éconduit et maltraité.

Il y a, à mi-chemin de Lannion à Peros, d'immenses masses de granit placées les unes sur les autres, de la manière la plus bizarre. Un de ces nains, que les Bretons nomment

(1) Nous en avons déjà parlé au chapitre des incubes.
(2) Pierres druidiques.
(3) *Les Derniers Bretons*, vol. II, p. 29 et 30.
(4) *Voyage dans le Finistère*, par Cambri, t. I, p. 72.

cornandons, habite ces monuments gigantesques. A certains jours de l'année, ce nain compte au soleil des pièces d'un or luisant, dont le passant peut s'emparer, pourvu que, le matin, il ait entendu la messe et qu'il soit muni d'un denier percé. Les Bretons croient encore qu'à certaines époques de l'année, et par un beau clair de lune, ces cornandons sortent de leurs souterrains et forment une ronde infernale autour des *dolmen* et des *menhir*. Leurs petites voix criardes se font entendre pendant le silence des nuits, et font fuir le voyageur qu'ils cherchent à attirer en faisant sonner de l'or sur la pierre sacrée (1).

C'est sans doute aux Celtes du pays de Galles et du Cornouailles, qui cherchèrent jadis un asile dans l'Armorique, qu'il faut attribuer la grande renommée qu'Arthur a conservée jusqu'à nos jours parmi les habitants de la Bretagne. On prétend que l'énorme château d'Elgoat a été bâti par ce roi des silures; des rochers de granit entassés donnent encore l'idée de ses vastes murailles. Les plus anciennes traditions rapportent que ces lieux renferment des trésors cachés, gardés par des démons qui, souvent, traversent les airs sous la forme d'éclairs et de feux follets, en poussant quelquefois des hurlements affreux qui se répètent dans les forêts et dans les gorges du voisinage.

On voit encore, près de la forêt de Dreux, les ruines de l'ancien château de la Rocardière, qui fut, dit-on, bâti il y a bien des siècles, par les souverains de ce pays, sur les fondements d'un temple druidique. Suivant une ancienne tradition, ce château est sous la puissance d'un lutin ou génie, qui y garde des trésors immenses, dans des caves si profondes, que jamais personne n'a pu en trouver la fin. Ce génie est d'un caractère bon et obligeant, et n'est à redouter que de ceux qui auraient la témérité de vouloir lui enlever son trésor.

La forme sous laquelle ce lutin se présente le plus souvent est celle d'un homme d'une très-grande taille, revêtu d'une

(1) Les *dolmen* et les *menhir* sont des monuments druidiques que l'on croit avoir été autrefois destinés aux actes religieux du culte des Gaulois.

robe blanche, les pieds nus et la tête couverte d'un voile blanc; quelquefois aussi il a les reins couverts d'une peau de mouton, la tête nue, et alors ses cheveux couleur d'or tombent épars sur ses épaules, et son front est couvert d'une couronne de feuillage; il porte un long bâton à la main. Il a été vu également tantôt sous la forme d'un dragon ailé, tantôt sous celle d'un globe lumineux.

La croyance aux trésors cachés est une de celles qui sont les plus répandues, car on la retrouve chez toutes les nations du monde; c'est également une de celles auxquelles le peuple ajoute encore le plus de foi; et comme l'avarice est le vice dominant du siècle où nous vivons, il est probable que cette croyance ne s'éteindra pas de longtemps parmi nous. Il n'y a pas en France, en Espagne, en Angleterre, en Allemagne, un vieux château, une ancienne abbaye, une ruine de quelque temple païen ou de quelque église qui ne renferme des richesses enfouies depuis des siècles, et placées sous la garde de quelque génie, démon, serpent ou dragon ailé.

Nous pensons que les rencontres heureuses d'objets précieu enfouis dans la terre, que font de temps à autres quelque personnes, contribuent beaucoup à entretenir cette croyanc parmi le peuple, qui voit dans ces découvertes, que le hasar produit presque toujours, des preuves irrécusables que tout les ruines et les vieux châteaux doivent nécessairement con tenir des trésors, et qu'on en découvrirait bien davantage, de malins esprits ne veillaient à ce qu'ils ne tombent entre l mains des mortels, auxquels ils ne se décident à les livr quelquefois qu'à des conditions qui peuvent mettre le salut en grand danger. Il n'y a pas encore bien longtem que, dans quelques provinces de France, « on regardait comm certain que la veille de Noël, pendant la généalogie qui chante à la messe de minuit, tous les trésors cachés s'ouvraien et bien des personnes imbues de ce préjugé se rendaient e silence dans les souterrains, dans les caves et dans les vieill masures où l'on présumait qu'il pouvait y en avoir (1).

(1) *Erreurs et préjugés*, par Salgues, tom. IV, p. 241.

encore en Normandie que les trésors enfouis ap-
t au diable un an après avoir été cachés. On est
persuadé qu'il y en a dans toutes les ruines, où ils
s par des chiens noirs, qui les font ordinairement
Lorsque ces animaux se rendent chez quelque
si celui-ci leur donne à manger, ils se hasardent *à*
et le conduisent au lieu où le trésor est caché.
lever, comme on dit, ce trésor sans danger, il faut
r par plusieurs jours de jeûne, ensuite faire une
l'entour, afin de pouvoir l'enlever en bloc, avec la
environne. Sans cette précaution, le diable le trans-
lleurs. Le travail, une fois commencé, ne doit être
aucun prétexte; et comme on sait que l'homme ou
ii lèvera le trésor mourra dans l'année, on se garde
ucher soi-même. On entoure la masse de cordes et
d'un mauvais cheval pour l'enlever et l'emporter.
st une nouvelle victime offerte au diable en échange
n lui prend (1).

pays qui ont été souvent ravagés par la guerre
adition a perpétué le souvenir des trésors vrais ou
qui furent jadis confiés à la terre, pour les sous-
rapacité de l'ennemi. Sous ce rapport, il y a peu de
ui aient plus souffert que l'Irlande durant les six
rapine et de persécution qui se sont écoulés depuis
lheureux habitants subissent le joug insupportable
terre.

fois l'Irlande a vu ses châteaux détruits, ses temples
t incendiés, non-seulement depuis que les nobles
III et d'Elisabeth ont renoncé à la foi de leurs
r s'emparer des dépouilles de l'Eglise, mais encore
nps où les deux peuples avaient une même croyance
issaient la même autorité spirituelle.

ahisseurs, sachant que les Irlandais avaient cou-
époser leurs effets les plus précieux dans les églises
s couvents, comme dans une espèce de sanctuaire

: *pittoresque*, tom. II, p. 214.

qu'on ne pouvait violer sans impiété, attaquaient ces li
avec fureur, et les dévastaient avec la même barbarie qu'
raient pu le faire les soldats d'Alaric ou de Timur, tellem
qu'à la fin, les Irlandais, pour les priver de ces ressour
brûlaient eux-mêmes leurs propres églises, ainsi que le r
portent leurs chroniques, en dépit des étrangers.

Aussi, est-il en Irlande peu de ruines anciennes qui, s
vant les traditions populaires, ne renferment quelques tré
cachés, et les ruines sont nombreuses dans ce malheu
pays. Ce sont encore les cluricaunes, esprits que nous av
déjà fait connaître en parlant des lutins familiers, qui o
connaissance de ces trésors, et qui les découvrent quelque
à ceux qui sont assez heureux pour les apercevoir et a
adroits pour s'emparer de leurs personnes, ce qui n'est
fort aisé, car ils sont peut-être les plus rusés de tous les lut

« Il serait extrêmement difficile, dit lady Morgan,
définir cet être surnaturel qui tient un rang si distin
dans les féeries irlandaises. Cependant, on suppose que
apparition se fait toujours sous la forme d'un petit bonhon
vieux et ridé, dont la présence désigne un endroit où s
cachés des trésors, enfouis pendant les troubles civils.
le voit donc généralement dans des endroits solitaire
déserts; le voyageur qui a aperçu, par hasard, ce gardien
trésors, ne manque pas de marquer l'endroit par quel
signe; mais lorsqu'il revient, le lendemain matin, avec
instruments nécessaires pour creuser la terre, le chardon
pierre ou le rameau qu'il y a placés se trouvent tellem
multipliés, qu'il n'est plus possible de s'y reconnaître.
désappointements fréquents occasionnés par la malice
petit cluricaune ou *leprechan* sont cause qu'il jouit de t
peu de faveur auprès du peuple, et que son nom m
n'est jamais employé que comme un terme de mépris (1).

L'histoire suivante n'est pas une des moins plaisantes
toutes celles que l'on raconte en Irlande sur les cluricaun

« Tom Fitzpatrick, jeune fermier irlandais, se promen

(1) *Lady Morgan*, roman d'O'Donnell, t. II, p. 245.

un jour de fête dans la campagne, s'arrêta tout à coup devant une haie exposée au soleil, de laquelle sortait une espèce de cliquetis fort étrange. Il crut d'abord que c'était un grillon dont il entendait le chant; mais en regardant plus attentivement autour de la haie, il aperçut une cruche noire qui pouvait bien contenir six pintes, et à côté un petit bonhomme vieux et maigre, assis sur une escabelle, ayant un bonnet blanc sur la tête et un petit tablier de cuir devant lui; il plongeait à chaque instant un petit vase dans la cruche, le retirait plein et le vidait tout d'un trait; puis il se remettait à ajuster le talon d'un de ses petits sabots.

» Le jeune fermier, qui avait entendu parler des cluricaunes, comprit que c'était un de ces lutins qu'il voyait en ce moment, et il résolut de profiter de l'occasion. Il s'approcha donc du petit homme, sans ôter un seul instant les yeux de dessus lui, crainte de le voir disparaître; puis il l'aborda, et, après quelques moments de conversation, il se jeta tout à coup sur lui, et le saisit avec la main, jurant, en même temps, qu'il ne le lâcherait que lorsqu'il lui aurait appris où était caché son trésor.

» Le pauvre petit lutin parut fort effrayé des menaces de Tom, et lui dit que s'il voulait venir avec lui jusqu'à un champ peu éloigné, il lui montrerait un pot plein d'or. Ils partirent; Tom portait le cluricaune sur la main, sans jamais lever les yeux de dessus lui; enfin, ils arrivèrent dans un lieu planté de bouleaux. Là, le petit homme montra du doigt au fermier le pied d'un de ces arbres, lui dit de creuser la terre en cet endroit, et qu'il y trouverait un grand pot rempli de guinées.

» Tom, qui n'avait point apporté de bêche, voulut courir sur-le-champ en chercher une chez lui, et, pour mieux reconnaître l'endroit à son retour, il attacha une de ses jarretières rouges autour de la tige de l'arbre, et après avoir donné la liberté au cluricaune, qui disparut à l'instant, il courut de toutes ses forces jusqu'à sa maison, prit une bêche, et revint au champ de bouleaux le plus vite qu'il put. Mais lorsqu'il y arriva, un spectacle des plus singuliers s'offrit à sa vue! il n'y

avait pas dans le champ, qui était au moins de quarante ar
et contenait plus de deux mille arbres, un seul bouleau
n'eût une jarretière rouge parfaitement semblable à celle
pauvre Tom. Le fermier revint donc chez lui, maudis
de bon cœur le malin cluricaune qui venait de lui j
un pareil tour, et dont les ris moqueurs l'accompagn
jusqu'à sa maison, sans qu'il pût l'apercevoir un se
stant (1). »

Mais tous les cluricaunes ne sont pas aussi malins que c
dont nous venons de parler. Il en est qui, soit par bie
sance, soit par caprice, se plaisent parfois à obliger
hommes, ainsi que l'attestent maintes histoires, de l'auth
cité desquelles il n'est pas plus permis de douter, en Irl
que de la véracité de ses habitants (2).

En Franche-Comté, en Bourgogne et dans la Lorraine
nomme *vouires* ou *vouivres* des créatures monstrueuse
ont la garde des trésors dans les anciennes ruines. Ce son
serpents ailés, d'une grandeur démesurée, dont la tête
ornée d'une escarboucle ou d'un diamant. Elles le qui
pour boire aux fontaines; et si l'on était assez heureux p
apercevoir un de ces monstres au moment où il se désalt
avant d'en être aperçu, on pourrait s'approprier, sans dan
les richesses qu'il garde. Mais les vouires ne se laissent
surprendre facilement. Il faut composer avec elles pour
obtenir quelque présent, et jamais personne n'en a rien
tenu qu'aux dépens du salut de son âme.

Les dragons blancs, rouges et noirs, mais particulièrem
les deux premières sortes, nous viennent bien certainem
de l'Orient, et ils figurent dans tous les contes persans, ara
indiens, siamois et chinois, où, comme chez nous, ils so
chargés de la garde des trésors, ainsi que de celle des hér

(1) *Fairy Legends of the south of ireland*, tom. II.

(2) Voyez surtout, dans l'ouvrage déjà cité, le conte de la bouteille, u
des plus amusants. Il existe en Allemagne deux histoires à peu près se
blables, *la Bouteille du Diable* et *les Trois Frères ou le Gourdin* veng
Un conte grec et un conte oriental bien connus ont également la pl
grande analogie avec cette tradition irlandaise.

mes et des princesses enchantées. Cependant, les dragons noirs tiennent une place remarquable dans la mythologie scandinave et dans presque tous les anciens sagas (1), ce qui nous fait penser que ces monstres ne sont pas toujours, comme le prétend Warton, un signe certain d'origine orientale *(orientalism)*; Walter-Scott combat avec raison cette opinion, et prétend que l'idée de ce fabuleux animal était familière aux tribus celtiques, à une période fort reculée, et qu'un dragon figurait sur la bannière de Pendragon, d'où ce monarque avait tiré son nom; il y avait également un dragon sur l'étendard d'Arthur, ouvrage magique de l'enchanteur Merlin (2). On trouve des dragons continuellement mentionnés dans les triades galloises : lors d'une bataille qui eut lieu en 752, à Bedfort, entre Ethebald, roi de Murcie, et Cuthred, roi de Wessex, un dragon d'or, qui était la bannière de ce dernier, était porté sur le front de la ligne par Edelheim, chef des Saxons de l'Ouest (West-Saxons).

Les dragons sont une des fictions les plus fréquemment employées dans les anciens romans de chevalerie; Boiardo, l'Arioste, Le Tasse même s'en sont servis dans leurs poèmes, comme moyens de terreur. Albert-le-Grand rapporte la tradition d'après laquelle ces animaux craignent le tonnerre et en sont souvent frappés. Aussi dit-on que les enchanteurs, ayant besoin de dragons pour les emporter dans leurs courses lointaines, leur font entendre un bruyant roulement de tambour, qu'ils prennent pour le tonnerre, et se laissent ainsi dompter. L'enchanteur monte alors le dragon, et parcourt, sur son dos, des espaces immenses. Mais il arrive quelquefois que l'animal succombe de lassitude, et tombe dans la mer avec son cavalier.

Le dragon représente aussi le génie du mal, et saint Michel est toujours peint terrassant le démon sous la figure d'un dragon ailé. On a beaucoup discuté sur les images des dragons

(1) Voyez dans l'*Edda* le dragon noir, qui doit diviser les mortels au dernier jour; le dragon qui garde Brynhilda dans le saga de Sigurd; l'*Edda* et le poëme de Beowuff.

(2) Parke, *Notes sur sir Tristram*, page 200.

peints sur les bannières et portés dans les processions, pri palement aux Rogations. Nous pensons que l'Eglise n'a ja employé l'image du dragon que comme symbole, pour dém trer quelque chose, de même qu'elle peint saint Christ portant Jésus-Christ ou saint Georges tuant le dragon, p exprimer la foi robuste de l'un, la constance et la magnani de l'autre. Or, quel symbole pouvaient représenter les drag qu'on portait aux processions? Était-ce en mémoire des d gons qui furent vus lorsque l'on institua les Rogations, a que quelques-uns le prétendent? Mais il n'y a aucun au qui mentionne que ce fût pour les ravages que ces anim pouvaient causer qu'on institua les Rogations, qui le fu par saint Mamert, évêque de Vienne en Dauphiné (1). N pensons que ces dragons étaient tout simplement un rest paganisme, et qu'ils avaient été conservés en imitatio ceux que les soldats romains portaient sur leurs enseig lesquelles branlaient au vent et semblaient comme siffle montrant une gueule béante (2).

Les dragons appartiennent également au domaine croyances populaires de toutes les nations de l'Europe. plusieurs villes de France et de Belgique, le peuple con encore de nos jours le souvenir des dragons ou serpents a qui ont jadis désolé la contrée par leurs ravages, et dont fut délivrée par l'intercession de quelques saints évêqu par le courage de quelques preux chevaliers. Telle ét *gargouille*, dragon monstrueux, dont saint Romain déli

(1) *Sidoine Apollin.*, lib. 7. *Epist. ad mamertum*. C'était, disait le évêque de Clermont, pour les continuels tremblements, embraseme fortunes de feux ès-villes, sons et clameurs ouïs de nuit, cerfs et l entrant ès-villes, comme privées et domestiques, et y faisant leur reposant dans les halles et places publiques. Comme on voit, il n'y a de dragon dans tout ceci.

(2) *De dracone Esculapii Lucianus in Alex.* — Les empereurs de tantinople ont toujours conservé le gonfanon nommé *Flammulum* (Ce et Europalate), où était peint le dragon. C'est de ce *flammulum* que le mot français *oriflamme* et le *flambolet* des Turcs. Suidas dit que espèce de bannière vient des Indiens. Suivant Europalate, les Assy furent les premiers qui les portèrent à la guerre. Les Grecs de By sont souvent nommés *Griffons* par les historiens du moyen-âge. — cange-Gloss. — *Villehardouin*, p. 363.

e Rouen, en l'année 620 (1); tel était aussi celui qui incu près de Namur par le chevalier Gilles de Chin. également son dragon, que l'on appelle le *graouilly*; le Tarascon se nomme la *tarasque*; celui de Poitiers, *ne sainte Vermine* ou la *grand' gueule*; celui de Provins, *irde* (2).

traditions de ce genre sont très-communes dans le nord ngleterre, ainsi qu'en Ecosse, et il y a, parmi les ha-s du Border, de nombreuses traditions relatives à mes serpents et aux ravages qu'ils faisaient jadis dans la e. Parmi toutes celles que nous avons entendu raconter, iterons celle qui rapporte la belle action du seigneur de ton, qui délivra la paroisse de Linton, dans le Roxbo-hire, d'un énorme serpent qui habitait un antre à quel-stance de l'église, d'où il sortait pour ravager la con-ou bien attirait sa proie jusqu'à lui, en la fascinant par gard et son haleine. Le brave gentilhomme courut au galop sur le monstre, et enfonça dans son gosier un n de tourbe enduite de poix bouillante, et fixé à la de sa lance. On voit encore à Linton une vieille ure représentant cette action mémorable, au bas de la-les habitants disent que l'on lisait jadis :

« Le vaillant Laird de Lauriston
Tua le terrible serpent de Wormeston,
Et devint possesseur de la terre de Linton (3). »

elques-unes des anciennes ballades écossaises font men-le personnes changées en dragons par les maléfices de

oyez, sur ce dragon, Louis de Sacy, *Traduc. des lettres de Pline*, ig. 54 et suiv., et un ouvrage de M. Floquet, publié en 1833, inti-*Histoire du privilége de saint Romain*, etc.

oyez sur les dragons en général, les recherches de M. Salverte, les ations de MM. Bottin, La Doucette, Giraut, Delmotte, Dulaure, A. Le-lu Cayla, Chaudruc, et les traditions tératalogiques de M. Berger rey.

Le bon et brave maréchal de Lauriston descendait de la famille du eur du dragon de Wormeston; on voit que la bravoure est demeurée taire dans cette maison.

magiciens et de sorciers ; les plus populaires sont celles d
dragon de Spindleston-Heugh et celle de Kempion.

Cette dernière est curieuse et tout-à-fait dans la mani
des anciens sagas du Nord. Une jeune fille est changée, pa
les sortiléges de sa marâtre, qui était magicienne, en un dr
gon qui vomissait des flammes, et elle est condamnée par el
à nager « dans l'eau salée des mers et à gravir les roch
d'Estmère, jusqu'à ce que Kempion, le fils du roi, vienne
rocher et lui donne trois baisers. »

Après bien des jours passés dans une attente cruelle sur
rocher battu des flots, le héros arrive enfin, et lorsqu'il
donné les trois baisers, il voit paraître à la place du hid
dragon la plus belle femme du monde.

La méchante marâtre est ensuite changée en loup-ga
et condamnée à errer dans la forêt de Wormeswood, jusq
ce que saint Mungo vienne sur la mer, et tout en soupirant
sorcière disait : « J'ai bien peur que ce jour n'arrive j
mais (1). »

Les traditions de l'Allemagne sont remplies de choses m
veilleuses sur les dragons. Byron, après avoir décrit, dans
Pèlerinage de Clilde Harold, les beautés pittoresques de l'a
cien château de Drachenfels (2), ajoute qu'il existe, au su
de ses ruines, une tradition fort curieuse qu'il ne raco
pas ; la voici : « Près de Bonn, au milieu de sept montagne
est un rocher couvert de ruines ; c'est là qu'existait jadis u
énorme dragon, auquel les habitants, alors païens, sacri
fiaient leurs prisonniers. Parmi ceux qu'ils avaient faits da
une excursion sur le pays ennemi, se trouvait une jeun
chrétienne qu'ils dévouèrent au monstre. Au lieu de s
plaindre et de verser des larmes, la jeune fille marcha ave
courage vers l'antre du dragon, et dès que cet animal furieux
parut et s'avança pour la dévorer, elle tira de son sein un
petit crucifix qu'elle lui présenta ! A cet aspect, le monstre
poussa un cri d'effroi, rentra dans sa caverne et disparut pou

(1) *Minstrelsy os the scottish border*, vol. IV.
(2) *Byron*, vol. I. — *Childe Harold*, chant III. — St. LV., note II.

nais. Les habitants, étonnés, se convertirent, et une croix
rque encore la place où ce miracle fut opéré. »
Il existe encore en Allemagne beaucoup d'autres traditions
le dragon est représenté comme un être infernal à qui il fal-
t dévouer chaque année une victime. Tel était le dragon de
ankenstein. Il fallait, pour pouvoir puiser dans la source
au qu'il gardait, lui abandonner une jeune fille. Un cheva-
r combattit le monstre et le tua; mais le dragon l'avait
qué au genou et le vainqueur ne survécut point à sa victoire.
En Danemarck ainsi qu'en Allemagne, les dragons sont
sidérés comme les gardiens des trésors cachés; celui que
Lodbrok, roi de Danemarck, avait grandi avec le lingot
'il gardait, et les traditions populaires des deux pays font
vent mention de belles couleuvres au doux regard, qui
tent de leurs grottes avec une couronne d'or sur la tête.
L'histoire de la pucelle de Bâle nous paraît devoir trouver
sa place. Un tailleur de cette ville nommé Léonhard, dans
accès d'humeur aventureuse, se décida un jour à descen-
e dans une caverne obscure, dans laquelle on disait qu'il y
ait des trésors cachés. Après plusieurs détours, il arriva à
e porte de fer qui le conduisit dans une salle magnifique.
, il trouva, assise sur un superbe trône, une dame dont le
age était d'une grande beauté, mais dont le corps se termi-
ait par une queue de dragon, qui se repliait autour du siége
r lequel elle était placée. Devant elle était un coffre d'ai-
in à triple serrure, et, à chaque bout, un gros chien noir,
i se dressa à la vue de notre aventurier comme pour le met-
re en pièces. Mais la dame les apaisa, et, ouvrant son coffre,
lle fit voir un trésor immense, d'où elle tira quelques petites
pièces d'argent qu'elle donna au tailleur, en lui disant qu'elle
tait enchantée de la sorte par les maléfices d'une marâtre;
ais qu'elle recouvrerait sa forme naturelle si un jeune
omme chaste la baisait trois fois au visage. Le tailleur essaya
le remplir cette condition; mais les traits de la dame prirent
ussitôt une expression si repoussante, que le courage lui
anqua, et qu'il prit la fuite. Un de ses parents, quelques
nnées après, pénétra dans cette caverne, espérant y trouver

de quoi rétablir une fortune entièrement détruite; mais n'ayant trouvé que des ossements humains, il en perdit la raison et mourut. Sir Jhon Mandeville raconte une histoire semblable, arrivée dans une île de la Grèce (1).

Quoique les trésors cachés dans les ruines des vieux châteaux de l'Allemagne soient généralement confiés à la prudence et à la sagacité des nains, il s'en trouve néanmoins qui sont gardés par des chevaliers ou des chasseurs enchantés; tel est, par exemple, le trésor déposé par un des derniers barons de Franchemont dans un des caveaux du château de ce nom, près de Spa, et remis à la garde d'un esprit qui, sous la forme d'un chasseur, est continuellement assis sur le grand coffre de fer qui renferme ce trésor. Quiconque oserait toucher ce bahut enchanté serait à l'instant frappé de paralysie. Un ecclésiastique d'une grande piété descendit un jour dans ce caveau, et employa, mais vainement, tout l'art des exorcismes pour décider le gardien diabolique du trésor à quitter un instant son poste; le chasseur demeura inébranlable. A la fin, cependant, pressé par les sollicitations du vénérable exorciseur, il lui dit qu'il se déciderait à faire ce qu'il désirait s'il voulait signer son nom avec son sang sur une feuille de parchemin qu'il lui présenta. Mais le prêtre, qui en savait à cet égard au moins autant que l'esprit malin, refusa, comme on peut bien le croire, de livrer ainsi son âme au diable. Néanmoins, on croit dans le pays que si quelqu'un pouvait découvrir et répéter les paroles mystiques qui ont été employées par le baron pour placer son trésor sous la garde du démon, celui-ci serait forcé de décamper à l'instant. La personne qui rapporte cette histoire en a entendu raconter beaucoup de semblables par un paysan des environs de Franchemont, qui, certes, pouvait être cru sur parole, puisqu'il

(1) Le Loyer raconte cette histoire avec quelques variations.— *Histoire des spectres et des apparitions*, liv. III, p. 347.—Les paysans suisses, pour exprimer quelque malheur arrivé dans un endroit, disent encore: « Le dragon a passé par là, » voulant parler de la jeune fille de Bâle. Prætorius t. I, 661. — *Seyfried, in medulla*, p. 477. — *Kornemann*, *Mons veneris* chap. XXXIV, p. 189.

surait avoir vu lui-même le diable sous la forme d'un gros
ltou (1).

Près de Bade, en Autriche, on voit sur une montagne les
ines de l'ancien château de Rauheneck ; un grand trésor y
, dit-on, caché ; mais celui-là seul le trouvera, qui aura
bercé, enfant, dans un berceau fait avec le bois de l'arbre
i, maintenant faible rejeton, germe à peine au mur de la
ute tour de Rauheneck. Si cet arbrisseau meurt ou qu'on le
upe, la découverte du trésor sera différée jusqu'à ce qu'il
poussé et grandi de nouveau (2).

Le peuple espagnol, particulièrement celui des provinces
éridionales de la Péninsule, a conservé jusqu'à nos jours le
ût des histoires merveilleuses que possédaient au plus haut
gré les Arabes qui ont occupé, pendant plusieurs siècles,
tte partie de l'Espagne. Mais leurs histoires sont en général
une nature toute différente de celles qui amusent, depuis si
ngtemps, le coin du feu des chaumières d'Écosse ou d'Alle-
agne ; et quoique les faits merveilleux dont ces histoires
ondent soient au moins aussi incroyables que ceux que l'on
ouve dans les traditions populaires des nations du Nord,
les ont plutôt pour sujet les miracles des saints de la lé-
ende, les aventures périlleuses des voyageurs, ainsi que les
ploits des contrebandiers, que le récit effrayant des assem-
ées nocturnes des démons et des sorcières, les cavalcades des
es, et les danses des lutins et des farfadets. Mais il n'existe
s de traditions plus répandues en Espagne, surtout dans les
yaumes situés au midi de la Sierra-Morena, que celles qui
ncernent les trésors enfouis par les Mores avant leur expul-
n de ces belles et riches contrées. Il n'y a pas, suivant les
oyances populaires, dans tout le midi de la Péninsule, une
ule vieille forteresse, une seule atalaya (3), un seul alcazar

(1) *Marmion*, page 358. — Note 7e du ive chant.

(2) *Gazette litt. de Vienne*, 1813, sept., 277. — Gottschale, *Ritterbur-*
g, 11, 103, 105. Gabeis, promenade aux environs de Vienne (1803).

(3) L'atalaya est une tour placée sur un point élevé pour découvrir
nnemi ; il en existe encore un grand nombre dans toute l'Andalousie,
rticulièrement sur les côtes, où elles servent à signaler l'approche des
isseaux barbaresques.

et s'enfuit. Ce dieu, sur l'origine duquel les mythologistes et les poètes ne s'accordent pas (1), était celui des bergers, des chasseurs et de tous les habitants de la campagne, qu'il se plaisait tellement à épouvanter, que l'on appela *terreur panique* cette espèce de crainte qui est produite par les prestiges de l'imagination (2). Ce fut sans doute, ainsi que nous avons eu l'occasion de le faire remarquer (3), par suite de cette terreur générale, entretenue durant tant de siècles par la plus ignorante superstition, que les peuples de l'Europe moderne, voulant personnifier l'esprit du mal, le revêtirent des emblèmes dégradants et de la hideuse apparence de cet ancien dieu des pasteurs (4).

En effet, rien ne ressemble davantage aux prestiges que le démon sait quelquefois employer pour tromper et épouvanter les hommes que les récits dans lesquels les poètes grecs ont décrit les tours malins de cette divinité champêtre.

Longus nous en fournit un exemple remarquable dans le passage de ses pastorales où le capitaine des Méthymniens et son équipage, après avoir ravagé les côtes de l'île de Lesbos et enlevé le troupeau de Daphnis et celui de Chloé que proté-

(1) Ce dieu était fils de Jupiter et de Callisto, selon les uns; de Jupiter et d'Ybis ou Onéis, selon d'autres. Homère le fait naître de Mercure et de Dryope; Lucien et Hygin, de Mercure et de Pénélope. Suivant eux, Mercure aurait pris la forme d'un bouc pour séduire cette princesse avant son mariage avec Ulysse; quelques autres, tels que Lycophron et Trezès, disent que Pan fut le fruit des amours de Pénélope avec *tous* les princes qui aspiraient à sa main, et que, par cette raison, il fut nommé *Pan*, qui signifie *tout*. Il faut bien distinguer le Pan des Grecs de celui des Égyptiens. Ceux-ci le regardaient comme le grand *tout*, la nature, l'univers entier; ils le plaçaient au nombre des dieux de la première classe, et le représentaient sous la figure d'un bouc, qui était pour eux l'emblème de la fécondité et le principe de toutes choses.

(2) On explique diversement les mots de *terreur panique*. Bochart prétend que Pan n'a passé pour être la cause de ces terreurs que parce qu'on exprime en hébreu un homme épouvanté par le mot de *Pan* ou *Phan*. *Chan.*, liv. I, cap. XVIII.

(3) Chap. III, liv. I, p. 12.

(4) Il y aurait néanmoins d'autres raisons à donner : 1° L'Écriture a coutume d'appeler le diable du nom de *bouc*, parce que volontiers il se montre sous cette forme; 2° Nigidius Figulus dit que le fameux Python des poètes fut changé en chèvre, et que le même Python, ayant été tué par Apollon, fut déifié sous le nom de Pan et d'Egypan, etc. Qu'est-ce donc que Python, si ce n'est le serpent de l'Écriture qui se change en *bouc*?

ent Pan et les nymphes, se mettent à manger, boire et
e fête comme pour une victoire.

Mais dès que le jour fut fini, dit Longus, et que la nuit
mis fin à leur bonne chère, il leur fut avis soudainement
la terre était toute en feu, et vers la haute mer entendirent
bruissement dans le lointain, comme des rames d'une
sse flotte qui fût venue contre eux. L'un criait aux armes;
tre appelait ses compagnons; l'un pensait être jà blessé;
tre croyait voir un homme mort gisant devant lui. Bref, il
rait tout tel tumulte comme en un combat de nuit; et si,
avait point d'ennemis.

Après une nuit si terrible, le jour vint, qui les effraya
ore bien davantage; car ils virent les boucs de Daphnis et
chèvres les cornes toutes entortillées de rameaux de lierre
c leurs grappes; ils entendirent les brebis et béliers de Chloé
hurlaient comme loups; elle-même, on la vit couronnée de
nchages de pin; et en la mer se faisaient aussi choses étran-
s à conter; car, quand ils pensaient lever les ancres, elles
aient au fond; quand ils cuidoient abattre leurs rames pour
guer, elles se rompoient. Les dauphins, sautant autour du
isseau et le battant de leur queue, en décousoient les join-
res. On entendait du haut de la roche le son d'une flûte à
t cannes, telle qu'en ont les bergers; mais ce son n'était
int plaisant à ouïr comme serait le son d'une flûte ordinaire;
is épouvantait ceux qui l'entendoient comme l'éclat imprévu
ne trompette de guerre...... Or, n'étoit celui parmi eux,
servant tant soit peu de sens, qui ne connût clairement que
s ces prodiges venaient du dieu Pan irrité contre eux pour
lque méfait; mais ils n'en pouvoient deviner la cause,
vant touché chose qu'elles eussent appartenir à Pan (1). »
'aunus, que l'on croit avoir été roi d'Italie, et qui fut placé,
ès sa mort, au nombre des divinités champêtres, était parmi
Latins le même que Pan chez les Grecs. Il avait, comme ce
nier, un caractère violent et emporté, et les Romains lui

(1) Daphnis et Chloé, liv. II, p. 136 et suiv., trad. d'Amyot, revue par
.. Courier. 1821.

attribuent également les terreurs paniques, les voix démoniaques et les visions qui se présentaient sous des formes diverses; Denys d'Halicarnasse le nomme *Jupiter-l'Épouvanteur* (1). Ces deux divinités régnaient sur la nombreuse famille des Pans *(Panesci)* des Égypans, des Faunes, des Satyres et des Sylvains, qui habitaient les forêts, les grottes et les montagnes, particulièrement celles du Pinde et de l'Arcadie.

Saumaise fait de Pan et de Faune la même divinité. Ce savant commentateur voit dans l'antiquité deux espèces de ces dieux champêtres, qu'Ovide appelle *Semidei*, *Rustica numina*. Ces deux espèces, que l'on a souvent confondues, sont les *Satyres*, dont le nom est le même chez les Grecs et chez les Romains (2), et les *Pans* des Grecs, qui sont les *Faunes* des Latins. Cependant, le caractère attribué à ces demi-dieux est parfaitement distinct dans la croyance de ces deux peuples. Les Pans et les Satyres de la mythologie grecque nous sont toujours dépeints comme des êtres gais, folâtres, amoureux surtout et lutinant à l'envi les nymphes et les bergères, tandis que nous voyons constamment dans le Faune des Latins une divinité sombre et mystérieuse, dont le culte est entouré d'un appareil effrayant et dont les oracles sont rendus par des voix inconnues, sortant du fond des bois (3). Ce culte de Faune, qu'environnait une mystérieuse terreur, fut sans doute celui que, sous différents noms, les anciens peuples rendirent primitivement aux dieux de ces forêts qui étaient pour eux le monde. Tel dut être aussi le culte de l'*Esus* des Celtes, divinité qui protégeait leurs forêts, et qui paraît être le même q

(1) *Antiquit.*, I, v. c. III. Le dieu Faunus était appelé de divers noms tantôt *Incubus*, *Inuus*, parce qu'il s'accouplait avec toutes sortes d'animaux, selon Servius Gramaticus; tantôt *Ficarius*, pour sa paillardise tantôt *Fatuus*, *Fatuellus*, *Faunus*, *Satyrus*, *Pilosus*, *Sylvanus*; ce dernier nom est considéré comme appartenant à Faunus ou signifier la même divinité, quoique Virgile en fasse deux dieux : « *Panaque*, *Sylvarumque patrem*, *nymphasque sorores*. »

(2) Voyez, sur l'étymologie de ce mot, Elien. Variar. hist., lib. III, c. Casaubon, Georg., lib. II. Barthélemy de Glanvil et le troisième des mythographes publiés par monsignor Maï, c. XIV, § 15, p. 252, éd. Bode.

(3) « Fauni dei Latinorum, its ut Faunus et Fauna sint in versib quos vocant Saturnios, in silvestribus locis traditum est solitos fari quo fando Faunos dictos. » Varron. De lingua lat., lib. VI, c. III.

'aunus ou le Sylvain des Romains et que le Pan des Grecs.
ıs paraît venir du breton *euzus*, adjectif, d'*eus*, terrible,
uvantable, effroyable. Ce Sylvain passait, comme nous
ons déjà dit, pour un dieu terrible, ennemi des enfants;
leur en faisait peur comme du loup; sa voix menaçante se
ait entendre dans les bois pendant la nuit (1), où il faisait
hasse aux loups et aux autres bêtes sauvages (2).
Le caractère constamment attribué aux Faunes dans les
yances latines était donc celui de divinités des forêts, ren-
ıt invisiblement des oracles mystérieux, et celui de divi-
ès luxurieuses, toujours aux aguets des occasions qui pou-
ent se présenter pour satisfaire leur lubricité. Cependant,
: une bizarre opposition, *Fauna*, *Fatua* ou *Marica*, femme
Faunus, était en quelque sorte la divinité de la fidélité con-
gale. On l'appelait, comme Cybèle, la bonne déesse, et on
lébrait en son honneur des fêtes mystérieuses dont les hom-
s étaient exclus. Elle prédisait aux femmes leurs destinées,
mme son mari l'annonçait aux hommes. On nommait aussi
unœ et *Fatuœ* les femmes de tous les Faunes.

On retrouve souvent, dans les croyances superstitieuses des
tions du nord de l'Europe, des fictions particulières qui cor-
pondent si exactement avec celles de la mythologie classi-
e, qu'il est presque impossible de ne pas supposer qu'avant
r migration les Scythes asiatiques, fondateurs de la mytho-
ie scandinave, n'aient puisé la plupart de leurs idées reli-
uses à la même source que les Grecs et les Romains (3);
e est, par exemple, la fiction classique des Faunes et des
yres, esprits d'une nature plus trompeuse que redoutable,
ıt les tours malicieux tendent plutôt à effrayer qu'à nuire,
ue l'on retrouve chez toutes les nations du Nord, chez les
ples slaves et chez les tribus d'origine celtique. Cette
yance est également répandue dans tout l'Orient, et les
s surnaturels qu'elle concerne sont sans doute ceux dont

(1) Julius obsequens.
(2) Nonnus.
(3) W. Scott, Lett. on démon., lett. III, p. 122, partage cette opinion.

l'existence est appuyée sur les témoignages les plus authenti-
ques et les plus respectables.

Les prophètes parlent souvent des faunes et des satyres qu'i nomment Velus *(Pilosi)* (1) ; ces Velus sont deux fois ci dans le texte latin d'Isaïe, parmi les êtres bizarres, monstru et terribles qui doivent contribuer à la désolation future d lieux les plus florissants (2).

Saint Augustin reconnaît bien positivement l'existence d faunes et des satyrés, et nous avons déjà cité le passage d lequel le savant évêque d'Hippone, en parlant de la copul tion des démons avec les femmes, rapporte à ce sujet que l satyres et les sylvains, que les Gaulois nomment *drusiens* *dusiens* (3), étaient accusés d'attaquer la pudeur des fem et des filles qu'ils rencontraient dans les bois (4). Nous av fait également remarquer que les dusiens des Gaulois étai les mêmes êtres surnaturels auxquels les Bretons donnent e core aujourd'hui le nom de *Teus* et de *Poulpicans*, et auxqu ils attribuent les mêmes impuretés (5).

Saint Jérôme raconte, dans la vie de saint Paul, ermi comment saint Antoine, en allant visiter cet anachorète désert, rencontra un hippocentaure (6) auquel il demanda chemin, après s'être muni du signe de la croix ; le monstre alors entendre un son barbare et inarticulé, et indiqua de main au voyageur la route qu'il demandait. Saint Antoi était à peine revenu de la surprise qu'avait fait naître chez l cette rencontre inattendue, qu'il aperçut au milieu d'une v

(1) Le mot *velu* est la traduction de *Pilosus*, qui prend le sens de saty dans la moyenne latinité et se trouve avec cette acception dans saint Jé rôme et les auteurs suivants.

(2) Isaïe, chap. XIII, v. 20 et 21, chap. XXXIV, v. 13 et 14.

(3) *Drusii* ou *dusii*. Nous croyons que Bodin les nomme à tort *drusien* du nom du chêne, qui se lit autrement en esclavon et vandale mêlé av l'ancien celte. Les Esclavons appellent *duls* ou *dusse* un esprit, comme le Bohémiens et les Polonais. *Dusiw* est un spectre ou démon d'où vien probablement celui de *dusius*.

(4) Liv. XXV de *la Cité de Dieu*, chap. XVIII.

(5) Liv. I, chap. III, p. 4, et liv. II, chap. II, p. 16.

(6) Le mot *hippocentaure* offre étymologiquement l'idée de l'être mixt connu sous le nom de Centaure.

dominée par des rochers élevés un tout petit homme aux
rines recourbées, ayant le front surmonté de deux cornes,
dont les extrémités inférieures se terminaient en pieds de
èvre. Etonné de ce nouveau spectacle, Antoine, en bon
errier, *saisit le bouclier de la foi et endossa la cuirasse de
spérance*, tandis que cet être extraordinaire, s'avançant
rs le saint, lui offrit des dattes comme une assurance de ses
nes intentions à son égard. Antoine, pressant alors le pas,
i demanda qui il était? — « Je suis, répondit-il, un mortel
mme vous, et un de ces habitants du désert que les païens,
s leur égarement, adorent sous le nom de faunes, de saty-
et d'incubes. Je suis en ce moment envoyé vers vous par
s semblables pour vous supplier de prier pour nous notre
u commun, que nous avons appris être venu sur la terre
r sauver le monde, et dont l'arrivée est connue dans tout
ivers. » A ces paroles prononcées par cet être singulier,
yeux du saint voyageur se remplirent de larmes, et son
ur fut ravi d'entendre ainsi proclamer, par les animaux
es, la gloire du Christ et la mort de Satan (1).

Bochart pense que les deux êtres mixtes vus par saint An-
ne étaient le produit d'une apparition diabolique et non des
es réels; mais saint Jérôme ne paraît point avoir considéré
tte rencontre, au moins celle du satyre, sous le même point
 vue que le savant commentateur français, car il cite un fait
tologique à l'appui de son opinion. « Ce que nous venons
 rapporter, ajoute-t-il, ne doit point exciter les scrupules
i l'incrédulité de personne; car tout le monde doit savoir
e, sous le règne de Constantin, un être semblable fut con-
it vivant à Alexandrie pour y servir de spectacle au peuple, et
a'après sa mort, son corps ayant été salé pour le préserver
 la putréfaction, fut envoyé à Antioche et présenté à l'em-
reur (2). »

Longtemps auparavant, on avait également présenté à Sylla
 satyre qu'on avait pris près d'Appolinie, en Épire. Ce

(1) *Divi hieronymi stridon opera*, 1578, in-fol., t. 1, p. 315 et suiv.
(2) *Idem.*

monstre prononçait des sons inarticulés et ressemblait parfai
tement au portrait qu'on fait de ces êtres surnaturels. Ce fai
est rapporté par Plutarque (1).

Au reste, nous trouvons dans un ouvrage récemment pu
blié un fait qui vient à l'appui de l'opinion émise par sai
Jérôme, quelque extraordinaire qu'elle puisse paraître à bea
coup de gens. « Dans le dernier siècle, dit M. Langlois, l
capitaine Bossu trouva dans les mains des sauvages améric
un jeune enfant à tête de bouc, dont ils avaient fait un *ma*
tou (c'est le nom qu'ils donnent à leurs idoles); ils refusèr
de le livrer vivant au militaire français; mais, après av
étranglé cette créature extraordinaire, ils en abandonnèr
volontiers le corps, dont *j'ai vu*, en 1800, le squelette co
servé sous une cage de verre au cabinet d'histoire naturel
alors établi au château de Versailles (2). »

Nous avons dit que les satyres faisaient partie des fictio
populaires des habitants des régions septentrionales de l'E
rope. Ces divinités des bois accompagnèrent sans doute aut
fois les Scytes d'Odin dans leur migration vers le nord. M
chez un peuple guerrier, et au milieu des rochers et des g
ces de la Scandinavie, les satyres durent regretter souvent l
bosquets parfumés et les frais vallons du Caucase et du Pind
Aussi semblent-ils, sous cet âpre climat, avoir abandon
leurs occupations champêtres pour chercher dans les cavern
profondes des abris contre la rigueur du froid; c'est dans c
retraites souterraines qu'ils se livraient à la fabrication d
armes, dans laquelle excellaient également, comme nous l'a
vons déjà dit, les nains ou duergars scandinaves. Les peup
du Nord nommaient ces satyres *memungs* ou *memings*,

(1) Pline le naturaliste prend les satyres pour une espèce de singes,
il assure que dans une montagne des Indes il se trouve des satyres à qua
pieds qu'on prendrait de loin pour des hommes. Comme les satyres étai
répandus dans toute l'Europe, il aurait fallu que cette espèce de sing
qui ne peut être autre que celle des orang-outangs, eût été beaucoup pl
commune que de nos jours et eût habité des climats où on ne les renco
tre plus depuis bien des siècles.

(2) *Notice sur l'incendie de la cathédrale de Rouen*, etc., par M. Lan
glois, page 65, note.

oyaient qu'ils possédaient l'art de fabriquer en perfection s plus grands comme les plus petits objets. Mais ces habiles avriers ne travaillaient jamais que lorsqu'ils y étaient conpaints par une force supérieure à la leur, et les cavernes dans quelles ils se retiraient étaient soigneusement gardées et fendues par des obstacles presque insurmontables.

Olaus Magnus, qui nous a transmis de nombreux et intéressants détails sur les *memings*, ainsi que sur les combats e les guerriers scandinaves leur livraient quelquefois, rate également comment Hother, fils du roi de Suède, après ir terrassé un de ces satyres, le força à lui livrer une arre complète, ainsi que des bracelets, pour prix de sa lité (1).

Sir Walter-Scott, dans ses lettres sur la démonologie, a rét par erreur la race des satyres scandinaves à un seul indi, qu'il appelle *Meming* (2), tandis que ce nom, qui n'aptient pas à un seul individu, est celui que les peuples du d donnaient généralement à ces êtres surnaturels, qu'ils résentaient sous la même forme que les Grecs et les Roins (3).

Souvent on a vu, pendant la courte durée de l'été du Nord, qu'un long crépuscule avait remplacé le jour, les faunes

(1) Mir. natur. rerum septentrionalium, cap. XII, p. 108.

(2) Le savant romancier écossais fait de ce meming un ouvrier merveil, habile surtout dans la fabrication des armes, et comme il n'a fait, me nous, que traduire le latin d'Olaus Magnus, nous ne pouvons conoir comment il a pu commettre une semblable erreur. Voici le passage s lequel Olaus parle des *memings* : « *Fama enim didicerat nonnullos struosi generis homines, quos memingos, vel sylvarum satyros voca, illic mansionem complexos, magnarumque rerum et eximiarum acervos possidentes.* » *Ut supra*, *cap.* XII, *p.* 110. — Walter-Scott à ce sujet : « *There was an individual satyr called, i think, meming. was an armourer of extreme dexterity*, etc. » *Lett. on demonology*, . II, p. 125. — Ce qu'on doit traduire ainsi : « Il y avait un satyre ap, je crois, *Meming*; c'était un armurier très-habile. »

(3) On trouve néanmoins des satyres grecs et romains sous la forme hune *toute entière*. Mais les *pans*, car les anciens reconnaissaient plus pan, comme plus d'un sycène, ont conservé les jambes et les cuisses chèvre. Comparez à ce sujet le groupe de Pan et d'Olympe de la villa Albani avec la représentation du même sujet dans les fresques d'Hercu. Le faune a toujours la forme humaine, hors la queue et les oreilles. Voyez Montfaucon à cet égard.

et les satyres, sortant de leurs retraites, venir se mêler au
danses nocturnes des elfes, des duergars et des autres génie
de la terre et de l'air. Ces danses sont exécutées au son d
toutes sortes d'instruments, sur la mousse blanche et élastiqu
qui s'étend comme un tapis de neige sur les bords silencieu
des lacs, entre les longues ombres des forêts et des roche
Après le lever du soleil, on aperçoit sur la rosée les traces ci
culaires qu'ils y ont laissées, et le gazon est tellement fo
dans les endroits qu'ils ont coutume de fréquenter, qu'il
reprend jamais son ancienne verdure et demeure toujo
jaune et desséché (1). Les gens du pays nomment cette da
chorea elvarum, la danse des lutins (2).

Les anciennes croyances des Slaves et des Antes, branc
principales de la nation russe, offrent une personnifica
générale des forces de la nature, mais non pas une tend
à peindre la lutte du bon et du mauvais principe, comme d
le système profond de l'odinisme scandinave; ces idées éta
trop fortes et trop sombres pour la race slavonne. Simp
naïve et tout-à-fait matérielle, la mythologie du peuple sl
nous présente une foule de divinités et de génies. Parmi l
premières, plusieurs présidaient aux travaux de la campag
et aux productions de la terre.

Tels étaient *Korscha*, le Bacchus slave, portant, au lieu
pampres, une couronne de houblon.

Koupalo, déesse des fruits, qui était honorée par des fe
de joie, et *Volos*, le conservateur des troupeaux et le gardi
des serments.

Le génie du beau temps, l'aimable *Pagoda*, couronné
fleurs bleues, planait doucement sur ses ailes d'azur au mili
de la végétation renaissante; tandis que son amante, la bell
Simzerla, répandait devant lui un parfum de lys et de rose

Le génie de l'hiver, le redoutable *Zemargla*, se montra
dans un costume qui peignait ses attributions : son halein
était de glace, ses habits de verglas, son manteau de neige,

(1) Croyance qui existe en France.
(2) Olaus Magnus, cap. XI, p. 107.

rodé de frimas, et il avait une couronne de grêle sur la tête (1).

A la suite de ces divinités venaient les *Leschies*, véritables satyres, ayant un corps humain, des cornes à la tête, des oreilles avancées et pointues, et une barbe épaisse. La partie inférieure de leurs corps ressemblait à celui d'une chèvre. Comme les fées modernes, les Leschies pouvaient changer leur stature à volonté. Quand ils se promenaient dans l'herbe, on les apercevait à peine, et lorsqu'ils traversaient les forêts, leurs têtes dépassaient les arbres les plus élevés. Les bois et les bosquets leur étaient consacrés. Ces divinités étaient très-irascibles; souvent elles excitaient dans l'esprit de ceux qui osaient les offenser une terreur inexprimable; d'autres fois elles les attiraient, à travers des routes inconnues, dans leurs cavernes, où elles les chatouillaient jusqu'à la mort (2).

On rencontrerait difficilement une analogie plus frappante que celle qui existait entre les divinités champêtres des Grecs et des habitants de la Russie, deux peuples d'origine, de mœurs et d'usages aussi différents, à l'époque reculée où de telles fictions étaient généralement accréditées.

Les croyances mythologiques des anciens Finlandais se rapprochaient beaucoup de celles des Lapons et des Biarmiens, avec lesquels ils ont une origine commune (3). Elles offrent, comme celles des Russes, la même personnification des grands traits de la nature. Leur être suprême était *Rawa*, le vieux, l'ancien, dont les deux fils jouent dans la mythologie finnoise un rôle beaucoup plus important que leur père. *Waïnamoïnen*, l'aîné, est considéré comme le créateur du feu; c'est à lui qu'est due l'invention de la lyre finnoise (4) et la construction du

(1) *Dreuvntaia religia*, etc., Mittau, 1814.
(2) *Mone's continuation of creutzer symbolik*, p. 148.
(3) Les Lapons, les Finlandais, les Finnois proprement dits, les Esthoniens, les Permiens ou Biarmiens, les Votiaks, les Vogouls, les Ostiaks d'Obi, les Tchouvaches et les Tcherémisses descendent tous d'une même souche. Langage, mœurs et physionomie, tout prouve suffisamment la parenté. Malte-Brun, t. vi, p. 91.
(4) La kandela, dont nous parlons plus longuement au chapitre des instruments magiques.

premier vaisseau; il fut le père des arts et de la civilisati
Aidé de son frère *Ilmaraïnen*, l'inventeur de la forge, et q
règne sur l'air et les vents, il combat les mauvais géni
qu'excite sans cesse contre les hommes *Perkal*, le principe d
mal (1).

Waïnamoïnen était invoqué par les chasseurs, les pêche
et les oiseleurs. Ils le priaient de faire entendre en leur fave
les accords magiques de sa kandela, afin que le gibier et
poisson tombassent plus facilement dans leurs filets (2). Mai
pour un peuple chez lequel la chasse était la principale occu
pation des hommes, le nombre des divinités qui présidaient
cet exercice ne pouvait se borner à une seule. *Tapio*, qui pr
tégeait les abeilles, guérissait les blessures et veillait sur
troupeaux, servait aussi de guide aux chasseurs dans l'épa
seur des forêts. *Tapiolan Emenda*, sa sœur ou son épou
était la protectrice des oiseleurs. On adorait en outre de p
tites divinités qui présidaient à la chasse aux lièvres et a
écureuils. Mais on ne pouvait réussir dans la chasse aux bê
féroces avant de s'être rendu favorable *Hysis*, géant farou
et redoutable, dont le bras puissant domptait les loups et
ours les plus sauvages (3).

Les forêts et les déserts de la Finlande étaient égalemen
séjour des géants et d'une quantité innombrable d'êtres su
naturels; c'était la voix de ces esprits malfaisants qui rugis
dans les orages et murmurait dans les cascades; c'étaient c
qui, sous mille formes trompeuses, se jouaient du chasseur
du voyageur (4).

Parmi ces divinités, celle qui, par la malice de son cara
tère et la crainte que son nom inspirait, se rapprochait le pl

(1) Le bon principe se nomme *jumala*, nom du soleil dans presque to
tes les mythologies des peuples de race finnoise.

(2) *Mone's ut supra*, p. 54.

(3) Pour compléter la nomenclature des divinités finlandaises, no
ajouterons à celles déjà nommées : *Turris*, dieu de la guerre, qui rapp
le *Thor* scandinave; *Vaden-Ema*, la mère des eaux; *Saka-Muli*, la dée
de l'amour, et *Kikki*, protecteur général des biens de la terre, dont
nom signifie concours.

(4) Schoter, Runnes finnoises.

lieu Pan des Grecs et des Leschies des Slaves, était le dieu *kio*, qui prenait la forme d'un homme, d'un chien, d'un beau, ou toute autre qu'il croyait propre à inspirer la ter-r. Il était assisté dans les mauvais tours qu'il jouait souvent : mortels par la déesse *Ajataa*, qui se plaisait surtout à urer les voyageurs (1). Ces métamorphoses du dieu *Lekkio* as rappellent celle qu'employait le dieu des Arcadiens pour :iter les terreurs paniques qui le rendaient si redoutable, et i l'avaient fait surnommer par Pindare le *Kuna Pantoda-n* (2) de la déesse Cybèle.

Nous retrouvons encore les satyres des Grecs et les leschies s Russes sous le nom de *Berstucs* (3), adorés par les tribus ves, qui habitaient entre la Vistule, la Baltique et le Nié-en, et qui formèrent avant le x[e] siècle un peuple mixte ado-gothique, qui a conservé le nom de *Pruézi* (4). Le chef les divinités des bois était *Zlebog*, à qui on donnait, comme son parallèle grec, le surnom de dieu colère (5).

Suivant un savant auteur, qui a écrit un ouvrage fort inté-sant sur les anciennes croyances des peuples du nord de Europe (6), *Stor-Junkare* (7) est chez les Lapons le dieu su-ême de toute la création animale (excepté la race humaine); est également le patron des pêcheurs et des chasseurs. Ce eu apparaît souvent aux habitants du Lapmark (Laponie édoise) sous la figure d'un homme d'une grande taille, vêtu un bel habit noir, comme pourrait l'être un noble suédois,

(1) Mone, *ut supra*, p. 59.
(2) *Kuna-Pautodapon*, chien qui prend toutes sortes de formes. Pindar., rm. *Apud aristot. Rhetor.*, II, p. 24
(3) Il ne faut pas confondre les *Berstucs* wendo-gothiques avec les *Bars-k*, nains domestiques des *Borusci*, qui habitaient plus à l'est et qui it-être avaient usurpé un nom qui désigne leur forme plutôt que leurs upations. Voyez le chap. des génies domestiques.
(4) Prussiens, prononcez *Prutzi*.
(5) *Frencel de diis Soraborum et aliorum slavorum. Ap. hoffmann. ript. Rer. lusat*, t. II, p. 234-236.
(6) Mone, dans sa continuation de la symbolique de Creutzer.
(7) Ce mot n'est point lapon, il a été emprunté au norvégien; ce n'est st un nom, mais un titre qui signifie, suivant Scheffer, *puissant gou-neur*, titre probablement moderne et même inconnu dans quelques ties de la Laponie. *(Hist. de la Laponie*, p. 64, 69 et suiv.)

ayant des pieds d'oiseau (1) et un fusil sur l'épaule. Les apparitions de cette divinité sont toujours suivies d'un grand succès à la pêche ou à la chasse (2).

Malte-Brun, dans sa géographie universelle, traite d'*erreur comique* l'opinion qui attribue aux Lapons l'adoration d'une ou plusieurs idoles nommées *Stor-Junkare;* il prétend que c'est un mot suédois ou norvégien qui signifie *jeune grand seigneur* et quelquefois aussi *jeune freluquet*, qu'il faut entièrement écarter de toute critique. Le même auteur ajoute encore « que l'on ne doit admettre qu'avec précaution la similitude que l'on a voulu trouver entre le Thor scandinave et le *tiermes* des Lapons; » il procède ensuite à un changement complet dans le personnel de l'Olympe boréal, d'après une source qu'il assure avoir été méconnue des auteurs allemands.

Si Malte-Brun, qui était, plus que beaucoup d'autres écrivains de nos jours, capable de bien traiter un semblable sujet, eût voulu mettre de côté cette critique âcre et mordante, qui l'a souvent porté à contredire, sans un examen impartial et approfondi, toutes les assertions des auteurs allemands, il se fût aperçu facilement que la nouvelle nomenclature des divinités laponnes donnée par son compatriote Jessen (3) ne différait que par les noms de l'ancienne cosmogonie, qui nous a été transmise par les auteurs suédois et allemands, et qui a été, depuis fort longtemps, généralement adoptée.

Voici quelle a été jusqu'à ce jour l'opinion généralement admise par les savants de l'Europe sur les anciennes croyances des Lapons :

Il paraît établi que, sous le nom de *Jumala* (4), le soleil,

(1) On voit sur le portail de la cathédrale de Fribourg une représentation de l'enfer. Parmi les figures de ce poëme, on remarque un Pluton couvert de plumes, avec des pattes d'oie. Dans plusieurs contes allemands, les nains sont représentés avec des pieds d'oie.

(2) Mone, *Ut supra*, p. 36.

(3) Jessen, *De la religion païenne des Lapons norvégiens*, etc., en danois.

(4) *Jumala*, *Joumala*, *Jomala*, le soleil, dieu suprême des Biarmiens, avait un vaste temple dans la grande Permie, qui fut longtemps l'objet des pirateries des Scandinaves. — *Jouma*, le soleil, dieu suprême des Tchérémisses. — *Joumala*, bon principe des Finnois de la Baltique (Finlande).

père du feu et de la lumière, était, en des temps reculés, le dieu suprême des Finnois proprement dits, des Biarmiens ou Permiens, des Jettes et des Lapons, peuples qui appartenaient tous à la grande famille finnoise, et que l'on considère comme les premiers habitants de la presqu'île scandinave (1).

A une époque reculée et que, sans doute, on ne pourra jamais préciser, un peuple venu du midi envahit cette contrée, apportant avec lui ses dieux, dont les principaux étaient *Thor* ou *Auka-Thor* (Thor l'ancien), le dieu de la foudre (2), et *Odin* ou *Hlodin*, qui est le Wodan des Teutons (3). Les anciens dieux finnois, vaincus par Thor et poursuivis par son marteau redoutable jusqu'au milieu des glaces de la Laponie, finirent par disparaître, et depuis cette époque, qu'on ne peut fixer avec certitude, la religion des Lapons est demeurée constamment composée de trois grandes divinités, *Thor*, le dieu du tonnerre; *Stor-Junkare*, *Stoor-Junkare* ou *Storiunchar*, le vicaire du Thor, *le puissant gouverneur*, qui préside à tous les animaux, à la pêche et à la chasse, et dont la statue informe est placée aux bords des lacs et dans les forêts (4); enfin, *Baive* ou *Parjutte*, déesse du soleil. Les Lapons ont un grand respect pour cette dernière divinité, qu'ils adorent sous la figure du feu, idée bien naturelle à un peuple que le froid rend si misérable. Aussi quelques auteurs, s'appuyant sur l'ancienneté du culte rendu par les nations hyperboriennes au père de

— *Jumala*, en lapon, signifie encore dieu; *Jumala*, en finnois, a la même signification. — Scheffer, p. 19 et 150. — *Jomala*, *Jommal*, *Jamal*, dieu, suivant Klaproth, dans les trois premiers dialectes finnois-germaniques. — *Asia polyglotta*.

(1) Scheffer (Jean), *Hist. de la Laponie*, trad. franç., 1 v. in-4°. Paris, 1678, p. 33 et suiv.

(2) Dissertation de M. Munter sur la plus ancienne religion du Nord avant le temps d'Odin, extraite par M. Depping, v. II, p. 216-231.

(3) Il faut distinguer l'Odin-dieu de l'Odin-homme. Le premier a sans doute fait partie de la mythologie scandinave depuis que le Nord a eu une organisation civile et religieuse, c'est-à-dire depuis l'an 500 avant Jésus-Christ. Le second Odin, qui conduisit en Scandinavie les Goths asiatiques, s'annonçait comme le puissant Odin qui venait visiter son peuple, et y fonda une monarchie fédérative, environ soixante ans avant Jésus-Christ.

(4) Stor-Junkare peut être considéré comme le Pan et le Faunus de la mythologie classique, dont il a toutes les attributions.

la lumière, croient-ils que celui du soleil vient du Nord, et Bailly, entre autres, a donné de fort bonnes raisons pour le prouver.

Examinons présentement le nouvel olympe lapon de M. Jessen, ou plutôt de Malte-Brun, et nous verrons qu'il ne diffère en rien de l'ancien :

« Dans le ciel supérieur, dit M. Jessen, régnaient *Radien Athsee*, le père universel, et *Radien-Kiedde*, son fils, qui gouvernait en son nom. Ces divinités, qui planaient dans le *Werald* ou l'espace éthéréen, étaient peu connues, excepté des *Noaidas* ou hommes du ciel.

» Parmi les divinités visibles, Baiwe, ou la déesse du soleil avait sous ses ordres trois génies qui régissaient les jours de dimanche, de vendredi et de samedi. L'air était le séjour d'un grand nombre de divinités qui maîtrisaient les éléments. Ces divinités se divisaient en deux familles : l'une, descendant de *Joumala*, le bon principe, résidait, selon quelques-uns, dans le ciel, selon d'autres, dans l'eau, et répandait ses bienfaits sur le genre humain; l'autre, qui avait pour souche *Perkel*, le roi des enfers, assistait les sorciers et tous les ennemis de l'humanité. On les nommait les *Scites* (1). »

« Cette distinction, observe Malte-Brun après avoir cité ce passage, éclaire une foule de contradictions des auteurs suédois (Scheffer, Hœgstrœm et autres), mais ne lève pas toutes les difficultés, en raison du peu de connaissances que nous avons sur *le sens des divers noms donnés aux divinités dans les différents cantons* (2). »

C'était, en effet, là que gisait la difficulté, car il est bon d'observer que Jessen n'a prétendu parler, comme l'indique suffisamment le titre de son ouvrage, que de la religion des *Lapons norvégiens*, que l'auteur de la *Géographie universelle* a voulu rendre commune aux autres Lapons; et, aux noms près, elle l'est réellement, car cette trinité forme la base d

(1) Jessen, *De la religion païenne des Lapons norvégiens*, p. 33.
(2) Malte-Brun, *Géographie universelle*, en 12 volumes, vol. VI, p. 16

culte des Lapons suédois, russes et norvégiens. Ainsi, en résumé :

Tous reconnaissent un dieu suprême : les uns le nomment *Radien-Athsee;* les autres, *Horra-Galles;* les autres, *Tiermes* ou *Toraturos;* il lance le tonnerre, brise les rochers, écrase les sorciers sous son double marteau (1). Toutes les attributions de cette divinité sont donc celles du Thor des Scandinaves.

Chez tous les Lapons, le fils de ce dieu suprême gouverne l'univers en son nom : les Lapons norvégiens lui donnent le nom de *Radien-Kienne;* les Lapons russes de Torneo, celui de *Scite;* les Suédois le désignent sous le nom de *Stor-Junkare;* il est également le même que *Leib-Olmaï*, dieu spécial de la chasse, errant sur les montagnes saintes sous figure humaine (*olma*, homme) (2).

Enfin, le nom de *Baiwe* est donné généralement au soleil par tous les Lapons.

Le culte rendu à ces trois divinités principales était également le même dans toute la Laponie :

Tiermes, *Thor*, *Horra-Galles*, *Radien-Athsee*, recevaient un culte d'amour près de la hutte.

Radien-Kiedde, le grand *Scite*, *Stor-Junkare*, un culte de terreur, de crainte et cependant d'espérance, dans les forêts solitaires.

Baiwe, déesse du soleil, avait sa table près des habitations.

Nous pensons donc avoir rendu aux diverses divinités des Lapons le rang qu'elles occupent réellement dans l'ancienne

(1) Une tradition particulière et très-curieuse fait de cet être suprême un mauvais génie créé par *Perkal* (le roi des enfers), et sanctifié par Jumala (le bon principe ou le soleil). Torner, *Orig. fena*, p. 33–39. On le nomme aussi *Aycke* le vieux et *Briag-Olmai*, le dieu des vents et des tempêtes, dont l'arc est l'iris.

(2) Le nom de *Stor-Junkare* n'est donné à cette divinité que dans une partie de la Laponie et n'est point usité dans les autres. S'il signifie un *jeune grand seigneur*, comme le prétend Malte-Brun, ce titre provient bien certainement du costume que ce dieu porte lorsqu'il se montre aux mortels, auxquels il apparaît revêtu d'un habit noir, *comme un noble suédois*. Rien alors de plus naturel que ce surnom. Ce n'est donc point une erreur *comique*.

n iologie de ce peuple, en ne nous servant que de ses propres traditions et des opinions les plus raisonnables qui ont été émises jusqu'à ce jour sur ce sujet; et tout en admettant entièrement la nouvelle nomenclature de Jessen, au moyen de laquelle Malte-Brun avait cru pouvoir taxer d'ignorance les écrivains consciencieux de la Suède et de l'Allemagne.

Cette excursion, un peu longue peut-être, dans l'Olympe hyperboréen, n'était cependant point étrangère au sujet qui nous occupe en ce moment, puisqu'elle nous a mis à même de faire connaître les divinités des bois, ainsi que les dieux protecteurs de la chasse chez les Lapons et les autres tribus d'origine finnoise (1), et de faire remarquer en même temps la grande analogie qui existe chez tous les anciens peuples dans le culte et les attributions de ces divinités.

Ces satyres qui peuplaient les forêts de l'ancien continent, ces êtres velus qu'Hother, roi de Suède, combattit jusque dans la grande Permie, sur les bords de la mer Blanche (2), et auxquels il enleva les précieux trésors que des enchanteurs avaient confiés à leur garde, faisaient également partie des croyances populaires des tribus celtiques, et ils sont encore connus de nos jours sous le nom d'*Ourisks*, dans les montagnes du nord de l'Ecosse. Comme les leschies des Russes et les satyres classiques, les ourisks ont la partie supérieure du corps de l'homme, les cuisses, les jambes, les pieds de la chèvre, et toute la pétulance et le caractère capricieux de cet animal. Cependant leurs occupations sont paisibles et sédentaires, et ils ressemblent, sous ce rapport, à leurs compatriotes, les bons brownies de l'ancienne Calédonie.

« Les ourisks, dit un auteur écossais, étaient une espèce d'êtres surnaturels, aimant la solitude et vivant dans les en-

(1) « Quant aux Lapons, comme on remarque chez eux quelques ressemblances physiques avec les peuplades iougouriques, même avec les samoyedes, jointes à quelques racines hongroises qui manquent aux autres dialectes finnois, on peut conjecturer qu'ils sont un très-ancien mélange d'une tribu hunnique avec une tribu proprement finnoise, ou bien une [illegible]che particulière de la grande race finno-hunnique, dont l'histoire n[illegible] que des Scandinaves atteste le séjour antique dans les mêmes régions

(2) Olaus-Magnus, *de Hothero*, liv. XII.

oits solitaires. Ils étaient sensibles aux bons traitements, uvaient se rendre utiles à l'homme dans les soins du mége, et l'on croyait qu'il y avait un de ces génies attaché à la upart des familles des montagnards. Ils vivaient ainsi dissés dans les higlands, chacun habitant la retraite qu'il s'éit choisie; mais l'assemblée générale de l'ordre se tenait inuellement dans la caverne de *Ben-Venew*, située à l'extréité méridionale du Loch-Katrine. Ce lieu, qui est fort pittosque, se nomme en langue gaélique *Coir-nan-Uriskin*, est-à-dire la retraite de l'homme velu et sauvage (1).

Ainsi que le satyre qui apparut dans le désert à saint Anine, et l'homme brun des bruyères du Northumberland, ourisk est mortel, et a, comme nous, l'espoir du salut éterel. Les anciens croyaient que les faunes et les satyres mouient après une vie de plusieurs siècles.

Walter-Scott raconte qu'un meunier des environs du lac omond était fréquemment troublé par la visite d'un ourisk, ui ouvrait méchamment la vanne du moulin lorsque la oue était arrêtée, et exposait ainsi la machine a être brisée ar l'action de l'eau. Le meunier résolut enfin d'avoir une xplication sérieuse à ce sujet avec son importun voisin, et passa en conséquence la nuit à l'attendre. L'esprit parut à heure accoutumée, et après quelques paroles échangées de art et d'autres, l'ourisk demanda au meunier comment il se ommait. Celui-ci répondit qu'il s'appelait *Moi-même*, réonse à peu près semblable à celle que fit jadis Ulysse au cylope, lorsqu'il lui dit qu'il se nommait *Outis*, c'est-à-dire ersonne (2).

Il est vraiment remarquable de rencontrer dans un coin solitaire des montagnes d'Écosse une tradition en langue celtiue qui ait autant de ressemblance avec un passage d'un des oèmes du plus ancien et du plus grand des poètes.

Une histoire plus plaisante sur les satyres écossais, est celle

(1) *Groham's Scenery of the soutern confines of perthsire*, p. 19. *Lady f the Lake*. — Note XIV, *of the third canto*.
(2) *Letters on demonology*, page 124.

vient une nouvelle preuve de la grande analogi depuis un temps immémorial dans les croyanc popul s de tous les hommes, à quelque race qu'ils puisse appartenir, c'est que ce culte mystérieux de la nature, ce pa théisme secret dont les nations chrétiennes du moyen-â admettaient le principe sans jamais le formuler, a été trouv récemment encore, établi parmi les peuplades océaniennes q ont été séparées pendant tant de siècles du reste de la grande mille humaine, par des mers orageuses qu'aucun mortel n' longtemps franchir. Dans les croyances d'Otaïti, comme d celles des anciens habitants des forêts du Nord et de la G manie, chez les tribus américaines, comme chez les peu de l'Asie, on a constamment remarqué la même personnil tion des grands traits de la nature, la même vénération r gieuse pour les astres et pour les éléments. « A côté des di de la mer des Otaïtiens, dit un voyageur moderne, étaien dieux de l'air, légers, gracieux, pleins de merveilleuses fa tés. La poésie polynésienne avait ses sylphes et ses gno ses goules et ses salamandres. L'univers entier fourmillai divinités invisibles qui bruissaient dans l'air, qui verdiss dans les feuilles, qui écumaient sur les récifs (1). »

Partout, chez les hommes à l'état sauvage ou chez les ples qui ne sont encore parvenus qu'à un degré de civilis peu avancée, on a également retrouvé ce culte adressé de férence aux divinités malfaisantes ou redoutées, que les L et les Grecs rendirent anciennement à Faunus et à Pan. A avoir parlé du dieu de la colère et de la mort, ainsi qu dieu maître des éléments et du tonnerre, adorés par les veaux Zélandais, M. d'Urville ajoute : « Mais leur culte au fond qu'un culte de terreur; ils conjurent les dieux faisants plutôt qu'ils n'adorent les divinités bienfai tes (2). »

Dans cette nomenclature des divinités champêtres des

(1) *Voyage pitt. autour du monde*, rédigé par M. Dumont d'Urvill lume I, p. 570.
(2) Dumont d'Urville, *Voyage autour du monde*, tom. IV.

es Saxons que nous a laissée Œlfric, le grammairien, s qu'il nomme *Dun-Elfen*, *Berg-Elfen*, *Munt-Elfen*, es oréades, les orestiades, les orodemniades de la my- classique; les *Feld-Elfen* étaient les napées; les *Wu-* ı, les dryades et les hamadryades; enfin, les *Wæter-* aient les naïades, les crénées, les pégées des fontai- potamides des fleuves et des rivières et les limnades et des étangs (1). Nous ferons connaître, en traitant ances populaires de l'Allemagne, tout ce qui se ratta- nombreuses variétés de la famille des Elfes, et nous rons un article particulier aux divinités des eaux, ne upant, pour le moment, que de celles qui correspon- c dryades et aux hamadryades des anciens, dans la gie populaire du moyen-âge.

recs et les Romains avaient un respect tout particulier arbres (2), auxquels ils prêtaient les mêmes sensations mortels. Ils avaient placé des nymphes célestes dans s; ils demandaient des oracles aux chênes de Dodone, le a été jusqu'à supposer que les pins du Ménale et les du Pinde versèrent des larmes sur la mort de

« Illum etiam Lauri, etiam flevere myricæ.
Pinifer illum etiam solem sub rupe jacentem
Mœnalus et gelidi fleverunt saxa lycœi (3). »

vénération était au moins égale, si elle n'était sur- par celle que les Celtes, les Germains et les Slaves por-

fricus, *grammaticus*, *dict. sax.*, *lat. et anglais*.
not dryade signifie chêne. Ces nymphes présidaient aux bois et s en général. Le respect qu'on leur portait était si grand, que per des arbres, il fallait que les prêtres déclarassent que les nym- vaient abandonnés. Les dryades pouvaient errer en liberté, dan- r des chênes et survivre à leur destruction. Il n'en était pas de s hamadryades qui naissaient et mouraient avec leurs arbres, prin- nt avec les chênes. Reconnaissantes pour ceux qui les garantis- la mort, elles punissaient sévèrement les sacriléges qui osaient les arbres dont elles dépendaient. Plutarque, nous ne savons d'a- l calcul, portait la durée de leur vie à 9720 ans, ce qui ne s'ac- ere avec la durée des arbres.
g. Eglog., x.

Ce qui devient une nouvelle preuve de la grande unité qui a existé depuis un temps immémorial dans les croyances populaires de tous les hommes, à quelque race qu'ils puissent appartenir, c'est que ce culte mystérieux de la nature, ce pan-théisme secret dont les nations chrétiennes du moyen-âge admettaient le principe sans jamais le formuler, a été trouvé récemment encore, établi parmi les peuplades océaniennes qui ont été séparées pendant tant de siècles du reste de la grande famille humaine, par des mers orageuses qu'aucun mortel n'a pu longtemps franchir. Dans les croyances d'Otaïti, comme dans celles des anciens habitants des forêts du Nord et de la Germanie, chez les tribus américaines, comme chez les peuples de l'Asie, on a constamment remarqué la même personnification des grands traits de la nature, la même vénération religieuse pour les astres et pour les éléments. « A côté des dieux de la mer des Otaïtiens, dit un voyageur moderne, étaient les dieux de l'air, légers, gracieux, pleins de merveilleuses facultés. La poésie polynésienne avait ses sylphes et ses gnomes, ses goules et ses salamandres. L'univers entier fourmillait de divinités invisibles qui bruissaient dans l'air, qui verdissaient dans les feuilles, qui écumaient sur les récifs (1). »

Partout, chez les hommes à l'état sauvage ou chez les peuples qui ne sont encore parvenus qu'à un degré de civilisation peu avancée, on a également retrouvé ce culte adressé de préférence aux divinités malfaisantes ou redoutées, que les Latins et les Grecs rendirent anciennement à Faunus et à Pan. Après avoir parlé du dieu de la colère et de la mort, ainsi que du dieu maître des éléments et du tonnerre, adorés par les Nouveaux Zélandais, M. d'Urville ajoute : « Mais leur culte n'est au fond qu'un culte de terreur; ils conjurent les dieux malfaisants plutôt qu'ils n'adorent les divinités bienfaisantes (2). »

Cette nomenclature des divinités champêtres des

(1) Voyage autour du monde, rédigé par M. Dumont d'Urville.

(2) D'Urville, *Voyage autour du monde*, tom. IV.

s et des Saxons que nous a laissée Œlfric, le grammairien, génies qu'il nomme *Dun-Elfen*, *Berg-Elfen*, *Munt-Elfen*, ient les oréades, les orestiades, les orodemniades de la mylogie classique; les *Feld-Elfen* étaient les napées; les *Wu-Elfen*, les dryades et les hamadryades; enfin, les *Wœter-fen* étaient les naïades, les crénées, les pégées des fontai-, les potamides des fleuves et des rivières et les limnades lacs et des étangs (1). Nous ferons connaître, en traitant croyances populaires de l'Allemagne, tout ce qui se ratta- aux nombreuses variétés de la famille des Elfes, et nous sacrerons un article particulier aux divinités des eaux, ne s occupant, pour le moment, que de celles qui correspon-t aux dryades et aux hamadryades des anciens, dans la hologie populaire du moyen-âge.

es Grecs et les Romains avaient un respect tout particulier r les arbres (2), auxquels ils prêtaient les mêmes sensations ux mortels. Ils avaient placé des nymphes célestes dans iêtres; ils demandaient des oracles aux chênes de Dodone, irgile a été jusqu'à supposer que les pins du Ménale et les iers du Pinde versèrent des larmes sur la mort de us :

« Illum etiam Lauri, etiam flevere myricœ.
Pinifer illum etiam solem sub rupe jacentem
Mœnalus et gelidi fleverunt saxa lycœi (3). »

ette vénération était au moins égale, si elle n'était sur-ée, par celle que les Celtes, les Germains et les Slaves por-

(1) *Œlfricus*, *grammaticus*, *dict. sax.*, *lat. et anglais*.

(2) Le mot dryade signifie chêne. Ces nymphes présidaient aux bois et arbres en général. Le respect qu'on leur portait était si grand, que couper des arbres, il fallait que les prêtres déclarassent que les nym-les avaient abandonnés. Les dryades pouvaient errer en liberté, dan-ntour des chênes et survivre à leur destruction. Il n'en était pas de e des hamadryades qui naissaient et mouraient avec leurs arbres, prin-lement avec les chênes. Reconnaissantes pour ceux qui les garantis-nt de la mort, elles punissaient sévèrement les sacriléges qui osaient quer les arbres dont elles dépendaient. Plutarque, nous ne savons d'a-quel calcul, portait la durée de leur vie à 9720 ans, ce qui ne s'ac-le guère avec la durée des arbres.

(3) *Virg. Eglog.*, x.

taient aux mêmes objets ; les druides cueillaient le gui a des serpes d'or ; les Germains avaient leurs forêts sacrées, Krock ou Crocus, qui, du rang de simple écuyer, devint premier législateur des Slaves qui avaient envahi la Bohê dut son élévation et la sagesse avec laquelle il gouverna compatriotes, à l'amour et aux conseils d'une dryade *(Wa Elfen)*, qui habitait un chêne voisin de sa demeure. La ny phe l'aima, l'épousa et lui donna le don de lire dans l'ave Crocus en eut trois filles, toutes grandes magiciennes, don plus jeune, nommée Libussa, épousa Przemysl ou Premis qui régna sur la Bohême et fonda la ville de Prague (1).

Voici une ballade danoise très-ancienne qui fera conna quelles étaient jadis, et nous pensons pouvoir dire que sont encore, sur ce sujet, les croyances populaires du Da marck et de la Norwége (2).

L'Elf gris.

« Il y a sur les bords de la mer de l'Ouest (3) une vaste rêt, près de laquelle un fermier voulut se bâtir une demeu Il porta dans ce lieu son faucon favori ; il y conduisit chien fidèle, car il croyait y passer l'hiver.

» Il prit aussi son arc et son coq, pensant que son séj serait de quelque durée. Les cerfs de la forêt maudirent bi tôt le jour de son arrivée.

» Pour construire sa demeure, il a coupé le hêtre, abattu chêne et fait tomber le vert peuplier ; mais qu'il redoute courroux des Elfs de la forêt, qui murmurent déjà de son dace.

(1) Libussa régna de l'an 722 à 742. Voyez *Dubravii historia Bohem Œneæ Sylvi cardinalis, de Bohumarum origine a gentis historia*

(2) Cette ballade est tirée du *Kiempe-Viser*, collection de ballades roïques et de chansons populaires, recueillies par Anders Sefrensen, et bliée pour la première fois par lui en 1591. — Cette collection cont beaucoup d'autres traditions concernant le genre de fiction dont nous lons en ce moment.

(3) La mer qui baigne les côtes de Norwége et que nous nommons du Nord.

» Il se hâtait de terminer son travail et d'équarrir ses pou-
s et ses solivaux, lorsqu'il entendit l'esprit irrité deman-
, du fond du tertre ombragé qu'il habite, la cause du bruit
troublait le silence de la forêt.

» Puis aussitôt apparut un Elf qui n'était en ce moment
plus gros qu'une fourmi ; il tourna de tous côtés des re-
ds courroucés, et n'apercevant plus le fermier qui s'était
ui tout effrayé : « Allons, dit-il, à sa demeure, et punis-
s ce chrétien de l'outrage qu'il vient de nous faire.

» Car il a coupé nos arbres et détruit nos verts ombrages ;
ous a offensé et il a méprisé notre pouvoir ; il faut pour
punir qu'il me livre sa femme, ou je le forcerai à maudire
our de sa naissance. »

» Tous les Elfs qui habitaient la forêt sortirent aussitôt de
rs retraites, et se dirigèrent, en dansant, vers la demeure
laboureur.

» A leur approche, le chien hurla dans la cour ; le berger
entendre les sons aigus de son cornet ; l'aigle cria dans son
e, et le coq chanta comme s'il eut vu tomber l'avoine par
gnées des mains de son maître.

» Les Elfs étaient au nombre de *cent sept*, les plus laids et
plus hideux qu'on put voir ; ils venaient visiter le fermier
s'asseoir à sa table, pour boire et manger avec lui.

» Le maître de Willenshaw les aperçut par sa fenêtre qui
dirigeaient vers sa demeure (1) : « Secourez-moi, dit-il,
sus, fils de Marie, car les Elfs semblent me menacer. »

» Il traça aussitôt à la hâte, dans chaque coin de sa maison,
signe de notre rédemption. En apercevant la croix qu'ils
doutent, les Elfs épouvantés s'enfuirent vers la forêt.

» Les uns se dirigèrent vers l'est, les autres vers l'ouest,
d'autres encore vers le nord ; il y en eut qui furent se cacher
dans le fond d'un sombre vallon, et qui y sont peut-être en-
core.

» Cependant, le plus petit de tous ces Elfs ne voulut pas

(1) Dans les pays du Nord, comme en Écosse, on nomme le fermier *le maître* de tel endroit.

franchir le seuil de la porte. Le fermier en fut effrayé, car ni prières, ni signes de croix ne purent le mettre en fuite.

» L'épouse du fermier était une femme fort sensée. Elle engagea l'Elf à se mettre à table, et plaça devant lui de la venaison et d'excellente ale, accompagnant le tout de paroles obligeantes et bien choisies.

» Écoutez bien, bonhomme *(gud-man)*, de Willenshaw, dit-elle à son mari, ce que je vais vous dire : Pourquoi, sans ma permission, avez-vous été bâtir hors de nos domaines?

» Il l'a fait cependant, répondit aussitôt le méchant Elf; et pour le punir d'avoir coupé nos vieux chênes et nos beaux peupliers, il faut qu'il me livre aujourd'hui sa femme pour que j'en fasse ma maîtresse.

» A ces mots, le malheureux époux fut frappé d'épouvante, et à peine put-il conserver assez de force pour répondre au malin esprit : « Mon Éline m'est trop chère pour que je consente jamais à te la donner ; prends mon or et tout ce que je possède, et sors bien vite de ce lieu. »

» Alors je prendrais ton Éline et toi, et je vous écraserai tous deux sous mes pieds ; j'enterrerai dans ma demeure souterraine ton or et tout ce que tu possèdes.

» Le fermier, bien chagrin, tint conseil avec sa famille ; tous pensèrent qu'il valait mieux sacrifier Éline que de s'exposer à perdre la vie.

» L'époux suivit, à regret, ce conseil, et, le cœur navré de douleur, il remit sa femme au pouvoir du méchant Elf.

» Celui-ci se leva tout joyeux, prit Éline dans ses bras et l'emporta dans la forêt ; mais le cœur de la jeune femme était brisé par ce coup terrible et imprévu.

» Elle appelait le ciel à son secours, et des larmes brûlantes coulaient sur ses joues naguère si vermeilles : « J'avais, s'écriait-elle, donné ma foi au plus bel homme qui fut sur terre, et l'on me livre à un Elf affreux, qui veut faire de moi sa maîtresse.

» L'Elf essaya de l'embrasser une fois ; il essaya une seconde, et chaque fois qu'il s'approchait d'Éline, sa laideur augmentait encore davantage. Enfin, lorsqu'une troisième

ais il voulut se rendre maître de sa personne, Eline invoqua avec ferveur le fils de Marie; aussitôt l'Elf s'évanouit, et un beau chevalier parut à sa place.

» Ce fut à l'ombre d'un vert tilleul que le chevalier recouvra sa forme première : « O chère Eline! s'écria-t-il, soyez maintenant mon épouse, et je vous donnerai de bon cœur tous les trésors de la joyeuse Angleterre.

» Lorsque j'étais petit enfant, j'eus le malheur de perdre ma mère. La marâtre qui prit sa place me chassa du foyer paternel, et je devins un Elf gris.

» Je ferai de riches présents à votre époux pour le consoler de la perte de son Eline, qui règnera désormais sur mon cœur.

» Noble chevalier, reprit Eline, remercions Dieu de nous avoir sauvé d'un aussi grand danger. Prenez pour épouse une jeune vierge dont le cœur soit libre, et que le bonheur vous accompagne.

» Éline ne peut consentir à s'élever jusqu'à vous! Que sa fille soit votre épouse; acceptez-la de sa main, et qu'elle devienne le gage de notre réconciliation.

» Grâce vous soit rendue, femme dont la prudence égale la vertu; puisque je ne puis obtenir votre amour, je veux devenir votre gendre et vous rendre à votre époux.

» Depuis ce jour, le laboureur joyeux a pu bâtir à loisir dans la forêt, sans que personne vînt troubler ses travaux. L'Elf plaça sur la tête de sa fille une des plus belles couronnes d'Angleterre, et Dieu leur accorda une heureuse et longue vie.

» Et la prudente Éline, la belle ménagère de Villenshaw, a oublié tous ses malheurs, car elle est la mère d'une noble princesse qui s'endort tous les soirs dans les bras d'un Roi (1). »

On remarquera facilement la ressemblance qui existe entre quelques particularités de ce chant populaire du Danemarck et la ballade écossaise du jeune Tamlane (2), et l'on peut sup-

(1) *Kiempe viser*, p. 143.
(2) Voyez le chapitre III du 3e livre.

poser que l'obstination du petit Elf gris, que ni croix ni pri
ne peuvent mettre en fuite, vient de ce qu'ayant été bapti
il ne peut éprouver la même horreur que les autres lutins p
le signe de la rédemption des hommes : au moins, c'est a
que l'explique sir Walter-Scott (1).

La collection danoise de laquelle a été extraite la ballad
l'Elf gris en contient beaucoup d'autres qui se rapportent
même genre de superstition. Il y a aussi en Allemagne
grand nombre de traditions locales sur le même sujet. L'h
toire suivante a beaucoup de rapports avec quelques ficti
des anciens Grecs sur Pan et les nymphes :

« Un bûcheron, nommé Hans-Krepel, travaillant un j
dans une friche couverte de bruyères près de Salzbourg, u
de ces petites femmes des bois, que l'on nomme ordinairem
femmes de mousse (2), lui apparut et le pria instamment de
pas oublier, avant de quitter son travail, de tailler *trois cr*
dans le dernier arbre qu'il abattrait ce jour-là : néanmoi
Hans retourna chez lui sans avoir satisfait à cette deman
Le jour suivant, la petite femme lui apparut de nouveau, ay
l'air bien affligée : « Ah! mon cher homme, lui dit-elle, po
quoi avez-vous négligé de tailler hier soir les trois croix, ai
que je vous l'avais demandé? vous m'auriez rendu un gra
service. Chaque soir, et plus encore pendant la nuit, no
sommes exposées aux poursuites du farouche chasseur et
ceux de sa suite, et forcées de nous laisser tourmenter et qu
quefois même déchirer par eux, à moins que nous ne pu
sions nous réfugier près d'un arbre sur l'écorce duquel on
tracé une croix, et qui devient alors pour nous un asile sac
dont ces méchants esprits ne peuvent nous arracher (3). » L
plainte de la petite femme ne toucha pas beaucoup le cœur d
bûcheron, qui lui répondit brusquement qu'il ne ferait rie
de ce qu'elle lui demandait, attendu qu'il ne croyait pas qu'un

(1) Lady of the lake, canto IV, note 10.

(2) On les nomme aussi *ramasseuses de mousse*.

(3) Pan et les siens avaient coutume de tourmenter les dryades et l
autres nymphes de la même manière. Voyez à cet égard la *Pastorale*
Longus, p. 63, édit. de Villoison.

e d'aucun secours aux malins esprits comme elle.
t ces paroles, ce petit être se jeta avec colère sur
ns, et le serra avec tant de force, qu'il en fut
alade. On dit que ces petites femmes, ainsi que
mmes de la même espèce, habitent sous terre dans
: et dans les parties les plus obscures de la forêt,
s trous dans lesquels ils se couchent sur d'épais
e; ceux qui les ont vus disent qu'ils sont égale-
s de mousse (1). »

, qui rapporte cette histoire, prétend l'avoir ap-
vieille dame qui la tenait de Hans Krepel lui-
ajoute que les apparitions de cette petite femme
nt lieu quelques instants après midi, heure à la-
ns qui travaillent aux champs quittent ordinaire-
ivrage, parce que c'est le moment où le démon et
it coutume de se montrer (2).

rstition, qui était très-répandue chez les anciens
également encore parmi les Grecs modernes. On
nons solaires ou démons du midi ces sortes d'es-
paraissaient ainsi pendant le jour. Ils étaient fort
habitants des campagnes. « C'est dans les forêts,
:, qu'à l'heure de midi Pan épouvante les pasteurs :
lemment sur eux, les étouffe quelquefois de son
s tue dans sa fureur avec le bâton noueux qu'il
iin (3). »

du midi se nommait Empuse, lorsqu'il se mon-
forme d'une femme qui n'avait qu'un pied, qui
ı. On conjurait l'Empuse en lui disant des inju-
tophane dit que c'est un démon envoyé par Hécate,

ıve quelque chose qui ressemble beaucoup à cette histoire
sation qui eut lieu entre Péribée (*Peræbius*) et une hama-
nenaçait des conséquences de la négligence qu'il mettait à
: dans lequel elle habitait, et qui était prêt à tomber. On
ceau dans le scholiaste d'Apollonius de Rhodes, vol. II,

ıdemus Plutonicus, vol. XI, p. 231.
e, *Idyl.* II, v. 15.
ıte, appol. 4, c. 25.

qui n'apparaît qu'aux misérables et aux désespérés sur l'h
de midi (1).

Philostrate *(in héroïcis)* raconte que dans la presqu'île
Pallene (l'ancienne Phlegra), lieu dans lequel on prétend
les géants combattirent contre Jupiter, il n'y avait pas un p
teur qui osât se montrer dehors à l'heure de midi, d
crainte des spectres et des autres apparitions, qui y étaient
communes. De nos jours encore, un paysan des îles Ionien
est difficilement persuadé de sortir de sa chaumière à l'h
de midi, en raison de la frayeur que lui inspirent les f
qu'il appelle Anéraïdes.

Les Juifs croyaient aussi au démon du midi, et leur croy
à cet égard se rapproche beaucoup de celle des Grecs. « l
rabbins, dit Bochart, traduisent le mot *hircus* par celui
satyre, et le mot *sair* par celui de bouc ou de démon, ainsi
par le mot *heteb*, ou *le démon du midi;* et par les velus, d
parle Isaïe, ils entendent les satyres habitants du désert (2)

Les forêts et les endroits sauvages ont été considérés de t
temps comme les lieux où les démons se montraient le pl
volontiers. Aussi c'était dans les bois qu'habitait ordinair
ment avec ses chiens la triple Hécate, la déesse des enchant
ments et des sortiléges, qui ne s'y voyait, comme le dit Lu
cien, non moins qu'aux carrefours.

Ce fut au milieu des rochers et des déserts de la Thébaïde
ainsi que dans les forêts du Liban, que les Antoine, les Pa
côme, les Hilarion, les Macaire, eurent à soutenir les assaut
les plus redoutables contre les esprits infernaux, qui prenaient
toutes sortes de formes pour les séduire ou les épouvanter
Comme le lion s'enfuit au son de l'airain ou du tambour, sui
vant ce que rapportent Alcée (3), Antipater (4) et Varron (5
ainsi les diables et les esprits des forêts, selon Pcellus, cra

(1) Voyez sur l'Empuse, démon androgyne, Aristophane, *in Ranis*, Démosthène *contra Eschine*.
(2) Bochart, *Phaleg-Chanaon*, lib. I, cap. XVIII.
(3) Epigram., lib. I.
(4) Lib. VI.
(5) De Re Rustica.

nt le coq, abhorrent son chant et se sauvent au moindre it du fer ou de l'airain.

es forêts ont été souvent le théâtre d'événements malheux et extraordinaires arrivés aux souverains. Ce fut dans la *wforest*, en Angleterre, qu'une flèche partie d'une main onnue perça le cœur de Guillaume Le Roux, ce grand enmi des prélats de son temps. Le jour de cet événement, qui accompagné de circonstances bien remarquables (1), le nte de Cornouailles, dit l'historien Mathieu Paris (2), qui ssait dans une forêt voisine, vit un grand bouc velu qui portait un homme noir, tout nu et blessé d'une flèche à vers le corps. Le comte, sans s'effrayer, conjura le bouc au n du Dieu vivant, et lui demanda qui il était et quel était ui qu'il portait. Le bouc répondit qu'il était le diable, et que omme blessé était Guillaume Le Roux, tyran qui, pendant vie, n'avait cessé de guerroyer contre l'Eglise et d'affliger gens de bien, et qu'au reste il allait le présenter au jugent de Dieu.

l faut avouer qu'il y a déjà bien longtemps que le démon montre plus d'aussi bons sentiments envers l'Eglise et les s de bien que ceux qu'exprimait jadis au comte de Corlailles ce grand bouc velu qui emportait Guillaume Le ux; bien au contraire, depuis quelques siècles, le diable parvenu à introduire dans cette même Eglise, sous le nom réforme, le schisme et l'hérésie; et nous avons été témoins , depuis plus d'un demi-siècle, il n'a cessé de tourmenter honnêtes gens et de favoriser l'impiété et les usurpations toute espèce. On s'aperçoit facilement, d'après tout ce qui asse chaque jour sous nos yeux, que le diable a marché le siècle, ou plutôt que c'est lui qui le fait marcher.

e fut à la suite d'une apparition dans la forêt du Mans, beaucoup de gens regardèrent comme surnaturelle, que se ara la démence de Charles VI, qui amena de si grands heurs sur la France.

Voyez sur cette mort le chapitre des présages.
In historia anglica.

Le Père Daniel raconte que Charles IX étant à la chasse dans la forêt des Lions, en Normandie, on vit paraître tout à coup un spectre de feu qui effraya tellement la suite du roi, qu'elle le laissa seul. Charles se jeta bravement, l'épée à la main, sur le fantôme, qui disparut aussitôt.

Nous parlons ailleurs de l'apparition du spectre du grand veneur à Henri IV et à Louis XIV dans la forêt de Fontainebleau (1), apparition qui a toujours paru fort extraordinaire, quoiqu'on ait cherché à l'attribuer à des causes naturelles.

Outre les dusiens ou drusiens, génies impurs et lascifs, qui habitaient jadis les forêts de la Gaule, et dont nous avons déjà parlé, nos pères avaient encore une divinité qui présidait à la chasse et aux forêts; on la nommait *Arduenna*, et l'on croit qu'elle a donné son nom à la forêt des Ardennes (2). Elle est représentée couverte d'une cuirasse, un arc débandé à la main, et un chien auprès d'elle. Les chasseurs gaulois invoquaient aussi d'autres divinités champêtres qu'ils nommaient *Cernunnos*, et qui appartenaient sans doute à la nombreuse famille des faunes et des satyres. On les représentait sous la forme humaine, avec de longues oreilles, et ayant un anneau passé dans chacune des deux cornes dont leur front était orné.

Les Cabalistes ont prétendu que le feu était habité par des esprits ou génies qu'ils ont nommés Salamandres, du nom d'une espèce de lézards que les anciens avaient donné pour attribut au feu, parce qu'ils croyaient que cet animal avait la vertu de vivre au milieu des flammes. Mais cette croyance n'a jamais été aussi populaire que celle qui a peuplé d'habitants surnaturels les trois autres éléments. Néanmoins, parmi les fictions répandues chez le peuple, celle de l'apparition de certains esprits sous la forme de flammes est très-ancienne et très-répandue, particulièrement dans le nord de l'Europe.

(1) Voyez le chapitre des chasses aériennes.

(2) Arduenna, Arduina et Ardoine. Les Scandinaves avaient une dée[sse] Barduenna, qui présidait aux forêts, qui pourrait bien être la même qu[e Ar]duenna.

rait que les esprits du feu habitaient les régions qui sont dessous de la lune (1).

Nous avons dit ailleurs (2) que l'être fictif que nous appelons mmunément en France le follet, le sotray, le crion, était esprit domestique qui berçait les enfants, pansait les cheux et remplissait beaucoup d'autres soins du ménage. Nous oyons qu'on ne doit pas confondre, comme on le fait sount, le follet avec les feux follets, qui sont les *ignes fatui* des ciens. C'est cette dernière sorte d'esprits que les Normands mment *le fourlore;* les Italiens, *mazzapengoli*, *mazzaruoli*, *rfarelli*, et les Espagnols, *drisgo;* on les nomme aussi *rabts* dans quelques parties de la France. Nous pensons donc e ces deux fictions étaient bien distinctes dans les anciennes oyances populaires, avant la confusion qu'on y a introduite puis fort longtemps, ainsi qu'on peut s'en assurer par la férence qui existe entre le caractère et les occupations attriés à chacun de ces esprits, dont l'un cherche en toutes ocsions à se rendre utile à l'homme, tandis que l'autre ne ase qu'à effrayer et à nuire. C'est donc à tort que l'on réunit deux sortes d'esprits sous la même dénomination, et que n augmente ainsi la confusion qui règne dans notre mythoie populaire (3).

Les feux follets apparaissent le soir, sous la forme de flams légères, dans les marais, les fondrières, les cimetières et vent sur les anciens champs de bataille. Ces esprits fuient ınd on les approche, poursuivent ceux qui les fuient, et lent moins de près qu'à une certaine distance. Ces lutins causé de tout temps une grande frayeur aux habitants des ıpagnes, qui les rangent constamment dans la classe des ies malfaisants. Beaucoup de gens pensent que ce sont les es des excommuniés et des criminels qui errent dans ce nde jusqu'au jour du dernier jugement. Ils habitent les

) « *The spirits of the fire have their mansions under the regions of moon.* » Supplication de Pierre Pennilesse, pièce qui parut en 1302.
) En parlant des génies domestiques.
) C'est ce que vient de faire encore l'auteur d'un article sur les feux ts, dans le *Dictionnaire de la conversation*.

bois, les lieux humides, et se plaisent à tromper les voyage[urs]
par une lueur mensongère qui les conduit souvent dans d[es]
abîmes profonds, ou dans des marais fangeux, tandis que
follet fait entendre des ris moqueurs au moment où la victi[me]
de sa perfidie se débat en vain dans les angoisses de la mo[rt].
Quelquefois encore, il prend le malin plaisir de se montr[er]
sous la forme d'un coursier docile, et il disparaît ensuite to[ut]
à coup d'entre les jambes de son cavalier (1).

Thomson est le seul auteur qui attribue à ces esprits d[es]
dispositions bienveillantes pour l'homme : « D'autres fois, a[u]
contraire, dit-il, envoyés par le génie bienfaisant de la nu[it],
ils paraissent comme une lueur soudaine sur la crinière [du]
cheval du voyageur égaré, le guident à travers les senti[ers]
étroits et les dangereux marécages, en lui enseignant le g[ué]
caché qu'il doit traverser pour gagner la rive opposée [du]
fleuve (2). »

Jérôme Cardon raconte à ce propos qu'un Italien de Com[e]
voyageant de nuit et ne pouvant réussir à passer le gué d'u[ne]
rivière profonde qu'il devait traverser, se mit à crier, croy[ant]
se faire entendre de quelques personnes du voisinage. Com[me]
l'écho de ce lieu répondit à sa voix, le voyageur pensa [que]
c'était un homme, et lui demanda en italien : « *Debo pas[sar]
qui?* » (Dois-je passer ici?) L'écho répondit : « *Passa qu[i]* »
(Passez ici.) Or, en cet endroit l'eau était profonde et im[pé]
tueuse, tellement que notre voyageur répéta deux ou t[rois]
fois sa demande, et l'écho lui fit toujours la même répo[nse].
Enfin, il se décida à entrer dans la rivière, et après l'a[v]

(1) On attribue l'origine et la formation des feux follets au dégager[ment]
du gaz hydrogène carbonné, qui a lieu lorsque les matières animale[s]
végétales sont en etat de putréfaction, et qu'enflamme accidenteller[ment]
quelque courant électrique. Beaucoup pensent qu'ils ne sont que la [ma]
tière même de l'électricite.

(2) At other times
Sent by the better genius of the night,
Innoxious, gleaming on the horse's mane
The meteor sits; and shew the narrow path,
That winding leads thro pits of death or else
Instruct him how to take the dangerous ford.
(Thompson-Scason.)

le non sans courir risque de périr, il ne manqua pas nter ensuite à ses amis qu'un esprit malin avait voulu noyer. Il faut avouer cependant que beaucoup de gens nt été pris comme lui (1).

Anglais ont donné à ce lutin un nom peut-être plus atif que celui de follet; ils le nomment généralement *ith the wisp* (2), quelquefois aussi *Jack with the lan-*, et plus communément encore *wisp*. Les Irlandais nt les follets *miscaun marry*. C'est de cette fiction, ie de quelques autres de même nature, que parle lord lans ce chant des esprits de Manfred :

When the moon is in the wave
And the glow-worm on the grass,
And the *meteor on the grave*
And the *wisp* on the morass;
When the falling stars are shooting,
And the silent leaves are still
In the shadow of the hill
Shall my soul be upon thine
With a power and with a sign (4).

gnes fatui apparaissent sous la forme d'une flamme e; aussi, dans le *Pyrilegium*, ou loi du couvre feu, éta· Guillaume-le-Conquérant, on trouve l'exception suin faveur de maître Wisp : « Hoc nonobstante liceat ut *nus de Wispo*, alias *Johannes de lanternâ*, dat lucem im quocumque quotiusque vellet (5), » exception hono-

ôme Cardon, *Traité des subtilités*, livre xviii.
illaume porte brandon, et non pas *Guillaume avec un torchon*, a traduit l'auteur de l'article sur les follets que nous avons déjà p signifie, en anglais, un bouchon de paille, et dans cette cire il veut dire un brandon de paille allumée.
ques porte fallot, et non pas un *Jeannot avec une lanterne* (Jack, is, n'a jamais signifié Jean ni Jeannot), nom que l'auteur de l'ar- mentionné trouve d'un romantisme enchanteur; mais qui n'est nent pas nouveau, puisqu'il était en usage longtemps avant Guil-Conquérant.
on's work, t. iii, p. 7.
Néanmoins, il est permis à Guillaume de Wisp, autrement dit Jean terne, de faire briller sa lumière couleur d'azur partout et autant u'il le désirera. » Voyez à cet égard Blumembergius et Plot.

rable pour Guillaume de Wisp, et qui prouve le respect qu'on avait alors pour ces êtres surnaturels.

Ce lutin est très-connu en Allemagne, où il passe pour un esprit d'un caractère très-violent et surtout très-facile à offenser. Les paysans allemands ont à son égard quelques vers burlesques qu'ils nomment *spott reim* (vers satyriques), qui le mettent grandement en colère lorsqu'il les entend chanter. Les voici :

Heer-wisch ! ho ! ho ! ho !
Brennst wie haberstrols
Shag mich blitzeblo ! (1)

Il y a environ une quarantaine d'années qu'une jeune fille du village de Lorsels, en Westphalie, chantait ce refrain, tandis que *Wisch* se jouait en dansant au-dessus des roseaux d'un marais voisin. En entendant ces rimes offensantes, le lutin courut aussitôt vers l'imprudente chanteuse, qui s'enfuit à toutes jambes à la maison, essayant ainsi, mais vainement, d'échapper à l'esprit irrité; car, à peine eut-elle passé le seuil de la porte du logis, que Wisch, entrant à sa suite, frappa de ses ailes avec tant de violence toutes les personnes présentes, qu'elles en demeurèrent longtemps étourdies. Il ne sera sans doute pas bien difficile de deviner, d'après cette aventure, la nature véritable de ce démon électrique (2).

Conrad, berger de Gammelsbach, dans l'Odenwald, raconta, il y a quelques années, l'histoire suivante à M. Grimm : « J'étais allé garder les récoltes sur la colline de Hilschœner, non loin du vieux château de Freyenstein. Vers minuit, je rencontrai deux carrosses de feu qui roulaient avec un bruit

(1) « *Heerwish*, *ho ! ho !* Tu brûles comme de la paille d'avoine : lance-moi ton éclair ! »

(2) Tradition orale d'Hœnlein. On peut expliquer naturellement le caprice que ces follets ont à poursuivre ceux qui les fuient par le vide que ces derniers laissent derrière eux, vide dans lequel ces feux légers se précipitent aussitôt; et comme ils suivent chaque mouvement que fait le fuyard, ils semblent réellement le poursuivre. Si, au contraire, ils se trouvent devant une personne qui marche vers eux, l'air que le corps de cette personne déplace et pousse en avant les chasse dans la même direction.

orrible; tous les deux étaient attelés de quatre chevaux de ru. Le cortége venait en droite ligne de Freyenstein. Je l'ai nuvent rencontré depuis, et à chaque fois il m'a causé une rande frayeur; car, dans ces carrosses, étaient assis des per-nnages dont la bouche et les yeux vomissaient des flam-nes (1).

On raconte que toutes les fois qu'il s'élève un orage, on voit ur les toits du château de Lichtenberg, près d'Ingweiler, dans ı Basse-Alsace, sur les pommes des tours et même sur le fer es hallebardes, quantité de petites flammes bleues. Il paraît ue c'est à ce phénomène qu'il faut attribuer le nom du vieux hâteau (2). Il y a également sur une haute montagne du Ty-ol un vieux château dans lequel toutes les nuits un feu brûle; a flamme est si grande, qu'elle s'élève en pétillant au-dessus es murailles, et qu'on peut l'apercevoir dans un rayon d'une aste étendue (3).

Les habitants du pays d'Erbach racontent également avoir u quelquefois apparaître pendant la nuit des hommes de feu ur leurs montagnes, qui se coloraient à leur passage d'un eflet lumineux; d'autres qui couraient dans les champs d'une orne à l'autre, et qui vomissaient des flammes par la bouche t par le nez (4).

On donne dans le Meckelnburg une assez singulière ori-ine aux feux follets qui, la nuit, errent sur les bords des aux et sur la lisière des champs. On pense qu'ils doivent avoir té jadis des arpenteurs sans bonne foi qui, dans le mesurage les terres et la fixation des limites, abusèrent de la confiance les propriétaires. C'est pourquoi ils ont été condamnés à errer iprès leur mort et à garder les limites (5).

Nous pensons que l'on doit ranger dans la même classe que es wisps et les follets ces autres esprits inférieurs de la sphère

(1) Tradition tirée du *Deutsch sagen* de Grimm.
(2) *Happel*, *relat. curios.*, v. II, p. 771.
(3) *Der Abentheuerliche Jean Rebhu*, 1679, p. 8, v. II.
(4) Botho, *Chronicon Brunsvic*, *pictur*, *dans Leibnitz*, SS. RR. BR., III p. 337.
(5) Tradition orale du Meckelnburg.

de feu que l'on voit voltiger, sous l'apparence de petites flammes bleuâtres, au-dessus des tombeaux qui récèlent des trésors; ceux qui allument le *feu de la tombe*, que les Anglais appellent » *the grave fire* (1), » et qui sont la cause de ces lueurs effrayantes qui apparaissent dans les cimetières, que l'on nomme *la lune de la tombe*, *the moon of the grave*. Enfin, on doit comprendre aussi dans la même catégorie ces feux connus sous le nom de *feux de Saint-Elme*, que l'on donne à certaines émanations ignées, qui s'attachent quelquefois aux mâts d'un vaisseau et qui paraissent ordinairement après une tempête. Les anciens les nommaient Castor et Pollux, et les matelots grecs et romains étaient rassurés lorsqu'ils en apercevaient deux au haut des mâts de leurs galères. Aujourd'hui encore, cette superstition subsiste, particulièrement dans le levant, où les matelots y croient avec d'autant plus de raison, que cette confiance est fondée sur l'expérience (2). Cette tradition remonte jusqu'aux temps qui suivirent le déluge de Deucalion.

Les anciens nommaient *ignis lambens* (feu qui lèche) une flamme qui sortait quelquefois de la chevelure humaine. Les Grecs et les Romains regardaient cette flamme comme une preuve de la présence divine dans les mortels sur lesquels elle paraissait. Tel était Servius Tullius, selon Tite-Live, et Ascagne, selon Virgile.

Cette croyance, qui s'est conservée chez les chrétiens, peut s'appuyer sur le témoignage de plusieurs Pères de l'Eglise, qui rapportent que l'on a vu briller de saints personnages d'une lumière extraordinaire pendant qu'ils vivaient, laquelle était considérée comme un signe de la sainteté de leurs actions (3).

(1) Le même que Byron nomme « the meteor of the grave. »

(2) Pouqueville, *Voyage en Grèce*, t. IV, p. 417. Le feu Saint-Elme se nomme aussi Corpo-Santo, Saint-Helme, Night-Fire, etc.

(3) Euthymus et saint Martin parurent la tête environnée d'un grand globe de feu lorsqu'ils célébraient le service divin. La vierge sainte Agnès, condamnée à être conduite dans un mauvais lieu pour la punir de ce qu'elle ne voulait point renoncer à la foi chrétienne, fut, dit saint Ambroise, environnée d'une lumière, afin d'empêcher le fils du prévost de la violer.

On croit en Allemagne qu'il existe des *esprits gardiens* d'anciens édifices, qui se montrent parfois sous la forme d'une flamme légère; telle est, par exemple, celle qui apparaît souvent sur le sommet du donjon du vieux château de Kuftein.

La croyance aux esprits gardiens sous une apparence ignée subsiste encore de nos jours parmi les Lapons. Maupertuis, dans son ouvrage sur la figure de la terre, après avoir décrit le superbe lac et la montagne de Niemie, ajoute : « De ce point élevé, nous eûmes plusieurs fois l'occasion de voir s'élever du lac des vapeurs que les Lapons nomment *haltios*, et qu'ils considèrent comme les esprits gardiens de leurs montagnes (1). »

Les anciens Scandinaves croyaient aussi à l'existence d'esprits tutélaires ou gardiens des empires, des provinces et des villes; et leurs descendants, les Islandais, durent jadis à la puissante intervention de ces génies le bonheur d'échapper à la vengeance du roi de Norwége Herold Gormson, ainsi qu'on le lit dans la saga qui porte le nom de ce monarque.

Il paraît qu'Herold, avant de mettre ses projets hostiles en exécution, voulut connaître la situation intérieure du pays qu'il allait attaquer; et, pour y parvenir, il chargea un savant *troldman* ou magicien de pénétrer en Islande en prenant la forme qu'il jugerait la plus convenable pour n'être point reconnu.

« Le magicien, dit la saga, se changea aussitôt en baleine et nagea vers l'Islande, où il arriva en bien peu de temps. Mais, lorsqu'il crut pouvoir aborder le rivage, il aperçut les rochers et les montagnes de l'île couverts de *land-wætters* ou esprits gardiens qui paraissaient vouloir s'opposer à son approche, et qui se préparaient à défendre vaillamment le poste qui leur était confié. Alors l'habile troldman, croyant déjouer facilement ces préparatifs hostiles, tourna du côté de *Vapnaford* (2) et essaya d'y prendre terre. Mais un énorme et hideux dragon

(1) *Relation d'un voyage au fond de la Laponie*, t. III, p. 174.

(2) Vapnaford, Oreford, Bredefort et Wrekar-Skinda sont les noms de plusieurs caps et baies d'Islande.

descendit aussitôt des rochers en déroulant ses longs repl
et, suivi par d'innombrables serpents, s'approcha du rivage,
tous ensemble lancèrent leur venin contre l'envoyé du roi
Norwége. Celui-ci, ne pouvant leur résister, se dirigea
l'ouest, vers *Oreford*. Mais on vit bientôt paraître dans les a
un oiseau dont les ailes couvraient toute la baie, d'une poi
à l'autre. Il était accompagné d'un nombre prodigieux d'a
tres oiseaux moins grands, mais de même forme que lui,
qui décida le magicien à tenter d'aborder à *Brideford*, sur
côte méridionale de l'île. A peine eut-il touché le rivage, qu'
énorme taureau se précipita sur lui et le suivit en mugiss
jusque dans la mer, accompagné, sous diverses formes, p
tous les esprits gardiens de la baie de Brideford. Le magici
déçu dans tous ses projets, tenta néanmoins un dernier eff
pour aborder à Wrekar-Skinda; mais il vit venir à sa re
contre un énorme géant, dont la tête dépassait les somm
couverts de neige des plus hautes montagnes de l'île. Ce gé
était armé d'une énorme massue de fer, et une foule d'espi
gigantesques le suivaient vers le rivage. Le troldman fut do
obligé de renoncer à son projet et de retourner en Norwé
rendre compte au roi Herold du mauvais succès de son exp
dition (1). »

Cette fable est d'autant plus curieuse, qu'elle sert à no
démontrer que les esprits élémentaires des Scandinaves étai
classés suivant la véritable doctrine paracelsienne, qui est ce
des philosophes cabalistes, et qui n'est elle-même qu'une in
tation de celle des anciens, telle que la décrivent Terentiu
Varron, Proclus, Psellus et quelques autres. En effet, da
cette défense des côtes de l'Islande contre l'invasion du ma
cien d'Herold, nous voyons la terre envoyer ses génies so
la forme de géants, et les sylphes ou génies de l'air se mo
trer sous la figure d'oiseaux. Le taureau représente l'élém
liquide, et le dragon appartient naturellement à la sphère
feu.

Le mont Hécla fait en quelque sorte partie de la mytholo

(1) Saga d'Herold Gormson.

candinave. Il y avait déjà longtemps que le volcan de cette montagne était devenu la terreur des habitants de l'île, lorsque ces derniers furent convertis au christianisme (1). A compter de cette époque, son cratère fut considéré par les Islandais comme une des bouches de l'enfer. La même croyance existe depuis bien des siècles chez les peuples du midi de l'Europe à l'égard de l'Etna, du Vésuve et du Stromboli, suivant laquelle ces volcans sont considérés comme la route la plus directe pour descendre aux régions infernales, « *facillimum descensus in avernum*, » surtout depuis que Néron, Théodoric de Vérone, Julien-l'Apostat, le roi Dagobert, Anne de Bowlen et sa fille la reine Elisabeth ont tous été individuellement *vus* s'engloutissant dans leurs flammes sulfureuses.

Le mont Hécla était considéré par les Scandinaves comme le refuge des esprits de feu, qui inspiraient à ces peuples une grande terreur, parce qu'ils devaient un jour, sous la conduite de Surtur, leur chef, participer à la destruction de l'univers.

Suivant la mythologie scandinave, le plus grand ennemi des esprits du feu était *Luridan*, l'esprit de l'air. Vaganastus, auteur norwégien, rapporte que Luridan voyage au commandement des magiciens et se transporte en Laponie, en Finmark et même jusque sur les bords de la mer glaciale. Ce génie est continuellement en guerre avec les esprits du feu, qui habitent le mont Hécla. Lorsque ces esprits ennemis se rencontrent dans les airs, ils s'attaquent avec violence, et leurs troupes nombreuses et puissantes s'anéantissent quelquefois mutuelle-

(1) Les prêtres des anciennes divinités profitèrent de cette crainte, et menacèrent les habitants d'une affreuse irruption, s'ils ne retournaient à leurs vieilles erreurs. Mais un prêtre de Thor, qui s'était converti, se trouvant présent à cette assemblée, qui avait lieu dans un endroit où le terrain, qui avait été jadis un torrent de lave, était alors couvert de végétation, demanda avec beaucoup de présence d'esprit à ses anciens collègues qui avait pu exciter la colère des dieux, lorsque le terrain sur lequel ils disputaient était fluide et brûlant? Croyez-moi, hommes d'Islande, ajouta-t-il, l'irruption d'un volcan dépend de circonstances naturelles, à présent comme autrefois, et ce n'est point un moyen de vengeance entre les mains de Thor et d'Odin. Pomaré II, roi de Taïti, se servit d'un moyen semblable pour persuader à ses sujets d'embrasser le christianisme. — *Voyage pitt. aut. du monde*, t. I, p. 556.

CHAPITRE IV.

Esprits ou Génies des eaux.

« Dans les baies paisibles des Shetl[...] éclairées par la lune, où les vagues, à p[...] agitées à leur surface, venaient douce[...] se répandre sur un lit de sable, entre[...] de coquillages, on voyait encore la s[...] glisser légèrement sur les eaux à la c[...] de l'astre de la nuit, mêlant sa voi[...] souffle de la brise; et souvent on l'ente[...] chanter les merveilles souterraines et [...] prédictions sur l'avenir. »

WALTER-SCOTT. — *Pirate*, chap. [...]

Le culte rendu aux divinités des eaux, que les Egypti[...] et les Grecs avaient emprunté de peuples plus anciens qu'e[...] dans l'histoire, se perd pour nous dans la nuit des temps. L[...] hommes qui, dès les premiers âges du monde, avaient d[...] peuplé de leurs semblables toutes les parties de l'espac[...] avaient également, depuis un temps immémorial, donné po[...] demeure à des êtres humains, ou à des divinités ressembla[...] aux hommes par leurs formes, les fontaines, les rivières et l[...] grottes humides du vaste Océan.

Ce culte, dont on retrouve les traces dans la mythologie [...] tous les peuples de l'Orient, était également établi chez les n[...] tions d'origine celtique, gothique et scandinave, qui ont peu[...] plé la partie occidentale et septentrionale de l'Europe. C[...] grandes familles asiatiques apportèrent avec elles dans c[...] contrées le culte des fleuves et des rivières, qui, selon Justi[...] « était commun aux Parthes, qui n'étaient eux-mêmes q[...] les descendants de certains bannis de Scythie (1). »

Suivant la mythologie scandinave, sur laquelle sont en pa[...]

(1) Justin, liv. 41, suivant les notions historiques les plus accrédité[...] les guerriers d'Odin etaient Scythes, et venaient des bords de la mer Ca[...] pienne.

ıdées toutes les croyances populaires des peuples du Nord, , le souverain des dieux (1), prend le nom de *Nikar*, *'nickar*, lorsqu'il agit comme destructeur du mauvais ipe. On appelle aussi *Nickur*, *Nikker*, *Niord* ou *Nior-* :, le génie redoutable des eaux, celui qui peut susciter ıaiser les tempêtes. Il y a dans l'île de Rugen un lac re, sur lequel flottent toujours d'épais brouillards, dont ıux sont troubles et les bords couverts d'arbres hauts et ıs. C'est la demeure de Nikker, qui se plaît quelquefois à nenter les pêcheurs du voisinage, et à placer leurs ba- : au sommet des sapins les plus élevés. Un d'eux arrivant atin avec ses filets, et ne voyant plus sa nacelle, regarda ır de lui, et finit par l'apercevoir au haut d'un hêtre : ι diable, s'écria-t-il, a donc perché là ma barque? » A une voix qui partait du voisinage, bien qu'on n'y vit per- ɘ, répondit : « Ce n'est pas le diable; c'est moi et mon Nicolas (3). »

nsi que nous l'avons déjà fait remarquer, les hommes ɔujours rendu un culte propitiatoire aux êtres surnatu- dont la puissance leur paraissait la plus redoutable, et l'influence de laquelle ils se trouvaient immédiatement s. Il n'est donc point étonnant, qu'au milieu des longs et

Odin, le plus grand des dieux, fils de Bore et de Beizla, fille du Bı'lorn, est appelé *Alfader*, le père universel, parce que les autres sont nés de lui; et *Suvdrer*, le père des combats, parce qu'il adopte ses fils ceux qui sont morts dans les combats.

L'*Edda* dit positivement que Niorder n'est point de la race divine, qu'il a été élevé dans le pays des *Vanes*, qui, pour faire la paix avec ux, le leur donnèrent comme ôtage. Les Vanes étaient sans doute ndales ou Venèdes, peuple très-adonné à la mer. Puffendorf, dans *istoire de Suède*, dit que Niord fut roi de ces pays et grand-prêtre al; qu'il fut dépouillé de ses Etats par Hervitus, prince de Russie, que les Suédois le rappelèrent et dans la suite le mirent au rang des . Selon M. Mallet, les Gaulois adoraient aussi cette divinité. Bernardin nt-Pierre et beaucoup d'autres écrivains ont classé Niorder parmi les des Gaulois. Cependant, un passage de Macrobe contredit cette asser- Les Islandais le nomment *Nickur*, et on l'appelle aussi *Nocca* en latin ıre.

C'est le lac noir, peuplé de poissons noirs, etc., dont parle Tacite, or, *German*, ch. XL. — Cluver, *Germ. antiq.*, lib. III, c. XXVII. — Præ- s, I, 487.

dre leurs courses aventureuses sur les mers orageuses du Nord.

Old Nick est également connu des marins anglais et anglo-américains sous le nom de *old Davy* (le vieux David) et sous celui de *David Jones* (David Jean). Ils le représentent sous la figure d'un vieillard, avec de grands yeux, trois rangées de dents, deux cornes au front et de larges narines d'où sort un feu bleuâtre. Il commande, suivant eux, à tous les esprits malfaisants de la mer, et il se rend visible sous diverses formes, pour avertir les victimes dévouées à la mort du malheur qui les menace; il se montre aussi quelquefois enveloppé d'un ouragan ou d'une colonne d'eau.

Un autre successeur des attributions du Neptune du Nord est saint Nicolas, évêque de Myre, un des plus grands saints de la légende et le patron du vaste et puissant empire de Russie (1). L'histoire sacrée du moyen-âge a été quelquefois si étrangement amalgamée avec la mythologie populaire des temps plus anciens, que, par une transition facile, le Nikke ou Niksa invoqué jadis par les marins normands est devenu saint Nicolas, le patron des matelots, dont ils réclament encore chaque jour l'assistance contre les orages et les tempêtes. Beaucoup de personnes ont voulu voir dans les miracles attribués au saint évêque de Myre l'origine du culte particulier que lui rendent les matelots; mais nous croyons que cette opinion est mal fondée. Il est vrai que Tillemont, Baillet et tous ceux qui nous ont transmis la relation des miracles de saint Nicolas disent qu'il apaisa une tempête sur mer dans un voyage qu'il fit à la Terre-Sainte, et Ribadeneira ajoute que dans le même voyage il ressuscita un matelot qui, étant occupé à plier le bourcet (2), tomba mort sur le pont du vaisseau.

Mais on trouve une bonne dissertation sur saint Nicolas dans les Mémoires du Père Desmolets, dans laquelle il est prouvé

(1) Voyez ce que nous avons dit plus haut sur le lac noir de l'île de Rugen et les barques placées au haut des sapins : « Ce n'est pas le diable, c'est moi et mon *frère Nicolas*. » Ce lac était la demeure de Nikker, le Neptune des Scandinaves.

(2) Le bourcet est la longue antenne du mât de misaine d'un chebec.

:e Tillemont, Baillet et Ribadeneira, que ce saint évêque .t sous Constantin-le-Grand et qu'il assista au premier ile général de Nicée (1). Voilà, je crois, tout ce qu'il y a lus authentique sur ce saint, et l'abbé de Feller, auquel empruntons ces particularités, ajoute que, malgré qu'il té honoré d'un culte public dès le VIe siècle par les Grecs ır les Latins, il n'y a cependant rien de bien certain sur irconstances de sa vie et de sa mort (2).

:s Allemands, dont l'imagination contemplative s'est plue ıserver dans les bois, les collines et les montagnes, ce de mystérieux dont les avaient peuplés leurs ancêtres, :nt encore que les fleuves et les rivières sont habités par :tres surnaturels qui réalisent tout ce que les poètes nous raconté des syrènes de la Grèce.

ıntôt ces esprits perfides se montrent sous la forme d'un e à la voix caressante, qui endort l'enfant lorsqu'il se roule ıilieu des pivoines et des lys qui tapissent le rivage, et porte ensuite au fond du lac, où il le couche sur un lit de : dans un berceau de cristal (3).

ıntôt c'est le fils de l'enchanteresse, le roi de l'eau, qui, la figure d'un galant chevalier, engage par de douces et ureuses paroles la bergère timide et sans défiance à s'as- : sur la croupe de son coursier blanc. Mais bientôt les s de la jeune fille sont mouillés par les eaux du fleuve dans el le coursier l'entraîne rapidement. Elle jette en vain des : les vents fougueux s'élèvent et étouffent sa voix. Le dé- , qui la presse, tressaille de joie, et les vagues ennemies lissent au-dessus de leur victime infortunée (4).

Tome I, page 106.

Le vulgaire se méprend également sur les attributs de ce saint, car ois *clercs* dans un tonneau, qui accompagnent son image, sont tou- considérés par lui comme trois matelots dans un bateau. La seule : que nous avons voulu prouver en parlant de saint Nicolas, c'est que int a dû dans l'origine à son nom les premières invocations qui lui ont dressées par les matelots en détresse, plutôt qu'à des miracles dont ıenticité est loin d'être prouvée. Voyez, pour la citation de Feller, . *hist.*, t. XII, p. 306.

Voyez Gœthe, ballade du *Roi des Aulnes*.

ı Lewis, le roi de l'eau.

Mais c'est le plus ordinairement en empruntant les formes séduisantes de jeunes nymphes que ces esprits trompeurs aiment à se montrer aux mortels; couchées nonchalamment sur le sable doré, elles appellent d'une voix ravissante le pâtre crédule qui garde ses troupeaux dans la prairie voisine, ou viennent pendant les nuits d'hiver, comme de jeunes filles tremblantes et timides, se réchauffer au feu que les bergers ont allumé sur le rivage.

D'autres fois, c'est au son d'une musique délicieuse qu'elles attirent ceux qu'elles veulent séduire; c'est le soir surtout auprès des moulins, au bord des cascades, qu'elles chantent leurs airs les plus suaves; ou bien encore elles fascinent les regards du jeune pêcheur, le font tomber dans les flots et l'entraînent au fond de leurs grottes humides (1).

C'est sous ces formes séduisantes et trompeuses que les traditions populaires de l'Allemagne nous représentent les nixes ou nixas teutonnes (2), auxquelles les Germains d'aujourd'hui croient encore aussi fermement que leurs ancêtres, qui les consultaient avant d'entreprendre quelque expédition. On lit dans le *Niebelungen lied* que Gunther, roi des Bourguignons, alla rendre visite, à Vienne, à Etzel, roi des Huns, accompagné de mille soixante chevaliers et de neuf mille de ses gens.

« Arrivés au Danube, Hagen, le premier des chevaliers du roi, et qui s'était opposé à ce voyage, s'en fit prédire l'issue par les nymphes du fleuve, auxquelles il enleva leurs habits : elles lui déclarèrent que tous devaient périr dans cette expédition, hors le chapelain du roi. Hagen, pour faire mentir la destinée, précipita le prêtre dans le fleuve; mais celui-ci fut

(1) Voyez à ce sujet la charmante histoire de la *fée Lore* (Lore-Lie) racontée par M. Alex. Dumas, dans ses *Excursions sur les bords du Rhin*, vol. II, p. 264.

(2) Quelques-uns disent que les nixes ont la moitié du corps d'une femme et le reste d'un poisson; mais on les regarde généralement comme extérieurement semblables à l'espèce humaine. Il en est aussi qui prétendent qu'il y a des individus des deux sexes dans cette race aquatique, mais on parle ordinairement de ces génies des eaux comme appartenant au sexe féminin.

sauvé miraculeusement, ainsi que les nymphes l'avaient annoncé.

» Tous les Bourguignons périrent, et Etzel resta seul avec Dietrich pour pleurer les morts (1). »

Mais les plus célèbres de ces naïades ou ondines sont celles de l'Elbe et de la Saale. Dans les temps du paganisme, les Saxons, qui habitaient le pays situé entre ces deux rivières, adoraient une divinité qui avait son temple dans la ville de Magdebourg, dont le nom signifie *le château de la vierge;* elle y est encore révérée aujourd'hui sous celui de la nymphe de l'Elbe. Combien de fois n'a-t-elle point apparu jadis dans Magdebourg, dont elle visitait souvent le marché; ses manières étaient douces et polies; elle portait au bras un panier de jonc, et son extérieur ne différait en rien de celui de la fille d'un bourgeois de la ville. Cependant on pouvait remarquer qu'un coin de son tablier, qui était blanc comme neige, paraissait constamment humide, comme un signe de sa nature aquatique. Prætorius, auteur crédule, mais estimable, du XVI[e] siècle, rapporte qu'on voyait souvent cette nymphe de l'Elbe assise sur les bords du fleuve et peignant au soleil sa chevelure dorée (2). Un garçon de la ville en devint amoureux, et la suivit jusqu'à ce qu'il eut vu d'où elle venait et où elle retournait, et finit par descendre avec elle sous les eaux. Elle avait dit à un batelier, qui prêtait son assistance aux deux amants et attendait sur la rive le résultat de l'aventure, que s'il voyait sortir de l'eau une assiette de bois avec une pomme, ce serait signe que tout allait bien; sinon, non. Mais bientôt un jet de sang, qui vint à jaillir de l'eau, fut une preuve certaine que l'amant de la nymphe avait déplu à ses parents, et qu'ils l'avaient tué (3).

Souvent aussi on a vu les ondines de la Saale venir dans la ville de Saalfeld acheter de la viande au marché. On ne les

(1) Cité par Chateaubriand. *Etudes historiques*, t. II, p. 353.
(2) *Prætorius*, *anthropodemus Plutonicus*, t. I, p. 482. Tradition orale de Magdebourg.
(3) Brœuner, *Curiosit.*, p. 33-34.

distinguait des autres filles qu'à leurs grands yeux et au bas toujours mouillé de leur robe. On les disait des enfants des hommes, mais échangés, et à la place desquels les ondins auraient substitué sur la terre leurs propres enfants.

On raconte également en Allemagne l'histoire de trois jeunes nixes qui venaient chaque soir visiter les habitants d'un hameau voisin de leur lac; elles se plaçaient auprès du foyer avec leurs quenouilles, et amusaient beaucoup les bons villageois qui assistaient à la veillée, en leur contant les merveilles du monde aquatique et en leur chantant les exploits des héros du temps passé. Mais, dès que onze heures sonnaient, les trois naïades disparaissaient, et ni prières ni menaces n'auraient pu les engager à demeurer plus longtemps. On ne savait ni d'où elles étaient venues, ni où elles allaient; on ne les connaissait que sous le nom des *demoiselles du lac* ou *sœurs du lac*. Plusieurs jeunes garçons devinrent amoureux d'elles, et l'un d'eux, fils du maître d'école, fâché de les voir s'en aller le soir de si bonne heure, imagina un jour de retarder d'une heure l'horloge du village. Le soir, au milieu de la conversation et des plaisanteries, personne ne s'aperçut de ce retard. Lorsque l'horloge sonna onze heures, c'est-à-dire lorsqu'il fut en effet minuit, les trois demoiselles se levèrent, plièrent ensemble leurs quenouilles et s'en allèrent. Le lendemain, quelques paysans, passant sur les bords du lac, entendirent des gémissements et virent sur la surface de l'eau trois endroits rougis par le sang. Depuis ce temps-là, les sœurs ne vinrent plus au cercle des fileuses. Le fils du maître d'école ne fit que dépérir et mourut quelque temps après (1).

Il est dangereux de menacer ces génies des eaux ou de leur faire quelque insulte. Un jour, un chasseur ayant aperçu une nixe, dirigea contre elle son arme pour l'effrayer; mais la naïade plongea en riant dans l'eau limpide, et trois jours après le chasseur se noya (2).

Ainsi que les nymphes de l'antiquité classique, les nixes

(1) Badische Wochenschrif, 1806, st. 21, sp. 342.
(2) *Simplicissimus*, lib. v, cap. x.

nt mortelles, mais leur vie a une durée infiniment plus lon-
ne que celle des hommes; elles peuvent également, comme
s ourisks des Ecossais et les autres génies des bois dont nous
vons parlé, prétendre au salut éternel, ce qui prouve que les
abitants de l'Allemagne sont bien loin de les considérer
omme appartenant à la famille de Satan.

Cependant, quelle que soit l'opinion des bons Allemands à
e sujet, et quelque séduisantes que puissent leur paraître les
elles nixes de l'Elbe et du Rhin, il n'en est pas moins vrai
u'on reconnaît facilement en elles le principe d'une origine
abolique, qui l'emporte souvent sur les autres sentiments
ui peuvent les diriger dans quelques-unes de leurs actions.
'est ainsi qu'après avoir causé la mort de quelque nageur
op hardi qu'elles ont entraîné au fond des eaux, après avoir
nlevé l'enfant qu'elles ont trouvé égaré sur les bords du
euve, on les voit aussitôt jouer et folâtrer sur la surface des
ndes, se réjouissant ainsi du succès qu'ont obtenu leurs ma-
cieux desseins contre l'espèce humaine (1).

Dans leurs liaisons avec les mortels, l'amour des nymphes
a pas de bornes. Invisibles pour tout autre que pour l'objet
mé, elles l'accompagnent partout, veillent sur lui jusqu'au
ilieu des batailles, le comblent de richesses et président à
utes ses entreprises. Il trouve dans leur amour la source de
utes les félicités. Mais malheur à l'amant favorisé qui trahi-
it les promesses qu'il a faites ou les secrets qui lui ont été
nfiés : la vengeance suivrait de près l'injure, et une mort
freuse serait le châtiment de l'infidèle ou de l'indiscret.

Ce fut sans doute en philosophant sur la mythologie popu-
ire de l'Allemagne que Paracelse conçut l'idée de ses *ondi-
es*, espèce de naïades, qui ne sont autres que celles dont
ous venons de parler. Ce médecin était un homme savant,
ais d'un esprit fort extraordinaire. Il était doué d'une ima-
ination vive et poétique, et on peut le considérer comme le
Mesmer et le Cagliostro de son siècle. Paracelse, dans un de

1 Bræuner, *Curiosit.*, p. 31. — Schoenfeld, *De spectris*, *marburg*, 1685.

ses accès de folie romantique, a cru convenable de laisser d
conseils à ceux que le hasard ferait par la suite devenir l
époux de quelques ondines, conseils qui peuvent même ê
fort utiles à ceux qui ne sont unis qu'à de simples mortell
Le savant docteur recommande surtout le secret, la consta
et une prompte obéissance aux ordres et même aux moindr
désirs de la beauté capricieuse des ondes; il rappelle souv
à l'appui de ses conseils la fin malheureuse du vaillant chev
lier Pierre Dimringer, de Stauffenbourg, qui fut aimé de
plus belle de toutes les nymphes du Rhin : « Il l'aima, dit
chronique, et l'épousa; mais, comme on peut bien le pens
cette union fut tenue secrète. Après quelques années pass
au milieu des plaisirs d'un amour mutuel, le chevalier, céd
aux désirs ambitieux de sa famille, consentit à épouser
nièce de l'empereur. Lorsqu'elle apprit cette nouvelle, la ny
phe irritée, s'adressant à son parjure époux : « Souviens-
de tes serments, lui dit-elle, et surtout pense à moi quand
apercevras un pied d'ivoire. »

« Le soir de ses noces, Pierre de Stauffenbourg était assi
table à côté de sa nouvelle épouse; ses amis l'entouraient,
vin du Rhin pétillait dans les coupes, et la gaîté régnait da
le château de Nussbach. Tout à coup le chevalier aperçoit de
vant lui un petit pied d'ivoire. A cette vue, il se trouble, pâl
et s'écrie : « Ah! mes amis, vous m'avez perdu, et dans tro
jours je serai parmi les morts. » Le pied disparut; les fifre
les danses et les chants cessèrent; on appela un prêtre, et l
chevalier, après avoir pris congé de sa fiancée et confessé se
péchés, mourut. Sa jeune femme entra au couvent et pria Die
pour son âme, et dans toute l'Allemagne on regretta le vail
lant chevalier. »

Dans le seizième siècle, selon le témoignage de Fischart,
peuple de toute la contrée savait encore l'histoire de Pierre d
Stauffenbourg et de la belle *Meerfei*, comme on la nomma
alors (1). On voit encore entre Stauffenbourg, Nussbach e

(1) Sagen des Rhein von Schreiber. D'après le vieux poème alleman
d'Erkenbold, du XIVe siècle.

lershofen, la pierre où elle lui apparut pour la première , et l'on montre dans le château la chambre où *Meerfei* s'être tenue quelquefois.

uivant une autorité plus ancienne encore que Paracelse, de Gervais de Tilbury, les faveurs des fées ne pouvaient conservées qu'aux mêmes conditions que celles des nym-, fidélité et secret. Nous en avons des exemples dans les urs de Lenval, de Gruelan et de Mélusine, ainsi que dans de Vénus et d'Anchise.

e sont encore les nymphes de l'Elbe que l'imagination fan-que d'Hoffmann a voulu décrire dans le conte du Pot d'or, la figure de ces trois serpents verts dorés dont il est ques-dans la mésaventure de l'étudiant Anselme. Rien ne peint ux la fascination que produit sur les mortels ce regard x et effrayant en même temps, qui est particulier aux êtres naturels, que cette commotion électrique qu'Anselme res-it lorsqu'un des serpents tendit vers lui sa jolie tête, et que x yeux d'un bleu azur étincelant se fixèrent sur lui avec expression ineffable de désir, et jetèrent dans son sein un timent inconnu de bonheur suprême et de profonde dou-r. « L'arbrisseau s'agite et parle; la brise du soir murmure on oreille des paroles d'amour; les rayons mêmes du soleil cèrent les nuages et laissèrent échapper des paroles; et tou-urs plongé de plus en plus dans la contemplation de ces ux et de ce regard enchanteur, il sentait s'enflammer et s'em-aser son cœur. Mais bientôt les derniers rayons du soleil dis-parurent derrière les montagnes, et le crépuscule jeta son oile sur la plaine. Alors se fit entendre une voix rauque et ure : Holà! holà! encore du bruit là-bas! assez joué, assez chanté! allons, par ici! prenez sous les branches, sous le ga-zon, par le fleuve! allons, allons!

» La voix s'évanouit comme le son d'un tonnerre lointain, mais les cloches de cristal éclatèrent avec un bruit de fausset; tout se tut, et Anselme vit les trois serpents étinceler sous le gazon et glisser jusqu'au bord de l'Elbe. Ils se jetèrent dans le fleuve avec un frémissement aigu, et sur les vagues où ils ve-naient de disparaître s'éleva en pétillant une flamme ver-

doyante, qui laissa dans les airs un rayon lumineux, et all
après une dernière lueur, s'éteindre près de la ville (1). A
selme finit par épouser une des jolies couleuvres, c'est-à-d
une nymphe charmante qui avait pris cette forme, mais ce
fut pas sans avoir couru bien des aventures et être resté p
dant quelque temps prisonnier dans une carafe, pour acco
plir la prédiction de la vieille femme du marché de Dresde q
lui avait dit dans sa colère : « Tu tomberas dans le cristal. »

On croit encore en Allemagne à l'existence d'autres esp
des eaux que l'on nomme *Wassermanner* (homme d'eau),
habitent, comme les nixes, au fond des lacs et des rivièr
dans des palais de nacre et de corail, entourés de guirlan
de nénuphar. Ces génies boivent dans des coupes d'ambre
se reposent sur des lits de cristal. Malgré la beauté de ces d
meures aquatiques, ils les quittent souvent pour venir se
chauffer au soleil sur les bancs de sable des grands fleuves,
ils chantent pour attirer les passants. Le Wassermann est
être assez obligeant lorsqu'on ne le tourmente pas, mais
pitié quand on l'offense. Au reste, son extérieur est loin d'ê
aussi agréable que celui des nixes : il est petit et grêle; il a
dents vertes, et sa tête est couverte d'un chapeau vert. On
conte que ces esprits cherchent continuellement à attirer
eux les âmes des noyés, et que, lorsqu'ils peuvent y parven
ils les renferment dans des fioles hermétiquement fermées (2

A Leybach, dans la rivière de même nom, habitait aut
fois un de ces Wassermann; il se montrait la nuit comme
jour aux pêcheurs et aux marins, et tout le monde a pu r
conter comment il était sorti des eaux et avait apparu sous
figure d'un homme. Le premier dimanche de juillet de l'ann
1547, au moment où toute la population de Leybach était r
semblée sur la place du Vieux-Marché, et qu'après avoir f
un joyeux repas, suivant la coutume, on commençait à dans
au son de la musique, un jeune homme bien fait, bien vêt
se présenta comme pour prendre part à la danse. Il salua p

(1) Contes fantastiques d'Hoffmann. Conte du Pot d'or.
(2) Tradition orale de la Bohême.

ment toute l'assemblée, tendit affectueusement la main à cun des assistants, mais une main toute molle et froide nme la glace, ce qui causa une grande frayeur à tous ceux la touchèrent; puis il invita à danser une jeune fille bien e, bien parée, mais aussi peu sage qu'elle était jolie, qu'on pelait Ursule Schœferin, et qui sut très-bien se conformer s manières et se prêter à toutes ses plaisanteries.

Après avoir dansé pendant assez longtemps, ils s'écartèrent ensiblement du lieu de la danse et se dirigèrent vers la ne de Sittich, et plus loin encore, jusqu'à ce que, arrivés rivière de Leybach, tous les deux, en présence d'un grand nbre de marins, s'y précipitèrent et disparurent (1).

Il arrive très-souvent en Allemagne que des sages-femmes d'autres matrones expérimentées sont enlevées la nuit par Wassermann et les ondins pour assister leurs épouses en vail. Les personnes ainsi enlevées sont ordinairement ramenées saines et sauves chez elles, pourvu qu'elles aient soin n'accepter aucun présent tant qu'elles sont au pouvoir des dins; car, si elles le faisaient, ceux-ci les étrangleraient. les accuse également de dévorer souvent leurs enfants aussitôt après leur naissance (2).

On dit communément de l'Elster, de la Pleisse et de quelques autres rivières d'Allemagne qu'elles exigent annuellement une victime humaine; aussi y meurt-il un homme chaque été, et l'on croit que ce sont les ondins qui les noient. Les ateliers et les pêcheurs des environs de Custrin, dans le Neumark, parlent également d'un être inconnu, dominateur de Oder, qui exige annuellement une victime. Celui à qui ce ort est réservé ne saurait l'éviter. Les sauniers de Hulle redoutent surtout le jour de la Saint-Jean (3).

Les mêmes croyances existent en Danemarck, en Suède, en Norwége, parmi les descendants des anciens Scandinaves, qui habitent les îles et les rivages de la Baltique; c'est là qu'on

(1) Valvassor, Ehre von crain, b. II, und b. XV, cap. XIX.
(2) *Prœtorius*, t. I, 480, traditions orales. — Brœuner, *Curiosit.*, 34-36.
(3) Schoenfeld, *De spectris*, p. 19, tradition orale Wilh-Meister, 111-501.

entend, quand la mer est calme, l'esprit des eaux cha dans sa grotte; c'est là que la *Meermaid* se montre co autrefois sur la surface des flots, et appelle encore les vo geurs, en mariant les accents trompeurs de sa voix aux s accords de sa lyre d'or. On croit encore chez ces bons h tants du Nord, pour lesquels les merveilles du moyen- n'ont rien perdu de leurs attraits, à des hommes de mer ont la barbe verte, les cheveux tombant sur les épaules co des tiges de nénuphar, et qui chantent le soir près du riv en se balançant sur le dos des vagues, pour attirer les je filles et les entraîner ensuite dans leurs grottes de cristal.

Il sera facile au lecteur classique de reconnaître les s des Néréides de l'antiquité dans les Meermaids des rives de Baltique et du Nord; ces filles du dieu des mers se mont parfois sur les côtes de l'Angleterre et de l'Écosse, et plus vent encore dans les baies solitaires des Orcades et des S « lands, où on les voit, dit Walter-Scott, glisser légère sur les eaux, à la clarté de l'astre des nuits, mêlant leurs au souffle de la brise (1). » Comme les Néréides des mers la Grèce, elles habitent des cavernes de cristal et des palais corail sous les eaux de l'Océan; elles se distinguent égalem par leur partialité pour la race humaine et le pouvoir prop tique d'annoncer les événements à venir. Nous avons déjà voir que les naïades ne diffèrent que de nom des nixen de l'A lemagne, des *nisser* de la Scandinavie et des *water-elves* l'anglo-saxon Œlfric.

Mais la croyance à l'existence de ces belles nymphes l'Océan n'est pas toujours, chez nos voisins d'outre-mer, partage exclusif des habitants superstitieux des Orcades, d Shetlands ou des Hébrides. Nous avons entendu raconter Écosse, à ce sujet, des choses fort curieuses, par des perso nes tenant un rang élevé dans le monde; et il y a peu d'a nées encore que les journaux anglais assuraient qu'on ven de voir à Sandside, dans le comté de Caithness, en Écoss une fort jolie *mermaid*, dont la poitrine douce et blanc

(1) *Pirate*, chap. II.

t ornée de deux globes arrondis et délicats. Ses mains tres-nt sa chevelure verte, et son buste se terminait par une e queue de poisson. Elle soutint longtemps les regards ne nombreuse assemblée, et disparut ensuite dans l'Océan. es *rusaskis* des Russes sont encore de la famille des nixes onnes. On les représente comme de belles vierges aux che-x longs et verts, habitant les lacs et les rivières, et que l'on souvent se balancer aux branches des arbres, se baigner s les ondes, ou peigner leur chevelure dans les prairies, bord des fleuves (1).

n peut bien penser que les peuples orientaux, qui ont jours été nos maîtres en tout ce qui concerne l'invention histoires merveilleuses, ne sont point en reste avec nous r le genre de fictions dont nous nous occupons en ce mo-nt. Bochart (2) rapporte à cet égard plusieurs traditions bes, dont la comparaison avec les nôtres ne sera peut-: pas sans intérêt. Il parle d'abord, d'après Alcazuin, n homme marin, appelé en arabe Abou-Muzaina, c'est-à-e *Père de la Belle*, qui se montre quelquefois aux environs lexandrie et de Rosette. Il a la peau velue ; il est, du reste, s-bien conformé. On a rencontré plusieurs fois des êtres de nême espèce se promenant sur le rivage ; mais il paraît que x dont on a réussi à s'emparer ont su attendrir les capteurs r leurs larmes et leurs gémissements, au point de se faire lâcher.

Alcazuin cite encore une autre espèce d'amphibie à figure maine, qui habite la mer de Damas, et que l'on nomme mmes *ou Vieillards marins*. Ils ont une longue barbe blan-e, et sont en tout semblables aux hommes, excepté qu'ils t une queue, et leur vue est pour les Syriens le présage ne abondante récolte. Un roi de Syrie, auquel on en amena i, lui fit donner une compagne ; l'homme marin en eut un s qui comprenait le langage de son père et de sa mère (3).

(1) Mone's, *Continuation of creutzer symbolik*, vol. I, p. 145.
(2) *Hierozoïcon*, part. II, liv. VI, c. XV, p. 857.
(3) Un jour qu'on demandait à ce fils ce que lui avait dit son père, il

Le même Alcazuin, dans son *Traité des prodiges de la cr-tion*, nous apprend l'existence d'un autre monstre mari- l'on nomme le *Vieux Juif*, et que l'on aperçoit souvent da- Méditerranée. Il se montre, à la surface de la mer, la nui- vendredi au samedi de chaque semaine, et suit les vaiss- en sautant comme une grenouille et replongeant ensuite; i- le visage d'un homme, une barbe blanche, le poil d'un b- et la taille d'un veau.

Mais les plus intéressants de tous les êtres marins cités p- Bochart, d'après les auteurs arabes, sont les *filles aquati-* dont parle Ibnolabialsaths. Elles sont en tout semblables a- femmes, ont des yeux charmants et pleins d'éclat, de lo- cheveux épars, mais le teint un peu foncé. Elles parlent u- langage inintelligible, tout entremêlé d'éclats de rires imm- dérés. On raconte que lorsque les matelots parviennent- s'emparer de ces filles aquatiques, ils en jouissent et les re- tent ensuite à la mer (1).

On trouve dans le *Genialium-Dierum*, d'Alexandre Al- sandri, ouvrage où l'on remarque, au milieu de beaucoup- science, quelque penchant à la crédulité, plusieurs faits de- genre, que l'auteur raconte comme les ayant appris de per- sonnes dignes de foi. L'un de ces faits s'appuyait du témoi- gnage presque contemporain de Théodore Gaza, un de c- savants grecs qui se retirèrent en Italie après la prise de Co- tantinople, qui racontait *avoir vu* dans le Péloponèse, par- plusieurs monstres marins jetés à la côte par une tempê- un être qu'il appelle une *Néréide*, ayant le visage et le co- d'une femme jusqu'à la ceinture, le reste se terminant p- une queue de la forme de celle d'un homard. Elle paraiss-

répondit qu'il lui avait exprimé son étonnement de ce que tous les ani- avaient la queue par derrière et les hommes.......................

(1) Bochart raconte à ce sujet que ce qui peut avoir donné lieu à - semblables histoires, c'est qu'on a vu des monstres marins qui avaie- l'habitude de se promener sur le rivage, et que plusieurs même avaie- cherché à faire violence à des femmes. Il cite également un monstre ma- rin femelle, ressemblant à une femme, et que l'on garda longtemps da- une ville de Poméranie; son ardeur lubrique aurait été non-seuleme- observée, mais expérimentée. — *Traditions tératologiques*, par M. de - vrey, p. 320.

trouver une grande confusion de se voir ainsi exposée sur rivage à la curiosité de la foule qui était accourue pour la ir, et on observa qu'elle versait des larmes et poussait de fonds soupirs. Enfin, la foule s'étant retirée, elle parvint, l'aide de ses bras et de sa queue, à se traîner peu à peu jusqu'à la mer, puis, faisant alors un grand effort, elle plongea ns les flots et disparut (1).

L'autre exemple cité par le savant jurisconsulte napolitain t tiré de Georges de Trébisonde, qui rapporte qu'étant un ur assis au bord de la mer, il avait vu sortir des eaux une lle figure de femme, qui se montrait jusqu'à la ceinture, qui disparut ensuite après avoir plongé différentes fois (2).

Aux faits que nous venons de citer, Alexandre Alessandri ute celui d'un triton ou homme marin, qui se tenait caché ns une grotte sur les côtes d'Épire, d'où il guettait les femes qui venaient puiser de l'eau à une fontaine voisine. rsqu'elles y venaient seules, il les suivait tout doucement, et se jetait tout à coup sur elles pour leur faire violnce. On finit par le prendre dans des filets qu'on avait tenus à cet effet; mais il refusa toute nourriture et mourut quel-

(1) Le passage d'Alexandre est curieux; le voici : « Inter cætera vidisse reidem in littore, fluctibus expositam, viventem jam et spirantem, vultu ad absimili humano, facie quoque decora, neque invenusta specie, corpore amis hirto ad pubem usque, nisi quod cætera in locustæ caudam desinet : ad quam propere visenda cum frequens concursus fieret, ipseque nonnulli è propinquis oppidis vicini affinesque eò se contulissent, illam equenti turba circumdatam, mæstam et animo consternatam, ut ex vultu njectari erat, in littore jacentem, crebroque suspirio fatigatam consisse : mox cum à tam frequenti corona inspiceretur, seque in sicco stitutam videret, præ dolore gemitus spirantes et lacrimas uberes dee : cujus misericordia motus ipse, ut erat mitis placidusque, cum turam decedere de via jussisset, ipsam interim brachiis et cauda, quo maxie modo poterat, humi reptantem, paulatim ad aquas pervenisse. Cumne se præcipitem magno nixu in mare dedisset, ingenti impetu fluctus care cæpisse, momentoque, temporis elapsam ex oculis, nusquam apparisse. » *Genialium dierum*, l. III, c. VIII, p. 134.

(2) Alexandre Alessandri raconte encore qu'un gentilhomme napolitain, mmé Boniface Draconetti, lui a dit avoir vu plusieurs fois, en Espagne, corps d'un homme marin conservé dans du miel, et apporté comme un odige à un prince de ce royaume. Le monstre avait la face d'un vieilrd, avec des cheveux et une barbe hérissée, un teint vert et une taille us haute que la taille humaine; des nageoires formées de cartilages réuis par des membranes.

ques jours après. Depuis ce moment, les magistrats de la vi
voisine défendirent par un édit qu'aucune femme allât d
sormais à cette fontaine sans être accompagnée (1).

Pline rapporte que de son temps un triton fut vu dans u
caverne, près Lisbonne, ayant le corps et la figure d'
homme, la queue d'un poisson, et portant à la main une co
que dont il sonnait. Damian Goes, auteur portugais, cert
également qu'on en vit deux autres près de l'embouchure
Tage, l'un jeune et imberbe, l'autre plus âgé, avec u
grande barbe et les cheveux longs; tous deux avaient un
sez beau visage. Ces tritons se voyant poursuivis, se pré
pitèrent dans la mer.

Parmi les faits extraordinaires que nous venons de citer,
qui sont plutôt du domaine de la tératologie que de celui
fictions populaires, il en est quelques-uns, tels, par exem
que ceux qui s'appuient du témoignage de Théodore de Ga
de celui de Georges de Trébisonde, qui nous paraissent d'u
réfutation difficile. Lorsque la science réhabilite chaque jou
véracité de Pline et d'Hérodote, si violemment attaquée par
savants des deux derniers siècles, nous devons mettre plus
circonspection que nos devanciers dans les jugements que no
portons sur des choses qui ne nous paraissent extraordinai
ou incroyables que parce que nous ne sommes point encore
surés par nous-mêmes de leur existence. La girafe a été lo
temps pour nous un être aussi fabuleux que le sont encore
néréides et les tritons, et cependant nous avons vu nagu
un bel individu de cette espèce traverser triomphalement
France, escorté par un savant naturaliste qui paraissait b
petit à côté de l'habitant du désert. Cuvier a retrouvé dans
monde fossile beaucoup d'animaux qui ne font plus partie
monde vivant, et dont l'existence eût été rangée parmi les f
bles par les plus grands naturalistes des deux siècles préc

(1) On trouve dans Jules-César Scaliger plusieurs faits semblables, con
cernant des hommes marins qui ont été vus par des personnes contemp
raines et de la connaissance de l'auteur, sur les côtes d'Épire, d'Eubée
du royaume de Valence. Voyez à ce sujet les *Commentaires* de Scalig
sur l'*Histoire des animaux* d'Aristote, liv. II, c. CXVIII, p. 232.

ments. Répétons donc ici ce qu'a dit à cet égard avec beaucoup de justesse un des plus spirituels écrivains de nos jours : « Que l'homme est incapable d'inventer, ou plutôt que l'invention n'est en lui qu'une perception innée des faits réels (1). » Entrons maintenant dans le domaine des fictions.

Une courte dissertation sur les demeures aquatiques des nymphes et des autres génies des eaux trouvera naturellement ici sa place. Cette croyance est fort ancienne, et nous lisons dans Homère la description des palais sous-marins et les grottes habitées par les dieux de l'Océan ; mais Théocrite est le premier qui ait fait pénétrer les mortels dans les profondes retraites des divinités des eaux, lorsqu'il raconte l'enlèvement d'Hylas par les naïades éprises de sa beauté (2). Aristée fut admis depuis dans le palais de la nymphe Cyrène, sa mère (3). Ce sont, nous croyons, les deux seuls exemples de semblables voyages achevés par des mortels que nous fournit la fable.

En examinant les divers passages des poètes grecs et latins, il est facile de voir qu'ils considéraient les habitations des divinités marines comme étant des cavernes où ne pénétrait point le fluide environnant. En effet, lorsque Vulcain parle de la retraite sous-marine dans laquelle il fut caché par Thétis et Eurynone, il dit : « Je passai neuf années dans une grotte profonde que battaient éternellement avec un bruyant murmure les flots écumeux de l'Océan (4). » Homère, après avoir décrit le palais de Neptune, dit encore : « Que l'Océan ouvre ses ondes devant le dieu des mers, et que son char vole avec légèreté, sans que l'essieu d'airain soit mouillé par les flots (5). »

D'après la croyance populaire des Orientaux, le fond de la mer est habité par une population plus nombreuse que celle qui vit sur la surface de la terre. Mais les fictions orientales

(1) Charles Nodier.
(2) Théocrite, idylle II.
(3) Virgile, *Géorg.*, l. IV.
(4) *Iliade*, chant XVIII.
(5) *Iliade*, chant XIII.

soit, sur ce sujet comme sur beaucoup d'autres, infini plus ingénieuses que celles des Grecs; elles font marche êtres aquatiques à travers les flots aussi facilement que n marchons sur la terre, l'eau pour eux remplaçant l'air, et l permet, comme à nous, de voir le soleil, la lune et les é les. On trouvera dans le passage suivant des *Mille et u* *Nuits* une description spirituelle des peuples sous-mari des Orientaux.

La princesse Gulnare, fille d'un des plus puissants mon ques de la mer, après avoir raconté au roi de Perse, s époux, la manière dont elle avait quitté le royaume des Ond pour venir sur la terre, satisfit, par le récit suivant, la c riosité qu'il avait de connaître la nature, les mœurs et les co tumes des habitants de ce pays extraordinaire : « Sire, dit reine Gulnare, je satisferai Votre Majesté avec bien du plai Nous marchons au fond de la mer, de même que l'on mar sur la terre, et nous respirons dans l'eau comme on resp dans l'air. Ainsi, au lieu de nous suffoquer, comme elle vo suffoque, elle contribue à notre vie. Ce qui est encore plu remarquable, c'est qu'elle ne mouille pas nos habits, et q quand nous venons sur la terre, nous en sortons sans av besoin de les sécher. Notre langage ordinaire est le même d lequel l'écriture gravée sur le sceau du grand prophète Sal mon, fils de David, est conçu.

» Je ne dois pas oublier que l'eau ne nous empêche pas au de voir dans la mer; nous y avons les yeux ouverts sans d souffrir aucune incommodité. Comme nous les avons exce lents, nous ne laissons pas, nonobstant la profondeur de l mer, d'y voir aussi clair que l'on y voit sur la terre. Il en d de même de la nuit. La lune nous éclaire, et les planètes e les étoiles ne nous sont point cachées. J'ai déjà parlé de no royaumes : Comme la mer est beaucoup plus spacieuse que l terre, il y en a aussi en plus grand nombre, et de beaucou plus grands. Ils sont divisés en provinces, et dans chaqu province il y a plusieurs grandes villes très-peuplées. Il y a enfin, une infinité de nations, de mœurs et de coutumes diffé rentes comme sur la terre.

» Les palais des rois et des princes sont superbes et magnifiques : il y en a de marbre de différentes couleurs, de cristal de roche dont la mer abonde, de nacre de perle, de corail et d'autres matériaux plus précieux. L'or, l'argent et toutes sortes de pierreries y sont en plus grande abondance que sur la terre. Je ne parle pas des perles : de quelque grosseur qu'elles soient sur la terre, on ne les regarde pas dans notre pays; il n'y a que les moindres bourgeoises qui s'en parent.

» Comme nous avons une agilité merveilleuse et incroyable pour nous transporter où nous voulons en moins de rien, nous n'avons besoin ni de chars, ni de montures. Il n'y a pas de roi néanmoins qui n'ait ses écuries et ses haras remplis de chevaux marins; mais ils ne s'en servent ordinairement que dans les fêtes et dans les réjouissances publiques (1). »

Comme on le voit par ce récit, les habitants du fond de la mer ont de grands avantages sur ceux qui vivent sur la surface de la terre; mais il paraît malheureusement que les guerres et les révolutions sont, dans les royaumes humides, au moins aussi communes que chez nous, ce qui n'est certainement pas peu dire; il y a même aussi, *comme chez nous*, des usurpateurs, car ce fut à la suite d'une révolution dans laquelle un étranger s'était emparé du trône de son père, que la princesse Gulnare de la mer fut jadis forcée de chercher un refuge sur la terre. Cette facilité de passer sans inconvénient d'un élément dans l'autre, dont sont douées les princesses aquatiques, est, on ne peut le contredire, un grand avantage qu'elles ont sur nos princesses terrestres.

Nous venons de voir, par le récit de la reine Gulnare, que les fictions des Orientaux, concernant les esprits ou génies qui résident aux eaux de la mer et des fleuves, diffèrent beaucoup de celles des anciens Grecs. D'un autre côté, il est à remarquer que les croyances populaires des descendants des peuples d'origine celtique, gothique et sarmate, que nous pouvons considérer comme les trois principales races d'hommes,

(1) Contes des *Mille et une Nuits*, vol. IV, p. 330 et suiv. *Hist. du roi Beder.*

sorties jadis de l'Asie pour peupler l'Europe, s'accordent sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, avec celles des nations orientales, ce qui viendrait encore à l'appui du système qui attribue une origine commune aux superstitions des différents peuples. Tout ce que rapportent les anciennes traditions teutonnes et scandinaves sur le caractère et les habitudes attribués aux divinités des eaux a une analogie frappante avec les contes orientaux sur le même sujet, et les fictions ingénieuses et variées que l'on trouve en si grand nombre dans les contes arabes et persans sont reproduites avec non moins d'art et de succès dans les traditions populaires irlandaises, qui, d'après l'origine bien constatée des habitants de cette île, ne peuvent être qu'un mélange de fictions celtiques et scandinaves.

Ce qui n'est pas moins remarquable, c'est que les Allemands et les peuples du Nord croient, comme les Orientaux, que les eaux sont habitées par une race semblable à la race humaine. Nous trouvons dans les traditions populaires répandues et accréditées encore aujourd'hui en Allemagne, en Danemarck, en Suède et en Norwége, qu'on découvre le soir au fond des lacs et des fleuves, quand le ciel est clair et les flots paisibles, des églises, des palais, des villes et des remparts, et quelquefois aussi on a entendu le son des cloches s'élever du fond des eaux. Suivant les mêmes croyances, ces villes aquatiques sont habitées par des êtres semblables à ceux qui peuplent la surface de la terre (1). On raconte à ce sujet qu'un méchant chevalier, qui habitait jadis les bords du lac de Steinberg, s'était rendu redoutable par ses crimes et ses brigandages. Se promenant un jour sur les bords du lac, il aperçut une jeune fille d'une rare beauté, qui s'enfuit à son approche. Le chevalier la poursuivit, et après l'avoir atteinte, il se préparait à lui faire violence, lorsque la pauvre fille, se jetant à genoux, lui demanda la permission de faire une courte prière. Aussitôt elle se recommanda avec ferveur à la mère de Dieu, et s'élança dans le lac, dont les flots s'entrouvrirent pour la recevoir. Le m

(1) Voyez à cet égard le *Kinder und hans Marchen*, le *Kiempe Vis*... *Traditions des bords du Rhin*, par Schreiber et par Geib, etc.

ant chevalier voulut la suivre, mais les vagues se refermè-
nt sur lui et l'engloutirent.

On raconte en Allemagne bien des histoires de châteaux et villes engloutis par les eaux. Dans le lac de Brok, près de Mfenberg, on voit toutes les murailles et le corps entier d'un and château. Quelques personnes voulurent une fois sonder profondeur de l'eau, et y firent descendre une corde. Lorsqu'ils la retirèrent, ils trouvèrent un billet attaché au bout; billet portait : « Renoncez à votre entreprise, sans quoi le eu que vous habitez éprouvera le sort de celui-ci (1). »

Les peuples de l'Allemagne et de l'ancienne Scandinavie ne nt pas les seuls qui aient adoré jadis les divinités de la mer des fleuves. Les Gaulois et les Bretons rendaient également ux rivières des honneurs divins. Saint Gildas parle du culte s fleuves chez les habitants de la Grande-Bretagne (2), et lden nous apprend que cette superstition subsistait encore rès la conquête des Anglo-Saxons (3). Aujourd'hui même, ns beaucoup d'endroits du Devonshire et du Cornouailles, peut dire que le peuple *adore* les ruisseaux et les fontaines, x bords desquels il se rend à différentes époques de l'année ur y remplir diverses cérémonies en l'honneur de ces eaux sacrées. Les montagnards écossais parlent encore de nos urs avec grand respect des génies de la mer; ils ne se baient jamais dans les fontaines, dans la crainte d'offenser la steté et de causer la fuite de l'esprit qui habite leurs eaux; ais ils ne prononcent le nom des rivières sans y ajouter pithète d'excellent, et vers la fin du dernier siècle, les habants des îles Hébrides avaient encore conservé l'habitude faire chaque année un sacrifice à l'Océan (4).

Une superstition très-répandue dans les îles britanniques et des articles les plus accrédités de la croyance populaire, st que les eaux courantes détruisent les enchantements, et

(1) *Prætorius*, I, 97.
(2) Discours sur la destruction de la Grande-Bretagne, inséré dans la *liothèque des Pères*, t. VIII, p. 707.
(3) Selden, explication des marbres d'Arundel.
(4) Malpherson's introduction to the histcry of great britain and ireland.

l'on veut qu'il ait été maintes fois prouvé par expérience, que lorsqu'une personne poursuivie par des sorciers, des spectres et même par des démons, peut réussir à mettre un ruisseau, quelque petit qu'il soit, entre elle et l'esprit malin, elle ne court plus alors le moindre danger. C'est sur cette croyance que Burns a composé son joli poème de *Tom-Oshanter*, dont nous parlerons dans une autre partie de cet ouvrage. Cette superstition est très-ancienne. On rapporte qu'un sorcier irlandais avait le pouvoir de changer les cailloux en cochons gras, qu'il allait vendre ensuite au marché, mais qui reprenaient leur première forme du moment que l'acheteur malencontreux leur faisait traverser un ruisseau (1).

Nous avons vu dans une autre partie de ce chapitre que les esprits des eaux apparaissent encore fréquemment de nos jours sous la figure d'un cheval aux habitants des bords de la Baltique; c'est également sous cette forme qu'ils se montrent aux montagnards écossais et aux habitants des basses terres. Les premiers les nomment démons des rivières, et les seconds les appellent Kelpys. On les rencontre souvent dans les lacs et les torrents. Ces esprits sont les plus méchants qu'on connaisse, et leur présence annonce toujours quelques malheurs. L'un d'eux causa autrefois la destruction d'une procession funèbre, et fit périr dans les eaux du lac Vennachar toutes les personnes qui la composaient (2). Le Kelpy peut prendre toutes sortes de formes et apparaît souvent portant une torche. On attribue à ses regards le pouvoir de fascination. Les montagnards parlent souvent aussi d'un autre démon aquatique qu'ils nomment, en langage gaélique, *Glas-Lich* (le démon du midi) (3), et qu'ils représentent sous la figure d'une femme maigre et gigantesque.

Mais nous pensons que le légitime successeur de l'ancien dieu des eaux des Écossais est l'esprit ou démon qu'ils nomment *Shellicoat* (habillé de coquilles), et qui paraît, quand il se mon-

(1) *Chronicon Johannis Brompton apud decem scriptores*, p. 1076.
(2) Lady of the lake, note v, canto III.
(3) *Moon-tide hag.* On retrouve chez tous les peuples la croyance au démon du midi.

e, paré de toutes sortes de productions marines, surtout de coquilles, dont le bruit annonce son approche. Il se plaît souvent à effrayer les habitants des rivages, en imitant pendant la nuit les cris d'une personne qui se noie, et quand il a réussi à les inquiéter et à les fatiguer par d'inutiles recherches, il s'applaudit par de grands éclats de rire du succès de sa malice (1).

C'est aux esprits des eaux que les Écossais attribuent les orages et les inondations; ils croient aussi qu'ils ont quelquefois commerce avec les femmes mortelles, et l'on raconte à cet égard l'histoire curieuse d'un bon baron écossais qui, de retour de la Terre-Sainte à son château de Drummelzier, fut fort surpris de trouver sa belle moitié allaitant un enfant dont la naissance ne pouvait s'accorder en aucune manière avec la date de son départ. Un fait semblable était si rare en ce temps-là, qu'il ne pouvait être expliqué que par un miracle. La dame fut donc crue sur parole lorsqu'elle raconta confidentiellement à son époux que, se promenant un jour sur les bords de la Tweed (2), le génie de cette rivière en était sorti tout à coup et l'avait forcée de céder à ses embrassements. En mémoire d'un événement aussi extraordinaire, le baron donna le nom de *Tweedée* au bel enfant du génie des eaux, qui devint par la suite baron de Drummelzier et chef d'un clan puissant dans les basses terres d'Écosse (3).

Nous retrouvons une aventure à peu près semblable dans notre propre histoire : Fredégher raconte que la femme du roi Chlodion, se baignant un jour dans la mer, fut surprise par un monstre dont elle eut Merovigh *(Méroué)*; fable mêlée de mythologie grecque et scandinave (4).

L'Irlande, dont les fictions populaires sont si ingénieuses et variées, a également ses nymphes et ses génies des eaux; ses lacs recèlent aussi des jardins et des palais magnifiques, et

(1) *Border's minstrelsy*, vol. I.
(2) Rivière de la Basse-Ecosse, qui sépare en quelques endroits ce royaume de l'Angleterre.
(3) Manuscrits de Macfarlanes. Le nom de ce baron était Hay. Cette famille possède encore en ce moment la baronie de Drummelzier.
(4) Chateaubriand, *Etud. hist.*, vol. III, p. 12.

poquin (1), et dont les trésors égalaient ceux des mines d'argent de Cullen.

» Paddy ne dit pas un mot à ses anciennes connaissances, et avec cette hardiesse si naturelle aux habitants de la Verte-Erin, il marcha droit au palais, d'où il vit bientôt sortir la nymphe dont il venait d'entendre célébrer la beauté, et qui ne ressemblait guère à celles dont les poètes de l'Allemagne ont peuplé les eaux de l'Elbe et du Danube. C'était une femme extrêmement grasse, ayant plutôt la forme d'un tonneau que celle d'une naïade, dont les dents étaient d'une effroyable grandeur, et qui faisait, lorsqu'elle essayait de sourire, une si laide grimace, que tout autre moins courageux que Paddy en eût été épouvanté. Cette nymphe d'une espèce nouvelle s'avança vers le nouveau-venu et lui demanda ce qui l'amenait dans ces lieux. Lorsqu'il lui eut expliqué l'objet de sa visite, elle lui remit l'anneau d'or du fermier, et l'heureux Paddy se disposait à reprendre le chemin qui l'avait conduit au palais, lorsque la déesse aquatique, jetant sur lui un regard furieux, lui demanda s'il n'était pas venu pour l'épouser, et sur sa réponse négative, elle lui reprocha son ingratitude, lui faisant en même temps les offres les plus brillantes pour l'engager à devenir son époux.

» Paddy, qui ne se souciait guère d'épouser une nymphe aussi effrayante, et qui vit bientôt qu'une fois la bague en son pouvoir, la dame essaierait en vain de le retenir, la quitta sans plus de cérémonie et sans s'inquiéter des reproches et des injures que lui adressait cette nouvelle Calypso. A peine fut-il sorti de l'avenue du palais, qu'il se trouva de nouveau en présence de l'eau, dans laquelle il fit un plongeon qui le ramena en un instant au bord du lac, où il trouva le jeune fermier et ses amis très-inquiets de sa longue absence, et auxquels il raconta l'aventure extraordinaire qui l'avait retenu sous les eaux plus longtemps qu'il n'aurait dû s'y attendre (2). »

Les taureaux aquatiques (water-bulls) se trouvent dans pres-

(1) Beauté célèbre des traditions irlandaises.
(2) *Fairy legends of the south of Ireland*, vol. II.

que tous les lacs d'Écosse, au moins s'y trouvaient-ils int
car il paraît que, semblables aux brownies, ils ne se mont
plus *que rarement*. Walter-Scott avait l'avantage de poss
un de ces animaux extraordinaires dans un lac solitaire
quelque distance de son château d'Abbotsford, et il en ra
tait quelquefois l'histoire à ses nombreux visiteurs. Ce t
habitait depuis un temps immémorial la partie la plus pro
du lac, et venait de temps à autre se récréer sur ses bords;
un homme, qui demeurait près de là, assurait l'avoir v
n'y avait pas encore fort longtemps. Ce qu'il y a peut-être
moins extraordinaire dans toute cette histoire, c'est que
rapport de cet homme était cru comme article de foi dans t
le voisinage. — « Je ne me soucie pas de contredire le r
de cet homme, disait Walter-Scott à Washington Irving, l
d'une visite que ce dernier lui fit, il y a quelques ann
j'aime à savoir mon lac rempli de tout le poisson et même
tous les quadrupèdes avec lesquels il plaira à mes voisins d
peupler; d'ailleurs, ces histoires de vieilles femmes font ch
nous partie inhérente de la propriété et se transmettent av
le sol. Nos ruisseaux et nos lacs d'Écosse ressemblent à ce
de l'Allemagne, qui ont tous leurs *waser-nixes;* et, quant
moi, j'avoue franchement que j'ai un amour tout particuli
pour les lutins amphibies (1). »

On retrouve aussi les taureaux sous le nom de *fairy-bull*
(taureaux fées) dans beaucoup d'histoires écossaises, où i
remplissent ordinairement les fonctions de gardiens des pal
enchantés de la gente Elfine.

Les vaches et les taureaux aquatiques jouent un grand rô
dans les traditions populaires de l'Irlande. Malheur aux pr
priétaires des prairies qui sont situées sur les bords des la
que ces animaux fréquentent, car ils dévorent dans une n
la plus belle récolte. Quelques hardis paysans ont parfois e
sayé de se rendre maîtres de ceux qui se montraient ainsi h
de leurs demeures, afin de les réduire à l'état de domesticit
mais jamais ils n'ont pu y réussir. Un jour, un fermier d

(1) *Abbotsford and newstead abbey*, p. 91-92.

s du Lough-gur ou lac Gur, aidé de ses nombreux enfants, parvenu à s'emparer de sept belles génisses blanches ne neige et à les placer dans son étable; mais une nuit, rte en étant restée ouverte, le lendemain les sept génisses taient plus (1).

a rapporte qu'il y a près de Cahir, dans le comté de Tipry, un lac nommé le Lac de la Vache, qui est la demeure de ces animaux, d'une taille si monstrueuse, que, quand ux sont basses, on peut facilement apercevoir l'extrémité s cornes au-dessus de leur surface.

même croyance existe en Allemagne. On raconte qu'un quelques pasteurs gardaient leurs troupeaux sur les du lac de Mummel : tout à coup un taureau brun sortit ux et vint se mêler aux autres bêtes à cornes; il fut ausuivi d'un petit homme qui voulut le ramener, et, ne nt se faire obéir, l'accabla de malédiction jusqu'à ce l'ait suivi (2).

histoires merveilleuses les mieux accréditées tirent ue toujours leur origine d'événements naturels, et plude celles relatives aux villes que l'on prétend apercevoir 'eau ont pris leur source dans quelque accident réel. Un lement de terre aura détruit une ville et l'aura remplacée n lac; ou bien la mer avec le temps, ou en brisant les barqu'on lui a opposées avec succès pendant plusieurs siècles, ra couvert une autre de ses flots. On peut être à cet égard é par des illusions d'optique. Nous avons remarqué même plusieurs fois qu'en approchant du Port-Louis, à e France, et particulièrement lorsqu'on longe, par un calme, la côte de l'île, depuis la baie du Tombeau jusx pavillons qui sont à l'entrée du port, on croirait voau-dessus d'une immense forêt couverte par les eaux, laquelle on voit nager des poissons de toutes formes et ites couleurs. Ce ne sont pourtant que d'immenses mares de corail, qui étendent leurs rameaux dans tous les

Fairy legends of the south of Ireland, t. II.
Simplicissimus, I, v., c. 10.

sens, et que recouvrent parfois des plantes marines d'u
beau vert.

Non loin de la ville de Cork, en Irlande, est un lac dan
fond duquel on découvre un palais, des tours et des jar
on raconte sur sa formation l'histoire suivante (1) :

« Ce lac était autrefois une riante vallée, dans laquelle s'
levait le palais d'un roi irlandais nommé Cork. Au milieu
cours de ce palais se trouvait une source dont l'eau, d'
limpidité admirable, était en grand renom dans le p
Comme on venait de toutes parts puiser de l'eau à cette f
taine, le roi, craignant qu'elle ne finît par se tarir, la fit e
tourer d'un mur élevé, dans lequel il fit pratiquer une p
dont il ne confiait la clef qu'à sa fille, la belle *Fior-U*
(source d'eau).

» Un jour, le roi donna une très-grande fête, à laqu
assistaient tous les princes et tous les seigneurs de son royau
ainsi que ceux des Etats voisins, parmi lesquels on remar
un jeune prince d'une grande beauté et d'une taille incon
jusqu'alors. Il dansa pendant toute la nuit avec la prince
Fior-Usga, et il s'en acquitta avec tant de grâce et de légère
que tous les spectateurs en étaient dans l'admiration. Après
danse, on servit un souper magnifique, auquel il ne manqu
qu'une seule chose, c'était de l'eau, dont le vieux roi avait
dessein laissé manquer ses convives. Un d'entre eux en ay
fait la remarque, le roi dit à sa fille d'aller en chercher da
le vase d'or qui servait à cet usage, et comme il vit ens
qu'une semblable commission ne plaisait guère à la princes
il crut la rendre moins désagréable en proposant au jeu
prince qui était assis à côté d'elle de l'accompagner à la fon
taine. Celui-ci fut, comme on le pense bien, enchanté d'u
pareille proposition, et, prenant d'une main le vase d'or, c

(1) Une vieille tradition existait du temps de Giraldus, qui disait q
Lough-neagh, le lac Neagh, avait été originairement une fontaine, do
un débordement soudain inonda toute la contrée et dont une grande par
resta submergée. Les pêcheurs, dans un temps serein, montraient a
étrangers les tours des monastères, qui s'élevaient encore sous les ea
— *Topogr.*, hib. dist. II, c. 9

re il conduisit hors de la salle la belle Fior-Usga avec tant ·âce, que tout le monde en fut émerveillé.

Après avoir ouvert avec de grandes précautions la porte fontaine, la princesse se baissa pour remplir son vase; quand elle voulut se relever, elle le trouva si lourd, le perdit l'équilibre et tomba dans l'eau. Le prince essaya ùin de l'en retirer, il n'en eut pas le temps, car l'eau ait avec tant de rapidité, que la cour entière en fut bientôt lie et qu'elle gagna la salle du banquet presque aussitôt e prince, qui en avait déjà jusqu'au cou, tandis qu'il rait au roi la triste aventure arrivée à la princesse. A la 'eau s'éleva à une telle hauteur, qu'elle inonda entière- la vallée et forma le lac actuel.

Cependant, ce qu'il y eut de plus extraordinaire dans cet ment, c'est que le roi et ses convives ne furent pas noyés, ie cela leur arriverait infailliblement de nos jours en pa- circonstance. La belle Fior-Usga ne périt point non plus, rendit le lendemain même à la salle du banquet. Depuis oment, les mêmes fêtes, les mêmes danses ont lieu cha- uit au fond du lac, et elles continueront jusqu'à ce que u'un puisse retirer de l'eau le vase d'or qui fut cause de inondation, qui n'eut lieu sans doute, comme on le croit ·alement en Irlande, que pour punir le roi, trop avare au limpide de sa belle fontaine (1). »

us avons en France plusieurs traditions de villes englou- ans les flots. Une des plus populaires est celle concernant mation du lac de Grand-Lieu, près de Nantes, au fond el on aperçoit, dit-on, encore les ruines de la ville gau- d'Herbadilla, dont les habitants, comme jadis ceux de me et de Gomorrhe, provoquèrent le courroux du ciel par iniquités. « Un jour, dit l'abbé d'Héric, que saint Mar-

Fairy legends of the south of Ireland, vol. II. — Une ancienne tra- rapporte que Fionnuala, fille de Lin, avait été changée en cygne par uvoir surnaturel, et condamnée à errer pendant des siècles sur cer- acs et rivières d'Irlande, jusqu'à l'avénement du christianisme, à époque elle devait recouvrer sa liberté au son de la première cloche çant une messe. — Thomas Moore.

tin, fatigué de ses courses apostoliques, se reposait près de cette ville à l'ombre d'un chêne, une voix lui cria : « Fidèle confesseur de la foi, éloigne-toi d'une cité pécheresse (1). » Le saint s'éloigne, et soudain jaillissent avec un bruit affreux des eaux jusqu'alors inaperçues, et qui faisaient irruption d'une caverne profonde. Le vallon où s'élevait la Babylone des Bretons fut tout à coup submergé. A la surface de cette onde sépulcrale vinrent aboutir par milliers des bulles d'air, derniers soupirs de ceux qui expiraient dans l'abîme (2).

Par un effet singulier d'acoustique, le bruit des cloches de Nantes, située à deux lieues de Grand-Lieu, semble sortir du fond de ce lac, ce qui fait croire aux paysans des environs qui ce sont les cloches de la ville détruite qui se font encore entendre. On dit aussi que sur une île de ce lac une pierre énorme ferme l'entrée du gouffre d'où sortirent les eaux qui détruisirent Herbadilla; ce gouffre est la prison d'un géant terrible, dont on entend parfois les horribles rugissements (3).

Un autre événement de ce genre non moins authentique que celui que nous venons de citer, est la submersion de ville d'Is, en punition de ses crimes, arrivée en 444 (4). Cette ville, située au lieu même qu'occupe depuis cette époque baie de Douarnenez, sur la côte de Bretagne, était alors gouvernée par le roi Gralon, monarque pieux, juste et bienfaisant; mais sa fille d'Abrut était un monstre d'impudicité. Les vices de cette princesse et ceux des habitants attirèrent la colère du ciel. Un jour, un saint homme, envoyé de Dieu, conduisit le bon roi Gralon hors de la ville, qui s'écroula aussitôt et fut submergée par les eaux de la mer en fureur. Le peuple breton croit encore que cette ville doit un jour sortir du sein des flots un dimanche de la Trinité; celui qui l'apercevra

(1) *Histoire ecclésiastique de Bretagne*, t. I, l. I, p. 15.

(2) *Marchangy-Tristan*, t. II, p. 116.

(3) On ne peut révoquer en doute l'engloutissement d'Herbadilla dans lac de Grand-Lieu. On peut seulement disputer sur la cause qui a produit cet événement. Adrien de Valois fixe cette submersion à l'an 580, et Bi let (*Vie des Saints*) la place en 554. Le miracle est raconté par vingt a teurs avec les mêmes circonstances.

(4) Pierre Lebaud, *Hist. de Bretagne*.

ıier, qui sera en état de grâce, et qui, de plus, saura trois ıques, deviendra de plein droit souverain de la ville et de lépendances (1).

e culte des fontaines survécut longtemps en France à l'abo- n du paganisme. Il est probable que le clergé, ne pouvant uire cette superstition héréditaire, prit le parti de bâtir des pelles auprès de celles de ses fontaines qui étaient renom- s pour la guérison de quelques maladies ou pour la bonté eurs eaux. Le respect des fontaines fut ainsi transmis aux ts sous l'invocation desquels les nouveaux temples furent és. C'est ainsi que de nos jours on voit encore en Bretagne, uvergne et dans plusieurs autres provinces des chapelles ont l'objet de nombreux pèlerinages, auprès desquelles ouve presque toujours une fontaine renommée pour l'effi- è de ses eaux contre certaines maladies.

croyance aux nymphes ou génies habitant les eaux des t des rivières paraît avoir toujours été beaucoup moins ıdue en France qu'en Allemagne et dans les îles britan- ːs; et comme, depuis longtemps, tous les êtres surnatu- le notre mythologie populaire ont été confondus sous le général de *fées*, que les savants comme le peuple leur ent indistinctement et sans examiner à quelle classe de tres convient cette dénomination toute spéciale, on ne trouver que chez les anciens auteurs des traces de cette nce.

ivant Gervais de Tilbury, qui écrivait dans le XIIIᵉ siècle, stait alors des esprits aquatiques, nommés en latin *dracæ*, ttiraient les femmes et les enfants dans leurs repaires, en ːsentant devant leurs yeux à la surface de l'eau sous la : de bagues et de coupes d'or. Malheur à l'être imprudent trompé par ces apparences séduisantes, étendait le bras s'emparer de ces objets trompeurs! une main invisible le sait à l'instant et l'entraînait impitoyablement au fond ots. Les dracæ employaient à nourrir leurs enfants, ou qu'elles enlevaient quelquefois aux mortels, les femmes

.égendes et chroniques de Bretagne.

dont elles parvenaient à s'emparer par de semblables str
gèmes. Gervais cite plusieurs exemples de tels enlèvem
et entre autres celui d'une femme qui, lavant du linge au b
d'un lac, voulut saisir un vase de bois qui flottait près d'e
Elle fut aussitôt entraînée au fond de l'eau et conduite d
un palais magnifique, où elle fut chargée de nourrir un
enfants de la nymphe qui l'avait faite prisonnière. Or, il
riva que, durant le séjour que cette femme fit dans la dem
de ces esprits aquatiques, elle se frotta un jour les yeux
de la graisse de serpent qu'elle avait trouvée par hasard,
qui, lors de son retour sur la terre, lui donna la faculté d
percevoir les *dracæ* lorsqu'elles venaient se mêler *incog*
parmi les hommes. Mais, ayant eu l'imprudence de parler à
ancienne maîtresse, qu'elle rencontra et reconnut à son gr
étonnement, celle-ci lui enleva par un attouchement le p
voir que le hasard lui avait fait acquérir (1).

Cependant les dracæ, suivant ce que rapporte encore G
vais de Tilbury, ne se contentaient pas de retenir dans le
demeures des nourrices ou des enfants, souvent elles y c
duisaient aussi les pâtres innocents qu'elles attiraient par le
agaceries au milieu des saules et des roseaux. Semblables
arénaïdes des Grecs modernes, à ces séduisantes Callipy
dont parle Pouqueville, qui folâtrent encore aujourd'hui
les bords fleuris des fontaines de la Phocide et de l'Arcadi
agaçant les bergers qu'elles enlèvent sans retour, lorsqu'
sont assez imprudents pour se livrer à leurs séductions. L
amants de ces beautés, aussi dangereuses que perfides, vo
rejoindre au fond des grottes humides et l'amoureux Narcis
qui se consuma jadis dans le cristal des nymphes, et le b
Hylas, qui disparut un jour dans les bras des naïades (2).

(1) *Otia imperialia*, p. 94. Ce même conte, écrit au XIIIe siècle sur l
bords du Rhône, a cours, en langage celtique, dans les montagnes d'É
cosse sans presque aucun changement, si ce n'est que les *dracæ* sont d
venues des fées habitant les cavernes des montagnes, au lieu du fond d
eaux. — *Lady of the Lake*, p. 311.

(2) Pouqueville, *Voyage en Grèce*, t. IV, p. 412. « Si les Grecs moder
n'interrogent plus les sorts en écoutant le murmure des eaux, ils croie
en s'y désaltérant aux jours des fêtes consacrées par la religion, y trouv
un remède contre les maladies. Le prêtre bénit la fontaine, et les Grec

Mais c'est dans la terre classique des fictions populaires, l'Armorique, que nous retrouvons encore aujourd'hui nixes teutonnes, les filles du niorder scandinave et du Tanis des Gaulois, dans ces esprits des eaux que les Bretons ment *mary-mor-gand* (syrènes). L'une de ces nymphes bite l'étang du Duc, près de Vannes, et en sort quelquefois r tresser au soleil ses cheveux verts. On raconte qu'un jour soldat la surprit sur son rocher et s'approcha d'elle, attiré sa beauté; mais la mary-mor-gand le prit dans ses bras et traîna au fond des eaux. Voici comment on rapporte l'orie de cette belle naïade : « Une princesse bretonne, à qui rtenait l'étang du Duc, avait refusé la main d'un prince possédait celui de Plaisance, situé à une assez grande dise du premier. Enfin, un jour que cet amant la fatiguait ses instances, elle lui promit d'être à lui quand l'étang de isance coulerait dans celui du Duc. La belle croyait deder une chose impraticable, mais elle apprit bientôt qu'il a rien d'impossible pour un cœur vraiment amoureux. Le ce dépensa des sommes énormes et finit, à force de trax, par faire creuser un canal qui réunit les deux étangs. lques jours après, il donna à la princesse une grande fête s son château de Plaisance et la conduisit ensuite en ba dans l'étang du Duc, en passant par le canal qu'il avait pratiquer. La princesse, saisie de douleur en voyant elle ne pouvait plus refuser d'épouser celui qu'elle n'aimait nt, se pencha sur le bord du bateau et se jeta dans l'étang, elle disparut aussitôt. Il paraît qu'elle fut changée en une inité aquatique, car depuis ce moment on la voit, belle me le jour, se montrer, le matin des jours d'été, sur les rors qui bordent le rivage, tressant ses cheveux et faisant couronnes de glayeuls. » Il y a aussi dans le puits de Vannes e autre naïade que l'on nomme la *Groac'h*, sur le compte laquelle on raconte des histoires fort curieuses (1).

aladés alors que les anaraïdes leur deviennent propices, y trouvent vent, tant la foi est puissante, des remèdes à leurs infirmités. » — Id.

(1) Edouard Richer, *Lettres d'un Armorique*. — Emile Souvestre, *Derers Bretons*.

La fée amante de Gradlon *(lai de Gracient)* n'est n... qu'une naïade, une mary-mor-gand qui trouva le chev... se baignant dans une fontaine et l'emmena dans ses dom... au fond des eaux (1).

Les morgans sont accusées, comme les korrigans ou... bretonnes, de dérober les enfants nouveaux-nés; elles e... nent, dit-on, au fond des mers et des étangs, dans leurs ... d'or et de cristal, ceux qui viennent, comme le jeune H... jouer imprudemment sur leurs bords. Le but de ces géni... volant les enfants, est de régénérer leur race maudite. ... aussi pour cette raison qu'elles aiment à s'unir aux hom... et qu'elles violent souvent pour y arriver toutes les lois ... pudeur (2).

On peut encore ranger dans la même classe d'esp... fantômes qui, sous l'apparence de gentilles femmes vêt... blanc, que les Bretons nomment *Cannerez-nos*, laveu... nuit, invitent à tordre avec elles le linge qu'elles blanc... dans la rivière de Dordu, ceux qu'un hasard souvent m... contreux amène sur ses bords. Car si l'on cède à leurs ... l'eau que distille le linge ainsi pressé se change au cl... la lune en perles et en saphirs; mais ces êtres dangereu... traînent impitoyablement dans les flots ceux qui osent r... de leur rendre ce service (3).

On nomme, en Normandie, la *Bête-Havette* une nymp... habite les fontaines et les ruisseaux, et qui aime bea... les enfants. Quand ils s'approchent de l'eau, elle les y ... et pour les posséder avec elle, elle les y noie. C'est le r... Aulnes.

Il nous semble qu'il y a une grande analogie entre le... des Écossais, dont nous avons parlé dans ce chapitr... hante, un flambeau à la main, les bords des torrents de...

(1) Fréminville, *Antiquit. du Finistère.*

(2) Barzas-Breiz, t. I, p. XLVIIJ; Hinkmar, de Reims (Op., édit. d... t. I, p. 654), et un auteur anonyme, qui vivait en l'année 808, le... nent, l'un le nom de *geneciales fœminæ*, l'autre celui de *geniscus*... *tici credunt..... ad infantes nocere possint, vel aquaticus, vel g... esse debeat* (Ducange, t. II, v. *aquaticus*). *Geniscus de genius.*

(3) Cambri, *Voyage dans le Finistère*, t. II, p. 18.

donie, et le terrible *Yan-gant-y-tan* des Bretons, qui porte ns la nuit, sur les cinq doigts de sa main droite, cinq flamaux qu'il fait tourner avec la rapidité d'un dévidoir (1). Cette pèce de démon cause encore de nos jours de grandes terreurs ns la Basse-Bretagne (2).

Il y a également beaucoup de ressemblance entre le Kelpy, e les Écossais croient pouvoir prendre la forme de différts animaux, et le *Iu*, ou démon des rivières des Chinois. ivant les uns, ce démon ressemble à un renard dont le ps est très-court; suivant d'autres, à un animal à trois ds fait comme une tortue. Il se tient sur les bords de la mer des rivières, et quand un homme en approche assez pour e sa figure se réfléchisse dans l'eau, le *Iu* lance avec sa eule du sable sur cette image, ce qui fait mourir l'homme à nstant. De là vient qu'on donne à ce démon un autre nom, i signifie *tire sur les ombres* (3).

Le culte des fleuves et la croyance que leurs eaux sont le jour d'êtres surnaturels et redoutables existe ou a existé ez tous les peuples de la terre. Cette fiction est aussi répane en Afrique qu'elle a jadis pu l'être en Europe et qu'elle st encore en Orient. Lander, le compagnon de voyage du lèbre et infortuné Clapperton, raconte qu'étant arrivé à ossa, ville située sur la rivière du même nom, qui était rs débordée, les habitants n'osèrent entreprendre de le nsporter sur le bord opposé. « Je demandai au conducteur roi de Khiama, dit ce voyageur, pourquoi il craignait tant traverser l'eau, en lui faisant remarquer que j'avais, pour a part, passé des rivières beaucoup plus rapides à la nage. citai entre autres le Niger. Cet homme me pria alors en emblant, si je tenais à la vie, de ne point nommer de riviè-

(1) Le père Lecointe, *Annales ecclesiastici francorum*, t. I, p. 232. Le om de Yan-gant-y-tan signifie *Jean et son feu*.

(2) Cambri, t. I, p. 175.

(3) « Le cœur du méchant est comme le démon et comme le *Iu*. » — Mais aujourd'hui, dans l'état où sont tombées les mœurs, à peine le sol eclaire-t-il un homme de vrai mérite, qu'il n'ait aussitôt une ombre qui s'attache à lui comme le lutin des montagnes ou le démon des rivières. » — *Iu-kiao-li*, histoire chinoise.

res en présence de celle de Mossa, qui était du sexe fémini
Cette dernière, disait-il, avait plusieurs rivales qui lui disp
taient le cœur du Niger, son mari; et comme elle était d'h
meur jalouse, capricieuse et cruelle, et que je venais de pa
ler d'elle d'une manière assez légère, elle me ferait périr sa
nul doute si je m'aventurais sur ses flots. Il ajouta qu'el
grondait sans cesse son mari de ses familiarités avec les aut
rivières, et qu'à l'endroit de leur jonction, le bruit de le
disputes ressemblait à celui de l'enfer. Je partis d'un éclat
rire en entendant parler des amours du Niger; ce qui ren
mon homme si furieux, qu'il me fallut prendre mille pein
pour l'apaiser (1). »

Nous croyons qu'il y aurait à dire beaucoup de choses q
ne seraient pas sans intérêt sur cette unité de doctrines super
tieuses que l'on rencontre si fréquemment chez des homm
de race et de couleur diverses. Il serait, en effet, difficile d
démontrer, par exemple, en quoi les croyances des sujets d
roi de Khiama, sur les amours du Niger et de la Mossa, dif
rent de celles des Allemands sur les liaisons qu'ils croi
exister entre les mortels et les nixes de l'Elbe et du Rhi
dont les aventures amoureuses nous ont été conservées da
un si grand nombre de traditions, que racontent fort sérieus
ment encore de nos jours les bons et crédules habitants de l
Germanie. Chaque pas que nous faisons dans le vaste cham
des croyances populaires, nous confirme donc dans l'opinio
qui nous a fait considérer ces mêmes croyances comme déri-
vant d'un centre commun et comme ayant toutes eu jadis une
commune origine.

On a retrouvé également chez les tribus océaniennes le
culte des divinités des eaux; mais comme il n'y a ni fleuves
ni rivières dans les îles nombreuses de l'Océan-Pacifique, ce
culte se borne à celui que l'on rend aux divinités de la mer.
Ces peuples navigateurs ont pour elles un respect bien naturel
chez des hommes qui s'exposent chaque jour sur de frêles pi-
rogues à tous les dangers d'un Océan qui n'est pas toujours

(1) *Voyage de Clapperton en Afrique*, t. II, p. 284.

ssi tranquille que son nom pourrait le faire supposer. *Hiro* it le dieu de la mer des Taïtiens, et ce Neptune polynésien it aussi son *quos ego* dans les annales de Taïti. Sous ses lres, étaient placés les *atouamaos*, ou dieux requins, que insulaires considéraient comme les ministres de ses volon-. Un de leurs prêtres affirmait à l'Anglais Ellis qu'un re-in, aux ordres de son dieu, l'avait souvent transporté sur dos, lui et son père, de *Raïatea* à *Vahine* (1). C'est la le d'Amphion.

Le respect que les Égyptiens portaient au crocodile existe ore chez les habitants de quelques-unes des îles Moluques, i le considèrent comme un animal sacré et une divinité des x. A Timor, les grands sont tous plus ou moins parents crocodile. Le souverain qui monte sur le trône est forcé lui rendre hommage, et des vivres sont chaque jour dépo-en un certain endroit pour sa nourriture. Le jour où le va invoquer ce monstre, on donne une jeune vierge à dé-er aux crocodiles du rivage. Parée de fleurs et vêtue de plus beaux habits, on la dépose, de gré ou de force, sur *Kaïbla*, lieu fatal où les amphibies viennent la saisir et itraîner sous les eaux. On prétend que la virginité est une idition de rigueur pour la victime, les crocodiles ayant une s rapporté intacte une jeune fille qui n'était pas vierge (2).

Au reste, le diable semble avoir conservé jusqu'à nos jours les eaux le même pouvoir qu'il possède encore sur la re; et des personnes dignes de foi nous ont assuré que la inde inondation du Valais, qui eut lieu en 1818, avait été isée par les démons qui, s'ils n'étaient pas nekkars ou ces, étaient au moins, comme les nymphes teutonnes, des es amphibies, et, comme elles aussi, de l'ancienne famille Niorder, qui fut jadis adoré dans ces mêmes lieux, sous le m de Neith (3).

(1) D'Urville, Cook et Bougainville. — *Naïatea* et *Vahine* sont deux îles groupe de Taïti.

(2) Voyage de du Perron.

(3) Selon M. Mallet, il y avait dans le lac de Genève un rocher qui lui it consacré, et qui porte encore le nom de *Neitum*. Le même auteur

Il y a près de la vallée de Bagnes, dans le Valais, une tagne sur laquelle les diables ont, dit-on, coutume de sembler. En janvier 1818, deux moines, mendiants de qui avaient été informés que Satan tenait alors une de semblées illégales, grimpèrent hardiment la montagn s'assurer par eux-mêmes du nombre et des intentions d qui la composaient. Mais les diables d'aujourd'hui, en sans doute par les victoires qu'ils remportent chaque j les hommes incrédules, égoïstes et ambitieux de ce pr siècle de lumières, semblent ne plus éprouver cette salutaire que produisaient autrefois sur eux la vue d'un et la crainte de l'exorcisme. Ceux qui composaient l'ass diabolique qui se tenait sur la montagne de Bagnes n pas plutôt aperçu les robes grises des religieux de Sion des plus hardis, qui paraissait être l'orateur de la banc vança aussitôt vers eux : « Révérends pères, leur dit- tre présence en ces lieux ne peut nous faire abandon place ; nous sommes ici par la volonté du grand Luc nous n'en sortirons que par la force des plus puissant cismes (1). Mais sachez que vous aurez à faire à forte et qu'il y a ici tant des nôtres, que nous n'aurions pas une livre pesant des Alpes et de leurs glaciers, si nous visions entre nous à parts égales. » Force fut donc au pères de rebrousser chemin.

Quelque temps après, lorsque les glaciers commenc se rompre, le diable *en personne* fut aperçu descend les eaux du Rhône, ayant un sabre nu d'une main boule dorée de l'autre. Lorsque l'esprit malin arriva v de Martigny, on l'entendit s'écrier en patois, d'une v tonnerre : « *Aigue essauca* (2) ! » et aussitôt l'onde obé s'enfla par-dessus ses bords, et détruisit une partie de l

remarque aussi combien ce nom ressemble à celui de *Noatum*, suivant l'*Edda*, le séjour du dieu des eaux.

(1) « *Nous sommes ici par la volonté du peuple, et nous n'en s par la force des baïonnettes*, » disait Mirabeau à M. d'Argout ause séance du jeu de paume. — Est-ce Mirabeau devenu d la aux moines de Sion, ou le diable, sous la forme de Mirab s'adressa à M. d'Argout? — (2) Eau monte ou déborde.

LIVRE TROISIEME.

DES FÉES ET DE LEUR ORIGINE.

CHAPITRE I.

Féerie française et italienne.

> « Les Gaulois tenoient qu'il y avoit des femmes champêtres qu'ils appeloient *Sylvatiques*, qui avoient un corps et se montroient à ceux qui avoient su les toucher, et leur accordoient les dernières faveurs; après quoi elles s'évanouissoient et se rendoient invisibles. »
>
> BURCHARD, cité par dom MARTIN.

us avons vu dans les chapitres précédents que toutes les ns du monde ont cru et que beaucoup d'entre elles croient 'e à des esprits d'un ordre inférieur qui président aux agnes, aux bois, aux rivières et aux fontaines. Ainsi, les ; et les Romains ont eu leurs nymphes célestes et terres- qui se subdivisaient en une infinité de classes, parmi elles on distinguait, comme nous l'avons déjà dit, les né- s ou nymphes de la mer, les naïades, qui présidaient aux ines; les dryades, aux forêts; les oréades, aux monta- , et les napées, aux vallons et aux bocages. Il y avait ymphes même dans les enfers. Elles étaient généralement sentées sous la figure de jeunes filles à moitié nues.

utes ces divinités subalternes ne jouissaient pas d'une ortalité absolue, mais on croyait qu'elles vivaient très-

longtemps. Leur culte passa d'Italie dans la Gaule, l'Espag
et jusqu'en Angleterre.

Les génies ou *Elfen* (Elfes) des nations du Nord et de
Germanie avaient les mêmes attributions que les nymphes
les faunes des Latins et des Grecs; on les appelait *Elfen*, 1
d'origine gothique, par lequel on désigne généralement
esprits d'une espèce inférieure. Nous avons déjà fait conn
la nomenclature que l'anglo-saxon Œlfric nous a laissé
ces génies, et nous avons vu qu'ils étaient divisés en es
des collines, des montagnes, des champs, des bois et
mer (1). Ce genre de fictions était commun à toutes les na
d'origine celtique ou scandinave; les noms donnés à ces d
divinités pouvaient varier chez quelques-unes d'entre e
mais les attributions étaient partout les mêmes.

Ces croyances demeurèrent intactes et particulières à ch
nation, aussi longtemps que ces nations restèrent elles-m
renfermées dans leurs propres limites. Mais du momen
les Romains, après avoir réduit la Gaule, l'Espagne et l
gleterre en provinces du grand empire, eurent fait ad
leur religion aux peuples vaincus, il se forma chez ces
niers un mélange de croyances communes aux deux myt
gies, dans lesquelles les superstitions de l'une et de l'autr
rent nécessairement trouver place. Puis vinrent les inva
des barbares du Nord, celles des Francs et la conquête
Gaule par ces derniers. Comme la plupart de ces peuple
tablirent dans les provinces conquises et s'y mêlèrent av
habitants, il résulta de cette alliance un nouveau mél
dans les mythologies communes, et de nouvelles erreur
rent ainsi ajoutées à celles dont chacune d'elles était
abondamment chargée.

Les Germains, qui combattirent pendant plus de deux
cles pour leur liberté contre les armées romaines, et qui
rent par en triompher, ne reçurent aucune altération,
leurs croyances religieuses ou populaires, du contact de
gions romaines et du séjour qu'elles firent dans quelques

(1) Voyez le chapitre des divinités des bois.

eurs provinces. Aussi arriva-t-il que, tandis que dans la le les mythologies païennes et celtiques éprouvaient un mélange, que toutes les classes de génies et leurs diverses ibutions furent bientôt totalement confondues, les croyan- de la Germanie ne se ressentirent en rien de cette confu- ı, et les anciennes traditions concernant les divinités infé- ures de la terre et des eaux s'y sont conservées jusqu'à nos rs dans toute leur pureté primitive (1).

'ar suite du mélange dont nous venons de parler, les divi- ės subalternes des Gaulois se trouvèrent revêtues d'une tie des attributions des nymphes et des satyres des Grecs et celles des faunes des Latins; ainsi, leurs dusiens, par exem- , devinrent, comme les faunes, des divinités luxurieuses, ployant divers moyens pour assouvir leur lubricité, carac- : que les Bretons donnent encore de nos jours aux poulpi- s, qui sont les successeurs légitimes des anciens *dusii* ou nes des Gaulois (2).

Nous avons déjà vu que les compagnes des faunes de la thologie païenne se nommaient *faunæ* et *fatuæ;* ainsi que faisait la déesse *Fauna*, elles prédisaient aux femmes leurs tinées. On appela de même pendant plusieurs siècles, dans Gaule romaine et dans celle du moyen-âge, *fatuæ* et *syl- ticæ* (sylvatiques), les nymphes que l'on regardait comme femmes des faunes gaulois. « C'étaient, dit Burchard, des mes champêtres, qui avaient un corps et se montraient à ıx qui avaient su les toucher, et leur accordaient les der- ères faveurs; après quoi, elles s'évanouissaient et se ren- ient invisibles (3). »

Il est facile de reconnaître dans ces femmes champêtres,

1) On en trouve la preuve dans les contes populaires recueillis par les res Grimm, ainsi que dans les charmantes ballades du roi des génies et roi de l'eau.

2) Voyez sur les *dusii* le deuxième chapitre du premier livre et celui ; divinités des bois.

3) « Quod sint agrestæ feminæ quas sylvaticas vocant, quas dicunt esse poreas, et quando voluerint ostendunt se suis amatoribus. Et cum eis ont se oblectasse et item quando voluerint abscendant se et evanes- nt. » — Burchard, *Decret.*, l. XIX, c. V.

dans ces *fatuas* ou sylvatiques, le type de nos fées moder
mélange de fictions païennes et barbares, réunissent en el
les attributions des nymphes de la Grèce, à celles des E
gothiques. Comme les nymphes *genetyllides* des Grecs, el
présidaient à la naissance des hommes, assistaient les pe
enfants au berceau, les emmaillottaient, les démaillottaient
leur donnaient même la nourriture. Non-seulement Jupit
Pan, Bacchus et plusieurs autres dieux avaient été nourris p
les nymphes, mais beaucoup de mortels, suivant ce que ra
content les fabulistes grecs et romains, furent également, dan
leur enfance, confiés aux soins de ces divinités. Ainsi qu'
voit dans les fables grecques les nymphes se rendre souve
coupables de l'enlèvement des enfants (1), ainsi les fées o
été de tout temps accusées de semblables larcins. On retrou
aussi chez elles les penchants érotiques de ces nymphes q
recherchaient l'amour de Daphnis (2), ou qui cédaient a
désirs de *Rhœcus* (3); et nous les voyons, comme leurs deva
cières grecques et latines, faire souvent l'épreuve de la fragi
lité des promesses des hommes. Les conditions imposées p
les nymphes aux héros des fables helléniques étaient de mê
nature que celles exigées par les fées des mortels auxque
elles accordaient leur protection ou leurs faveurs, quoiqu'elle
en différassent peut-être pour la forme; et l'on voit égalem
les uns et les autres manquer aux conditions prescrites, p
des motifs de gratification personnelle ou par une faible com
plaisance pour les avis d'autrui. Il y a peut-être quelque cho
de plus consolant dans la *catastrophe* des contes de fées, ma
on reconnaît facilement que les incidents et la marche de
événements dans ces sortes d'ouvrages ont été généralem
imités du bel apologue d'Apulée.

Les fées habitaient, comme les nymphes, l'intérieur de
collines verdoyantes, ou les îles des lacs des montagnes; et l
magnifiques descriptions que l'on fait de leurs demeures so

(1) L'enlèvement d'Hylas par les nymphes; on en pourrait citer plusie
autres.

(2) Voyez Parthenius, *De amatoriis affectionibus*, cap. XVIII.

(3) Voyez le scoliaste d'Apollonius de Rhodes, II, v. 479.

; ne sont réellement que la répétition de celles des ca-
ymphætiques et *dionysiques*, décrites par Diodore et
ue (1).

, à la vie des fées, quoiqu'elle eût, comme nous l'avons en parlant des filles de l'Océan, une très-longue durée, e à celle de l'existence ordinaire des hommes, elle anmoins, ainsi que celle des nymphes, des limites s et qui ne pouvaient être dépassées.

m moderne des fées nous paraît évidemment dérivé de *fatuæ*, sous lequel étaient connues les nymphes des faunes (les sylvatiques du moyen-âge). Œlius Do-rammairien du IVe siècle, dit positivement que *fatuus* ıs lequel on désignait aussi le dieu Faune) vient de ıu'on appelait de son temps les faunes *fatui*, et les s *fatuæ*. En italien, *fata* signifie fée; *fate*, les fées. guedociens, les habitants du Quercy, les Limousins ıcore aujourd'hui, *fades* et *fadas*, et l'on prononçait ɜment *faées*, fées, et *faëries*, féerie, en France comme eterre (2). Cette étymologie nous paraît préférable à Ménage, qui fait dériver fée de *fatum* (3).

'etagne est sans doute la seule province de France où

ez Plutarque, *de sera num. Vindicta*, et Diodore, *sic*, lib III,

l. Guiart, *Historia francisca*, ms. cité par Ducange.
ableau suivant donnera une idée des dérivés du mot *fatum* dans langues de l'Europe :

.	ITALIEN.	ESPAGNOL.	FRANÇAIS.	ANGLAIS.
	Fato.	*Hado*, destin.	»	*Fate.*
'stins.	*Fata*, enchanteresse, fée.	*Hada*, *Hadadas*, sorcières, nymphes enchantées, fée.	*Fée*, suivant Ménage.	*Fairy*, fée.
	Fatare, charmer.	*Hadar*, deviner.	*Féer*, enchanter.	»
des-	*Fatato*, destiné, charmé.	*Hadado*, heureux.	»	»
	«	*Hadador*, sorcier.	»	»
	Fatatura, charme.	»	*Féerie.*	»

ɪtymolog'e du mot *fée*, quoique différant en quelque sorte de la en est pas moins fondée sur le même principe. Elle suppose que siècles barbares le mot *fatum* fut changé, par corruption, en ceux et *fadus*. — Voyez Ménage au mot *fée*, et Ducange au mot *fadus*.

les anciennes croyances sur les divinités populaires d
Gaule n'ont point été mélangées avec des croyances étr
res. Eh bien ! questionnez sur les fées un paysan breto
vous dira que ce sont les femmes des poulpicans, et q
derniers sont de malins génies qui habitent les bois et q
taquent souvent la pudeur des bergères. Voilà bien, ce
semble, les faunes et leurs compagnes, les fatuæ ou sy
ques des Gaulois, et nous sommes étonnés que les écr
modernes qui ont traité de la nature des fées aient che
leur trouver une autre origine.

Ronsard considérait bien certainement les fées comm
sant partie de la nombreuse famille des nymphes, lorsq
mêlait dans ses chants avec les dryades, dont elles parta
la simple parure :

> Et vous dryades et vous *fées*,
> Qui, de joncs simplement coiffées,
> Nagez dans le cristal des eaux.

Enfin, sir Walter-Scott, qui a eu si souvent occa
parler des fées dans ses nombreux ouvrages, les fait
ment descendre en ligne directe des *Elfs* gothiques
nymphes de la mythologie païenne ; et nous pensons q
peut considérer l'opinion du barde écossais comme un
rité incontestable sur un pareil sujet.

Les Grecs modernes considèrent les fées comme ava
cédé aux nymphes de la terre et des eaux dans leur a
mythologie, et nous avons déjà fait connaître à cet ég
croyance des paysans des îles Ioniennes, qui n'osen
sortir de leurs chaumières à l'heure de midi par la crai
leur inspirent les nymphes qu'ils appellent *anéraïd*
réïdes).

Cependant, le culte superstitieux que ces mêmes Gre
dent encore aujourd'hui aux fées qu'ils nomment au
rades ou *Kalaï*, c'est-à-dire les *bonnes dames* (1), est co

(1) Nom romaïque des fées. Le nom hellénique est *numphæ*, ny

ez eux avec celui qu'ils rendent également à d'autres divi-
tés plus anciennes, aux Parques, si redoutées de leurs an-
tres, et qui n'avaient jadis au-dessus d'elles que le puissant
upiter. La jeune grecque qui désire obtenir l'époux que son
œur a choisi fait une offrande de gâteaux et de miel dans
uelques grottes consacrées aux mires (1), afin qu'elles lui
voient celui qu'elle a bien soin de leur désigner par quel-
ue emblême. « Les mires sont également invoquées par les
ouvelles mariées pour obtenir d'elles les grâces de la fécon-
té; mais lorsque la femme sent palpiter dans son sein le
uit de son hymen, c'est à Dieu seul qu'elle a recours par
ntremise de la mère du Sauveur. Puis, dès que l'enfant a
u le jour, la superstition reprend son empire. On place
rs sous le chevet du nouveau-né un gâteau, une pièce de
nnaie d'or et un sabre (ou une quenouille, si c'est une fille),
n d'attirer sur lui l'abondance, la fortune et la valeur.
rès cette cérémonie, on célèbre, le cinquième jour de l'ac-
ichement, l'amphidromie (2), qu'on appelle maintenant la
ite des mires. La plus pauvre cabane prend alors un air de
e pour recevoir les bonnes dames (Kurades ou Kalaï), qu'on
voit jamais, quoiqu'elles emportent la fièvre de lait de l'ac-
ichée. Malgré cette attentive bonté, il faut se garder de les
sser seules, dans la crainte qu'elles ne lui tordent le col; car
fées, quoique débonnaires, étant des vierges surannées,
vient aux épouses le bonheur de la maternité (3). »

On retrouve chez tous les peuples de l'Europe moderne
tte croyance des Grecs sur le danger qu'il y a à laisser seuls
s enfants nouveaux-nés, ou les femmes en couche, dans la
ainte que les unes ne soient tuées et les autres enlevés par

(1) *Μοίραι*, *moirai*, les Parques, filles de Jupiter et de Thémis (Hesiod. *Théogon*), Platon les dit filles du destin. La Providence est surnommée *mire divine* par Xénophon. Aristote compte trois Parques : *Clotho*, le présent; *Atropos*, le passé, et *Lachesis*, l'avenir. — Aristote, *De mundo*.

(2) On appelait amphidromie, chez les anciens, le cinquième jour après la naissance de l'enfant que les *mires* avaient reçu au sortir du sein maternel. On présentait alors le nouveau-né au foyer, et les parents lui envoyaient des présents. *Nonnus dionyl.*, lib. IX, v. 12.

(3) Pouqueville, *Voyage en Grèce*, t. IV, p. 418, 419.

les fées. Cette même croyance paraît avoir également dès la plus haute antiquité chez les Juifs. On lit dans l de *Bensira* (quest. 60) une fable de Nabuchodonosor, terrogea un chef de la loi juive, afin de savoir pourq enfants de huit jours mouraient si souvent à cet âge; l répondit que c'était *Lilith* qui les tuait (1). C'est po Elias Levita rapporte (*in tisb*) que les juifs d'Allema eu de tout temps la coutume de faire des cercles av craie et du charbon à l'entour des parois de la cham accouchées, et d'écrire en ces cercles : *Adam, Eshaua,* *Lilith*, c'est-à-dire Adam et Ève, dehors Lilith; et i que le diable Lilith, qui est une femme, enseigna ces pour préserver les enfants quand on la voulut jeter mer.

On voit par ce que nous venons de dire du culte de que les anciennes croyances sur les filles du destin n' été beaucoup altérées chez les Hellènes depuis le siècl dare et celui d'Ovide ; car le premier de ces poètes dit q lon invita les Parques à se trouver aux couches de l phe Ivadné, pour régler la destinée d'Hyamus, chef d mides, qui étaient les lévites du temple de Jupiter à l et Ovide, Hygin et Catulle racontent qu'elles paraissai les chambres des mariées pour présider à la naissa nouveaux-nés (3).

Une des plus grandes preuves que nous puissions de la communauté d'origine des croyances superstitie différents peuples, est peut-être l'analogie frappa existe entre les Parques des Grecs et les nornes des Sc ves (4) ; et pour ne parler ici que de celles de leurs a tions respectives qui se rapportent au sujet qui nous en ce moment, les trois divinités qui filèrent les jours

(1) Voyez sur Lilith le chapitre des démons incubes.
(2) Pindare, *Olymp.*, VI.
(3) Ovid., *Métam*, lib. VIII.—*Hygin. fab.*, c. 251.—Catulle, *Ep de Pelée et de Thétis.*
(4) Les nornes sont au nombre de trois, et leurs noms ont la gnification que ceux des Parques, savoir : *Urd*, le passé; *Verdand* sent, et *Skuld*, l'avenir.

les événements de la vie de l'illustre Helga ne sont-
xactement les mêmes que celles qui assistèrent, avec
à la naissance d'Iamus et d'Hercule (2)? Enfin, il
elle ressemblance entre ces arbitres de la destinée
es, dans les croyances des Hellènes et dans celles
Odin, que non-seulement nous retrouvons les non-
nt constamment à la naissance des héros scandina-
r faisant présent de quelques-uns de ces talismans
l'usage qu'ils en sauront faire, doivent embellir
ence ou trancher le fil de leurs jours, mais que nous
s encore, comme leurs prototypes ou plutôt leurs
grecs, variant dans leur nombre de trois à neuf,
qu'elles apparaissent comme Parques ou comme Mu-
le nornes ou comme valkyries.

nes croyances grecques et scandinaves, concernant
es ainsi que le pouvoir qu'on leur attribue sur la des-
enfants nouveaux-nés, se trouvent également chez
es aux autres croyances sur les fées modernes, et
rons une nouvelle preuve en faveur de l'opinion qui
e à croire que c'est dans le mélange des fictions
et barbares que l'on doit chercher, non-seulement
le la féerie et des fées proprement dites, mais celle
tous ces génies ou esprits des eaux, de la terre et
qui ont joué un si grand rôle dans les superstitions
-âge, et dont la puissance, quoique bien restreinte
aiblie de nos jours, est loin néanmoins d'être entiè-
éantie.

ant, l'auteur de lettres fort spirituelles sur l'ori-
féerie, publiées il y a quelques années (3), a cru
e nos fées dans les Gallicènes ou Barrigènes, dont
ponius Méla, géographe du Ier siècle. Cette opinion
os plus savants académiciens a été adoptée depuis

é qu'on confond souvent avec Lucine, et qui présidait, comme
ouchements.
rez *Helga quitha hin fysta*, de l'*Edda* de Sœmund, avec Pin-
., VI, v. 72, et Antonius Liberalis (*Mythology græci*), cap. 29.
s *sur l'origine de la féerie*, par M. le baron de Walknaer.

par quelques écrivains qui ont eu occasion de parler des fées dans leurs ouvrages. Mais il nous semble que tout homme instruit, qui sera bien décidé à ne point se laisser éblouir par l'éclat d'une haute renommée littéraire, et qui lira attentivement le passage de Pomponius, demeurera convaincu que les Barrigènes n'ont aucun rapport avec nos fées.

Selon Méla, « neuf vierges habitaient la petite île de Sen (l'île de Sein), située près de la pointe d'Audierne, à l'extrémité du Penmark ou du cap le plus occidental de la Bretagne. Vouées à un perpétuel célibat, elles avaient un pouvoir surnaturel : par leurs chants et leurs enchantements, elles commandaient aux vents et aux flots de l'Océan ; elles pouvaient à leur gré prendre la forme d'un animal quelconque ; elles guérissaient toutes les maladies incurables ; elles connaissaient l'avenir et le prédisaient aux hommes *et surtout aux navigateurs*. « Voilà, s'écrie l'auteur des lettres sur la féerie, voilà les fées désignées d'une manière claire, précise, certaine. Mais le nom que nous leur donnons aujourd'hui est d'une origine plus moderne. Méla nous apprend qu'on les nommait de son temps Gallicènes ou Barrigènes. On ne sait pas bien lequel de ces deux noms est le véritable, les manuscrits n'étant pas d'accord sur ce mot (1). »

Quelque disposé que nous puissions être, dans toute autre circonstance, à adopter l'opinion d'un écrivain aussi distingué que M. le baron de Walknaer, nous ne pouvons réellement reconnaître en ce moment dans les neuf vierges de l'île de Sein que des prêtresses du dieu des mers, revêtues de tout le pouvoir surnaturel et magique dont les Gaulois environnaient leurs prophétesses, semblables à cette *Velleda* dont parle Tacite, qui exerçait chez les Germains un pouvoir égal à celui des rois, ou à cette vierge nommée *Ganne* ou *Ganna* qui, selon Dion Cassius, prophétisait chez les Marcomans. Les Germains, dit Tacite, vont jusqu'à croire qu'il y a quelque chose de divin dans les femmes. Dociles à leurs conseils, ils les regardent comme des oracles. César et d'autres anciens

(1) Lettre XII, p. 63.

ous apprennent que les Gaulois ressemblaient aux Germains par le respect et la vénération qu'ils avaient pour les femmes.

D'ailleurs, dans un autre passage qui suit immédiatement celui que nous venons de citer, l'auteur nous semble détruire lui-même complètement le rapport qu'il a prétendu établir entre nos fées et les Barrigènes, de l'existence desquelles nous n'avons d'autres preuves que ce qu'en rapporte Pomponius.

« Quant au nom moderne (des fées), ajoute M. de Walkenaer, il me paraît évidemment dérivé de *fata*, qui vient de *fando*. Il a la même origine que *Vates*, poète, devin. Donat, grammairien du *sixième* siècle (1), dit positivement que *fatus* vient de *fando*; qu'on appelait de son temps les faunes *fatui* et les nymphes *fatuæ. Ainsi, le mot fées paraît avoir été d'abord synonyme de celui de nymphes;* mais comme aucune des nymphes de la mythologie ancienne ne ressemblait à nos fées, on adopta un mot particulier pour désigner cette espèce de nymphe (2). »

Nous avons donné au mot fée une étymologie qui diffère un peu de celle d'Œlius Donatus (Donnat), qui avait été adopté par Ménage. Mais si dans le IVe siècle on appelait les nymphes *fatuæ*, et *si le mot fée a d'abord été synonyme de celui de nymphe*, n'est-il pas bien extraordinaire qu'on ait conservé depuis 1400 ans ce même nom à des êtres surnaturels qui, selon l'auteur des lettres, ne ressemblent point aux nymphes, et qui n'ont, suivant lui, aucun rapport avec elles. Il nous semble qu'on pensait différemment à cet égard dans le siècle de Donnat, époque à laquelle on devait mieux connaître qu'aujourd'hui la nature et l'origine des êtres fictifs que nous appelons fée, puisqu'on leur donnait alors un nom synonyme de celui de nymphes, avec lesquelles ceux qui les avaient ainsi nommées leur avaient sans doute trouvé quelque ressemblance.

(1) Œlius Donatus ou Donnat ne vivait point dans le sixième siècle, mais dans le quatrième; il avait été un des précepteurs de Saint-Jérôme.

(2) *Origine de la féerie*, lettre XII, p. 63 et 64.

Les prêtresses de l'île de Sein ne sont pas les seules auxquelles on a mal à propos donné le nom de fées. Il en existait d'autres sur le mont Saint-Michel qui évoquaient également à leur gré les météores, les vents et les tempêtes; elles portaient une couronne de verveine, une ceinture étoilée et un carquois d'or rempli de flèches magiques, auxquelles on attribuait la vertu de calmer les orages lorsqu'elles étaient lancées dans les airs par le bras vigoureux d'un jeune homme dont le cœur encore vierge n'avait pas connu l'amour (1).

Nous pensons donc avoir suffisamment réfuté l'opinion de l'auteur, qui voudrait nous faire considérer les prêtresses bretonnes du dieu des mers comme les devancières de nos fées; nous demeurons convaincu que ces dernières appartiennent à un système complet de divinités subalternes, telles qu'elles nous sont représentées par les nymphes des Grecs et des Romains, ainsi que par toute la famille des elfes de la mythologie gothique, seuls et véritables prototypes des fées modernes.

Après avoir établi clairement, selon nous, l'origine de la féerie, il nous reste à faire connaître à quelle époque et par quelles causes furent successivement modifiées les idées des nations de l'Europe, sur la puissance, le caractère et les attributions des êtres surnaturels qui composaient leur mythologie populaire.

Une des causes qui eut l'influence la plus directe sur ces sortes de croyances, fut nécessairement l'introduction de la religion chrétienne, qui, n'admettant que deux sortes d'esprits surhumains, les anges et les diables, dut nécessairement ranger sans distinction, dans la classe de ces derniers, tous ces génies terrestres, aquatiques ou aériens qu'avait enfantés la vive et fertile imagination des Celtes, et celle peut-être moins vive, mais non moins fertile, des Germains et des Scandinaves. Tous les dieux de l'Olympe classique ayant été frappés de la même réprobation, et leurs assemblées considérées comme un synode de démons, il s'en suivit que les fo

(1) *Sainte-Foix*, *Essais sur Paris*, tom. v, p. 60.

s de l'Église furent lancés en même temps et avec la
me rigueur sur les elfes, les duergars et les nixes qui dan-
ent à la clarté de la lune sous les épais ombrages, au bord
s lacs et des fleuves de la Gaule et de la Germanie, ou sur
bruyères de la Scandinavie, ainsi que sur toutes les divi-
és de la Grèce savante et de la puissante Rome, confon-
s dans un même anathème avec les diables, les noirs habi-
ts de l'enfer, et avec les magiciens et les sorciers des pre-
rs temps du christianisme.

ependant, malgré le zèle et les efforts des ministres de la
ie religion, les croyances païennes ne furent point facile-
it extirpées dans les contrées où elles avaient longtemps
rcé un si grand empire, et le culte épuré du christianisme
fit point disparaître les êtres fantastiques qu'une longue
âtrie avait enfantés chez les Germains, les Francs et les
ndinaves; presque partout les croyances de la mythologie
sique continuèrent à se mêler aux superstitions gothiques
elles modifièrent. De là vient que, dans beaucoup d'en-
its, et particulièrement en Italie, nous rencontrons sou-
t les lutins sous le costume des dieux de l'antiquité
nne, et la reine des fées transformée en Diane, en Vénus,
evêtue de tous les attributs de ces déesses.

ondamnés par la religion, et relégués dans la même classe
les diables et les sorciers, les faunes légers, les nymphes
ides, les nains aux mains habiles, et tous les esprits qui
plaient les bois, les cavernes et les montagnes, ne furent
s considérés que comme les agents du pouvoir infernal,
quels les peuples attribuaient tous les effets surnaturels et
qu'ils regardaient comme des miracles, ainsi que leurs an-
res les avaient attribués aux dieux ou aux déesses qui ha-
ient l'Olympe ou le fort céleste d'Asgard : les attributions
èrent les mêmes, les noms seuls furent changés.

On conserva également pendant fort longtemps l'usage où
 était depuis tant de siècles de se réunir à certains jours
rès de tels arbres, tel rocher, telle fontaine, pour y adorer
génies des lieux; et ces coutumes antiques étaient tellement
acinées dans l'esprit du peuple, que les législateurs et les

conciles furent obligés de sévir contre ceux qui les pratiquaient (1).

Après avoir montré quelle influence le christianisme avait eue sur l'espèce de culte dont furent honorées pendant si longtemps toutes les divinités subalternes de la mythologie païenne, en les reléguant, avec les magiciens et les sorciers, parmi les démons et les autres agents de l'esprit du mal, il nous reste à indiquer encore d'autres causes qui n'ont pas moins contribué que celles déjà citées à altérer le type primitif de cette singulière superstition.

Les traditions orientales apportées d'abord dans nos climats par les Arabes se répandirent promptement en France, en Italie et surtout en Espagne, où les Maures, vainqueurs des Goths, mêlèrent aux fictions qu'ils empruntèrent aux mythologies païennes et gothiques celles de leur antique idolâtrie et celles peut-être aussi nombreuses de leur culte nouveau. Aussi, c'est principalement dans ces contrées que furent plutôt et plus facilement confondues entre elles toutes les classes de génies dont l'heureuse et poétique imagination des Grecs, des Latins et des Celtes avait peuplé l'air, les montagnes, les eaux et les bois. Quelques-uns de ces esprits reçurent des attributions nouvelles, et les fées, mélange récent et déjà assez confus des nymphes païennes et des elfes gothiques, furent revêtues des formes séduisantes des péris de l'Orient. Plus tard, le nom de fées fut généralement donné par les romanciers français, italiens et espagnols, non-seulement à tous les êtres surnaturels qui habitaient les quatre éléments, mais encore aux animaux, aux armes et à beaucoup d'autres objets inanimés; on eut alors des *chevaux fées*, des *épées fées* et jusqu'à des *rochers fées*; les vieux romans disent que Ferragus était fée, et que les armes de Membrin étaient fées. Les grottes et les ca

(1) On trouve à cet égard le passage suivant dans un des capitulaires de Charlemagne : « A l'égard des arbres, des pierres et des fontaines, où quelques insensés vont allumer des chandelles et pratiquer d'autres superstitions, nous ordonnons que cet abus si criminel et si exécrable aux yeux de Dieu soit aboli et détruit partout où il se trouve établi. » — On lit une défense semblable dans le *gulatingh-lagen*, qui est l'ancienne loi de Norwége.

les elfes et des nymphes devinrent des palais enchan-embellirent encore de tout ce que l'imagination des ıx pouvait produire de plus brillant. Les chars de feu, ons ailés, rouges et blancs (1), les serpents qui jettent mes, nous vinrent également de la même source. «Les rphoses produites au moyen de breuvages et d'herbes :s, le langage prophétique des oiseaux et l'emploi prédictions de connaissances astronomiques, incon-ɔrs aux nations chrétiennes de l'Europe (2), » mar-. date de l'invasion que firent, depuis le VIII[e] siècle, orientales dans notre féerie, où les idées gothiques, éralement répandues, avaient dominé jusqu'alors.

également à cette même époque que les Scandinaves cèrent leurs invasions, et qu'ils vinrent, sous le nom .ands, s'établir dans la Neustrie; ils apportèrent avec fictions non moins merveilleuses que celles des Ara-ont la ressemblance avec ces dernières décèlent une commune : fictions que leurs ancêtres avaient eux-pportées d'Asie, lorsque, sous la conduite d'Odin, ils ıutrefois des bords de la Caspienne s'établir en vain-ans les royaumes de la Scandinavie. Ainsi, l'on peut a féerie du moyen-âge ce que Chateaubriand dit de erie : « qu'elle est née du mélange des nations arabes uples septentrionaux, lorsque les deux grandes inva-Nord et du Midi se heurtèrent sur les rivages de la e l'Italie, de l'Espagne, de la Provence et dans le : la Gaule (3). »

e pouvoir décrire avec plus de clarté les différentes :ions survenues dans cette partie de nos croyances po-pendant les siècles du moyen-âge, en raison des cau-ous avons déjà fait connaître et de celles dont nous ; par la suite, nous traiterons le sujet en le subdivi-ıs nous occuperons d'abord des fées, telles que les a

prouvons ailleurs que les dragons noirs étaient connus des :s avant l'arrivée des Arabes en Europe.
ine de la Féerie, lettre XVIII, p. 105.
es historiques, t. III, p. 164.

faites l'imagination des romanciers français, italiens et es-
gnols; puis nous décrirons tout ce qui se rattache à la
en Allemagne, en Danemarck, en Angleterre, en Écos
dans quelques autres parties de l'Europe.

I.

Les croisades, qui établirent des rapports fréquents en
l'Orient et l'Occident, et qui contribuèrent si puissamment à
civilisation européenne, entretinrent aussi dans les esprits
goût du merveilleux, celui des aventures extraordinaires,
les familiarisèrent avec les récits surprenants des conte
arabes et persans, ainsi qu'avec les fables de leur mytholog

Cette dernière, variée et brillante, comprend une quan
presque innombrable d'êtres surnaturels, parmi lesquels l
djinns, les *dives* et les *péris* occupent le premier rang.

Nous parlerons dans une autre partie de cet ouvrage (1)
djinns, géants préadamites et génies malfaisants, créés
feu, d'une nature inférieure à celle des anges, mais supérie
à celle des hommes, ainsi que des dives, démons les plus mé
chants et les plus redoutables qu'on connaisse.

Les dives sont les ennemis les plus acharnés des péris, gé
nies d'une beauté parfaite, d'une douceur angélique, qui ré
gnèrent après les dives pendant deux mille ans sur le mon
primitif. La race bienfaisante des péris comprend des êtr
des deux sexes, mâles et femelles, et quoique, par les qualité
dont ces esprits sont ornés, on pourrait presque les compar
aux anges, cependant ils n'ont pas, comme eux, de place a
ciel. « Ils ne ressemblent pas non plus à ces intelligences qu
les Platoniciens nommaient démons à cause de leur sagess
ils ne se rapprochent pas davantage des génies gardiens d
Romains, ni des vierges célestes du paradis des Houris; ma
les péris se balancent sur des nuages embaumés; ils vive
dans l'arc-en-ciel, et la pureté de leur nature rejette tou

(1) Des géants et des êtres monstrueux.

urriture grossière. L'odeur des fleurs leur suffit, et ils ne
ent que du parfum du jasmin et de la rose. Quoique la du-
de leur existence ne soit pas comparable avec la nôtre,
endant ils sont soumis à la loi commune de tous les mor-
(1). »

'els sont les génies que l'imagination des romanciers du
et du XIIIe siècle prirent pour modèles de ces fées brillantes
ls introduisirent dans les nombreux romans de Charlema-
, d'Arthus et d'Amadis. Walter-Scott et d'autres auteurs
endent que non-seulement les romanciers ont emprunté
Arabes leurs idées générales sur ces esprits, mais encore
ioms d'individus de cette espèce, et que la péri *Mergian-
ou*, célèbre dans les anciennes poésies persanes, figure
s les romans européens sous les noms différents de *Mour-
la Faye* (2), sœur du roi Arthus; d'*Urgande la déconnue*,
ectrice d'Amadis de Gaule, et de *fata Morgana*, de
ardo et de l'Arioste. Nous pensons néanmoins, comme Le-
d d'Aussi, que les fées introduites dans les romans de
'alerie, telles que Morgane, Viviane et la fée de Bourgo-
toutes trois élèves de Merlin, sont plutôt des magiciennes
des fées proprement dites. En effet, quoiqu'elles eussent à
s ordres tout l'enfer, et qu'il fût en leur pouvoir d'opérer
plus grands prodiges, elles ne possédaient point une puis-
:e qui leur fût propre, et elles n'étaient redoutables que
l'entremise des démons avec lesquels elles avaient com-
'ce. Ces êtres étaient le fruit de l'imagination des roman-
s, exaltée par la lecture des fables de l'Orient. Mais les au-
fées, les véritables *fatuæ* d'Œlius Donatus, étaient, comme
is l'avons déjà dit, des espèces de nymphes ou de divinités
possédaient en cette qualité un pouvoir particulier, indé-
idant de celui des démons. En général, elles étaient douces
bienfaisantes, ainsi que des divinités devaient être, et ne

(1) *Mélanges persans*, par Ouseley.
(2) La fée Morgane, Mourgue, Mourguein ou Morgain, comme l'appellent
anciens manuscrits, était sœur d'Arthus et élève de Merlin. Elle avait
amant le chevalier Guiomard, avec lequel elle fut surprise par la
e Genèvre.

se vengeaient que lorsqu'elles étaient offensées. Telles
sont représentées les charmantes fées bretonnes et norm
toujours jeunes et toujours belles, qui protégeaient princi
lement les beaux chevaliers et leur accordaient quelquefois l
plus précieuses faveurs ; ce sont elles qui jouent le princ
rôle dans les lais de Lanval et de Gruelan et dans tous c
de Marie de France. On conçoit combien de semblables h
toires devaient plaire à nos bons aïeux, à cette noblesse b
et galante, qui ne recherchait les occasions d'exposer sa
que pour acquérir de la gloire et pour se faire aimer des
mes. Aussi Gervais de Tilbury, le brave et galant maréc
du royaume d'Arles, nous assure-t-il que de son temps l
amants des fées ou *fades* étaient très-nombreux, et il déc
fort au long tous les détails de ces liaisons, comme s'il av
été quelquefois à portée d'en juger par lui-même (1).

Nous croyons donc qu'on doit distinguer deux sortes
fées dans la mythologie populaire du moyen-âge.

Les premières, telles que Morgane, Viviane, Mélusi
n'étaient que de puissantes magiciennes, imitations assez fidè
des Médées et des Circées de la mythologie païenne, dont l
attributions et le caractère avaient encore été rehaussés
tout l'éclat des fictions orientales. Ces personnages magiqu
étaient d'un grand effet dans les chroniques des romanciers
dans les contes des trouvères ; elles y remplissaient les princ
paux rôles et facilitaient puissamment l'introduction de ce
faits merveilleux, qui n'auraient pu s'accomplir sans l'assis
tance de leur pouvoir et sans celui de leurs enchantements. Ce
fées étaient peu connues du vulgaire : c'étaient les fées de
châteaux et les protectrices des maisons illustres, dont beau
coup se faisaient gloire de descendre.

Les autres fées, d'une origine toute gothique, s'étaient in-
troduites dans la Gaule sous le patronage des nymphes de
mythologies grecques et romaines, dont elles avaient ensuit
pris la place dans l'esprit du peuple des campagnes. Elle
avaient continué, comme leurs devancières, à présider au

(1) Voyez à ce sujet l'*Otia imperialia*.

rottes et aux fontaines ; les lieux qu'elles fréquen-
ent appelés et s'appellent encore les *grottes aux*
taines des fées, les *pierres des fées*, le *val des fées ;*
ıes avaient, dit-on, au lieu d'œil, un diamant lu-
milieu du front, qu'elles ôtaient pour boire dans
Celui qui en trouvait un était sûr d'être heureux
a vie ; d'autres changeaient en or et en diamant la
discret qui allait puiser à leur fontaine (1). Elles
nt quelquefois aux mortels sous la figure de peti-
lécrépites et difformes ; d'autres fois, sous celle de
ıes brillantes de parure et de beauté. Comme les
nityllides et les Parques des Grecs, ces fées prési-
naissance des enfants, et comme il y en avait de
s et de malfaisantes, on cherchait à les affriander en
mets délicats dans la chambre des nouvelles accou-
que par occasion, se trouvant tout près du lit de
es puissent le douer de quelques vertus merveil-
ıient aussi les fées des chaumières qui dansaient
air de lune sur les collines et sous les frais ombra-
ıt les traces formaient des cercles magiques sur
ée par leurs pieds légers. C'étaient elles encore,
se est devenue proverbiale, qui s'occupaient quel-
l'ombre mystérieuse des chênes des forêts de la
. broder les tissus précieux qu'elles destinaient à
uronnement de quelques princes qu'elles proté-
qu'elles devaient offrir en présent à quelques fil-
es, comme gage d'un heureux hyménée. Ces êtres
vivaient sous l'autorité d'une reine, qui les assem-
is chaque année, punissait celles qui avaient abusé
voir, et récompensait celles qui n'en avaient usé
otéger l'innocence. Ces divinités, dont les attribu-
uissance étaient extraordinaires, n'en étaient pas
tes à une loi bizarre, qui les condamnait à se mé-
r tous les ans, pendant un certain nombre de jours,
al, sous la forme duquel elles étaient exposées à

Hist. des superst., t. I, p. 2. Cambri, t. I, p. 175.

tous les hasards de sa condition et même à la mort. Enfin, ces fées dont nous venons de décrire l'origine, le caractère et les principales attributions, sont les mêmes dont les histoires merveilleuses, dit un spirituel écrivain, « étaient connues des bonnes et des nourrices, qui les racontaient aux petits enfants bien longtemps avant qu'il eût pris à Perrault la fantaisie d'en écrire quelques-unes et d'y coudre des moralités en vers (1). »

Ces contes ou histoires du temps passé, que Perrault a préservés de l'oubli en les attirant et les accommodant au goût de son siècle, se sont conservés jusqu'à nos jours dans toute leur simplicité gothique, parmi les paysans de la Westphalie, de la Hesse et chez les habitants de Padderborn, avec bien d'autres encore que l'on retrouve également en Danemarck, en Norwége et jusque dans la Pologne et la Servie.

L'auteur des lettres sur l'origine de la féerie ignorait sans doute cette confraternité de doctrines entre les *bonnes* et les *nourrices* du temps de Perrault et les habitants de l'Allemagne, lorsqu'il chercha à prouver que Perrault n'était pas l'inventeur des contes publiés sous son nom, sans néanmoins indiquer la source à laquelle il avait puisé.

Nous pensons bien que Perrault n'a point été chercher les contes qu'il nous a donnés chez les paysans de la Hesse et chez les habitants de Padderborn, par deux raisons bien simples : la première, c'est qu'il est très-probable que le savant académicien ne connaissait pas l'allemand, et qu'il ignorait lui-même sans doute l'existence de ces histoires en Allemagne ; et la seconde, c'est que ces vieux contes, au nombre desquels se trouvent tous ceux publiés par Perrault, étaient encore épars et pour ainsi dire inconnus parmi les habitants de quelques provinces de l'ancienne Germanie, chez lesquels ils s'étaient transmis oralement d'une génération à l'autre, jusqu'à l'année 1816, époque à laquelle MM. Grimm, de Berlin, eurent l'heureuse idée de les publier, après les avoir recueillis avec un zèle infatigable et un soin extrême, de la bouche même des paysans allemands.

(1) *Lettres sur la féerie*, p. 30.

Cette riche collection (1), de laquelle nous avons traduit elques histoires que nous insérons dans cet ouvrage, est s-intéressante et fournit une nouvelle preuve de l'ancienne abondante dispersion de ces joyeuses productions de l'imaation, coulant sans doute de quelque source féconde et stérieuse, à laquelle Slaves, Celtes, Scandinaves, Gerins et Kalmouks, chacun dans leurs différentes ramificas, ont puisé les plus anciennes leçons de leur instruction rale.

Mais, pour en revenir aux contes publiés par Perrault, ils raissent avoir été imités du *Pentamerone overo trattenento de li Piccerilles*, ouvrage publié à Naples dans les mières années du XVII[e] siècle, par Giov.-Battista Basile, près de vieilles histoires, très-répandues parmi les Napoins, ainsi que des *Notti piacevoli* de Straparola, publiées 1550. Les histoires contenues dans le *Pentamerone*, et i n'ont jamais été traduites dans aucune langue, ont la plus rfaite ressemblance avec celles recueillies en Allemagne r MM. Grimm et dont nous avons parlé plus haut. Mais les ntes des fées que l'on trouve dans les *Notti* n'y sont placés 'accidentellement et intercalés dans des histoires qui apparnnent, par le style et le sujet, à l'école classique italienne. *Pentamerone* est composé de morceaux originaux, et ıvrage de Straparola était probablement inconnu à son npilateur : il n'y a dans les deux ouvrages que deux morux communs à l'un et à l'autre.

Il nous semble néanmoins plus probable que les histoires nnées par Perrault étaient bien réellement des traditions les que les nourrices de son temps racontaient aux enfants, auxquelles on reconnaît facilement une origine commune c les récits de Straparola et ceux du *Pentamerone*, ainsi 'avec les histoires allemandes publiées par MM. Grimm; et peut supposer, avec juste raison, que ces traditions ont

1) Cette collection se compose de plusieurs ouvrages, dont l'un vient ìre traduit en français par M. Theil. Le *Kinder und hans marchen*, re ouvrage de la même collection, dans lequel se trouvent les histoires it nous parlons, n'a point encore été traduit.

dû passer le Rhin avec les soldats de Clovis, et
quelques siècles plus tard en Normandie, avec les g
de Rollo, tant il existe de ressemblance entre plusieurs
contes et les anciennes fables mythologiques des Scandi
et des Teutons.

Mais, quelle que soit la source à laquelle Perrault ait p
ses *Histoires du temps passé*, qu'il les ait imitées des au
italiens, ou qu'il les ait recueillies de la bouche des vie
femmes de son temps, il n'en est pas moins vrai qu'elles
beaucoup perdu de leur simplicité primitive. Est-ce la f
du temps, celle des nourrices ou celle de Perrault? C'e
que nous ne pouvons dire; mais, pour mettre le lecte
même de juger de cette altération, nous allons donner la
duction de quelques-unes de ces histoires qui ont le plus
rapport avec celles du conteur français. Nous commence
par *Ashputtel*, la *Cenerentola* du *Pentamerone* et
Cendrillon. Cette histoire, une des plus populaires dans
Hesse et le Zwehrn, l'est également dans le pays de G
et dans la Pologne : Schottky l'a même trouvée parmi
fables de la Servie.

Ashputtel.

« La femme d'un homme riche étant tombée malade
sentant sa fin approcher, appela près de son lit son uniq
enfant et lui dit : « Sois toujours bonne, ma fille, et n'oubl
pas que lorsque j'aurai quitté ce monde, je te verrai du h
du ciel et que je veillerai constamment sur toi. » Peu apr
cette excellente mère ferma les yeux et mourut. Elle fut
terrée dans le jardin, et la petite fille, qui continuait d'ê
bonne et obligeante pour tout le monde, allait tous les jo
pleurer sur sa tombe. Bientôt l'hiver vint et couvrit ce
tombe d'un beau tapis blanc; mais le soleil avait à peine eu
temps de faire fondre la neige, que déjà son père avait p
une autre épouse. Cette dernière avait deux filles, qu'el
amena avec elle : elles étaient jolies, mais elles possédaient u
mauvais cœur, et le temps des jours malheureux commen

bientôt pour la pauvre enfant : « Que fait dans le salon cette petite *bonne à rien*, dirent-elles ; ceux qui veulent manger du pain doivent d'abord apprendre à le gagner ; allez-vous en, souillon ! » En disant cela, la mère et ses deux filles lui ôtèrent ses beaux habillements, la revêtirent d'une vieille robe grise, lui rirent insolemment au nez et la chassèrent dans la cuisine.

» Là, elle était accablée de travail ; on la faisait lever avant le jour ; elle était obligée d'apporter le bois, d'allumer le feu, de faire la cuisine et de servir à table. Ses sœurs lui jouaient en outre toute sorte de mauvais tours et se moquaient d'elle à chaque instant. Le soir, lorsque la pauvre petite était bien fatiguée, elle n'avait pas même un lit pour se reposer ; elle était obligée de se coucher dans les cendres du foyer, et comme ses vêtements étaient toujours mal-propres et couverts de cendres, ses méchantes sœurs ne l'appelèrent plus que Cendrillon (Ashputtel).

» Un jour, le père, prêt à partir pour aller à une grande foire, demanda aux filles de sa nouvelle épouse ce qu'elles désiraient qu'il leur apportât à son retour : — De belles étoffes, dit l'une ; — des perles et des diamants, s'écria l'autre ! — Et toi, mon enfant, dit-il à sa fille, que t'apporterai-je ? — Apportez-moi, mon cher père, lui répondit-elle, la première branche qui touchera votre chapeau lorsque vous serez en route pour revenir. — Il acheta pour ses deux belles filles les riches étoffes, les perles et les diamants qu'elles avaient demandés ; et comme il traversait à cheval un beau taillis, une branche de coudrier toucha si fortement son chapeau, qu'elle faillit l'enlever de dessus sa tête ; le père la rompit, l'emporta avec lui et la donna ensuite à sa fille, lorsqu'il fut de retour chez lui. La pauvre enfant prit la branche et fut aussitôt la planter sur la tombe de sa mère ; puis elle pleura tant, tant, que la terre fut arrosée de ses larmes, que la branche repoussa et devint bientôt un joli coudrier. Elle allait trois fois le jour pleurer au pied de l'arbre qu'elle avait planté, et bientôt un petit oiseau vint y faire son nid. Ce petit oiseau causait avec elle et lui apportait tout ce qu'elle désirait.

» Or, il arriva que le roi du pays annonça une fête qui du-
rerait trois jours, pendant laquelle le prince son fils devait
choisir une épouse, parmi les personnes qui y assisteraient.
Les deux sœurs de Cendrillon y ayant été invitées, elles
l'appelèrent et lui dirent : — Allons! peignez-nous, bros
nos souliers et arrangez nos ceintures, car nous allons ce soi
danser au bal du roi. La pauvre petite obéit sans murmure
mais quand elle eut fini, ses larmes commencèrent à coul
car elle pensait qu'elle aurait bien du plaisir d'aller au
danser au bal du roi, et à la fin elle se hasarda à demand
à sa belle-mère de l'y conduire avec ses sœurs. — « Comment
Cendrillon, lui répondit-elle, vous qui n'avez pas une seul
robe à mettre et qui ne savez même pas danser, vous voul
aller au bal? vous n'y pensez donc pas. Et comme elle conti-
nuait ses instances, la méchante belle-mère lui promit de l
accorder ce qu'elle demandait, si elle pouvait, avant de
heures, ramasser une écuellée de pois qu'elle allait jet
dans les cendres. La pauvre enfant ne savait trop comm
faire ; enfin, elle se rendit dans le jardin, s'assit au pied d
coudrier et se mit à crier :

» Venez, venez, volez à travers les airs, tourterelles
linottes, merles, grives et pinsons, venez, venez, accour
vite à mon aide; venez, venez, venez. »

» Aussitôt deux tourterelles blanches vinrent se placer s
la fenêtre de la cuisine; elles furent bientôt suivies d'un
quantité prodigieuse de petits oiseaux, qui arrivèrent e
sautant et en gazouillant. Ils se mirent tous à l'ouvrage, ra
massant les pois avec leur bec et les mettant ensuite dan
l'écuelle; au bout d'une heure la besogne était finie et le
petits oiseaux s'envolèrent en chantant par la fenêtre. Cen-
drillon, pleine de joie, porta l'écuelle à sa mère, croyant bie
avoir gagné son procès; mais elle eut la douleur de la trou-
ver aussi inexorable que la première fois. Enfin, cette mé-
chante femme, feignant de se rendre à ses prières, lui promi
de nouveau de la conduire au bal, si elle parvenait à ramasse
dans une heure deux fois autant de pois qu'elle en avait déj
ramassé. Cendrillon réussit encore avec l'aide de ses petit

à remplir cette tâche difficile, mais elle essuya un second de la part de son envieuse marâtre, qui partit aussitôt la fête avec ses deux filles.

Quand Cendrillon se trouva seule, elle alla, bien cha- qu'elle était, s'asseoir près du tombeau de sa mère, et ora de nouveau l'assistance du bon petit oiseau. Celui-ci t aussitôt de l'arbre, et déposa aux pieds de la jeune fille ie une robe de drap d'or et d'argent, avec des pantoufles ie, parsemées de paillettes d'or. Elle s'habilla prompte- , et suivit de loin ses sœurs au bal ; mais Cendrillon était lle sous ces riches vêtements, que ses sœurs ne la recon- nt point lorsqu'elle entra, et qu'elles la prirent pour une esse étrangère. Elles ne pensèrent même pas une seule la pauvre Cendrillon, qu'elles croyaient bien certaine- assise en ce moment dans les cendres du foyer de la cui-

Le fils du roi, frappé de la beauté et des grâces de Cen- on, ne la quitta pas de toute la soirée, et dansa continuel- nt avec elle. Lorsque la nuit fut avancée, elle réussit à apper du bal, croyant n'être vue de personne. Cepen- , le prince, qui s'était aperçu de son départ, la suivit jus- la porte de la maison, qu'elle ferma précipitamment. Le ce, qui voulait absolument la connaître, attendit à cette le retour du père de Cendrillon, et lui dit qu'une belle inconnue, qui avait assisté à la fête, s'était cachée dans aison. On entra, et l'on ne trouva que la pauvre Cendril- assise, comme de coutume, au coin du foyer, et travail- à la lueur de sa petite lampe, car elle avait été bien vite oser ses riches vêtements au pied du coudrier, afin que gentil oiseau pût les emporter, et elle était venue s'asseoir milieu des cendres, après avoir repris sa petite robe grise.

Les deux jours suivants, Cendrillon, revêtue de robes ucoup plus belles que celle du premier jour, se rendit au l, où elle acheva de faire la conquête du fils du roi, auquel e sut encore échapper par son adresse, comme elle l'avait jà fait les jours précédents. Cependant, le troisième jour, le mit en quittant le bal tant de précipitation dans sa fuite,

qu'elle laissa tomber sur l'escalier une de ses belles panto[illegible]
d'or. Le prince la ramassa bien soigneusement, et le [illegible]
main, il fut trouver le roi son père, auquel il déclara [illegible]
voulait prendre pour épouse la personne qui pourrait ch[illegible]
ser cette pantoufle, qui était d'une petitesse vraiment extr[illegible]
dinaire.

» Lorsque les deux sœurs de Cendrillon apprirent cette [illegible]
velle, elles furent remplies de joie, car elles avaient de [illegible]
jolis pieds, et elles ne doutaient pas qu'elles ne puissent ch[illegible]
ser la pantoufle d'or. Mais toutes les ruses qu'elles employ[illegible]
à cet effet furent inutiles, et le fils du roi fut parfaite[illegible]
convaincu que la pantoufle d'or n'avait jamais apparte[illegible]
aucune d'elles (1).

» Cependant, le prince était désespéré, car il était ce[illegible]
que la belle personne qui avait fait une si vive impressio[illegible]
son cœur s'était réfugiée dans cette maison chaque fois q[illegible]
était parvenue à s'échapper du bal.

» — N'avez-vous pas une autre fille, dit-il au père de [illegible]
drillon?

» — Il n'y a plus ici, répondit celui-ci un peu confus[illegible]
la petite Cendrillon, la fille de ma première femme; m[illegible]
suis certain que ce n'est point la fiancée qui vous est dest[illegible]
car elle n'a point paru au bal de la cour.

» Néanmoins, le prince ordonna qu'elle parut devant [illegible]

» Non, non, dit la méchante belle-mère, elle est trop [illegible]
et n'oserait pas se montrer.

» Le prince, insistant pour qu'elle se présentât, la pa[illegible]
petite commença par laver bien proprement son visage [illegible]
mains, puis elle s'avança vers le fils du roi, en lui faisant [illegible]
gracieuse révérence. Ayant ensuite ôté de son pied gauc[illegible]
gros soulier qui le couvrait, elle chaussa aisément la pa[illegible]
fle, qui lui allait à merveille et comme si elle avait été [illegible]
pour elle.

» Alors le prince, s'approchant de la jeune fille, la reg[illegible]

(1) Nous avons omis beaucoup de détails dans l'analyse de cette his[illegible]
afin de l'abréger le plus possible.

ne attention, et la reconnut aussitôt pour la belle personne ec laquelle il avait dansé. « Voilà, s'écria-t-il tout joyeux, fiancée qui m'est destinée. »

» En entendant ces paroles, la méchante belle-mère et ses ux filles furent fort effrayées, et devinrent pâles de colère; is le fils du roi, prenant Cendrillon par la main, la fit nter sur son cheval, et la conduisit au palais de son père.

» Lorsqu'ils passèrent devant le tombeau de la mère de ndrillon, les petits oiseaux, perchés sur le coudrier qu'elle it planté, se mirent à chanter; la tourterelle blanche se a sur l'épaule droite de la belle fiancée, et la suivit ainsi palais du prince, qui devint bientôt l'époux de cette excel-te fille (1). »

Que l'on compare maintenant l'histoire allemande, simple racieuse, avec le conte que Perrault a revêtu de tout le clin-nt que pouvait enfanter l'imagination d'un écrivain qui ttait les Scudéri et les Chapelain au-dessus d'Homère! On ra dans la première une pieuse jeune fille qui vient pleu-r chaque jour sur la tombe de sa mère, dont l'esprit veille r elle du haut des cieux, soutient son courage dans le mal-ur, la protége contre les rigueurs d'une marâtre acharnée à tourmenter, et finit par lui faire trouver la récompense due a vertu. Il n'y est point question, comme dans le conte de rrault, de la *bonne coiffeuse qui dresse les cornettes à trois ngs, des mouches de la bonne faiseuse, du gros cocher à ustaches, et des laquais à grande livrées, de marraine fée le baguette magique;* tout s'y fait par l'intervention d'une ite colombe blanche, qui a fait son nid sur la branche du drier, dont la piété filiale s'est plu à orner la tombe d'une re et à l'arroser de ses larmes.

L'histoire allemande est une tradition fort ancienne, con-rvée par des gens simples, chez lesquels la vertu exerce en-re tout son empire pour servir d'exemple et de préceptes à irs enfants. Le conte de Perrault, recueilli au milieu d'une pulation plus frivole et moins vertueuse, a été rédigé par

1. *Kinder und hans marchen*, von B. Grimm, vol. I.

un poète courtisan, pour amuser les loisirs d'une p cesse (1).

On trouve dans le *Kiempe-Viser* une ballade danoise, d laquelle une mère, qui entend de son tombeau les plaint ses pauvres enfants maltraités par une marâtre, revient terre pour les assister (2).

Rollenhagen, poète satiriste du xvie siècle (3), parle, son *Fraschmaüseler*, de l'histoire de la pauvre dédai Ashputtel (Cendrillon), et Luther explique, au moyen de histoire, la dépendance dans laquelle était Abel de son Caïn. On trouve même dans quelques traditions scandin d'autres allusions également proverbiales.

La métamorphose de la citrouille en carrosse et des r souris en chevaux et en cocher, introduite dans le cont Perrault, se retrouve textuellement dans un ancien conte mand, intitulé : *Das Marchen Von Padde*, de la collectio MM. Grimm (4).

La pantoufle de Cendrillon rappelle à l'esprit celle de la meuse courtisane Rhodope, à laquelle la petitesse de pied valut jadis l'honneur de s'asseoir sur le trône d'Égyp comme reine et épouse du roi Psammetique (5).

Dornroschen (6).

Ce conte allemand très-connu, surtout dans la Hesse, celui que Perrault nous a donné sous le nom de *La Belle bois dormant*, et que l'on trouve également dans le *Penta rone* (vol. v). Voici l'histoire hessoise dans toute sa simplic germanique.

« Il était une fois un roi et une reine qui n'avaient poi

(1) Mademoiselle Elisabeth-Charlotte d'Orléans, sœur de Philippe, fut depuis le trop fameux régent. Elle était née le 13 septembre 1676, avait alors vingt ans ; elle épousa l'année suivante le duc de Lorraine.

(2) *Kiempe-Viser*, page 721.

(3) Rollenhagen est également auteur d'un petit poème épique dans goût de la *Batrachomyomachie* d'Homère.

(4) Vol. II, p. 97.

(5) Hérodote, II, p. 134.— Ovide, *Héroïde*, xv, v. 63.

(6) L'épine qui fait dormir ou la rose endormie.

enfants, et cela leur faisait beaucoup de peine. Or, il arriva 'un jour, tandis que la petite reine était à se promener sur bord d'une rivière, un petit poisson mit la tête hors de l'eau, lui dit : « Reine, votre désir sera exaucé, et vous aurez entôt une fille. »

» Ce que le petit poisson avait annoncé ne tarda point à se aliser ; la reine accoucha d'une princesse qui était si jolie, e le roi ne pouvait se lasser de la regarder ; il voulut donner e grande fête en l'honneur de sa naissance, et il eut soin d'y viter non-seulement tous ses parents, mais encore toutes les es de son royaume, afin qu'elles puissent être favorables au uveau-né. Cependant, comme il y avait treize fées dans ses ats, et que le roi n'avait que douze assiettes d'or à leur préter, il fut forcé *d'en laisser une sans l'inviter*. Les autres rent à la fête, et, après le repas, toutes firent un don à la ite princesse. L'une lui donna la vertu en partage, l'autre beauté, une autre les richesses, et ainsi de suite, de maère qu'elle fût douée de tout ce qu'il y a de plus désirable ns ce monde. Onze fées avaient déjà fait ainsi leur présent, sque la treizième, celle qui n'avait point été invitée et qui ait en grande colère, entra dans la salle du festin, où elle enait avec l'intention de se venger de l'affront qu'elle croyait voir reçu, et s'écria aussitôt : « Lorsque la princesse aura teint sa quinzième année, elle mourra de la piqûre d'un fuau. » Alors, la douzième fée, qui, fort heureusement n'ait point encore parlé, s'avança, et dit à son tour : « La prérction fatale s'accomplira ; cependant, comme je puis en doucir l'effet, la princesse ne mourra pas de sa blessure, mais elle dormira pendant cent ans. »

» Malgré ces prédictions, le roi conserva néanmoins toujours l'espoir de sauver sa chère enfant du danger qui la menaçait, l fit acheter tous les fuseaux que l'on put trouver dans le royaume, ordonna qu'ils soient brûlés, et prit toutes les autres précautions que sa tendresse put lui suggérer. En même temps, les dons des fées s'accomplissaient admirablement, car la princesse était si belle, si bonne et si sage, qu'elle était adorée de tout le monde.

» Or, il arriva que le jour même qu'elle atteignit sa qui
zième année, le roi et la reine furent obligés de s'absenter;
la princesse demeura seule au palais. Elle se mit à le parco
et à en visiter tous les appartements. Enfin, elle arriva à u
vieille tour, ayant un escalier fort étroit qui se terminait p
une petite porte. A cette porte, était une clef d'or, et à pei
la princesse l'eut-elle touchée, que la porte s'ouvrit d'e
même, et laissa voir une vieille dame qui filait sa quenou
« — Que faites-vous donc là, ma bonne mère, lui dit la pri
cesse, qui n'avait jamais vu filer de sa vie? — Je file, rép
dit la vieille en branlant la tête. — Comme cette petite ch
tourne joliment, reprit la princesse! et en même temps e
saisit le fuseau, et voulut imiter la vieille; mais à peine e
elle touché l'instrument fatal, que la prophétie s'accompli
sant, la jeune fille tomba sans connaissance sur le planch

« Cependant, la princesse n'était pas morte, elle était se
lement plongée dans un profond sommeil. Le roi et la rei
qui rentrèrent en ce moment, s'endormirent à l'instant mê
ainsi que toute la cour; les chevaux s'endormirent dans l'é
rie, les chiens dans la cour, les pigeons sur le toit et les mo
ches sur les murailles. Le feu même qui était dans le foy
cessa de jeter des flammes; le tourne-broche cessa de tourne
et la cuisinière qui tenait en ce moment un marmiton par le
cheveux, prête à lui donner un coup de poing sur l'oreill
en raison de quelque sottise qu'il avait faite, le lâcha et i
s'endormirent comme les autres. Tout demeura ainsi dans l
même état qu'au moment où la princesse s'était endormie.

» Une haie d'épines, extrêmement épaisse, poussa autou
du palais, et crût tellement chaque année en hauteur et e
épaisseur, qu'elle atteignit dans peu de temps le faîte des bâ
timents, dont les hautes tours ne pouvaient même plus s'ape
cevoir.

» On ne parla bientôt plus dans le monde que du *beau Bou
ton de Rose endormi*, car la princesse se nommait Bouton d
Rose, en raison de sa fraîcheur et de sa beauté.

» De temps à autre, il venait quelque jeune prince qui es
sayait de pénétrer dans le palais, à travers la haie d'épines

mais aucun ne put jamais y parvenir. Les pointes dont elle était armée les saisissaient et les retenaient comme l'eussent fait des mains de fer, et ils mouraient ainsi misérablement.

» Bien des années s'étaient déjà écoulées, lorsque le fils aîné d'un roi très-puissant, passant par ce royaume, apprit d'un vieillard l'histoire de la muraille d'épines, et comment elle environnait un palais superbe dans lequel était une princesse merveilleusement belle, qui y dormait avec toute sa cour. Le vieillard raconta également au jeune prince tout ce que son père lui avait appris concernant les malheureux qui avaient essayé de pénétrer dans le palais enchanté, et comment ils étaient péri au milieu des ronces et des épines. Mais rien ne put épouvanter le fils du roi, et il s'avança aussitôt vers la haie fatale, résolu d'exécuter son dessein.

» Heureusement pour ce courageux jeune homme, ce jour-là même finissait la centième année de sommeil de la princesse. Aussi, lorsqu'il s'approcha de l'endroit où était la haie d'épines, il ne vit à sa place que des bosquets couverts de fleurs, au milieu desquels il pénétra sans peine, et qui se refermèrent ensuite derrière lui. Quand il approcha du palais, tout y dormait encore; les chiens ronflaient dans la cour, les chevaux dans les écuries, et les pigeons, la tête cachée sous leur aile, dormaient profondément sur les toits. Lorsqu'il arriva dans l'intérieur des appartements, les mouches dormaient encore sur les murailles; la cuisinière avait encore la main levée pour frapper le marmiton, et la servante, assise dans un coin, tenait encore une poularde qu'elle était prête à plumer.

» Le plus grand silence régnait dans les vastes appartements que le prince parcourut; enfin, il parvint à la vieille tour, et ouvrit la porte de la petite chambre dans laquelle Bouton de Rose était endormie. Il fut tellement frappé de sa beauté, qu'il ne se lassait point de la contempler. Il se hasarda cependant à lui donner un léger baiser, comme s'il eût craint d'interrompre un sommeil qui lui permettait d'admirer tout à son aise cet objet ravissant. Mais à peine ses lèvres eurent-elles effleuré celles de la princesse, qu'elle s'éveilla et lui sourit avec grâce.

» Au même instant, le roi, la reine et toute la cour s'éveil-

...ent aussi et se regardèrent avec étonnement. Les chev... ...levèrent et hennirent; les chiens se mirent à sauter et ...oyer; les pigeons, sortant la tête de dessous l'aile, s'en... ...ent dans les champs; les mouches quittèrent la muraille ...bourdonnant; le feu se ralluma dans la cuisine, et le tourn... ...broche recommença à tourner; la cuisinière appliqua u... ...vigoureuse taloche sur l'oreille du marmiton, qui se mit a... ...sitôt à pleurer; la servante continua à plumer sa poular... ...enfin, tout reprit la vie et le mouvement dans ce palai... longtemps enchanté.

» Bientôt après, les noces de Bouton de Rose avec le je... prince furent célébrées avec une grande magnificence, et... vécurent heureux ensemble pendant un grand nombre d'... nées (1). »

Dans le conte de la Belle au bois dormant, tel que Perr... l'a écrit, tout, jusqu'au moment du réveil de la princesse... passe à peu près comme dans l'histoire allemande, aux dé... près, dont beaucoup révèlent des mœurs modernes (2); ... tout le reste est bien certainement de l'invention de Perra... Le départ du prince pour aller faire la guerre à son v... *l'empereur Cantalabute*; la vieille reine Ogresse qui ... manger à la *sauce Robert* la jeune reine, le petit Jour ... petite Aurore, ainsi que la grande cuve remplie de crapa... de vipères, de couleuvres et de serpents, dans laquelle ... méchante femme veut les faire jeter, ont été ajoutés par l'... vain français, pour accommoder son conte au goût des b... esprits de son siècle, qui n'auraient point admiré la sim... cité du conte allemand, auquel néanmoins MM. Grimm, ... cellents juges en pareille matière, ont assigné une origine ... trêmement ancienne, et auquel ils ont reconnu beaucou... rapports avec la vieille tradition scandinave de *la délivranc... Brynhilda* par Sigurd ou Sigurd-le-Léger, ainsi qu'elle ... racontée dans l'Edda de Sæmund. « Sigurd, le héros ...

(1) *Kinder und hans marchen*, von R. Grimm, t. I.

(2) Comme la petite chienne *pouffe*, *l'Eau de la reine de Hongrie* q... fait respirer à la princesse, *les Suisses du Palais* qui ont encore le... rouge en dormant, etc.

a (1), pénètre dans la forêt enchantée où repose endormie 'aillante Brynhilda, qu'Odin a touchée avec la branche *de ɪine qui endort* (2), pour venger la défaite du fier Hialmmar, auquel il avait promis la victoire, et que l'héroïne a ɪcu en combat singulier (3). »

a princesse du conte allemand, quoique conservant toures le nom de *Dorn Roschen* (Rose endormie), s'endort néanɪns après avoir été blessée par un fuseau; le conte italien, ɪeilli dans le *Pentamerone* de Giov.-Batista Basile (4), rapte de la même manière l'enchantement de la fille du roi.

: Comme le conte de Peau d'âne, dit l'auteur des *Lettres l'origine de la féerie*, est un des chefs-d'œuvre du genre, des mieux inventés, un des plus variés pour les événents, il est important de démontrer que Perrault n'en est ɪ l'auteur primitif, qu'il n'a fait que le mettre en vers, ɪme celui de Griselidis (5). »

Le spirituel écrivain que nous venons de citer a certainent déployé beaucoup d'érudition pour prouver à la belle ɪélie que Perrault n'avait point inventé la jolie fiction qu'il t en vers et publia en 1692, et qu'un anonyme écrivit en ose quelque temps après lui. En effet, La Fontaine avait jà dit seize ans avant l'apparition du conte de Perrault :

Si Peau d'âne m'était conté,
J'y prendrais un plaisir extrême.

qui prouverait au moins que ce conte a été fort connu avant te époque; mais ce qui le démontre encore davantage et ce e n'a pas dit l'auteur des *Lettres*, c'est qu'on le trouve tout tier dans les *Notti piacevoli* que Strapparola publia en 50 (6), ainsi que dans le *Pentamerone* de Giov.-Batista Ba-

1) Le *Volsunga*.
2) L'églantier. Voyez *Al deutsche walder*, t. I, p. 136.
3) *Herbert's miscellamy Poetry*, v. II, p. 23.
4) Vol. V.
5) Lettre IVe, p. 15.
6) Vol. I, p. 4.

sile, publié en 1602 (1), ouvrages dont le premier surtout n
pouvait être inconnu du savant académicien (Perrault).

Le conte de Peau d'âne, également très-répandu en Allemagne, est particulièrement populaire parmi les habitants de la Hesse et ceux de Paderbon. Le fond de l'histoire allemande est absolument le même que celui du conte français; les détails seuls sont différents; ils sont extrêmement variés dans la tradition teutonne, et présentent un intérêt non moins soutenu que dans le conte de Perrault. L'héroïne, au lieu d'être revêtue d'une peau d'âne, se couvre d'un manteau fait avec les fourrures d'un grand nombre d'animaux d'espèces diverses, et se nomme en conséquence *Allerlei-Rauls*. Nous croyons que le conte français est une imitation du conte allemand; cette opinion nous paraît d'autant mieux fondée, que l'épisode de l'âne qui fait des ducats d'or, ajouté par Perrault, est tout-à-fait d'origine germaine, et qu'on retrouve ce précieux animal, revêtu de la qualité qui le rend si cher à son maître, dans une histoire très-populaire en Allemagne, qui a pour titre : *Les trois frères* (Die drei brüder) (2).

Nous avons déjà fait remarquer (3) que *les Fées*, autre conte reproduit par Perrault, n'était qu'une très-pauvre imitation d'un fort joli conte allemand intitulé : *Fraü-holle* ou la dame Hollé. Tous les incidents du conte de *la Barbe-Bleue* se retrouvent dans plusieurs des histoires allemandes de la riche collection de MM. Grimm, principalement dans celle qui a pour titre : *Der raüber braütigam*, la fiancée du voleur. Ce dernier s'amusait aussi quelquefois à couper le cou à ses femmes, ainsi que le faisait le méchant Barbe-Bleue, dont on montre encore le château en Anjou, non loin du monastère de la Meilleraie (4).

On retrouve l'idée des *Souhaits ridicules* dans une histoire

(1) Vol. II, p. 6. Le conte est intitulé *Ll'orzo* dans le *Pentamerone*.

(2) Ce conte se trouve dans un ouvrage en deux volumes publié récemment par M. Albert-Ludwig Grimm, intitulé : *Lina's mahrchen buch*.

(3) Livre II, chap. I.

(4) Tous ces contes ont été recueillis, par MM. Grimm, de la bouche même des paysans allemands, et publiés dans le *Kinder und hans marchen*.

méranienne intitulée : *De fischer un sũne fraũ*, le pêcheur sa femme, histoire fort jolie et fort morale, dont les détails riés intéressent bien davantage le lecteur que cette vilaine ine de boudins du conte de Perrault. En voici un abrégé :

« Un pauvre pêcheur avait sauvé la vie à un génie des eaux, ors enchanté sous la forme d'un poisson qu'il avait pris dans n filet.

» Le pêcheur conta cette aventure à sa femme, qui le gronda ttement de n'avoir demandé au génie aucune récompense ur un aussi grand service.

» Le pauvre homme retourna donc au bord de la mer, et ant évoqué le génie, celui-ci apparut et demanda à son libérateur ce qu'il désirait : « Ma femme, dit le pêcheur, est iguée de vivre dans une pauvre cabane, et désire avoir une le petite maison. »

» Le génie lui accorda ce premier souhait; mais la femme nnuya bientôt de sa maison, et comme ses désirs étaient sans rnes, elle demanda d'abord un château, puis elle voulut être ine, puis empereur, puis pape. Enfin, cette malheureuse éature, poussée par la rage de l'ambition et de l'aveuglement, voulut être Dieu lui-même (*der liebe Gott*, le bon Dieu). is le génie, justement courroucé d'un tel blasphème, retira protection au pêcheur et à sa femme et les rendit aussi pauvres qu'ils étaient auparavant (1). »

Cette vieille histoire poméranienne acquit une nouvelle vogue en Allemagne à l'époque de la chute du grand conquérant es temps modernes, dont l'ambition démesurée était comparée par le bon peuple allemand à celle de la femme du pêcheur.

Les aventures du Petit-Poucet forment aussi le sujet de plusieurs contes allemands; on les retrouve également dans le *Pentamerone* et dans la collection des contes hongrois de Georges von Gaal. Les incidents de la première partie du conte le Perrault, tels que la conversation du bûcheron et de sa femme, les moyens que le petit espiègle emploie pour retrou-

(1) *Kinder und haus marchen*, von Brud. Grimm.

ver son chemin dans la forêt où ses parents l'avaient a
donné, sont absolument les mêmes que dans les contes a
mands de *Fondevogel* et *der liebste Roland* (1); mais dan
seconde partie, au lieu de l'ogre et des détails dégoûtants
meurtre des sept jeunes filles auxquelles leur père coupe
cou, les prenant pour les enfants du bûcheron, nous av
une vieille et méchante fée, qui mange aussi quelquefois
petits enfants, mais à laquelle Roland enlève pendant s
sommeil sa baguette magique qu'elle ne put lui repren
quoiqu'elle le poursuivit longtemps avec des bottes de s
lieues. Les aventures du petit Roland (liebste Roland) f
également le sujet de plusieurs ballades danoises, recueill
dans le *Kœmpe-viser*.

L'histoire du marquis de Carabas, dans le Chat botté, fo
une épisode du conte allemand *Koning-Droselbart* de la c
lection de MM. Grimm. Quant à l'histoire du Chat bo
lui-même, celle du petit Chaperon rouge et celle de Ri
à-la-Houpe, nous n'en avons trouvé aucune trace parmi
contes allemands recueillis jusqu'à ce jour.

Nous croyons que les ogres n'ont point été introduits d
les contes de fées avant le XIIe ou le XIIIe siècle; les histo
plus anciennes n'en font aucune mention. Un des plus vie
contes allemands, dans lequel on parle de ces monstres, « q
sentent la viande fraîche et qui aiment la chair humaine te
dre et savoureuse », est intitulé : *Der teufel mit den dr
golden haaren*, le diable aux trois cheveux d'or, mais l
noms d'*ogres*, d'*oïgours*, de *hiongnou* ou de *hongrois* ne
trouvent dans aucune de ces nombreuses histoires si popu
laires dans l'ancienne Germanie. Cependant, l'auteur des le
tres sur l'origine de la féerie pense « que les Hongrois, a
IXe siècle, sont les Oïgours (2), et, dans les écrits en langu
romane du XIIe et du XIIIe siècle, ce sont les ogres. Ouvrez, di
il, le dictionnaire de la langue romane, au mot *ogre*, et vou
y trouverez pour synonyme le mot *hongrois*. Il n'y a rien de

(1) *Kinder und hans marchen*, von Brud. Grimm.
(2) Tribu tartare qui vint s'établir en Hongrie.

s certain et de mieux prouvé que cette origine. Les courses Hongrois en Allemagne, en Italie et en France eurent lieu ncipalement dans le IXe siècle et vers le milieu du Xe, en ne temps que les incursions des Normands..... Le nom igours ou *ogre* devint synonyme d'homme féroce : la peur ifit des êtres hideux, redoutables et stupides, qui avaient n de chair humaine. C'est alors que les conteurs de profes-n, et après eux les bonnes vieilles et les nourrices, employè-nt dans leurs fictions les ogres au lieu des loups et des tigres, mme le principal ressort de terreur (1). »

ans adopter entièrement cette origine attribuée aux ogres s les contes populaires, nous croyons néanmoins que chez ites les nations de l'Europe ces ogres, ces grands hommes s et cruels dont l'idée poursuivait les enfants et les ef-ait jusque sur le sein de leurs mères, avaient sans doute les guerriers redoutés des temps précédents, et qu'on a bien pu épouvanter les enfants au Xe siècle, en les me-nt des Oïgours, comme on pourrait le faire au XIXe en parlant des Cosaques. *Cata melindo*, prenez garde à indo, disaient les femmes maures à leurs enfants (2) ! La e et la terreur avaient déjà transformé en un monstre ef-yable le chevalier castillan aux yeux des Sarrazins, long-ps avant que ce peuple eût été chassé de l'Andalousie ; et roi des Huns, le farouche Attila, était représenté comme ogre sanguinaire aux enfants des Gaulois, épouvantés de ravages, plusieurs siècles avant que la tribu tartare des ours vînt s'établir dans la Hongrie.

Le même auteur que nous avons déjà cité pense également parmi les contes recueillis par Perrault « on doit ranger au mbre des plus anciens *le petit Chaperon-Rouge*, très-sim-e d'invention, et où le loup est le moyen de terreur ; *Peau âne* et *la terrible Barbe-Bleue* seraient placés dans la même

(1) *Lettres sur l'origine de la féerie*, p. 169.
(2) « Avia un infanzon que era sobrino de don Lorenzo Xuares quel Lla-aron *Inclen Rodriguez Gallinato*. Tomaron del tan gran miedo los moros, e quando algun nino Elorava, dicienle, cata Melindo ! — (*Cronica géné-l.* — Article du siége d'Huesca).

catégorie, tandis que *la Belle au bois dormant*, où ogresse veut manger ses propres petits enfants et même le malin *Chat botté*, qui parvient à manger un ogre ; l'ad ble *Petit-Poucet*, où l'ogre est un si puissant ressort térêt, auraient été composés ou du moins modifiés forme où nous les avons dans le XIIe et le XIIIe siècle. ogres ne figurent pas dans *Cendrillon et Riquet-à-la-Ho* ces contes doivent aussi être rangés dans la classe des anciens ; mais plusieurs circonstances qui retracent des modernes nous prouvent que ce sont ceux qui ont subi le d'altération, soit qu'ils aient ainsi été changés par tradi soit qu'en effet Perrault, en les écrivant, y ait ajouté que dans les autres des détails de son invention (1). »

Comme nous n'admettons pas l'origine française qu' voulu donner à *tous* les contes de Perrault, et que nous sidérons ceux que cet auteur a publiés comme ayant été *rangés* par lui, en se servant de plusieurs traditions laires étrangères au sujet principal, nous ne pouvons ad tre la classification proposée par l'auteur des *Lettres* *féerie*. En effet, nous ne croyons pas, par exemple, parce qu'on trouve une ogresse dans la Belle au bois dorm on doive, par cette raison, ranger ce conte parmi les *anciens* de ceux recueillis par Perrault, puisque cette og ne se retrouve ni dans le conte italien inséré dans le *Pen merone*, recueil déjà plus ancien de près d'un siècle de de l'écrivain français (2), ni dans le conte allemand, nous paraît être l'original dont les deux autres ne sont des imitations plus ou moins altérées. Nous pensons cette ogresse, ainsi que tous les autres mangeurs de ch humaine que l'on rencontre dans les contes de Perrault (3), de l'invention de ce dernier, ou du moins qu'ils y ont été

(1) *Origine de la féerie*, page 177.

(2) Le *Pentamerone* parut en 1602, et les contes de Perrault furent bliés en 1696.

(3) L'histoire de la belle-mère qui veut manger ses petits enfants, quels le cuisinier substitue un chevreau, est celle de la comtesse Bray que l'on raconte en Auvergne; elle habitait le château de Pont-Gibaut, sa mémoire est encore en exécration dans cet endroit.

duits à une époque récente et bien postérieure à celle à
elle ces mêmes contes ont été importés dans la Gaule par
Francs ou par les Normands, peut-être par tous deux;
, malgré l'autorité, très-respectable sans doute, de M. le
on de Walknaer, nous n'en persistons pas moins à regar-
r ces contes comme étant d'origine purement teutonique et
dinave, ce que nous croyons du reste avoir suffisamment
uvé.

L'opinion qui attribue aux bardes ou poètes bretons l'inven-
n des contes de fées ne nous paraît pas plus soutenable que
e qui donne pour *grands' mères* à toutes les fées de l'Europe
neuf prêtresses de la petite île de Sein, située sur la côte
l'Armorique. Les savantes dissertations de MM. Ampère et
riel ont réduit, nous le croyons, à sa juste valeur la part
ucoup trop grande que l'on avait assignée aux bardes ar-
ricains dans les anciennes productions poétiques. Les su-
des lais de Marie de France, dans lesquels on retrouve
vent des fictions qui se rattachent à la féerie, ont été, dit-
, pris dans d'anciens lais bretons (1). Nous avons à cet
rd le témoignage de Marie elle-même; mais est-il bien
tain qu'elle ait dit la vérité, et ces mêmes lais qu'elle dit
e venus de Bretagne en Normandie n'avaient-ils pas passé
érieurement de Normandie en Bretagne? Ce qui paraît
utant plus probable, que les croyances populaires qu'on
encontre sont plutôt scandinaves que celtiques.

Mais, en admettant même que les bardes bretons soient
llement les auteurs de toutes les productions qu'on leur at-
bue, quoiqu'il ne reste pas un seul morceau en langue bre-
nne de tous leurs prétendus ouvrages, peut-on réellement
conclure que des fictions, que l'on retrouve sous la même
me en Allemagne, en Danemarck, en Norwége, en Ecosse,
n Pologne, en Servie, et dont quelques-unes mêmes existent
core chez les Tartares Kalmouks et chez d'autres peuples de
Asie, ont jadis pris naissance dans une province reculée de
a Gaule, pour se répandre ensuite dans tout l'ancien conti-

(1) *Lied* lai, du latin barbare *Leudus*, a une origine germanique.

nent, parce que, dans cette province, la croyance aux fée
fort ancienne, et qu'elle subsiste encore de nos jours parmi
habitants, les plus superstitieux de toute la France, et d
quelques-uns même prétendent descendre de ces fabule
divinités? Nous ne croyons pas qu'une telle opinion puisse
sérieusement discutée et raisonnablement soutenue par p
sonne. La forêt de Bréchéliant était, dit-on, la résidence
fées bretonnes, et Gauthier de Metzs décrit fort au long
merveilles de ce lieu enchanté. Mais tout nous prouve qu
croyance aux fées était répandue dans toute la France de
un grand nombre de siècles, et qu'elle n'a jamais été parti
lière à la Bretagne. Gervais de Tilbury, qui écrivait au xi
cle ses *Otia imperalia* sur les bords du Rhône, donne les
grands détails sur les fées, qu'il appelle *fades* ou *fadas*, co
on les nomme encore dans tout le midi de la France, où
trouve des grottes, des cavernes et des forêts dont on rac
tait autrefois des merveilles non moins grandes que celles
la forêt de Bréchéliant.

Les habitants de la Marche, chez qui les fées portent
nom de *féas*, montrent, près de Dorat, un grand nombre
rochers blancs qu'ils croient encore être la demeure des f
La caverne du Cluzeau, en Périgord, jouissait d'une rép
tion au moins égale à celle de la forêt bretonne. Elle éta
résidence des fées, et on croyait qu'elle s'étendait sous t
jusqu'à cinq ou six lieues; on assurait même qu'il y co
des ruisseaux au milieu de belles salles et de chambres pav
à la mosaïque, avec des autels et des peintures en plusie
endroits. Enfin, les habitants des trois quarts de la France
le cédaient en rien aux Bretons, il y a à peine un demi-siè
en tout ce qui concernait la croyance aux fées, aux lou
garous et aux sorciers.

Le même auteur, qui veut absolument que les fées soi
d'origine bretonne, n'a pu néanmoins, comme il nous l'a
prend lui-même, trouver, parmi tout ce qui nous reste d
ouvrages attribués aux anciens bardes bretons, rien qui res
semblât le moins du monde à nos contes de fées; mais les Ga
lois et les Bretons ayant la même origine, c'est dans le pay

qu'il prétend retrouver le type primitif du recueil de
; de fées, et voici à quelle occasion :

publié récemment dans le pays de Galles, dit cet
a recueil qui a pour titre : *Mabinogion*, mot gaulois
ie : *Contes pour la jeunesse ou l'enfance*. Ce recueil,
ns la langue originale, contient, entre autres his-
lle de *Pwill*, prince de Dymed; celle de *Bran-le-*
e de *Manawydon* et celle de *Math*, fils de *Mathonwy*.
e que renferment toutes ces histoires, et je ne sache
es aient été traduites en aucune autre langue mo-
ais *il est certain*, d'après l'assertion d'un savant an-
s-versé dans la langue et la littérature galloise, que
du *Mabinogion* sont des contes de nourrices : c'est
ce savant les qualifie. Il prétend que ces histoires ou
nt les lais bretons, si souvent cités par les trou-
.... Quant à moi, *je n'hésite pas à reconnaître dans*
gion *le type primitif de nos contes de fées*, et il
nable que les Bretons, de même que les Gallois, ont
leur *Mabinogion ;* mais les trouvères dédaignèrent
sitions puériles, et ils s'attachèrent de préférence à
ges moins vulgaires (1). »

ensons qu'il y aurait bien quelques petites choses à
e recueil de contes de nourrices gallois, récemment
u'un savant anglais déclare être les lais bretons, si
ités par les trouvères. Mais comme nous nous trou-
e moment dans la même position que l'auteur que
ns de citer, et que nous *ignorons* comme lui ce que
nt ces histoires, nous croyons devoir en prendre
nce *avant de reconnaître*, comme l'a fait le savant
ien, dans le *Mabinogion gallois*, *le type primitif de*
s de fées, et personne ne blâmera sans doute notre
à cet égard.

vons considéré les fées comme étant un mélange de
s greco-romaines, celtiques et scandinaves, et nous
avoir donné les preuves les plus évidentes à l'appui

es sur l'origine de la féerie, p. 155, par M. Walknaer.

de notre opinion. Nous allons maintenant faire voir que l
peut facilement encore reconnaître le type primitif de ces
verses croyances dans quelques provinces de France, se
qu'elles sont habitées par les descendants des Celtes ou
ceux des Normands, ou qu'elles ont été plus longtemps
plus complètement soumises à la domination romaine.

Dans le midi de la France, le culte des fées ressembl
celui qu'on rendait autrefois aux nymphes et aux autres
vinités païennes. On parle, dans la *Légende provençal
Saint-Armantaire* (1), de la fée Esterelle et de ses sacri
teurs, qui donnaient à boire quelques breuvages encha
aux femmes stériles pour les rendre fécondes, ainsi que d
pierre appelée *la lanza de la fada*, où l'on faisait des s
fices à cette espèce de divinité. Les grottes, les fontain
les montagnes (2) sont les lieux qui leur étaient consac
qu'elles hantaient principalement. Cette teinte de pagan
est encore plus sensible, ainsi que nous le verrons, da
superstitions populaires des Italiens.

La Saintonge est une des provinces de France où le
des divinités païennes était le plus répandu ; il paraît n
que celui d'Isis était en honneur chez les *Santones*, car
trouvé à Saintes plusieurs idoles égyptiennes et le tom
d'une prêtresse isiaque. Les habitants de la Saintonge ont
lement conservé un grand nombre d'usages et de préjug
remontent à la plus haute antiquité, et dont beaucoup s
tachent aux superstitions du paganisme. Aussi leurs cr
ces sur les fées ont-elles la plus complète ressemblance
celles qu'on retrouve encore chez les Grecs modernes, q
revêtu ces divinités d'une partie des attributions des fill
destin (3). Les paysans saintongeois croient ferme
l'existence des fées, qu'ils nomment *Fades* et *Bonnes F
dières*, parce qu'ils supposent qu'elles portent toujours

(1) Cette légende fut composée vers l'an 1300, par Raymond Fe
gentilhomme provençal.

(2) La grotte des fées, près de Gange, en Languedoc ; le puits des l
au bas de la colline de Roche de Beaune, en Auvergne ; la montagne de
près de Saintes, etc., etc.

(3) Les trois Parques.

le; ils prétendent qu'on les voit errer la nuit dans les
ıes, au clair de la lune, sous la forme de vieilles fem-
inairement au nombre de *trois*. Ils leur attribuent le
de prédire l'avenir et celui de jeter des sorts. Les gens
ʒes disent les avoir vues souvent assises en groupes au-
ʃuelques fontaines solitaires, filant leurs quenouilles
de robes d'une éclatante blancheur. C'est surtout sur
de la Charente, dans les grottes de La Roche-Cour-
Saint-Savinien et des Arcevaux qu'ont principale-
ı les apparitions de ces êtres surnaturels (1).
ıutre côté, on retrouve toutes les fictions gothiques
fes et les nains dans les croyances actuelles des habi-
la Normandie, concernant les fées. Suivant l'opinion
:, ces demi-divinités étaient beaucoup plus nombreu-
'ois dans cette province qu'elles ne le sont aujourd'hui.
ıands les représentent comme des créatures célestes
ıèce naine; comme le peuple nain du Hartz, elles
de petites cavernes assez multipliées dans les rochers,
nomme *Chambres aux fées*; elles se cachent pendant
ıns les interstices des pierres et près des fontaines so-
ıù elles lavent leur linge pendant la nuit. Les fées
es sont bienfaisantes, et se plaisent à rendre service,
u'on soit discret à leur égard. Elles emploient, sou-
i, pour leurs besoins particuliers, les harnais et les
des fermiers; elles aiment aussi à courir sur le cou
ıux, dont les crins noués forment leurs étriers. Mais
s *Elves* du Nord, dont parle Olaus-Magnus, et les
e l'Angleterre et de l'Écosse, le plus grand plaisir
e la Normandie est de danser la nuit dans des lieux
ıù l'on trouve sur le gazon les traces de leurs danses
s :

> They in their course make the round
> In meadows and in marshes ground
> Of them so called the fairy ground (2).

ire statistique du département de la Charente-Inférieure, tiquités de la ville de Saintes et du département de la Cha-ɛure, par le baron Chaudruc de Crazannes, 1820.
s tracent dans leurs jeux des cercles sur l'herbe et dans les ma

Enfin, il existe peu de provinces en France où la croya
à ces êtres surnaturels se soit conservée plus que dans l'a
cienne Arvernie. A la Bourboule, près du Mont-d'Or, u
roche de fées attire l'attention des personnes qui visitent l
eaux minérales de cette localité. C'est un rocher de granit, sit
à une petite distance de la Dordogne, dont la surface est pl
et légèrement inclinée du côté opposé à la rivière. Les cavi
que l'on aperçoit à cette surface sont attribuées à des fées, q
avaient autrefois pris ce pays sous leur protection ; elles étai
bonnes, aimables, et avaient rendu de grands services, e
coupant le rocher, afin de donner issue aux eaux que ce
digue retenaient captives et qui formaient un lac de la Bou
boule. Par ce moyen, la vallée devint cultivée ; on y étab
de belles prairies, et les eaux thermales qui se perdaient da
le lac devinrent visibles et furent recueillies. Les fées ens
gnèrent aux habitants leurs propriétés, et l'on assure mê
qu'elles y prirent des bains. Outre ces bienfaits, elles pro
geaient encore les environs contre les excursions du célèb
routier Aimerigot Marcel, qui occupait, au XIVe siècle, le ch
teau de la Roche-Vendaix, et qui étendait partout ses ra
vages.

Un jour pourtant, en mémoire d'un événement heur
que l'on ne raconte pas, les fées, retirées sur leur rocher, ch
taient en buvant de la bière et en mangeant une omelett
lorsqu'elles furent surprises par Aimerigot, qui les avait ap
çues de Vendeix, et qui vint, en toute hâte, s'emparer du lo
cal où elles se trouvaient. Les fées n'eurent que le temps d
s'échapper par des moyens qui leur étaient connus, et elle
abandonnèrent définitivement le pays, où elles avaient ré
pandu de si grands bienfaits.

Dans la partie orientale de l'Auvergne, que l'on nomme le Livradois, les anciens racontent que la plaine ne formait autrefois qu'un grand lac, si profond, que les montagnes environnantes baignaient leurs sommets dans ses eaux. Ils disent que l'on voyait, il n'y a pas longtemps encore, des anneaux scellés aux roches granitiques sur lesquelles s'élèvent, d'un côté, Cornillon, et, de l'autre, Clavelier et Mont-Ravel, qu

it destinés à attacher les barques (1). Suivant la même ion, on avait fait sauter, au moyen de mines chargées à re, les gigantesques rochers de la Tour-Goyon. Au mo- où le lac fut débondé, il produisit un torrent furieux, ıtraîna tout ce qu'il rencontra. Ce fut à cette occasion s habitants se brouillèrent à mort avec les *fades* ou fées ys. En brisant et retournant tous ces rochers, les ou- étaient arrivés jusqu'aux cavernes profondes où habi- les fades; ils avaient ainsi profané leurs retraites mys- ses et enlevé nombre de leurs enfants. Un beau matin, se venger, elles enlevèrent à leur tour tous les nouveaux- ırétiens des environs, et elles répondaient aux supplica- des mères éplorées :

Randa nou noutri fadou,
Vou randren voutri saladou (2).

ce fut bien de promettre l'échange; mais lorsque les fades ırent sur les lèvres de leurs nourrissons le sel baptismal, elles les virent faire le signe de la croix, elles connurent en avait fait des chrétiens, et qu'ils étaient *défadés*. les repoussèrent durement et les déposèrent bien vite sur :hers, sur les branches d'arbres, et s'enfuirent, en pous- es cris aigus, cacher leur honte et leur malheur dans :hers de Morel et dans les profondeurs redoutées de La- . Les enfants des fées furent repris et soignés par les :s du pays, et plus tard même ils se marièrent avec les les habitants.

'ne tradition semblable existe également à l'égard de la Limagne, ncien nom *Lemane*, au neutre, signifie, selon quelques-uns, un on d'autres, une plaine cultivée. Je crois ce nom dérivé de *Leman en*, terme encore usité dans les langues du Nord pour exprimer un ersé par un fleuve, comme celui de Genève, dont le nom est *Le-* 'est, je crois, dans ce sens que Grégoire de Tours appelle la Lima- *mane Arvernorum*, le Leman, le lac des Arvernes, quoique le lac sistât plus de son temps.

'adou, enfant de fée; *saladou*, enfant *salé*, enfant baptisé.

Que de choses nous aurions encore à dire sur ce sujet in
ressant de nos fictions populaires! Mais nous bornerons ici
citations, pensant avoir suffisamment établi l'origine de
féerie en France, et avoir donné à l'appui de notre opin
des preuves tellement évidentes, que nous les croyons à l'a
de toute contradiction sérieuse.

Nous allons maintenant jeter un coup-d'œil rapide sur
fictions populaires de l'Italie, pour traiter ensuite avec de
grands détails celles de l'ancienne Germanie, dans lesqu
nous aurons à signaler plus d'un trait de ressemblance a
les nôtres.

Les fictions populaires des Celtes sont remplies d'ima
vives et poétiques; elles le sont également parmi les nat
chez lesquelles le sang teuton prédomine encore. Il n'en
pas ainsi sous le climat heureux du midi de l'Europe, où l
lien salit toutes ses histoires populaires par des bouffonne
et des obscénités sans nombre.

Deux recueils assez volumineux contiennent toutes les
toires concernant les fées et les autres fictions populaires
Italiens.

Le premier de ces recueils fut, comme nous l'avons déjà
servé, publié en 1550, par Straparola, sous le titre de *Notti*
ceroli. Presque toutes les histoires de féerie racontées dan
ouvrage ont une teinte remarquable d'orientalisme (1).
principaux personnages y sont choisis parmi les habitants
Péristan; cependant, ils y conservent rarement l'éléganc
la beauté des mœurs et de la langue asiatique.

Mais ce qu'il y a de fort remarquable, c'est que plusi
de ces histoires orientales, recueillies par l'auteur italien,
également populaires dans la Hesse, la Westphalie et
d'autres parties de l'Allemagne (2).

L'autre recueil, plus complet et plus volumineux que c

(1) Particulièrement celles racontées t. iv, p. 5, et vii, p. 5.

(2) Une d'elles, insérée dans le viie volume, p. 5, et qui se trouve é
ment dans le *Pentamerone* sous le titre *De li cinco figlie* (v. 1. vi) et
le livre persan intitulé *Thuti nameh*, est très-connue à Paderborn
celui *Die vier kunstreichen brüder*, les trois frères rusés.

Straparola, fut publié dans les premières années du XVIIe
cle, par Giovan-Battista Basile, sous le nom pseudonyme
gian alesso abatutis; c'est le *Pentamerone overo tratte-
iento de li picerille*, dont nous avons déjà parlé. Cet ou-
ge a, dit-on, été compilé dans les vieilles histoires du peu-
e de Naples.

e semble-t-il pas bien singulier que les histoires populaires
Napolitains, dont le recueil n'est connu des étrangers que
uis fort peu de temps, et qui n'a jamais été traduit dans
une langue, aient la plus exacte ressemblance avec celles
Allemands? Quelques-unes de ces histoires, qui sont
i populaires en Allemagne qu'en Italie, sont également
–répandues chez les Arabes et chez les Tartares kal-
uks (1).

près avoir été tant de fois envahie par les Barbares, il était
urel que l'Italie eût une mythologie populaire qui se res-
tît du séjour qu'avaient fait chez elle les hordes conqué-
tes, qui, depuis les Huns jusqu'aux Normands, vinrent y
rcer leurs ravages, poussés par la soif du pillage ou par le
entiment d'anciennes injures.

Les seuls de ces conquérants qui s'établirent en Italie furent
Lombards, originaires de la Scandinavie, qui demeuraient
Ier siècle parmi les nations suéviques de la Germanie, et les
rmands, peuple ayant la même origine que les Lombards,
nt les princes régnèrent longtemps à Naples et en Sicile.

Ces Scandinaves apportèrent avec eux en Italie non-seule-
ent les traditions mythologiques de leurs ancêtres, mais les
mbards y mêlèrent encore celles qu'ils avaient recueillies
dant le long séjour qu'ils firent parmi les nations suèves
e la Germanie.

Les croisés apportèrent à leur tour de nouvelles traditions
t embellirent la mythologie populaire de l'Italie de toutes les

(1) Par exemple, le conte allemand *Die truen thiare* (les animaux re-
onnaissants), recueilli dans les campagnes de Schwalmgegend, en Hesse;
lui de *la scarafone*, *lo sorece* et *lo grillo*, du *Pentamerone*, vol. III, p. 5,
e retrouvent également dans une collection de fables très-répandues chez
s Tartares kalmouks sous le nom de la relation de *Ssidi Kurr*.

fictions merveilleuses qu'ils avaient pu retenir pendant l
séjour chez les peuples de l'Orient.

Telle fut l'origine de ce mélange de fictions païennes, sc
dinaves, teutonnes et orientales, qu'on remarque dans les l
toires populaires des peuples de l'Italie et particulièrem
dans celles des Napolitains.

Voilà pourquoi les histoires que l'on raconte encore auj
d'hui dans la Westphalie, la Hesse et dans tout le pays ha
anciennement par les nations suéviques, sont également
contées de nos jours chez les peuples qui vivent sous le l
ciel de l'Italie, et dont le caractère, la religion, les mœurs
habitudes et les préjugés mêmes sont si différents de c
des habitants des bords de l'Elbe et du Veser.

On trouve aussi dans le *Pentamerone* toutes les histoires
Perrault compila et arrangea au goût de son siècle, qu'
voulu nous donner depuis comme étant d'origine toute f
çaise (1) ; paradoxe insoutenable, qui est complétement dé
par les documents historiques et les autres preuves qu'on
lui opposer.

Mais malheureusement dans ces traditions précieuses,
cueillies par Basile et par Straparola, on ne retrouve pas
pureté d'idées, de mœurs et de langage qu'a su leur con
ver la tradition orale chez les paysans de la Germanie
mauvais goût, les obscénités et les bouffonneries renden
agréables fictions presque méconnaissables. Le *Pentame*
est écrit entièrement dans le dialecte napolitain, qui n'est p
un jargon, comme l'appellent à tort les Toscans, mais qui
cultivé à une période beaucoup plus reculée que le *volga*
lustre de la Toscane. La narration qui sert de lien à ces
toires fut inventée par Basile lui-même ; elles sont racon
avec une bizarrerie caractéristique par dix des plus vi
femmes de la ville de Naples, qui passaient pour avoir le

(1) *Origine de la féerie*, lettre VIII, p. 42. (Voici les titres des cont
Perrault dans les traditions allemandes et italiennes : *Ashputtel*, *la C*
rentola, Cendrillon. — *Allerlei-Rauch*, *Llorza*, Peau d'âne. — *Dorn*
chen, la Belle au bois dormant ; elle est aussi dans le *Pentamerone*. —
Superbia Castigata, la Belle et la Bête.)

volubilité dans la langue, savoir : *Zoza Scioffata*, *Cecca* *orta*, *Meneca Vozzolosa*, *Tolla Nasata*, *Popa Scartallata*, *tonella Vavosa*, *Ciulla Mossata*, *Paola Sgargiata*, *Ciom-ella Zellosa* et *Giacova Squacquarata*, dénominations et thètes aussi expressives pour des oreilles napolitaines que vaient l'être jadis pour celles des Grecs les noms les plus monieux des naïades d'Homère.

Le *Pentamerone* est un de ces ouvrages nationaux dont iginalité ne peut se rendre par la traduction; Basile y rit y gesticule en même temps. Ses histoires ressemblent aux cours d'un conteur de la *Piazza*, s'adressant à un auditoire mbreux de grands enfants demi-nus et de lazaronis se auffant au soleil.

Arlotto, prêtre florentin, qui vivait dans le xve siècle, a pu-ié, sous le nom de *Facezie favole e motti*, un recueil dans le-el on trouve aussi quelques traditions populaires communes à férentes nations. L'un de ces contes, très-répandu en Alle-gne et en Angleterre, a été retrouvé récemment jusque ns l'Inde par M. Morrier; c'est l'histoire très-populaire de hittington et de son chat, dont les Anglais s'étaient empa-s sans plus de façons qu'ils n'ont coutume d'en faire pour ppproprier tout ce qui leur convient en littérature comme en litique. Ils en ont composé sous ce titre un conte presque tional, dans lequel ils ont introduit leurs rois Edouard III Henri V, ainsi que la bataille d'Azincourt. L'auteur inconnu i arrangea ainsi cette histoire au goût peu délicat du peuple glais, et qui éleva Whittington à la dignité de lord maire e Londres et à celle de chevalier, assure fort sérieusement s lecteurs que, jusqu'à l'année 1780, on voyait au-dessus e la porte de Newgate la figure sculptée en pierre de son hé-os, ayant dans ses bras le chat qui fit sa fortune.

Mais avant la naissance du premier lord maire, le joyeux rêtre Arlotto avait déjà décrit les aventures attribuées à Whittington comme étant arrivées à un marchand genévois; es Allemands racontaient bien longtemps avant le règne d'E-louard III celles *Dei drei Gluckskinder*; et puisque cette his-oire a été retrouvée dernièrement dans l'Inde, il est probable

qu'elle y était connue avant le règne d'Henri V et la bat
d'Azincourt.

Ainsi donc, si jamais les Anglais étaient obligés de resti
tous les plagiats littéraires qu'ils ont faits aux autres natio
il ne leur resterait pas même l'histoire *nationale* de Wh
tington et de son chat (1).

Comme l'observe Walter-Scott, c'est surtout en Italie
ces traditions ont conservé le plus de traces de la mytho
antique; aussi, pas plus tard que l'année 1536, Vulcain
vingt de ses cyclopes se présenta, dit-on, tout à coup à un
gociant espagnol, voyageant la nuit dans les forêts de la Si
Cette apparition fut suivie d'une épouvantable éruptio
l'Etna (2).

On doit également remarquer que les noms des êtres sur
turels employés par les poètes romantiques italiens ont
subi quelque altération : les attributions sont restées les
mes; et si nous comparons les métamorphoses de Protée e
Vertumne, la description du palais de Thétis et de l'île
Calypso, avec celle des jardins de Falérine, d'Alcine et d'
mide, nous remarquerons sans doute qu'il n'existe pas e
elles une différence bien remarquable.

On retrouve dans les amours de l'Aurore et de Céphale
idées conservées jusqu'à ce jour par les habitants de Mes
et de Reggio sur la *fata Morgana*, si célèbre dans les poè
de Boyardo et de l'Arioste; ils croient que cette fée produit
l'honneur de son jeune amant le phénomène aérien bi
connu que l'on voit chaque jour en été au-dessus du dét
de Messine (3).

Walter-Scott rapporte dans son *Minstrelsy of the scotti
border* une histoire fort curieuse qui offre un plaisant mélan

(1) Il ne leur resterait pas même le chant prétendu national du *God sa
the king*. Il est bien prouvé maintenant que ce chant n'est qu'une tradu
tion d'une invocation aux dieux, paroles de Quinaut, mises en musiqu
par le célèbre Lulli, auquel Hændel vola cet air dans une excursion à Paris
Cette invocation fut quelquefois chantée devant Louis XIV par les pension-
naires de Saint-Cyr.

(2) *Minstrelsy of the scottish border.*

(3) Nous parlerons de ce phénomène dans le 1er chap. du ve livre.

mythologie païenne et gothique (1), et dans laquelle la Vé-
antique prend les mœurs de nos fées de romans; comme
est peu connue, le lecteur sera peut-être bien aise de la
ver ici.

En 1058, un jeune Romain de bonne famille, peu de
rs après ses noces, se trouvant au cirque avec quelques-
de ses amis, ôta son anneau pour jouer plus facilement à
alle, et le mit au doigt d'une statue brisée de Vénus qui
rouvait près de lui. Mais à sa grande surprise, quand il
finit de jouer, et qu'il vint pour reprendre son anneau, le
gt auquel il l'avait placé était tellement plié contre la
me de la main, que tous les efforts qu'il fit pour le redres-
et même pour le briser furent inutiles. Il ne dit rien à ses
is de ce qui lui était arrivé, et revint la nuit suivante avec
de ses gens, bien décidé à ravoir son anneau; mais alors
doigt était étendu et l'anneau avait disparu. Il cacha à
le monde cette singulière aventure; mais depuis lors,
que fois qu'il voulait embrasser sa jeune épouse, il en était
pêché par un corps opaque qui se plaçait entre elle et lui,
il sentait, mais qu'il ne pouvait voir. Il entendait en même
ps une voix qui lui disait : « Je suis Vénus, que tu as
ousée; embrasse-moi, mais je ne te rendrai pas ton an-
u. »

Comme ce phénomène se répétait chaque fois qu'il vou-
s'approcher de sa femme, il consulta ses parents, qui eu-
t recours à un prêtre nommé Palombus, très-versé dans la
cromancie.

» Palombus ordonna au jeune homme de se rendre à une
rtaine heure de la nuit dans un carrefour qu'il lui indiqua,
milieu des ruines de l'ancienne Rome, et d'attendre dans
lieu un cortége qui devait passer devant lui. Alors, il de-
ait remettre une lettre que Palombus lui donna à un être
'un aspect majestueux, porté dans un char derrière la pro-

(1) Cette histoire a été dernièrement reproduite, sans qu'on ait pris
oin d'indiquer la source où on l'avait prise, dans une des revues de la
apitale, la *Revue de Paris*. On en fait une petite historiette dont l'auteur
st, je crois, M. Paul Méri.

cession. Le jeune homme fit ce qui lui était ordonné. I
passer devant lui des personnes de tout âge, de tout sexe
tout rang, les uns à pied, les autres à cheval; quelques
paraissaient fort gais, d'autres fort tristes. Parmi toute
foule, il remarqua une femme vêtue comme une courti
et dont les vêtements étaient tellement transparents, q
semblait être nue. Elle était montée sur une mule, et ses
cheveux qui flottaient sur ses épaules étaient retenus p
fil d'or; dans sa main, était une baguette de même r
qui lui servait à diriger sa mule. A la suite de la proce
paraissait une figure grande et majestueuse, dans un
orné de perles et d'émeraudes, laquelle s'adressant au
homme, lui demanda d'un ton colère ce qu'il venait fa
ce lieu. Celui-ci, sans répondre, lui présenta la lettre
démon n'osa pas refuser. Aussitôt qu'il eut fini de l
il leva les mains au ciel, et s'écria : « Grand Dieu! j
quand souffriras-tu les iniquités de ce sorcier de Palom
Cependant il envoya un esprit de sa suite, qui arrach
bien de la peine l'anneau de Vénus, et le rendit à so
time propriétaire, dont l'union infernale fut ainsi diss

On voit par cette histoire quelle différence existe ent
croyances populaires de la vieille Italie et celles des
pays de l'Europe. Cette teinte d'antiquité classique qu
remarque dans l'aventure du jeune Romain se retrouve
ment dans toutes les histoires du même genre en Itali
reste, les Italiens et les Espagnols sont bien loin de po
un fond aussi riche de fictions que les peuples d'origin
tique et teutonne; et l'on jugera mieux de la vérité de
rtion lorsqu'on aura lu la partie de cet ouvrage que
s consacrée à décrire les croyances populaires de
le Germanie et de celles du nord de l'Europe.

CHAPITRE II.

Des Elves et des autres fictions populaires de l'Allemagne et du Danemarck.

> « Là toutes les plaines ont leurs génies,
> » toutes les montagnes leurs grottes mys-
> » térieuses, tous les lacs leurs palais de
> » cristal. »
>
> X. Marmier.

Les Allemands ont eu, comme nous, leurs troubadours et leurs romanciers; mais les *minnesængers* ou chanteurs d'amour, dont l'ère commence en 1170, se sont, pour la plupart, bornés à chanter l'amour et leurs maîtresses dans des vers pleins de tendresse et de chaleur. Quelques-uns ont écrit de grands poèmes épiques d'après des sujets dont presque tous appartiennent à l'histoire de la Germanie, et ont rapport aux grandes expéditions de la migration des peuples. Ceux qui tiennent le premier rang parmi ces poèmes sont le *Niebelungenlied* et ceux contenus dans le *Livre des Héros* (1).

Les minnesængers furent suivis des meistersængers ou maîtres chanteurs, dont le talent fut peut-être moins brillant, mais dont quelques-uns ont produit des chants guerriers qui ne le cèdent en rien pour la beauté à ceux de leurs prédécesseurs.

On trouve encore dans la littérature allemande du moyen-âge quelques romans de chevalerie, tirés, pour la plupart, de

(1) Nous parlons de ces deux ouvrages dans un autre chapitre, celui des héros populaires. Voyez, sur le beau siècle des trouvères, des troubadours et de la fameuse troupe de Menestrandie, Millot, *Hist. des Troubadours*, tom. I et III; — *Le grand d'Aussy*, t. II, p. 36; — *Le Jongleur qui va en Enfer*, — et *Barbazan*, t. III, p. 282.

cession. Le jeune homme fit ce qui lui était ordonné. I
passer devant lui des personnes de tout âge, de tout sexe
tout rang, les uns à pied, les autres à cheval; quelques
paraissaient fort gais, d'autres fort tristes. Parmi toute
foule, il remarqua une femme vêtue comme une courti
et dont les vêtements étaient tellement transparents, q
semblait être nue. Elle était montée sur une mule, et ses l
cheveux qui flottaient sur ses épaules étaient retenus pa
fil d'or; dans sa main, était une baguette de même m
qui lui servait à diriger sa mule. A la suite de la proce
paraissait une figure grande et majestueuse, dans un
orné de perles et d'émeraudes, laquelle s'adressant au
homme, lui demanda d'un ton colère ce qu'il venait fai
ce lieu. Celui-ci, sans répondre, lui présenta la lettre
démon n'osa pas refuser. Aussitôt qu'il eut fini de la
il leva les mains au ciel, et s'écria : « Grand Dieu! ju
quand souffriras-tu les iniquités de ce sorcier de Paloml
Cependant il envoya un esprit de sa suite, qui arrach
bien de la peine l'anneau de Vénus, et le rendit à son
time propriétaire, dont l'union infernale fut ainsi disso

On voit par cette histoire quelle différence existe ent
croyances populaires de la vieille Italie et celles des
pays de l'Europe. Cette teinte d'antiquité classique qu
remarque dans l'aventure du jeune Romain se retrouve é
ment dans toutes les histoires du même genre en Itali
reste, les Italiens et les Espagnols sont bien loin de po
un fond aussi riche de fictions que les peuples d'origin
tique et teutonne; et l'on jugera mieux de la vérité de
assertion lorsqu'on aura lu la partie de cet ouvrage que
avons consacrée à décrire les croyances populaires de
cienne Germanie et de celles du nord de l'Europe.

CHAPITRE II.

Des Elves et des autres fictions populaires de l'Allemagne et du Danemarck.

« Là toutes les plaines ont leurs génies,
» toutes les montagnes leurs grottes mys-
» térieuses, tous les lacs leurs palais de
» cristal. »

X. Marmier.

Les Allemands ont eu, comme nous, leurs troubadours et me leurs romanciers; mais les *minnesængers* ou chanteurs l'amour, dont l'ère commence en 1170, se sont, pour la part, bornés à chanter l'amour et leurs maîtresses dans des s pleins de tendresse et de chaleur. Quelques-uns ont écrit grands poèmes épiques d'après des sujets dont presque tous artiennent à l'histoire de la Germanie, et ont rapport aux ndes expéditions de la migration des peuples. Ceux qui ment le premier rang parmi ces poèmes sont le *Niebelun-lied* et ceux contenus dans le *Livre des Héros* (1).

Les minnesœngers furent suivis des meistersœngers ou maî-s chanteurs, dont le talent fut peut-être moins brillant, is dont quelques-uns ont produit des chants guerriers qui le cèdent en rien pour la beauté à ceux de leurs prédéces-rs.

On trouve encore dans la littérature allemande du moyen-: quelques romans de chevalerie, tirés, pour la plupart, de

(1) Nous parlons de ces deux ouvrages dans un autre chapitre, celui héros populaires. Voyez, sur le beau siècle des trouvères, des troubas et de la fameuse troupe de Menestrandie, Millot, *Hist. des Troubars*, tom. I et III; — *Le grand d'Aussy*, t. II, p. 36; — *Le Jongleur va en Enfer*, — et *Barbazan*, t. III, p. 282.

sujets empruntés aux traditions étrangères. Ces ouvrage que les poèmes dont nous venons de parler, restèrent t dans le domaine des hautes classes, et ce ne fut que sous l *meistergesang* (chant des maîtres) que la poésie cheval et romantique se modifia en une poésie populaire, ré dans toutes les classes, qui a servi à entretenir chez el mour des idées nationales et surtout celui des vieille tions, dont le goût ne s'est point perdu parmi les Alle au milieu des innovations de notre siècle, et qui exist chez eux dans toute sa force.

Depuis quelques années surtout, il s'est manifesté e magne une ardeur étonnante pour rechercher ce qui é puis longtemps oublié et pour réunir les débris dispe anciennes traditions du pays. Ces vieilles histoires, ce contes qui, souvent, recèlent à eux seuls des notions b cieuses sur une époque entière; ces ballades, ces chan pulaires, voix significatives des temps passés, ont été d'une perte infaillible par les soins de savants estimab que Schottky, Riska, Meinert et surtout Hagen et l frères Grimm.

Nous devons à ces derniers auteurs plusieurs ouvra marquables, qui renferment tout ce qu'ils ont pu r sur les anciennes croyances populaires de l'Allemagne principalement à ces précieuses collections que nous a recours pour faire connaître la mythologie populai pays.

Plusieurs de ces traditions, dont une grande part recueillie de la bouche même des paysans allemands, servir à établir les rapports qui existent entre les an fables mythologiques des nations scandinaves et teu MM. Grimm pensent que, dans ces histoires populai renfermée la mythologie pure et primitive des Teuto l'on avait cru totalement perdue jusqu'à ce jour; ces critiques sont convaincus que si des recherches semblal leurs étaient faites dans toutes les parties de l'Allemagı feraient découvrir des traditions de même nature, q actuellement négligées, et qui se changeraient en ur

estimable, qui fournirait de nouvelles bases pour étudier l'origine des anciennes fictions poétiques de la Germanie (1).

Ce qui étonne d'abord, en lisant de tels recueils, c'est de rencontrer dans ces anciennes traditions un mélange singulier d'incidents *féeriques* d'une nature purement orientale, et de trouver dans des croyances qui sont populaires en Allemagne depuis un temps presque immémorial tous les ressorts employés dans les fictions légères des contrées méridionales. On pourrait à peine se rendre compte de la popularité dont jouissent, parmi les paysans des bords de la Baltique et parmi ceux des forêts du Hartz, des fictions qui semblent appartenir exclusivement aux *Mille et une Nuits* des conteurs arabes, et qui font néanmoins partie de légendes et d'histoires d'une origine teutonne extrêmement ancienne, si on ne se rappelait que les travaux des plus savants archéologues et philologues ont démontré jusqu'à l'évidence que non-seulement les Scandinaves, mais les Germains eux-mêmes étaient d'origine asiatique.

En admettant, comme tout porte à le croire, qu'Odin ait été contemporain de Mithridate, et qu'il ait conduit les Ases des bords de la Caspienne à ceux de la Baltique, les fictions orientales que l'on rencontre dans la mythologie des peuples du Nord n'auraient pas plus été empruntées aux Arabes qu'aux Persans ou aux Indiens, mais viendraient d'une source commune, dont on pourrait faire remonter l'origine jusqu'au berceau du monde, ce qui prouverait évidemment « que les fables ont toutes un centre commun, une commune origine, et qu'elles ne sont point des *réactions* les unes des autres (2). »

On peut également attribuer une partie des fictions orientales que l'on rencontre si souvent dans les traditions de l'ancienne Germanie aux Goths, auxquels on donne la même origine qu'à ceux qui avaient suivi précédemment Odin dans la Scandinavie, avec lesquels on les confond souvent. Ces peu-

(1) Préface du *Kinder und haus marchen*.
(2) Opinion que nous avons émise dans le premier chapitre de cet ouvrage, et sur laquelle est fondé notre système de mythologie populaire.

ples, qui, avant la grande invasion des Huns, dans le siècle, habitaient la Mœsie, aujourd'hui la Valachie et la Transylvanie, refoulés par les nouveaux barbares que vomissait le Volga et le Tanaïs, succombèrent et l'Europe avec eux. Ceux qui échappèrent à ce grand naufrage se réfugièrent dans la Prusse, où ils s'établirent sous le nom de *Gudi-Wari* ou *Withi-Wari*, restes des Withi ou des Goths (1). C'est chez eux que l'on remarque les premières traces de la littérature allemande (2), et ils durent probablement la civilisation plus avancée dont ils jouissaient alors aux rapports qu'ils eurent avec les Grecs, leurs voisins, lorsqu'ils habitaient les basses contrées des bords du Danube.

Après ces courtes observations historiques, que nous avons cru nécessaires de présenter pour l'intelligence du sujet, arrivons à l'objet principal de cette dissertation, la mythologie populaire de l'Allemagne.

Nous avons déjà dit, dans le chapitre précédent, comment les Germains, en défendant avec succès leur liberté contre les agressions répétées des légions romaines, avaient en même temps su préserver la religion et les traditions de leurs ancêtres de tout mélange avec la mythologie païenne. Depuis, lorsque ces peuples eurent connu le vrai Dieu, le culte d'Odin fut remplacé par la religion du Christ; mais les traditions demeurèrent, et avec elles toutes les superstitions dont elles sont toujours mêlées; chose étonnante et presque incroyable, ces traditions se sont conservées intactes et ont traversé, sans s'altérer, une longue suite de siècles, au moyen d'une transmission orale et non interrompue jusqu'à nos jours.

Walter-Scott, après avoir raconté comment toutes les classes de génies furent confondues dans la Grande-Bretagne, s'exprime ainsi à l'égard des croyances populaires de la Germanie :

« En Allemagne, cette confusion de classes n'eut pas lieu

(1) Malte-Brun, *Géogr. univ.*, édit. 1836, t. I, p. 391.

(2) Ulfilas, évêque et traducteur de la Bible en 360, était Goth, et contribua beaucoup à la conversion de ce peuple.

ans les charmantes ballades du roi des génies, du roi de
ı, de la syrène, nous retrouvons dans toute leur pureté
nciennes traditions gothiques (1). »

insi, dans la mythologie populaire de l'Allemagne, on
ouve encore la famille nombreuse des elfen (elfes), classée
me elle l'était il y a bien des siècles, en génies des eaux,
montagnes, des champs et des bois; en *Water-Elfen*, *l-Elfen, Munt-Elfen* et *Wudu-Elfen;* quelques noms ont
ı pu s'altérer, mais les attributions sont restées les mêmes.
lusieurs savants de l'Angleterre, de l'Ecosse, qui ont traité
ques parties du vaste sujet de la mythologie populaire, ont
remarquer une grande analogie entre la race elfine et les
s ou duergars de la Scandinavie. Nous ne pensons pas
moins que l'on doive confondre ensemble ces deux es-
s de génies et leur assigner, comme le fait Leyden, une
ine commune : « Les duergars Scandinaves, dit Walter-
t, sont des esprits d'une race plus commune, ayant des
pations plus laborieuses, d'un caractère plus malfaisant,
ous tous les rapports sont moins les amis de la race hu-
ne que les elfes proprement dits, qui sont une invention
Celtes, et chez lesquels on retrouve la supériorité de goût
'imagination qui, jointe à l'amour de la musique et de la
ie, a toujours été une des attributions de leur race, et
l'on remarque toujours chez elle, à travers toutes les mo-
tations qu'elle a subies dans les fictions des hommes (2). »

l ne faut pas non plus confondre, comme l'a fait dernière-
nt un jeune et spirituel écrivain (3), les elfes des Teutons
des Anglo-Saxons avec les esprits lumineux (alfes) dont
le l'*Edda* (4), qui habitent *alfheim*, le palais du ciel, ainsi
mmé par opposition au *niflheim* ou l'enfer (les neuf mon-
s infernaux), qui est la résidence des lutins noirs ou lutins
ténèbres, dont les uns sont immortels et les autres sujets
x maladies et à la mort. Cette origine que l'on a voulu

(1) *Minstrelsy of the Scottish Border*, vol. I.
(2) *Letters on demonology*, lett. IV, p. 130.
(3) M. X. Marmier, *Dict. de la convers.*, vol. XXIV, p. 84, article Elfes.
(4) Dans le *Gylfer ginning* de Storro Sterlusson.

donner à la gent elfine ne lui convient pas plus que l'a
tre (1).

Les duergars scandinaves, les nains *metallarii*, qui p
sidaient aux mines, aux richesses enfouies et surtout à
fabrication des armes, sont, comme nous l'avons déjà dit
les kobolds de la Germanie et les gnomes des Cabalistes;
sont des esprits tout-à-fait distincts de la nombreuse fam
des elfes, avec lesquels on les a souvent confondus.

Le mot *elf* vient du teuton *helfin*, que les étymolog
ont traduit par le mot latin *juvare* (3).

Dans la langue du pays de Galles, qui est le celte suiv
les uns, la langue cimbrique ou kymrique, selon les au
mais qui est bien certainement un des plus anciens lang
de l'Europe, le mot *el* ou *elf* signifie *ce qui possède en so
pouvoir d'agir, un principe qui se meut; une intellige
un esprit; un ange.*

Ce mot a la même signification en hébreu.

Dans toutes les langues actuelles du Nord, il signifie
esprit, un *lutin*, un *génie*.

Voilà pour l'étymologie, passons maintenant aux attri
tions.

Les fées, telles que nos romanciers et nos conteurs fra
çais nous les ont faites, ne se rencontrent que fort rarem
dans les histoires populaires de l'Allemagne, qui sont be
coup plus nombreuses et beaucoup plus variées que les nôt
Les êtres surnaturels qui sont introduits dans ces histoires
presque toujours un caractère différent et des attributions
verses. Tantôt ce sont des nains (munt-elfen) d'origine sca
dinave, savants dans l'art d'extraire les métaux, résid
dans des cavernes ou dans les fentes des rochers et posséd
de grandes richesses, qu'ils distribuent aux mortels, suiva
leurs caprices (4).

(1) Nous parlons de ces deux espèces de lutins au chap. III du livre II d
cet ouvrage.

(2) Voyez le chap. II du livre II.

(3) *Lett. on demonology*, p. 329; il ne vient donc pas des *Alfes* do
parle l'*Edda*. — (4) Nous les avons décrits dans le chap. II du IIe livre.

Tantôt ce sont des génies qui, comme les hamadryades, bitent dans le tronc des arbres (wudu-elfen), auxquels leur tin est attaché et avec lesquels elles naissent et cessent de re. Il y a même certaines forêts où l'on ne voit, pendant le r, que des pins et des bouleaux; mais quand la nuit vient, que la lune commence à éclairer leurs cimes, tous ces vieux es s'animent et reprennent leurs formes primitives, cou- t en dansant et folâtrent sur les collines et à travers les ines (1).

D'autres fois, ce sont de belles naïades (nixes, water-elfen) se balancent amoureusement sur les flots de l'Elbe ou du in et se mirent dans le cristal des ondes, en tressant au il leurs chevelures dorées. Véritables syrènes, toujours nes et belles, elles séduisent souvent les hommes par la ceur de leurs chants et les entraînent au fond de leurs ottes de cristal, où elles les comblent de richesses et leurs odiguent les plus précieuses faveurs (2).

Cependant, on rencontre encore plus fréquemment dans histoires populaires de l'Allemagne de petits génies, lé- rs et délicats (berg-elfen — dun-elfen), d'une nature plus étique et plus élevée que les génies des eaux et des bois, ant le visage d'une blancheur éclatante et portant des vête- nts brillants et lumineux; leur tête est couverte d'un bon- t auquel une clochette est suspendue, et leurs pieds sont aussés de petits souliers de verre. Ce sont les péris de l'Alle- agne, vivant comme eux du miel et du parfum des fleurs, rmant dans leur calice et se balançant voluptueusement sur cime des arbres, au souffle harmonieux des brises. Ces gé- es possèdent la prescience ainsi que d'autres connaissances rnaturelles, et peuvent prendre toute espèce de formes pour paraître aux mortels, auxquels ils se montrent plus com- unément sous la figure de petits vieillards ou de femmes eilles, ridées et décrépites. Ils habitent tantôt de simples ca-

(1) Nous leur avons consacré un chapitre, *Esprits ou génies des bois*, . II, chap. III.

(2) Livre II, chap. IV.

donner à la gent elfine ne lui convient pas plus que l'a tre (1).

Les duergars scandinaves, les nains *metallarii*, qui p sidaient aux mines, aux richesses enfouies et surtout à fabrication des armes, sont, comme nous l'avons déjà dit (les kobolds de la Germanie et les gnomes des Cabalistes; sont des esprits tout-à-fait distincts de la nombreuse fam des elfes, avec lesquels on les a souvent confondus.

Le mot *elf* vient du teuton *helfin*, que les étymologi ont traduit par le mot latin *juvare* (3).

Dans la langue du pays de Galles, qui est le celte suiv les uns, la langue cimbrique ou kymrique, selon les aut mais qui est bien certainement un des plus anciens lang de l'Europe, le mot *el* ou *elf* signifie *ce qui possède en soi pouvoir d'agir, un principe qui se meut; une intellig un esprit; un ange.*

Ce mot a la même signification en hébreu.

Dans toutes les langues actuelles du Nord, il signifie *esprit*, un *lutin*, un *génie*.

Voilà pour l'étymologie, passons maintenant aux attri tions.

Les fées, telles que nos romanciers et nos conteurs fra çais nous les ont faites, ne se rencontrent que fort rarem dans les histoires populaires de l'Allemagne, qui sont bea coup plus nombreuses et beaucoup plus variées que les nôt Les êtres surnaturels qui sont introduits dans ces histoires presque toujours un caractère différent et des attributions verses. Tantôt ce sont des nains (munt-elfen) d'origine sca dinave, savants dans l'art d'extraire les métaux, résid dans des cavernes ou dans les fentes des rochers et posséd de grandes richesses, qu'ils distribuent aux mortels, suiva leurs caprices (4).

(1) Nous parlons de ces deux espèces de lutins au chap. III du livre II cet ouvrage.
(2) Voyez le chap. II du livre II.
(3) *Lett. on demonology*, p. 329; il ne vient donc pas des *Alfes* d parle l'*Edda*. — (4) Nous les avons décrits dans le chap. II du IIe livre.

t ce sont des génies qui, comme les hamadryades, dans le tronc des arbres (wudu-elfen), auxquels leur st attaché et avec lesquels elles naissent et cessent de y a même certaines forêts où l'on ne voit, pendant le le des pins et des bouleaux; mais quand la nuit vient, lune commence à éclairer leurs cimes, tous ces vieux 'animent et reprennent leurs formes primitives, coudansant et folâtrent sur les collines et à travers les (1).

res fois, ce sont de belles naïades (nixes, water-elfen) alancent amoureusement sur les flots de l'Elbe ou du se mirent dans le cristal des ondes, en tressant au urs chevelures dorées. Véritables syrènes, toujours t belles, elles séduisent souvent les hommes par la de leurs chants et les entraînent au fond de leurs le cristal, où elles les comblent de richesses et leurs ent les plus précieuses faveurs (2).

idant, on rencontre encore plus fréquemment dans ires populaires de l'Allemagne de petits génies, lédélicats (berg-elfen — dun-elfen), d'une nature plus et plus élevée que les génies des eaux et des bois, visage d'une blancheur éclatante et portant des vêterillants et lumineux; leur tête est couverte d'un bonuel une clochette est suspendue, et leurs pieds sont de petits souliers de verre. Ce sont les péris de l'Allevivant comme eux du miel et du parfum des fleurs, dans leur calice et se balançant voluptueusement sur les arbres, au souffle harmonieux des brises. Ces génèdent la prescience ainsi que d'autres connaissances elles, et peuvent prendre toute espèce de formes pour re aux mortels, auxquels ils se montrent plus comnt sous la figure de petits vieillards ou de femmes ridées et décrépites. Ils habitent tantôt de simples ca-

s leur avons consacré un chapitre, *Esprits ou génies des bois*, p. III.
e II, chap. IV.

... dans les lieux solitaires, qu'ils changent à leur ... magnifiques, tantôt des grottes souterraines, ... où ils attirent souvent les mortels pour ... pour leur être utiles. Ces esprits, parmi les... de méchants et de bienfaisants, président ... la naissance des enfants des grands et des rois, ... de bonnes ou de mauvaises qualités, suivant ... la méchanceté de leur propre nature (1). Ils ont ... de l'art magique, ainsi que des livres mys... avec lesquels on peut prédire l'avenir. Ils possèdent ... de riches troupeaux, dont la couleur imite l'az... Malheur au berger négligent qui permettrait ... de se mêler avec celui d'un génie! il serait bientôt frap... contagion, à moins qu'il n'ait eu la précaution d'en de... mander la permission au gardien invisible, dont le silen... exprime alors le consentement. On dit que les enfants nés ... (*sonntags kinder*) ont seuls le privilége de voir ... dans tout l'éclat de leur beauté naturelle, mais que ... derniers peuvent l'accorder à qui bon leur semble. Tels so... les génies qui remplissent, dans les histoires et les vieilles tra... ditions de l'Allemagne et de l'ancienne Scandinavie, le rôl... que l'on a assigné aux fées dans les contes et les romans fra... çais (2).

Le gouvernement de ces êtres surnaturels, quoique mona... chique, n'est point réglé par la loi salique; ils ont des rois ... des reines qui président à leurs assemblées et célèbrent leu... noces. Les rois commandent les armées, font la guerre et ...

(1) Comme ceux qui paraissent dans le conte de Dornröschen, du ch... pitre précédent.

(2) Nous avons été étonné, en lisant un article sur les *elfes*, inséré da... le *Dictionnaire de la conversation* (t. xxiv, p. 84), de voir que l'ingénie... écrivain qui l'a rédigé avait confondu, *bien volontairement sans dout*... sous le nom d'*elf*, tous les génies qui occupent une place si distincte da... la mythologie populaire de l'Allemagne. Génies des eaux, des bois, ... montagnes, génies familiers, esprits servants, lutins, follets réunis da... cet article sous la même dénomination, offrent un piquant assembl... qu'embellit encore le style facile et élégant du spirituel auteur des *Let*... *d'Islande*, mais qui n'en serait pas moins, aux yeux de MM. Grimm ... en, un véritable *pot-pourri* mythologique.

ix, et les habitants des îles de la Baltique les ont souvent ranger leur armée en bataille, prêts à repousser l'invasion l'ennemi.

Ces croyances sont celles qui subsistent encore en Allemagne, sur la nature et les attributions de la race nombreuse des elfes; elles sont également celles de tous les peuples du nord de l'Europe, chez lesquels les fictions des siècles passés se sont conservées jusqu'à ce jour. Ces mêmes croyances ont trouvé en Angleterre et en Ecosse quelques altérations, que nous ferons connaître en parlant de la mythologie populaire de la Grande-Bretagne.

Comme les fées françaises, les elfes de la Germanie ont beaucoup d'analogie avec les nymphes de la Grèce; leurs diverses attributions, les lieux que l'on croit qu'elles habitent, la durée de leur existence et même jusqu'à leur nom peuvent servir à établir la ressemblance qui existe entre ces divinités inférieures des croyances populaires des différents peuples. Nous allons signaler celles de ces analogies qui nous ont paru les plus frappantes.

C'est une opinion généralement répandue chez tous les peuples qui croient aux elfes, que les coupes en forme de cornes dont ils se servent pour boire deviennent des véritables cornes d'abondance pour les mortels qui ont le courage de s'emparer de ces objets précieux, *et de les transporter au-delà d'un ruisseau*, ainsi que pour ceux auxquels ils en font présent. Il nous semble qu'on peut facilement reconnaître dans les *coupes du bonheur* le calice sacré des nymphes, dont les ressources inépuisables sont mentionnées si souvent dans les fables grecques. On conserve encore avec grand soin, au château d'Edenhall, dans le Cumberland, une coupe enlevée par un membre de l'antique famille des Musgrave, dans un banquet de ces esprits, qui disparurent en disant : « Si ce verre se brise ou s'il tombe, adieu le bonheur d'Edenhall (1). » Prætorius raconte qu'une dame de la noble famille d'Alvensleben fut un jour conduite dans l'intérieur d'une montagne, où

(1) Walt.-Scott, *Miestrelsy ofthe scottish border*, t. III.

elle trouva une *petite femme* couchée sur un lit et en g
travail. Elle lui donna ses soins, et la petite femme fut
tôt heureusement délivrée d'un garçon. L'accouchée fit
sent à la noble dame d'un anneau d'or, qu'elle lui rec
manda de garder bien soigneusement, en lui promettant
la maison d'Alvensleben resterait florissante tant qu'elle
séderait cet anneau; mais que si elle le perdait, la race
entière s'anéantirait. Cet anneau est encore aujourd'hui
cieusement conservé par les membres de la même fam
qui n'a cessé de prospérer depuis cette époque (1). On d
autrefois communément chez les Grecs, d'une personne h
reuse, qu'elle possédait la corne d'Amalthée.

Les elfes habitent, comme les nymphes et les fées, les g
tes et l'intérieur des collines verdoyantes, et ce qu'on rac
de la magnificence de leurs demeures ne le cède en rien
descriptions que font les poètes et les historiens de l'antiq
des habitations souterraines des nymphes.

Quant à la durée de la vie des petits génies de l'Allemag
quoique fort longue, comparée à celle des hommes, elle n
est pas moins limitée, comme l'était celle des filles de l
céan. A cela, nous pouvons encore ajouter que les différe
tes dénominations qui ont été données à ces demi-divinité
tant par les Hellènes que par les peuples du nord de l'E
rope, paraissent provenir d'une idée commune sur la natu
de ces mêmes divinités, et que, dans les langages respecti
de ces contrées, les mots *elf* et *nymphe* ont la même s
gnification, ou plutôt nous donnent l'idée de la même chos
Dans les langues du Nord, le mot *elf* veut dire une eau cou
rante (2). Le mot grec *numphé* a la même signification que l

(1) *Tenzel, monatl. unterr.* 1689, p. 625. — *Hammelmann. oldenb. chronik*, p. 313. *Prætorius*, t. I, p. 95. Tradition recueillie oralement et tirée aussi de Cyriak Edinus, *Focmatischen bücherh*, publiée en 1581 sur la famille d'Alvensleben. — Cet anneau, précieusement gardé dans cette maison, est en ce moment, pour plus de sûreté, déposé à Lübeck. On raconte la même chose de la famille de Hahn, de celle de Rantzau et de celle des comtes d'Orgevilliers, en Lorraine.

(2) En Norwége et en Suède, beaucoup de noms de rivières se terminent par le mot *elf*. On dit le Mals-Elf, le Salten-Elf, le Wormen-Elf, etc. Le nom de l'Elbe a, dit-on, la même étymologie.

t latin *lympha*, dont on retrouve encore l'idée dans le mot ique *lymphatos*, qui sert à exprimer la maladie nommée *npholepsie*.

La taille des elfes, quoique fort petite, n'est point infé-ure à celle d'une autre race de génies, les *Lares champêtres talie*, avec lesquels on pourrait leur trouver au besoin quel- autre ressemblance; et nous dirons qu'en cela la fiction ulaire est restée fidèle aux plus anciennes croyances des ples concernant la taille et la forme de leurs divinités in-ieures et de leurs dieux domestiques. On en trouve des mples dans les *Patæci* des Phéniciens, les *dieux domesti-s* de Laban, les *Cabires* d'Egypte et de Samothrace, les *ctyles idæens* de l'île de Crète, les *Anaces* d'Athènes, les *scures* de Lacédémone, le dieu *Tagès* de l'Étrurie, et les *res* du *Latium*. Il serait peut-être difficile d'assigner la rai- qui a pu produire chez tant de peuples divers cette com-nauté d'opinion sur la stature de ces divinités subalternes; nous suffira de faire remarquer que l'usage adopté par les nteurs et les romanciers, de donner quelquefois aux elfes et x fées la taille ordinaire de la race humaine lorsqu'ils les ettent en scène, est conforme aux croyances populaires con-rnant les nains de l'Allemagne et les leschies des nations ves, qui peuvent augmenter ou diminuer leur taille à leur lonté (1).

D'après toutes ces raisons, nous pensons qu'on est autorisé supposer que les croyances nationales de la Grèce ont pu dis avoir quelque influence sur celles des peuples de la Germanie, et produire dans la nature et les attributions de leurs ivinités champêtres certaines modifications que l'on peut éga-ement attribuer, soit au contact qui a dû nécessairement exis-er jadis entre les Grecs et les nations gothiques, soit aux idées lassiques introduites dans les fictions populaires pendant les

(1) Le pouvoir de se grandir était commun à toutes les races d'esprits ins. Voyez à cet égard ce que l'on rapporte du roi Lorin dans le *Petit rdin des roses* (*Northern antiquitiés*). Voyez également le chapitre des ins et celui des divinités des bois.

siècles du moyen-âge. Mais en même temps, sur ce comme sur beaucoup d'autres qui appartiennent aux cr ces populaires communes aux Grecs et aux Barba est impossible de ne point reconnaître un fragment croyance provenant d'une source beaucoup plus anc qui n'a jamais pu être importée dans la Grèce ni l'Europe occidentale par une nouvelle dynastie de r communiquée par les chants des poètes ou des bardes cune nation. Quant aux différences qui pourraient e cet égard chez les peuples de l'Europe, et qui nous raient à douter de l'origine commune de leurs croyan pulaires, elles peuvent provenir de beaucoup de cau ressortent naturellement des changements qui ont e dans le caractère et les institutions nationales de ces peuples; mais jamais néanmoins ces différences ne p être aussi marquées que celles qui existent dans la figu maine, depuis les bords de la mer Égée jusqu'à ceux céan glacial.

Nous avons déjà cité, dans le chapitre précédent, remonter à l'origine de nos contes de fées, quelques h populaires recueillies par MM. Grimm. Nous allons, au d'exemples pris dans cette précieuse collection, fair naître également les fictions les plus répandues en Aller

On trouvera dans le conte suivant une peinture parf caractère et des attributions des elfes gothiques; c'est l' d'une histoire tirée du *Phantasus* de Tiecks, qui est sur une tradition fort ancienne et bien connue en G nie :

Le Bosquet des Elfes.

« J'espère, disait un jour un bûcheron à sa femm nos enfants n'iront pas jouer davantage dans le bosq sapins du bord de la rivière, car Dieu sait qui l'habite quelque temps; mais ce qu'il y a de certain, c'est que paraît plus sombre et plus triste que jamais, et l'on dit y voit rôder tous les soirs des êtres d'un aspect fort singu

bûcheron n'osait pourtant pas dire que ces nouveaux venus eût jusqu'alors porté malheur au village, car tout y prospérait plus que jamais depuis leur arrivée. Les champs y étaient plus fertiles, les prés plus verts, l'azur même du ciel y paraissait plus beau. N'ayant donc rien à dire sur leur compte, le bûcheron laissa prudemment en paix ses nouveaux voisins, et ne pensait même à eux que fort rarement.

» Ce soir-là même, la fille du bûcheron, la petite Marie, et son petit ami Martin, jouaient dans le vallon à cligne-musette. Où peut-il s'être caché, disait Marie en cherchant Martin? Il faut qu'il soit dans le bosquet des sapins! et elle y courut aussitôt. En ce moment, un petit chien vint la caresser, et marchant ensuite devant elle en remuant sa queue, il semblait lui indiquer le chemin du bosquet. A peine Marie s'en fut-elle approchée, que le petit animal courut s'y réfugier. L'enfant l'y suivit; mais quelle fut sa surprise et sa joie, quand, au lieu du sombre aspect des pins, elle aperçut un jardin délicieux, où les fleurs et les arbrisseaux de toute espèce croissaient sur un tapis de la plus éclatante verdure : de légers papillons voltigeaient autour d'elle; des oiseaux faisaient entendre leur doux ramage. Mais ce qui étonna encore davantage la petite Marie, ce fut d'apercevoir les plus jolis petits enfants du monde, folâtrant de toutes parts dans ce beau lieu; les uns faisaient des guirlandes de fleurs, les autres dansaient en rond sous de frais ombrages. Au milieu de ce site enchanteur, s'élevait un palais qui éblouissait les yeux par son éclat et sa magnificence.

» Marie regardait avec étonnement la scène magique qui l'environnait, lorsqu'une des petites danseuses accourut vers elle, et lui dit : « Enfin vous êtes donc venue nous voir! Nous vous avons souvent aperçue jouant dans le vallon, et nous désirions bien vivement vous avoir avec nous. » En disant ces mots, elle cueillit quelques fruits qui croissaient près de là, et les offrit à Marie, qui ne les eut pas plutôt goûtés, qu'elle perdit le souvenir de la maison de son père, et ne se sentit d'autre désir que celui de faire plus ample connaissance avec ses nouveaux amis.

» Ceux-ci l'emmenèrent avec eux et lui firent partager l
leurs jeux. Tantôt ils dansaient au clair de la lune sur de
pis de primevères, ou sautaient de branches en bran
parmi les arbres qui ombrageaient des ruisseaux limpi
car ces petits êtres s'agitaient dans l'air avec autant d'ai
et de légèreté que sur la terre, et quant à Marie, ils la
taient dans leurs bras partout où ils allaient.

» D'autres fois, ils jetaient quelques grains sur le ga
et aussitôt on voyait s'élever de petits arbres, sur les bra
desquels ils se perchaient et se balançaient dans les ai
gré des brises légères, tandis que ces arbres grandiss
sous leurs pieds; puis, à leurs ordres, ils rentraient da
terre, et les déposaient doucement sur le gazon.

» Les petits génies allaient aussi visiter avec Marie le
de leur reine, dans lequel on leur servait les mets les pl
licats, aux sons d'une musique harmonieuse; partout a
d'eux croissaient des fleurs dont les couleurs variaient à
que instant, du pourpre à l'écarlate et du jaune à l'
raude.

» Ils s'amusaient quelquefois à considérer les monceau
richesses qui étaient entassées dans le trésor royal; ca
nains étaient sans cesse occupés à fouiller dans la terre
y chercher de l'or et des pierres précieuses.

» Quelque petit que pût sembler du dehors cet endroit
chanté, quand on était dedans, il paraissait sans bornes
brouillard épais l'entourait pour le cacher aux yeux des h
mes, et des petits elfes étaient placés en sentinelle sur le
met des arbres les plus élevés, dans la crainte que que
mortel ne vînt par sa présence rompre le charme et les f
à fuir.

» — Mais qu'êtes-vous donc, enfin, disait un jour Ma
ses folâtres compagnes?

» — Nous sommes ces esprits ou génies que les hom
appellent Elfes, lui répondit une d'elles, dont le nom
Gossamer, et qui était devenue son amie la plus chérie;
sommes ces génies dont on dit que vous parlez beaucoup
le monde; il en est parmi nous qui se plaisent à vous fair

..; mais ceux de notre espèce que vous voyez ici ne pen..
..t qu'à vivre heureux, se mêlent peu des affaires des hom..
..s et ne vont parmi eux que pour leur faire du bien. »

» — Mais où est votre reine, ajouta Marie?

» — Chut! chut! reprit aussitôt l'aimable Gossamer, vous ..pouvez ni la voir, ni même en parler, et il faudra néces..rement que vous nous quittiez avant son retour, car nul ..rtel ne peut demeurer dans le lieu qu'elle habite; et vous ..rez qu'elle est parmi nous, lorsque vous verrez les gazons ..s riants, le soleil plus brillant et les eaux plus limpi... »

» Peu de temps après cette conversation, Gossamer vint ..uver Marie pour lui faire ses adieux, et lui remit un an..u d'or, comme un gage de son amitié. Le petit génie la ..duisit ensuite à l'entrée du bosquet : « — Pensez à moi, .. dit-il, mais gardez-vous bien de dire à personne au ..de ce que vous avez vu, ou d'essayer de revenir parmi ..s; nous fuirions aussitôt de ces lieux et nous les quitterions ..r jamais. »

» En finissant ces paroles, le génie disparut, et Marie, ..retournant aussitôt, n'aperçut plus rien que le sombre ..quet de sapins qu'elle connaissait dès son enfance. — ..O! combien, se dit-elle, en regardant le soleil qui était déjà ..é depuis quelque temps, combien mon père et ma mère ont ..être inquiets à mon égard! Ils ne pourront jamais s'imaginer ..quel lieu j'ai passé la nuit, et cependant il ne m'est point ..mis de raconter ce que j'ai vu! Que leur dirai-je? » Tout ..parlant ainsi, elle se pressait d'arriver à la cabane de son ..re, s'étonnant néanmoins, à mesure qu'elle avançait, de ..ir les feuilles, qui, hier encore, étaient si vertes et si fraî..hes, tomber autour d'elle jaunes et desséchées. La cabane ..le-même lui semblait avoir éprouvé quelques changements, ..lorsqu'elle y entra, son père lui parut également de quel..ues années plus vieux que la dernière fois qu'elle l'avait vu; ..mère, qu'elle reconnaissait à peine, était assise près de lui, ..à côté d'eux était un jeune homme, qu'elle eut beaucoup ..e peine à reconnaître.

» Mon père, s'écria la jeune fille surprise au dernier poi[nt]
que signifie tout ce que je vois ici?

» Qui êtes-vous, répondit le bûcheron, vous qui m'appe[lez]
votre père? Seriez-vous?... Non, cela ne saurait-être! Seri[ez-]
vous notre chère Marie que nous pleurons depuis si longtemp[s]

» Cependant, ces bons parents reconnurent bientôt l'enf[ant]
dont ils avaient tant pleuré la perte, et son cher Martin, s[on]
ami d'enfance, fut le premier à s'écrier :

« Il n'est, ma foi, pas étonnant, Marie, que vous m'ayez o[u-]
blié, après une aussi longue absence. Ne vous rappelez-vo[us]
plus comment nous nous sommes quittés il y a sept ans, lorsq[ue]
nous étions à jouer ensemble dans le vallon? Nous vous avo[ns]
cru perdue pour jamais, mais nous nous réjouissons que quel[-]
qu'un ait pris soin de vous et vous ait enfin ramenée par[mi]
nous. »

» Marie ne répondit rien, car elle ne pouvait pas tout dir[e;]
mais ce que racontait Martin lui paraissait bien étrange, [et]
elle sentait son pauvre cœur tout attristé, en comparant [en]
elle-même le bosquet enchanté des Elfes à la pauvre caba[ne]
de son père.

» Peu à peu cependant les idées de la jeune fille se calmè[-]
rent; elle pensa avoir fait un rêve, et bientôt après elle épou[sa]
son cher Martin. Tout prospérait autour de Marie, et ell[e]
donna le nom d'Elfie à son premier enfant, en souvenir d[e]
ses bons amis du bosquet. C'était une petite fille, si jolie, [si]
aimable, que sa mère, en elle-même, la comparait souve[nt]
pour sa gentillesse à un petit Elf, et tout le monde, sans le sa[-]
voir, l'appelait aussi *Enfant-d'Elf*.

» Un jour, Marie, en habillant la petite Elfie, trouva au
col de cet enfant une pièce d'or attachée avec un fil de soie.
Elle ne pouvait méconnaître l'origine de cette pièce, en avant
vu souvent de semblables entre les mains des Elfes du bos-
quet. Elfie parut chagrine de cette découverte, et dit à sa mère
qu'elle avait trouvé la pièce d'or dans le jardin. Mais Marie
épia ses démarches, et s'assura bientôt qu'elle allait seule tous
les jours s'asseoir dans un endroit sombre, derrière la maison;
et s'étant un jour cachée près de là, elle ne fut pas peu sur-

prise d'apercevoir Gossamer assise auprès de sa fille : « Chère Elfie, lui disait-elle, combien de fois votre mère et moi nous sommes ainsi assises ensemble, lorsqu'elle était enfant et résidait parmi nous ; ô ! que ne pouvez venir aussi nous voir ! Mais cela ne peut se faire depuis que notre reine est de retour. Néanmoins, je viendrai causer avec vous chaque jour en ce lieu, tandis que vous êtes encore enfant, car lorsque vous serez grande, il faudra nous séparer pour jamais. » Gossamer cueillit alors une rose, souffla délicatement dessus : « Prenez cette fleur, gentille Elfie, ajouta-t-elle, et gardez-la pour l'amour de moi ; je lui conserverai sa fraîcheur pendant toute une année. »

» Marie, à qui sa fille devenait chaque jour plus chère, s'étant assurée qu'elle passait ainsi chaque jour plusieurs heures avec l'Elfe, allait se cacher près de l'endroit où elles s'amusaient ensemble, et veillait inaperçue sur son enfant. Mais un jour elle eut une si grande frayeur en voyant Gossamer, qui folâtrait alors avec sa petite amie, la porter légèrement d'arbre en arbre à travers les airs, qu'elle ne put s'empêcher de jeter un cri. Au bruit qu'elle fit, l'Elfe, après avoir posé bien doucement l'enfant sur le gazon, s'enfuit en montrant quelque dépit.

» Cependant, le génie continuait à venir encore quelquefois visiter la petite Elfie, et il aurait sans doute repris à son égard ses anciennes habitudes, si Marie, fâchée d'entendre chaque jour son mari se moquer des manières étranges de sa fille et répéter qu'il y avait dans le bois de sapins quelque chose qui ne leur portait pas bonheur, ne lui eût raconté tout ce qu'elle savait à cet égard ; et pour lui prouver la vérité de son récit, elle le conduisit dans un lieu d'où il pouvait apercevoir les choses étranges qui se passaient entre sa fille et Gossamer. Mais à peine celle-ci eut-elle connaissance de la présence de Martin, qu'elle se changea en corneille et s'envola vers le bosquet.

» A cette vue, Marie fondit en larmes, ainsi que la petite Elfie, car elles savaient bien que leur amie était à jamais perdue pour elles. Néanmoins, Martin, décidé à poursuivre ses

recherches, se dirigea en secret vers le bosquet, dès qu[…] nuit fut venue. En y arrivant, rien ne frappa d'abord sa v[…] que les tristes sapins qu'il connaissait depuis bien longtem[…] mais bientôt le tonnerre gronda, le vent souffla avec rage,[…] toute la nature semblait tellement irritée autour du pau[…] Martin, qu'il regagna bien vite sa maison, encore effrayé[…] tout ce qu'il venait de voir.

» Le lendemain, dès que le jour parut, les gens du vill[…] se demandaient avec inquiétude, en sortant de leurs maiso[…] ce que pouvaient signifier les bruits étranges qu'ils avai[…] entendus pendant la nuit. En même temps, leurs yeux étai[…] frappés d'un spectacle aussi triste qu'inattendu : les arb[…] étaient dépouillés de leurs feuilles; partout l'herbe était d[…] séchée, les sources taries, et tout ce qui environnait le vill[…] avait l'air triste et languissant. Quelques-uns convinrent né[…] moins que le bosquet n'avait pas un air aussi effrayant qu[…] veille. On fit là-dessus d'étranges histoires : l'un avait ente[…] dans les airs un grand frémissement; un autre, en pass[…] près du fatal bosquet, avait vu des milliers de démons s'en[…] ler de ses sombres ombrages; chacun raconta la sienne. Cep[…] dant, personne ne pouvait se rendre compte de ce qui éta[…] arrivé; Martin et Marie seuls le savaient et regrettaient am[…] rement leur imprudence, car ils prévoyaient bien que les *bo[…] voisins*, auxquels ils devaient leur bonne fortune, les avaie[…] quittés pour toujours.

» Mais aucun ne raconta sur cette singulière aventure un[…] histoire plus étrange que le vieux batelier du gué voisin d[…] bosquet de sapins; car il dit aux villageois émerveillés com[…] ment, vers minuit, des milliers de petits êtres s'étaient emp[…] rés de sa barque et y avaient chargé leurs trésors; commen[…] des formes fantastiques remplissaient l'air et voltigeaient d[…] toutes parts; comment, enfin, celui qui paraissait être le ch[…] de tous ces génies passa sur l'autre rive, escorté par une suit[…] nombreuse, tandis que des voix aériennes chantaient de dou[…] ces chansons, accompagnées d'une musique délicieuse.

» Personne cependant ne ressentit plus que la pauvre Elfi[…] la perte des bons voisins du bosquet. Elle passait des heure[…]

tières à chanter les jolis airs que lui avait appris Gossamer, regardant tristement la rose dont son amie lui avait fait leau. Enfin, lorsque l'année fut écoulée, et que la rose eut rdu sa fraîcheur, Elfie planta sa tige dans le jardin, et bient il en sortit un rosier qui devint si grand, que la jeune fille ouvait s'asseoir sous son ombre et penser dans ce lieu chéri à amie qu'elle avait perdue (1). »

Nous croyons qu'il est impossible de rencontrer parmi les stoires populaires d'aucun peuple quelque chose de plus li, de plus léger, de plus délicat que ce petit conte du boset des Elfes, dont nous n'avons rien voulu retrancher. Il nne une idée complète du caractère des Elfes bienfaisants, ces charmantes créatures dont la vive imagination des Cels avait peuplé les vallons et les bois.

On retrouve souvent dans les contes populaires de l'Allegne les allégories les plus ingénieuses des fables de l'antiité païenne. Les métamorphoses de l'âne de Lucius de Pas avaient déjà été abrégées par Lucien lorsque Apulée s'empra de ce conte milésien, depuis longtemps fameux et popuire, pour construire celui qu'il nous a laissé sous le nom de *Ane d'or*; la métamorphose, qui est la base de ce dernier nte, est elle-même empruntée à l'ancien système de la mémpsycose.

Plusieurs contes allemands fort anciens nous offrent une alogie parfaite avec ceux de Lucius et d'Apulée; la plus appante peut-être se trouve dans le conte intitulé : *Der Krausel*, dont nous allons donner un abrégé :

Der Krautesel. — La Salade.

« Un jour qu'un jeune et joyeux chasseur traversait une orêt d'un pas léger, il rencontra tout à coup une petite vieille yant une apparence fort misérable : — « Bonjour, bonjour, ui dit-elle; vous avez l'air bien gai, mon enfant; pour moi

(1) Nous avons traduit ce conte du *Kinder und hans marchen*, de M. Grimm, vol. I.

pauvre vieille, je meurs de faim; ah! de grâce, donnez-m
quelque chose à manger. »

» Le chasseur eut pitié de cette malheureuse femme, et, mettant aussitôt la main dans le petit sac de cuir qu'il portai suspendu à son épaule, il en tira tout ce qui s'y trouvait et l donna à la pauvre vieille. Après cette bonne action, il all continuer sa route, lorsque la vieille l'arrêta, et le pren par la main : « Écoutez bien, mon enfant, ce que je vais vo dire : Vous avez été bon et humain envers moi, et je ve vous en récompenser. Poursuivez votre route, et dans peu d temps vous arriverez au pied d'un arbre sur lequel vous ve rez neuf oiseaux occupés à se disputer un manteau; tirez a milieu de la bande : l'un d'eux tombera ainsi que le mante Prenez ce dernier, et il vous transportera en un instant da tous les lieux où vous désirerez vous rendre. Ouvrez ensui le corps de l'oiseau, retirez-en le cœur et conservez-le soigne sement, car il vous portera bonheur, et chaque matin vo trouverez en vous levant une pièce d'or sous le chevet de v tre lit. »

» Le chasseur remercia la vieille et continua son chemi Tout arriva comme la bonne femme l'avait prédit, et le len demain, et chaque jour ensuite, le chasseur trouvait à so réveil une belle pièce d'or qu'il conservait avec soin. Enfin, quand il crut que sa bourse était suffisamment garnie, il eu envie de voyager; prenant son petit sac de cuir et son man- teau, et jetant son arc sur ses épaules, il embrassa ses amis e partit.

» Il y avait déjà quelque temps que notre chasseur courai le monde, lorsqu'un jour, en sortant d'une forêt, il aperçu un château magnifique, entouré de belles prairies; à une des fenêtres du château était une vieille femme, et à côté d'elle une jeune dame d'une grande beauté.

» La vieille, qui était une méchante *fée* (1), n'eut pas plutôt aperçu le chasseur, qu'elle sut quels trésors inappréciables il

(1) Il y a *Elfen* dans l'allemand, que nous avons rendu ici par *fée*.

portait avec lui, et elle résolut de mettre tout en œuvre pour s'en emparer.

» Le chasseur, bien accueilli dans le château, devint épris de la jeune dame, qui, par les conseils et à l'aide de la méchante fée, parvint bientôt à se rendre maîtresse des talismans dont il était possesseur; puis elle l'abandonna, pendant son sommeil, au milieu de rochers sauvages.

» Ces rochers étaient la demeure de géants cruels, qui, trouvant le chasseur encore endormi, se contentèrent de le repousser du pied, le prenant pour un ver de terre. Néanmoins, comme il n'y avait guère de sûreté pour lui au milieu de tels hôtes, un nuage, envoyé sans doute par la bonne fée qui le protégeait toujours, vint fort à propos l'enlever et le transporter dans un jardin rempli de toutes sortes de légumes, où il fut déposé fort doucement sur un épais gazon.

» Le chasseur, qui avait faim et qui ne voyait rien autour de lui pour la satisfaire que des choux et de la salade, se décida, faute de mieux, à manger quelques pieds de ce dernier légume, pour calmer son appétit; mais à peine en eut-il avalé deux ou trois feuilles, qu'il sentit s'opérer en lui un affreux changement, et qu'il vit avec horreur qu'il venait d'être métamorphosé en âne.

» Cependant, comme ce changement, quelque cruel qu'il dût paraître au pauvre chasseur, ne lui avait point ôté l'appétit, et que la salade lui avait paru bonne, il continua à s'en régaler. Il en mangea tant, qu'enfin il en rencontra qui était d'une autre espèce que la première, et dont il n'eut pas plutôt goûté, qu'un nouveau changement s'opéra dans sa personne, et qu'il s'aperçut bientôt, à sa grande satisfaction, qu'il avait repris sa première forme.

» A quelque chose malheur est bon, pensa notre chasseur à la suite de ces deux métamorphoses; ceci pourra me servir à ravoir mes précieux talismans; et après avoir cueilli quelques pieds de salade, de l'une et de l'autre espèce, il se dirigea vers le château qui renfermait ses deux trésors. Il se noircit la figure de manière à se rendre méconnaissable, et pénétra de nouveau dans la demeure de la vieille et de sa jeune compa-

gne, en ayant soin de se donner pour le jardinier d'un roi aimait beaucoup la salade, et qui l'avait envoyé courir monde afin de lui rapporter la plus rare qu'il pourrait trouver : « J'en apporte avec moi de la plus belle espèce, dit-il s'adressant à la méchante fée; mais le soleil est tellement dent aujourd'hui, qu'elle commence à se faner, et que je cr de ne pouvoir emporter plus loin ce précieux légume que j eu tant de peine à trouver. »

Une fois introduit dans le château, on pense bien que chasseur ne manqua pas de servir à la vieille un plat de métier. La fée ainsi que la jeune dame et sa femme de chambre se régalèrent de la salade, qu'elles trouvèrent délicie mais toutes trois, après en avoir mangé, furent métamorp sées en ânesses. Le chasseur les livra ensuite à un méch meunier, qui les roua tellement de coups, que la plus vi mourut quelques jours après.

» Le chasseur, qui avait retrouvé ses deux talismans, eut fin pitié du sort de la jeune dame, pour laquelle il conserv toujours dans son cœur un tendre souvenir, malgré tous mauvais tours qu'elle lui avait joués. Il lui rendit sa premi forme, ainsi qu'à sa suivante, en leur faisant manger de *bonne salade*, et il épousa ensuite sa belle maîtresse, avec l quelle il vécut longtemps heureux (1).»

Dans un autre conte allemand, recueilli à *Zwehrn* p MM. Grimm, un guerrier, dépouillé par une princesse plusieurs talismans précieux qu'il tenait de la générosité d' Elf, avait vu, non sans une extrême frayeur, son nez croît d'une manière tellement effrayante, qu'il avait acquis plusieurs pieds de longueur, après que ce guerrier eut mang une pomme cueillie dans un bois, lorsqu'il était pressé de la soif. Mais, par bonheur pour lui, le petit Elf vint à son aide dans ce moment critique, et lui fit manger certaine poire qui rendit à son nez sa première forme. Le guerrier se servit ensuite avec succès de ces deux fruits pour se venger de sa per-

(1) Traduit du *Kinder und hans marchen*, de MM. Grimm.

: princesse, de la même manière que le fait le chasseur
ts le conte précédent (1).

Prætorius rapporte un conte à peu près semblable, dans le-
:l la fleur du lys a la vertu de rendre la forme humaine à
x qui l'auraient perdue par quelque maléfice.

Mais toutes ces histoires paraissent être une imitation de
e de *Fortunatus* (le prince fortuné), dont l'origine fort
ienne n'est cependant pas connue, quoiqu'il semble pro-
le qu'elle nous vient d'Espagne, en raison des noms espa-
ls qu'on y trouve souvent. Il y a une version de cette his-
e dans le *Gesta Romanorum*.

Néanmoins, tous les Elfes des contes allemands ne sont pas
ıme les habitants du bosquet dont nous venons de parler,
génies d'une beauté céleste, qui se balancent sur la cime des
es ou qui se posent dans le calice des fleurs; des esprits
ens, aux ailes d'azur, à la voix mélodieuse, qui se baignent
s la clarté de la lune et qui s'endorment dans une rose,
ne sont pas, comme Gossamer et ses compagnes, des êtres
ıfaisants, qui ne visitent les mortels que pour les rendre
reux.

en est aussi qui sont petits, laids et difformes, dont le
ctère est envieux et méchant, qui n'obligent les mortels
par caprice, et qui, pour satisfaire leurs passions hai-
es, exigent souvent d'eux, lorsqu'ils leur rendent quel-
s services, le sacrifice des objets de leurs plus chères affec-
s. Tel était *Rumpel-Stiltz-Kin*, un méchant petit Elf, dont
s allons raconter l'histoire :

Rumpel-Stiltz-Kin.

Dans un certain royaume, vivait jadis un pauvre meunier
avait une fille d'une grande beauté. Elle était en outre
-spirituelle et extrêmement adroite; de sorte que son père

(1) Dans d'autres histoires, le nez est remplacé par une corne.

en ressentait tant d'orgueil, qu'il fut jusqu'à dire un jour au roi que sa fille pouvait filer de l'or avec de la paille (1).

» Le roi, qui était très-avare, n'eut pas plutôt enten les paroles imprudentes du meunier, qu'il ordonna de amener cette fille, et dès qu'elle fut dans son palais, il la con duisit dans une chambre où il avait fait mettre une gran quantité de paille, et il lui dit ensuite, en lui donnant rouet et une quenouille, que si elle tenait à la vie, il fal qu'elle filât dans un jour toute la paille qu'elle voyait dev elle. La pauvre fille eut beau se récrier et protester qu'il était impossible de faire ce qu'on lui demandait, le roi fer la porte et la laissa seule.

» La fille du meunier était assise dans un coin et pleur amèrement, lorsque la porte s'ouvrit, et un petit homme bo teux et fort laid parut tout à coup devant elle, et lui deman le sujet de ses pleurs. Après qu'elle eut fait connaître ce qu' exigeait d'elle : « Que me donnerez-vous, lui dit le p homme, et je le ferai pour vous? — Mon collier d'or, rép dit à l'instant la fille. » Il la prit au mot, et se mettant aussi à l'ouvrage, il accomplit dans très-peu de temps la tâche di ficile qui avait été donnée à la prisonnière.

» Le lendemain, lorsque le roi parut, il fut fort étonné mais son avarice était insatiable, et il renferma une secon fois la pauvre fille, en lui donnant une nouvelle tâche à rem plir. Elle était dans un grand embarras, lorsque le peti homme ouvrit encore la porte et lui fit la même propositio que la veille. Elle n'avait plus rien à lui donner que sa bague il la prit donc et termina son ouvrage en aussi peu de temp que la première fois.

» Le roi, plus étonné que jamais, ne fut point encore sati fait et donna à la fille du meunier une troisième tâche pl forte que les deux premières, en lui promettant qu'il l'épou serait, si elle était terminée le lendemain.

» Aussitôt qu'elle fut seule, l'Elfe se montra de nouvea et comme elle n'avait plus rien à lui offrir : « Vous me don

(1) C'est ce qu'on appelle en anglais : *To spin gold out of straw.*

ez, le premier enfant que vous aurez, lorsque vous serez ıe. » La pauvre fille pensa en elle-même que cela ne serait s doute jamais, et elle lui promit son premier né. Le roi t le lendemain, et trouvant l'ouvrage achevé, il tint sa pro-sse et prit pour épouse la fille du meunier.

A la naissance de son premier enfant, la nouvelle reine tellement joyeuse, qu'elle oublia tout-à-fait le petit homme a promesse qu'elle lui avait faite. Mais, un jour, il vint la rappeler. La reine déplora son malheur et lui offrit en ange de l'enfant tout l'or de son royaume; mais l'Elfe fut xorable. Enfin, touché par les pleurs de cette jeune et ten-mère, il consentit à lui accorder un délai de trois jours, bout desquels elle conserverait son fils, si elle avait pu de-er le nom du petit Elfe.

La reine ne dormit point de toute la nuit, repassant dans esprit tous les noms les plus singuliers qu'elle avait en-lu prononcer, et elle envoya, dès le matin, des courriers s toutes les directions pour en recueillir de nouveaux. Le lemain, l'Elfe se présenta; la reine lui récita tous les noms ıt elle put se souvenir; mais, à chacun d'eux, il répondit : e n'est pas là mon nom. »

› Le second jour, la reine essaya les noms les plus drôles, s que Bancroche, Bossu, Bancal; mais l'Elfe répondit tou-ırs comme la première fois.

» Le troisième jour, un des envoyés de la reine vint la trou-r et lui dit : « Tous les noms sont épuisés, Madame, et je n puis trouver davantage; cependant, hier, tandis que je avissais une haute montagne couverte d'arbres, dans un droit où le renard et le lièvre se disent ordinairement bon-ir, je vis une petite cabane devant laquelle un feu était al-mé, et autour du feu, un petit homme fort drôle dansait sur le jambe, en chantant ces paroles :

« Joyeusement je ferai fête; je brasse aujourd'hui, je pétrirai demain.
Joyeusement je danserai et je chanterai quand arrivera l'étranger,
Car la reine ne se doute certainement pas que je m'appelle *Rumpel-*
|*Stiltz-Kin.* »

» La reine sauta de joie quand elle entendit ces paroles, bientôt après arriva le petit Elfe : « Eh bien ! Madame, quel mon nom ? — C'est Jean, sans doute ? répondit-elle timi ment. — Non. — Thomas, peut-être ? — Pas plus encore. Eh bien ! serait-ce par hasard Rumpel-Stiltz-Kin ? — Il n'y qu'une sorcière qui ait pu vous le dire, s'écria le petit Elfe, écumant de rage et frappant en même temps le plancher a tant de force, que son pied gauche y entra tout entier, et q fut obligé de se servir de ses deux mains pour s'en retirer. méchant génie s'esquiva ensuite au milieu des railleries assistants, qui riaient de bon cœur de toute la peine qu'il tait donnée pour rien (1). »

Le désappointement de ce petit Elfe rappelle celui q prouve presque toujours Satan dans les marchés qu'il fait a les hommes.

Il y a en Allemagne différentes versions de cette histo qui y est très-répandue. On en trouve une semblable en lande, dans laquelle il y a une chanson qui finit ainsi :

« Litle does my lady wot
That my name is Trit-a-Trot (2). »

Dans *La tour ténébreuse et les jours lumineux*, contes glais, tirés d'une ancienne chronique composée par Ricl Cœur-de-Lion (Amsterdam, 1708), l'histoire de *Ricdin-Ric* renferme le même incident, et le chant du nain est comn suit :

Si jeune et tendre femelle,
N'aimant qu'enfantins ébats,
Avait mis dans sa cervelle
Que Ricdin-Ricdon je m'appelle,
Point ne viendrait dans mes lags ;
Mais sera pour moi la belle,
Car un tel nom ne sait pas.

Quelque méchants que puissent paraître certains Elfes, i

(1) Traduit du *Kinder und hans marchen*, de MM. Grimm.
(2) « Madame ne se doute guère que mon nom est Trit-a-Trot. »

nt cependant pas les confondre avec d'autres êtres surnatu-s dont Reginald-Scott parle, d'après Cornelius van Kempen, s son ouvrage sur la découverte de la sorcellerie (1). « En), dit-il, du temps de l'empereur Lothaire, beaucoup d'es-ts de diverses espèces infestaient la Frise, particulièrement nymphes blanches des anciens, que les modernes ont nom-es *witte wisven*. Ces nymphes (que quelques-uns appellent mes *blanches*) habitent des cavernes souterraines, creusées le sommet d'une haute montagne. Elles surprenaient sou-nt les voyageurs égarées pendant la nuit, les bergers gar-nt leurs troupeaux et les femmes nouvellement accouchées, si que leurs enfants. Elles les emportaient dans leurs ca-nes, d'où l'on entendait sortir beaucoup de bruits étranges, cris d'enfants, des gémissements, quelques mots impar-ts et toute espèce de sons musicaux (2). »

Ces *dames blanches* sont celles que l'on nomme communé-nt *femmes sauvages*, et qui sont encore accusées, de nos rs, d'enlever les enfants et d'en substituer d'autres à leur ce. Les habitants de Groedich rapportaient, il y a peu d'an-s, qu'il n'était pas rare de voir de ces femmes sauvages, ties du Wunderberg (3), venir dans la plaine, où elles en-aient quelquefois les enfants. Un jeune garçon de Kugch-dt, qu'elles avaient ainsi enlevé, tandis qu'il gardait les tiaux, fut revu un an après, par des bûcherons, sous un ement vert, et assis sur un tronc d'arbre, au sommet de la ntagne; mais lorsque ses parents furent le lendemain pour chercher, il avait disparu (4).

Dans la Souabe, la Franconie et la Thuringe, on crie aux chants enfants : « Tais-toi, ou la sauvage Berta (*wilde*

(1) *The discovery of witchcraft*, 1584, in-4°. — Cet ouvrage parut en gleterre et fut condamné au feu. L'auteur cherchait à prouver que tout que l'on dit des sorciers et des magiciens est fabuleux; mais il faut ouer que ses raisonnements ne sont pas d'une grande force et qu'on fit aucoup trop d'honneur à son ouvrage.

(2) Balthazar Bekker, dans son *Monde enchanté;* Picart, van Brussels des Roches font également mention des nymphes ou dames blanches.

(3) Montagne enchantée dont nous avons déjà parlé.

(4) Brixener Wolksbuch.

› reine sauta de joie quand elle entendit ces paroles, bientôt après arriva le petit Elfe : « Eh bien ! Madame, quel mon nom? — C'est Jean, sans doute? répondit-elle timid ment. — Non. — Thomas, peut-être? — Pas plus encore. Eh bien! serait-ce par hasard Rumpel-Stiltz-Kin? — Il n' qu'une sorcière qui ait pu vous le dire, s'écria le petit Elfe, écumant de rage et frappant en même temps le plancher a tant de force, que son pied gauche y entra tout entier, et q fut obligé de se servir de ses deux mains pour s'en retirer. méchant génie s'esquiva ensuite au milieu des railleries assistants, qui riaient de bon cœur de toute la peine qu'il tait donnée pour rien (1). »

Le désappointement de ce petit Elfe rappelle celui q prouve presque toujours Satan dans les marchés qu'il fait a les hommes.

Il y a en Allemagne différentes versions de cette histo qui y est très-répandue. On en trouve une semblable en lande, dans laquelle il y a une chanson qui finit ainsi :

« Litle does my lady wot
That my name is Trit-a-Trot (2). »

Dans *La tour ténébreuse et les jours lumineux*, contes glais, tirés d'une ancienne chronique composée par Ricl Cœur-de-Lion (Amsterdam, 1708), l'histoire de *Ricdin-Ri* renferme le même incident, et le chant du nain est comn suit :

Si jeune et tendre femelle,
N'aimant qu'enfantins ébats,
Avait mis dans sa cervelle
Que Ricdin-Ricdon je m'appelle,
Point ne viendrait dans mes lags;
Mais sera pour moi la belle,
Car un tel nom ne sait pas.

Quelque méchants que puissent paraître certains Elfes, i

(1) Traduit du *Kinder und hans marchen*, de MM. Grimm.
(2) « Madame ne se doute guère que mon nom est Trit-a-Trot. »

nt cependant pas les confondre avec d'autres êtres surnatu-
s dont Reginald-Scott parle, d'après Cornelius van Kempen,
ns son ouvrage sur la découverte de la sorcellerie (1). « En
0, dit-il, du temps de l'empereur Lothaire, beaucoup d'es-
ts de diverses espèces infestaient la Frise, particulièrement
nymphes blanches des anciens, que les modernes ont nom-
es *witte wisven*. Ces nymphes (que quelques-uns appellent
mes *blanches*) habitent des cavernes souterraines, creusées
le sommet d'une haute montagne. Elles surprenaient sou-
t les voyageurs égarées pendant la nuit, les bergers gar-
t leurs troupeaux et les femmes nouvellement accouchées,
si que leurs enfants. Elles les emportaient dans leurs ca-
nes, d'où l'on entendait sortir beaucoup de bruits étranges,
cris d'enfants, des gémissements, quelques mots impar-
ts et toute espèce de sons musicaux (2). »

Ces *dames blanches* sont celles que l'on nomme communé-
nt *femmes sauvages*, et qui sont encore accusées, de nos
rs, d'enlever les enfants et d'en substituer d'autres à leur
ce. Les habitants de Groedich rapportaient, il y a peu d'an-
s, qu'il n'était pas rare de voir de ces femmes sauvages,
ties du Wunderberg (3), venir dans la plaine, où elles en-
aient quelquefois les enfants. Un jeune garçon de Kugch-
dt, qu'elles avaient ainsi enlevé, tandis qu'il gardait les
tiaux, fut revu un an après, par des bûcherons, sous un
ement vert, et assis sur un tronc d'arbre, au sommet de la
ntagne; mais lorsque ses parents furent le lendemain pour
chercher, il avait disparu (4).

Dans la Souabe, la Franconie et la Thuringe, on crie aux
chants enfants : « Tais-toi, ou la sauvage Berta (*wilde*

(1) *The discovery of witchcraft*, 1584, in-4°. — Cet ouvrage parut en
gleterre et fut condamné au feu. L'auteur cherchait à prouver que tout
que l'on dit des sorciers et des magiciens est fabuleux; mais il faut
ouer que ses raisonnements ne sont pas d'une grande force et qu'on fit
aucoup trop d'honneur à son ouvrage.

(2) Balthazar Bekker, dans son *Monde enchanté;* Picart, van Brussels
des Roches font également mention des nymphes ou dames blanches.

(3) Montagne enchantée dont nous avons déjà parlé.

(4) Brixener Wolksbuch.

Berta) va venir! » D'autres la nomment hilda Bertha ou même la Berthe de fer *(Eiserne)*. Elle se montre sous la forme d'une femme sauvage, avec une longue chevelure, et salit la quenouille de la fille qui, le dernier jour de l'an, n'a pas filé tout son lin. Beaucoup de gens mangent ce jour-là des boulettes de pâte et des harengs; autrement, ils croiraient que Perchta viendrait leur couper le ventre pour en retirer ce qu'ils auraient mangé d'abord et y mettre de la paille hachée; après quoi, elle recoudrait la coupure avec un soc de charrue, au lieu d'aiguilles, et des rames de métier, au lieu de fil (1).

Les paysans de la Marche de Brandebourg parlent d'une autre femme sauvage qu'ils nomment *la tante au seigle*, qui se tient cachée dans les champs de blé et qui enlèvent quelquefois les enfants (2).

L'enlèvement des enfants est une des croyances grossières les plus accréditées en Allemagne. « Le réformateur Luther, dit M. de Reiffenberg, qui venait apporter au monde le flambeau de la vérité et le délivrer des vieilles erreurs, n'a pas fait difficulté d'ajouter foi à des contes de nourrices. Il est vrai qu'il les met sur le compte du diable, pour lequel il montre beaucoup de considération et avec lequel il rapporte sa dispute réglée dans son livre sur la messe (3). Les *propos de table*, recueillis de sa *sainte bouche* par le docteur Antoine Lauterbach et mis ensuite en ordre par le docteur Aurifaber, font aussi mention de rapt d'enfants pratiqués par le démon: « Quelquefois, ajoute Luther, dans les six premières semaines de leur naissance, il enlève à leur mère ces pauvres petits pour en substituer à leur place d'autres nommés par les Saxons *Killcrops* (4). »

Luther dit ensuite comment il a vu et touché des Killcrops; mais la plus ridicule de toutes ces histoires, au moins dans la

(1) Crusius, *Annales suev.*, t. I, lib. XII, c. 6, p. 329. — Floegel, *Gesch. der grotesken*, p. 23.

(2) Tharsander (G. W. Wegner), *Schauplatz*, t. I, 433-434. — Prætorius, Wes.beschreib, I, 125-126.

(3) Selon Luther, ce diable sophiste se nommait *Caym;* il apprend connaître le langage de tous les oiseaux.

(4) *Dict. de la conversation*, t. XIX, p. 63.

iche d'un réformateur d'erreurs, est sans contredit la suite :

Un paysan d'Halberstadt, dit cet hérésiarque, avait un crops qui avait épuisé le lait de sa mère et de cinq nours, mangeait excessivement, car les Killcrops mangent plus dix autres enfants, et bref, avait si bien fait, que toute la ille était lasse de lui. On conseilla à ce paysan de faire un rinage à Heckelstadt, de vouer son enfant à la vierge ie et de le faire élever dans l'endroit même. Le paysan it ce conseil, plaça l'enfant dans un panier et l'emporta. au moment où il passait une rivière et traversait le pont, voix, qui partait de l'eau, cria : « Killcrops! Killcrops! » s l'enfant, qui jamais, auparavant, n'avait prononcé un mot, répondit du fond de son panier : « Oh! oh! » Le an, qui n'était pas accoutumé à l'entendre, fut fort effrayé. iable de rivière lui demanda ensuite du fond de l'eau : vas-tu? » Le Killcrops répondit d'en haut : « Je vais à telstadt, chez notre mère bien-aimée, pour m'y faire er. »

Mik laten wigen
Dat ick marge gedigen.

On m'y porte nourrir
Pour me faire grandir.

Comme le paysan avait entendu dire que les enfants sups savaient ordinairement parler, il entra en colère et jeta anier et l'enfant dans la rivière ; sur quoi, les deux diables volèrent ensemble; ils crièrent : « Oh! oh! oh! » firent lques cabrioles l'un par-dessus l'autre et s'évanouirent (1). »

« En lisant ces lignes, dit encore M. de Reiffenberg, il faut, ur ne pas rougir de notre espèce, se rappeler la réflexion ivante de Dugald-Stewart : « Des faits si récents, liés à l'histre d'un tel homme, sont consolants pour ceux que les fos et les extravagances de leurs contemporains feraient dé-

(1) Luther, *Tsich-Reden*, 105, B. 106, A.

sespérer de la cause de la vérité et des progrès de la rai
humaine (1). »

Puisque *le grand Luther*, comme quelques-uns l'appell
encore (2), croyait aux Killcrops et aux substitutions d'enf
par le démon, nous ne saurions blâmer ceux qui professent
doctrine d'ajouter foi à tous les méfaits de ce genre que l'o
met dans les histoires allemandes sur le compte des da
blanches ou femmes sauvages; car les Elfes, au moins ceux
l'Allemagne, en ont été publiquement disculpés par Walt
Scott, lorsqu'il a dit dans un de ses ouvrages :

« L'enlèvement des enfants, par exemple, crime dont
rendent souvent coupables nos fées modernes (les féeries
l'Angleterre), semble n'avoir été attribué par les nations g
thiques qu'à une espèce de sorcières ou de succubes, et jam
aux Berg-Elfen (Elfes), ni aux duergars (nains) (3). »

On reconnaîtra facilement dans le conte suivant le caract
attribué aux nymphes ou dames blanches par Cornelius W
Kemper. Ce conte, qui est tiré de *Heinrich Stillings Leben* (
est très-répandu parmi les habitants du Schwalmgegend : «

Jorinda et Jorindel.

« Il existait autrefois un vieux château, situé au milieu d'u
vaste et épaisse forêt, dans lequel habitait, sous la figure d'u
vieille décrépite, un de ces malins esprits que l'on nom
communément dames blanches ou femmes sauvages. Ce
méchante vieille volait d'un côté et d'autre pendant le jo
sous la forme d'une chouette, ou rôdait dans le voisinage so
celle d'un chat; mais dès que la nuit était venue, elle repren
sa figure habituelle. Lorsqu'un jeune homme avait le malhe
de pénétrer dans la forêt, à cent pas de son château, il dev

(1) M. de Reiffenberg. Lieu cité plus haut.

(2) Par exemple, dans le *Dict. de la conversation*, où les expressions *grand Luther*, la *grande figure de Luther*, sont répétées au moins vin fois dans chaque livraison.

(3) *Minstrelsy of the scottish border.*

(4) Tome I, p. 104-108.

ussitôt immobile et ne pouvait plus faire un pas avant ı méchante vieille ne fût venue lui rendre la liberté; si quelque jolie fille s'approchait à la même distance de neure, elle était aussitôt changée en oiseau. La fée le it ensuite dans une cage qu'elle suspendait au plafond ›partements du château, où il se trouvait déjà *sept cents* ; cages, toutes remplies des plus beaux oiseaux qu'on ›ir.

y avait alors dans le voisinage de cette forêt un village lequel habitait une jeune fille qui s'appelait Jorinda; la plus jolie de toutes les jolies filles qu'on pût voir alors oute l'Allemagne; elle était aimée d'un berger nommé lel, et ils devaient être bientôt unis. Un jour, afin d'être les deux amants furent se promener dans la forêt, et lel recommanda bien à sa fiancée de ne point s'approcher ›rès du château. La soirée était belle; les derniers rayons leil, pénétrant à travers les troncs serrés des arbres, ıient le taillis d'une lumière brillante, tandis que les relles, perchées sur les branches les plus élevées des bou-, faisaient entendre leurs chants plaintifs et amoureux. ›rinda s'assit sur le gazon; Jorindel se plaça près d'elle, s deux se sentaient affligés, sans pouvoir en deviner la ; mais il leur semblait qu'ils devaient être bientôt sépa-ur jamais. Ils errèrent ensuite pendant longtemps dans ›t; et lorsqu'ils pensèrent enfin à retourner au village, surent plus quel chemin prendre.

e soleil allait se coucher, et déjà la moitié de son disque disparu derrière la montagne du Wunderberg lorsque lel, regardant autour de lui, s'aperçut avec effroi qu'il ıt pas à vingt pas des murs du fatal château! A cette vue, uvre berger trembla de tous ses membres. La voix de da, qui était alors à quelques pas derrière lui, vint frap-›n oreille; elle chantait ces paroles :

« La tourterelle gémit, cachée sous le feuillage des saules,
Hélas! hélas!
» Elle déplore le destin de sa fidèle compagne,
Hélas! hélas!.........

» Le chant cessa tout à coup. Jorindel, se retournant en connaître la cause, aperçut sa chère Jorinda chang rossignol, et terminant sa chanson par un plaintif jug, jug. Au même instant, une chouette, aux yeux enflam vola trois fois autour d'eux et cria trois fois : « Tu wh whu! tu whu! aussitôt le berger devint immobile comm statue, ne pouvant ni pleurer, ni parler, ni faire aucun

» En ce moment, le soleil disparaissait tout-à-fait de la montagne : bientôt d'épaisses ténèbres couvrirent la la chouette fut se cacher dans un buisson, et, bientôt ap méchante vieille en sortit pâle, les yeux hagars, et so et son menton se joignant presque ensemble.

» Elle murmura quelques paroles magiques, saisit le gnol et l'emporta. Le pauvre Jorindel, témoin de l'enlèv de sa bien-aimée, ne pouvait rien faire pour la secourir fin, la vieille revint et chanta d'une voix rauque :

« Jusqu'à ce que l'oiseau soit en cage,
Et que son sort soit accompli,
Immobile tu dois rester;
Mais lorsque le charme l'arrête
Et l'enchaîne pour jamais,
Fuis de ces lieux! »

» Aussitôt que le berger sentit que sa liberté lui étai due, il tomba aux pieds de la vieille, et la supplia de lu dre sa chère Jorinda; mais elle lui répondit qu'il ne la r rait de sa vie, et disparut.

» Il pria, pleura, se désola, le tout en vain. Ne vo pas retourner chez lui, il s'en alla dans un village éloign il fut employé à garder les troupeaux. Combien de fo chercha-t-il pas à s'approcher du fatal château! Mais la cr d'un sort plus cruel encore que celui qu'il éprouvait l'en chait toujours d'y pénétrer.

» Enfin, une nuit, Jorindel rêva qu'ayant rencontré fleur couleur de pourpre, dans le milieu de laquelle se t vait une perle d'une grande beauté, il l'avait cueillie, et

tenant toujours dans sa main, il était entré dans le château la fée, où il retrouva sa Jorinda, qu'il désenchanta ainsi e toutes ses compagnes de captivité, en les touchant seulement avec cette belle fleur.

» Dès qu'il fut éveillé, il se mit à chercher par monts et par ux cette fleur précieuse; il la chercha vainement pendant t grands jours; enfin, le neuvième, il en trouva une cour de pourpre, dans le milieu de laquelle était une goutte rosée, aussi grosse qu'une belle perle.

» Jorindel cueillit la fleur, et marcha ensuite jour et nuit qu'à ce qu'il aperçut le château qui renfermait sa chère inda; il s'en approcha le plus possible, et vit avec joie aucun changement ne s'opérait en lui. Il toucha ensuite porte avec sa fleur, et la porte s'ouvrit d'elle-même. Il péra dans le château, et arriva enfin à la chambre où ieille était assise au milieu de ses sept cents cages. Aussiqu'elle le vit, elle devint furieuse; mais elle ne pouvait pprocher, car il tenait toujours sa fleur entre elle et lui, ur se garantir de ses maléfices.

» Il cherchait des yeux, parmi tant d'oiseaux, lequel pout être sa bien-aimée, lorsqu'il aperçut la méchante vieille sir vivement une des cages et l'emporter, en se sauvant à tes jambes. Jorindel la poursuivit, et, ayant touché avec fleur la cage qu'elle portait, il vit sa chère Jorinda qui l'embssa tendrement et qui lui parut aussi belle que jamais, aussi le que la dernière fois qu'ils s'étaient égarés dans la forêt.

» Jorindel toucha également avec sa fleur tous les autres eaux, qui reprirent aussitôt leur première forme. Il conduiensuite sa chère Jorinda dans son village, où ils vécurent ureusement ensemble pendant un grand nombre d'années. »

On trouve dans les recueils des traditions de l'Allemagne mbre d'histoires de ce genre sur l'enlèvement des enfants. ns le conte de *Liebste Roland*, qui est l'original de notre tit-Poucet (1), les deux enfants (2), Roland et Maybird,

(1) On retrouve le même sujet dans le *Pentamerone* de Battista Basile, nsi que dans la collection de contes hongrois de George Von Gaal.
(2) Il y en a sept, comme on sait, dans le conte français.

abandonnés au milieu d'une forêt, sont attirés dans la de-
meure d'une méchante fée (1), qui renferme Roland dans
une cage, pour le manger « quand il sera engraissé, dit-elle;
la petite fille est employée aux travaux les plus rudes. Les
deux prisonniers parviennent néanmoins à s'échapper, en
ayant soin d'emporter avec eux la baguette de la fée. Celle-ci
les poursuivit avec des bottes de sept lieues et allait les attein-
dre, lorsque Maybird, au moyen de la baguette magique,
métamorphosa Roland en un beau lac, et, se changeant
elle-même en cygne, alla chercher un refuge sur ses eaux
limpides. On trouve dans ce conte plusieurs autres métamor-
phoses des deux fugitifs, qui parviennent à se soustraire en-
tièrement aux poursuites de la méchante fée (2).

Il y a mille histoires en Allemagne sur le danger de laisser
les enfants seuls. On raconte également en Dalmatie que les
sorcières, que l'on nomme *les fileuses du sabbat*, se glissent
furtivement dans la chambre des nouveaux-nés, et s'assurent
s'il n'y a point de croix ou de buis béni suspendu à son cou.
Elles laissent alors traîner sur lui leurs cheveux gris, lui
envoient leurs haleines empestées, tournent trois fois autour
de lui, en élevant leurs mains jointes au-dessus de sa tête, et
lui laissent un souvenir de leur visite!... des crampes et le
cauchemar!...

Comme nous l'avons déjà observé dans le chapitre précé-
dent, les ogres des contes français et anglais se rencontrent
rarement dans les histoires allemandes. On y trouve souvent
des géants, méchants, pillards et quelquefois sanguinaires,
sur lesquels, comme dans toutes les traditions du Nord, les
nains et les hommes de petite stature obtiennent toujours
l'avantage.

Le héros de toutes ces aventures surprenantes est connu d

(1) Nous employons ici le mot *fée*, pour être mieux compris; dans l'ori-
ginal, c'est une de ces femmes sauvages dont nous avons déjà parlé.

(2) Cette fiction du *Liebste-Roland* a été imitée par Shakespeare; il le
nomme *Child-Roland* dans sa ballade de *Mad-Tom*. Les aventures du child
anglais ont été prises dans une ballade danoise, que l'on trouve dans le
Kœmpe-Viser.

lemagne sous le nom de *daumesdiik*, *dumling*, *daumer-ling*; en Autriche, sous celui de *daumerlang*; en Danemarck, l'appelle *swend-tomling* ou *swain-tomling*; et plus au nord, c'est *thaumelin*, ou le héros nain de la Scandinavie. Dans quelques-unes des histoires où figure le *daumesdiik*, ne montre guère la sagacité et l'intelligence dont la nature doué qu'au milieu d'événements qui sont tout-à-fait du maine de la vie privée; mais il y en a d'autres dans lesquels il joue un rôle important et souvent héroïque, soit comme vainqueur des géants et d'autres puissants ennemis, comme favori de la fortune, recevant pour récompense ses services la moitié d'un royaume avec la main de la fille roi.

Le daumesdiik des nations gothiques est le type original *tom-thumb*, *tom-a-lyn*, *tamlane*, *tommel-finger* des Anglais, dont ceux-ci, avec leur véracité ordinaire, ont fait un page de leur roi Edgar, qui était venu finir ses jours dans la le de Lincoln, où l'on montre, disent-ils, encore son tombeau.

Dans ses rôles héroïques, le daumesdiik est bien supérieur acques le tueur de géants (Jeack the géant killer) et à Hycophrie, pâles copies des contes allemands sur le me sujet; cependant, il faut bien observer que tous les sodes de mauvais goût, que l'on rencontre dans les histoires anglaises, sont bien de leur propre fond, et n'ont point empruntés aux Allemands.

Ce personnage est également le type de notre Petit-Poucet: le retrouve encore, avec les mêmes attributions et à peu les mêmes aventures, sous le nom de *medvedovitsh* (le de l'Ours), dans un conte servien, recueilli par Schottky, publié par MM. Grimm.

La plupart des histoires allemandes, dans lesquelles on célèbre les hauts faits de Daumesdiik contre les géants, tirent leur origine des plus anciennes traditions du Nord.

Dans une de ces histoires, qui a pour titre : *Des shneiders daumerling wanderschaft* (Les voyages du tailleur Daumerling), les premières excursions du jeune tailleur ont lieu dans

l'intérieur d'un gant, où il se réfugie pour échapper à la
lère de sa mère. De même on voit, dans la XXIIIe fable
l'*Edda*, Thor passer la nuit dans le gant d'un géant, qu'
pris pour une hôtellerie (1).

Le héros d'une autre histoire allemande « *Der junge Ri*
le jeune géant n'était, dans son enfance, pas plus gros qu
pouce; mais après être demeuré quelques années avec
géant et avoir pris la même nourriture que lui, il acquit
force si grande qu'il arrachait un chêne avec la même fa
qu'un roseau. S'étant mis ensuite à courir le monde, il p
par une série d'aventures qui ressemblent beaucoup à c
attribuées dans le *Heldenbuch* au redoutable Sigurd, qui
sissait les lions dans les forêts et les suspendait tout viv
par la queue, aux murailles de son château, ainsi qu'
prouesses de Thor et de Grettir.

Le nain, devenu géant, entre au service d'un forg
dont l'histoire est la même que celle du célèbre *Veli*
Weyland, des fables de l'*Edda*; il dupe par sa finesse, co
Rulen-Spiegel, ceux qui devraient en savoir plus que lui
se sert d'une arme aussi redoutable que le marteau de Th
et repousse comme lui les plus rudes attaques. Il a, ainsi
Loke, un appétit dévorant, Loke, dont le savoir consist
manger plus que tout homme au monde. Le dieu Thor, l'H
cule scandinave, était également un grand mangeur. O
dans *Thryms-quida* (2) : « Que Thor s'assit à la place d'h
neur et mangea à lui seul un bœuf entier et huit saum
assaisonnés de trois tonneaux d'hydromel. »

Ainsi que le géant, *Skrymmer*, dans l'*Edda*, ne consid
les coups redoublés que lui porte Thor, avec son redout
manteau, que comme des feuilles légères qui lui tombent
la tête, ainsi le jeune géant, digne émule du fils d'Odin,
s'inquiète pas davantage des meules de moulin que ses enn
mis lui jettent sur la tête, tandis qu'il est occupé à nettoyer

(1) Voyez au chapitre II du VIe livre, le *Voyage de Thor au pays des géants*.

(2) Chant de l'*Edda*, de Sœmund.

...s, et il remonte tranquillement, ayant une de ces meules ...ée au cou et lui servant de collier (1).

...n autre héros favori des histoires allemandes, et que l'on ...ncontre très-fréquemment, c'est le *Dummling*, le plus ...e de plusieurs frères, ce membre ordinairement dédaigné ...égligé de la famille qui, dans ces histoires, est presque ...ours représenté comme infiniment supérieur à ses autres ...es, par ses talents, par son adresse et même par les quali... ...de son cœur. C'est sans doute une compensation géné... ...e qu'on lui accorde, pour relever l'infériorité de sa posi... ... sociale.

...a ressemblance de ce personnage avec celui du *Daumes-...* ... est évidente, et quoique les deux noms ont maintenant ... signification différente, il est probable qu'ils étaient ori... ...irement les mêmes.

...rmi les nombreuses histoires dans lesquelles le *Dumm-...* ... (2) montre des qualités supérieures à celles des autres ...bres de sa famille, nous citerons la suivante :

Die Bienen Konigin. — La Reine des Abeilles.

Un roi avait trois fils; les deux plus âgés résolurent de ...ir le monde pour y chercher fortune; mais ils menèrent ... vie tellement déréglée, qu'ils dépensèrent tout ce qu'ils ...édaient, et qu'il ne leur resta bientôt plus rien pour re-...ner chez leur père. Leur plus jeune frère, qui était d'une ...-petite taille, partit pour aller à leur recherche; mais lors-...il les rencontra, ils se moquèrent de lui, en lui disant ...il était trop jeune et avait trop peu d'expérience pour se ...arder dans le monde, lorsque des gens comme eux, qui ...ient beaucoup plus sages que lui, y avaient éprouvé tant ... difficultés. Cependant, ils partirent ensemble et arrivèrent

(1) Voyez le chapitre II du IV° liv., *Ut supra*.

(2) Dans le conte intitulé *Lo Gnorante*, qui se trouve dans le vol. III, p. 8, ... *Pentamerone*, on trouve un personnage semblable à celui du *Dummling* ...mand. On le rencontre également dans le poème de *Titurel et Parci-...* ... de Wolfram d'Eschenbacls, sous le nom du *Dummeklare*.

bientôt près d'une grande fourmilière que les deux aînés vou-
laient la renverser, afin de se donner le plaisir de voir les
fourmis se sauver effrayées en emportant leurs œufs. Mais
Dummling les en empêcha, en leur disant qu'il ne souffrirait
pas qu'ils troublassent ainsi ces pauvres insectes.

» Ils poursuivirent leur route, et arrivèrent à un lac sur le-
quel nageaient, en se jouant, un grand nombre de canards.
Les deux aînés étaient sur le point d'en attraper deux, qu'ils
voulaient faire rôtir, lorsque le plus jeune les détourna de ce
dessein. Ils virent ensuite un arbre qui renfermait un essaim,
sous lequel les deux aînés voulaient allumer du feu pour faire
mourir les abeilles et s'emparer de leur miel; mais le Dumm-
ling s'interposa en leur faveur, et ils passèrent outre.

» Ils arrivèrent enfin à un château dans lequel ils furent
reçus par un petit vieillard qui, après leur avoir servi un
repas, les conduisit chacun dans une chambre, où ils se repo-
sèrent.

» Le lendemain matin, le vieillard vint trouver l'aîné des
trois frères, et le mena près d'une table de marbre sur la-
quelle il y avait trois tablettes, et sur chacune d'elles était
écrit un des moyens qu'on devait employer pour désenchan-
ter le château.

» La première tablette disait : « Sous la mousse de la forêt
il y a mille perles qui appartiennent à la fille du roi; celui qui
entreprendra de les chercher, devra les avoir toutes rassem-
blées avant le coucher du soleil, autrement il sera changé en
marbre.

» L'aîné chercha en vain durant tout le jour; il n'avait pas
encore réuni cent perles, que le soleil était déjà couché, et il
éprouva le sort annoncé par la tablette.

» Le jour suivant, le second des frères se mit à l'ouvrage,
et il ne fut pas plus heureux que le premier, car il put à peine
dans toute la journée rassembler deux cents perles; il éprouva
donc le même sort que son aîné.

» Puis vint le tour du petit Dummling; il chercha long-
temps sans succès dans la mousse de la forêt. Enfin il s'assit
en pleurant sur une pierre. Mais le roi des fourmis, auquel

il avait rendu service, vint à son secours avec cinq mille ses sujets, qui eurent bientôt fait un monceau de toutes les les de la fille du roi.

» Le second moyen de désenchanter le château consistait à tirer d'un lac profond la clef de la chambre à coucher des princesses. Lorsque le Dummling arriva sur les bords du lac, y trouva ses amis les deux canards qu'il avait sauvés de la gourmandise de ses frères, qui plongèrent aussitôt, et lui apportèrent la clef, qu'il aurait cherché longtemps en vain.

» La troisième tâche qu'il avait à remplir était la plus difficile. Il fallait que parmi les trois filles du roi qui étaient enchantées, il sût distinguer laquelle était la plus jeune la meilleure. Toutes trois étaient également belles; mais les se ressemblaient tellement, qu'il était impossible de les distinguer entre elles. Cependant on lui dit, afin de le guider dans son choix, que l'aînée avait mangé un morceau de sucre, seconde des confitures et la troisième une cuillerée de miel.

» Le Dummling eût été néanmoins fort embarrassé si la reine des abeilles auxquelles il avait naguère rendu un si grand service, ne fût venue à son aide. Elle commença par voltiger légèrement sur les lèvres des trois jolies princesses; mais elle se posa enfin sur la bouche de celle qui avait mangé miel, désignant de cette manière à son ami la plus jeune et meilleure des princesses.

» Ainsi fut rompu le charme du château enchanté, et tous ceux qui avaient été changés en marbre reprirent leur première forme.

» Quant au Dummling, il épousa la jeune princesse, et devint roi après la mort de son beau-père (1). »

Tel est, dans presque tous les contes allemands, le caractère attribué au Dummling; méprisé par ses frères, en raison de grande jeunesse et de l'exiguité de sa personne, il part pour chercher fortune, et surmonte toutes les difficultés qui présentent, par ses talents et par ses vertus (2).

(1) Ce conte hessois est traduit du *Kinder und hans marchen*.

(2) Il y a un conte juif à peu près semblable, dans lequel le rabbin *Cha-*

Les fourmis venant au secours de leur bienfaiteur, et l dant à rassembler les perles éparses dans la mousse de la rêt, rappellent à l'esprit le service que ces mêmes insectes r dirent autrefois à Psyché, dans une circonstance au moi aussi difficile : « Aussitôt les fourmis, dit Apulée, accou rent de toutes parts; et l'on en voit une quantité prodigi qui travaillent à séparer tous les grains différents, et a avoir mis chaque espèce en un monceau à part, elles retirent promptement au commencement de la nuit (1). »

Dans le conte de l'Oie d'or *(Die Goldene gans)*, un des p amusants de ceux du recueil de MM. Grimm, le Dummli deux frères qui sont punis de leur mauvais cœur, pour a refusé un morceau de pain et un peu de vin à un pauvre p vieillard, qu'ils avaient rencontré en coupant du bois d la forêt :

« Le Dummling y fut envoyé à son tour, et sa mère ne donna qu'un morceau de pain sec et une bouteille de m vaise bière. Il fit la même rencontre que ses frères; mais il montra plus généreux qu'eux à l'égard du pauvre vieilla et il lui proposa de s'asseoir à son côté sur le gazon pour p tager son frugal repas. Lorsqu'il voulut tirer de sa poche s vilain morceau de pain noir et sa bouteille de mauvaise biè il fut bien surpris de trouver à leur place un pâté et d'excel lent vin. Après avoir tous deux copieusement déjeûné, l vieillard dit au Dummling : « Comme vous avez fait preu d'un bon cœur, et que vous avez partagé avec moi tout ce q vous possédiez, je veux vous en récompenser, en faisant vo tre bonheur. Vous voyez ce vieil arbre? Coupez-le, et vo trouverez quelque chose à sa racine. » Après avoir dit ce mots, le vieillard disparut.

» Dummling se mit aussitôt à l'ouvrage; et après avoi

nina rend service à un poisson, un chien et une corneille, qui lui prouvent leur reconnaissance de la même manière que cela a lieu dans le conte précédent. On trouve dans le *Recueil des contes hongrois*, publié par Georges Von Gaal, imprimé à Vienne en 1822, une histoire (n° 8) sur le même sujet et qui renferme des aventures absolument semblables.

(1) Apulée. — Liv. vi.

ttu l'arbre, il trouva dans un trou pratiqué sous ses raci-
s une oie dont le plumage était d'or. Il la prit, et fut dans
e hôtellerie voisine pour y passer la nuit.

» L'hôte avait trois filles extrêmement curieuses. Lorsqu'el-
aperçurent cette oie et son brillant plumage, elles éprou-
nt une grande envie de lui arracher quelques plumes de la
e. L'aînée s'avança la première, et au moment où Dumm-
g avait le dos tourné, elle saisit l'oiseau par une des ailes;
is, à sa grande surprise, sa main y resta attachée, et ce fut
nement qu'elle fit tous ses efforts pour la retirer. La se-
de s'approcha ensuite; mais du moment qu'elle eut touché
œur, il ne lui fut plus possible de se détacher d'elle. La
isième survint à son tour, pour avoir sa part du plumage;
vain ses sœurs lui crièrent de se retirer; elle n'en voulut
n faire, et aussitôt elle éprouva le même sort qu'elles. Ces
is curieuses furent ainsi dans l'obligation de tenir toute la
it compagnie à l'oie de notre Dummling.

» Le lendemain, celui-ci se mit en route avec son oie sous
bras, sans s'inquiéter des trois filles de l'hôte qui étaient
ligées de le suivre, attachées l'une à l'autre par un pouvoir
gique, et forcées souvent de marcher plus vite qu'elles n'au-
ient voulu le faire.

» En traversant un pré, ce singulier cortége fut rencontré
r le curé du village, qui n'eut pas plutôt aperçu les trois
les de l'hôte, qu'il leur cria : « Fi donc! N'avez-vous pas
nte, effrontées que vous êtes, de courir ainsi à travers
amps après ce jeune homme? Retournez bien vite au lo-
s! » Mais, voyant que ses reproches étaient inutiles, il saisit
plus jeune par la main pour l'emmener. Aussitôt le charme
péra, et le curé augmenta, bien malgré lui, le cortége du
ummling.

» En ce moment survint le marguillier, qui, voyant son
uré courir ainsi après ces trois jeunes filles, crut réellement
u'il avait perdu la tête, et essaya de l'arrêter en le prenant
ar sa soutane; mais à l'instant le voilà parti avec les autres,
t trottant comme eux par monts et par vaux.

» Deux laboureurs qui allaient aux champs, ayant leurs

bêches sur l'épaule, ayant entendu leur curé qui les ap
à son secours, se hâtèrent d'accourir près de lui. Mais à p
l'eurent-ils touché, qu'une force invisible les entraîna m
gré eux à la suite du Dummling et de son oie d'or.

» Enfin ils arrivèrent dans une ville où régnait un roi
n'avait qu'une fille. La princesse était d'un esprit si se
et si rêveur, que rien jusque là n'avait encore pu la faire
ce qui tourmentait tellement son père, qu'il avait fait pu
par tout le monde, qu'il donnerait sa fille en mariage à c
qui aurait le pouvoir de la faire rire.

» Lorsque Dummling apprit cela, il alla trouver la je
princesse avec tout son cortége; elle n'eut pas plutôt ap
ces sept personnes courant ainsi l'une après l'autre, e
marchant sur les talons, qu'elle partit d'un long et bruy
éclat de rire. Enchanté de l'aventure, Dummling réclama
roi l'exécution de sa promesse. Le mariage fut célébré, et
jeune favori de la fortune, après être devenu roi à son to
vécut longtemps heureux avec sa femme (1). »

Comme il y a toujours une morale attachée à chaque hi
toire que l'on raconte en Allemagne, nous croyons que le t
sor enterré sous la racine d'un chêne et destiné à devenir
récompense de la vertu, et à rendre heureux celui qui en d
viendra possesseur, est un de ces emblèmes au moyen de
quels le bonheur, la richesse et le pouvoir deviennent le pa
tage des favoris de la fortune. Dans celle-ci, l'objet est po
tiquement décrit comme étant si attrayant, que quiconq
s'en approche, s'y attache comme le fer à l'aimant (2).

On retrouve le caractère du Dummling allemand dans l
contes joyeux de la littérature armoricaine. La fable en pe
être différente, mais on y rencontre toujours, comme dans l
contes allemands, le garçon gai, fringant et avisé, qui va p
les chemins, cherchant aventure, et qui finit par épouser u
princesse, après avoir joué quelques mauvais tours au di

(1) Ce conte, recueilli dans la Hesse et à Paderbon, a été traduit
Kinder und hans marchen.

(2) Cette oie d'or, à laquelle restent attachés tous ceux qui la touche
rappelle ce passage de l'*Edda*, dans lequel Loke reste suspendu à l'aig

; car dans les fabliaux bretons le diable est la victime obli-
. Au lieu de nains, de géants, de fées, de talismans
e l'on trouvait jadis dans les contes de l'Armorique, comme
les trouve encore aujourd'hui dans ceux de l'Allemagne,
rencontre constamment dans les histoires bretonnes de nos
urs, les saints, la Vierge, saint Pierre, le diable, et trop
uvent, selon nous, le Sauveur du monde y est également
troduit, comme pouvoir suprême et dispensateur du bien
du mal (1).

Quelquefois, mais rarement cependant, le diable figure
ssi dans les histoires populaires de l'Allemagne; mais ce
ble ne ressemble point au portrait qu'on nous fait du malin
rit, et nous paraît appartenir plutôt à l'ancienne mytholo-
scandinave qu'aux croyances du christianisme. On en ju-
a mieux par l'abrégé que nous allons donner d'une assez
gue histoire intitulée : *Der teufel mit den drei golden
aren*, le diable aux trois cheveux d'or, ou plutôt les trois
veux d'or du diable.

« Le principal personnage est un jeune homme appartenant
e pauvres parents, qui est venu au monde en apportant sur
tête cette portion de la membrane de l'œuf que l'on regar-
t autrefois comme d'un heureux augure (2), et qui était,
nme on le dit chez nous, *né coiffé*. On avait, en conséquence,
dit que tout lui réussirait, et que lorsqu'il aurait atteint sa
torzième année, il épouserait la fille du roi du pays. Ce
nce, qui fut instruit de cette prédiction, et à qui ne conve-
t pas un pareil gendre, mit tout en œuvre pour le faire
ir; mais son heureuse étoile le préserva de tous les dangers
quels l'exposa souvent la haine que lui portait le roi, qui

(1) Le conte de *Moustache*, dans *Les derniers Bretons*, de M. E. Souves-
, nous paraît être un résumé de toutes les croyances bretonnes sur
sujet. Vol. I, p. 243 et suiv.

(2) Ces avocats, dont parle Œlius Lampridius, qui, pour réussir dans le
reau, achetaient la membrane que les enfants en naissant ont quelque-
sur la tête, ne faisaient rien alors que bien des gens ne crussent phy-
ue. Cet usage devint commun, et il a duré plusieurs siècles. On s'ima-
it que cette coiffe naturelle était une cause de bonheur. Saint Chry-
tôme a prêché contre cette erreur. P. Lebrun, t. I, p. 217.

eut la mortification de voir s'accomplir malgré lui la prédiction qu'il avait cherché à mettre en défaut, par tous les moyens en son pouvoir, au moment même où il croyait s'être défait pour jamais de celui qu'il considérait comme son ennemi.

Le roi, en apprenant le mariage du jeune homme avec sa fille, qui avait eu lieu pendant son absence, ne voulut y donner son consentement qu'à condition que son gendre descendrait dans la sombre *holle* (1) et lui rapporterait trois cheveux d'or du démon qui règne dans cette caverne redoutable.

Le jeune homme partit et, après un long voyage, arriva sur les bords d'un grand lac qu'il fallut traverser pour parvenir à la demeure du diable. Un nautonnier le conduisit dans son bateau sur l'autre rive, et il se trouva à l'entrée de la caverne merveilleuse, qui avait un aspect sombre et effrayant. Le maître de ces lieux était alors absent, et sa grand'mère, *Eller-Mutter*, était assise à la porte. — « Que cherchez-vous ici? dit-elle au jeune aventurier. — Trois cheveux d'or du diable, répondit-il. — Vous vous exposez à de grands dangers, reprit la vieille; mais je verrai ce que je pourrai faire pour vous dans cette circonstance. » Et en même temps elle le changea en fourmi et lui dit de se cacher dans les plis de son manteau.

La nuit arriva, et le maître revint au logis. Mais aussitôt qu'il fut entré dans la caverne, il s'écria, après avoir flairé dans tous les coins et recoins : « Il y a eu quelque chose de nouveau pendant mon absence, car je sens ici une odeur de chair humaine. » La vieille finit par lui persuader qu'il se trompait, et le diable s'endormit bientôt, après avoir placé sa tête sur les genoux d'*Eller-Mutter*.

Celle-ci parvint avec beaucoup d'adresse à enlever à son petit-fils les trois cheveux d'or, qu'elle remit au jeune homme, après lui avoir rendu sa première forme (2). »

On reconnaît facilement dans la caverne *holle* l'enfer des Scandinaves, qu'ils appelaient *hell*, nom qui a encore la même

(1) *Hell*, l'enfer des Scandinaves.

(2) La superstition de l'enfant né coiffé est répandue dans tout le Nord. Les Islandais croient qu'un bon génie habite l'enveloppe qui couvre la tête et qu'il accompagne et protége l'enfant pendant toute sa vie.

ion en anglais; et dans la vieille Eller-Mutter, la e de ce lieu, *hela* ou *hella* (la mort), la même terri- ité qu'Odin, *Hermod Huat* et *Brynhilda*, après avoir e fleuve *Gial*, trouvèrent chaque fois dans la même à l'entrée des régions infernales.

d'arriver dans l'enfer ou le niflheim des Scandina- oyageait dans les ténèbres pendant neuf jours et neuf lépendamment de *Modgudur*, l'adversaire des dieux, ait le pont d'or brillant jeté sur le fleuve *Gial*, qui it au séjour de la mort, ce dernier endroit était encore é de grilles de fer, et défendu par un chien formida- uel il ne manquait que deux têtes de plus pour res- parfaitement à Cerbère. L'idée de ce gardien des en- peut-être été empruntée aux Scythes par les Grecs, nt pillé un peu partout les éléments qui composaient hologie.

e que l'on trouve dans une ancienne ode ou chant es, où l'on raconte la descente d'Odin aux enfers sulter la prophétesse :

poursuit sa route après avoir fortement sanglé son d'un noir d'ébène, dont les pas font retentir et trem- cavernes souterraines. Enfin, il touche au profond la mort, et s'arrête auprès de la porte orientale, où ıbeau de la prophétesse. Il lui chante alors des vers à évoquer les morts; il regarda au septentrion; il r son tombeau des lettres runiques; il proféra des pa- stérieuses; il demanda qu'on lui réponde. Enfin, la sse, contrainte, se lève et parle ainsi : « Quel est cet qui ose troubler mon repos et me tirer du sépulcre s depuis si longtemps couchée, couverte de neige et par les pluies? etc. »

re inquierasti me et suscitarer? » Répond au roi d'Is- oix terrible et solennelle du prophète Samuel : « Pour- z-vous troublé mon repos, en me faisant venir ici? (1) » mpossible de n'être point frappé de la ressemblance

., liv. I, chap. XXVIII.

qui existe entre cette visite d'Odin à la prophétesse qui habite l'enfer scandinave, et celle de Saül à la Pythonisse d'Endor.

Les visites des héros scandinaves aux divinités infernales n'étaient point accompagnées de ce cérémonial respectueux dont ne se dispensaient jamais les héros grecs et latins lorsqu'ils descendaient aux sombres demeures. Les fils d'Odin, à l'imitation de leur père, entraient dans les enfers à cheval, la lance au poing ou le sabre à la main.

Mais nous voici déjà bien loin de notre sujet, bien loin du roi des Elfes et de la reine des fées. Pour y revenir sans employer une trop brusque transition, disons un mot des croyances populaires d'une nation voisine de la Germanie, des descendants des Angles et des Jettes, qui envahirent jadis l'Angleterre, et qui ont conservé jusqu'à ce jour le souvenir des fictions poétiques de leurs ancêtres.

Il n'y a pas de pays en Europe où l'instruction soit plus répandue parmi le peuple qu'en Danemarck et en Norwége; dire qu'il y en a beaucoup plus qu'en France serait une bien pauvre comparaison. Nous dirons donc qu'il y en a beaucoup plus qu'en Allemagne et même qu'en Écosse, et qu'il est rare de rencontrer un paysan ou un autre homme du peuple, danois ou norwégien, qui ne sache pas lire. Cependant, en Danemarck, comme en Norwége, comme en Suède, on croit encore, ainsi qu'on le fait en Allemagne, aux géants et aux nains, aux hommes marins qui enlèvent les jeunes filles, aux nymphes des eaux qui séduisent les jeunes garçons par la douceur de leurs chants; on y croit encore aux épées magiques, aux trésors gardés par des dragons, aux sorciers qui attirent la tempête par la force de leurs enchantements, qui soulèvent les flots de la mer et mettent en danger la barque du pêcheur. Mais on y croit surtout aux Elfes et à leur roi qui va d'une île à l'autre en traversant les airs monté sur un char attelé de quatre étalons noirs, dont on distingue très bien les hennissements. « Ce roi, dit M. Marmier, qui a parcouru, l'été dernier (nov. 1837), les îles de la Baltique, a une nombreuse armée à ses ordres, et ses soldats ne sont autr

se que les grands chênes qui parsèment l'île de Rugen. Le r, ils sont condamnés à vivre sous une écorce d'arbre; mais nuit, ils reprennent leur casque et leur épée, et se promènt fièrement au clair de la lune. Dans les temps de guerre, roi les rassemble autour de lui. On les voit errer au-dessus la côte, et malheur alors à celui qui tenterait d'envahir le ys.

» Un peu plus loin que Falster, sur la côte de Seeland, dit même voyageur, on aperçoit une grande masse de rochers ute blanche, taillée à pic, surmontée de quelques flèches guës et couronnées d'arbustes. Il y a là une jeune *fée* (Elfe) s-belle, qui règne sur l'île et sur les eaux. Ce roc nu, c'est robe blanche, qui tombe à longs replis dans les vagues et diapre aux rayons du soleil; cette pyramide aiguë qui le rmonte, c'est son sceptre, et les rameaux de chêne, c'est sa uronne. Elle est assise au haut du pic qu'on appelle le *onning-stol* (le siége de la reine). De là, elle veille sur son pire; elle protége la barque du pêcheur et le navire du marand. Souvent, la nuit, on a entendu sur cette côte des voix rmonieuses, des voix étranges, qui ne ressemblent pas à lles qu'on entend dans le monde. Ce sont les jeunes *fées* lfes qui chantent et dansent autour de leur reine, et la reine t là qui les regarde et leur sourit (1). »

Voilà de jolies fictions fort poétiquement racontées par un mable et spirituel écrivain, auquel nous ne pouvons adresr qu'un seul reproche, celui de vouloir absolument faire des es et des *follets* de ces nombreux génies, de nature et d'atibutions différentes, qui composent la mythologie populaire e l'Allemagne et du Danemarck, toutes deux si riches en tions ingénieuses.

Parmi les contes allemands, les plus intéressants peut-être nt ceux dans lesquels les animaux remplissent les princiaux rôles. Aucuns ne portent plus que ces fables le cachet

(1) Toutes ces traditions et beaucoup d'autres encore se trouvent dans *Kæmpe-viser*, recueil intéressant, que nous avons nous-même souvent nsulté pour faire connaître les fictions du Danemarck.

d'une origine vraiment orientale, tant en raison des pri
pes qu'elles renferment que par les formes employées pou
mettre en évidence. Dans ces intéressantes histoires, la
tice triomphe toujours; les qualités les plus généreuses
constamment mises en scène, pour exciter la sympathie
lecteurs, et finissent par l'emporter sur les mauvaises doctri
L'homme y est quelquefois introduit comme acteur, mais
paraît presque toujours à son désavantage, et pour y rec
quelques bonnes leçons de morale, dont notre espèce n
malheureusement pas profiter.

Enfin, il est peu d'histoires racontées chez les peupl
race teutonne qui ne renferment un sens moral, quelqu
traordinaires que puissent paraître les événements qui y
racontés. Telle est, par exemple, la fiction si populai
Dame-hollé (Frau-holle), dont nous avons déjà parlé da
des chapitres précédents (1). Qui ne connaît, dans la I
la montagne du Meissner, et l'étang ou le bain de Dame
(Frau-hollen-bad)? Elle donne aux femmes qui vienn
trouver dans ses eaux la santé et la fécondité; les enfant
veaux-nés proviennent de ces mêmes eaux, et c'est elle
conséquent, qui les produit. Elle distribue les fleurs, les
la pâtisserie et tout ce qu'elle a dessous son étang et
croît dans son superbe jardin, à ceux qui ont le bonheu
rencontrer et surtout de lui plaire. Nous avons déjà dit
ment elle récompensait les filles laborieuses; mais elle
aussi celles qui ne le sont pas, leur tire la couverture d
lit et les met toutes nues sur le pavé. Elle attire les enfant
son étang, porte bonheur à ceux qui sont bons et fait d
sérables de ceux qui sont méchants. Tous les ans, elle
court le pays et répand la fertilité dans les campagnes;
aussi elle jette l'épouvante quand elle erre dans la for
tête d'une armée d'esprits, qui ont souvent blessé ou
les chasseurs et les voyageurs. Tantôt elle se montre s
figure d'une belle femme blanche, au fond ou à la surf
son étang; tantôt elle y est invisible; seulement, on en

(1) Celui des génies domestiques.

ıs la profondeur, un bruit de cloches et un sourd frémisse-nt (1).

Le chapitre des fictions populaires de l'Allemagne est une ıe si riche, qu'il serait presque impossible de l'épuiser; car 'est pas de pays en Europe où les anciennes traditions se ent conservées plus pures et en aussi grand nombre. Cette constance n'est point due, comme quelques-uns pourraient roire, à des causes accidentelles, mais à l'esprit essentielle-nt conservateur qui distingue les habitants de la naïve et rale Germanie.

Pourquoi les mœurs, les coutumes et même le langage se t-ils, jusqu'à ce jour, conservés purs de tout contact étran-, malgré les invasions et le long séjour de nos armées sur sol germanique, et malgré tous les efforts que nous n'avons sé de faire pour y introduire les idées qui bouleversent ıt chez nous depuis un demi-siècle? C'est qu'il existe chez nation allemande un esprit vraiment national et par des-s tout un bon sens naturel, qui lui fait préférer le bien-être el dont elle jouit au bien-être idéal qu'on lui promet, bon-ur dont les plus clairvoyants n'ont encore pu apercevoir au-ne trace chez ceux qui les engagent si ardemment à les imi-: dans leurs cruelles folies.

Nous avons parlé dans ce chapitre de la féerie allemande et tout ce qui s'y rattache. Les autres fictions populaires de ncienne Germanie trouveront leur place dans les chapitres nous traiterons des différentes espèces de superstitions xquelles elles appartiennent.

1) Prætorius, *Weltbeschribung*, t. I, p. 476. — Schaub, *Beschrei-ng des meissners*, p. 12 et 14. — Grimm, *Deutshsagen.*

CHAPITRE III.

Contes et Fictions populaires de l'Angleterre et de l'Écosse.

« In old times of the king Arthur,
Of which that Bretons speken great honour,
All warthis land fulfilled with faeries,
The Elf queen with her jolly company.
Danced full oft in many a grene mead
This was the old opinion as i rede
I speake of many hundred years ago
But now can no man see no Elves mo. »

CHAUCER, *wife of bath's tale* 1.

Les Anglais sont loin de posséder un fond aussi riche et aussi varié de fictions populaires que les Allemands, et les traditions de ce genre que l'on retrouve encore chez eux portent les marques évidentes des altérations qu'elles ont subies. Pour ne parler en ce moment que de la féerie proprement dite, il est certain que le caractère primitif des fées gothiques de l'Angleterre a été altéré par ses romanciers et ses poètes plus que par toute autre cause. Les premiers romans connus en Angleterre y furent apportés de l'Armorique, vers la fin du XIIe siècle (2), et ce fut, comme le dit Warton, sur ces anciennes chroniques bretonnes que les Anglais composèrent les romans de la Table ronde, dans lesquels les fées sont représentées plutôt comme des magiciennes de l'antiquité païenne que comme des divinités subalternes de la mythologie gothique.

(1) « Au bon vieux temps du roi Arthur, dont les Bretons ne parlent qu'avec un grand respect, la race des fées était nombreuse dans ce royaume; leur reine et sa suite joyeuse dansaient à leur aise sur les vertes prairies. Telle était depuis bien des siècles l'ancienne croyance. Mais à présent on ne rencontre plus d'Elfes, etc. »
Warton's history of english poetry.

Les romanciers anglais, qui avaient transformé Arthus, le etit roi des Silures (1), en un monarque puissant, et lui vaient donné un empire plus étendu que celui de Charlemaıe, ont également, depuis longtemps, défiguré, sans goût omme sans pudeur, quelques-uns des plus beaux morceaux e la mythologie païenne. Par exemple, un de ces romanciers fait d'Orphée et d'Euridice, qu'il appelle Orfeo et Heurodis, n roi et une reine de Winchester. On lit dans ce conte ridile : « Qu'Heurodis, s'étant endormie un jour à midi sous n arbre magique (2), est forcée de suivre le roi des fées au ays des esprits. Orfeo, désespéré, se retire dans un désert vec sa harpe, et charme, par la mélodie de ses chants, les aniaux les plus sauvages. Quelquefois, le roi des fées et toute a cour viennent, avec grands cris, sonneries de cors et hauts oiements de chiens, chasser dans son désert; mais ils ne ennent nulle bête, et jamais il ne sait où ils vont. Or, un n jour, le pauvre solitaire « avisa soixante dames sur des efrois, gentilles et jolies comme mariées qui se lèvent. » tes portaient un faucon sur le poing. Orfeo se mêle à la sse, et voilà qu'en passant auprès d'une de ces belles chasesses, il voit que c'est en propre personne « Sa reine, dame urodis. » Il l'a suit au pays des féeries, dont l'auteur fait e longue et brillante description. Enfin, le roi des fées, rmé par les sons de la harpe d'Orfeo, promet de lui accorr tout ce qu'il demandera. Il demande, comme on peut en le penser, sa chère Heurodis, que le roi, plus généreux e Pluton, lui rend aussitôt sans condition. Après cette cursion au pays de féerie, le roi et la reine de Wincester

(1) *Lingard*, vol. I.

(2) Tous les démonographes s'accordent à dire que le pouvoir des esrits est prédominant à midi et à minuit.

La croyance aux arbres magiques est extrêmement ancienne. Socrate ttribue un accès subit de nympholepsie au voisinage d'un platane, orné mages dédiées aux nymphes (*Phædrus* 276). La même croyance se reuve dans les mythologies du Nord et de l'Orient. Dans le poème du etit *Jardin des Roses*, un des plus anciens que l'on connaisse, dame milt, étant assise sous un tilleul, est enlevée par le roi Laurin de la ême manière que le roi des fées enleva Eurodis dans le conte anglais.— Voyez *Vebber's illustration of northern antiquitiés*, p. 150).

retournent dans leur royaume, où ils vécurent longtem
heureux.»

Comme on peut le voir par cet abrégé, c'est la fable grec
que, ornée de fictions gothiques, que l'auteur a eu le talen
de rendre presque méconnaissable (1).

Les poètes imitèrent les romanciers, et on remarque ch
ceux qui ont les premiers introduit la féerie dans leurs po
mes un amalgame sans choix des dieux et des déesses du pa
ganisme avec les êtres surnaturels de la mythologie gothiqu
Ainsi Chaucer, Normand d'origine, qu'on nomme le père
la poésie anglaise, et qui composait dans le XIV[e] siècle (2) s
poèmes d'après les modèles que lui fournissaient la France
l'Italie, transforma les fées en divinités infernales, et app
Pluton le *roi de féerie*, qui a pour reine Proserpine; Dunb
dans le conte de l'*Epée*, nomme le même roi des fées un *inc*
habillé de vert, dont la cour est en noir (3); Harsnet quali
Mercure de prince des fées, et le revêt de toutes les attrib
tions de ce lutin populaire; et Montgomery marie son roi
féerie (King of Pharic) à la reine des Elfes et lui donne le v
tement et la stature de ces derniers.

Les fées chantées par Spencer (4), celui des poètes angl
qui a le plus approché de l'Arioste, et qui, comme lui, por
tait quelquefois la débauche d'esprit jusqu'à l'extravagance
sont les fruits d'une imagination brillante et cultivée; ma
les êtres légers et aériens de sa *Fairy-Queen* (reine des fées)

(1) Les mineurs embellissements de ce poème, le rang et la qualité d'Or
feo, la description de sa cour, les occupations du roi des Elfes, l'heureu
issue de la descente du barde à la terre de féerie, sont totalement étran
gers à l'histoire grecque. Mais la puissance de ce roi des fées et de sa
reine, la brillante description du pays de féerie, les scènes délicieuses, les
fêtes joyeuses de ces régions de bonheur et de malheur, sont bien d'ori
gine grecque, et on peut les retrouver, quoique peut-être moins détaillées,
dans les visions de Therpesius et Timarchus, rapportées par Plutarque.

(2) Il mourut en 1400.

(3) Le vert est la couleur favorite des Elfes.

(4) Spencer mourut en 1598. Sa versification est douce et son imagina-
tion quelquefois brillante; cependant son ouvrage ennuie par des allégo-
ries prolixes et des descriptions verbeuses. Il déplaît aussi par ses fades
louanges prodiguées à Elisabeth et à ses courtisans, avec une lâcheté digne
d'un poète famélique.

ccupées à relever les plantes flétries, et à mettre en ordre les meubles dérangés, ressemblent plutôt aux génies de l'Orient qu'aux Elfes malicieux des fictions gothiques.

Mais le premier des poètes anglais, le grand Shakespeare, est celui qui a le plus influé sur les croyances populaires de la Grande-Bretagne, en introduisant sur la scène les supersti-ons de son pays et en enrichissant particulièrement les fées attributs qui sont devenus inséparables de leurs noms. Il a alement donné au lutin Puck, ce type des lutins familiers s peuples du Nord, en l'introduisant dans ses comédies, un ractère différent de celui qu'on lui attribue, non-seulement Angleterre, mais en Allemagne et dans toute l'ancienne ndinavie. De nos jours, et par imitation sans doute, la part des écrivains français font un tel mélange de toutes mythologies populaires, que quelques-uns d'entre eux été jusqu'à donner aux lutins velus et méchants de l'É-e le caractère doux et aimant, ainsi que les formes légères plus beaux génies de l'Orient. Le roi Oberon et la reine ania, de Shakespeare, sont devenus pour les admirateurs mantiques de ce grand poète des types-modèles qu'ils se isent à reproduire dans leurs écrits; et cependant, ces x personnages, dont on croit que l'auteur d'un *Rêve une nuit d'été* a pris l'idée dans le Pluton et la Proserpine *Marchand*, de Chaucer, ne sont pas des portraits plus fi-les des Elfes anglo-saxons de la Grande-Bretagne, que le li petit Trilby, de M. Nodier, n'est celui des *Daoine-shi*, ou les autres lutins qui hantent les bruyères des *Highlands*, ou s chaumières enfumées de leurs habitants. Les formes du pirituel Trilby sont trop gracieuses et trop délicates pour tre celles d'un habitant des rochers sauvages et des lacs em-rumés de l'Argyle-Shire, et son doux langage ressemble rop à celui d'un Péri, soupirant son amour aux beautés d'un arem, pour pouvoir être compris de la fille simple et naïve es montagnes de la Calédonie.

Walter-Scott attribue également aux poètes et aux roman-iers de l'Angleterre l'altération des croyances populaires. C'est ainsi, dit-il, que les fées de Shakespeare, de Dray-

de Mennis, qui ne sont au premier aspect que d'excellentes créations de l'esprit, ont peu à peu changé complètement le type original qui leur avait donné naissance (1).»

Le même auteur assigne plusieurs autres causes aux modifications survenues dans la croyance aux fées; mais il ne croi pas qu'on doive les attribuer aux traditions apportées de l'Orient. Selon ce grand écrivain, les débris confus de la mythologie gothique, les romans de chevalerie, les fables de l'antiquité classique, l'influence de la religion chrétienne, et su tout ce qu'il nomme l'*imagination inventive* du XVI[e] siècl c'est-à-dire l'introduction de nouveaux êtres fictifs inven par Chaucer, Shakespeare et autres poètes de cette époq ont altéré les croyances populaires et particulièrement ce qui ont rapport à la féerie (2).

C'est donc principalement aux poètes et aux romanc que l'on doit attribuer le mélange qui existe dans cette pa des croyances populaires de l'Angleterre, et qui est cause l'on a presque toujours confondu, depuis fort longtemps, fées de romans et les Elfes champêtres, ainsi que nous l'av déjà fait observer en parlant de la féerie française; car o peut douter qu'à une certaine période la croyance popul établissait la même distinction entre la reine de faérie (co on la nommait alors) et la reine des Elfes, que l'on faisai dis dans la mythologie grecque entre Arthémis et Persépl (Diane et Proserpine), que les premiers représentent bien tainement dans les croyances celtes et gothiques. Mais les ces de cette division sont à peine visibles maintenant.

Les Elfes et les fées des traditions champêtres, celle dansent leurs rondes sur les bruyères, au sifflement du v paraissent avoir été distinguées autrefois des fées des ro par leur petite taille et l'usage de la couleur verte dans l vêtements. Au reste, les Elfes anglo-saxons de l'Anglet comme leurs prototypes teutons, ont la faculté de pre quelle taille elles jugent convenable, ainsi que nous l'ap

(1) *Minstrelsy of the scottish border.*
(2) *Idem.*

ıs ce passage de la ballade écossaise du jeune Tam-

Our shape and size we can convert
To either large or small;
And old nut-shell's the same to us
As is the Lofty hall.

ıs pouvons changer à notre gré et de taille et de forme, ıdre petits ou grands, et nous loger aussi bien dans uille de noix que dans le plus vaste édifice. »

ivinités subalternes de l'Angleterre, que les anglo-ıppelaient *Elves* (1) et auxquelles on a donné depuis le fairies (2), paraissent avoir la même origine que l'Allemagne. On croit que ces êtres surnaturels fai-ırtie des croyances des Celtes, qui furent, selon l'opi-plus commune et la mieux accréditée, les premiers s de la Grande-Bretagne. Lorsque César pénétra dans la religion des indigènes était celle des druides. Cé-absolument reconnaître dans les dieux qu'ils ado-es dieux des Grecs et des Romains (3); mais César se t, et cette prétention du conquérant des Gaules a été ongtemps jugée. A leurs principaux dieux, les Celtes ient, comme les autres polythéistes, une multitude de s locales, telles que les génies des bois, des fleuves et ıtagnes (4).

oyances celtiques des Bretons durent nécessairement se sous la domination des Romains, et pendant le séjour le quatre siècles que firent leurs légions dans la Grande-e. Les nymphes, les sylvains, les satyres et les faunes t aussi leurs autels, et l'on retrouve des traces de leur squ'en Écosse (5). Il est probable que durant cette

fait *elves* au pluriel en anglais.
ry, fem. fait *fairies* au pluriel.
mmentaires de César, liv. VI.
bis, II.
i découvert dans la Basse-Écosse plusieurs autels consacrés aux mpêtres. Un d'eux avait été élevé au dieu Silvanus par Carr[illegible] s, préfet de la XXme légion.

longue période, les divinités champêtres des Celtes empruntèrent quelques nouvelles attributions aux *Diis Campestribus*, auxquels elles ressemblent sous plus d'un rapport.

Lorsqu'après le départ des légions romaines (environ 430 après Jésus-Christ), les Bretons cherchèrent dans les Saxons des protecteurs contre les incursions des Ecossais et des Pictes; ils trouvèrent de nouveaux maîtres qui apportèrent avec eux des croyances nouvelles, et toute la race des elfes saxons débarqua dans la Grande-Bretagne des mêmes vaisseaux que les guerriers d'Hangist et d'Horsa (1) (an 449).

Les fictions gothiques, ainsi que celles apportées ensuite par de nouveaux conquérants, venus de la Chersonèse Cimbrique et du reste de la Scandinavie, durent s'allier facilement aux fictions des Celtes, dont elles différaient peu, et avec lesquelles on peut, sans trop hasarder, leur assigner une origine commune (2).

L'invasion franco-normande du XI[e] siècle, qui apporta de si grands changements dans les mœurs, les coutumes, le langage et les lois de l'Angleterre, dut nécessairement produire quelques altérations dans les croyances populaires. L'armée qui vainquit à Hastings comptait dans ses rangs, outre l'élite de la noblesse normande, un grand nombre de Bretons, de Poitevins, de Bourguignons et de guerriers de toutes les parties de la France (3), dont une grande partie se fixa en Angleterre après la conquête, et beaucoup d'autres, attirés par l'espoir de faire fortune, les y suivirent.

La langue romane française, qui avait succédé à la langu

(1) « Vortigern, le plus puissant des rois bretons, réclame contre les Ecossais et les Pictes le secours d'une escadre saxone qui croisait dans la Manche, en cherchant aventure : les deux frères qui commandaient, Hengist et Horsa, reçurent avec empressement les ouvertures du prince breton, et débarquèrent dans l'île de Thanet. » Lingard, *Hist. d'Anglet.* t. I, p. 95.

(2) « On peut penser, en observant les différences radicales des langues des principales nations de l'Europe, qu'elles descendent de trois grandes familles : les Celtes, les Goths et les Sarmates, toutes sorties de l'Asie à des époques différentes. Les Celtes furent les premiers, puis les Goths, ensuite les Sarmates. » *Id.*, — I, II.

(3) *Ling*, t. I, p. 489.

ine rustique, et qui était déjà en France, à cette époque, lle du souverain et des grands, devint en Angleterre, non-ılement le langage de la cour et du haut clergé, mais en-re celui de la noblesse; car alors tout était normand dans ce yaume, depuis le monarque jusqu'à l'écuyer (1).

C'est dans cette langue que les trouvères écrivirent leurs ngs romans ou histoires en vers, leurs fabliaux et leurs lais. se plaisaient particulièrement à célébrer les merveilles que oduisaient les fées, qu'ils appelaient indistinctement, dans ırs chants, *fées*, *faès*, *faëris* ou *faëry*. Les troubadours du idi de la France écrivaient leurs sirventes dans la langue ro-ane provençale, qui était alors parfaitement connue dans utes les cours de l'Europe et particulièrement en Ecosse (2). Les ouvrages de ces poètes romanciers furent, pendant bien ngtemps, les seuls de ce genre répandus en Angleterre; car s premiers essais de poésie en langue anglaise, qui parurent ers le XIVe siècle, étaient grossiers et furent peu goûtés.

C'est donc dans les lais et les histoires en vers des trouvères ormands qu'il faut chercher la seule et véritable origine des ots *fairy* et *fairies* (3), que les Anglais ont substitué depuis lusieurs siècles aux mots saxons *elf* et *elves*, pour désigner s êtres surnaturels que nous appelons fées.

Cependant, cette étymologie, quoique fort naturelle, n'a s été adoptée par plusieurs savants de la Grande-Bretagne, ui, paraissant oublier que la langue anglaise elle-même a nprunté au français une grande partie des mots dont elle compose, sont allé chercher en Perse et en Arabie l'origine ı mot *fairy*. Néanmoins, cette opinion a rencontré des con-ıdictions, même parmi les écrivains anglais, et voici com-ent s'exprime à ce sujet Walter-Scott, le plus impartial ntre eux sur ce sujet : « Nous pouvons dire qu'on n'a point core clairement établi *quand* et *d'où* cette singulière commu-

(1) *Ling.*, t. 2, p. 62.
(2) « The song Was in the provencal dialect Well understood as the lan ıge of poetry in all the courts of Europe, and particularly in scotland. » ılt. Scott., *Fair maid of Perth.*, ch. x, p. 133.
(3) *Fairy*, une fée; *fairies*, les fées.

nauté a reçu le nom sous lequel elle est généralement connue. Les savants pensent que le mot persan *péri*, qui veut dire un être surnaturel d'une espèce entièrement semblable, fournirait la meilleure dérivation, en *supposant* que ce mot est parvenu en Europe par l'intermédiaire des Arabes, dans l'alphabet desquels la lettre *P* n'existe pas, de sorte qu'ils prononcent le mot *féri* au lieu de *péri*. Cependant, il y a quelque chose d'incertain dans cette étymologie. Nous hésitons à attribuer soit aux Persans, soit aux Arabes le nom qui distingue une communauté idéale qu'ils n'ont en rien contribué à nous faire connaître (1). »

N'en déplaise aux savants de la Grande-Bretagne, il n'y a pas la moindre ressemblance entre les *elfes* ou *fairies* de leur pays et les *péris* des Orientaux. Ces derniers, suivant la tradition, sont les esprits qui approchent le plus des anges, et qui peuvent même être admis à partager les joies célestes (2); ce sont des génies préadamites, bons et vertueux, qui ont jadis gouverné le monde, et qui ne s'occupent qu'à être utiles aux hommes. Les autres sont de petits êtres généralement malicieux, d'une origine plutôt diabolique que céleste, qui enlèvent les enfants et les adultes, et jouent aux pauvres humains toutes sortes de mauvais tours.

Quant à la prétendue dérivation du mot, elle n'est que ridicule et ne mérite pas d'être réfutée.

Après avoir fait connaître l'opinion de quelques autres personnes qui font venir le mot *fairy* de *fair*, qui veut dire joli ou beau, origine qui n'est pas plus vraisemblable que l'autre, Walter-Scott ajoute enfin : « Il faut convenir cependant que les mots *fay* et *fairy* pourraient bien n'être que de pures adoptions (*mere adoptions*) des mots français *fée* et *féerie* (3), quoique ces termes se rapportent, de l'autre côté d

(1) *Letters on demonology*, p. 151 et 152.
(2) Voyez le charmant poëme de Thomas Moore, *The paradise and th Peri*.
(3) *Lettres sur la démonologie*, p. 152.
Les fées de nos romanciers ressemblent certainement beaucoup au *fata* ou *fates* de l'Arioste et de Boiardo, mais nos fées populaires ressem

Manche, à une classe d'esprits qui ressemblent plutôt aux *ta* des Italiens qu'à nos fairies. »

« Le mot fairy, dit encore le même auteur, se trouve non-ulement dans Chaucer et dans les auteurs anglais plus an-ens, mais encore plus souvent dans la *langue romane*, où les Anglais semblent l'avoir emprunté (1). »

Mais les savants éditeurs de Warton ont récemment décidé question d'une manière bien claire et bien précise. Voici mment ils terminent cette dissertation dans leur excellente réface :

» Un examen plus approfondi de la question exclut totale-ent la liaison que l'on a supposé exister entre le mot anglais iry et le mot persan péri. Le mot français *féerie* est évidem-ent dérivé de celui de *fée*, comme *diablerie* vient de *diable* *chevalerie* de *cheval*. On doit donc rechercher simplement rigine du monosyllabe *fay* ou *fée*, sans s'inquiéter de celui ii termine le mot; et la forme sous laquelle ce mot existe ns la langue romane ne nous laisse aucun doute qu'il ne ovienne du mot latin *fatum* ou d'un de ses dérivés (2). »

M. Tyrwhitt a mis la note suivante au mot *faerie* dans le nte de la femme de Bath de Chaucer (The wife of Bath) : Faerie, féerie, de *fée*, mot français pour exprimer ces êtres ntastiques que, dans les langues gothiques, on nomme *alfs* *elves* (elfes). Les noms correspondants de celui de fée ns les autres dialectes qui se rapprochent de la langue ro-ane, sont en italien *fata*, et *hada* en espagnol. Ainsi, il est obable qu'ils sont tous les trois dérivés du latin *fatum*, qui, ns les siècles barbares, avait été corrompu en *fatus* et *ta* (3). »

Quant aux noms des fées de romans, il paraît certain que plupart ont été empruntés aux fables de l'Orient. *Mergian*

nt plutôt aux *fairies* ou elves anglaises. Walter-Scott ne connaissait s doute que les premières.

(1) *Menstrelsy of the scottish border*, vol. III.

(2) Voyez les pages 44 et suiv. de la préface de l'*Histoire de la poésie glaise*, par Warton, édit. de 1824, et la note qui se trouve à la fin du volume.

(3) *Tyrwhitts essai on the language and versification of Chaucer.*

et *Urganda*, deux mots persans, ont certainement fourni à la poésie italienne ceux de *Morgana* et d'*Urganda*. Cependant il ne faut point oublier que les fées des romans italiens ne ressemblent en rien aux péris de l'Est, et qu'en tout, excepté le nom, elles ne sont que la reproduction des Circé et des Calypso de l'Odyssée.

Après avoir établi d'une manière évidente l'origine des mots *fairy*, *fairies* et *fays*, qui ont tous la même signification, il nous reste à parler du caractère et des attributions de ces êtres surnaturels, selon les croyances populaires de la Grande-Bretagne (1).

Les anciennes fictions gothiques et normandes concernant les fées ont été, comme nous l'avons déjà dit, tellement altérées en Angleterre, où toutes les classes des génies ont été confondues, qu'elles sont, depuis longtemps, presque entièrement sorties du domaine populaire, pour tomber dans celui de la poésie, où, chaque jour, elles subissent encore de nouveaux changements. On ne retrouve plus les fées, dans les poèmes ou dans les contes modernes, que dépouillées de leurs anciennes attributions, et revêtues, à la place de ces dernières, de celles des génies des mythologies étrangères de l'Inde, de l'Arabie ou de la Perse.

Les fées du sud de l'Angleterre ont donc perdu graduellement, grâce aux poètes, le caractère de méchanceté qu'elles tenaient des fictions gothiques; elles ont reçu, en échange, non-seulement de nouveaux attraits, mais encore des attributions nouvelles; occupées à relever les fleurs flétries, à orner leurs calices des perles de la rosée du matin et à se jouer dans les rayons de la lune, au milieu des chênes séculaires, les visites que les fées font aux mortels sont considérées comme des bienfaits; elles nettoyent leurs maisons, mettent en ordre les meubles dérangés et leur rendent mille autres services.

Les poètes, usant toujours de la liberté qu'ils ont de tout

(1) Les mots anglais *fay* et *fayry* sont l'adoption littérale des mots *fée* et *féerie*, et l'on ne peut les écrire différemment pour les prononcer de même.

ranger, ou plutôt de tout déranger, selon leurs caprices, t introduit parmi les fées nouvelles le vieux Puck des Celtes des Saxons, dont ils ont fait un lutin sémillant, un messa-r actif et discret, qui fait le tour du monde en quarante nutes (1), et qui remplit à la cour d'Oberon, au grand dé-isir de la reine Titania, les fonctions d'*ami du prince*.

Cependant, malgré ces nombreuses altérations dans les fic-ns populaires, les anciennes croyances ont conservé tout ır pouvoir jusqu'à ce jour sur l'esprit du peuple dans quel-es provinces du nord de l'Angleterre, les montagnes du ys de Galles, et principalement dans les comtés de Cor-nailles et de Devon. Les habitants du Cornouailles, qui scendent des anciens *Galli* ou Celtes, ont encore une véné-ion particulière pour les *spriggian*, divinités qui paraissent oir fait partie du culte druidique, et dans lesquelles nous ŋyons reconnaître le type celte des elfes et des fées; elles bitent les rochers, les arbres et les fontaines, sont d'un ca-tère capricieux, se plaisent quelquefois à égarer les voya-urs pendant la nuit, et découvrent en d'autres moments les sors cachés à ceux qu'elles favorisent; elles ont une grande luence sur les variations de l'atmosphère, et commandent rticulièrement aux vents, qu'elles font souffler à leur gré.

Nous croyons qu'on peut facilement reconnaître dans les *iggian* des anciens celtes du Cornouailles les sœurs des el- gothiques, auxquelles ces habitants des côtes de l'Océan, posés sans cesse aux dangers de la mer, ont attribué un pou-r particulier sur l'élément dont ils ont si souvent à redou- les caprices.

Mais l'Ecosse est, de toutes les parties de la Grande-Breta-e et peut-être de l'Europe, celle dans laquelle les anciennes oyances et les vieilles traditions populaires ont été conser-es avec le plus de soin. L'imagination vraiment poétique de

(1) Oberon. — « Fetch me this herb; and be thou here again,
Ere the leviathan can swim a league.
Puck. — « I'il put a girdle round about the earth
In forty minutes. »
Shakespeare, *Mid-summer's night's dream.*

et *Urganda*, deux mots persans, ont certainement fourni à la poésie italienne ceux de *Morgana* et d'*Urganda*. Cependant, il ne faut point oublier que les fées des romans italiens ne ressemblent en rien aux péris de l'Est, et qu'en tout, excepté le nom, elles ne sont que la reproduction des Circé et des Calypso de l'Odyssée.

Après avoir établi d'une manière évidente l'origine des mots *fairy*, *fairies* et *fays*, qui ont tous la même signification, il nous reste à parler du caractère et des attributions de ces êtres surnaturels, selon les croyances populaires de la Grande-Bretagne (1).

Les anciennes fictions gothiques et normandes concernant les fées ont été, comme nous l'avons déjà dit, tellement altérées en Angleterre, où toutes les classes des génies ont été confondues, qu'elles sont, depuis longtemps, presque entièrement sorties du domaine populaire, pour tomber dans celui de la poésie, où, chaque jour, elles subissent encore de nouveaux changements. On ne retrouve plus les fées, dans les poèmes ou dans les contes modernes, que dépouillées de leurs anciennes attributions, et revêtues, à la place de ces dernières, de celles des génies des mythologies étrangères de l'Inde, de l'Arabie ou de la Perse.

Les fées du sud de l'Angleterre ont donc perdu graduellement, grâce aux poètes, le caractère de méchanceté qu'elles tenaient des fictions gothiques; elles ont reçu, en échange, non-seulement de nouveaux attraits, mais encore des attributions nouvelles; occupées à relever les fleurs flétries, à orner leurs calices des perles de la rosée du matin et à se jouer dans les rayons de la lune, au milieu des chênes séculaires, les visites que les fées font aux mortels sont considérées comme des bienfaits; elles nettoyent leurs maisons, mettent en ordre les meubles dérangés et leur rendent mille autres services.

Les poètes, usant toujours de la liberté qu'ils ont de tout

(1) Les mots anglais *fay* et *fayry* sont l'adoption littérale des mots *fée* et *féerie*, et l'on ne peut les écrire différemment pour les prononcer de même.

nger, ou plutôt de tout déranger, selon leurs caprices, ntroduit parmi les fées nouvelles le vieux Puck des Celtes s Saxons, dont ils ont fait un lutin sémillant, un messa- ictif et discret, qui fait le tour du monde en quarante ntes (1), et qui remplit à la cour d'Oberon, au grand dé- ir de la reine Titania, les fonctions d'*ami du prince*.

pendant, malgré ces nombreuses altérations dans les fic- populaires, les anciennes croyances ont conservé tout pouvoir jusqu'à ce jour sur l'esprit du peuple dans quel- provinces du nord de l'Angleterre, les montagnes du de Galles, et principalement dans les comtés de Cor- ailles et de Devon. Les habitants du Cornouailles, qui endent des anciens *Galli* ou Celtes, ont encore une véné- n particulière pour les *spriggian*, divinités qui paraissent r fait partie du culte druidique, et dans lesquelles nous ons reconnaître le type celte des elfes et des fées; elles tent les rochers, les arbres et les fontaines, sont d'un ca- re capricieux, se plaisent quelquefois à égarer les voya- s pendant la nuit, et découvrent en d'autres moments les rs cachés à ceux qu'elles favorisent; elles ont une grande ence sur les variations de l'atmosphère, et commandent iculièrement aux vents, qu'elles font souffler à leur gré. ous croyons qu'on peut facilement reconnaître dans les *ggian* des anciens celtes du Cornouailles les sœurs des el- gothiques, auxquelles ces habitants des côtes de l'Océan, sés sans cesse aux dangers de la mer, ont attribué un pou- particulier sur l'élément dont ils ont si souvent à redou- es caprices.

ais l'Ecosse est, de toutes les parties de la Grande-Breta- et peut-être de l'Europe, celle dans laquelle les anciennes ances et les vieilles traditions populaires ont été conser- avec le plus de soin. L'imagination vraiment poétique de

Oberon. — « Fetch me this herb; and be thou here again,
Ere the leviathan can swim a league.
Puck. — « I'll put a girdle round about the earth
In forty minutes. »
Shakespeare, *Mid-summer's night's dream.*

ses habitants a peuplé, depuis un temps immémorial, les rochers, les lacs et les torrents de la Calédonie d'un nombre infini d'êtres surnaturels, de nature, de noms et d'attributs diverses. Les histoires merveilleuses qu'on en raconte sont venues, pour ainsi dire, une propriété héréditaire, et se sont ainsi conservées de siècle en siècle, par une transmission rement orale du père au fils, ou plutôt des grands-pères à leurs petits-enfants. Ces anciennes superstitions, héritage de peuples qui ne sont plus; ces vieilles ballades qui rappellent les hauts faits des guerriers fameux, ou les entreprises audacieuses et les combats sanglants des héros du *Border* (1); histoires vraiment populaires, qui ont fait jusqu'à ce jour les délices des Ecossais, se rattachent à des souvenirs et à des objets qu'il serait bien difficile de leur faire oublier, l'histoire de leurs ancêtres, les montagnes et les torrents de leur pays natal.

On peut donc considérer à juste titre l'ancienne Calédonie comme le véritable pays de féerie. En effet, il est peu de contrées dont l'aspect prête davantage à tout ce que l'imagination saurait inventer de plus fantastique sur ce sujet; et si on ajoute à la variété vraiment pittoresque des sites, aux beautés vaporeuses d'un ciel nuageux, les sombres souvenirs des tragiques annales, les guerres sanglantes et continuelles que ses clans se faisaient entre eux, suite de la diversité de leur origine, de leurs mœurs, de leur caractère et de leurs préjugés; les habitudes plus retirées de leurs pasteurs, qui passent presque toute leur vie à garder leurs troupeaux sur des monts solitaires : tout concourt alors à faire de l'Ecosse le pays le plus éminemment romantique, et le seul peut-être dont les beautés fussent capables d'inspirer à un des plus grands écrivains du siècle ces riches conceptions qu'il a su revêtir de tout ce que l'élégance du style et les charmes d'une imagination brillante peuvent offrir de plus attrayant.

(1) Nous croyons avoir déjà dit que l'on nomme *Border* la frontière de l'Ecosse du côté de l'Angleterre, qui était le théâtre des ravages et des déprédations de toute espèce que commettaient continuellement, les uns chez les autres, les habitants des deux royaumes.

En empruntant aux superstitions de son pays quelques-unes s plus jolies pages de ses ouvrages, Walter-Scott a non-ulement su respecter les anciennes croyances, mais encore nner une nouvelle existence à des traditions presque ou-iées.

Les fées écossaises, moins heureuses sous ce rapport que lles de l'Angleterre, ont conservé leur ancien caractère, et nt infiniment plus dures et plus terribles que leurs sœurs du yaume voisin. Cependant, comme on retrouve en elles le pe primitif des anciennes fées gothiques, dont la croyance st conservée dans quelques provinces de l'Angleterre déjà ées, nous réunirons sous le même titre tout ce qui concerne anciennes fées anglaises et celles de la Basse-Ecosse (Low-ds). Les croyances populaires des montagnards écossais se-nt l'objet d'un article particulier.

Les auteurs qui ont traité de la féerie ont souvent confondu *duergars* ou nains de la mythologie scandinave avec les fes ou fairies, et leur ont donné une origine commune. Ce-ndant rien ne ressemble moins aux habitudes insociables, caractère hargneux, aux travaux pénibles des sombres et lancoliques duergars, que les pygmées champêtres, si con-us chez les Irlandais, les Gallois et les montagnards d'Ecosse, ués par eux et comme eux de cet esprit gai, de ce caractère rial et sociable qui distingue éminemment tous les peuples rigine celtique. Loin d'éviter la société des hommes, les fes la recherchent, quoiqu'ils agissent presque toujours avec price envers eux, et qu'ils reprennent souvent leurs pré-nts avec autant de légèreté qu'ils les prodiguent.

« Les occupations, les amusements et les faveurs des fairies, t Walter-Scott, tiennent à la nature de ce peuple aérien. ur gouvernement a toujours été représenté comme monar-ique. Ils reconnaissent un roi et plus fréquemment une reine i tiennent souvent leur cour ensemble. Les fêtes et les diver-sements de cette cour offrent tout ce que l'imagination peut ncevoir de plus galant et de plus magnifique. Les coursiers r lesquels ils chevauchaient, les chiens et les faucons dont ils servaient pour la chasse, étaient de pure race et plus beaux

que ceux dont font usage les simples mortels (1). Leurs banquets étaient servis avec une telle somptuosité, qu'aucun roi de la terre n'aurait pu l'égaler; leurs danses étaient accompagnées d'une harmonie presque divine.

» Mais toute cette illusion disparaissait aux yeux désenchantés du *voyant* (2). Pour lui, les belles dames et les jeunes chevaliers n'étaient plus que d'affreuses sorcières et de vieillards; leurs pierreries brillantes, que des pierres à caillou; leur riche vaisselle, que des pots de terre ébréchés et bizarrement tournés, et leurs mets, dont le sel était banni comme étant un emblème de l'éternité, étaient insipides et sans goût; leurs magnifiques palais redevenaient pour lui des cavernes humides et sombres. Ainsi s'évanouissaient à la fois toutes les délices de ce nouvel Élysée. On peut donc dire que leurs plaisirs étaient pompeux, mais tout-à-fait imaginaires, leur activité continuelle, mais inutile et sans fruit. Enfin, ces êtres remuants paraissaient avoir été condamnés à maintenir le simulacre d'un travail sans relâche et de plaisirs continus, quoique l'un fût toujours sans résultat et que les autres n'eussent que l'apparence de la réalité. Ils avaient en outre des penchants très-désagréables et souvent très-affligeants pour l'espèce humaine (3). »

Néanmoins, chez les peuples où la pureté des anciennes traditions n'a point été altérée par quelques-unes des causes que nous avons signalées, les fées sont encore représentées comme aimant et protégeant l'humanité et comme jouissant elles-mêmes de plaisirs réels. Quoique les Gaels des montagnes d'Ecosse aient condamné leurs daoines-shi (fées) à ne pouvoir offrir aux mortels qu'une apparence trompeuse de bonheur, les Gallois kymriques, plus fidèles aux traditions de leurs ancêtres, croient encore que leurs *tylwith-tegs* continuent

(1) Souvent, les fairies font des cavalcades invisibles, et l'on ne reconnaît leur présence que par le tintement des clochettes d'argent dont leurs brides sont garnies.

(2) Le *voyant* est, suivant les croyances écossaises, la personne douée de la *seconde vue*. Nous en parlerons dans un autre chapitre de cet ouvrage.

(3) W.-Scott, *Lett. on demonology*, p. 135.

r de leurs anciens droits et honneurs, dont les folies des
ımes ont seules privé la génération actuelle (1).
ɇs fairies anglaises et écossaises sont encore représentées,
ıos jours, ainsi que l'a toujours été la race elfine, comme
ıt de petite stature et magnifiquement habillées de vert (2).
leur donne des formes semblables aux nôtres, qu'elles peu-
t changer à volonté; elles ont également la faculté de se
lre invisibles.
ɇs fairies se régalent souvent de bœuf, de mouton et de
aison; elles se servent de flèches enchantées pour abattre
's victimes, et laissent à leur place une image trompeuse
'animal qu'elles ont enlevé.
lles aiment particulièrement la musique, et une troupe de
ıciens, jouant des airs pleins d'harmonie, les accompa-
nt toujours dans leurs excursions.
'ne des plus graves accusations portées contre les fairies de
ırande-Bretagne est l'enlèvement des enfants qui n'ont
ıt encore reçu le baptême, qu'elles élèvent ensuite comme
artenant à leur race.
n échange des enfants qu'elles enlèvent ainsi, les fairies
ɪent de petits êtres maigres et chétifs, que l'on nomme
ngelings, dont l'origine surnaturelle se décèle bientôt par
maladies incurables et un air d'imbécillité complète. Ces
ngelings sont les mêmes que les *Killcrops*, auxquels les
ples et crédules Allemands croient encore de nos jours,
ı doute, d'après le témoignage publiquement rendu de leur
tence par Martin Luther, Mélanchton et autres grands ré-
nateurs d'abus du XVIe siècle.
ɇs nations gothiques n'attribuaient autrefois ces enlève-
ıts qu'à des espèces de lamies, de sorcières et d'incubes,
entraient la nuit dans les maisons, tourmentaient les ha-
nts et emportaient les enfants; elles en accusaient égale-
ıt, comme on l'a vu, les nymphes blanches ou femmes
vages, mais jamais ce crime ne fut imputé aux Elfes de

ı *Daviès celtic mythology*, p. 156.
Lettres sur la démonologie, p. 137.

l'Allemagne. Les fairies de l'Angleterre ont été moins heu-reuses à cet égard que leurs sœurs de la Germanie, car on leur a attribué principalement l'enlèvement des enfants, sans cepen-dant ôter aux sorcières leur ancien privilége.

On donne pour raison de l'odieuse habitude qu'ont les fai-ries d'enlever les enfants des hommes l'obligation dans laquelle elles sont de livrer, en qualité de tribut annuel, un des leurs au prince des régions infernales, tribut qu'elles préfèrent ac-quitter en lui abandonnant un enfant de race humaine. Ceci semblerait prouver, comme beaucoup le croient, que l'espèce de ces génies se multiplie comme la nôtre. Cette supposition fait croire à un savant ministre presbytérien, qui s'est beau-coup occupé à prouver l'existence des fées et des lutins, que les fairies payaient comme nous le tribut à la mort. Cette opi-nion, qui a été combattue par d'autres démonographes, « ne peut guère s'accorder, dit Walter-Scott, avec l'obligation dans laquelle sont les fairies de payer un tribut au démon, qui in-dique une existence aussi durable que celle des feux de l'enfer qui ne doivent jamais s'éteindre. »

C'est, comme nous l'avons dit, avant la cérémonie du bap-tême que les enfants sont principalement exposés à être enle-vés par les fairies, et que les mères craignent davantage qu'elles ne substituent un autre enfant au nouveau-né. Aussi les re-cettes, pour se préserver d'un semblable malheur, sont-elles regardées comme des talismans d'un prix inestimable. Une de ces précieuses amulettes est conservée avec soin, depuis plu-sieurs générations, dans la famille de sir Walter-Scott, comme nous l'apprend le bon baronnet dans un de ses ouvrages. « Elle consiste en une petite relique appelée par tradition la *pierre du crapaud*, dont l'influence préservait les femmes en-ceintes du pouvoir des démons et des accidents qui pouvaient naître de leur état. Cette pierre a quelquefois été mise en gage pour des sommes considérables, et toujours rachetée, tant on ajoutait de foi à son efficacité 1. »

Parmi les différentes cérémonies magiques qu'on employa

1 *Minstrelsy of the scottish border.*

ıe pour recouvrer les enfants que les fées avaient ainsi
il en était une qu'il n'est pas possible de raconter
reur. Ce moyen consistait à faire rôtir le *changeling*
:harbons ardents. Il devait alors disparaître, et l'enfant
araissait dans l'endroit même où il avait été enlevé.
:ut s'empêcher de frémir quand on pense au nombre
es aveuglées par la superstition qui ont dû employer
re moyen et faire périr ainsi leurs propres enfants.
noins, on se contentait le plus souvent d'attacher l'en-
posé dans une chaise et de le placer devant un feu
r, après avoir eu soin de balayer l'âtre; puis on cas-
e œufs et on mettait devant l'enfant les vingt-quatre
[uilles; il fallait ensuite se retirer et écouter à la porte.
nt parlait, il était très-certainement supposé : il n'y
rs rien de mieux à faire que de le porter sur un fu-
le l'y laisser jusqu'à ce qu'on entendît plus ses cris.
me qui avait un *changeling*, ayant ponctuellement
:ette cérémonie, retrouva ainsi à sa place son vérita-
ıt, beau et bien formé (1).
ıldron, qui a écrit un ouvrage fort curieux sur les
ons de l'île de Man (2), donne des détails très-cir-
iés sur un de ces changelings, qu'il fut voir lui-même,
eura aussi surpris que frappé d'horreur à la vue de
ıture. « Aucun enfant sous le ciel, dit le savant gent-
ıe pouvait avoir une plus jolie figure; mais, quoique
nq à six ans et sain de corps en apparence, il ne pou-
archer, ni se tenir debout, ni même plier aucune
on. Ses membres étaient très-longs pour son âge,
; grêles que ceux d'un enfant de six mois. Son teint
ıe délicatesse extrême, et ses cheveux étaient les plus
ı monde. Jamais il ne parlait ni ne criait; il mangeait
et rarement on le voyait sourire; mais si quelqu'un
: *marmot de fées*, il fronçait le sourcil et regardait

avons parlé dans le chapitre précédent d'une croyance absolu-
ılable qui existe chez les paysans de la Bretagne.
de Man est située entre l'Écosse et l'Irlande.

fixement ceux qui l'avaient irrité, et avec un regard qui semblait les percer d'outre en outre. Sa mère supposée, qui était pauvre, était souvent obligée d'aller travailler à la journée, et le laissait seul pendant des jours entiers. Alors les voisins allaient quelquefois regarder à la fenêtre comment il se comportait quand il était seul; et toutes les fois qu'ils l'observèrent, ils le trouvèrent riant et comme transporté de joie. Cela leur fit supposer qu'il était avec une compagnie plus agréable pour lui que celle des mortels; et ce qui rendait cette conjecture encore plus vraisemblable, c'est que, lors même que sa mère l'avait laissé seul à la maison, elle le trouvait toujours à son retour débarbouillé et les cheveux peignés avec le plus grand soin (1). »

Waldron rapporte ensuite plusieurs traits de ce genre qui lui ont été racontés par les femmes mêmes auxquelles ces sortes d'aventures étaient arrivées, entre autres celles d'une petite fille d'une dizaine d'années, qui, revenant un jour de la ville et passant sur le haut d'une montagne pour se rendre à son village, fut tout à coup environnée par une troupe nombreuse de *tout petits* hommes, qui prétendirent l'empêcher de continuer son chemin. Quelques-uns d'entre eux voulurent même l'emmener et se saisirent d'elle à cet effet; mais un de la bande, qui paraissait meilleur que les autres, prétendit les en empêcher, et il s'ensuivit une violente querelle dans laquelle le petit homme combattit vaillamment pour la défense de la petite fille. Cependant, quelques-uns de ces petits vauriens la saisirent de nouveau, relevèrent ses jupes et lui infligèrent une sévère correction, après quoi ils la laissèrent aller. La pauvre petite, toute honteuse, courut jusqu'à la maison de sa mère, à laquelle elle raconta ce qui venait de lui arriver, montrant à l'appui de son récit l'endroit où les petits hommes avaient si fortement frappé, qu'on y voyait encore les marques de plusieurs petites mains. Quelques personnes du village furent le lendemain, avec la petite fille, à l'endroit où elle prétendait que cette scène avait eu lieu. Les petits hommes n'y étaient

(1) Waldron's, *Description of the isle of Man*, p. 123.

s, mais de nombreuses traces de sang qu'on remarquait en-
e sur les pierres ne laissèrent aucun doute de la réalité de
'enture. La mère de l'enfant raconta cette histoire à Wal-
n avec la plus solennelle gravité (1).
In conçoit que l'absence de la cérémonie sacrée du bap-
e puisse permettre de supposer que les enfants nouveaux-
sont encore sous l'influence des fées et des malins esprits;
s il est plus difficile de concevoir que leur pouvoir à cet
rd s'étende jusqu'aux adultes. Cependant, maintes histoires,
stées par les autorités les plus respectables, sont encore ra-
tées et généralement crues par le peuple de la Grande-
tagne, qui considère comme étant principalement exposées
s sortes d'accidents les personnes qui auraient été assez im-
dentes pour s'endormir sur le gazon des monticules habi-
par les fées, ainsi que dans d'autres lieux où elles tiennent
nairement leurs assemblées; celles qui se seraient aban-
nés à des passions criminelles; celles qui auraient été dé-
ées au diable, dans un moment de colère, par leurs pa-
ls ou par leurs maîtres.
In croit aussi que ceux qui fréquentent les assemblées noc-
nes des fées ou celles des sorciers sont souvent transportés
nt leur mort en *Elfland* (le pays des fées); mais ce qui paraît
s extraordinaire, et ce qui ne serait pas sans danger dans le
ps où nous vivons, pour beaucoup de grands et de petits
sonnages, c'est que les gens dont la vie a été exclusive-
nt occupée par les intrigues de la politique ou par les tra-
ux de la guerre, sont continuellement en danger d'être en-
'és par des fées. Parmi les personnes de marque qui ont été
contrées à la cour des fées, on cite particulièrement le vieux
evalier de Buccleugh et le célèbre ministre Lethington. Tous
ux étaient fort attachés à la religion catholique et au parti
l'infortunée Marie Stuart. C'était sans doute plus qu'il n'en
llait, suivant l'esprit d'intolérance des sectes protestantes,
ur être exposé aux assauts des esprits de ténèbres (2).

(1) Waldron's, *Description of the isle of Man*, p. 125.
(2) Buccleugh fut tué dans un combat nocturne contre les Kerrs, ses

Après l'enlèvement bien connu du roi Arthur par les fé… ainsi que ceux de Merlin Wyllt, l'enchanteur, et de Tho… d'Erceldoune, dont nous parlerons dans une autre parti… cet ouvrage, un des plus singuliers, sans doute, est celui d… des ancêtres du présent lord Duffus, tradition qui ne … monte pas plus haut que le XVI[e] siècle.

« Un jour, ce gentilhomme, se promenant dans la campag… se sentit tout à coup transporté à travers les airs, et le le… main il se trouva à Paris, dans les caves du roi de Fr… une coupe d'argent à la main. Amené en présence du roi, … lui demanda qui il était et comment il s'était introduit da… cellier royal. Après avoir satisfait à la première questio… ajouta que tel jour de tel mois (qui se trouvait être précisé… la veille), étant dans les champs, il entendit le bruit d'un to… billon de vent et des voix qui criaient : *Horse and hatt…* (cheval et gerbe de blé) (1) ! sur quoi, ayant eu l'imprud… de répéter le même cri, les fées l'enlevèrent aussitôt à tra… les airs et le transportèrent dans les caves du Louvre, … après avoir bien bu, il s'était endormi. Pendant son som… les fées le quittèrent, en le laissant dans la position où il av… été trouvé. On ajoute que le roi de France le congédia, … lui faisant cadeau de la coupe qu'il avait à la main quand … le réveilla, et l'on affirme qu'elle est encore conservée d… la famille de lord Duffus et qu'on la nomme la coupe … fées (2). »

Une autre aventure de ce genre, que l'on dit avoir eu li… dans le siècle dernier, et que Walter-Scott, qui se complais… dans ces sortes d'histoires, racontait quelquefois avec son ex… titude et sa gaîté ordinaires aux nombreux visiteurs d'Abbo… ford, est celle d'un honnête bourgeois de Selkirk (3), qui, ét… un jour à travailler sur la montagne de Peatlow, eut le m…

ennemis héréditaires ; et le ministre Lethington, comme on le suppose, se donna la mort dans sa prison, à Leith.

(1) C'est le cri dont se servent les fées lorsqu'elles veulent se rendre d'un lieu à l'autre.

(2) *Minstrelsy of the Scottisch border*, t. III.

(3) Petite ville à quelques milles d'Abbotsford.

ır de s'endormir sur un de ces petits monticules que l'on mme en Ecosse *fairy knoves* (1). Lorsqu'il s'éveilla, il se tta les yeux et regarda ensuite autour de lui avec le plus ınd étonnement, car il se trouvait sur la place du marché ıne grande ville, au milieu d'une foule de personnes qui lui ient toutes inconnues. A la fin, il demanda à une de celles ı étaient près de lui le nom de l'endroit où il se trouvait. tte personne, surprise de s'entendre adresser une semblable estion, lui apprit qu'il était au milieu de la ville de Glasv (2).

Le pauvre homme était tellement étonné, qu'il ne voulait croire ni ses yeux ni ses oreilles, et soutenait qu'il y avait eine une heure qu'il s'était endormi sur le Peatlow, auprès Selkirk. Il eût couru le risque d'être enfermé comme aliéné, si un homme de son pays, qui se trouvait là fort heureusement, ne l'eût reconnu. Cet homme prit soin de lui et le reconduisit à Selkirk, où il trouva de nouveaux incrédules lorsqu'il raconta son aventure. La vérité se découvrit pourtant, et ite l'affaire s'expliqua parfaitement. Son habit, qu'il avait ôté ur travailler le jour de son enlèvement, fut trouvé près d'un iry knove (3), et son bonnet, qu'il croyait perdu, fut découvert sur le coq du clocher de Lanark; il était donc clair nme le jour que l'honnête bourgeois de Selkirk avait été nporté à travers les airs par les fées pendant son sommeil, que son bonnet avait été enlevé par le vent pendant la ıte.»

Les deux exemples que nous venons de citer diffèrent cependant de l'opinion généralement reçue à l'égard de ceux i sont enlevés par les fées, et suivant laquelle ils ne peuvent venir parmi les mortels qu'après sept années de séjour au ys de féerie; puis ils disparaissent encore de nouveau au ut de sept autres années, et rarement ensuite on les revoit ır la terre.

(1) Monticules des fees.
(2) La distance de Selkirk à Glascow est de 50 milles.
(3) Monticule habité par les fées.

par la verte feuillée ; mais Jenny se souviendra longt
de Catterhaugh. »

De retour au château de son père, elle étai
Depuis ce moment, elle ne peigne plus ses ch
rure ne l'occupe plus ; elle ne se mêle plus
compagnes, et tout ce qu'elle prend semble
poison mortel.

Enfin son père s'aperçut de l'état de sa fi
parla avec douceur et tendresse.

« Si je suis enceinte, mon père, moi seule suis à b
chevalier dans votre château ne donnera son nom à
deviens mère, sa naissance sera merveilleuse, car je
sur terre n'en est la cause.

» Si mon amant était un chevalier de ce monde,
tin gris, je ne le donnerais pas pour aucun seigneur

Jenny mit ses plus beaux atours, et se ren
lune dans la plaine de Catterhaugh pour parl
lane ; elle n'y trouva d'abord que le palefroi
soudain son amant apparaît, et s'élance aupr

« Dites-moi la vérité, Tamlane, ne mentez pas
jamais été en chapelle sainte, avez-vous jamais é
tienté ?

» Je te dirai la vérité, Jenny, je ne mentirai pas
lier m'enfanta, une dame me porta, mes parents fu
tiens.

» Randolphe, comte de Murray, fut mon père : Dun
est le tien : nous nous aimions quand nous étions pet
t'en souvenir.

» Quand j'eus atteint ma neuvième année, mon
pour chasser, oiseler, chevaucher avec lui, et lui te

» Un jour vint un vent du nord, un vent froid et
mortel me saisit, et je tombai à bas de mon cheval.

» La reine de féerie me garda pour habiter cette
vois là-bas, et depuis ce moment, je suis tout lutin
belle dame regarde-moi bien.

» Pour nous qui vivons au pays de féerie, les ma
connus. Je laisse mon corps quand je veux.
...s vivons aussi commodément dans l'air qu
...pouvons changer à notre gré et de taille et

› petits ou grands, et nous loger aussi bien dans une coquille de noix › dans un superbe palais.

› Nous dormons dans la rose douce et parfumée; nous nous jouons ns la fontaine; nous gambadons dans le souffle des vents, ou nous glis-ns sur les rayons du soleil.

› A nos besoins servent les trésors du riche, qui emploie à de mau-ses œuvres les biens qu'il gagne, et qui brûle d'en acquérir de nou-aux.

› Jamais, Jenny, je ne m'ennuierais de demeurer au pays de féerie; is, hélas! tous les sept ans, on paie la dîme à l'enfer, et je suis si s, si frais, que je crains bien d'être choisi.

› Cette nuit est la nuit sainte, Jenny; demain sera le saint jour; et si s voulez délivrer votre amant, vous n'avez pas de temps à perdre.

› C'est la sainte nuit où chevauchent tous les gens de féerie, et cel-qui veulent délivrer leurs amis doivent se rendre à la croix de Mi-(1).

› Mais comment te distinguerai-je, Tamlane, comment pourrai-je te naître parmi tant de chevaliers infernaux? Jamais je n'ai vu chose reille.

› La première compagnie passera devant toi, ne dis rien, et laisse-la evaucher; la seconde passera de même, ne dis rien, et tu feras sage-nt: je serai dans la troisième qui passera devant toi.

› D'abord, laisse passer le coursier noir, Jenny; puis laisse aussi passer bai; mais arrête le cheval blanc comme lait, et renverse son cavalier.

› Car je monte le cheval blanc comme lait, et je suis le plus près du nde parce que j'ai été un chevalier baptisé; ils me font cet honneur. main droite sera gantée, Jenny; ma gauche sera nue. Voilà les gages e je te donnes; sois sûre que je serai là.

› Dans tes bras, Jenny, ils me changeront en couleuvre, en serpent; is tiens-moi ferme, ne me lâche pas, si tu veux être ma femme.

› Dans tes bras, Jenny, ils me changeront en aspic; ils me changeront fagot flambant et pétillant; ils me changeront en une masse de fer ige; mais tiens-moi ferme, ne me lâche pas; je ne te ferai pas de mal.

› D'abord, trempe-moi dans une cuve de lait, puis dans un baquet au; mais tiens-moi ferme, ne me lâche pas, je serai le père de ton fant (2).

(1) La croix de Miles, où Jenny attendit la procession des fées, était au-ès du château de Bowhill, appartenant au présent duc de Buccleugh, et à viron un demi-mille de Catterhaugh, avant que les protestants ne l'aient attue.

(2) Nous avons vu dans la plaine de Catterhaugh les cercles où furent acées les cuves de lait dans lesquelles Tamlane fut plongé pour opérer n désenchantement; les paysans disent que jamais le gazon ne repous-ra en cet endroit.

» Dans tes bras, ils me transformeront en renard, en anguille; m tiens-moi ferme; ne me lâche pas, s'il est vrai que tu m'aimes.

» Dans tes bras, Jenny, ils me changeront en colombe, en cygne, enfin ils me changeront dans tes bras en homme nu comme sortant du de ta mère; jette alors sur moi ton manteau vert, et je reviendrai même. »

II.

Sombre, sombre était la nuit, et le chemin glaçait d'h reur, quand la belle Jenny a mis son manteau vert, et est allée à la croix de Miles.

Le ciel était noir, la nuit obscure et le lieu effrayant; Jenny se tenait debout, et ne pensait qu'à son amant.

Voilà qu'entre minuit et une heure, un vent de nord a cha l'herbe longue, et soudain elle entendit des sons m ques que lui apportait le vent qui passait.

Quand tout était enseveli dans un calme de mort, elle tendit le tintement des brides; et Jenny fut aussi content cela que d'aucune chose sur la terre.

Leurs pipeaux d'avoine sifflaient que c'étaient une veille; la petite ciguë y joignait ses sons perçants, et des plus bruyantes de la grande ciguë et du roseau de marais naient effrayer l'oreille; car les fées ne peuvent souffrir sons solennels, ni des pensées sérieuses.

Inspirés par l'amour ou la joie, ces esprits chantent co l'alouette dans les airs; mais chez eux, de bon sens, o pensées graves, vous en chercherez vainement.

Sans s'effrayer, la belle Jenny était debout sur la so bruyère, et les sons de la musique devenaient plus éclata mesure qu'ils chevauchaient.

Le lutin Jean Fallot ouvrait la marche (1), et leur pr sa clarté vacillante; bientôt Jenny vit toute l'armée des chevauchant à sa vue.

D'abord passa le coursier noir, et puis passa le coursier mais vite elle arrêta le coursier blanc comme lait, et renv son cavalier.

(1) En anglais, *Jack with the lantern*, Jacques avec sa lanterne.

Elle le renversa de son coursier blanc comme lait, et laissa ber la bride. Soudain s'éleva une clameur étrange : « Il délivré d'entre nous! »

Dans les bras de la belle Jenny, ils l'ont changé en lézard, aspic ; elle le tient ferme sous toutes ces formes, afin qu'il it le père de son enfant.

Enfin, dans ses bras, ils l'ont changé en homme nu comme rtant du sein de sa mère ; elle l'enveloppa aussitôt dans son nteau vert, et recouvra ainsi son amant.

Alors parla la reine des fées du milieu d'un buisson de genêts :

« Celle qui a enlevé le jeune Tamlane, s'est acquis gentil écuyer. »

Alors parla la reine des fées du milieu d'une touffe de sei- :

« Elle a pris le plus beau cavalier de toute ma compagnie.
Mais si j'avais su, Tamlane, ajouta-t-elle, qu'une dame dût t'emporter, je t'aurais arraché tes deux yeux gris, pour te donner des yeux d'ar-(1).
Si je l'avais su, Tamlane, je t'aurais arraché le cœur, et j'aurais mis place un cœur de pierre.
Si j'avais eu hier l'esprit que j'ai acheté aujourd'hui, sept fois j'aurais é mon tribut à l'enfer avant qu'on te délivrât (2). »

Les Allemands n'ont certainement rien dans ce genre qui t supérieur à cette jolie ballade de Tamlane, qui est, pour si dire, par elle-même, un cours complet de fictions popures, dans lequel les mystères de la féerie sont racontés avec e grâce et une simplicité presque inimitables.

On trouve dans le *Pandæmonium*, de Richard Bovet, une stoire singulière sur un jeune homme de Leith, connu dans tte ville, il y a quelques années, sous le nom de *Fairy's Boy* 'enfant des fées), qui allait régulièrement tous les jeudis

(1) Boutons, bourgeons.

(2) *Minstrelsy of the scottish border*, recueil de ballades écossaises, ol. II. — « Beaucoup de détails de cette ballade portent la marque évidente 'une origine moderne. Cependant, il est hors de doute que l'histoire elle-même est fort ancienne. » *Préface des éditeurs de Warton*, page 51.

battre sur son tambour des marches aux fées qui s'assemb
chaque nuit, suivant la croyance populaire, sous la mont
de Calton Hill, près d'Édimbourg.

Le digne capitaine Georges Burton (ainsi que l'ap
W.-Scott), qui raconta cette histoire à l'auteur du *Pand*
nium, interrogea lui-même le jeune tambour, et lui fit, e
sence de plusieurs personnes, quelques questions astrologi
auxquelles il répondit avec beaucoup d'esprit et avec u
nesse bien au-dessus de son âge, qui ne paraissait pas ex
dix à douze ans. Il dit même au capitaine sa bonne aven
et lui prédit qu'il épouserait deux femmes qui seraient t
deux fort jolies; et comme on avait rapporté à M. B
que toute l'Écosse ensemble ne pourrait empêcher ce
homme d'aller à ses rendez-vous le jeudi soir, le capit
aidé de plusieurs de ses amis, essaya, mais en vain, de
tenir ce soir-là après onze heures. A peine eurent-elle
nées, qu'il disparut tout à coup du milieu d'eux, et s'
dans la rue, où ils parvinrent à le saisir et à le ramener
la chambre. Mais il leur échappa une seconde fois, et c
il était poursuivi de près, il fit un cri dans la rue comm
avait été attaqué, et depuis ce temps, dit en terminant le
capitaine Burton, « je ne pus jamais le revoir. »

Cette petite histoire, ainsi que beaucoup d'autres du
genre que nous pourrions citer, prouve suffisamment
Écosse ce ne sont pas seulement, comme en France, le
du peuple qui croient encore aux fées et aux lutins, ma
personnes chez lesquelles rien ne pourrait faire sup
l'existence d'une semblable croyance. Nous avons habit
cosse pendant plusieurs années; nous y avons conserv
relations de famille et d'amitié, et la langue de ce pays
est aussi familière que le français. Au moyen de ces av
ges, nous avons été à même d'étudier avec quelque fr
caractère et les mœurs des Écossais, et nous avons tou
remarqué chez eux, même parmi les personnes des c
élevées, une grande réserve sur tout ce qui concerne le
ditions et les anciennes fictions populaires de leurs pay
ressemblent en cela aux Allemands et en général à tou

ples du Nord, qui ont un respect qu'on ne saurait blâ-
• pour tout ce qu'ils tiennent de leurs ancêtres, même
r les superstitions qui nous paraissent les plus ridicules.
.es fées écossaises habitent des cavernes souterraines si-
es à proximité des habitations des hommes ; cependant, le
iple croit qu'elles demeurent plus ordinairement sous le
il de la porte des maisons. Cette croyance pourrait faire
pposer, avec quelque apparence de raison, que ces divinités
balternes furent rangées autrefois parmi les dieux domesti-
es des Saxons et des Celtes ; la petitesse de leur taille vien-
ait encore à l'appui de cette opinion, et la croyance popu-
re serait ainsi demeurée fidèle aux traditions des plus an-
ns peuples sur la stature qu'ils ont donné de tout temps
eurs divinités tutélaires et à leurs dieux domestiques (1).
Ne serait-ce point de cette croyance que les fées habitent
seuil de la porte des maisons que serait venue la coutume
s-ancienne, qui se pratique encore aujourd'hui dans la
se-Ecosse, et qui consiste à porter la nouvelle mariée pour
faire franchir le seuil de la porte de la maison de son mari,
squ'elle y fait sa première entrée. Walter-Scott croit que
te coutume vient des Romains, qui la pratiquaient en com-
moration de l'enlèvement des Sabines. Mais nous pensons
un semblable usage n'était suivi qu'à Rome ou dans le
te de l'empire, par les Romains seulement ; et nous ne
rons pas pour quelle raison les Ecossais l'auraient adopté.
ious semble plus naturel de supposer que la mariée était
si portée chez ces derniers par respect pour les bonnes
sines, pour leur faire honneur et pour se les rendre favo-
bles à son arrivée dans la maison qu'elle doit habiter désor-
is ; car on croit que les fées établissent, ainsi que le font
nains en Allemagne, des liaisons avec les habitants des
ux qu'elles favorisent ainsi par leur présence ; qu'elles leur
npruntent et leur prêtent des ustensiles de ménage, et leur
ndent toutes sortes de petits services. Elles obligent leurs
mis toujours en secret, les aident dans leurs entreprises et

(1) Voyez ce que nous avons dit à ce sujet dans le chapitre précédent.

s'empressent d'aller au-devant de tous leurs besoins.
qui leur a fait donner le nom de *bonnes voisines* (1).

Une autre coutume qui prouve le désir qu'ont
montré les Ecossais de ménager autant que possible la
bilité des esprits d'une race un peu douteuse et mê
de l'ennemi du genre humain, c'est l'usage où l'on e
d'appeler communément le diable *the gudeman* (
homme), dénomination dont les femmes du peuple s
ordinairement en parlant de leurs maris, et que l'on
également lorsqu'on veut désigner le maître de la
C'est, du reste, une expression sans conséquence,
bien certainement, dans l'un ni dans l'autre cas, n
ployée pour exprimer la bonté de la personne ainsi
mée. Il y a même peu de temps encore que, dans b
de paroisses d'Ecosse, on avait conservé l'ancienne
de laisser toujours en friche une certaine portion d
que l'on nommait *the gudeman's croft*, le champ
homme. Ce champ, comme le *temenos* des anciens
païens, n'était jamais labouré ni cultivé d'aucune n
l'abolition de cette coutume ne date que de quelques

Il existe encore des terrains qui restent incultes
d'une superstition à peu près semblable à la précéde
rains dans lesquels on prétend qu'il est impossible
entrer le soc d'une charrue sans exciter la colère
surnaturels, qui témoignent ordinairement leur méc
ment par un orage affreux, accompagné de grêles et d
res. Cette superstition est encore commune en Irland
le pays de Galles, aussi bien qu'en Ecosse. Dans ce
pays, les monts appelés *Lith-Bhruaith* étaient tellen
pectés par une cause semblable, qu'on considérait c
légal et dangereux d'y couper du bois, d'y remuer la

(1) Une coutume, qui viendrait plutôt des Romains que la préc
celle d'éviter de se marier dans le mois de mai, coutume obs
gieusement en Ecosse, jusqu'à ce jour, par les personnes du
rang. Les malheurs qui suivirent l'union de Marie Stuart avec
furent attribués à ce qu'elle avait eu lieu dans le mois de ma
ciens prétendaient qu'il n'y avait que les femmes de mauvaise
mariaient dans ce mois.... *Mala nubent maia*..

les pierres, dans la crainte de troubler les fées, dont
ontagnes sont la demeure.

croyance aux fées subsiste encore dans toute sa force
tive (1) chez les habitants des frontières de l'Ecosse et
Angleterre, ainsi que dans les *Highlands*; cependant,
onvient généralement qu'elles ne se montrent *plus que*
ıent dans la partie méridionale de l'île. Des gens privi-
, il est vrai, ont encore fréquemment l'avantage de ren-
er des processions de fées, et d'en recevoir des présents
urre excellent, petits pains au lait et autres friandises.
comté de Sefkirk est, ainsi que nous l'avons déjà ob-
, celui de toute la Basse-Ecosse où les fées se montrent
e le plus souvent aux yeux des hommes. Les bords pit-
ques de l'Ettrick et du Yarrow paraissent avoir tant de
ıes pour elles, qu'elles n'ont pas pu les abandonner, mal-
s persécutions que ces pauvres esprits ont éprouvées de
t du clergé protestant. Nous croyons aussi que le voisi-
des deux poètes des temps modernes qui les ont chanté
e plus de verve et de succès n'a pas peu contribué à en-
ir cette partialité que les fées semblent avoir con-
jusqu'à ce jour pour le théâtre de leurs anciens exploits.
, fils d'un berger et berger lui-même, a célébré la reine
rie dans un fort joli poème intitulé : *Kylmeny* (2); et
èbre auteur qui a chanté la Dame blanche du château
nel était shériff du comté de Selkirk, dans lequel est
son château d'Abbotsford.

st également près des bords du Yarrow que l'on trouve
is et la rivière de Plora, dans les environs desquels est

« Sti'l remains almost unimpaired, » dit Walter-Scott dans le *Misn-*
du border.

Nous avons connu Hogg, lorsque sa réputation n'était point encore
ınue comme elle l'est devenue depuis. Dans une excursion de pêche
us fîmes au lac de Sainte-Marie avec lord Linton, nous fûmes demander
r au poète berger des bords du Yarrow, qui nous reçut avec cette fran-
cordiale hospitalité que l'on ne connaît plus guère qu'en Ecosse.
était né poete et faisait des vers dès l'âge de douze ans, en gardant les
ons. Nous causâmes longtemps, et des fairies, et des brownies, et de
les fictions populaires du *border*. Hogg était là sur son terrain,
conversation était aussi amusante qu'instructive.

arrivé, il y a très-peu de temps, une aventure de fées
plus singulières, aventure attestée dans toutes ses circo
tances par une dame aussi remarquable par le rang qu'
tient dans le monde que par l'agrément de son esprit et
ses connaissances littéraires. Cette dame habitait alors prè
lieu de la scène de cet événement, qu'elle considère cor
un fait sur l'authenticité duquel on ne peut élever le moi
doute : le voici tel que cette dame me l'a rapporté :

« Une famille qui habitait les bords de la Plora était as
blée un soir pour la prière, et le père venait de termine
pieux devoir, lorsque la plus jeune de ses filles, dont l'abs
n'avait pas été remarquée, arrive hors d'haleine et dan
délire de joie inexprimable, engage avec instance toute la
mille à sortir pour voir la plus belle dame du monde,
descendait en ce moment le vallon! L'empressement et n
l'espèce d'enthousiasme que mettait cet enfant dans sa
mande engagea tout le monde, jeunes et vieux, à sortir a
tôt pour jouir de cette vision extraordinaire. On rega
mais en vain, par tout le vallon, et particulièrement vers
droit que désignait la jeune fille, on n'aperçut rien d'ext
dinaire ; quand, tout à coup, un bruit terrible se fit ente
et expliqua en un instant la mission bienfaisante de la
dame du vallon! la maison, déserte un instant de tou
habitants, venait de s'écrouler entièrement. »

L'île de Man, dont nous avons déjà parlé, est consi
comme le pays dans lequel s'est conservé le plus grand n
bre de croyances concernant la féerie. Cette île ayan
conquise dès la fin du VIIe siècle, par les Scandinaves, et
restée longtemps sous leur domination, il est naturel de
poser que les fictions populaires de ses premiers habit
qui appartenaient à la race kimrique ou celtique, furent
mentées des fictions de la Scandinavie, avec lesquelles el
mélangèrent, et qu'elles reçurent d'une source plus di
et plus pure que celles qui parvinrent depuis en Ecosse e
Angleterre.

Nous ne pouvons mieux faire connaître les traditions p
laires de l'île de Man qu'en citant encore Waldron, ge

mn et savant distingué, qui a donné sur les mœurs des ha-
ants de cette île des détails fort intéressants. Rien ne sau-
t, dit-il, donner une juste idée des histoires merveilleuses
e racontent ces insulaires au sujet des fées. Ils sont telle-
ent persuadés de la présence de ces esprits parmi eux, que,
oique très-attachés aux ministres de leur religion, il n'est
endant pas douteux qu'ils ne cessassent d'assister à leurs ser-
ons, non-seulement s'ils s'avisaient de prêcher contre l'exis-
ice des fairies, mais s'ils osaient même soutenir la rareté des
paritions de ces êtres surnaturels. Les Manques prétendent
e les fées ayant été les premiers habitants de leur île, il
st pas étonnant qu'elles aient continué à y faire leur prin-
ale résidence. Ils les nomment les *bonnes gens*, et disent
'elles vivent dans les forêts et les montagnes, fuyant les
les, qui sont trop souvent le séjour de la méchanceté. On
nsidère comme *bénies* toutes les maisons qu'elles visitent,
r elles ont horreur du vice; et un homme serait regardé
mme un impie, s'il permettait à sa famille de se coucher
nt d'avoir rempli d'eau un tonneau ou un baquet pour
e ses hôtes puissent s'y baigner. Les habitants assurent
e les bonnes gens ne manquent jamais d'entrer au bain
ssitôt que la famille est retirée (1).

Il faudrait des volumes pour recueillir tout ce qui se raconte
urnellement sur ce sujet dans l'île de Man. Tantôt c'est un
mme qui a assisté à un banquet nombreux du peuple de
erie; il a reconnu, parmi les convives, beaucoup de person-
s de sa connaissance, auxquelles il n'a pas eu l'air de faire
ention. Mais comme il a refusé opiniâtrement de goûter la
ueur qui lui a été offerte, toute la société a disparu, lais-
nt entre ses mains une grande coupe d'argent, dont il a fait
ésent, depuis, à l'église de Kirkemerlugh, où l'on s'en
rt encore à présent pour la communion des fidèles.

Une autre fois, c'est un fameux joueur de violon qui,
yant eu l'imprudence de promettre à un envoyé des fées
'aller à une de leurs réunions pour les faire danser avec son

(1) Waldron. — *Lieu cité*, p. 125.

violon, fut consulter le ministre de sa paroisse, et lui demanda de lui enseigner les moyens de se tirer de ce mauvais pas. Le ministre, homme fort prudent à ce qu'il paraît, lui conseille de se rendre au lieu indiqué, puisqu'il l'avait promis, et qu'il pourrait bien lui arriver malheur s'il manquait à la parole qu'il avait donnée à l'envoyé des fées, mais en même temps il lui recommanda de ne jouer que des airs de psaumes. Le musicien exécuta ponctuellement les ordres de son pasteur, et les fées, peu accoutumées sans doute à entendre des airs aussi discordants que ceux que chantent les protestants dans leurs églises, se bouchèrent les oreilles aux premiers coups d'archet, et disparurent après avoir roué de coups le malheureux musicien, qu'elles abandonnèrent, tout meurtri, sur le sommet de la plus haute montagne de l'île.

Enfin, il n'est pas jusqu'aux pasteurs eux-mêmes qui ne soient quelquefois témoins de quelque apparition plus ou moins extraordinaire. L'un d'eux, que Waldron nous représente comme un homme d'une grande piété et d'un grand savoir, se promenant une nuit dans la campagne, par un beau clair de lune, entendit d'affreux mugissements, et bientôt il vit passer à côté de lui un animal monstrueux, ayant la forme d'un taureau, et jetant du feu par les naseaux, qui semblait se diriger vers une maison voisine, où il entra. Le ministre ayant eu le courage d'y pénétrer quelque temps après lui, apprit que le maître de cette maison venait d'expirer; et comme c'était un homme de mauvaise vie, le bon pasteur ne crut pas manquer à la charité qu'il devait à son prochain, en supposant que cette apparition pouvait bien être le diable, qui était venu assister aux derniers moments de ce méchant homme 1.

Non-seulement *les bonnes gens* de l'île de Man aiment beaucoup la chasse, qui est un des goûts prédominants de la race elfine, mais ils sont encore, comme tous les genies de cette espèce, fort jaloux à cet égard, et ils ne souffrent pas que l'on vienne impunément chasser dans leurs forêts et fouler la bruyère de leurs montagnes.

1 *Waldron's description of the isle of man*, page 150 et suiv.

ous avons déjà vu que les traditions du Nord attribuent la
ie jalousie de la chasse aux duergars et à toutes les races
ains de la Scandinavie.
ɛs petits génies de l'île de Man, qui chassent à cor et à
comme de grands seigneurs, empruntent ordinairement
hevaux de leurs amis pour ces sortes de parties; mais ils
ignent les petits *ponies* de l'île; de sorte, dit le bon
Valdron, « que la fatigue de ces chasses tombe exclusi-
ɛnt sur les chevaux anglais et irlandais, et un gentleman
allafletcher l'a assuré que ces excursions nocturnes lui
ɛnt coûté trois ou quatre excellents coureurs!.. » Cepen-
, les *bonnes gens* se procurent quelquefois des chevaux
ɛ manière plus régulière, et une personne de la plus
de véracité, dit encore l'auteur déjà cité, lui a raconté
se rendant à une foire pour y vendre un cheval, il fut
ɛté, en traversant les montagnes, par un petit homme
rement vêtu, qui marchanda l'animal et l'acheta, après
longtemps disputé sur le prix. Mais à peine l'étranger
l compté l'argent et monté le cheval, que la terre s'ouvrit
ɪgloutit le cheval et le cavalier, à la grande surprise du
eur, comme on peut bien se l'imaginer.
ɪ croit également en Bretagne, en Auvergne et dans
coup d'autres provinces de France, que les lutins font
ɛnt galoper les chevaux toute la nuit, après leur avoir
la crinière et la queue. Il y a différents moyens pour
ner ces malins esprits des écuries; mais un des plus cer-
. c'est de mettre un boisseau de graines de navets à la
de l'écurie. Le lutin, en y entrant, ne manquera pas
ɛ renverser, car il est très-brouillon; et quand un pareil
lent lui arrive, comme il est obligé de ramasser toutes les
ɪes les unes après les autres, il en conçoit un tel ennui,
ne revient jamais s'y frotter.
son arrivée dans l'île de Man, M. Waldron était un peu
ɛdule et doutait même quelquefois de la réalité de *toutes*
ɪistoires qu'on lui racontait sur les fées et sur leur exis-
ɛ; mais il paraît qu'il a été depuis lors entièrement con-
cu qu'il y avait *bien peu* d'exagération dans les récits des

Manques, non pas que le savant gentleman ait jamais été assez heureux pour apercevoir lui-même une seule fée, qu'il ait vu les cercles qu'elles laissent sur le gazon et l'impression de très-petits pieds sur la neige : « *Il en a vu souvent*, dit-il, *et il ne peut le nier;* » il a même entendu siffler comme dans son oreille, et cependant il n'y avait personne auprès de lui. Mais M. Waldron avait pour plus proche voisin un autre savant gentleman qui lui a affirmé de la manière la plus solennelle (with the most solemn asseveration), qu'étant entièrement de son opinion à l'égard des fées et ne croyant pas qu'il leur fût permis d'errer parmi les mortels, ainsi qu'on le rapporte, il avait enfin été convaincu qu'il était lui-même dans une complète erreur sur ce sujet, en apercevant un jour plusieurs petits *personnages* qui sautaient et s'amusaient dans un champ parmi les pierres et qu'il prit, à quelque distance, pour de petits écoliers qui faisaient l'école buissonnière, car il était alors trois ou quatre heures de l'après-midi, et c'était le moment des classes. Il s'approcha de ces enfants avec l'intention de les réprimander; mais quand il fut à une vingtaine de pas de la petite troupe, elle disparut en un instant, quoique le gentleman ait eu constamment les yeux fixés sur elle, et quoiqu'il fût alors en plein champ et loin de toute haie ou buisson dans lesquels ces petites créatures auraient pu se réfugier.

N'oublions pas, en terminant, de dire que toutes ces aventures merveilleuses, racontées très-sérieusement par des *savants* de la Grande-Bretagne, datent du milieu du siècle dernier, car nos lecteurs pourraient peut-être les considérer comme appartenant au moins au quatorzième.

CHAPITRE IV.

Fictions populaires des montagnards écossais concernant les fées, ainsi que des habitants des îles Orcades, Shetland et Féroë.

— « Up spoke the moody Elfin King,
Who won'd within the hill
Like wind in the porch of a ruin'd church,
His voice was Ghostly Shrill (1). »
Lad'y of the Lake, cant. IV.

Après avoir parlé des fées celto-gothiques de l'Angleterre et de la basse Ecosse, passons maintenant les Grampians (2) et pénétrons dans la terre classique des fictions, dans ce pays où il n'existe pas un seul vallon, un seul torrent, une seule caverne qui ne soit fréquentée par les fées ou par quelques autres esprits. Les *Highlanders*, renommés du reste pour leur audace et leur courage personnel, sont peut-être celui de tous les peuples chez lequel la croyance aux êtres surnaturels est encore le plus fortement enracinée, croyance qu'ils sucent avec le lait et qui ne fait qu'augmenter avec l'âge. Il nous semble naturel de supposer que l'aspect *grandiose* et solennel de la contrée que les montagnards habitent agit puissamment sur leur imagination, déjà exaltée par les récits merveilleux qu'ils ont entendu faire dès leur enfance. En effet, au milieu d'une nature aussi sauvage, sous un ciel sombre et nébuleux, la chute d'une cascade dont le bruit, répété par les échos, pro-

(1) « A l'instant parait le fantasque roi des Elfes, qui habite l'intérieur de la montagne. Le son de sa voix était sombre et aigu comme le bruit du vent qui siffle sous le porche d'une église en ruines. »
(2) Chaine de montagnes qui séparent la haute Ecosse de la basse.

duit tant de sons divers; le sifflement du vent sur la bruyère et dans les sombres cavernes, un morceau de rocher qui se détache de la masse et qui roule avec fracas dans le vallon, les cris des aigles qui se mêlent à ceux de la chouette de sinistre augure et au chant retentissant de la gelinotte et du coq de bruyère, la pâle clarté de la lune éclairant par intervalle une scène aussi agreste et laissant apercevoir çà et là sur une éminence quelques arbres solitaires qui se dessinent comme autant de géants sur un ciel grisâtre, tous ces objets, au milieu desquels les Highlanders passent leurs jours dans de solitaires méditations, doivent nécessairement contribuer à donner à leurs idées cette teinte de superstition mystique qu'on ne rencontre peut-être que chez eux.

Les *Daoine-Shi*, ou hommes de paix des montagnards écossais, ressemblent plutôt aux Duergars scandinaves qu'aux fairies de l'Angleterre. Ces esprits, quoique n'étant point absolument malfaisants, sont cependant regardés comme une race d'êtres fantasques, mécontents et envieux; on croit qu'ils jouissent dans leurs demeures souterraines d'un bonheur factice et d'un faux brillant de grandeur, qu'ils échangeraient volontiers contre les jouissances plus réelles des mortels. On dit aussi que ces petits êtres, qui sont d'une nature mixte et douteuse, habitent l'intérieur des collines et particulièrement ces éminences de forme conique que l'on nomme *sighan* en gaélique (1), au sommet desquelles ils dansent la nuit au clair de la lune, et où ils laissent sur le gazon des marques circulaires, quelquefois jaunes et brûlées, d'autrefois d'un vert foncé; il est dangereux de s'endormir dans les cercles magiques, surtout après le coucher du soleil. On trouve près des sources du Fort, dans un lieu nommé *Corishi'an*, ou la grotte de l'Homme de Paix, plusieurs de ces éminences coniques près desquelles on n'ose pas passer le soir, et que l'on suppose être une de leurs résidences favorites. On croit aussi que dans

(1) Idiôme irlandais analogue au celtique apporté en Ecosse dans le IIIe siècle par les *Attacotti*, qui envahirent le comté d'Argyle et devinrent la souche des montagnards écossais.

mit sainte (1), si une personne seule tourne neuf fois à n gauche autour d'un de ces monticules, une porte s'ou- par laquelle elle est admise dans cette demeure souter- e. Beaucoup de mortels ont été, dit-on, reçus dans ces re es secrètes des hommes de paix, et y ont été régalés somp- ısement dans de splendides appartements, où on leur a i les vins les plus délicats. Les compagnes de ces génies assent en beauté les filles des hommes. Ces êtres, dont le ıeur, comme nous l'avons déjà dit, n'est qu'apparent, pas- leur temps en fêtes et en divertissements, et leurs danses 'eutent au son d'une musique délicieuse. Mais malheur ıortel qui a l'imprudence de se réunir à eux et de parta- leurs plaisirs ! Il se rend, par cette faute, à jamais indigne 'entrer dans la société des hommes, et il est réduit pour ıis à la condition de *schi-ichs*, ou homme de paix.

ımme ces génies sont invisibles, les montagnards croient . est bon de n'en parler jamais qu'avec respect et surtout e point leur adresser la parole le vendredi, qui est le jour ·ur pouvoir, et celui de tous les esprits en général, est le redoutable.

: vert étant la couleur favorite des daoine-shi, ainsi que ıute la race des Elfes et des fées, il n'y a rien qui leur dé- ·e davantage que de voir les hommes porter des habille- ts de cette couleur. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est le vert est également regardé en Ecosse comme une cou- sinistre par plusieurs clans et même par des comtés en- . On cite parmi les premiers le clan des Ogilvy; mais par celui des Grahames que le vert est plus particulière- t considéré comme couleur fatale, et l'on a remarqué que, [u'un guerrier de ce nom succombait dans un combat, il ordinairement atteint à travers un des carreaux verts de ›laids (2). Les habitants du comté de Caithness, qui ont la

(1) La nuit du 31 octobre au 1er novembre, que les Ecossais nomment ·-eve.

(2) Un gentleman du nom de Graham, ayant fait une chute de cheval une chasse au renard, attribua cet accident à une mèche de soie qu'il avait au bout de son fouet.

même aversion pour le vert, en donnant pour raison que les bandes des leurs qui périrent dans la malheureuse bataille de Flodden étaient vêtus de cette couleur.

Comme les duergars de la Scandinavie, les hommes de paix ont un talent particulier pour la fabrication des armes. On leur attribue celle de certaines haches d'armes antiques, grossièrement travaillées, que l'on nomme celts; et l'on regarde comme les armes de ces génies des cailloux triangulaires qui servaient sans doute autrefois aux habitants de l'Écosse pour garnir leurs flèches, et que l'on nomme encore *pointes de flèches des fées*. Ils s'étudient également à imiter toutes les occupations des hommes, et on les entend souvent marteler dans les cavernes, les cascades et les précipices, lieux où ils paraissent avoir établi leurs ateliers, et qu'il est dangereux d'approcher sans avoir pratiqué certaines cérémonies pour détourner leur courroux.

Non-seulement les daoine-shi, comme les autres fées de la Grande-Bretagne, sont accusées d'enlever les enfants, mais encore les âmes des personnes attaquées de maladies de langueur, et de les remplacer par des âmes de fée. Il existe, il est vrai, plusieurs remèdes pour prévenir le danger d'un semblable échange; il y en a un qui consiste à couper, au croissant de la lune de mars, des branches flexibles de chêne et de lierre, dont on fait des couronnes en forme de cercles, que l'on conserve jusqu'au mois de mars de l'année suivante. La manière de s'en servir est de faire passer trois fois à travers de ces cercles la personne attaquée d'éthisie. Un autre remède plus violent, qui se pratique dans le comté d'Inverness, consiste à porter les enfants éthiques, et même les adultes, sur le haut d'une montagne où il y a un puits visité par les fées, et de les y laisser seuls pendant toute une nuit d'été, et l'on est bien persuadé que les fées les achèveront ou les guériront; ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est qu'on dit que le plus grand nombre échappe souvent à la mort, malgré ce barbare traitement.

Voici une tradition très-commune dans les Highlands, qui confirme ce qu'on a déjà dit de la nature illusoire des plaisirs et de la splendeur factice qu'on rencontre au pays de féerie :

« Une femme, dont l'enfant nouveau-né avait été enlevé
r les daoine-shi, fut également conduite par elles dans leurs
neures secrètes. Elle ne devait cependant y être détenue
e pendant le temps que son lait et ses soins seraient néces-
res à son enfant. Un jour, tandis qu'elle demeurait parmi
shi-ichs, elle les aperçut qui s'occupaient activement à mê-
différents ingrédients qu'ils faisaient bouillir dans un chau-
n, et elle observa qu'aussitôt que cette composition fut pré-
ée, chacun d'eux s'en frotta les yeux avec soin, mettant en-
te à part ce qui en restait, afin de s'en servir une autre fois.
te femme voulut profiter d'un moment où ces esprits étaient
ents pour se *frotter* aussi les yeux avec cette précieuse dro-
; mais elle n'avait eu que le temps de l'appliquer à un de
yeux, lorsque les daoine-shi revinrent. Néanmoins, cet œil
donna la faculté de voir en *réalité* tout ce qui se passait
s ces lieux enchantés. Elle aperçut dès-lors tous les objets,
comme elle l'avait fait précédemment, revêtus d'un éclat
mpeur, mais tels qu'ils étaient naturellement. Leurs splen-
es appartements n'étaient plus que de sombres cavernes.
de temps après, ayant fini d'allaiter son enfant, elle fut
onduite dans sa demeure terrestre. Néanmoins, elle con-
va la faculté de voir en *réalité* avec son œil annointé, tou-
les déceptions que les esprits pratiquaient dans les lieux où
se trouvait. Un jour, au milieu d'une foule de peuple,
aperçut le *shi-ichs*, ou homme de paix, aux soins duquel
avait laissé son enfant, quoiqu'il fût invisible pour tous
x qui l'entouraient alors. Poussée par un mouvement de
dresse maternelle, elle l'accosta imprudemment et lui de-
nda des nouvelles de son enfant. L'homme de paix, étonné,
nme on peut le penser, de se voir ainsi reconnu par un être
rtel, lui demanda par quel moyen elle était parvenue à le
ouvrir. Effrayée par l'air sombre et menaçant avec lequel
i fit cette question, la pauvre femme avoua tout ce qu'elle
it fait. Aussitôt le lutin cracha dans son œil, qui fut privé
r toujours de la lumière (1). »

) Graham's Sketches of Perthshire, p. 106–118.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans cette histoire, docteur Graham a traduite d'après une tradition po gaélique, c'est qu'on la retrouve avec très-peu de chang dans l'*Otia impériala* de Gervais de Titbury, ouvrag en Provence, sur les bords du Rhône, vers la fin du x cle (1).

Mais les enfants et les nourrices ne sont pas les se les fées aient enlevés de ce monde pour les transport les régions qu'elles habitent. Vers le commencement d siècle, un acte bien plus audacieux fut commis par les shi sur la personne du révérend M. Kirke, mini saint Evangile dans la paroisse d'Aberfoyle, le premi vain qui ait traduit en vers gaéliques les psaumes de Il est vrai que le révérend ministre avait peut-être att sa personne un traitement aussi rigoureux, surtout p homme de sa profession, par l'indiscrétion qu'il ava mise en révélant aux mortels les plus secrets mystèr gent elfine, dans un ouvrage publié sous son nom, à bourg, en l'année 1691 (2). Dans cet essai, l'auteur, s primer le moindre doute sur la réalité des faits qu'il dépeint les fées comme des esprits astrales (astral spi tiennent le milieu entre les anges et les hommes. M. Kirke, ces génies se marient, ont des enfants et de rices; quand ils meurent, on leur fait des funéraill cela, en apparence, comme chez les mortels, qu'ils repré en quelque sorte. On rencontre aussi parmi eux des êtr savant auteur appelle *double men*, hommes doubles, d réside chez les fées, tandis que son sosie habite parmi l tels. M. Kirke accuse ces génies de voler le lait des vac

(1) Voyez *Esprits des Eaux*, *Dracæ*.

(2) Cet ouvrage a pour titre : « Essai sur le peuple souterrain la plupart invisible, connu sous le nom d'elfes, faunes, fairies semblables parmi les Ecossais des basses terres, ainsi qu'ils ont par ceux doués de la seconde vue, et présentement, afin de pr nouvelles recherches, rassemblés et comparés par un curieux demeurant parmi les Ecossais irlandais, c'est-à-dire les gaels ards d'Ecosse. — Edimbourg, 1691 ; réimprimé en 1815 par I 3°

qui est beaucoup plus grave, d'enlever les femmes encein-
et les enfants nouveaux-nés. Il donne en même temps des
servatifs fort simples contre de semblables accidents ; car
ssure que le lait ne peut être volé si l'on frotte le museau
veau avec un certain baume très-facile à trouver ; et les
mes en travail sont parfaitement en sûreté, si l'on a soin
placer un morceau de fer dans leur lit. Le révérend doc-
r attribue, avec autant de justesse que de bon sens, l'aver-
n que les fées et les autres esprits ont pour le fer à la po-
on des grandes mines septentrionales de ce métal, qui se
vent positivement placées tout près du lieu des peines
rnelles (l'enfer), ce qui rend l'odeur même du fer, ajoute
Kirke, insupportable à ces *aimables créatures* (to these
inating creatures).

Une autre chose que personne n'avait encore découverte
nt le ministre d'Abefoyle, c'est que les fées possèdent non-
lement des livres d'amusements frivoles (des romans et des
médies, sans doute), mais d'autres encore qui traitent de la
ence des rose-croix, ainsi que de sujets abstraits et mysti-
es; cependant elles n'ont pas de bibles ni aucun autre livre
dévotion (1).

M. Kirke mentionne également les *pointes des flèches des*
s, qui ont, en quelque sorte, la propriété de la foudre, et
i peuvent endommager les parties vitales sans traverser la
au. « J'ai moi-même observé ces sortes de blessures, dit-il,
j'ai senti le déchirement intérieur, dont il était impossible
distinguer extérieurement aucunes traces. »

On peut facilement supposer que les fées, dont le nom seul
ononcé par inadvertance excite souvent la colère, durent se
ouver grandement offensées par de semblables révélations.
Aussi, quoiqu'on puisse voir encore la pierre tumulaire érigée
la mémoire de M. Kirke, dans la partie orientale du cime-
ière d'Aberfoyle, il n'en est pas moins bien certain, pour les

(1) Il n'existait point alors à Londres une société de marchands protestants
qui, sous le prétexte de propager la religion, repandent par tout le
monde des bibles altérées et tronquees, avec aussi peu de discernement
qu'elle pourrait le faire des almanachs de Mathieu Laensberg.

personnes qui connaissent la fin véritable du révérend ... qu'il ne jouit pas dans cette tombe du repos que le zèle q... déploya pendant sa vie pour la propagation de la foi prot... tante parmi les montagnards catholiques du Perthshire l... donnait naturellement le droit d'attendre.

Son successeur, le révérend docteur Graham, a pris soin ... nous informer, dans un charmant ouvrage où l'on trouve ... détails intéressants sur les fictions populaires (1), que M. Kir... se promenant un soir en robe de chambre sur un *dun-shi*, ... montagne consacrée aux fées, située dans le voisinage de ... presbytère, fut saisi d'un mal soudain, ressemblant beauc... à une attaque d'apoplexie, à la suite de laquelle le past... passa pour mort aux yeux des ignorants; mais les person... éclairées reconnurent parfaitement que cette attaque préten... n'était qu'un évanouissement causé par le pouvoir surnat... des esprits dont il avait violé le territoire.

Et ce qui confirma ces sages personnes dans leur opini... cet égard, c'est qu'après une cérémonie que l'on nomma ... à propos ses funérailles, le révérend docteur Kirke apparu... personne à un de ses parents : « Allez trouver Graham de ... chray, lui dit-il, qui est mon cousin et le vôtre, et appren... lui que je ne suis point mort, ainsi qu'on le croit, mais qu... suis retenu captif au pays de féerie et qu'il n'existe qu'un ... moyen pour obtenir ma délivrance. Lorsque l'enfant posth... dont mon épouse est accouchée depuis ma disparution sera p... senté au baptême, je paraîtrai dans la chambre où se fera la ... rémonie (2). Si Duchray a soin de jeter en ce moment par ... sus ma tête le couteau ou la dague qu'il tiendra à la main ... serai aussitôt rendu à ma famille et à la société; mais s'il ...

(1) *Sketches of Perthsire*, ouvrage dont nous avons extrait une p... des détails que nous donnons sur les fées dans ce chapitre.

(2) Le baptême des enfants, chez les protestants d'Ecosse, a lieu p... sieurs mois et souvent plusieurs années après la naissance. On donne ... soirée à cette occasion, où l'on invite toutes les connaissances de la m... son, ainsi qu'un ministre, personnage nécessaire dans cette occasion ... l'enfant est baptisé dans le salon, après quoi on prend le thé, on boit ... ute, on danse, etc. Les enfants des pauvres gens sont portés ou c... ts à l'église le dimanche.

e malheureusement cette unique occasion de me délivrer, is perdu pour jamais. »

uchray fut, en conséquence, parfaitement mis au fait e qu'il devait faire. La cérémonie eut lieu, et l'apparition oncée fut distinctement vue par toutes les personnes prées; mais il paraît que l'étonnement de Duchray fut si id, qu'il le mit hors d'état de remplir le cérémonial prespour obtenir le retour de son cousin parmi les mortels; et grandement à craindre que le révérend M. Kirke ne soit gé de rester jusqu'au jugement dernier dans le pays de e (1).

1 bien, que dites-vous de cette histoire, gens du siècle des ères, dont la voix n'est jamais assez forte quand il s'agit iéclamer contre les abus et les superstitions que les pay- de la catholique Bretagne et de quelques autres de nos annes provinces ont conservés jusqu'à ce jour? Ceci n'est t un conte de nourrice; ce n'est pas non plus un événet arrivé pendant les siècles d'ignorance et avant que la rme soit venue, suivant vous, dissiper les ténèbres qui raient le monde chrétien; le héros de cette aventure n'est t un curé breton ni un moine ignorant; c'est un ministre saint Evangile, un zélé et intolérant puritain, car ils le tous, qui, après avoir employé sa vie à des occupations iles et avoir attaché son nom à un écrit dans lequel il proit publiquement sa foi pour des croyances qu'il était au raire de son devoir de chercher à détruire, a été placé, s sa mort, dans un lieu de réprobation par ses propres lles, et dont l'histoire nous est sérieusement racontée son successeur, qui s'établit, comme lui et après lui, l'hisographe des lutins et des farfadets de sa paroisse.

'el maître, tel valet! Luther croyait aux démons femelles, killcrops, et conversait sur la messe avec le diable. Ses dises ont été, s'il est possible, encore plus loin que lui; et lques-uns nous ont raconté fort sérieusement que les fées

) W.-Scott, *Lett. on demonology*. *P.*

n'ont point de bible ni d'autres livres de dévotion. Il f
avoir bien de l'audace, quand on prend le titre de réf
mateur, pour passer son temps à publier de semblables s
nettes.

Outre les enlèvements dont nous venons de parler, les f
écossaises sont encore accusées de chercher à séduire les m
tels, et de les ravir quelquefois pour les faire servir à le
plaisirs; et cette réputation de galanterie paraît être fort a
cienne, car il est à présumer que c'est des fées calédonien
qu'Ausonne a dit :

In pœgnio nota Caledonii nuribus muliebre secus strix.

Ce que Le Loyer a rendu par ces deux vers :

Le strix, apparaissant en féminin visage,
Est connu à la bru du Calidon sauvage.

Le même auteur, dans son *Traité des Spectres et des A
paritions,* ouvrage dans lequel on remarque une éruditio
une lecture immenses, dit sur le même sujet :

Les Ecossais ont été diffamés jusqu'à présent d'avoir
nymphes ou fées visibles, appelées belles gens, elfes ou f
folks (1), qui aiment les hommes et cherchent de conve
avec eux comme démons succubes; et depuis qu'une fois e
les ont amadoués et joui d'eux, c'est chose fort périlleuse
pouvoir départir de leurs conversations (2). »

On cite, parmi les nombreux enlèvements dont les fées é
saises se sont rendues coupables, celui de Thomas d'Er
doune, poète du XIIIe siècle, qui fut ravi par la reine des f
elle-même, et qui resta au pays de féerie sept années qui ne
parurent que sept jours, ce qui prouve que la vie y est do
et joyeuse. Nous parlerons de cet enlèvement remarqua
dans une autre partie de cet ouvrage (3).

(1) Fair folks signifie *belles gens.*
(2) Lieu cité, p. 328.
(3) Voyez liv. IV, chap. 1.

Les habitants des îles Orcades et des Shetland ont les mêmes
oyances à l'égard des fées que les montagnards écossais.
pendant, les êtres surnaturels qu'ils nomment *dvows* ou
ows, ont beaucoup d'analogie avec les *duergars* scandinaves,
oiqu'on puisse, sous beaucoup de rapports, les assimiler aux
oine-shi de la haute Calédonie. Les Orcades ayant été occu-
es pendant plusieurs siècles par les Norwégiens, il n'est pas
nnant que les fictions populaires de leurs habitants aient
e grande ressemblance avec celles de l'ancienne Scandina-
e.

C'est encore un ministre du saint Evangile, nommé Lucas
cobson Debes, qui a pris soin de nous transmettre des détails
ez curieux sur les superstitions des habitants des îles Or-
des, Shetland et Féroë.

Le bon ministre Debes nous apprend donc, sous la date du
mars 1670, que des génies malfaisants troublaient grande-
nt alors les fidèles de sa congrégation, et poussaient même
r audace jusqu'à enlever parfois quelques-uns de ses audi-
rs!... Il signale ensuite, comme auteurs de ces désordres,
esprits que les habitants nomment *skows* ou *biergen-trold*,
t-à-dire esprits des bois et des montagnes, et qui sont
lement connus sous le nom de peuple souterrain. Il dit
si qu'ils apparaissent souvent dans les sombres caver-
, ou parmi les rochers, et qu'ils hantent les lieux où se
t commis des meurtres et autres grands crimes.

C'était à *Thor's haven* (le havre de Thor), dans une des îles
éroë, que le révérend Lucas Jacobson Debes avait sa résidence,
'il nomme emphatiquement son *Pathmos;* c'est de là que ce
uveau saint Jean date, non pas son Apocalypse, mais ses
ntes de grand'mère.

Les fictions populaires des habitants des îles Féroë viennent
e la Scandinavie; elles furent découvertes par les Normands
rs le milieu du IXe et ont toujours depuis été une dépendance
e la couronne de Danemarck.

« Ces îles, dit un voyageur qui les a récemment visitées,
ont habitées par des hommes doux, honnêtes et laborieux,
ui vivent de la pêche et de la chasse des oiseaux. Ces bons

insulaires ont conservé une innocence vraiment patri-
Il y a dans la relation des deux sexes une liberté si chaste,
confiance si pleine d'abandon, qu'elle rappelle les pre-
âges du monde. Toutes les femmes assistent au déshabil-
à la toilette de leurs commensaux, et les aident à se lever
se coucher. On s'embrasse le soir en se quittant, le matin
se revoyant, avant et après chaque repas. Ces femmes, en ap-
parence si faciles, sont cependant d'une vertu exemplaire;
domestiques des deux sexes couchent dans la même cham-
dans le même lit, sans qu'il en résulte des naissances illé-
times (1). »

C'est au milieu de ce bon peuple que résidait le pasteur
bes, et voici ce qu'il nous raconte sur les *froddenskemen*,
peuple souterrain, qui, malgré son origine toute scandi-
ou peut-être en raison de cette origine, ressemble parfai-
ment aux hommes de paix des Ecossais.

Ces êtres habitent, comme les daoine-shi, les retraites i-
rieures des montagnes, où ils entrent par des passages in-
bles; de même que les fées écossaises, ils enlèvent quelq-
les hommes. « Lorsque les bourgeois de Bergen, en Norw-
commerçaient avec Féroë, dit le pasteur Debes, il y av-
Serwaade un homme appelé Jonas Soideman, lequel avait
retenu par les esprits dans une montagne pendant *sept*
Enfin il en sortit; mais depuis il vivait dans une inquié-
continuelle, craignant que ces lutins ne vinssent le repren-
ce qui l'obligeait à se faire garder la nuit. »

Dans les îles Féroë, comme en Écosse, les enlèvements
hommes par les fées ont très-souvent pour cause le dési-
satisfaire une passion amoureuse. L'histoire suivante en
une preuve :

« Un jeune homme avait été enlevé par les fées; néanmo-
il revint quelque temps après dans sa famille. Il était pr-
se marier, lorsqu'il fut emporté une seconde fois. Sa dét-

(1) Malte-Brun, géogr. univ., t. IV, p. 451. Ces îles, situées entre l
Shetland et l'Islande, appartiennent à l'Europe. Elles sont au nombre
trente-cinq, et leur population est d'environ 6,000 habitants.

on ne fut pourtant point de longue durée, et à son retour il raconta que l'esprit qui l'avait ainsi enlevé deux fois avait la forme d'une très-belle femme, qui l'avait vivement pressé d'oublier sa fiancée et de rester avec elle, tâchant, en même temps, de l'éblouir par sa grande beauté et sa magnificence. Il ajouta qu'il avait vu les gens qui le cherchaient, qu'il les avait entendus l'appeler, mais qu'ils ne pouvaient le voir, et que lui n'avait pu leur répondre jusqu'au moment où il avait positivement refusé d'accepter les propositions de la fée. Alors le charme avait cessé, et il avait pu répondre à ceux qui le cherchaient et en être aperçu. »

On pourrait peut-être supposer que ces enlèvements des mortels par les fées sont des emprunts récents faits à la mythologie grecque, dans laquelle les amours clandestins des nymphes et des déesses avec les fils des hommes jouent un rôle si remarquable, si on ne retrouvait les mêmes croyances dans un pays où le dialecte scandinave s'est maintenu dans toute sa pureté et où ont été conservé les restes précieux de leur mythologie, dans l'Islande, que l'on peut considérer comme la terre classique des traditions du Nord. Torfœus raconte, d'après Einar Gudmund, que les femelles des duergars, que les Islandais nomment le peuple souterrain et qui ont tant d'analogie avec les fées des Écossais, ont avec les hommes des intrigues amoureuses, desquelles il résulte souvent des naissances fort singulières, dont il cite plusieurs exemples (1). Cette croyance viendrait encore à l'appui de ce que nous avons déjà dit précédemment, que Grecs et Scandinaves ont tous puisé leurs fictions à la même source.

Les écrivains protestants anglais ou écossais, qui ont traité le sujet des superstitions populaires de leur pays, ont fait tous leurs efforts pour établir que le discrédit, ou plutôt l'oubli, dans lequel sont tombées les fées et autres semblables croyances chez le peuple anglais, doit être considéré comme une des

(1) Voyez, à l'article des nains ou duergars, l'histoire de cette femme des régions souterraines, en Islande, qui voulut faire baptiser l'enfant qu'elle avait eu d'un gentilhomme nommé Sigward Forster.

conséquences du changement de religion ; et, pour le p... ils assaisonnent les distribes qu'ils lancent à ce sujet ... les ministres de l'Église romaine des épithètes gro... *coquins* et *d'imposteurs*, expressions que l'on rencontre ... leurs écrits chaque fois qu'il est question d'un prêtre ca...lique.

Toutes ces impostures, qui faisaient fortune il y a cinq... ans, sont maintenant jugées comme elles le méritent, ... que les gens sensés de toutes les opinions ont comme... faire justice de la philosophie impudente et mensongère ... XVIIIe siècle, qui n'était considérée par ses adeptes que co... une transition nécessaire pour passer de la réforme aux ... séquences naturelles de ses principes, c'est-à-dire à cet ét... désordre qui rend insupportable à l'orgueil de l'homme, p... à l'excès, toute espèce d'autorité spirituelle, temporelle ... ternelle, et qui nous a conduit au règne de l'égoïsme, q... en ce moment le monarque du monde.

Réginald-Scott, auteur médiocre et grand fanatique ... fin du XVIe siècle, s'est particulièrement fait remarquer p... invectives contre l'Église romaine, en parlant des supe... tions de son pays, qu'elle entretenait, selon lui. Son hom... me Walter-Scott n'a pas été plus poli ni plus véridique ... lui dans ses attaques contre la religion catholique. Il est ... que le baronnet écossais a, sur cet article, comme sur b... coup d'autres, sacrifié très-souvent ses convictions perso... les au désir de rendre ses ouvrages populaires et surtout p... *ductifs*, et qu'il a recherché particulièrement dans ce de... l'approbation de l'aristocratie anglaise ; or, il était indis... sable, pour atteindre ce double but, de flatter continuelle... l'amour-propre des Anglais, leur jalousie des autres peup... leurs préjugés nationaux, et surtout leur haine pour la r... gion catholique.

Mais les faits parlent plus haut que toutes les inve... ves des écrivains passionnés, et viennent donner, au s... jet des superstitions populaires, un démenti aussi formel ... ennemis de la religion que ceux qu'ils leur ont tant de ... donné sur d'autres sujets d'une nature plus grave et p...

portante. En effet, pour qu'il fut prouvé que la réforme a pu accomplir la destruction des anciennes croyances populaires, croyances qui, selon Walter-Scott lui-même, subsistent encore dans toute leur force en Écosse et dans une grande partie de l'Angleterre, il faudrait que chez les peuples protestants on put remarquer de nos jours moins de superstitions, moins de foi aux contes absurdes que chez les peuples catholiques, ce qui est précisément le contraire. Or, où trouvera-t-on une contrée en Europe dans laquelle les traditions, fictions, superstitions populaires de toute espèce aient été conservées avec un soin plus religieux qu'en Allemagne, en Danemarck, en Norwége, en Suisse et en Écosse, pays où domine exclusivement le protestantisme. D'un autre côté, où rencontrera-t-on moins de superstitions de ce genre qu'en France et surtout en Espagne, pays qui a pourtant été longtemps famé pour tous ses contes et croyances merveilleuses (1). Mais, dira-t-on, c'est l'inquisition qui a détruit en Espagne les croyances populaires, et les moyens qu'elle a employés font horreur à l'humanité. Nous répondrons à cela que, sans nous établir ici le champion de l'inquisition espagnole, sur laquelle, néanmoins, et soit dit en passant, on a dit bien des mensonges, nous dirons simplement qu'en admettant même comme véritables toutes les cruautés qu'on en raconte, les protestants n'auraient rien à lui reprocher à cet égard, et nous ajouterons, sans craindre d'être démenti, qu'ils ont encore surpassé les rigueurs exercées par ce tribunal, en ce qui concerne les persécutions juridiques dirigées contre les magiciens, les sorciers et sorcières, et même contre les personnes accusées de commerce avec les fées. Nous ne parlerons, pour le moment, que de ce qui a rapport à ces dernières, et nous ne prendrons nos exemples que dans les ouvrages des auteurs protestants.

Disons d'abord, à la honte de ses bourreaux catholiques,

(1) Il ne faut pas s'y tromper, il y a en Espagne beaucoup de superstitions religieuses et très-peu de croyances populaires. On y attribue aux saints et aux images un pouvoir extraordinaire; mais on n'y connaît plus celui de la reine des fées.

comment une illustre victime fut jadis sacrifiée à la veng
la plus atroce, sous le prétexte d'un commerce illicite
les fées. Cette victime est la célèbre Jeanne d'Arc, qui
mença la délivrance de la France de ses plus cruels enn
entre les mains desquels le sort de la guerre la fit malhe
sement tomber. « Mais les Anglais, dit Mézerai, fu
d'avoir été battus par une fille de village, ne pouvaient
frir la gloire de celle qui causait leur honte. Ils croyaie
parer leur honneur en la notant d'infamie. Ayant donc
ce lambeau d'université qui était demeuré à Paris d'ad
une requête à leur roi, demandant qu'il en fut fait ju
ils la menèrent à Rouen pour y être jugée (1).

Les juges que le duc de Bedford avait donnés à l'héro
Domrémi lui demandèrent, pour première question : «
avait connaissance de ceux qui allaient au sabbat avec le
ou si elle n'avait pas assisté aux assemblées tenues à l
taine des fées, proche Domprein, et auprès de laqu
trouve un ancien chêne, appelé le chêne aux fées de B
mont (2)? »

» On l'accusa, en outre, de s'être rendue dans ce lie
heures du service divin, et d'avoir dansé, sauté et pris
rentes postures autour de cette fontaine et de ce chê
d'avoir suspendu aux branches de ce dernier des chap
des guirlandes de fleurs. Son épée redoutable et sa ba
victorieuse, sur laquelle étaient les noms de Jésus et de
furent considérés comme des objets enchantés, destiné
les esprits et par les fées qu'elle adorait, à l'accomplis
des succès qu'elle avait obtenus. »

Walter-Scott exprime, au sujet du supplice cruel in
Jeanne des sentiments qui lui font honneur, et que nou
plaisons à consigner ici :

(1) *Mézerai*, t. II, p. 235.

(2) Le *Journal de Paris*, sous Charles VII, qui était écrit dans l
des Anglais, prétend qu'elle avoua qu'à vingt-sept ans elle allait s
malgré ses père et mère, à une belle fontaine, au pays de Lorra
quelle elle nommait Bonne fontaine aux fées Notre Seigneur. -
bien prouvé que Jeanne d'Arc n'avait pas encore dix-sept ans lo
fut présentée au roi.

« La mort de cette innocente, fière et peut-être aimable en-
›usiaste, dit-il, ne fut pas, nous sommes fâché de l'avouer,
sacrifice offert à la crainte superstitieuse de la sorcellerie,
uis une cruelle preuve (instance) d'une politique affreuse,
·lée de sentiments, de haine et de jalousie nationale (1). »
Passons maintenant aux persécutions nombreuses dont tant
malheureuses et innocentes créatures ont péri victimes
ıs le pays le plus protestant de toute l'Europe.

Il est bon de remarquer d'abord que dans l'Ecosse, pays
ınu de tout temps comme étant un repaire de sorciers et de
:romans, le premier et le seul décret rendu contre la sor-
lerie, en général, le fut le 4 juin 1568, sous le règne de
rie Stuart, lorsque les partisans de la réforme dominaient
à dans les conseils de cette malheureuse reine.

Vous ne parlons en ce moment de ce décret, qui ne concerne
llement que ceux qui faisaient usage de sorcellerie et de
romancie (by using of witchcraft, sorcerie and nécroman-
, mais dont, par une interprétation aussi cruelle qu'in-
e, on appliqua les rigueurs aux personnes qui étaient ac-
ées de converser avec les fées; esprits sablunaires, que
ı peut considérer comme des êtres négatifs, n'étant ni
es, ni diables, ni les âmes des décédés; race qui n'est
ıt ennemie de l'homme, et qui est toujours disposée, sous
aines conditions qui ne paraissent point contraires au salut,
ur être utiles et favorables.

Iais la loi écossaise, ou plutôt la conscience des juges
rgés de son exécution, n'établissait aucune distinction en-
le sorcier qui conjurait l'esprit de ténèbres et fréquentait
orgies nocturnes de Satan et ceux qui faisaient, on peut
ıre, des œuvres charitables en effectuant souvent des cu-
merveilleuses, au moyen de remèdes mystérieux qu'ils
tendaient leur avoir été enseignés par les fées. Quelquefois
mêmes personnes affirmaient avoir reçu d'elles ou d'autres
rits de même nature des informations plus importantes.
lle était, par exemple, cette femme des Highlands qui

(1) *Lett. on demonology*, p. 213.

annonça la conspiration qui se tramait contre Jacques I d'Ecosse (1), quelque temps avant qu'il ne fût assassiné à Perth, conspiration qui eût été déjouée si l'on eût tenu compte de ses prédictions. Elle prétendait tenir ses renseignements d'un esprit qu'elle nommait *Hudhart*, qui est le même que le Hudekin des Hollandais, et qui ressemble beaucoup au frère Rush et à Robin bon compagnon, dont nous avons déjà parlé.

Parmi les cas nombreux que présente la collection des jugements de la cour criminelle d'Ecosse, rendus contre des personnes qui prétendaient avoir des relations avec le pays de féerie et jouir d'une certaine influence à la cour de la reine des fées, influence dont elles ne se servaient néanmoins que pour être utile aux infirmes et aux malheureux, nous citerons les suivants, qui offrent quelques détails curieux et peu connus sur ce sujet.

La cause la plus intéressante que présente cette collection est celle d'Elisabeth ou Bessie Dunlop, femme d'André Jack, demeurant dans la paroisse de Lyne, baronnie de Dalry, dans le comté d'Air, accusée de sorcellerie devant la cour criminelle d'Ecosse, le 8 novembre 1576. Pressée par ses juges de faire connaître quel art elle employait pour procurer le recouvrement des choses perdues et annoncer le résultat des maladies, elle répondit qu'elle ne possédait par elle-même aucune connaissance à cet égard, mais que, lorsqu'on lui faisait quelques questions de ce genre, elle avait l'habitude de s'adresser à un certain Thomas Reid, qui avait *été tué* en septembre 1547, à la bataille de Pinkie, ainsi qu'il l'affirmait, et qui répondait à tout ce qu'elle lui demandait.

Elle représentait ce Thomas Reid comme un homme à barbe grise, d'une apparence respectable, vêtu d'un habit gris avec des manches lombardes, portant des culottes grises, des bas blancs attachés au-dessus du genou, ayant un bonnet noir sur la tête et une baguette blanche à la main.

(1) Fils de Robert III, et le troisième de la maison de Stuart. Le fils de Marie Stuart, Jacques Ier d'Angleterre, était Jacques VI d'Ecosse.

Lors de sa première entrevue avec cet homme singulier, Bessie Dunlop était accablée par le chagrin; une de ses vaches était morte; son mari et ses enfants étaient malades, et elle-même était bien souffrante. Thomas Reid la salua poliment et lui dit : « *Sancta Maria*, Bessie, pourquoi vous désolez-vous ainsi, à propos des choses de ce monde? » Elle lui raconta alors tous ses malheurs, sur quoi il lui répondit : « Qu'elle avait sans doute offensé Dieu, et qu'il lui annonçait qu'elle trouverait son enfant mort en rentrant chez elle, mais que son mari recouvrerait entièrement la santé. » Après ces paroles, il disparut.

Reid revint quelques jours après, vers midi, la voir dans sa propre maison, en présence de son mari et de plusieurs autres personnes qui ne s'aperçurent point de sa présence. Il la conduisit hors de chez elle, dans un endroit écarté, et la présenta à huit femmes, qui étaient couvertes de leurs plaids, et à quatre hommes. Ces étrangers la saluèrent, en lui disant qu'elle était la bienvenue, et l'engagèrent à venir avec eux. Mais Bessie se tut, ainsi que Reid le lui avait recommandé. Enfin, après quelques instants, les étrangers s'en allèrent, en jetant un grand cri. Reid lui dit ensuite que ces personnes étaient des fées, qui étaient venues pour l'engager à les accompagner au pays de féerie, ce qu'elle refusa de nouveau, nonobstant les offres magnifiques qui lui furent faites à cet égard.

Cependant, malgré son refus, Reid continuait à la visiter et à l'assister de ses conseils, en ce qui concernait la guérison des hommes et des animaux, et il lui apprenait également à faire retrouver les choses perdues. Il lui enseigna l'usage des drogues et des onguents qu'il lui donnait. Enfin, il la mit à même de prédire l'issue des maladies, de sorte qu'elle guérit un très-grand nombre de personnes qu'elle nomma, et elle s'était acquis la réputation d'une femme humaine et charitable dans tout le pays. Elle fit aussi retrouver un grand nombre d'objets qui avaient été perdus ou égarés.

Ce Reid avait été baillif du laird de Blair, et fut réellement tué à la bataille de Pinkie. Il envoya Bessie Dunlop trouver

son fils, qui lui avait succédé dans sa charge, ainsi que p
sieurs de ses parents, qu'elle nomma, pour les prier d
part de réparer quelques injustices qu'il avait à se reproc
et il lui donna les moyens de faire connaître à ces perso
qu'elle venait réellement de sa part.

Elle ajouta que Reid s'était toujours comporté à son é
avec beaucoup de décence, et que la seule familiarité
s'était jamais permise avec elle avait été de la prendr
jour par son tablier, pour l'engager à le suivre au pay
fées.

Elle l'avait rencontré plusieurs fois dans les rues d'E
bourg, se promenant dans la foule et touchant les objets é
pour vente, sans être observé par personne.

Une fois, elle fut visitée, étant en couches, par une fe
simplement mise, qui causa longtemps avec elle, et lui p
que son enfant ne vivrait pas. Elle sut après, par Reid
cette femme était la reine des fées, par l'ordre de laque
l'avait assisté et aidé de ses conseils.

Se trouvant un jour près du lac de Rostalrig, situé
sortie orientale d'Edimbourg, elle entendit une cava
nombreuse qui passait près d'elle et qui semblait se d
vers le lac, où elle s'enfonça avec un bruit épouvantabl
pendant elle ne vit rien; mais Reid lui apprit que ce
était occasionné par les fées, qui faisaient alors une de
excursions sur terre.

En ce qui concernait la religion, Reid paraissait pe
vers les pratiques de l'Eglise romaine. Il disait que la
velle loi, c'est-à-dire la réforme, n'était pas bonne, e
l'ancienne foi reparaîtrait dans le pays, à une époque qu
désignait pourtant pas.

On peut présumer sans crainte que cette dernière
des aveux de la malheureuse Bessie Dunlop influa gr
ment sur la sentence injuste et cruelle qui fut rendue c
elle, et dont rien ne put la sauver, pas même la preuv
dente que devaient avoir ses juges, que tous les petits
léges de cette femme n'avaient réellement été employés
faire du bien à ses semblables. Les mots *convaincue* et *br*

l'on trouve à la marge de son procès, font suffisamment
:naître le dénouement tragique de cette plaisante histoire.
Celle d'Alison Pearson, jugée le 28 mai 1588, par la même
r, offre des détails à peu près semblables. Elle communi-
uit avec les fées au moyen d'un sien cousin, nommé Wil-
n Simpson, qui avait été enlevé par un bohémien, qui
t un géant, conduit par lui en Egypte, où il avait demeuré
ıze années, après lesquelles il était revenu dans son pays.
Alison reconnut avoir hanté avec lui les bons voisins et la
ıe des fées, comme aussi d'avoir au pays des fées des pa-
ts dans les bonnes grâces de cette reine, qui auraient pu lui
utiles.
Cette femme reçut un jour la visite d'un homme habillé de
t, qui lui dit que, si elle voulait lui être fidèle, il lui ferait
bien. Enfin, cet homme parut une autre fois devant elle, ac-
npagné de beaucoup d'autres personnes des deux sexes, qui
nlevèrent et la conduisirent au pays de féerie, où elle resta
ndant sept années et où elle fut bien tourmentée par les *bons*
isins, qu'elle voyait souvent faire leur onguent, dans des cas-
rolles, sur le feu, après avoir ramassé des herbes avant le le-
r du soleil.
Elle avait appris de son cousin, William Simpson, a connaî-
e les herbes propres à guérir toutes les maladies, avec la ma-
ère de s'en servir, ayant été informée que l'archevêque de
int-André était malade, elle se rendit près de lui pour le
érir, par l'ordre de son cousin.
Ce prélat était le célèbre Patrick Adamson, homme d'une
ınde érudition, que Jacques VI avait nommé archevêque de
nt-André (de l'Eglise protestante anglicane), qui se soumit
: prescriptions de l'envoyé de la reine des fées, avec toute
bonne volonté possible, mangeant, pour lui complaire, un
ılet rôti et buvant en deux fois deux pots de *claret* (vin de
rdeaux, environ trois bouteilles), dans lequel elle avait mêlé
elques drogues.
On raconte qu'Alison parvint à transférer la maladie de
rêque à un palefroi blanc, qui mourut, en conséquence, et
rêque fut guéri.

Ni cette cure remarquable, ni beaucoup d'autres actions aussi charitables ne purent sauver la pauvre Alison d'un supplice qui paraît être réservé pour les plus grands criminels. La marge du livre des arrêts ne contient, à son égard, que ce bref et mélancolique souvenir : *Convicta* et *combusta*, convaincue et brûlée (1). Il nous semble que cette sentence eût été beaucoup plus convenablement exprimée, si l'on eût écrit : *Combusta* et *convicta*, brûlée et convaincue, ce qui n'eût été, du reste, que faire à cette malheureuse femme l'application de ce qu'on appelle encore en Ecosse la *justice de Jeddart*, qui consiste à pendre d'abord les gens et à les juger ensuite, ainsi qu'on pourra s'en convaincre par le trait suivant.

« Lors de l'avénement du roi Jacques VI au trône d'Angleterre, on prit sans hésitation, dit Walter-Scott, des mesures également arbitraires contre les maraudeurs des marches du centre. Un grand nombre de cavaliers du *border* furent exécutés sans aucune forme de jugement, et l'on dit même qu'en dérision de la justice, des assises furent tenues, à leur sujet, après leur supplice. La mémoire des actes de justice de Dunbar, à Jedburgh, s'est conservée dans cette phrase proverbiale : « Justice de Jeddart (Jedburgh), » ce qui signifie jugement après l'exécution (2). »

Cent ans après l'auto-da-fé de Bessie Dunlop et d'Alison Pearson, l'acte d'accusation du major Weir et de sa sœur, tous deux brûlés à Edimbourg, le 30 avril 1670, contenait entre autres, les faits suivants :

« Jeanne Weir est accusée de sorcellerie par elle commise quand elle demeurait et tenait une école à Dalkeit ; d'avoir sollicité à une femme de parler en sa faveur à la reine de féerie ; d'avoir reçu le lendemain d'une autre femme un morceau de bois ou de racine d'arbre, laquelle femme lui dit qu'aussi longtemps qu'elle la garderait, elle pourrait faire ce qui lui plai

(1) Pitcairns trials.

(2) Pour ces actes de tyrannie, voyez Jhonst, p. 374. 414, 39, 95. On appelait également en Angleterre loi de Hydfort, venant de Hydfort commune du Devonshire, où paraît avoir régné une manière aussi expéditive de rendre la justice. Minstrelsy.

femme lui fit étendre un drap devant sa porte et
ied dessus en répétant trois fois : « Que toutes ses
ses malheurs s'en aillent à la porte ; » ce qui
ement consulter le diable et constitue un acte de
Quand l'esprit, sous la forme de la femme qui lui
é le morceau de bois, se fut retiré, Jeanne Weir
e à filer, et n'ayant filé que peu de temps, trouva
t plus de fil qu'elle n'en aurait pu faire par des
mêtes. »
ui prouve combien la raison a fait de progrès en
ide du protestantisme, c'est que cent soixante ans
lés depuis le supplice du major Weir et de ses as-
ie personne n'a encore eu la hardiesse d'habiter
le ces amis de la reine de féerie.
rons, lorsque nous traiterons de la sorcellerie, que
exécution de ce genre en Ecosse eut lieu dans le
utherland, en l'année 1722, cinquante-deux ans
du major Weir, et vingt-deux ans après le der-
a-fé qui ait été *fait* en Espagne.
e un autre exemple qui prouve que l'on considé-
sorciers, au moins en Ecosse et en Angleterre, les
s qui avouaient leurs relations avec la cour des fées
ifession et dans l'exécution, en 1680, d'un pauvre
liseur de bonne aventure, nommé John Stewart,
voir aidé, par des moyens surnaturels, Marguerite
faire naufrager un vaisseau qui appartenait à son
. « Lorsqu'on lui demanda comment il avait acquis
de connaître l'avenir, John Stewart avoua qu'il
iron vingt-cinq ans que, se rendant, pendant la
. de Monygoit à Clary, dans le comté de Galway, il
e roi des fées avec une nombreuse suite. Le roi lui
le front, avec sa baguette, un coup qui lui ôta l'usage
e et celui d'un œil pendant l'espace de trois ans, au
els le même roi des fées lui rendit la parole et la vue
a nuit sainte, dans la ville de Dublin, en Irlande.
moment, Stewart avait l'habitude de se réunir aux
s samedis, à sept heures du soir, et il demeurait

avec elles pendant toute la nuit. Quelquefois, ces réu
avaient lieu sur la montagne de Tintock, près de Lanark,
tres fois sur les monts de Kilmaurs, et c'était alors qu'il
vait ses instructions.

» Cet homme montrait sur son front l'endroit où
frappé la baguette blanche du roi des fées ; les juges lui
bander les yeux, et on le piqua à l'improviste dans cet en
sans qu'il parût en ressentir la moindre douleur. Il r
également avoir rencontré chez les fées plusieurs pers
qu'il nomma, et déclara, en outre, que toutes celles qui p
saient mourir de mort subite étaient réellement enlevé
les fées (1). »

Ce misérable jongleur et sa complice ne purent éc
aux bûchers dressés par une secte fanatique et intolé
qui, dans ses déclarations furibondes, attaquait alors, sa
nagement comme sans pudeur, les rigueurs, sans dou
cessives et blâmables de l'inquisition espagnole, et qui
sait la religion des cruautés qu'exerçaient, en oppositio
principes, quelques hommes aussi fanatiques et aussi i
rants qu'eux (2).

(1) Pitcairns trials, vol., pages 191-201.
Cette même croyance existe parmi les insulaires de l'Océanie. Co
en parlant des superstitions des Otaïtiens : « La mort subite et les
accidents sont toujours considérés comme étant le résultat de l'act
quelques divinités. Si un homme reçoit une contusion à l'orteil en s
tant contre une pierre, cet accident est imputé à un *Eatoaa* (divini
balternes), t. II, p. 106.

(2) L'inquisition était une institution dont les rigueurs ne s'accor
guère avec les préceptes que nous a laissés le divin fondateur de no
ligion. Cependant, le nombre des victimes de ce tribunal a été consid
ment augmenté, surtout par Llorente, dans son histoire de l'inquisitio
écrivit d'après les ordres de Joseph Bonaparte, ainsi que dans la lett
adressa, en 1817, à M. de Coussergues, qui contient des faits *mani
ment faux*. Car nous défions sans crainte tous les partisans de Llore
citer une preuve légale des exécutions qu'il dit avoir eu lieu depu
jusqu'à 1808, preuve d'autant plus difficile que, depuis que la mai
Bourbon règne en Espagne, c'est-à-dire depuis 1709, on ne se so
pas que ce tribunal ait fait brûler aucune victime. Il est certain
qu'en 1799, une soi-disant sorcière, qui avait empoisonné avec des
tres trois jeunes gens, fut uniquement condamnée par ce tribunal à
détention perpétuelle dans une maison de réclusion. Depuis près d'u
cle, l'inquisition n'avait plus ni tortures ni bûchers, et la plupart d
prisonniers étaient renfermés pour des délits politiques et par ord

elles ont été les persécutions dirigées pendant plusieurs
ıes, tant en Angleterre qu'en Ecosse, contre des malheu-
ɛ qui pouvaient fort bien être des imposteurs, mais qui ne
itaient certainement pas les traitements barbares dont un
rand nombre a péri victime.

æ père de la poésie anglaise, le vieux Geoffroy Chaucer,
a si souvent parlé des fées et des lutins dans ses spirituels
its, nous a fort naïvement raconté les moyens qu'em-
yait de son temps le clergé catholique pour détruire les
erstitions du peuple anglais, ainsi que les succès qu'avaient
enu les frères prêcheurs dans cette mission toute pacifique.
ici la traduction de ce passage de Chaucer, qui est en vieux
glais ; il est assez difficile de rendre en français les idées
ginales qu'il renferme :

ı Au vieux temps du roi Arthur, dont les Bretons ne par-
t qu'avec un grand respect, la race des fées était nombreuse
ıs ce royaume; leur reine et sa suite enjouée dansaient à leur
ə sur les vertes prairies. Telle était, depuis bien des siècles,
ıcienne croyance, ainsi que je l'ai lu. Mais à présent on ne
ıcontre plus d'Elfes, car la grande charité et les prières des
nts frères limiteurs (1) les ont chassés de la terre et des eaux.
vont partout, bénissant les salles, les chambres, les cuisines
les chaumières, les villes, les bourgs, les châteaux et leurs
ɪrs élevées, les granges et les bergeries ; ce qui fait qu'en
pays il n'y a plus de fées, car sous les ombrages où elles
ısaient jadis se promènent maintenant les bons frères, di-
ıt leurs matines ou leurs saintes prières (conte de la femme
Bath). »

Il est probable que si la réforme n'était point venue trou-
r les bons frères dans leurs travaux pour l'expulsion des
ins et des fées, l'Angleterre en serait, de nos jours, totale-

ıvernement. Il n'y eût non plus jamais une exécution faite à Rome, au
ins on n'en connaît aucun exemple; l'inquisition y fut toujours plus
ıce que partout ailleurs, et elle n'y a point adopté les formes de procé-
re du moine Torquemada.

(1) *Limiteurs*, on nommait ainsi des moines auxquels était assignée
e partie d'une province, dans laquelle ils étaient tenus de prêcher.

ment débarrassée, ce que n'ont pu faire encore les rig
exercées contre la race elfine par leurs intolérants
seurs.

Les anciennes traditions populaires sont peu nombreu
Angleterre, surtout si on les compare à celles de la Ger
nie; encore beaucoup de celles qu'on y retrouve portent
un cachet d'origine étrangère facile à reconnaître. Presque
tes sont venues de l'Allemagne avec les Saxons, ou ont été
portées par les Danois, les Norwégiens et les Normands.
rareté des traditions chez les Anglais, au moins des tradi
vraiment nationales, vient de ce qu'ils ne sont pas un peu
mais un mélange de peuples divers. C'est par cette même
son qu'ils n'ont pas d'airs nationaux (1), de même que
Ecossais, les Irlandais et les Gallois, qui sont les descend
des anciens Celtes. La musique des Anglais, ainsi que l
contes et leurs fictions populaires, ne se composent que
fragments divers importés de l'étranger, ressemblant
l'habit d'arlequin ou à une pièce de mosaïque.

Leurs contes de fées sont également des imitations de c
de la Germanie, de l'Italie et de la France. Nous avons déjà f
remarquer dans un autre article l'origine allemande de J
le tueur de géants, de Tom Thumb et de Wittington.

Les Anglais excellaient dans la ballade, et nous croy
qu'ils durent l'introduction de ce genre de poésie plutôt a
trouvères normands qu'aux bardes anglo-saxons. La plup
de celles qui ont été conservées entières, ou qui ont été al
rées et rajeunies par les poètes modernes, ne traitent ordin
rement que de combats, d'aventures d'amour, des prou
des chevaliers ou de celles des braconniers. Parmi ces dern
res, les plus populaires sont celles qui célèbrent la naissance
les exploits du fameux Robin Hood; ces ballades ont fait long
temps et font encore les délices du peuple anglais. Les vieu
chênes de la forêt de Sherwood, ancien repaire de ce mara
deur, ont presque tous disparu; mais il n'y a pas dans

(1) Nous avons fait voir dans le chapitre précédent l'origine française du fameux *God save the king*.

ux célèbres, sur lesquels le proscrit Robin exerçait jadis
e espèce de souveraineté, une seule montagne, un seul ro-
er, une seule caverne ou une seule fontaine dont les noms
se rattachent en quelque sorte à sa mémoire. Robin Hood
it un de ces héros qui plaisent à l'imagination sauvage et
caractère fanfaron du peuple anglais; aussi les prouesses
force, d'adresse et de brigandage, la guerre continuelle
'ils faisaient à l'Eglise et aux seigneurs, ont donné aux
ns de Robin Hood, de Friar Tuck et de Litle John, ses
nes associés, une popularité qu'ils ont conservée jusqu'à
s jours.

Mais ces sortes de traditions ne se rattachent en aucune ma-
re au sujet que nous traitons, et nous avons remarqué que
sque toutes les ballades anglaises dans lesquelles on a intro-
t des sujets qui ont rapport à la féerie ou aux autres fictions
ulaires, sont des productions en quelque sorte modernes,
sque les plus anciennes ne remontent pas au-delà du siè-
où vivait Shakespeare, et que, depuis cette époque, les
iennes fictions ont été altérées par les causes que nous
ns déjà fait connaître.

Il n'en est pas de même chez les Ecossais, peuple qui n'a
nt subi le joug de nombreux conquérants étrangers, et qui
st pas, comme les Anglais actuels, une race bâtarde, un
lange confus de Bretons, de Belges, de Gaulois, de Romains,
Saxons, de Danois, de Normands et de Français. Les tradi-
ns populaires de l'Ecosse sont nombreuses, elles ont, comme
airs nationaux, un type original qui leur est propre, et les
es surnaturels, qui y figurent fréquemment, y ont conservé
rs anciennes attributions et leur ancien caractère celtique
scandinave.

Mais ni les Anglais ni les Ecossais ne possèdent aucune
e ces traditions que l'on ne retrouve plus, de nos jours,
ans la vieille Europe, qu'en Allemagne et chez quelques
ations du Nord; histoires non-seulement amusantes, mais
nstructives par la pureté de la morale qu'elles renferment,
t dont il semble qu'on pourrait facilement retrouver les
riginaux dans les plus anciens contes de l'Orient, aux-

quels ils ressemblent autant par leurs fictions brillantes q
par les moyens qui y sont employés pour instruire et cor
ger les hommes. Dans ces contes, que l'on pourrait appe
moraux à plus juste titre que ceux de Marmontel, la ve
l'emporte toujours sur le vice, le talent et l'activité; les q
lités aimables et généreuses y sont introduites pour exciter
sympathie des lecteurs, et triomphent toujours au dénoueme

CHAPITRE V.

Féerie irlandaise.

— « Green be thy fields, sweetest isle in the oce
And thy harp-striking bards sing aloud with de
Erin mavoureen, sweet Erin go bragh. »
The exile of Erin.

L'histoire de l'Irlande est environnée de ténèbres et d'inc
titudes. Ce que nous savons de plus certain, c'est que ses p
miers habitants faisaient partie de la grande famille celtiq
qui peupla également la Gaule et la Bretagne.

Quelques auteurs irlandais (1) font remonter l'histoire
leur pays jusqu'au ve siècle avant notre ère, et prétendent q
l'usage des lettres et de la langue phénicienne fut introd
parmi les Celtes, dont l'île était peuplée, à cette époque, p
une colonie de Scythes, arrivée par l'Espagne, ce qui par
assez improbable. Les traditions nationales contredisent mê
cette assertion des historiens, et, suivant elles, ce serait u
peuple venu du voisinage du Rhin, et que son nom de *Bol*
ou *Fir-Bolg*, pourrait faire supposer d'origine *belge-kym*

(1) Asserius, *De la religion des anciens Irlandais;* Keder, Varens et a
tres.

(1), qui aurait conquis sur les Celtes la partie méridionale 'Irlande et s'y serait établi.

es Romains n'ayant jamais occupé aucune partie de cette qu'ils regardaient comme le séjour des hivers et des tem- s, et à laquelle César donna le nom d'Hibernia, que lui serva Tacite (2), les traditions et les fictions populaires de l'Ir- le ne se sont point mélangées, comme celles de la Gaule, a Bretagne et de la Calédonie, avec celles du paganisme, n reconnaît facilement en elles le type d'une origine pure- it celtique. Cependant, d'autres conquérants apportèrent, tard, dans cette île, leurs arts, leurs mœurs et leurs su- titions, et l'on retrouve des traces profondes de ces der- es dans les croyances populaires, qui se sont conservées que intactes jusqu'à nos jours, chez les habitants de la e Erin (3).

ès le VIIIe siècle, les Danois, auxquels les Irlandais donnè- alors le nom d'*Ostmans*, *osterlings* ou hommes de l'Est, ent former des établissements sur les côtes orientales et entrionales de l'Irlande, et y fondèrent plusieurs royau- qui leur payèrent longtemps tribut (4).

n parlant des fictions populaires de l'Irlande, nous aurons ent occasion de faire remarquer l'analogie qui existe sur ujet entre les croyances des Irlandais et celles de leurs quérants scandinaves, analogie qui s'explique parfaitement le long séjour des Danois dans cette île et le grand nombre tre eux qui s'y sont établis.

nfin, vers le milieu du XIIe siècle, les Anglais, au moyen divisions intestines qu'ils entretenaient depuis longtemps

) Voyez l'*Histoire des Gaulois* de M. Aug. Thierry.
) *Vie d'Agricola*. Pomponius Mela la désigne sous le nom de *Juverna*; on l'appelle *Ierne*, et Diodore de Sicile la nomme *Iris*.
) *Green Erin*, ainsi que la nomment souvent ses habitants. *Erse*, *Eri-* désignent les Irlandais en langage gaélique, qui est l'ancien idiôme que.
) Ceux d'Ulster, de Dublin et de Connaught. « Le mot *Danaïr* (Danois), on se sert encore en irlandais pour désigner un étranger, confirme on étymologie l'assertion qu'avant l'arrivée des Scandinaves, les Ir- ais du Nord n'avaient encore été visités par aucun étranger. » Malte- i, vol. 1, p. 480.

avec soin parmi les petits rois qui gouvernaient les di
rentes provinces de l'Irlande, s'emparèrent définitivement
cette île, et depuis ce moment, tout ce que le despotisme
plus barbare, l'injustice la plus criante, la cruauté la plus r
finée ont pu inventer de plus affreux, a été épuisé par l'Ang
terre pour compléter la ruine et l'asservissement de cet inf
tuné pays, devenu plus malheureux encore depuis que
sceptre de plomb de l'intolérance protestante s'est appes
de tout son poids sur un peuple généreux, que trois siècles
persécution n'ont pu forcer à imiter ses oppresseurs, en
niant, comme eux, la foi de leurs pères.

Quoique les Anglais soient établis en Irlande depuis plus
six siècles, leurs croyances populaires n'y ont pas été mi
accueillies que leur religion, et elles ont fait aussi peu de p
grès que le protestantisme dans l'esprit du peuple irland
Il ne peut jamais s'établir aucune espèce de sympathie e
l'oppresseur et l'opprimé, et tout ce qui appartient au pre
est pour le second un objet de haine et de dégoût.

Aussi le contact permanent des Anglais, leur civilisa
avancée, l'introduction forcée de leurs principes religi
n'ont-ils exercé aucune influence sur les mœurs, la relig
et les croyances populaires des habitants de l'Irlande.

Il n'y a peut-être pas de peuple en Europe sur lequel
superstitions de tout genre aient conservé jusqu'à ce jour
d'empire que sur le peuple irlandais. Mais les êtres surna
rels dont la vive imagination de ces insulaires a peuplé
montagnes, les bois, les lacs et surtout les ruines nombreu
de leur pays, ont un caractère tout-à-fait différent de c
que prêtent à ces mêmes esprits leurs voisins les Anglai
les Ecossais. Les histoires que l'on en raconte sont elles-
mes tellement fantastiques, le merveilleux y est quelque
porté à un tel point d'invraisemblance, qu'il n'y a peut-
qu'un peuple au monde qui ait pu les inventer, et un peu
au monde qui ait été capable de les croire et de les rép
depuis tant de siècles, et ce peuple est l'irlandais, qui poss
une imagination vive, une grande volubilité de langue, jo
tes à un fond inépuisable de quolibets et de bons mots

e dose peu commune d'amour-propre ; plaisantant avec esprit, disputant avec âcreté, poussant la raillerie jusqu'à l'insulte, et, du reste, le plus querelleur de tous les peuples du monde! Eh bien! toutes ces qualités et tous ces défauts se retrouvent chez les êtres surnaturels qui font partie de la mythologie populaire des Irlandais; leurs contes et leurs histoires ont une physionomie toute particulière qui ne ressemble point à celle des autres nations, si ce n'est, peut-être, aux contes des Orientaux, par l'extravagance des idées et quelquefois aussi par la richesse des descriptions.

Les fées irlandaises, que l'on appelle aussi les bons esprits, plutôt par crainte que par respect, ont conservé la petite taille qui distingue cette espèce de génie chez tous les peuples d'origine celtique, teutonne ou scandinave ; elles portent de riches vêtements de formes bizarres, et leur tête est couverte d'un petit bonnet de couleur écarlate, semblable à la fleur de la digitale pourprée (*digitalis purpurea*), que l'on nomme aussi bonnet de fée. Elles habitent quelquefois les anciens tombeaux, que les Irlandais nomment barrows (1), mais plus ordinairement elles fixent leur demeure dans des cavernes, où elles mènent bonne et joyeuse vie, au milieu des festins qui ont lieu aux accords d'une musique harmonieuse. Le soir, elles sortent de leurs retraites souterraines et choisissent généralement pour théâtre de leurs danses et de leurs amusements nocturnes le sommet désert d'une montagne, ou de petits tertres de gazon, dans lesquels est pratiquée une porte invisible qui s'ouvre et se ferme à volonté, et par laquelle elles se retirent lorsque l'on vient troubler leurs jeux. Ces petites créatures aiment la solitude et recherchent toujours les lieux les moins fréquentés, où elles dansent gaîment au clair de la lune et sautent légèrement sur l'herbe verte, courant en folâtrant de côté et d'autre, tournant quelquefois comme des fuseaux, et prenant subitement les formes et les positions les plus bizarres.

(1) Walker, *Histoire des bardes Irlandais.* (Suivant les croyances bretonnes, les fees armoricaines font aussi leur residence dans les dolmens et anciens tombeaux, que les Bretons nomment également *barows*.)

Malheur à l'imprudent berger qui, après un premie
tissement, s'obstinerait à conduire son troupeau dans l
réservés aux divertissements nocturnes des bons espri
rien n'excite davantage la colère et le ressentim
l'obstination que l'on peut mettre à les troubler dan
plaisirs! tout ce que l'art magique pourra produire
effrayant sera employé par les fées pour l'en chasser, e
dra qu'il soit doué de tout le courage dont la natu
suivant les Irlandais, si prodigue envers les habitants
bernie, pour ne point mourir de frayeur au milieu des
ves terribles qu'on lui fera subir; car il est à remarq
dans ces sortes d'histoires, tout le pouvoir et la mé
des fées viennent ordinairement échouer devant la br
le sang-froid, et surtout les plaisantes réparties des ch
irlandais, pour lesquels toutes ces épreuves ne sont or
ment qu'un jeu.

Tel était Larry Hoolahan, espèce de fier à bras, v
héros populaire, qui ne craignait ni fée ni diable, e
lequel les esprits épuisèrent en vain toute la puissance
enchantements pour lui faire abandonner, ainsi qu'au
troupeau qu'il conduisait, le sommet conique de la m
de Knockscogowna, qui ressemble, dit-on, « à un b
coton jeté négligemment sur la tête d'un homme qui
le matin (1). »

Déjà, depuis longtemps, le maître du troupeau ne
plus trouver de berger qui voulût se charger de le ga
raison des apparitions extraordinaires qui venaient les
toutes les nuits, et les bons esprits chantaient déjà
lorsque Larry se présenta et défia, à lui seul, toute
des fées de pouvoir exciter en son esprit la moindre

En effet, après avoir employé sans succès contre
veau Richard sans peur tous les moyens de terr
étaient en son pouvoir, après lui être apparue tantôt
forme d'un cheval ailé, avec une queue de dragon
sous celle d'un petit homme boiteux, avec une tête

(1) *Fairy legends of the south of Ireland*, t. I.

u entourée de flammes vacillantes, la reine des fées se
ngea en une génisse «aussi blanche que la crème de cork,
nt des yeux plus doux que ceux d'une maîtresse, » et vint
n air caressant trouver le berger Larry, qui lui sauta à
stant sur le dos.

a fée, charmée de l'occasion qui se présentait de se débar-
ser de son importun voisin, se précipita aussitôt du haut de
nontagne, en franchissant d'un seul bond l'espace de deux
es qui la séparait des bords du Shannon, où elle s'arrêta;
s elle se cabra et jeta le berger sur le gazon; mais Larry,
s montrer le moindre effroi après un pareil saut, se con-
ta de lui dire en se relevant : « Très-bien, par ma foi; ce
st pas trop mal sauté pour une génisse. »

Vaincue par le courage du pâtre irlandais, la reine des fées
eprit sur son dos et le rapporta d'un saut au sommet de la
ntagne, où elle lui permit de faire paître son troupeau
t qu'il vivrait (1).

Lorsque les paysans irlandais aperçoivent un nuage de pous-
re soulevée par le vent, qui passe près d'eux en tourbillon-
nt, ils le croient occasionné par la marche d'une troupe de
s qui changent de domicile, et ils ôtent leurs chapeaux ou
rs bonnets à ces êtres invisibles, comme ils pourraient le
re à une société de *ladies* ou de *gentleman*.

Mais, autant les fées irlandaises montrent d'audace envers
paysans et les bergers qui troublent leurs plaisirs, autant
s témoignent ordinairement de crainte à la vue d'un prê-
; chacune alors s'enfuit au plus vite. « Les unes vont se
her sous les feuilles de lusmore (2), où leurs petits bonnets
ges sont confondus au milieu des clochettes pourprées de
le belle fleur; d'autres se réfugient à l'ombre des pierres et
s les buissons ; d'autres enfin se tapissent dans des trous
lans des crevasses, tellement est grande la terreur salu-
re qu'elles éprouvent.

(1) *Fairy legends*, *ut supra*.
(2) La digitale pourprée. — Nous avons déjà signalé la même croyance
Bretagne à l'égard des prêtres.

Nous pensons qu'on doit attribuer la crainte respectueuse que les fées montrent pour les ecclésiastiques en général, à l'incertitude où ces esprits paraissent être sur le sort qui leur est réservé après cette vie, et au désir qu'elles ont de savoir si leurs âmes seront sauvées au jour du jugement dernier, comme celles des bons chrétiens. Ce qui prouverait, ainsi que beaucoup de gens l'ont toujours cru, que les fées, les nains et les autres esprits d'une nature semblable, ne font point partie de la troupe des anges rebelles qui tombèrent avec Satan; et bon nombre de ceux qui ont traité cette matière ont toujours pensé que les fées sont des anges qui ont été chassés du ciel et exilés pour un certain temps sur la terre, tandis que les autres esprits, plus coupables, furent précipités dans les enfers, où ils doivent demeurer éternellement.

« On raconte qu'un jour une joyeuse troupe de fées ayant été troublée dans ses folâtres divertissements par l'apparition d'un prêtre qui passa près d'elles sans les apercevoir, et qu'elles les virent bientôt entrer, pour y passer la nuit, dans la cabane d'un paysan du voisinage, ces petits esprits résolurent de saisir cette occasion de lever le doute cruel où elles étaient au sujet de leur salut éternel, en faisant demander au bon père quel sort leur était réservé au dernier jugement. Elles chargèrent de cette commission Dermod, le maître de la cabane où le prêtre était entré, qu'elles rencontrèrent au bord de la rivière, occupé à pêcher pour le souper de son hôte, et lui promirent, en récompense de ce service, que s'il voulait leur rapporter promptement la réponse de sa révérence, il trouverait sur sa table le plus beau souper qu'il ait jamais vu.

» Dermod, tout en refusant l'offre du souper, que sa conscience ne lui permettait pas d'accepter, se chargea volontiers de la commission. Il rentra chez lui, et adressa avec quelque hésitation à son hôte la demande des *bons esprits*. Mais le révérend père, fixant Dermod d'un regard sévère, lui ordonna de retourner vers ceux qui l'avaient envoyé et de leur dire de venir le trouver, et qu'il répondrait avec plaisir non-seulement à cette question, mais encore à toutes celles qu'ils voudraient lui proposer.

» Dermod retourna au bord de la rivière, où les fées accoururent en foule autour de lui pour connaître la réponse qu'il leur rapportait. Mais à peine entendirent-elles qu'il fallait aller trouver le prêtre, qu'elles s'enfuirent à l'instant dans toutes les directions, passant à côté de Dermod avec une telle rapidité et en si grand nombre, qu'il en demeura longtemps étourdi (1). »

Ce qui prouverait évidemment, si cela était nécessaire, que les fées de l'Irlande sont bien de la même famille que celles du Danemarck, c'est que l'on raconte dans ce dernier pays une histoire absolument semblable à celle que nous venons de rapporter; et l'on verra par le récit suivant, tiré de la collection des traditions populaires danoises, que les bons esprits de l'ancienne Chersonèse Cimbrique ont la même taille, les mêmes goûts, les mêmes habitudes, enfin, sont, sous tous les rapports, absolument semblables à leurs confrères de l'Hibernie :

« Un prêtre allait un soir en voiture de Kjeslunde à Roeskilde, dans l'île de Seeland; sur son chemin, se trouvait une colline où des *daerges* (nains) (2) folâtraient, dansaient et faisaient de la musique. Quelques-unes de ces petites créatures sautèrent au bas de la colline, arrêtèrent la voiture, en demandant, comme l'aurait pu faire la sentinelle d'un poste militaire : *Hvor skell du hen?* Où allez-vous? *Til landemode* (au chapitre), répondit le prêtre. Les *daerges* lui demandèrent alors s'il croyait qu'ils pussent sauver leurs âmes; à quoi celui-ci, peu préparé peut-être à une semblable question, leur répondit qu'il ne pouvait pas le dire en ce moment; ils prièrent alors le prêtre de venir leur rendre réponse le même jour, dans une année. Celui-ci le promit et fut exact au rendez-vous. Lorsque les nains lui eurent répété la même question, le prêtre leur répondit qu'ils ne devaient avoir aucun espoir d'être sauvés. A peine avait-il prononcé ces terribles paroles, que

(1) *Fairy legends of the south of ireland*, vol. I.
(2) Les *duerges* danois sont les nains de la Germanie, les duergars scandinaves.

les nains firent entendre les plus lugubres gémiss[illegible] et que la colline parut enveloppée d'une flamme [illegible]tante (1). »

Une des plus jolies légendes que l'on raconte en Irlande [illegible] certainement celle que nous allons rapporter, la même qui [illegible] fourni à Parnell le sujet de son fameux conte de fées, l[illegible] plus spirituel et le plus amusant qui existe dans la lang[illegible] anglaise.

C'est l'histoire d'un pauvre diable mal partagé des dons [illegible] la nature, qui habitait la fertile vallée d'Aherlow, au pied [illegible] sombres montagnes de Gallée. Cet infortuné, qu'on avait [illegible] nommé *Lusmore,* parce qu'il portait toujours sur son [illegible] chapeau de paille une branche de cette fleur consacrée [illegible] fées, et à laquelle on attache encore d'autres superstitio[illegible] avait en outre sur le dos une bosse d'une grosseur énor[illegible] qui le rendait d'une difformité remarquable. Cette diffor[illegible] était même si grande, que les paysans évitaient de se trouv[illegible] seuls avec lui, ayant de la peine à le regarder comme [illegible] créature humaine. Il avait, disait-on, la connaissance des h[illegible]bes et des charmes ; mais il est probable que son plus gra[illegible] talent consistait à faire des chapeaux de paille et de jonc, dont le produit formait le seul revenu qu'il possédât [illegible] monde.

Un soir, le pauvre Lusmore, bien fatigué d'une longu[illegible] course qu'il venait de faire, fut surpris par la nuit près de la vieille caverne de Knockgrafton. Il s'assit à l'entrée de ce vaste souterrain, et regardait d'un air triste la lune se levan[illegible] majestueusement au milieu des nuages, quand tout à coup ses oreilles furent frappées par les accords d'une musique céleste cette musique extraordinaire ressemblait au concert de plu[illegible]sieurs voix, se mêlant ensemble d'une manière si singulière qu'elles paraissaient n'en composer qu'une seule, quoique tou[illegible] les chants fussent modulés sur différents accords. Voici qu'e[illegible]les étaient les paroles : *Da luan, da mort, da luan, da mor*[illegible]

(1) *Danske folke sagen samlede, of. j. m. yhiele.* Copenhag. 1818.

luan, *da mort*, et après une pause de quelques instants, armonie recommençait de nouveau (1).

Lusmore écoutait avec attention le chant qui sortait de la erne ; il finit pourtant par se fatiguer d'entendre toujours péter les mêmes paroles, et au moment où le refrain finissait, ecommença l'air en accompagnant de ces mots *angus da ca-ie* les voix qui continuaient toujours à se faire entendre. A ne le petit bossu avait-il prononcé ces paroles, qu'il se sen- entraîné vers la caverne, dans laquelle il descendit en tour- yant avec la légèreté d'un fétu, au son d'une musique har- mieuse, qui suivait tous ses mouvements, et il se trouva en instant transporté au milieu d'une assemblée brillante, ns laquelle on le combla d'honneurs et de prévenances, et où reçut les soins de gens occupés à le servir et attentifs à pré- nir ses moindres désirs.

C'était les fées de la caverne de Knockgrafton, qui, char- ées de l'accompagnement que Lusmore avait ajouté à leur ant favori, avaient désiré connaître plus particulièrement mortel dont les connaissances musicales leur avaient paru rpasser de beaucoup les leurs.

Mais elles ne bornèrent point à de frivoles honneurs les té- oignages de leur admiration. Après une consultation de elques minutes que les fées parurent avoir entre elles, la us âgée s'avança vers Lusmore et détacha avec une grâce et e facilité surprenante la bosse énorme qui déshonorait son s. Après cette opération, Lusmore, ivre de joie et ébloui par clat de la scène brillante qu'il avait sous les yeux, tomba entôt dans un profond sommeil.

Lorsqu'il s'éveilla, le soleil brillait déjà de tout son éclat, et se trouva couché au pied de la montagne de Knockgrafton,

1) Voici la véritable orthographe de ces mots, qui signifient lundi et rdi. Les Irlandais ajoutent, comme le faisaient les Latins, le mot *dia*, r. devant le nom propre de chaque jour : *dia luain*, *dia maist*, *angus eulavine*. Les Bas-Bretons, dont la langue a la même origine, disent lement : *Diluns*, *dimeurs*, etc., pour lundi, mardi, etc. — Une tradi- n semblable est fort répandue en Bretagne, mais elle concerne les nains poulpicans, qui sont, comme l'on sait, les maris des fees bretonnes. la trouvera à la page 469.

entouré de vaches et de brebis qui paissaient tranquillem
Après avoir dit ses prières et s'être assuré qu'il ne restait p
sur son dos la moindre trace de sa bosse, Lusmore se cont
pla avec une joie infinie; car d'un vilain bossu qu'il étai
veille, il était devenu un joli petit homme bien pris, et il a
gagné en outre un bel habillement complet, dont les fées
vaient sans doute revêtu pendant son sommeil.

On pense bien qu'une aventure semblable se répandit b
tôt dans tout le pays, où elle causa autant d'admiration
de surprise.

Or, il y avait, dans un comté voisin, un pauvre jeune ho
nommé Jacques Madden, qui avait été affligé par la n
d'une bosse encore plus énorme que celle dont les fées av
si obligeamment débarrassé Lusmore.

La mère de ce malheureux apprit bientôt l'aventure m
culeuse dont tout le monde s'entretenait; et, après s'en
fait répéter les détails de la bouche même de Lusmore, e
rendit le même soir avec son fils et une de ses commè
l'entrée de la caverne de Knockgrafton, où elle laissa le
vre Jacques Madden, en lui recommandant de suivre
exactement les instructions qui lui avaient été donnée
Lusmore.

Jacques Madden était à peine assis depuis quelques
ments, que les sons d'une musique mélodieuse et suave
rent entendre. C'était toujours l'ancien air des fées, avec
compagnement qu'y avait ajouté Lusmore, *da luan, da*
da luan, damort, da luan, damort, angus da cadine, san
continuer.

Madden était si impatient de se voir débarrassé de sa b
que sans choisir le moment convenable, sans attendre q
fées eussent terminé leur chant, sans faire attention ni
mesure, ni à l'air, ni aux paroles, il se mit à crier avec
la force dont il était capable : « *Angus da cadine*, «
de héna, qu'il répéta encore deux fois, afin, sans doute
les fées l'entendissent mieux.

Mais à peine avait-il terminé la dernière syllabe de sa
heureuse chanson, qu'il fut saisi et précipité dans la ca

ec une force prodigieuse, et il s'y vit bientôt entouré d'une oupe nombreuse de fées, qui, outrées de colère d'avoir été terrompues dans leur chant, poussaient des cris si épouvanbles, que Madden en pensa mourir de frayeur. Enfin, l'une elles, qui paraissait être la reine, s'écria d'une voix terrie : « Encore une bosse pour Jacques Madden! »

Aussitôt vingt fées des plus fortes apportèrent la bosse de usmore, et la placèrent sur celle de Jacques, où elle demeura bien fixée, que rien au monde n'aurait pu l'en détacher; ais elles le chassèrent à coups de pieds hors de leur habitaon.

On peut juger de la douleur qu'éprouvèrent les deux comères, lorsqu'en revenant le lendemain matin, elles trouvènt leur petit homme gisant, presque mort, à l'entrée de la verne, avec une bosse de plus sur le dos. La crainte seule u'on ne leur en mit une semblable les empêcha sans doute 'exprimer à haute voix la colère dont elles furent alors transortées contre les fées, car ces femmes n'étaient pas sans saoir qu'il est encore plus dangereux d'insulter les bons esprits ue de les troubler dans leurs plaisirs (1).

La même tradition existe en Bretagne; la seule différence, est que la ronde nocturne est exécutée par les nains ou oulpicans, au lieu de l'être par les fées; mais c'est toujours même refrain, *lundi, mardi, mercredi, jeudi* et *vendredi*. On raconte qu'un voyageur, attiré dans le cercle d'une de s rondes, trouvant le refrain monotone et y ayant ajouté les ots : « *Samedi* et *dimanche*, » ce fut parmi le peuple nain ne telle explosion de trépignements, de cris et de menaces, ue le pauvre homme pensa mourir de peur; on dit que s'il it ajouté aussitôt : « *Et voilà la semaine terminée!...* » la ngue pénitence à laquelle les nains sont condamnés finissait ec la chanson.

A propos de chansons, il y en a une très-répandue en Bregne sur ce sujet, que l'on nomme en dialecte de Cornouail-

(1) *Fairy legends of the south of ireland*, tom. I.

les : *Ar chemener hag ar c'horred*, le tailleur et les n
en voici le sujet :

« Pascou-le-Long, le tailleur, ne pouvant plus fai
culottes (bragou), parce que tous les hommes sont partis
la guerre contre les Français et leur roi, pénètre, un ven
soir, dans la grotte des nains avec sa pelle, et se met à
ser pour trouver le trésor des nains ; il le trouva en ef
courut bien vite le cacher chez lui. Il se blottit dans son l
s'écriant :

« Fermez la porte, fermez-la bien !
» Voici les petits duz de la nuit.
» Sarrot ann nor, sarret klouz !
» Sétu ann duzigou (1) nouz. —
» Lundi, mardi, mercredi, jeudi et vendredi !
» Dilun, dimeurs, dimerc'her,
» Ha diriaou ha digwéner ! —
» Fermez la porte, fermez, jeunes gens, voici les nains.
» Sarret ann nor, sarret potred,
» Sétu ar c'horriganed.

» Les voilà qui entrent dans la cour ; les voilà tous q
sent à perdre haleine.

» M'int o tout trébars da borz
» M'int holl enn-hen dansal fors.
» Lundi, mardi, mercredi, jeudi et vendredi. —
» Dilun, dimeurs, dimerc'her
» Ha diriou ha digwéner. —

Les nains pénètrent dans la maison du tailleur, le r
d'importance, brisent sa vaisselle, emportent leur tr
sortent en chantant :

« Monnaie des nains ne vaut rien. »
« Pas [illegible] korr [illegible] »

Il n'y a pas beaucoup de quoi s'étonner quand on re
une histoire de fées racontée de la même manière en l

(1) [illegible] de voir les Bretons de nos jours don[illegible] [illegible], que leur donnait saint Augustin, qui les n[illegible] [illegible] quatre siècles?

ck et en Irlande; les communications que les habitants de deux royaumes ont eues entre eux pendant tant de siècles liquent facilement une semblable analogie dans les croyan- populaires. Mais nous croyons qu'on doit éprouver une table surprise, lorsqu'on rencontre une ressemblance aussi pante que celle qui existe entre l'histoire que nous venons rapporter et une autre absolument semblable, que l'on ra- ite depuis bien des siècles dans la péninsule espagnole. te tradition populaire aurait-elle été apportée en Irlande, ec l'alphabet phénicien, par cette colonie de scythes qui ssa jadis par l'Espagne pour venir s'établir en Hibernie? us laissons ce problème à résoudre à ceux auxquels nous vons déjà cette précieuse découverte. Quoi qu'il en soit, le it est réel, et on pourra juger de la ressemblance par le ré- suivant :

« Un bossu, s'étant un jour aventuré dans un endroit très- équenté par les *hadas* (fées), entendit de petites voix qui antaient en chœur, avec beaucoup d'harmonie, *Lunes*, y *rtes*, y *miercoles*, *tres* : il crut qu'il manquait quelque ose à cette chanson, et il la répéta en ajoutant : *Jueves*, y *ernes*, y *sabado*, *sies* (1)! ce qui fit tant de plaisir aux fées i chantaient cet air, qu'elles le délivrèrent de sa bosse et le conduisirent hors de leur demeure, en le comblant de pré- nts.

» Un pauvre diable, affligé de la même difformité, ayant tendu raconter cette histoire, résolut de tenter aussi l'aven- re et même de surpasser encore son prédécesseur, en com- étant la chanson, à laquelle il ajouta *y domingo siete* (et manche sept). Mais les fées, indignées sans doute de la vio- tion du rhythme, ou plutôt de la mention du jour du Sei- ieur, dont le nom sonne mal à leurs oreilles, saisirent le alencontreux chanteur, et, après l'avoir tourmenté de mille anières, le renvoyèrent honteusement chez lui, en ajoutant ie nouvelle bosse à celle qu'il portait déjà.

(1) C'est-à-dire lundi, mardi et mercredi, trois; jeudi, vendredi et sa- di, six.

» Depuis lors, ces mots, *y domingo siete*, sont devenu espagnol, une espèce de locution proverbiale, dont on se pour exprimer qu'une chose est dite ou faite mal à pos (1). »

Les fées irlandaises ont, comme celles de l'Anglete de l'Ecosse, un penchant criminel à s'emparer des en nouveaux-nés et à en substituer d'autres à leur place. toujours, comme nous l'avons déjà dit, avant le bap qu'ont lieu ces sortes d'enlèvements. On a beau pren cet égard toutes les précautions reconnues les plus effi pour prévenir de semblables malheurs; avoir toujours lumière dans la chambre des accouchées, faire une croi la porte ou sur le berceau, y placer quelques pièces d une aiguille, un clou, un couteau; on a beau même su dre au mur, comme on le fait en Thuringe, les culott père de l'enfant, moyen reconnu cependant comme infai par maintes personnes fort instruites sur cette matière sortes d'enlèvements ne sont malheureusement que trop quents, ainsi que nous l'apprend Martin Luther dans ses *loques*.

Quant aux moyens que l'on doit employer pour forc esprits à rendre un enfant qu'ils ont enlevé, quoique en ayons déjà fait connaître plusieurs, pratiqués quelq avec succès en Ecosse, en Allemagne et dans notre Breta nous ajouterons cependant qu'on peut encore, comme fait en Irlande et en Suède, exposer l'enfant changé sur pelle à la porte de la maison, ou, ce qui est encore plus cace, faire rougir une paire de pincettes avec lesquell

(1) L'histoire espagnole a été traduite en allemand et en italien, quelque variation. Dans l'histoire italienne, les fées enlèvent la bos leurs favoris avec une scie de beurre, *senza verun suo dolore*, sa causer aucun mal. Ce conte, dont la scène se passe à Benevent, est porté dans une des lettres de Redi, médecin et poète italien du XVII[e] s La vieille tradition allemande du pauvre musicien bossu, rapporte M. Alex. Dumas, dans ses *Excursions sur les bords du Rhin*, est ab ment semblable aux deux histoires irlandaises et espagnoles que j'a contées. Dans la tradition allemande, l'aventure du musicien boss lieu le jour de Saint-Mathieu. 1549.

i. pince ensuite le nez, afin de le forcer, par ce moyen, à déclarer qui il est et d'où il vient. On peut encore, en pareil cas, feindre de jeter l'enfant dans un four bien chaud, le fouetter avec des verges ou le jeter dans la rivière, comme on fait en Danemarck (1).

Les fées ne se contentent point, en Irlande, d'enlever, lorsqu'elles en trouvent l'occasion, les enfants qui n'ont point encore reçu le baptême, elles s'emparent aussi quelquefois, comme celles de l'Ecosse, d'adultes pourvus de ce sacrement, l'on raconte, à ce sujet maintes histoires anciennes et nouvelles. Une des plus curieuses est celle que rapporte Glanville, concernant le sommelier d'un gentilhomme, ami et voisin du comte d'Orrery.

« Cet homme avait un jour été envoyé par son maître à la ville voisine, pour en rapporter quelques jeux de cartes. En traversant la campagne, il aperçut une table entourée de beaucoup de personnes, qui paraissaient occupées à se réjouir. Aussitôt qu'elles virent arriver le sommelier, ces personnes se levèrent, le saluèrent et l'invitèrent à prendre part au festin; mais il entendit en ce moment une voix amie qui murmurait à son oreille et qui l'engageait à n'accepter aucune des invitations qu'on pourrait lui faire en ce lieu. En conséquence, aussitôt qu'il eut refusé de se joindre à la compagnie, la table et le festin disparurent, et tous les convives se mirent à danser et à jouer de différents instruments. Cependant, le sommelier ne voulut prendre aucune part à ces plaisirs. Alors, tous les gens quittèrent en un instant la danse, et commencèrent à travailler. Mais notre homme ayant refusé de nouveau de les imiter, toute la compagnie s'évanouit aussitôt. Néanmoins, le sommelier ne se tira point aussi facilement d'affaire qu'on pourrait le supposer, d'après cette circonstance, car il faillit d'être enlevé par les fées au milieu des gens de la maison, malgré les efforts réunis de milord Orrery et du célèbre M. Greatrix,

(1) « Tales subinde morbosos infantes esse judicant; quos si in fornacem ardentem se injicere simulaverint, aut si tribus diei jovis vesperis ad fluvium deportentur, proprios se accepturos credunt. » M. J. Ihre, *de superstitionibus hodiernis.*

et malgré la présence de deux évêques anglicans, qui se t[illegible]vaient en ce moment au château. Ces esprits l'enlevè[illegible] même dans l'air bien au-dessus de la tête des spectat[illegible] qui n'eurent d'autre ressource que de se placer au-dessou[illegible] lui, pour le recevoir dans leurs bras, lorsqu'il plairait [illegible] fées de le laisser descendre.

La voix amie qu'avait entendu le sommelier lors de sa [illegible]contre avec les esprits, se fit alors connaître, et lui a[illegible] qu'elle appartenait au fantôme d'une de ses connaissa[illegible] décédée depuis plusieurs années, qui, ayant mené un[illegible] dissipée, avait été condamné à errer jusqu'au jour du j[illegible]ment en compagnie de ses lutins : ajoutant, en ce qui co[illegible]nait le sommelier, qu'il n'eut point été tourmenté par eu[illegible] avait exactement suivi les commandements du Seign[illegible] ainsi que doit le faire un bon chrétien.

On prétend que lord Orrery confirma, par son témoig[illegible] tout ce qu'on vient de rapporter, et qu'il assura avoir [illegible] sommelier enlevé dans les airs par des êtres invisible[illegible] cherchaient à l'emporter (1).

On croit également en Irlande que les jeunes filles o[illegible] *frappées des fées* (2), lorsqu'elles ressentent des douleu[illegible] défaut des épaules et un mal de cœur, pronostics ordi[illegible] de la phthisie, qui est une maladie fort commune par[illegible] jeunes personnes du sexe. On dit que les esprits les empo[illegible] après leur mort, dans certains vieux châteaux, d'où que[illegible] uns pensent qu'elles pourront revenir un jour.

C'est ainsi que fut enlevée, en 1825, Brigitte Purcell, [illegible] et aimable personne qui, après avoir été frappée ent[illegible] deux épaules par un petit enfant qui disparut aussitôt,

(1) *Sadducismus triomphathus*, par Joseph Glanville. Edimbourg p. 131. Glanvile ou Glanvil (Joseph), membre de la Société d[illegible] Londres, chapelain de Charles II. Il ne faut pas le confondre avec Jean Glanvill, qu'on nomme aussi Barthélemy d'Angleterre, sava[illegible] moine anglais du XIIIe siècle, auteur, ou plutôt compilateur du va[illegible] ouvrage intitulé : *De Rebus proprietatibus*.

(2) *Fairy Struck* ; ce terme s'applique aussi aux affections paraly[illegible] qu'on suppose provenir d'un coup donné par la main invisible d'[illegible] outragés.

: rencontre d'une troupe de lutins qui galopaient vers les
.es du château de Carrig ; chacun d'eux avait une jeune
en croupe; l'un des lutins lui dit qu'il l'attendait et qu'il
ıdrait la chercher tel jour et à telle heure qu'il lui nomma.
jour désigné, Brigitte qui était souffrante depuis quel-
: temps, expira et fut emportée par les fées.

lais, suivant les croyances populaires des Irlandais, les êtres
naturels que nous nommons fées sont chez eux des deux
es (1), et ceux de ces lutins qui appartiennent au sexe mas-
in, enlèvent quelquefois les filles des hommes d'une toute
re manière que le fut Brigitte Purcell, surtout quand elles
t jeunes et jolies. L'histoire suivante fera connaître les
yens qu'ils emploient pour effectuer ces sortes d'enlè-
ıents :

Billy Mac-Daniel, paysan irlandais, ayant eu l'impru-
ce d'accepter un service d'un de ces lutins, et celle d'exci-
ensuite sa colère en refusant de lui remettre le prix con-
u, avait été condamné par cet esprit à le servir pendant
t ans et un jour. La sentence était sans appel, et le pauvre
y fut obligé de s'y soumettre. Il suivait donc toutes les
ts son maître dans ses courses vagabondes, allant par
ıts et par vaux, dans les marais et à travers les halliers.

La manière dont le lutin et son valet voyageaient était
ainement des plus extraordinaires. Chaque soir, Billy se
lait dans un marais que son maître lui avait indiqué, cou-
: les deux plus gros joncs qu'il pouvait trouver, et les lui
ortait ensuite. Chacun d'eux mettait alors un des joncs
re ses jambes, prononçait trois fois le mot *Borram* (2), et
joncs se changeaient aussitôt en deux beaux chevaux, qui
emportaient avec la rapidité de l'éclair, jusqu'à ce qu'ils
ent arrivés au terme de leur voyage. »

ıu reste, cette façon de parcourir les airs n'est pas nouvelle
été employée par les lutins, les génies et les magiciens de

) La même croyance existe en Allemagne et dans tout le Nord à l'égard
Elfes, en Ecosse et en Angleterre pour les daoine-shi et les faieries.
) Ce mot, en irlandais, signifie devenir grand.

tous les siècles, depuis Abaris, prêtre d'Apollon, qui vi[vait]
avant le siége de Troie, et qui reçut de ce Dieu le pouvo[ir de]
rendre des oracles et une flèche d'or sur laquelle il trave[rsait]
les airs (1), jusqu'aux sorciers qui se rendent encore de n[os]
jours, montés sur des manches à balai, aux sabbats noctur[nes]
du Puy-de-Dôme ou du Brocken.

Les lutins n'ont jamais été embarrassés du choix de le[urs]
montures : une paille, un brin d'herbe, une fougère, le[ur]
servent au besoin de coursier. On cite en Irlande plusi[eurs]
personnes forcées, comme le pauvre Billy, de les accompa[gner]
dans leurs voyages aériens, qui se trouvaient une nuit à Lo[n]-
dres, et la suivante en Amérique, n'ayant dans ces gra[nds]
voyages que des troncs de choux pour unique monture (2).

« Le maître que servait Billy avait non-seulement le pouv[oir]
de passer à travers le trou des serrures, ce qui n'est pas surpre-
nant dans un lutin, mais encore celui d'y faire passer son va-
let, au moyen de paroles étranges qu'il prononçait, et ils pé-
nétraient de cette manière dans les caves les mieux fournie[s]
et buvaient à cœur joie, ce qui ne déplaisait nullement au pau-
vre Billy, dont le palais était plus accoutumé au goût du Wi[s]-
key (3) qu'à celui du savoureux madère.

» Un soir, le lutin ordonna à Billy de se munir d'un troi-
sième cheval, attendu qu'il était probable qu'ils reviendraient
avec quelqu'un. Lorsque tout fut prêt, ils se mirent en rout[e]
et s'arrêtèrent, après une assez longue course, devant la por[te]
d'une petite ferme, dans le comté de Limerick, près du vieu[x]
château de Carrigoguniel, bâti, dit-on, par le grand Bria[n]
Borum. Une gaîté bruyante régnait en ce moment dans [la]
maison, car on y célébrait le mariage de la belle Brigi[tte]
Rooney, fille unique du fermier, avec le jeune Darby Rile[y].

(1) *Hérodote*, IV, c. 367. — Strabon.

(2) A Dundaniel, village à deux milles de Cork, vit encore à présent (d[ans]
1834) un jardinier nommé Crowley, qui est considéré par ses vois[ins]
[co]mme étant soumis à la puissance des fées, et qui souffre d'une esp[èce de]
maladie de langueur, provenant, dit-on, des grandes fatigues que [lui cau]-
[se]nt les voyages qu'il est forcé d'entreprendre dans la compagnie [des lu]-
[tin]s, monté sur un tronc de choux. — *Irish fairy legends*, t. II.

[(3]) Eau-de-vie de grain et quelquefois de pommes de terre.

le plus beau garçon qui ait jamais dansé la rinka (1) un jour de fête de saint Patrick. Le lutin confia alors à son valet qu'il devait entrer le lendemain dans la millième année de son âge, par conséquent qu'il était temps qu'il songeât à se marier; et que Brigitte Rooney étant jeune et belle, et appartenant à une honnête famille, il avait formé le projet de l'épouser et de l'emmener ce soir même avec lui.

Après avoir pénétré dans la maison par le chemin qu'ils prenaient ordinairement, le maître et le valet se perchèrent vis-à-vis l'un de l'autre sur deux grosses poutres qui traversaient le plafond de la salle du festin, d'où ils pouvaient voir à loisir tout ce qui se passerait pendant la fête.

» Tous les parents et amis des futurs époux étaient alors rassemblés dans cette salle autour d'une vaste table couverte de mets et de vin en quantité suffisante pour traiter le double des personnes qui assistaient à ce repas. On y remarquait le pasteur du lieu et le joueur de cornemuse, deux personnages indispensables dans une noce irlandaise, ainsi que le père et la mère de la belle Brigitte, qui semblaient fiers de leur unique enfant; et ce n'était pas sans raison, car jamais la couronne virginale n'avait brillé sur la tête d'une plus jolie fille.

» On était au premier moment du repas, moment où règne ordinairement le silence, même dans les repas de noces, lorsque la mariée vint à éternuer de manière à faire tressaillir tout le monde; cependant personne ne lui dit *Dieu vous bénisse*, chacun pensant qu'il fallait laisser au pasteur, qui était présent, l'honneur de la formule consacrée par l'usage. Le révérend l'eût fait sans doute, et de bien bon cœur, s'il n'eût été en ce moment trop occupé d'un morceau de tête de porc, entouré de choux blancs, qu'il avait sur son assiette; de sorte qu'après une légère pause, la gaîté et le bruit commencèrent comme si personne n'eût éternué.

» En ce moment cependant l'œil du lutin étincela d'un feu étrange, et ses sourcils formèrent en se courbant deux arcs

(1) Danse nationale d'Irlande. — Saint Patrick est le patron des Irlandais.

gothiques : « La moitié de la jeune fille est à moi, [illegible] avec un sourire diabolique; qu'elle éternue encore [illegible] fois, et elle sera ma femme en dépit de l'Eglise et de [illegible] Riley.

» Un instant après, Brigitte éternua une seconde fois; [illegible] si doucement, et la pauvre fille en fut si honteuse, que p[illegible] personnes, excepté le lutin, ne parurent y faire attention, [illegible] façon que pas un des convives ne pensa encore cette [illegible] dire *Dieu vous bénisse*.

» Cependant, le cœur de Billy battait avec force; l'hon[illegible] Irlandais regardait d'un œil de pitié cette jolie fille, avec [illegible] grands yeux bleus, sa peau transparente, ses joues en fl[illegible] et ses dix-neuf ans, obligée peut-être dans une heure, au l[illegible] du beau Darby qu'elle aimait si tendrement, d'épouser [illegible] vilain petit lutin âgé de mille ans moins un jour.

» Dans ce moment critique, Brigitte éternua pour la troi[illegible] sième fois; sa destinée allait s'accomplir, et le méchant l[illegible] jetait déjà sur son innocente victime un regard où la malice [illegible] mêlait à la lubricité, lorsque l'honnête Billy, inspiré [illegible] doute par son bon ange, s'écria de toute sa force : *Dieu* [illegible] *bénisse!* Mais à peine eût-il prononcé ces paroles salutaires, que le petit lutin, le visage enflammé de colère et ne se possédant plus, s'élança sur lui comme un véritable démon, [illegible] donna au pauvre garçon un si furieux coup dans le dos, qu'il l'envoya tomber tout de son long au beau milieu de la table du festin, en lui criant d'une voix aiguë, qui fit dresser les oreilles à tous les convives : « Billy Mac-Daniel, je te dispense de mon service, mais voilà pour tes gages. »

» On peut juger de la surprise que durent éprouver tous les assistants, en voyant tomber de la sorte un homme au milieu d'eux. Lorsque Billy fut revenu de l'étourdissement que lui avait causé sa chute, il raconta son histoire, et la pauvre Brigitte, en l'écoutant, trembla longtemps encore à l'idée du danger qu'elle avait couru de devenir la femme d'un lutin, au lieu d'être celle de son cher Darby. Le pasteur posa pour un instant son couteau et sa fourchette, et s'empressa de donner aux deux fiancés la bénédiction nuptiale, qui les mettait désor-

i de toutes les tentatives que pourrait faire contre on (1). »

en Irlande une communication active entre le ble et le pays de féerie. Elle se fait au moyen de qui sont investies du privilége, accordé néanmoins nombre d'élus, de communiquer avec les êtres mys- l'habitent. Ces mortels jouissent de l'avantage de maladies, de découvrir les choses cachées et de 'autres encore qu'ils tiennent de leurs amis les bons qui ne laisse pas de leur donner une grande im- non-seulement aux yeux du peuple, mais encore ens d'une classe plus élevée, auxquels l'éducation ore ôté les préjugés sans nombre qu'ils sucent, lire, avec le lait de leurs nourrices (2).

on a pu en juger d'après les diverses histoires que s de rapporter, l'empire des fées est solidement lande sur la base antique des croyances populaires, en encore perdu de leur pouvoir, le peuple irlan- sous ce rapport comme sous beaucoup d'autres, le même qu'il était il y a plusieurs siècles. L'Ir- e au despotisme tout oriental de l'Angleterre, est onnaire au milieu du mouvement général de la ci- moderne, qui a entraîné les nations dans une ère re qu'elles pourraient peut-être regarder comme our elles, si, pour dégager l'esprit du peuple des ont il se nourrissait, on n'avait pas perverti son ju- lui dessillant les yeux sur les douces illusions qui moins pénibles pour lui cet état d'infériorité sociale la nature l'a placé, et d'où ne pourront jamais l'ar- es les dangereuses utopies que ses prétendus amis ent tenté de mettre en usage pour y parvenir.

esseurs de l'Irlande accusent sans cesse ses habi- orance et de superstition, ce qui n'est malheureu-

(1) *egends of the south of irland*, vol. II.

(2) ce sujet les confessions de Tom Bourke, dans le second vo- rage précité.

sement que trop vrai, et nous en serions même surpris qu'il en fut différemment. Pendant les deux ou trois siècles que les autres peuples ont employés, tant bien que mal, à une amélioration, sinon morale, au moins matérielle de leur condition, les Irlandais ont été continuellement en butte à une tyrannie si atroce, qu'elle ne peut être comparée qu'à celle que les Turcs ont fait peser pendant si longtemps sur les malheureux Hellènes. Acculée dans un coin de l'Europe, ne pouvant avoir de communication qu'avec ses oppresseurs, l'Irlande eût été obligée de recevoir d'eux les lumières qui auraient pu dissiper ses préjugés et améliorer sa condition; elle les a repoussés avec horreur, et elle est demeurée dans cette sorte d'abrutissement qu'on pourrait presque appeler un bienfait, puisqu'elle l'empêche d'apercevoir toute l'étendue de son malheur.

Espérons fermement qu'un peuple vif et ingénieux, qui a su résister avec tant d'héroïsme aux persécutions qui avaient pour but de changer ses croyances religieuses, occupera bientôt dans l'échelle sociale des nations le rang distingué auquel semblent l'appeler les nombreuses qualités du cœur et de l'esprit, qui lui ont été prodiguées avec tant de bonté par la Providence.

Les fées ne constituent point à elles seules tous les habitants de l'Olympe populaire des Irlandais, car il n'y a pas de pays en Europe où les fictions de ce genre admettent un nombre plus varié d'êtres surnaturels. Les principaux sont les cluricaunes et les esprits des eaux dont nous avons déjà eu occasion de parler, le Shefro, la Banshée, le Phooka, que nous ferons connaître lorsque nous parlerons des divinités populaires des autres pays de l'Europe, auxquelles celles de l'Irlande se rattachent par leur nature, leurs formes et leurs attributs divers.

LIVRE QUATRIÈME.

:ROS POPULAIRES DES SIÈCLES DE ROMANS.

CHAPITRE I.

ıe de la poésie romantique. — Charlemagne, Roland, Arthur et le Saint-Graal.

> « Taillefer qui moult bien chantoit
> » Sur un cheval qui tost alloit,
> » Devant eus alloit chantant
> » Et d'Allemagne et de Rollant,
> » Et d'Olivier et de vassaux,
> » Qui moururent à Rainschevaux. »
>
> WACE.

les siècles où prirent naissance ces histoires merveil-
qui nous ont été transmises par les traditions popu-
et dont les romanciers embellirent ensuite leurs récits,
r des peuples donna une immortalité romantique après
ort, aux héros qui furent pendant leur vie le su-
ur admiration. Les guerriers qui avaient accompagné
emps leurs chefs victorieux au milieu des combats, et
ient tant de fois triomphé sous sa bannière; les sujets
ient si souvent contemplé leur monarque assis sur son
ayonnant de gloire et de majesté, répugnaient naturel-
à croire qu'un *tel homme* put mourir. Les soins pieux
pportait à préserver le corps du héros de toute insulte
ırt du vainqueur; le hasard même qui empêchait quel-
de reconnaître son cadavre mutilé ou défiguré au milieu

de la foule des morts, contribuaient à entretenir l'espoir le royal guerrier avait échappé au sort commun des mor et que, s'il avait été enlevé pour un certain temps de la so des hommes par un pouvoir surnaturel, un jour viendrai celui qui avait été le protecteur de son peuple, reparaîtrai la terre pour y accomplir les hautes destinées qui lui ét réservées. Ainsi la Grèce révérait jadis son Achille, q avait placé parmi les demi-dieux, et Rome rendait des neurs divins à son fondateur, disparu dans un orage. croyance s'est conservée jusqu'à nos jours, et les Portug péraient encore, il n'y a pas fort longtemps, que Don Séba leur roi, tué en Afrique (4 août 1578), dans une bataill tre les Maures, et dont le corps ne put être retrouvé, re drait réclamer et reprendre son trône usurpé. Les Bou gnons attendirent longtemps le retour de Charles-le-Témé tué à la bataille de Nancy, et il y a en France, et surt Corse, des gens qui ont cru pendant longtemps à cel Napoléon.

C'était ordinairement dans une île enchantée, ou su montagne inabordable que les peuples avaient coutu placer les héros dont ils pleuraient la disparition, et d attendaient si impatiemment le retour. Nous croyons retrouvé le type de toutes les histoires de ce genre (au pour ce qui concerne les nations de l'Europe) dans les fabuleux des Grecs sur le séjour d'Achille dans l'île des ou des bienheureux, que l'on appelait aussi Achilea (1 était ainsi nommée de ce qu'on y voyait le tombeau héros, situé près d'un temple qui lui était consacré, et lequel on lui rendait les honneurs divins. Cette île était dérée comme un lieu dangereux, et personne n'osait y la nuit (2). C'était là que le fils de Thétis vivait entou héros qui l'avaient accompagné au siége de Troie, parm quels on distinguait les deux Ajax, Antilochus et surto

(1) Île du Pont-Euxin, que les uns placent vis-à-vis de l'embo du Danube, d'autres près de celles du Borysthène.—Pline.— *Histoi* lib. IV., cap. XIII. — Pausanias, lib. III.
(2) *Amm. Marcell*, lib. XXII, cap. VIII.

Patrocle (1) ; il y cultivait, loin du bruit des armes, les [illegible] pour la poésie dont Calliope l'avait gratifié (2). Ce fut [illegible] cette île qu'Achille épousa Hélène, dont il eut un fils [illegible]mé Euphorion, que Jupiter aima criminellement et sans [illegible], et qu'il tua d'un coup de foudre pour le punir de son [illegible] (3). Quelques-uns donnent pour femme au héros grec [illegible]génie que Diane y aurait transportée après lui avoir com[illegible]iqué le don d'une immortelle jeunesse avec la nature di[illegible] (4); d'autres, enfin, veulent qu'il y ait épousé la fameuse [illegible]ée (5); mais la version la plus commune est celle qui lui [illegible]e Hélène pour épouse.

[illegible]hilostrate raconte que les navigateurs qui passaient la [illegible] sur leurs vaisseaux à l'ancre près d'Achilea, y étaient vi[illegible] par Achille et Hélène, qui buvaient avec eux, et chan[illegible]t leurs amours et les vers d'Homère (6). On entendait [illegible]i en passant près du rivage de cette île mystérieuse et re[illegible]tée une musique qui produisait une admiration mêlée [illegible]orreur, et les oreilles étaient également frappées du bruit [illegible] chevaux, du cliquetis des armes et des cris de guerre (7). [illegible] attribuait à Achille le pouvoir d'envoyer des songes pour [illegible]érir les maladies, et Tertullien nous apprend que le héros [illegible]érit en songe un athlète nommé Cléonyme (8).

Léon d'Allazzi rapporte, d'après un auteur grec, nommé [illegible]rmias, qu'Homère, gardant les brebis auprès du tombeau [illegible]Achille, obtint par ses offrandes et par ses supplications que [illegible] héros se montrât à lui; mais il apparut environné de tant [illegible] lumières, qu'Homère ne put en soutenir l'éclat, et qu'il [illegible]t non-seulement ébloui, mais aveuglé (9).

Mais l'histoire la plus curieuse peut-être est celle que rap-

(1) Ptolom. *Hephæst. apud phociom*, p. 480.
(2) Philostrate in héroïcis.
(3) Ptolom. *Lieu cité.*
(4) *Antom. libéralis*, cap. XXVII.
(5) *Tzetzes, in Hicophr, Schol, Apollon*, lib. IV.
(6) Philostr. *Lieu cité.*
(7) *Idem.*
(8) Tertullien de Anima, cap. XLVI.
(9) *Allatius de patria homeri*, p. 145.

portent Arrien et Philostrate sur ce lieu célèbre dans les fables de la Grèce. Suivant ces deux auteurs, des oiseaux venaient tous les matins arroser le temple d'Achille avec l'eau dont ils avaient eu soin de mouiller leurs plumes, et se servaient ensuite de leurs ailes pour balayer le temple et ses parvis, puis ils reprenaient leur vol, et étaient remplacés le lendemain par une troupe nouvelle (1).

Telles furent les fictions ingénieuses dont l'imagination des Grecs entoura, pendant plusieurs siècles, la mémoire du seul héros qui ait réellement joui d'une longue et véritable popularité, chez le plus ingrat et le plus inconstant de tous les peuples. Cependant, ces mêmes fictions, qui avaient été sans doute empruntées à des croyances plus anciennes, et qui n'étaient peut-être que les restes du culte rendu, dans des temps plus reculés, à d'autres demi-dieux dont les noms ne sont point parvenus jusqu'à nous, sont devenues, depuis, le partage de tous les rois que la reconnaissance de leurs sujets, et plus souvent encore la crainte qu'avait inspirée leur nom, ont fait placer après leur mort, par les peuples du moyen âge, dans un état de repos et de béatitude terrestre qui dure encore pour quelques-uns d'entre eux. Tels ont été surtout Arthur et Charlemagne, véritables monarques de l'empire idéal des fictions populaires.

De tous les souverains qui ont gouverné le monde depuis l'établissement de la société chrétienne, Charlemagne est certainement celui dont la renommée et les exploits se sont le mieux conservés dans l'esprit des peuples, et celui dont la vie a fourni le plus de sujets aux chants des poètes et des romanciers. Ce fut également à ses conquêtes et à sa gloire qu'on doit l'établissement de la chevalerie, et c'était à son bras puissant qu'il était réservé d'arrêter et de terminer les grandes invasions du Nord et du Midi.

Cependant, Charlemagne était considéré, principal

(1) *Arrien, in Periplo ponti Euxin'i-Philostrate*, t. II, fol. 337, trad. de Vigenère. Il faut lire dans ce même Vigenère la manière dont Achille punit le sacrilége des amazones qui avaient osé venir piller son temple! Rien n'est plus curieux!

ses contemporains, comme un conquérant religieux, et la
mmée de ses autres exploits se perdait au milieu de l'éclat
s missions guerrières. La défaite de l'armée de ce puis-
empereur à Roncevaux fit alors une plus grande sensa-
dans le monde que n'en a produit de nos jours la des-
tion de l'armée française en Russie; par la raison que
lemagne et ses preux étaient réputés invincibles, et que
croyait que les anges du ciel le guidaient à la victoire.
. défaite de son armée à Roncevaux, dit M. de Chateau-
nd, engendra pour lui une gloire romanesque qui mar-
de pair avec sa gloire historique (1). » Les nations de
rope d'*alors*, ignorantes et illettrées, n'étaient point à
se de séparer la vérité du mensonge, ni d'attribuer à des
es naturelles les grands événements qui se passaient sous
s yeux. Les récits de ces événements furent donc princi-
ment connus et généralement répandus parmi le peuple,
moyen de communications orales dont se chargeaient les
licateurs, qui remplissaient alors le rôle que s'attribuè-
t plus tard les improvisateurs, tandis que la tâche de les
ire était également dévolue au clergé, qui ne manquait ja-
is de mettre la religion continuellement en scène. Aussi,
nd Charlemagne combattait pour la propagation de la foi,
victoires furent attribuées à la coopération de la hiérar-
ie céleste, et lorsque l'arrière-garde de son armée fut vain-
e dans les défilés de l'Espagne, par la trahison de son per-
le vassal (2), Satan et Belzébuth furent regardés comme
s auteurs de cette défaite.

Charlemagne n'est pas moins célèbre dans les annales des
oyances populaires que dans celles de l'histoire. Mais de
utes les contrées qui composaient son vaste empire, l'Alle-
agne est celle dont les habitants ont conservé une plus
ande vénération pour la mémoire du grand empereur et ceux
ui racontent à son sujet les histoires les plus merveilleuses.
ne de ces traditions le fait aller en Hongrie, pour combattre

(1) *Etudes hist.*, t. III, page 38.
(2) Loup, duc des Gascons, qui s'était joint à ses ennemis.

les infidèles et les convertir à la foi chrétienne. Avant de[...]tir pour cette nouvelle croisade, Charlemagne, s'adressant[...] femme Hildegarde : — Attends-moi dix ans, lui dit-il;[...] cette époque je ne suis point de retour, tu pourras te reg[...] comme veuve et prendre un autre époux. — Neuf ans s'é[...]lèrent, et les grands du pays, n'apprenant rien de Ch[...]magne, s'adressèrent à Hildegarde et la prièrent de c[...] parmi eux un nouvel époux. Elle résista longtemps : e[...] pressée par leurs importunités, ou peut-être ennuyée [...] aussi long veuvage, elle se rendit à leurs vœux. L'épou[...] choisi, le jour du mariage est arrêté et les préparatifs [...] hymen se font avec la plus grande magnificence. Mais un [...] apparaît une nuit à Charlemagne et le prévient de la tra[...] de ses vassaux et de l'infidélité de son épouse. L'emp[...] monte aussitôt à cheval, et, par une puissance céleste, arri[...] trois jours, du fond de la Hongrie dans sa bonne ville d[...] la-Chapelle. Il était temps ! le jour suivant était celu[...] pour l'hymen d'Hildegarde; déjà toutes les cloches sonn[...] et la ville était remplie de la foule des grands et des vassa[...] tous rangs, accourus de toutes les provinces de l'empire, [...] assister aux fêtes qui devaient avoir lieu dans une occ[...] aussi solennelle. L'empereur ne se fit point reconnaître, [...] il fut passer la nuit dans une hôtellerie, comme aurait [...] faire un simple voyageur. Le lendemain, au moment [...] cortége nuptial sortait du palais, Charles entra le pr[...] dans l'église et fut se placer sur le siége doré que l'emp[...] seul pouvait occuper. A cette vue, Hildegarde frémit [...] grands reculent d'effroi ! L'évêque accourt, et, s'adr[...] au téméraire étranger, il lui demande son nom et le suj[...] l'amène : « — Je suis votre empereur, répondit Charlem[...] celui que vous aviez juré de servir et que vous avez tra[...] A ces mots, Hildegarde, l'évêque et les grands tomben[...] pieds de l'époux et du monarque offensé, qui eut assez de[...]deur d'âme pour oublier leurs torts et pour leur pa[...]ner (1).

(1) Chronique en vers dans le Cod. Palat. 336, fol. 259-267.

C'est l'histoire d'Ulysse rajeunie, sujet que l'on retrouve en-
re en Allemagne dans l'histoire de Muringer et de Henri-le-
on, en Espagne dans la romance du comte d'Irlos et en
nche-Comté dans la chronique du sire de Palud (1).
Il existe en Allemagne beaucoup de traditions de ce genre
le grand empereur des Francs, dont quelques-unes ont
port à ses amours, mais cependant le plus grand nombre
ttache à ses exploits guerriers. Enfin, on raconte que
rles, devenu vieux, fut, comme le lion de la fable, bravé
r ses turbulents vassaux et emporté *tout endormi* dans le
teau des chevaliers rebelles, qui le déposèrent ensuite dans
flancs du Wunderberg, la plus curieuse de toutes les mon-
nes d'Allemagne. Là se trouvent, comme nous l'avons déjà
(2), des villes magnifiques, des cloîtres, des églises, des
ais construits par les *Mænnlein* ou nains des montagnes.
st au milieu de ces merveilles que Charlemagne, entouré
ses preux, comme Achille l'était jadis des héros du siége
Troie, repose en attendant le jour où il doit reparaître pour
ncre les ennemis de l'Allemagne et rétablir l'empire d'Oc-
ent.

Le héros le plus populaire du règne de Charlemagne est
tainement le célèbre Roland, l'Achille de tous les roman-
rs et celui de tous les poètes qui ont chanté les exploits des
ciens preux. Suivant plusieurs auteurs, la réputation de
land était aussi répandue que celle d'Hercule, et on ne peut
vre la chaîne des Pyrénées, ni le cours du Rhin, sans trou-
r des monuments qui rappellent les amours ou la gloire de
t homme extraordinaire. Olaus Magnus nous apprend même
e le cor magique de Roland était souvent célébré par les
ldes islandais. Cependant plusieurs auteurs modernes ont
é jusqu'à révoquer en doute le genre de mort et même jus-
'à l'existence de ce héros populaire. Mais il nous semble que
tradition est trop constante pour que l'on puisse admettre

(1) Cette remarque a déjà été faite par M. X. Marmier, dans un article de la *Revue de Paris*.
(2) Voyez le chapitre sur les nains.

des dénégations qui ne reposent d'ailleurs sur aucun fait po-
sitif. Ce héros était fils de Berthe, l'une des filles de P
mariée à Milon, comte d'Angers; il était, lorsqu'il p
Roncevaux, comte ou gouverneur des côtes britanniques
La chapelle où l'on prétend qu'il fut enterré avec beau
d'autres guerriers existe près de Roncevaux et se nomme
jours la chapelle de Charlemagne; et, de nos jours, les
des Pyrénées montrent encore au voyageur, sur le som
Marboré, la célèbre *brèche* de Roland, que ce paladin fi
sa Durandal au milieu des rochers pour s'y frayer un pa
Quelque fabuleuse que doive paraître cette dernière trad
elle n'en sert pas moins à prouver l'existence des haut
accomplis dans ces montagnes par un guerrier redou
dont le nom est ainsi parvenu jusqu'à nous. Le Dante,
on ne peut révoquer en doute l'exactitude historique,
aussi de Roland et de la défaite de Roncevaux :

> Dopo la dolorosa rota, quando
> Carlomagno perdè la santa gesta
> Non sono si terribilmente *Orlando*.

Roland est aussi célèbre en Allemagne que dans le m
la France, et l'on voit sur une montagne, au bord du
près de Drachenfels, les ruines du *Roland-Secke*, châtea
ce héros fit bâtir afin de pouvoir apercevoir du haut
tours l'île de Nonenwerth, où subsiste encore, dans une

(1) M. Guizot s'exprime ainsi, dans un article sur Charlemagne, a
de la bataille de Roncevaux : « C'est là que périrent plusieurs i
guerriers, entre autres le paladin Roland, *prétendu* neveu de Charle
si célèbre chez les romanciers et si inconnu dans l'histoire. » *Dic.*
conversat., t. XIII, p. 117. On peut consulter sur l'authenticité de
tence de Roland :

1° *Lazius*, *de gentium migrationibus*, 1572, in-folio, lib. III.

2° Eginhard, secrétaire de Charlemagne, qui était contempora
bataille de Roncevaux, dit : « In quo prælio Egibardus, Regi mensæ
situs, anthelmus palatii comes, et *Rotlandus Britannici Limitis* p
tus, cum aliis compluribus interficiuntur. » Eginhard Vità-Carol.
id annal. adann. 778.

3° Dupleix. — *Histoire de France*.

4° Le père Daniel. — *Histoire de France*, t. II, p. 40 et suiv.

tuation, le couvent qui renfermait son Angélique (1). Une
adition qui s'est conservée jusqu'à nos jours parmi les pay-
ns de cette partie de l'Allemagne rapporte la mort de la
une nonnaine, ainsi que le désespoir du paladin, et l'on as-
ure que les ombres de ces deux amants apparaissent encore la
uit sur les tours du Roland-Secke.

On raconte que Roland conquit sur le géant Jatmund un
r ou corne que Turpin et les scaldes islandais disent avoir
ssédé une puissance magique et pouvoir se faire entendre à
distance de vingt milles. Cervantes dit qu'il était plus gros
l'une poutre. Boiardo, Berni et l'Arioste parlent de sembla-
es instruments. Nous pensons qu'on peut en tracer la source
. cor avec lequel Alexandre-le-Grand faisait donner à son
mée le signal du combat, dont le son pouvait s'entendre
soixante milles, et qui était sonné par soixante hom-
es (2).

Nous sommes fâché de retrouver encore parmi les écrivains
ui ont nié sans aucune preuve l'existence de Roland le spiri-
el auteur des *Lettres sur l'origine de la féerie*. Dans cet ou-
age, rempli d'assertions fort hasardées, l'auteur prétend
en positivement que les faits relatifs à Roll ou Rolle, premier
c de Normandie, que les auteurs latins du moyen-âge ont
pelé Rollandus, ont été faussement attribués par les poètes
les romanciers au Roland de l'armée de Charlemagne, et il
oute que la ballade guerrière ou la chanson que Guillaume-
Conquérant fit chanter à la bataille d'Hastings était celle qui
ait été composée à la louange du victorieux Roll, conquérant
la Neustrie (3), et n'était nullement relative, comme on l'a

(1) La chronique allemande la désigne sous le nom d'Hildegonde, d'après
te tradition, Roland ne périt point à Roncevaux. Mais Hildegonde
ant appris la fausse nouvelle de sa mort, entra dans un couvent, et elle
tait déjà consacrée à Dieu lorsque le héros, guérit de ses blessures, re-
t pour l'épouser, comme il lui en avait fait la promesse.

(2) Voyez I-5, cap. penalt. *Secretum secretorum* d'Aristote. Ce cor
storien a été décrit par le père Kircher, et il en donne un dessein dans
ı *phanurgia*, copié d'après une ancienne peinture de cet instrument gi-
ntesque, qui se trouve dans un manuscrit du *secretum secretorum* de
bibliothèque du Vatican, p. 140.

(3) *Lettres sur la féerie*, p. 116, 117.

... de siècles, aux aventures de l'in-

...

... cette assertion, qui n'est appuyée d'au-
... témoignage de deux historiens dont l'autorité
... regard incontestable. Voici comment s'exprime
... par M. de Chateaubriand dans le second vo-
... *Études historiques* (p. 291) : « A la bataille
... admirablement le grand peintre d'histoire que
... M. Thierry, un Normand appelé Taillefer
... cheval en avant du front de bataille, et entonna le
... exploits, fameux dans toute la Gaule, de Charle-
... Roland. En chantant, il jouait de son épée, la
... l'air avec force, et la recevait dans sa main droite;
... Normands répétaient ce refrain ou criaient : Dieu aide!
... aide (1) ! »

M. de Chateaubriand cite ensuite Wace, qui a dit dans une
... langue :

Taillefer qui moult bien chantoit
Sur un cheval qui tost alloit,
Devant eus alloit chantant
De l'*Allemagne* et de *Rolant*,
Et d'Olivier et de vassaux,
Qui moururent à Rencevaux.

Tout cela ne ressemble guère aux louanges que l'on pou-
vait adresser au victorieux Roll, conquérant de la Neustrie
..., d'ailleurs, comment peut-on supposer que Wace, qui ...
vait son *Brut d'Angleterre* sous le règne du petit-fils de
Guillaume-le-Conquérant, un peu plus d'un demi-siècle après
la bataille d'Hastings, ait ignoré si la chanson chantée par
Taillefer avait été composée en l'honneur de Roll ou de Ro-
land ?

Cette ballade héroïque, ajoute M. de Chateaubriand, ...
devrait se retrouver dans le roman de *Rolland et d'Olivier*

(1) Thierry, *Hist. de la conquête*, etc., t. I, p. 245.

othèque des rois Charles V, VI, VII, fut encore
a bataille de Poitiers (1).
st beau, selon nous, comme cette noble figure de
essé mortellement dans le défilé de Roncevaux.
le toute l'arrière-garde de l'armée de Charlemagne
aevêque Turpin, qui est descendu dans la vallée
ercher de l'eau, le héros est sorti de son évanouis-
bruit que font les ennemis qui vont bientôt l'attein-
e vue, Roland, par un dernier effort, se relève sur
t porte à sa bouche son cor d'ivoire pour appeler
ne à son secours. Il adresse ensuite les adieux les
ants à Durandal, sa chère et bonne épée, qu'il essaie
rompre, car l'acier, plus dur que le roc, résiste à
orts du héros. Enfin, il souffle de nouveau dans son
à ce que sa poitrine se brise et qu'il tombe sans vie
ère rougie de son sang. Ce dernier cri de Roland
ongtemps dans le cœur des chevaliers français, et
rappelons encore avec émotion avoir entendu dans
de Napoléon les échos des bivouacs de la *grande*
onner plus d'une fois du chant guerrier qu'enton-
émules de Roland, à la gloire du neveu de Charle-

rtain que ce furent les exploits de ce grand conqué-
ses preux qui donnèrent naissance en France aux
chevalerie, dont le goût se répandit ensuite chez
nations de l'Europe. Beaucoup de savants critiques

ge, *Voce cantinella Rollandi.* — *Mém. de l'Acad. des Ins-*
part. I, p. 317. — *Hist. litt. de la France*, t. VII. Avertisse-

nt guerrier commence ainsi :

Où vont tous ces preux chevaliers,
L'honneur et l'espoir de la France;
C'est pour défendre leurs foyers
Que leurs bras ont repris la lance.
Mais le plus brave et le plus fort,
C'est *Roland*, ce foudre de guerre;
S'il combat, la faux de la mort
Suit les coups de son cimeterre.
Soldats français, chantez Roland, etc.

ont travaillé avec persévérance à découvrir le lieu où prit naissance la muse romantique, qui brilla depuis d'un si vif éclat en France, en Angleterre et surtout en Italie. Les uns l'ont regardée avec quelque raison comme une vierge venue d'Arabie; d'autres ont soutenu qu'elle était d'origine gothique. Les premiers ont attribué entièrement à la conquête de l'Espagne par les Arabes l'introduction en Europe de toutes les fictions romantiques jusqu'alors étrangères aux froides conceptions des hommes du Nord et de l'Occident; ils ont supposé que ces fictions s'introduisirent d'abord en France, et qu'elles furent reçues avec enthousiasme dans l'Armorique, province renommée dès-lors par le savoir de ses poètes, qui ont produit plus de lais et de romans que tout le reste de la France. Il nous paraît néanmoins difficile d'admettre toute l'étendue que l'on prétend donner à l'influence des idées orientales sur les bardes armoricains, et nous pensons que cette influence aurait dû se faire plutôt sentir dans les provinces du midi, plus voisines de l'Espagne (1).

D'un autre côté, les partisans de l'origine gothique de la muse romantique ne manquent pas d'apporter également de bonnes raisons à l'appui de leur système. « Nos vieux romans de chevalerie, disent-ils, ne peuvent-ils pas provenir en *ligne directe* des anciens chants historiques des bardes goths et des scaldes scandinaves? Beaucoup de ces chants se sont conservés dans le Nord jusqu'à nos jours, et ils contiennent tous les germes de la chevalerie avant qu'elle ne devint une institution. Les fictions que l'on trouve ordinairement dans les romans étaient pour la plupart familières aux anciens scaldes; et bien longtemps avant les croisades, ils croyaient à l'existence des géants et des nains; ils avaient quelques notions des fées, ajou

(1) « Waburton, Percy, Leyden et plusieurs autres ont voulu rapporter aux relations avec l'Orient les premiers romans de chevalerie. Mais depuis qu'on a acquis des connaissances plus étendues sur la littérature du moyen-âge, on a trouvé la fausseté de cette assertion. D'autres ont voulu les regarder comme le résultat de l'établissement des Maures en Espagne; mais cette assertion n'a pas plus de fondement que l'autre. » — *Hist. de la poésie anglaise*, par Warton, t. I, p. 24. — Warton est un des meilleurs critiques qu'ait produits l'Angleterre.

it une foi implicite aux charmes et aux enchantements, et
aisaient à faire combattre leurs héros avec des dragons
autres monstres non moins terribles (1). »

ette opinion est habilement soutenue par Mallet, un des écri-
s modernes qui a le mieux compris le génie et les antiquités
nations du Nord. Il fait voir qu'il existe encore parmi nous
coup d'idées et de coutumes gothiques; il donne pour
nple cet amour, cette admiration profonde qu'avaient nos
tres pour la profession des armes, qu'ils portaient jus-
u fanatisme et dont ils avaient fait un point d'honneur;
e les combats judiciaires et les preuves par l'ordalie, ad-
pendant longtemps jusque dans la législation euro-
ne (2), et il fait voir comment, de nos jours, le peuple
ncore imbu de la croyance au pouvoir des magiciens et
sorciers, ainsi que de celle des esprits cachés dans la terre
ous les eaux. « Ne reconnaissons-nous pas, ajoute-t-il, dans
opinions superstitieuses, la source du merveilleux dont
ancêtres ont rempli les romans, dans lesquels nous retrou-
s à chaque page des nains, des géants, des fées et des dé-
ns (3)? »

e même auteur parle aussi de ces forteresses gothiques,
urées de murailles, dont les contours, qui prenaient dif-
ntes directions pour suivre les anfractuosités du terrain,
nt souvent désignées par un nom qui signifiait *serpents*
lragons. C'était ordinairement dans ces forteresses que

Percy, *On antient metrical romances*, t. I, p. 34, édit. de 1767.
Pour les combats judiciaires, ainsi que pour les exercices athléti-
les peuples du Nord avaient des cirques de pierres brutes. « *Quæ-
Saxa) circos claudebant in quibus gigantes et pugiles* duello *strenue
labant.* » Wormius, p. 62. — Frotho-le-Grand, roi de Danemarck
le Ier siècle, est, dit-on, le premier qui ait ordonné que tous les
ends particuliers seraient décidés par le sabre. — Worm., p. 68. —
ut dire en faveur de cette barbare institution que la coutume de dé-
r ainsi le lieu du combat devait éviter l'effusion du sang humain, car
ı ou l'autre des combattants était, par un accident quelconque, forcé
itter la lice (poussé hors de la lice), il perdait sa cause ou payait
marcs d'argent pur pour racheter sa vie. — Worm., p. 68-69. — Dans
le 987, l'ordalie fut substituée au duel en Danemarck, mode de dé-
ı moins absurde dans un sens, puisqu'il était un exercice militaire.
Mallet, introduction à l'*Hist. de Danemarck*, t. I, p. 9.

l'on plaçait les femmes et les jeunes vierges, afin de les mett à l'abri des tentatives audacieuses des *héros* qui couraient pays en cherchant des aventures; et c'est de là, sans dout que les anciens romanciers ont pris leurs idées sur les prin cesses gardées par des dragons (1).

L'opinion de ceux qui soutiennent l'origine gothique, qu que bien fondée en apparence, ne renferme néanmoins, sel nous, qu'une partie de ce qu'il nous est permis de supposer la vérité sur ce point important d'histoire littéraire. Ne pou rait-on point réussir à concilier les deux parties au moyen d' fiction et supposer, non sans quelque apparence de proba lité, que les sujets de Mithridate, forcés de fuir de l'Asie d la Scandinavie, furent accompagnés dans cette migration p la muse romantique, qui voyagea ensuite dans toute l'Europ séjourna beaucoup en France, en Espagne, très-peu de te en Angleterre, et arriva enfin en Italie, parée des riche qu'elle avait acquises chez ces différentes nations?

Cette idée nous paraît d'autant plus raisonnable, qu'elle quelque analogie avec celle qu'exprimait naguère un gra écrivain sur un sujet qui se rattache sous plus d'un rapport celui que nous traitons en ce moment : « Le caractère de l chevalerie, dit M. de Chateaubriand, se forma parmi nous d la nature fidèle et sentimentale du Teuton, et de la nature ga lante et merveilleuse du Maure, l'une et l'autre pénétrées d la forme du christianisme (2). »

Il nous semble donc que l'opinion que l'on peut considérer comme la plus conforme à la vérité historique, puisqu'elle est appuyée sur les autorités les moins contestables, c'est que quelque temps avant notre ère, et par suite de la défaite de Mithridate par Pompée, la nation des Goths asiatiques, qui habitait alors le pays que nous nommons Géorgie, alarmée des envahissements successifs des Romains, se retira en grand nombre, sous la conduite de son chef Odin ou Woden, dans

(1) Mallet, introduction à l'*Histoire de Danemarck*, t. II, chapitre II, p. 243.

(2) *Etudes hist.*, t. III, p. 165.

nord de l'Europe, et s'établit en Danemarck, en Suède, en
orwége et dans les autres régions de la Scandinavie (1).
Cette migration n'était point la première des nations asiati-
ies vers les régions septentrionales de l'Europe. Quelques
ècles auparavant, un autre Odin, roi ou dieu d'autres Goths
ı d'autres Scythes, avait fondé les premières institutions so-
iles de la Scandinavie, jusqu'alors déserte ou peuplée de
pons nomades. C'est à ce premier Odin, qui a sans doute
t partie de la mythologie scandinave depuis que le Nord a
une organisation sociale et religieuse, c'est-à-dire depuis
viron 500 ans avant Jésus-Christ, que l'on doit attribuer la
ıdation de l'odinisme, dont on trouve, dit Malte-Brun, des
ices évidentes jusque dans le peu que nous savons des Cim-
es.

Le chef de la seconde invasion des Asiatiques, homme
traordinaire, parut au milieu des nations demi-barbares de
Scandinavie, entouré de tout le luxe de l'Asie, et s'annonça
mme le roi des bons génies, le puissant Odin lui-même. Sa
oupe, qui était composée de vaillants guerriers et d'habiles
tisans, fut reçue avec hospitalité par les habitants de ces
ntrées, qui paraissent avoir adopté le langage, les lois et la
ligion d'hommes qu'ils considéraient comme étant d'une
ture supérieure à la leur. Odin fut, dit-on, adoré comme
. dieu. La fin de ce héros, qui termina sa glorieuse carrière

1) Voici comment s'exprime sur ce sujet un savant historien islandais :
'nicam gentium asiaticorum immigrationem, in orbem arctorum fac-
ı, nostræ antiquitates commemorant. Sed eam tamen non primam. Ve-
ı circa annum tandem vicesimum quartum ante natum Christum, Ro-
nis exercitibus auspiciis Pompeii magni in asiæ parte phrygia minore,
ssantibus. Illa enim epocha ad hanc Rem chronologi nostri utuntur. In
us (gylviueciæ regis) tempora incidit odinus, Asiaticæ immigrationis,
æ anno 24 ante natum Christum, antesignanus. » — *Crymogæa, jo-
arnagrimus*, lib. I, c. 4, p. 30, 31, édit. Hambourg, 1609. — Voyez
si *Bartholin. antiquitat. dan.*, lib. II, cap. VIII, p. 407. — *Id.*, III,
. II, p. 652. — *Lazius de gent. migrat.*, l. x, fol. 373. — Rudbeck le
ix, cap. V, sect. 2, p. 95. — *Id.*, XIV, sect. 2, p. 67. — Voyez égale-
ıt le t. V, p. 297, *In the Petersburg transactions*. — Il faut bien dis-
guer l'expédition des Goths d'Odin, *qui s'établirent en Scandinavie*,
es armées innombrables d'aventuriers barbares qui, quelques siècles
s tard, et portant le même nom, envahirent l'Europe à différentes fois
inirent par détruire l'empire romain.

en se donnant volontairement la mort, confirma les habit de la Scandinavie dans la croyance de sa divinité. Il exp après s'être fait neuf profondes blessures avec le fer d'i lance, en disant qu'il allait en Scythie prendre place avec autres dieux à un festin éternel, où il recevrait ceux mourraient les armes à la main.

Les tribus asiatiques d'Odin, dont la civilisation était b coup plus avancée que celles des nations chez lesquelles s'établirent, apportèrent avec elles des arts inconnus jus lors, ainsi que les lettres et surtout la poésie, qu'elles c vaient avec autant d'enthousiasme que de succès (1).

De même que les principaux chefs de l'expédition des (dans le Nord furent honorablement distingués des Europ ou originaires scandinaves, par les noms d'*Asæ*, *Ases* ou *tiques*, de même leur langage poétique fut appelé *Asam* langue asiatique (2). Leur poésie était non-seulement (née à célébrer les louanges des héros, mais elle renfe aussi leurs traditions populaires, leurs rites religieux, e était remplie de ces fictions merveilleuses, que l'idolâtrie tée à l'excès, devait naturellement exciter dans l'imagin toute orientale de ces peuples. Nous croyons, comme l'o

(1) « Odino etiam et alliis, qui ex asia huc devenere, tribuunt m tiquitatum islandicarum periti; unde et odinus *runhofdi*, seu r (i. 2. litterarum) auctor vocatur. » *Ol. worm. liter. runic*, cap. 20 masius et d'autres auteurs attribuent l'origine du langage des Gr leurs siences et de leur religion aux Scythes, qui joignaient vers l'ancienne contrée des Goths d'Odin. (Phyrgia Minor) : « Satis cer his colligi potert linguam, ut gentem, hellenicam, a septentrione et originem traxisse, non a meridie, inde *literæ græcorum*, inde *musæ* p inde sacrorum initia. » *Salmasius de hellenist.*, p. 400. — L'anci Thamyric jouissait d'une si grande considération parmi les Scythe le choisirent pour leur roi.— *Coron. narrat. poét.*, cap. VII.—Mais ris était Thrace, et un savant critique a dernièrement essayé de que les Goths étaient descendus des Thraces, et que les Grecs n que des tribus (*clans*) différentes du même peuple.— *Clarke's con* ch. II, p. 65. — Voyez également la dissertation de Pinkerton sur le et l'*Hermès scythicus* du docteur Jamieson.

(2) « Linguam danicam antiquam, cujus in rythmis usus fuit, vet pellarunt *asamal*, id est asiaticam, vel *asarum* sermonem; quod asia odinus secum in daniam, norwegiem, su ciam, aliasque region tentrionales, invexerit. » *Steph. stephan. præfat. ad saxon. gr hist.*

icieux critiques, que c'est à cette origine asiatique que
it attribuer ces saillies capricieuses, ces conceptions har-
jui distinguaient si éminemment les anciennes poésies
bitants du Nord de celles des autres nations de l'Eu-
ainsi que ce style sublime et figuré qui, chez eux, était
arque prédominante et caractéristique (1).

migrations fréquentes des Goths-Scandinaves, leurs
ions dans les contrées les plus éloignées, ainsi que leurs
euses conquêtes, durent contribuer à propager leurs
s, leur religion et leurs fictions populaires parmi les au-
tions de l'Europe. L'Angleterre, l'Ecosse, l'Irlande,
ue les contrées baignées par la Baltique et la mer d'Al-
ne, furent tour à tour le théâtre de leurs invasions et de
exploits guerriers; et comme dans ces courses aventu-
ils étaient constamment accompagnés par leurs scaldes,
sie gothique dut également se répandre avec leurs con-
.

scaldes ou poètes, voyageurs par institution, visitaient
ent en temps de paix, par curiosité ou par espoir de
pense, les *cours* des chefs bretons, calédoniens, irlan-
germains, et c'est dans ces excursions poétiques qu'ils
lirent ce grand nombre de traditions, étrangères aux
s qui les ont conservées, que l'on retrouve encore de
urs dans les pays que nous venons de citer, où la lan-
Odin était également parlée, suivant ce que nous lisons
n ancien saga islandais (2). Il est également indubitable
s scaldes eurent de fréquentes communications avec les
gallois, même avant la migration d'une partie de la
ymrique sur les côtes occidentales de la Gaule, par suite
vasion des Saxons. Il est même probable qu'ils péné-
jusque dans l'Armorique. On retrouve quelques con-
és remarquables dans les coutumes des Gallois et celles

nsi, l'arc-en-ciel est appelé le *pont des dieux*: la poésie, l'*hydro-
din*; *la terre*, le *vaisseau qui flotte sur les siècles*; la glace, le
ont; une bataille, *le bain du sang, le plaisir d'Odin*, *le choc des
s*; les rochers, *les os de la terre*, etc.

rtholin, *Antiquit. danic.*, t. III, c. II, p. 651.

des Scandinaves, et pour n'en citer qu'un exemple, l'hydromel, ce nectar du Nord, ce breuvage favori des Goth[s] qu'ils regardaient comme une liqueur poétique, n'est pa[s] célèbre parmi les habitants du pays de Galles; il fut c[élébré] par les poètes des deux nations, et le grand barde Tali[esin] composé une ode à sa louange.

On retrouve même dans quelques anciennes poésies gal[li]ques, malgré la différence qui existait entre les rhythmes g[o]thiques et celtiques, des vestiges bien évidents des superstiti[ons] scandinaves. Dans la vieille poésie irlandaise et dans la poé[sie] ossianique, que Macpherson n'a pu inventer, et dont une e[n]quête solennelle a constaté l'existence (2), les allusions a[ux] esprits qui président aux différentes parties, ou qui dirige[nt] les diverses opérations de la nature, qui excitent les tempê[tes] sur l'abîme et se plaisent à entendre les cris des naufragés, q[ui] appellent sur la forêt l'éclair qui doit l'embraser, ou qui r[é]pandent des vapeurs pestilentielles parmi les hommes, de tel[les] allusions, disons-nous, rehaussées par le génie du barde, re[n]trent entièrement dans la méthode runique et respirent l'e[s]prit de sa poésie. « Une fiction, dit Warton, la plus extrav[a]gante peut-être de toutes celles que l'on rencontre dans [les] poèmes d'Ossian, est fondée sur un article important d[es] croyances scandinaves; c'est lorsque Fingal combat pend[ant] la nuit l'esprit de Loda. Rien n'était fait pour donner une p[lus] haute idée de l'héroïsme de Fingal que cette merveilleuse r[en]contre (3); car chez les anciens Danois, c'était le plus gra[nd] acte de courage que pouvait faire un mortel, que de se me[surer]

(1) Il l'était aussi des anciens Francs. Grégoire de Tours parle d['un] Franc qui buvait cette liqueur, et ajoute qu'il avait lui-même pris [l']usage de cette nation barbare.—*Hist. franc.*, lib. VIII, cap. XXXIII, p. [...]

(2) Voyez, sur l'authenticité des poèmes d'Ossian, les leçons de M. [Vil]lemain et celles de M. Fauriel.

(3) Bartholin, *de Contemptu mortis apud dan.*, lib. I, cap. II, p. 2[...] 260. — Il y a beaucoup d'autres traces de coutumes et de superstit[ions] gothiques dans Ossian. La manière dont les *Gaels* désignaient la tomb[e de] leurs chefs avec des cercles en pierres est semblable à ce qu'Olaus [Worm] nus rapporte des Danois. — *Monum. danic.*, p. 38. — Hafniæ, 1634. L'épée de Fingal se nomme *le fils de Luno*, et ce Luno, cet enchant[eur,] le Vulcain du Nord, habitait le Jutland, et fit beaucoup d'armures pour [les] héros scandinaves.

avec un être surnaturel. Nous devons donc sincèrement etter, ajoute le savant critique anglais, qu'Ossian n'ait jugé convenable d'introduire la religion dans ses compo- ons poétiques; non-seulement il eût ouvert par là une nou- le route au sublime de ses idées, en décrivant les rites des crifices, les horreurs de l'incantation, les solennelles évoca- des divinités infernales, ainsi que d'autres superstitions moins horribles, mais en traitant ce sujet relevé, le barde Morven nous eût donné sans doute des preuves plus fortes lus caractérisées que celles qu'ils nous a laissées de la con- ance qu'il devait avoir des images employées par les des (1). »

Rappelons-nous aussi que les Scandinaves avaient conquis ieurs pays voisins de la contrée qu'habitaient les Francs IV[e] siècle (2), et que ces derniers, accoutumés en quelque te à leur langage, devaient également connaître les mœurs la poésie de ces peuples du Nord, quoiqu'il soit bien prouvé e la mythologie et la poésie des scaldes étaient toutes diffé- tes de celles des bardes. Eginhart rapporte que Charlema- e se plaisait à réciter les odes les plus anciennes et les plus rbares dans lesquelles étaient célébrés les combats des an- ens rois; il est vrai qu'il ne dit pas si ces poèmes étaient ndinaves, celtes ou teutons (3).

(1) L'absence de toute idée religieuse dans les poèmes d'Ossian est cer- inement une circonstance fort extraordinaire. Cependant Macpherson jus- e avec beaucoup d'adresse son héros, ou plutôt se justifie lui-même de e singulier oubli. Voyez à cet égard la dissertation jointe au volume I, p. 8, de l'édition *anglaise* d'Ossian, de 1765, ainsi que l'excellente *Disser- tion critique* du docteur Blair, vol. II, p. 379.

(2) Hikes, thes. I, part. II, p. 4.

(3) Eginhart, cap. VIII, p. 4. — Joannes Aventinus, bavarois, écri- vait vers l'an 1320 ce curieux passage : « Un grand nombre de vers à la louange des vertus d'Attila existent encore chez nous, *patrio sermone more majorum prescripta.* » Et il ajoute aussitôt : « Nam et adhac *vulgo canitur*, et est popularibus nostris et si literarum *rudibus* notissimus. » — *Annal. Boior.*, l. I, p. 130, édit. 1627. — Parlant ensuite d'Alexandre- le-Grand, le même auteur dit : « Boios eidem bellum indixisse *antiquis canitur carminibus.* » *Ibid.*, liv. I, p. 25. — Le même historien parle ainsi du roi Brennus : « Carmina *vernaculo sermone* facta legi in biblio- thecis. » *Ib.*, lib. I, p. 16 et 26. — Il dit également, en parlant d'Ingeram, d'Adalogerion et d'autres de leurs anciens héros : « Ingerami et Adaloge-

durent y acquérir, on ne sera point étonné qu'el
tellement enracinées dans l'esprit du peuple, q
d'entre elles n'en ont point encore été extirpées.
nécessairement préparer une voie facile à l'introd
nous des merveilles fabuleuses que les Arabes ap
Europe dans le IXe siècle, et qui prirent bientô
partie leur place. En effet, les fictions orientales
brillantes que les fictions gothiques et mieux ada
dernières à la civilisation croissante du temps.
bles, moins vulgaires, elles avaient, outre l'av
nouveauté, une variété, une magnificence d'idée
avec elles le charme de la fascination. Il est donc
de supposer que les scaldes puisèrent abonda
source nouvelle que leur ouvrirent d'abord les A
pagne, puis, quelques siècles plus tard, les exp
croisades, et qu'ils enrichirent leur imagination,
leurs poèmes, de tout ce que ces idées nouvelles po
nir de plus merveilleux (1).

D'après ce que nous venons de dire, on peu
conjecturer que les Arabes qui s'établirent en Es
IXe siècle durent communiquer de bonne heure a

l'Espagne leurs fables, leurs fictions populaires et leur littérature, et c'est ce qui fait sans doute que les romans espagnols renferment un plus grand nombre d'idées et d'allusions orientales que ceux des autres nations européennes. Aussi quelques critiques ont-ils supposé que les Espagnols furent les premiers qui communiquèrent au reste de l'Europe l'art d'écrire des romans, qu'ils avaient appris de leurs vainqueurs. Cette opinion a été partagée par un savant prélat, qui n'a pas dédaigné de joindre à ses utiles et nombreux travaux littéraires quelques observations sur le sujet qui nous occupe (1). Cependant cette opinion ne nous paraît appuyée d'aucune preuve. Il est également facile de reconnaître que cet écrivain distingué a néanmoins toujours confondu sous le nom général de romans, et les romans de chevalerie, et ceux d'amour et de galanterie, et même jusqu'aux fables racontées par les poètes provençaux.

Lorsque Rollo et ses guerriers envahirent les côtes de la Neustrie, l'art des scaldes était parvenu dans le Nord au plus haut degré de perfection qu'il ait jamais atteint. C'est ce qui a fait supposer à un savant critique « que ce chef normand avait amené avec lui un grand nombre de ces poètes, qui transmirent leur profession à leurs enfants, ceux-ci, après avoir adopté la religion et le langage de leur nouvelle patrie, substituèrent dans leurs chants les héros chrétiens à leurs ancêtres païens; qu'ils célébrèrent d'abord les exploits de Charlemagne, de Roland et d'Olivier, et mêlèrent à la véritable histoire de ces guerriers les fictions scaldiques sur les nains, les géants, les dragons et les enchantements (2). » Mais cette supposition n'est point probable, car tout nous porte à croire que ces mêmes fictions étaient répandues en France longtemps avant l'arrivée des Normands, et nous pensons que les fables ajoutées à l'histoire de Charlemagne doivent provenir d'une autre source (3).

(1) Huet, évêque d'Avranches, *Traité de l'origine des romans*, à la tête de celui de Zaïde.
(2) Percy's, *Essay on metric. Rom.*, p. viii.
(3) Cette dernière opinion est également celle du savant Warton. Voyez

t donc conclure de tout ce que nous venons
su gine de la poésie romantique que dans des si
crédulité, d'ignorance et de superstition, le goût de
merveilleuses apportées par les Arabes se propagea fac
dans l'Europe, déjà riche en fictions de ce genre et p
depuis longtemps à adopter sans réserve ces fabuleuse
vagances, en raison de la popularité dont jouissaient le
poétiques des bardes gallois ou bretons, et surtout c
scaldes du Nord ; il est même probable que ces derniers
eux-mêmes puisé leurs idées sur ce sujet à la même so
les Arabes, dans cet Orient, le pays des fables et des
tions ingénieuses. Ces fictions, qui s'accordaient f
avec les mœurs du temps, après avoir été souvent em
parfois embellies, souvent altérées par les troubado
trouvères et les ménestrels, furent pour la première f
nies en un seul faisceau, vers la fin du XIe siècle, dan
vrage dont le but apparent était de célébrer les exp
plus grand monarque qui eût gouverné jusqu'alors l
chrétienne, mais qui paraît avoir été composé de tous
mes et récits vulgaires sur Charlemagne, pour excite
leur des monarques chrétiens contre les infidèles par
ple du fils de Pepin et de ses douze pairs. Cette com
servit de base à tous ces narrés fabuleux que l'on non
mans de chevalerie.

Cependant les idées merveilleuses que ces producti
rent au jour, enrichies depuis par de nouvelles fictio
portées des croisades, donnèrent naissance au genre r
que, illustré depuis par les conceptions sublimes qu

History of english poetry, vol. I, p. LXI. — (Parmi de nombreux crits d'anciens romans scandinaves qui se trouvent en ce momen bibliothèque royale de Stockolm, il y en a un qui a pour titre : *Karlamagnuse, af hoppum hans*, l'histoire de Charlemagne, de s pions et capitaines, contenant toutes ses actions mémorables, e probable, néanmoins, que ces poèmes ne furent écrits qu'après 'est-à-dire après la conversion des peuples scandinaves à la Les Barbares avaient alors un trop grand mépris pour les c aient de lâcheté et de faiblesse, en raison des principe qu'enseigne leur religion.)

[...]gination brillante et souvent capricieuse des plus grands [...]tes qu'ait produits l'Italie.

Longtemps néanmoins avant la publication de la compila[...] dont nous venons de parler, les exploits du grand empe[...]r des Franks avaient été célébrés dans un ouvrage où l'on [...]onnaît déjà toutes les marques caractéristiques de ceux que [...] a désignés depuis sous le nom de romans de chevalerie. [...]sque tous les écrivains anglais et français ont attribué jus[...]ici au prétendu Turpin la première histoire romantique de [...]rlemagne. Cependant, il nous paraît évident que cet auteur [...]udonyme n'était lui-même qu'un imitateur; fait important [...]qui paraît avoir échappé jusqu'à ce jour à tous les histo[...]s modernes.

« Soixante-dix ans après la mort de Charlemagne, dit M. de [...]teaubriand, le moine de Saint-Gall écrivit la vie de Karle-Grand, véritable roman du genre de celui d'Antar. Ce fut [...]c sur ce roman que, près de deux siècles plus tard, un au[...] moine nommé Robert composa les chroniques qui furent [...]bliées sous le nom de Turpin ou Tilpin, archevêque de [...]eims, et déclarées authentiques par le pape Calixte II, dont [...]s servaient merveilleusement les projets contre les Maures [...]Espagne et les autres Musulmans (1). Le moine de Saint-[...]ll tenait ses autorités, pour les actions militaires, d'Adal[...]t, père de Warnbert, célèbre abbé de Saint-Gall, qui avait [...]vi l'empereur des Francs dans toutes ses expéditions contre [...] Huns, les Saxons et les Esclavons (2). »

(1) *Magn. chron. Belgic.*, p. 150. *Sub. ann. comparer j. long. Bibl. [...]. Gall*, n° 6671, et Lambie, II, p. 333.

(2) Chateaubriand, *Etud. hist.*, t. III, p. 167 et suiv. — On a beaucoup dis[...]é sur le nom de l'auteur de la chronique de Charlemagne, qui fut cer[...]ement publiée avant l'année 1124, sous le nom de l'archevêque Tur[...], qui était mort avant Charlemagne. Les uns l'ont attribuée à un moine [...]x° siècle, nommé Turpin; d'autres croient qu'elle fut écrite en 870, [...]s la mort de Charles-le-Chauve. M. Allard affirme *(Biblioth. du Dau[...]iné*, p. 224) qu'elle fut écrite à Vienne dans le XI° siècle, par un moine [...] Saint-André. Oienhart pense qu'elle est l'œuvre d'un Espagnol, et [...] elle fut apportée d'Espagne avant la fin du XII° siècle, ce qui est dé[...]nti par l'authenticité que voulut donner à cette chronique le pape Ca[...]te II, mort en 1124. *(Arnoldi Oienharti. Notit utriusque. Vasconiæ*, [...] III, cap. III, p. 397.) Ce qu'il y a de plus certain, c'est qu'elle fut

roman guerrier du moine de Saint-Gall fi
ıéros à la manière de Roland, dont le plus cé
sher, était une espèce de géant, montant un é
al, et qui valait à lui seul toute une armée. Voici
le pieux romancier décrit Charlemagne marcha
combat :

« Karle attaque Didier en Italie. Didier demande à
si Karle est dans l'armée qu'il aperçoit : « Non, dit
Quand vous verrez les moissons s'agiter d'horreur da
champs, le sombre Pô et le Tessin inonder les murs de l
de leurs flots noircis p r, vous pourrez croire à
vée de Karle. » Alors s'élève au couchant un nua
change le jour en ténèbres : Karle, cet homme de fer,
la tête couverte d'un casque de fer, et les mains garn
gantelets de fer; sa poitrine de fer et ses épaules étaien
vertes d'une armure de fer; sa main gauche élevait e
une lance de fer; sa main droite était posée sur son invi
épée; ses cuissards étaient de fer, son bouclier de fe
cheval avait la couleur et la force du fer; le fer couvr
champs et les chemins, et ce fer si dur était porté par u
ple dont le cœur était plus dur que le fer. Et tout le peu
la cité de Didier de s'écrier : « O fer ! Ah ! que de fer!
rum ! Hue ferrum (1) ! »

On retrouve dans ce roman, ainsi que dans le poème
crivit Ernold Nigel à la louange de Charlemagne et de l
le-Débonnaire, ces êtres merveilleux qu'on voit figure
ceux qui ont été écrits depuis en France, en Angleterre
Espagne.

Il est néanmoins bien certain que les Arabes possé
avant nous des romans ou poèmes dans le genre cheva
que, et l'on pourrait au besoin offrir celui d'Antar com

écrite primitivement en latin, et traduite en français, en 1207, pa
Le Harnes. (Duchesne, t. v, p. 60.) Le manuscrit est à la bibli
royale sous le n° 8190.

(1) Le moine de Saint-Gall cité par M. de Chateaubriand, *Etud*
t. III, p. 168. — *Monachus Sangallensis, ap. canisium. lect. anti*
c. 14, p. 81-82.

modèle de tous les romans de chevalerie dont l'Europe fut inondée quelques siècles plus tard. Cet ouvrage fut écrit pour le calife Aroun-el-Rached, contemporain de Charlemagne, par le grammairien Asmaï. On y trouve, comme dans nos romans, des chevaliers constants et timides auprès des belles, courant comme eux les aventures et faisant des prouesses dignes d'Amadis et de Roland (1). D'ailleurs, en comparant leurs chevaliers aux nôtres, l'avantage, sous bien des rapports, se trouverait peut-être du côté des Arabes. Saladin était un chevalier tout aussi brave et beaucoup moins cruel que Richard-Cœur-de-Lion, et les tournois, les combats et les amours des Maures de Grenade et de Cordoue peuvent soutenir la comparaison avec tout ce que la chevalerie chrétienne a produit de plus remarquable.

Il existe également un poème ou roman arabe écrit à peu près à la même époque que celui d'Antar, et dans lequel sont célébrés les exploits du fameux syd Bathall (2), guerrier arabe qui vivait vers le milieu du VIIIe siècle, et sur le compte duquel on raconte maintes prouesses. Ce héros mourut en 738, dans la campagne contre les Grecs de Constantinople, et sa renommée a toujours été depuis en grand honneur parmi les Sarrazins (3). D'Herbelot rapporte que la vie de Syd Bathall a été écrite en un très-gros volume, mais qu'elle est toute remplie d'exagérations et de menteries (4).

Il nous paraît donc établi, sur des preuves irrécusables, que les plus anciens romans de chevalerie, qui sont parvenus jusqu'à nous, parurent à peu près simultanément aux hui-

(1) Nous n'avons lu le roman d'Antar que dans la traduction anglaise; on en trouve néanmoins des fragments fort curieux dans le *Voyage en Orient* de M. de Lamartine.

(2) *Bathall*, signifie un homme hardi et vaillant, qui cherche des aventures, tels qu'étaient les chevaliers errants de nos anciens romans. — D'Herbelot.

(3) Voyez *Jahrbacher der litteratur*, n° 14.

(4) *Biblioth Orient*, p. 193. A. B. Les Espagnols n'ont pas dédaigné de donner à un de leurs héros, le cid Bathalla, le nom d'un des champions favoris de leurs ennemis.

Il existe à la bibliothèque du roi, à Paris, un livre arabe intitulé : *Scirat el mogial edir*, c'est-à-dire, vies des plus vaillants champions. Il est sous le n° 1079.

tième et neuvième siècles en France et à Bagdad, et qu'ils eurent pour auteurs un moine de Saint-Gall et un grammairien arabe (1).

Ce ne fut qu'environ deux siècles plus tard que la *romancerie* s'établit chez nos voisins d'outre-mer, c'est-à-dire après qu'eut paru en France la chronique du prétendu Turpin, sur laquelle, dit M. de Chateaubriand, *les Anglais ont calqué l'histoire de leur roi Arthus et des chevaliers de la Table Ronde* (2). « Il paraît bien clair et bien certain, dit un savant critique de cette nation, que les Anglais ont appris des Français l'art d'écrire des romans, car la plupart des écrits de ce genre, dans la première de ces deux langues, ont été évidemment traduits de la seconde. Les premiers romans publiés en Italie, en Allemagne, en Espagne et en Scandinavie, ont également la même origine (3). »

Différentes causes, dit Warton, concouraient en même temps à multiplier les livres de chevalerie chez les Français, et à donner à ces ouvrages une grande supériorité sur ceux des Anglais, non-seulement par le nombre, mais encore par l'excellence de leurs compositions. Les seigneurs français vivaient dans une plus grande magnificence que les barons anglais. Le système féodal, établi chez eux sur des bases plus étendues, était accompagné d'une somptuosité qui était inconnue en Angleterre. Il y avait en France, dans les châteaux, des écoles pour initier les jeunes gentilshommes aux règles et à la pratique de la chevalerie, ou plutôt chaque manoir était une école d'urbanité et de politesse. Les Français célébraient leurs joutes et leurs tournois avec une pompe inconnue à leurs voisins, et les idées d'honneur et de galanteries étaient chez

(1) Voilà donc, dit M. de Chateaubriand, clairement aux huitième et neuvième siècles les mœurs, les aventures, les chants, les récits, les champions, les nains, les fêtes, les armes, l'architecture de l'époque vulgaire, de la chevalerie ; les voilà en même temps, à la fois, d'une manière spontanée, chez les Maures et chez les chrétiens, voilà Charlemagne et le kalife Aroun, Cisher et Antar, et leurs historiens contemporains, Asmaï et le moine de Saint-Gall. » *Etud. hist.*, t. III, p. 72.

(2) *Id.*— *Id.*, p. 166.

(3) *Ritson's metrical romances*, t. I, p. c.

aux plus délicates et plus élevées. Ajoutons à cela que leurs troubadours et leurs trouvères furent les premiers qui écrivirent des romans en vers et ceux qui contribuèrent le plus efficacement aux progrès de la littérature en général, et à ceux des littératures italiennes et anglaises en particulier (1). »

La supériorité que conserva longtemps la langue française (2) en Angleterre était déjà sensible même avant la conquête de ce pays par les Franco-Normands. Le saxon était tombé dans le mépris et le français lui avait été substitué; circonstance, qui non-seulement devait faciliter, mais encore faire prévoir la venue des Normands (3). Durant près de trois siècles après la conquête, les meilleurs auteurs anglais écrivaient leurs ouvrages en français. Robert Grosthead, évêque de Lincoln, qui mourut en 1232, Peter Lanstoft, chanoine augustin de Bridlington, Jhon Hoveden, docteur et chapelain de la reine Éléonore, et beaucoup d'autres que nous pourrions citer, ont écrit en français, ou ont traduit des ouvrages de

(1) *Warton's history of english poëtry*, vol. I. p. 150.

« Les troubadours provençaux ont beaucoup contribué aux progrès la littérature italienne. Charles Ier, gendre et successeur de Raymond IV, roi d'Aragon et comte de Provence, ayant conquis Naples, porta en Italie le goût de la littérature provençale. Ce fut principalement à Florence, où résidait ce prince, que ce goût se fit le plus remarquer. » — *Giovani Villani istoria*, lib. I., c. 92.

Le même Villani nous apprend que Brunetti Latini, le maître de Dante, fut le premier qui essaya de polir le goût des Florentins, ce qu'il fit en écrivant en provençal son grand ouvrage intitulé *Tesoro*: « Et se aucuns, dit-il, demandait pourquoi chis livre est ecrit en roumans selon la raison de France, pour chou que nous sommes Ytaliens je diroie que ch'est pour chou que nous sommes en France; l'autre pour chou que la parleure est plus délitable et plus commune à toutes gens. » Notices des manuscrits, t. V. 1, p. 270. Voyez aussi *Villani* — ib. l. XI., c. 135. — Brunetti mourut en 1294.

(2) Cette langue était celle des trouvères qui était devenue le langage des monarques et de la cour, c'était la langue latine rustique fortement mélangée de *tieuske* ou de teuton et d'armoricain, celle qui a servi aux trouvères pour leurs longues histoires ou romans, leurs fabliaus et leurs lais ou contes. On confond souvent cette langue, sous le nom commun de langue roumane, avec la langue latine rustique des troubadours du Midi, qui est la langue latine qu'on parlait dans les campagnes, mêlée de quelques mots de visigoth, et toutes deux modifiées par une nouvelle syntaxe. — Walknaer. — Origine de la fairie.

(3) Warton, t. I, p. 3.

cette langue (1). Ils avaient pris cette habitude plutôt par convenance particulière que par affection. L'anglais d'alors était un langage dur et barbare, et les bons écrivains lui préféraient, à juste titre, une langue plus riche et plus harmonieuse, dans laquelle ils pouvaient rendre leurs idées avec grâce et propriété. Il faut aussi remarquer que les hommes les plus éminents qui parurent en Angleterre à l'époque dont nous parlons avaient reçu leur éducation à l'université de Paris, si célèbre dès lors, qu'on accourait de toutes les parties de l'Europe pour entendre les leçons de ses savants professeurs.

Mais une des raisons qui devaient sans doute le plus engager les hommes érudits de l'Angleterre à employer le français dans leurs écrits, était la certitude d'avoir, par ce moyen, des lecteurs distingués pour leurs ouvrages. En effet, pendant plus de deux cents ans après la conquête, la cour d'Angleterre fut totalement française. Les rois, en raison de leur langage, de leur origine et de leurs alliances, semblaient appartenir plutôt à la France qu'à l'Angleterre. Il en était de même de la haute noblesse, qui était toute française, et même des simples chevaliers (2). L'administration des lois avait lieu en français; l'enseignement du saxon fut défendu dans les écoles publiques, et les enfants étaient instruits dans la langue des vainqueurs (3). Enfin, les choses furent poussées à un tel point, qu'en l'année 1095, Wolstan, évêque de Worcester, fut déposé par l'autorité normande : la seule accusation qu'on éleva contre lui fut qu'il était un *vieil imbécille,* qui ne savait point parler français (4).

Nous avons pensé que ces réflexions sur la supériorité dont a joui pendant si longtemps la langue française en Angleterre

(1) Les plus anciens romans anglais ont des titres français, tels que *sir Blandamoure, sir Triamoure, sir Eglamoure d'Artoy, la Mort d'Arthur* et beaucoup d'autres dont les titres trahissent l'origine française.

(2) Il s'écoula plusieurs générations avant qu'aucune famille d'origine saxone fut élevée au rang de baron. — Voyez Brompton, *Chronic*, p. 1026, et Warton, t. I, p. 4.

(3) *Ingulph*, p. 71., sub anno 1066.

(4) That he was a superanuated English idiot, who could not speak french. — Mathieu, Paris, sub anno 1095.

ence qu'elle a exercée sur la littérature de ce pays ne point déplacées dans cet ouvrage.

e un mot sur la langue française et sur sa supériorité. 'lons chaque jour avec emphase de l'universalité de igue, comme si cette universalité datait d'hier, sans ie dans les XIe, XIIe, XIIIe et XIVe siècles, le français t-être plus répandu qu'à présent, et au moins, dans , il contribuait à propager des connaissances utiles, u'à présent il sert malheureusement trop souvent à : chez tous les peuples le venin des doctrines perni- dont la philosophie du XIXe siècle et les écrivains ré- naires de nos jours ont empoisonné notre littérature. gue française était familière à Constantinople, dit et dans les provinces qui en dépendaient, au XIe siè- igtemps après (1). » Raymond Montaniaro, historien qui écrivait vers l'an 1300, dit qu'on parlait aussi içais à Athènes et en Morée qu'à Paris : « E parlàran francès com dins en Paris (2). » Revenons mainte- romans de chevalerie.

'onique de Turpin ne servit pas seule à la composi- oman ou plutôt des romans de la Table-Ronde. Il est ue la plus grande partie des faits qu'elle contient ont uits d'une ancienne chronique bretonne, intitulée *Brenhided*, importée en Angleterre vers le commen- lu XIIe siècle par un archidiacre d'Oxford. Voici ce ›orte à ce sujet Warton dans son excellente *Histoire ›sie anglaise :*

›u près vers l'an 1100, dit le critique anglais, Gualter iier, archidiacre d'Oxford, homme savant et qui re- t avec soin tous les documents historiques, voyageant ce, trouva dans l'Armorique une vieille chronique ancien breton ou langue galloise, intitulée : *Brut-y- ed*, histoire des rois bretons. Gauthier apporta ce livre ›terre et le communiqua à Geoffroi de Monmouth,

ton, t. II, p. 297.
. *d'Aragon*, c. 261.

bénédictin gallois, qui écrivait élégamment le latin et q
était très-versé dans l'ancienne langue bretonne, Geoffroy
la requête de l'archidiacre, traduisit en latin la chronique bre-
tonne. Il exécuta cette traduction avec assez de pureté, mai
non point sans de nombreuses interpolations. Le traduct
avoue qu'il apprit une grande partie des prétendus exploits
son héros de la bouche de son ami l'archidiacre, exploits
n'étaient probablement que le résumé de quelques tradi
populaires que ce dernier avait entendu raconter dans l'Ar
rique, ou de celles qu'il avait lui-même recueillies dans
pays de Galles (1). Geoffroy avoue également que les prophé
ties de Merlin ne se trouvent point dans l'original breton (2
Les discours et les lettres sont également de l'invention du b
nédictin gallois, ainsi que la majeure partie des descripti
de combats ou de batailles (3). »

Il serait difficile de fixer l'époque exacte à laquelle fut com
posé l'original du manuscrit breton apporté en Angleterre p
l'archidiacre d'Oxford. Cet ouvrage n'était probablem
qu'une vaste compilation de toutes les fables qui avaient é
en différents temps, mises en circulation par les rapsodes
et qui furent ensuite *arrangées* par le compilateur au moyen
d'additions et d'embellissements qu'il inventa. Il paraît cer
tain néanmoins que cette compilation, qui fut sans doute fait
par quelque barde ou poète historien de l'Armorique, ne re
monte pas au-delà du VIIIe siècle. Le sujet de cette chroniqu
dépouillé des fictions romantiques dont on l'a surchargé, e
une histoire des princes gallois, depuis le temps de Brutus
Troyen jusqu'à celui de Cadwallader, qui régnait dans
VIIe siècle; car les Gallois, comme beaucoup d'autres natio
de l'Europe, avaient aussi la prétention de descendre d
Troyens. On pourrait peut-être assigner pour cause à ce
prétention la réapparition de Virgile vers le VIe siècle, qui r
présente les Troyens comme les fondateurs de Rome, vi

(1) *Hist. Brit. galfred. mon.*, lib. XI, c. 1.
(2) *Ib.*, III, c. 2.
(3) Warton, *Hist. of english poetry*, vol. I, p. 9, 10.

dont le nom imprimait le respect aux chrétiens, comme étant la résidence du chef visible de l'Eglise (1).

Ce fut alors qu'aux exploits bien réels, quoique embellis, de Charlemagne, les Anglais, nos éternels rivaux, cherchèrent à opposer les exploits fabuleux d'un petit prince des Silures, peuplade bretonne, qui habitait la partie méridionale du pays de Galles et le comté d'Hereford. Les hauts faits de ce capitaine breton furent tellement exagérés par la vanité nationale de nos voisins, qu'ils en firent le conquérant, non-seulement de l'Angleterre et de la Gaule, mais encore de la plus grande partie de l'Europe (2). Suivant le chroniqueur anglais, le couronnement de ce puissant monarque eut lieu dans la cité de Carléon, petite ville du pays de Galles, où se rendirent les douze pairs de Charlemagne et tous les rois et princes de l'Europe (3).

Cependant, par une maladresse inconcevable, le héros destiné au grand rôle de Charlemagne est un petit prince ignoré, qui n'occupe dans l'histoire d'autre place que celle que lui ont assignée les romanciers et les historiens qui composent leurs histoires sur des romans.

Ce silence des anciens historiens sur Arthur est annoncé par Geoffroy de Monmouth lui-même dans son épître dédica-

(1) Hunnibaldus Francus, dans son *Histoire de France*, écrite en latin dans le vie siècle, la commence à la guerre de Troie et la continue jusqu'à Clovis Ier. Il attribue l'origine des Francs à Francio, fils de Priam. L'ouvrage d'Hunnibaldus se trouve parmi les *Scriptores rerum german.* *sim. schard.*, t. I, p. 301. (Il est bien certain qu'avant le xvie siècle, personne n'aurait osé douter que les Francs tiraient leur origine de Francus, fils d'Hector; les Espagnols, de Japhet; les Bretons, de Brutus, et les Écossais, de Fergus. Vincent de Beauvais, précepteur des enfants de saint Louis, rangeait la chronique de Turpin parmi les histoires véritables et la plaçait à côté de celles de Suétone et de César.)

(2) Voici comment s'exprime à ce sujet un écrivain impartial anglais : « His exploits which their national vanity insensibly exagerated, till the litle prince of the Silures (South-Wals, includins Hereford-Shire), was magnified into the conqueror of england, of gaul, and of the greater part of Europe. » Préface des fabliaux traduits en anglais par G.-L. Way.

(3) Le peu de faits rapportés sur Arthur, prince des Silures, le font vivre au vie siècle. Charlemagne vivait au viiie et au ixe siècle, et il n'est parlé de ses douze pairs dans aucune chronique avant la fin du xe siècle. Flodoart de Rheims est le premier qui en fait mention dans sa chronique, qui ne va qu'à l'année 966.

toire au comte de Glocester : « Ne trouvant rien, dit-il, dans Bede ou dans Gildas, du roi Arthur et de ses successeurs, quoique leurs actions méritassent grandement d'être rappelées dans l'histoire et qu'elles eussent été célébrées oralement par les bardes bretons, je fus très-surpris de cette omission. Enfin Walter, archidiacre d'Oxford, homme d'une grande éloquence et fort instruit dans les histoires étrangères, m'offrit un ancien livre en langue bretonne ou armorique, qui contenait, dans une histoire suivie et d'un style élégant, les faits des rois bretons, depuis Brutus le Troyen jusqu'à Cadwallader. J'entrepris de traduire ce livre en latin, à la requête de l'archidiacre (1). »

Ce récit fidèle du bénédictin gallois servira à nous faire connaître comment les exploits fabuleux d'Arthur ont été introduits dans l'histoire d'Angleterre, où ils n'existaient point; car c'est de cette chronique de Geoffroy que quelques historiens anglais ont tiré les matériaux des histoires qu'ils ont depuis publiées.

Robert de Monte, qui continua la chronique de Sigebert jusqu'à l'an 1183, dit expressément dans la préface de cet ouvrage qu'il a pris quelques matériaux de son supplément dans l'*Historia Britonum*, récemment traduite du breton en latin et il est manifeste que cette prétendue histoire ne peut être que le roman de Geoffroy.

Alfred de Beverley, qui écrivit en 1129 les annales publiées depuis par Hearnes, emprunta également ses renseignements sur les rois bretons de l'*Historia* de Geoffroy, qu'il transcrit quelquefois littéralement. Par exemple, lorsque Alfred raconte qu'Arthur célèbre les fêtes de la Pentecôte à Caerléon, il dit que l'*Historia Britonum* énumère tous les rois qui s'y rendirent sur l'invitation d'Arthur, et il ajoute ensuite : « *Præter hos non remansit princeps alicujus pretii citra Hispaniam, qui ad istud edictum non venerit* (2). » Ces expressions sont exactement celles de Geoffroy de Monmouth, et te

(1) *Hist. Brit. galfr. mon.*, B. I, cap. I, et B. XII, cap. XX.
(2) Alfr. Bev., *Annal.*, p. 63, édit. de Hearne.

nt les siennes, qu'elles font partie de ses additions à ginal breton (1).

u moyen de ces mensonges présentés comme des faits historiques par les écrivains de la Grande-Bretagne, les conquêtes et les exploits d'Arthur sont devenus pour les Anglais un le de foi national, surtout depuis que Hume n'a pas déné de donner à ces fables la sanction de son autorité, en ntroduisant dans son histoire d'Angleterre et en paraissant onsidérer comme des événements authentiques. Lingard, rien véridique et consciencieux, qui a fait bonne justice mensonges philosophiques, historiques et religieux de ne, s'exprime ainsi au sujet du héros breton : « La renmée d'Arthur a éclipsé celle de tous ses contemporains. ependant nous dépouillons sa mémoire de toute la gloire nérique dont l'a entouré l'imagination des bardes, il rebera dans la même obscurité que ses compagnons. Nous avons ni dans quel temps il a vécu, ni sur quelle province gnait. Tout ce que le lecteur sait aujourd'hui de plus cer sur Arthur, c'est que ce guerrier célèbre fut un capitaine on, qu'il gagna plusieurs batailles sur les Angles dans le colnshire, que son neveu l'assassina, et qu'on l'enterra à tonsbury, où ses restes furent découverts sous le règne de ri II (2). »

ne peut donc y avoir aucun doute qu'Arthur ou Artus t existé et qu'il n'ait été un des derniers Bretons qui comirent dans le VI[e] siècle avec Aurélius Ambrosius, Urien et tabod contre les Saxons, pour l'indépendance de leur pays;

 Warton, t. I, p. 40. Voyez, pour une discussion complète et critique e point historique, la lettre de l'évêque Lloyd, conservée dans les mants d'Oxford sous le n° 94. — Les *Collectanea curiosa* de Gutch et s, british remains.

 Lingard. *Hist. d'Anglet.*, t. I, p 116 et 117. (Higden dit en parlant orps d'Arthur découvert à Glastonsbury : « Also have mynde that ures chyn-bones that was thenne Shewed, was Lenger by thre ynches the Legge and the knee of the Lengest man, that was then founde. the face of his forhede bytwene his two eyen, was a spanne brode. » e souviens également que l'épine du dos d'Arthur, que l'on montrait , était de trois pouces plus longue que la jambe et le genou de l'homme us grand qu'on pût trouver, et que l'espace compris entre ses yeux d'une palme (empan). » *Trevisa's transactions*, f. 290.)

Une longue et sérieuse discussion s'est élevée de
quelques années parmi les critiques anglais, au sujet de
... du manuscrit breton apporté en Angleterre p
... d'Oxford, qui fut traduit et embelli par G
Monmouth. Riston, Turner et ceux de leur parti prét
jamais il n'a existé dans l'Armorique aucune traditi
... antérieure à la publication des romans de la *Ta*
et que Geoffroy a plutôt composé un ouvrage de sa
vention, qu'il n'a traduit un auteur étranger. D'un
Warton et ceux qui partagent son opinion recon
contraire la bonne foi du moine gallois, qui pren
vertir lui-même ses lecteurs des additions ou des su
qu'il a cru devoir faire subir à l'original, et citent s
comme un exemple de loyauté qui ferait honneur à
vain dans un siècle plus éclairé que celui où il viva
tre point dans le plan que nous nous sommes propo
immiscer dans la discussion d'un pareil sujet, que
donnons de grand cœur à l'habileté de nos savan
Cependant, nous ne faisons aucune difficulté de d
nous partageons entièrement les opinions de l'éc
...ienne sur ce sujet, comme sur beaucoup d'autres.

Geoffroy de Monmouth fut promu dans la suite à l'épiscopat : il était évêque de Saint-Asaph dans l'année 1152 (1). Ce prélat était infatigable dans ses recherches sur les antiquités bretonnes, et il fut assisté à cet égard par Walter Calenius, archidiacre d'Oxford (2), et par Alexandre, évêque de Lincoln (3). La crédulité de Geoffroy comme historien a été justement censurée ; mais les histoires fabuleuses étaient de mode en son temps, et il savait que son ouvrage serait d'autant plus estimé, qu'il renfermerait un plus grand nombre de traditions populaires.

Il nous reste encore une dernière remarque à faire à l'égard d'une des opinions littéraires émises sur l'origine des romans d'Arthur. Quelques écrivains, par une erreur inconcevable, ont attribué à Wistace la chronique dans laquelle ils prétendent que Geoffroy de Monmouth puisa les matériaux de son histoire (4).

Wistace, ou plutôt Wace de Jersey, est l'auteur du roman de *Brut* ou roman des Rois d'Angleterre, qui n'est au contraire qu'une imitation de celui de Geoffroy de Monmouth (5). Ce roman, écrit en français, est un des plus anciens qui aient paru en Angleterre. Il a été commencé sous le

(1) Warton, *Eccles. assav.*, p. 306, et Warton's, *History of english Poetry*, t. I, p. clii.

(2) Il ne faut pas confondre, comme beaucoup l'ont fait, Walter Calenius avec Walter Mapes ou de Mapes, qui fut également archidiacre d'Oxford, et qui traduisit, à la demande de Henri II d'Angleterre, *Lancelot du Lac*, *le Saint-Graal* et d'autres romans en prose française. Il composa aussi la *Mort d'Arthur* à la requête particulière de ce même monarque. Ce Walter Mapes fut surnommé l'Anacréon du XIe siècle. (Lord Hitleton's, *History of Henri II*, p. 133.) — Il avait étudié à Paris.

(3) Leland, *Script. Brit.*, p. 190.

(4) Nous avons été étonné de trouver le passage suivant dans une publication qui jouit d'une assez grande réputation dans le monde littéraire. L'auteur de l'article dit en parlant d'Arthur : « Selon le rapport de Geoffroy de Monmouth, *qui paraît avoir puisé ses renseignements dans la chronique de Wistace*, intitulée : *Brut d'Angleterre*, Artus était le fruit, etc. » Erreur bien grande, puisque l'ouvrage de Wistace parut plus d'un demi-siècle après celle du moine de Monmouth. Autre erreur : « Les restes d'Arthur, enterré à Camlane, furent découverts dans cet endroit vers l'an 1189, etc., » tandis qu'ils ont été trouvés sous le règne de Henri II, il est vrai, mais au pied du maître-autel de la cathédrale de Glastonsbury.

(5) Warton, t. I, p. 65.

titre du *Brut d'Angleterre* par Wistace, qui termina la p
mière partie en 1155, et il fut ensuite continué jusqu'à G
laume-le-Roux par Geoffroy Gaimar. On le trouve sous le
suivant parmi les manuscrits du musée britannique :
Brut, ke maistre Wace translata du latin en françois, de
les Reis de Brittaigne. » Il commence ainsi :

« Maistre Gasse l'a translaté
Que en conte la vérité.

Ce qui prouve bien clairement que ce roman fut trad
celui de Geoffroy de Monmouth, qui était écrit en latin
parut près d'un demi-siècle avant l'ouvrage de Wistace

On a toujours considéré les chroniques de Turpin, cel
Geoffroy de Monmouth, de Guy ou Guido de Columna
Calisthène comme les grands dépôts de fictions tradition
d'origine gothique, arabique ou classique, dans lesquel
romanciers ont constamment puisé les matériaux qui on
à la fabrication de leurs ouvrages.

Après avoir fait connaître le personnage d'Arthur s
rapport historique et littéraire, nous allons le considére
celui du rôle fabuleux et romantique qu'on lui fait jouer
les nombreux romans qui traitent de son histoire.

Suivant le romancier qui a célébré ses prétendus ex
Arthur était le fruit du commerce adultère d'Ingarne,
cesse de Cornouailles, avec Uther Pendragon ou Uthry
dragon, général des Bretons, auquel il succéda en l'anné
Nous ne suivrons pas le héros dans le cours de ses conq
qui embrassèrent presque toute l'Europe. Il vainquit en
des géants et des monstres de toute espèce, entre autr

(1) Faucher et beaucoup d'autres se sont trompés sur le compte d
tace. Ils ont multiplié sa personne et confondu ses écrits avec l
grande absurdité. Que ce nom soit écrit *Eustace*, *Eustache*, *W*
Wuistace, *Vace*, *Gasse* ou *Gace*, sous tous ces déguisements, c'e
jours le même personnage, Wace de Jersey. MM. Tyrwhit et de
sont les premiers qui ont éclairci cette erreur et rétabli l'auteur da
ses droits. — Tout ce que nous venons de dire sur Wistace et su
man de *Brut* a été écrit antérieurement à la nouvelle publication
roman par M. Leroux de Lincy, que nous ne connaissons pas.

orme chat sauvage, qu'il déclara lui-même avoir été l'ennemi le plus redoutable qu'il ait jamais eu à combattre.

Tandis qu'Arthur marchait sur Rome pour s'en rendre maître, il apprit l'infidélité de sa femme qui avait, en son absence, épousé Modred, son neveu. Cette nouvelle lui fit rebrousser chemin, et il revint en Angleterre, où il institua l'ordre des chevaliers de la Table-Ronde. On montre encore aujourd'hui au château de Winchester la table autour de laquelle se plaçaient les chevaliers dans les grandes cérémonies, et sur laquelle sont gravés les noms de tous les membres de cet ordre si célèbre dans les romans du moyen-âge.

De retour dans ses Etats, Arthur fut attaqué par Mordelus Calvinus, fils de Lothus, roi des Pictes. Ce fut au moment où la Grande-Bretagne avait le plus grand besoin de l'appui de ce monarque, qu'il livra la funeste bataille de Camlane. Blessé et vaincu, le héros remit son épée Excalibar à son fidèle écuyer, le seul survivant de toute son armée, avec ordre de la jeter dans un lac qui était voisin du champ du combat. L'écuyer hésita quelque temps à exécuter cet ordre rigoureux. Enfin, il lança dans le lac cette arme redoutable, et aussitôt un bras, s'élançant de sa surface, saisit Excalibar par la poignée, la brandit trois fois et disparut sous les eaux.

L'écuyer, surpris, retourna vers son maître pour lui raconter ce qu'il venait de voir; mais, en arrivant à l'endroit où il l'avait laissé, il n'aperçut plus qu'une barque qui s'éloignait du rivage, et il entendit les gémissements de plusieurs femmes, qui paraissaient être dans l'agonie de la douleur. Depuis ce moment fatal, le monarque des Bretons a disparu de sur la terre. Selon ce que rapportent les bardes gallois, les fées enlevèrent Arthur du champ de bataille de Camlane et le conduisirent dans l'île d'Avalon, qu'ils nomment l'île des Pommes ou l'île Fortunée, pour le guérir de ses blessures, et les Bretons ont cru pendant bien des siècles qu'il reviendrait un jour pour régner sur eux.

Sous le rapport mythologique, Arthur est le roi des songes des peuples du Nord; c'est le dernier espoir des Bretons vaincus et dépossédés par les invasions des peuples germains. Au-

tour de lui se groupent toutes les fictions des temps [illegible] toute la mythologie celtique ; et, comme tous les héros [illegible] il est encore environné de quelques serviteurs [illegible] les : le reste est mort ou a subi la loi du vainqueur (1).

Les Celtes croyaient à la métempsycose, et les idées q[ue] avaient à cet égard nous donnent l'explication de ces [nom]breuses traditions qu'ils nous ont laissées concernant les [hé]... qui devaient revenir sur la terre après un certain temps [La] même croyance existe dans l'*Edda* de Sœmund, où l'on tr[ouve] qu'*Helgi*, que nous nommons Ogier-le-Danois, doit rep[araître] un jour parmi les hommes (2). Cette doctrine de la mét[emp]sycose, qui était un article remarquable de la croyance [des] Celtes, suffirait seule pour expliquer la tradition breton[ne re]lative à la réapparition d'Arthur.

Cette belle fiction se retrouve dans toutes les mytholog[ies]. Hésiode est peut-être le premier qui en ait fait usage, et [rien] ne ressemble davantage à la retraite d'Arthur dans l'île d'A[va]lon, que ce qu'il raconte des héros grecs qui succomb[èrent] au siége de Troie. Cette croyance s'était conservée ch[ez les] Athéniens, et nous en trouvons un exemple dans le sk[olion] de Callistrate, relatif à Harmodius et Aristogiton. Ces f[ées] amoureuses, qui enlèvent les paladins et qui les transport[ent] dans l'île Fortunée, où ils passent les jours au milieu de to[ute] espèce de plaisirs, rappellent naturellement l'union de Sé[mélé] et de Rhadamante, et mieux encore celle d'Hélène et d'Ac[hille] dans l'île des Bienheureux, dont nous avons déjà parlé.

M. Owen a dit qu'Arthur, fils d'Uthyr Bendragon, était [un] personnage mythologique, probablement allégorique, [ou] l'*arcturus* ou la grande ourse de la sphère céleste. Nous dev[ons]

(1) Nous parlons ailleurs du célèbre enchanteur Merlin, qui joua un grand rôle dans les romans de la Table-Ronde.

(2) Helgi ou Ogier-le-Danois est un héros de l'*Edda*. A la fin du cha[nt] « *Helgi et svava* » on dit : Ces personnes naquirent une seconde fois ; et à la fin du second chant sur *Helgi Hunding-Bane*, nous avons : « On croyait anciennement que ces hommes pouvaient naître deux fois (re[naî]tre). » On y dit aussi qu'*Helgi* et *Sigrunz* ont été régénérés. On appe[la] alors celui-ci : *Helgi Haddingia-Skate* et Sigrunz : *Kara Halfdens D[augh]ter*, I. E. fille de Kara Halfdens. Les romanciers français ont perpétué [la] tradition.

r que les critiques gallois qui ont publié tant de sa-
echerches sur l'ancienne mythologie kymrique nous
pris si peu de choses sur cet Arthur mystique. Ils au-
u nous rendre ainsi plus intelligibles quelques passa-
poème de *La mort d'Arthur*, dans lequel ce héros
raît avoir été considéré comme un être mythologique.
nois, un des plus anciens peuples de l'Europe, ont re-
rticle suivant de leurs anciennes croyances : « Quand
rmis à l'âme de monter sur les épaules de la grande
lle passe dans le ciel le plus élevé, qui est le dernier
la félicité (1).

nairement, le Brut, Lancelot, Tristan et le Saint-
taient des histoires séparées, quoique traitant toutes
d'Arthur et de ses exploits; mais elles furent bien-
ment liées et confondues ensemble, qu'avant le XIIIe
les étaient déjà réunies sous le même titre.

utes ces histoires, celle du Saint-Graal, Gréal ou Sang
st certainement la plus intéressante et la plus curieuse,
qu'elle se rattache intimement à des traditions plus
es, et qu'on en trouve des traces dans toutes les
es populaires de l'antiquité.

int la version anglaise sur ce sujet, « Le Saint-Graal
e coupe ou vase sacré qui apparaissait chaque jour à
des repas dans le palais du roi *Pêcheur*; ce vase était
ar une femme qui faisait trois fois le tour de la table,
couvrait en un instant des mets les plus délicats. »
ie de cette coupe miraculeuse est ainsi racontée par
de Borron (2) :

jour où souffrit le Sauveur du monde, la mort fut
et la vie nous fut rendue, quoique peu de gens crus-
rs en sa divinité. Cependant, il y avait un *chevalier*,

ne's *continuation of creuzer's symbolik*, p. 62.
manuscrit du Vatican ayant le n° 1687 commence par ces mots:
Robert de Boron qui cheste estore translata de latin en romance,
mmandement de Sainte-Eglise. » Ce qui réfute complètement, se-
, l'assertion de Ritson, que Robert Borron n'avait jamais existé
man of Straw).

nommé Joseph d'Arimathie, belle ville dans le pays d... mat, où Joseph était né. Ce chevalier vint à Jérusal... années avant la mort de Jésus-Christ, et il embrass... chrétienne; mais il n'osait point la pratiquer par crai... la méchanceté des Juifs. Il était plein de sagesse, exempt... gueil et d'envie, et charitable envers les pauvres. Joseph... à Jérusalem lorsque Notre-Seigneur fut crucifié. Ap... dans la maison où Jésus avait fait la Cène avec ses apôt... y trouva la coupe dans laquelle le fils de Dieu avait ... que ses disciples; il la prit et s'en servit pour recueil... sang qui coulait du côté du Sauveur, ainsi que de ses ... blessures. Joseph apporta ensuite cette coupe en Anglet... où il se rendit avec sa famille, après avoir traversé la ... qui sépare cette île du continent « sans aviron, dit la lég... et au pan de sa chemise, etc. (1). »

Les romanciers allemands ont suivi une version diffé... et ils ont pris leurs renseignements à une source ori... Dans le roman de Wolfram Von Eschembach, ce vase, d... des vertus les plus merveilleuses, fut emporté et gardé p... anges du ciel, jusqu'à ce qu'il se trouvât sur la terre une... gnée de héros dignes d'être préposés à sa garde et à son c... Le chef de cette lignée fut un prince de race asiatique, nom... Pérille, qui vint s'établir dans la Gaule, où ses descend... s'allièrent par la suite avec ceux d'un ancien chef breton. ...

Titurel et Parcifal se dévouèrent à la recherche de cet o... miraculeux; tous deux étaient de l'héroïque lignée; mais ... fut à Titurel que les anges apportèrent le Graal pour en f... der le culte dans la Gaule. Dans tout ce roman, Arthur ... remplit qu'un rôle secondaire, et l'action se passe principale... ment en Asie et en Afrique.

Wolfram paraît avoir tiré les matériaux de son ouvrag... d'un roman provençal, écrit par un certain Guyot ou Kio... qui ne peut être, selon nous, que Guyot de Provins, et q... avait lui-même puisé ses premiers renseignements dans ...

(1) C'est-à-dire : « A l'aide de sa chemise qui lui servait de voile. » Voyez le *British bibliographes*, vol. I, et le glossaire de Roquefort.

manuscrit arabe découvert à Tolède. L'auteur de ce manus- it se nommait *Flagetanis* (1), et descendait, par sa mère, du Salomon. Son père, qui était Sarrasin, l'avait fait élever dans la religion de Mahomet. Ce manuscrit ne contenait néanmoins que ce que le célèbre astronome avait lu dans les astres au sujet du Saint-Graal, dont il avait vu le nom brillamment écrit dans le Ciel; il avait appris également, par le même moyen, que les anges avaient laissé le vase merveilleux sur la terre, lorsqu'ils prirent leur vol vers le séjour céleste.

Après bien des recherches dans les chroniques de France, d'Angleterre et d'Irlande, Guyot découvrit enfin le nom du peuple qui avait été jugé digne de conserver le dépôt sacré du Graal; et ce qui paraîtra peut-être singulier, c'est que ce fut dans les annales de l'Anjou, qu'il retrouva toute l'histoire de famille et de sa race, et qu'il apprit comment Titurel apporta le Saint-Graal à Amfortas, dont la sœur Herzeleinde devint l'épouse de Gamuret et la mère de Percifal ou Perceval. Nous pensons qu'on peut conclure de ce que nous venons de rapporter, que Guyot puisa la plupart des détails de son poème dans quelques ouvrages arabes, et les autres dans les traditions européennes concernant le même sujet (2).

Les fictions provençales et bretonnes, sur le Saint-Graal, s'accordent à faire venir ce vase mystérieux de l'Orient. On retrouve dans les plus anciennes traditions de cette partie du monde une autre coupe à laquelle on attribuait jadis un pouvoir au moins aussi merveilleux. Tout le monde a entendu parler de la coupe du patriarche Joseph, le chaste et prévoyant ministre du roi Pharaon (3); elle appartint par la suite au roi Salomon (4),

(1) Flagetanis pourrait être une corruption de *felek-daneh*, un astronome.

(2) Chrestien de Troyes a écrit avant 1191 *les romans du Graal*, qui comprennent les faits de tous les chevaliers de la Table-Ronde. M. de Roquefort attribue la première partie de cet ouvrage à Lucas du Gast et la seconde à Robert de Borron. Le manuscrit de ce dernier se trouve dans la bibliothèque de l'abbaye de Saint-Germain, sous le n° 1987.

(3) Scyphus quem furati estis, ipse est in quo bibit dominus meus et in quo augurari solet. (Genes, XLIV — 5.)

(4) On trouve dans le livre intitulé : *Clavicula Salomonis*, une singulière variation de cette fiction. Le savoir surnaturel de Salomon avait été

Les poetes persans [illegible] de cette
se servoir de sa [illegible] tantôt
[illegible] augures
[illegible] (1).

Les Grecs [illegible] ainsi ce vase mystérieux
soleil, et il était un des thèmes favoris de leurs f
dans cette coupe que se plaçait le soleil, en a
l'Océan et apres avoir quitte son char, pour se d
Stésichore, au centre de la terre, où il visitait ch
mere, sa femme et ses enfants. Le dieu se ren
l'autre point de l'emisphere, où l'attendait un n
dans lequel il recommençait sa course journalièr

consignée dans un volume que Roboam renferma dans une a
et qu'il déposa dans le tombeau de son pere. En reparan
quelques hommes sages de Babylone decouvrirent depuis c
en retirerent le volume. Un ange revéla à un Grec, nomme
de ce mysterieux ouvrage. De là, ce torrent de science occ
dant si longtemps inondé l'Occident. On trouve une fable
une histoire messénienne rapportée par Pausanias. Lorsq
moniens emportérent la citadelie du mont Ira, Aristomen
l'oracle de Delphes, cacha dans la terre certain objet incon
devenir, pour ce malheureux pays, un talisman de sûret
Apres la bataille de Leuctres, Epiteles, chef des Argiens, fi

ıit encore la coupe du monde, le premier cratère des ciens (1), dans lequel le *Demiurgos* de l'univers (2), les matériaux de la création future, dans lequel l'âme ıde fut jadis délayée, jusqu'à ce qu'elle ait acquis la ınce nécessaire, et d'où sortirent les âmes qui animent ›stances corporelles, pour se disperser parmi les (3).

: coupe primitive donna naissance à deux autres, dans ıme des platoniciens, dont l'une, qui était celle avec la-les âmes étaient distribuées, devint un des attributs de *us* (4), considéré comme le maître de l'univers sensitif. les nymphes *suivantes* de ce dieu et qui présidaient à ːration furent douées du même attribut, qui a toujours sidéré comme le symbole de la fécondité, de l'abon-et de la vivification. C'est de là aussi que les cornes d'a-ıce sont devenues l'apanage de toutes les divinités qui ıient à la fertilité de la terre, ou à la prospérité de la umaine, Achelous, le Nil, Bonnus-Eventus (5), An-6), Tyche, ou la fortune, l'Agatho-Démon (7), les lares livinités tutélaires des personnes et des villes, les pre-ːn raison de leur influence sur les biens de la terre, les comme divinités protectrices de la race humaine. Les ıes ont légué cette marque de leurs anciennes fonctions, : nous l'avons déjà fait observer (8), aux Elfes et aux ːurs successeurs en ligne directe et leurs héritiers légi-

ʳant quelques savantes autorités, ces deux coupes des

ratère, tasse à boire des anciens.
)emiurgos, l'artisan, nom que les platoniciens donnaient au r.
mée, 41, 42.
n des noms de Bacchus, qui faisait allusion à Jupiter, son père, et › Nysa, où il avait été élevé.
›nus-Eventus, bon succès, déesse qui protégeait les laboureurs; on ısentait tenant une coupe d'une main et des épis de l'autre.
ınona, déesse qui présidait aux provisions de l'année.
ʒatho-Démon, le bon génie chez les Égyptiens; le même qu'Oro-ıez les Perses.
ivre III, chap. I.

platoniciens sont placées chacune à un point opposé d
mament, et sont respectivement les types de la géné
c'est-à-dire de la descente des âmes dans le séjour des p
sensuels et de la palingénésie, et du retour des âmes
aux régions célestes d'où elles émanent (1). La premièr
coupes a sa place entre les signes du Cancer et du Lion
vis le *portique humain*, et l'on dit qu'une seule go
breuvage qu'elle contient fait oublier les purs délices d
quels l'âme vivait antérieurement, et excite un désir
des plaisirs que peut procurer une existence terrestre
térielle (2). La seconde est placée à l'extrémité de la t
dieux (la voie lactée); elle est portée par Ganimède ou
rius, le gardien des poissons du sud *(le roi pêcheur d
Graal)*, et ce n'est qu'au moyen d'un lot favorable
cette autre urne du destin, que les âmes peuvent être
à passer sous le portique des dieux (le Capricorne), q
duit vers le cercle de la félicité éternelle.

Le vase sacré de la fiction chrétienne n'est pas mo
marquable que ceux des anciennes fictions païennes
vertus merveilleuses. Ce symbole de perfection appa
quelquefois aux chevaliers sous la forme d'une pier
cieuse. Toutes possédaient alors une propriété divine ;
raude donnait la charité ; l'agate, l'éloquence ; l'ame
la tempérance ; le jaspe, la puissance ; l'onix, la bea
saphir, la paix ; le corail préservait de la foudre ; la tur
des embûches ; la calcédoine, des illusions ; l'escarbou
fantômes ; l'iris, des fausses ténèbres ; la chrysolite, d
sions ; la sardoine, de la tristesse ; la topaze, de la f
Graal réunissait toutes ces propriétés ; il y avait dans s
extérieure quelque chose de mystérieux et d'ineffable
regard humain ne pouvait bien saisir. Du reste, pour j

(1) Voyez le *Symbolique* de Creuser, vol. III, p. 440, qui a rasse
notions laissées par Proclus et Plotin sur ce sujet. Comparez aussi
de Porphyre, *De antro nympharum*, et le *Somnium Scipionis* de l

(2) Voyez encore Macrobe, *Ut Supra*, I, c. XII. — Le chaudro
ridwen occupe la même place dans la mythologie celtique. — Voy
nes taliessin, dans la mythologie celtique de M. Davies.

vue même imparfaite du saint vase, il fallait non-seulement avoir été baptisé et être chrétien, mais la pureté corporelle et spirituelle était encore une condition indispensable pour pouvoir participer aux bienfaits qu'il répandait. On raconte que, malgré son grand courage et ses exploits chevaleresques, Lancelot du Lac fut reconnu indigne de recevoir sa part des bons célestes dont le San-Graal était le dispensateur, en raison du commerce criminel qu'il entretenait avec la reine Genièvre.

Les oracles que rendaient le Graal lorsqu'il était consulté n'étaient point exprimés à l'oreille par des sons; ils étaient miraculeusement figurés à la vue en caractères tracés sur la surface même du vase, et disparaissaient aussitôt qu'ils avaient été lus.

Les biens attachés à la vue et au culte du Graal étaient spirituels et matériels. Les premiers se résumaient en une certaine joie mystique, pressentiment et avant-coureur de celle du ciel; les seconds procuraient une nourriture terrestre, et tout ce qu'on pouvait désirer en ce genre de rare et d'exquis. Il maintenait, en outre, ses adorateurs dans une jeunesse éternelle, pourvu qu'ils se conformassent strictement à toutes les règles et autres obligations de son culte.

Dans la version arabe qui nous paraît avoir été suivie par le romancier allemand, la coupe sacrée fut remise par un ange à Titurel, qui bâtit pour sa conservation un temple magnifique sur le Mont-Salvaez (le Mont-Sauvage), montagne sacrée située dans le Salvatierra, district d'Aragon, qui traverse le chemin de Roncevaux à Saint-Jacques-de-Compostelle. C'est là, qu'en contemplant chaque jour le Saint-Graal, Titurel a prolongé de cinq cents ans son existence, de même que le roi persan Giamschid prolongea jusqu'à sept cents ans sa glorieuse carrière par un semblable moyen. On dit même que Titurel ne s'endormit enfin du sommeil de la mort que pour avoir négligé, pendant dix jours, de visiter cette coupe miraculeuse.

Dans les vieux romans du Lohengrin, le mont Salvaez prend la place de l'île d'Avalon des romanciers anglais, et

c'est sur cette montagne qu'Arthur et ses chevaliers sont tenus enchantés (1). Considéré sous le rapport mystiqu monarque breton n'est plus ici que le roi de la légende l'ascétisme et de la macération; et le mont Sauvage est l'i du Golgotha, où veillèrent pendant tant de siècles des gé tions de rois, et vers lequel se dirigeaient, par un s étroit et escarpé, les chevaliers en quête du vase symb qui a reçu le sang précieux versé pour sauver le monde. A loin de demeurer insensible à ce qui se passe en son ab sur la terre, Arthur y envoie souvent quelques-uns des chevaliers qui composent la milice guerrière instituée p garde et la défense du saint vase, afin de secourir le m chrétien, en attendant le jour où il y reparaîtra lui-mêm

La fiction du San-Graal paraît s'être localisée en Allem où l'on retrouve encore le génie religieux qui inspir poètes de l'époque de Hohenstauffen. A quatre milles de s'élève, du centre d'une plaine, la montagne de Sainte bara. Le peuple appelle cette montagne le Graal, et qu'elle renferme un grand nombre de personnes viv dont l'existence doit être prolongée jusqu'au jour du ment dernier, et qui y passent leur temps dans des p continuels (3).

On pourrait, sans doute, étendre bien plus loin les r ches sur l'interprétation d'un symbole qui s'est introdui les fictions de tant de nations diverses; et en rassembla débris épars de cette grande tradition, essayer de fair naître l'origine de ces doctrines mystiques, qui ont pas temples païens où elles furent jadis enseignées, da croyances populaires, sous une forme plus attrayante,

(1) C'est le même sujet que le *Chevalier Assigne*, ou *Chevalier gne*; c'est aussi le même que le *Margrave de Narbonne*, vieux rom mand, édité par M. Gorres. — Heidelberg, 1819.

(2) Les romanciers font jouer ici à Arthur le rôle que Pindare a à Proserpine qui, « ayant nettoyé l'âme de ses impuretés, la renv la région du soleil (sur la terre), où elle se distinguera par sa sage sera classée dans la suite parmi les héros, objets de la vénérati blique. »

(3) *Theodoric a niem*, lib. II, de schismat. ch. XX, cité par rius 1-393.

moins imposante peut-être. Mais comme un tel travail éloignerait beaucoup du plan que nous avons adopté cet ouvrage, nous nous contenterons de consigner ici une arque, qui n'aura point sans doute échappé aux hommes uits qui nous liront, c'est que la tradition du Graal peut considérée comme le chaînon qui unit l'épopée catholique la poésie orientale ; elle se lie intimement à la philosophie Albert-le-Grand, qui se rattache elle-même à la science vicenne, des mages et de l'Hermès égyptien.

CHAPITRE II.

Thomas d'Erceldoune, O'Donohue, Frédéric Barberousse, Ogier-le-Danois, le roi Boabdil, Hendrick Hudson, etc., etc.

> « Then Thomas lay an huntlie Bank
> » A ferlie he Spied wi his E'e ;
> » And then he saw a laddie Bright
> » Come Riding dow the Eildon tree (1). »
> *Old Ballad.*

Après la dissertation qu'on vient de lire, dont le sujet, un u sérieux peut-être, n'est cependant point étranger à celui que nous avons entrepris de traiter, nous allons ramener encore une fois le lecteur dans cette terre d'illusions et de féerie, dans ce cercle magique où nous tournons depuis si longtemps. C'est d'abord vers l'Ecosse, le pays des fictions ingénieuses, que nous allons diriger son attention. Nous reviendrons ensuite ensemble dans cette antique Germanie, qui, depuis Tacite jusqu'à nos jours, a conservé le privilége de fournir le reste de l'Europe de vieilles, mais intéressantes

(1) « Tandis que Thomas se reposait sur la bruyère d'Huntly, il aperçut une grande merveille : il aperçut une brillante dame qui descendait à cheval les montagnes d'Eildon. » (Vieille ballade.)

seurs, leur permettait de lire dans l'avenir et l
au-dessus des héros et des paladins, dont ils ét
mes les soutiens et les protecteurs. L'Ecosse est
la patrie de Merlin, le plus célèbre des magicien
core paru, mais elle a également donné naissa
d'Erceldoune, surnommé le Rimeur, dont la ré
que moins répandue que celle du grand encha
pendant très-populaire dans les vallées de la
qu'on considère Thomas comme poète ou com
soit qu'on veuille attribuer la renommée dont i
ses compatriotes au rôle merveilleux qu'on lui
l'aventure que nous allons raconter.

Thomas d'Erceldoune, surnommé le Rimeu
avoir vécu dans le XIIIe siècle, sous le règne d'
roi d'Ecosse, fut, comme tous les gens instruits
que, soupçonné de magie; on lui attribua éga
de prophétie, qu'il avait acquis d'une manière
lière. L'événement extraordinaire qui fit du
doune un sage et un prophète présente des cir
se rattachent en même temps aux anciennes su
paganisme et aux fictions de la féerie moderne.

;rande beauté qui descendait des montagnes d'Eildon, ; triples sommets s'élèvent au-dessus du monastère de :. Sa robe était de soie verte et son manteau du ve- ' plus fin. Comme elle tenait un arc à la main et qu'elle des flèches à sa ceinture, on l'eût prise, en la voyant, déesse des bois. Son palefroi gris-pommelé était égale- 'une beauté remarquable, et *cinquante-neuf* clochettes ıt suspendues à sa crinière remplissaient l'air de leurs rmonieux (1). La selle du coursier était d'ivoire, re- 'orfévrerie, et tout le reste de son équipement répondait ;nificence des vêtements de celle qu'il portait. La belle :sse conduisait en lesse trois lévriers, et le même nom- imiers la suivaient en hâletant.

omas, frappé de la beauté de cette dame, s'avança .e et lui exprima avec timidité l'impression que ses ; venaient de produire sur son cœur; mais la belle re- ıommage avec dédain, et lui dit que s'il voulait qu'elle t, il devait d'abord lui promettre de devenir son es- d'exécuter toutes ses volontés. Thomas le jura avec La dame descendit alors de cheval et s'assit sur la '; mais à peine son heureux amant s'était-il placé près jue la *belle chasseresse* se trouva tout à coup transfor- une vieille hideuse et décrépite, dont la vue seule était de faire reculer d'horreur. Cependant, lorsque cette sorcière commanda au pauvre Thomas de dire adieu ıière du ciel et au vert feuillage des bois, il se sentit ıt en son pouvoir, qu'il ne put s'empêcher de la suivre ıondre un seul mot. La vieille le conduisit à l'entrée ıverne, dans laquelle ils pénétrèrent et où ils marchè- ıdant trois jours au milieu des ténèbres, ayant de l'eau

Her skirt was o'the grass-green silk
Her mantle of the velvet fine
A ilka telt of her horse's mane
Hung fifty siller bells and nine.

obe était de soie, couleur vert-pré; et à la longue crinière ıeval gris étaient suspendues cinquante-neuf clochettes d'ar-

jusqu'aux genoux et n'entendant d'autre bruit que le l
ment monotone des flots d'un océan lointain (1). Ils tra
rent aussi plusieurs fleuves de sang qui se trouvaient su
passage. Enfin, ils revirent la lumière du jour, et se tr
rent au sortir de la caverne au milieu d'un verger déli
Thomas, qui mourait de faim, avança aussitôt la mai
saisir quelques-uns des beaux fruits dont étaient char
arbres qui l'entouraient; mais sa conductrice le retint
forma que les belles pommes qu'il voyait étaient l
fatal qui avait causé jadis la chute du premier homme,
quiconque en mangeait ne pouvait plus retourner
terre.

» A peine la compagne de voyage de Thomas eut-e
le pied sur ce terrain mystérieux et respiré l'air magi
ce lieu de délices, qu'elle reparut à ses yeux dans le
équipage et aussi belle qu'elle s'était montrée à lui
bruyère d'Huntly. Elle s'assit alors, et après avoir fait
Thomas à ses pieds, la tête appuyée sur ses genoux,
fit connaître l'endroit où ils se trouvaient. « C'est par c
min que vous voyez à droite, lui dit-elle, que les âm
bienheureux se rendent en paradis. Celui qui descend
che, et qui paraît si fréquenté, mène au séjour des
éternelles. Le troisième chemin, que vous apercevez
de cette sombre forêt, conduit dans un lieu de peines
sévères, d'où les pécheurs peuvent être délivrés par les
des vivants. Enfin, en suivant cette belle avenue qui t
la plaine, on arrive à un château magnifique, situé
pays de féerie *(Elfland*, la terre des Elfes). Le maître
teau est roi de ce pays, et j'en suis la reine. Jugez des ma
dont nous serions tous deux menacés, si mon époux v
savoir ce qui s'est passé entre nous. En conséquence, d
vous serez arrivé dans ce château, où nous allons nous r
vous ne répondrez à aucune des questions qui pourroi
être adressées. J'aurai soin de justifier votre silence, en

(1) Three days they travel. Through darkness, up to their l
water, ad only hear the *swawing of the flode*.

je vous ai retiré l'usage de la parole, en vous enlevant de la terre. »

» Après ces prudentes instructions, la reine et son amant mirent en route pour le château du roi des fées, où ils entrent par une cuisine dans laquelle ils aperçurent les préparatifs d'un festin qui aurait fait honneur à la table d'un roi de terre. Trente cerfs couvraient de leurs corps des tables immenses, et de nombreux cuisiniers étaient occupés, les uns à couper par morceaux, les autres à les apprêter, tandis que lévriers gigantesques léchaient avec délice le sang de leurs timbes et jouissaient de la vue de ce carnage.

» La reine et Thomas entrèrent ensuite dans le salon royal, le roi fit à sa compagne l'accueil le plus gracieux. Des dames et des chevaliers s'amusaient alors à danser, et le nouveau u, oubliant les fatigues du voyage, se mêla bientôt à leurs isirs.

» Après un laps de temps qui sembla bien court à l'amoux laird d'Erceldoune, la reine le prit un jour à part et l'engea à se préparer à retourner sur la terre. — « Combien oyez-vous, ajouta-t-elle, que vous êtes resté de temps ici? — Certainement, belle dame, pas plus de sept jours, répondit Thomas. — Vous vous trompez, reprit la reine, vous y êtes demeuré sept ans, et il est grandement temps que vous partiez. Sachez que le démon de l'enfer doit venir demain dans ce château réclamer le tribut qui lui est dû, et je tremble que votre beauté n'attire ses regards. Pour rien au monde, je ne vous livrerais à un pareil sort; ainsi, levez-vous et partons à l'instant. » La crainte du danger réconcilia un peu Thomas à l'idée de quitter ce lieu de délices; et bientôt les deux amants se trouvèrent une seconde fois sur les bruyères d'Eildon.

» Après des adieux pleins de tendresse, la reine désirant que Thomas puisse acquérir un grand renom parmi les hommes, le doua, en le quittant, du don de prophétie, et voulut que toutes les paroles qui sortiraient de sa bouche fussent des paroles de vérité. En vain Thomas lui représenta-t-il combien cette grande franchise pourrait lui faire d'ennemis dans le monde où il allait reparaître, la reine ne voulut rien entendre

à cet égard. Aussi notre héros acquit-il bientôt la réputa-
d'un grand prophète, car il n'annonçait rien qui ne se r-
lisât.

» Thomas vécut encore pendant plusieurs années dans
tour d'Erceldoune, jouissant en paix de la renommée que
avaient acquise ses prophéties, dont plusieurs se sont cons-
vées jusqu'à nos jours dans la mémoire de ses compatriotes (1)
Enfin, un jour qu'il avait reçu la visite du comte de March,
qu'il était à table avec ce seigneur, un cri d'étonnement s'é-
leva tout à coup dans le village qui était voisin de sa demeure
un cerf et sa biche étaient sortis de la forêt d'Ettrick, et, con-
tre l'habitude de ces animaux timides, s'étaient approchés du
village, qu'ils traversèrent sans montrer la moindre crainte
se dirigeant paisiblement vers la tour d'Erceldoune (2). L
prophète, en les apercevant, se leva de table, et sachant sans
doute ce que signifiait cette visite extraordinaire, il les suivit
dans la forêt. Depuis ce moment, Thomas-le-Rimeur n'a plus
reparu dans la société des hommes, quoiqu'il ait été vu diffé-
rentes fois par plusieurs personnes auxquelles il avait sans
doute jugé convenable de se montrer. C'était sous un grand
arbre, dont une pierre énorme occupe en ce moment la place,
que Thomas rendait autrefois ses oracles, le même à l'ombrage
duquel il était couché, lorsqu'il fit la rencontre de la belle
reine des fées.

» Depuis la disparution du célèbre Rimeur, le peuple a tou-
jours cru qu'il était occupé, dans la retraite où l'on croit qu'i
s'est retiré, à rassembler des forces qu'il doit conduire un jou
au secours de sa patrie, lorsqu'elle sera menacée de quelqu
éminent danger. On lit dans Walter-Scott l'aventure d'un
maquignon qui vendit un cheval noir à un homme d'une ap-
parence vénérable. Il fut convenu entre eux que le maquignon
se rendrait le soir même, à minuit, sur une éminence remar-
quable des montagnes d'Eildon, que l'on nomme *the Lucken*

(1) On trouve plusieurs de ces prophéties dans un recueil intitulé : *An-
cient scots poems*, Edimb., 1770.

(2) Walter-Scott pense que cette circonstance est imitée d'un passage
la vie de Merlin dans le roman de Geoffroy de Monmouth.

ce, pour recevoir le prix de son cheval. L'homme fut exact rendez-vous, et le prix convenu lui fut compté en ancienne nnaie d'Ecosse ; après quoi, l'acheteur lui proposa de visi- sa résidence, qui était une caverne à l'entrée de laquelle se trouvaient alors. Le maquignon suivit son guide à tra- :s plusieurs longues rangées de stalles ; dans chacune d'elles ait un cheval immobile, auprès duquel était couché un guer- er armé de toutes pièces, dans le même état d'immobilité. Tous ces hommes et tous ses chevaux, dit l'enchanteur à oix basse, se réveilleront le jour de la bataille de Sheriff- oor (1). » A l'extrémité de ce *dépôt* extraordinaire étaient spendus un sabre et un cor, que le même personnage indi- a au maquignon comme pouvant seuls fournir les moyens rompre le charme sous lequel se trouvaient ces chevaux et urs cavaliers. Le pauvre diable, dont l'esprit était sans doute paré par tout ce qu'il voyait, saisit en tremblant le cor et en sortir quelques faibles sons. A l'instant, les chevaux tres- illirent dans leurs stalles, les guerriers secouèrent leurs ar- ures, et l'instrument échappa des mains du maquignon, ouvanté du tumulte qu'il venait d'exciter. Alors une voix tonnerre fit entendre ces paroles : : « Malheur à l'homme i est assez poltron pour ne point tirer l'épée avant de son- r l'alarme (2) ! » puis un tourbillon emporta le maquignon rs de la caverne, dont il ne put jamais ensuite retrouver ntrée (3). »

Cette histoire des amours de Thomas-le-Rimeur et de la ine des fées, dont on distingue facilement l'origine classi- ie, nous semble devoir être rangée parmi celles que l'on peut stement appeler, comme l'a fait Ritson (4), « des métamor- oses gothiques d'épisodes mythologiques, beaucoup mieux

(1) Cette bataille eut lieu le 13 novembre 1715, entre les partisans de maison de Hanôvre et les troupes de Charles-Edouard.

(2) Woe to the coward that ever he was borne,
That did not draw the sword before he blew the horn.

st-à-dire qu'avant de défier un ennemi, il est prudent de se mettre en rde.

(3) *Lettres sur la démonologie*, p. 147.

(4) En parlant de l'histoire d'Orfeo et d'Eurodice.

racontées par Ovide. » Nous avons déjà fait remarquer qu'il n'y avait aucun doute qu'à une certaine époque la cro[...] populaire n'ait établi entre la reine des fées et la reine [...] Elfes la même distinction qui existait jadis dans la mytho[...] grecque entre leurs indubitables prototypes Artémis et Per[...]phone (Diane et Proserpine), distinction qui n'existe plus, [...] la vérité, depuis longtemps dans les croyances vulgaires, [...] dont on peut encore néanmoins retrouver quelques vestiges.

Dans la ballade de Thomas-le-Rimeur, nous voyons d'ab[...] figurer la reine des fées sous le costume et avec les attri[...] de la triple Hécate, la fille d'Astérie et du titan Persès (1) [...] quittant la cour de son époux pour aller sur la terre cha[...] le gibier des bois, frappant sans distinction de ses flèches m[...]telles les hommes et les animaux (2), et le chevalier d'Erc[...]doune, enflammé par les attraits de la belle chasseresse, pre[...]dre une résolution au moins aussi téméraire que celle q[...] causa jadis la perte de l'infortuné Pirithoüs (3). Les descrip[...]tions que nous lisons dans les contes populaires et les ballad[...] des danses et des chasses de la reine des fées ont la plus gran[...] ressemblance avec celles que nous ont laissées Homère et Vir[...]gile de Diane et des nymphes de sa suite :

> « Qualis in Eurotæ ripis aut per juga cynthi
> Exercet Diana choros; quam mille secutæ
> Hinc at que hinc glomerantur oreades; illa pharetram
> Fert humero, gradiensque deas supereminet omnes (4). »

Dans tous les autres détails de cette histoire, l'épouse du

(1) Le géant Persès, fils de Créius et d'Eurybie, épousa Astérie, dont il eut Hécate. Hésiod., Théogén., v. 375.

(2) Voyez dans Lucien ce que dit un des interlocuteurs de ses dialogues sur le goût de la reine de l'Enfer, qu'il appelle Hécate, pour les plaisirs de la chasse. — *Philops*, chap. XVII.

(3) Pirithöus, ayant voulu enlever Proserpine et étant descendu aux enfers pour exécuter ce projet, fut arrêté par Pluton et, selon quelques-uns, livré aux furies ou attaché à la roue de son père Ixion.

(4) « Telle est Diane, lorsque, sur les bords de l'Eurotas, ou sur le mont Cynthus, elle conduit des chœurs de danse; mille oréades se rassemblent de toutes parts et se rangent autour d'elle. La déesse marche, le carquois sur l'épaule, et passe de toute la tête les nymphes de sa suite. » — *Æneid.*, liv. I, v. 498.

l'Elfland est identiquement la même que Proserpine, fille
érès. Le voyage au pays de féerie n'est que la répétition
ont ce que nous trouvons dans Homère, dans Platon et
s Elien sur les sombres demeures, les ténèbres cimmérien-
et les profondeurs de l'Océan. Dans les histoires de ce
re racontées par Lucien, qui ne sont réellement que les
s exagérés des croyances populaires d'alors, un des fleu-
qui entourent le séjour des peines est un fleuve de sang (1).
droit où Thomas plaça sa tête sur les genoux de sa belle
luctrice est le carrefour où Minos, Éaque et Rhadamante
nent leur tribunal; une des routes qui y aboutissent con-
aux îles des bienheureux, et l'autre, au Tartare (2). Le
défendu, qui interdit tout espoir de retour sur la terre à
qui en mangent, est une autre version de la grenade qui
re si mystérieusement dans l'histoire de Proserpine, mêlée
quelques idées prises dans la Genèse, sur l'arbre de vie
e mort.

histoire racontée par Cléombrote dans Plutarque, au sujet
lon de prophétie accordé à certains hommes qui avaient
é les régions infernales, est encore plus remarquable que
du Rimeur d'Erceldoune : « Je ne feindrai point, dit
mbrote, de vous faire le conte que j'ai entendu d'un étran-
lequel, après plusieurs allées et venues, ayant bien clai-
ent acheté et payé l'aventure de le rencontrer, je le trou-
la fin à toute peine, auprès de la mer Rouge. Il ne par-
aux hommes qu'une fois l'année, et le demeurant du temps
ersoit, comme il le disoit, avec les *nymphes nomades*, et
les dœmons. Je lui parloi et me fit bon recueil. C'estoit
us bel homme de visage que je pense jamais avoir veu, non
t à maladie aucune, et prenoit tous les mois une fois seu-
ent le fruict de ne sai quelle herbe medecinale amere dont
voit : il estoit exercité à parler plusieurs langues, et par-
avec moi plus communement en langage dorique : son
er sembloit presque un chant, et si tost qu'il ouvroit la

Elien, *Var. hist.*, III, p. 18. Lucien, *Ver. hist.*, II, p. 3.
Plat. gorg., p. 234.

bouche pour parler, tout l'environ de lui estoit rempli d
très souëve odeur qui en sortoit. Or quant à tout autre s
et connoissance de toutes histoires, il l'avoit tout le lo
l'an, mais quant à la divination, elle lui estoit inspiré
seul jour en chaque année, auquel il descendoit sur le ri
de la mer, et là chantoit et predisoit les choses à aveni
princes et seigneurs de tous le pays et aux secretaires des
qui se trouvoyent là à jour nommé, et puis s'en ret
noit (1). »

Voilà donc longtemps avant Plutarque un homme qui
dit l'avenir aux princes et aux grands de l'Orient, sou
palmier, du bord de la mer Rouge, de la même manière q
rimeur écossais l'annoncera bien des siècles plus tard,
un chêne des bords de la Tweed, aux barons et aux ch
liers de l'ancienne Calédonie. Tous deux ont puisé leur sci
à une source commune, tous deux tiennent leur pouvoi
nymphes nomades et des Elfes ou fées, qui sont les même
vinités sous une dénomination différente (2). Depuis pl
vingt siècles, les fictions populaires sont restées les même
noms seuls ont pu changer.

On voit par là que le don de prophétie que l'on pouvai
quérir par un voyage aux régions infernales, est une d
croyances populaires qui remontent à la plus haute antiq
et que l'histoire de Thomas d'Erceldoune n'est, comme t
celles du même genre, qu'une imitation de celle de Cl
brote, qui n'était peut-être elle-même que celle d'une
ancienne encore.

Quant à Thomas-le-Rimeur, il paraît certain que ce pe

(1) Plutarque, *Des oracles qui ont cessé*, traduc. d'Amyot, XVI, p.
(Voyez sur l'usage que les modernes ont fait de cette tradition, qui ac
le don de prophétie aux mortels qui visitent les régions infernales,
ne's fourteenth excursus to the sixth book of the Énéide.)

(2) Que deviennent après toutes ces preuves les *barrigènes* de Pom
Méla, dont on a voulu faire le type de nos fées ainsi que cette opini
soutenable : « Que la croyance aux fées est une production du sol de
patrie. Qu'elle ne nous est venue ni des Grecs ni des Romains, c
l'ont prétendu quelques savants : qu'elle est née dans notre France, c
nous est propre et qu'elle nous appartient. » (Origine de la féerie, lc
p. 42.) Il ne faut pas toujours croire les savants sur parole.

age qui remplit dans toutes les histoires écossaises le même rôle que Merlin dans les romans de la Table-Ronde, a usurpé les priviléges et la réputation du grand enchanteur des romanciers anglais, qui n'était sans doute lui-même que l'usurpateur d'une autre réputation plus ancienne. Walter-Scott, malgré sa grande partialité pour son vieux compatriote, convient néanmoins de la probabilité de cette opinion. Mais il n'en est pas de même *du titre du plus ancien poète qui ait écrit en rimes anglaises*, que le barde d'Abbotsford paraît avoir décerné de sa propre autorité, et sans preuves suffisantes, au vieux Rimeur (old rymer) d'Erceldoune, titre qui lui a été fortement contesté par plusieurs sévères critiques : nous allons faire connaître le sujet de cette dispute littéraire, qui a fait dans le temps quelque bruit chez nos savants voisins.

Walter-Scott, qui avait commencé un ouvrage dont Thomas devait être le principal personnage, a prétendu un peu légèrement que le surnom de Rimeur avait été donné autrefois au laird d'Erceldoune, en raison d'un roman en vers sur les amours de Tristram et de la belle Yseult, qu'il lui attribue sans aucune preuve, et qu'il considère comme le plus ancien morceau de poésie anglaise qui existe (1). Pour appuyer cette opinion, Walter-Scott publia quelques années avant sa mort, sous le titre de *Sir Tristram*, et d'après un manuscrit de la Bibliothèque des avocats d'Edimbourg, un poème qu'il annonce comme étant l'œuvre de Thomas-le-Rimeur (2). Ce poème était accompagné d'une grande quantité de notes et d'une dissertation sur son auteur prétendu. Plusieurs critiques, entre autres Campbell et le savant éditeur de Warton, ont démontré de la manière la plus évidente que les preuves sur lesquelles s'appuyait sir Walter-Scott pour faire considérer Thomas comme l'auteur de cet ouvrage, étaient imaginaires et peu satisfaisantes (both imaginary and unsatisfactory) : et ils ont prouvé, sans réplique, que ce poète ne pouvait être

(1) *Lettres sur la démonologie*, etc., p. 142.
(2) Voyez à cet égard l'*Histoire de la poésie anglaise*, par Warton, vol. I, p. 78.

l'auteur du roman de Tristram, qui est bien et dûment d'origine française. Ce roman était tellement répandu en Europe longtemps avant l'époque où vivait Thomas, qu'il en fut fait, en 1226, une traduction en langue irlandaise, d'après l'ordre du roi Hacon. Le mérite attribué faussement au Rimeur écossais se borne donc à avoir fait une traduction en langue anglaise d'un roman français, et on ne peut concevoir comment cette circonstance a pu échapper aux savantes recherches du grand écrivain, qui s'est fait l'éditeur de cette traduction (1).

Il est néanmoins certain que Thomas d'Erceldoune a composé plusieurs *romances* ou histoires populaires, et qu'il a également écrit des prophéties dans le genre de celles de Merlin.

Walter-Scott, qui aimait beaucoup les vieilles histoires, et qui les racontait de manière à les faire aimer de tous ceux qui les entendaient de sa bouche, avait une prédilection toute particulière pour celle du *laird* d'Erceldoune, dont l'ancienne tour s'élevait jadis dans le voisinage du château *gothique* bâti *depuis quelques années* par le savant baronnet. Il parcourait souvent avec ses nombreux visiteurs « *la terre classique* », ainsi qu'il l'appelait, où la tradition populaire a placé les scènes les plus remarquables de la vie du prophète écossais : « Ici, disait-il un jour à Washington Irving, dans une promenade qu'ils faisaient ensemble, ici s'élevait anciennement l'arbre d'Hildon, sous lequel Thomas-le-Rimeur *rendait* ses prophéties ; de ce côté, sont les bruyères d'Huntly, sur lesquelles Thomas se reposait lorsqu'il entendit le bruit harmonieux des clochettes magiques, et qu'il vit venir à lui la belle reine des fées, montée sur son palefroi gris ; et voilà dans ce vallon mystérieux le *bogle burn* ou *goblin brook* (le ruisseau du Goblin), que les deux amants suivirent ensemble pour se rendre dans

(1) Voyez sur cette discussion, Warton, t. I, p. 81.
M. Emile Souvestre a donc eu tort de dire, dans ses *Derniers bretons*, que le roman de *Tristan de Léonais* a été traduit en vers par Thomas Erceldon, *trouvère normand*. Ce roman était originairement un lai breton qui fut traduit en prose française par Louis Dugast, puis mis en vers par Lachèvre de Reims.

›ays de féerie. » Puis il récitait en marchant, d'une voix
œ et mélodieuse, quelques stances de la belle ballade po-
aire que nous a conservée Leyden. Son esprit était telle-
nt rempli de toutes les fictions traditionnelles qui étaient
s aux objets qui l'entouraient, qu'il en parlait, selon toute
›arence, autant pour sa propre satisfaction que pour celle
s personnes qui l'accompagnaient dans ces agréables excur-
ns (1).

Une tradition à peu près semblable à celle que nous venons
raconter existe dans une île voisine de l'Ecosse; elle y a
: embellie de tout ce que la vive imagination des Irlandais
ut ajouter encore à de pareilles fictions.

C'est toujours comme récompense de leurs vertus ou comme
âtiment de leurs crimes que quelques mortels ont *obtenu*
visiter à des époques fixes, après leur trépas, les lieux
ns lesquels ils se plaisaient sur la terre. L'apparition de
ıx qui ont été, pendant leur vie, les bienfaiteurs de l'huma-
é, est toujours d'un augure favorable pour les mortels, et
nonce ordinairement une longue paix ou des récoltes abon-
ntes. C'est ainsi que les Irlandais ont toujours considéré les
›aritions, devenues moins fréquentes de nos jours, d'un de
rs anciens chefs, du grand O'Donohue, un de ces princes
es, dont la mémoire est conservée précieusement dans le
ur de leurs sujets.

Ainsi que le barde d'Erceldoune, le prince O'Donohue avait
lon de prédire l'avenir. La tradition se tait sur la manière
ıt il acquit cette faculté; mais il y a, néanmoins, tout lieu
:roire qu'il la tenait de quelques nymphes des eaux, au
ıns son histoire nous permet-elle de faire cette supposition.
:hef, qui régnait sur la contrée qui environne le beau lac
Killarney (Lough lean), était adoré de ses sujets, dont il

) Walter-Scott avait pris sous sa protection un vieux blaireau, qui
t creusé son terrier dans ce vallon, et il me disait quelquefois, en riant,
cet ermite était le successeur de Thomas, et peut-être bien Thomas
nême, revenu de la terre des fées, mais toujours sous le pouvoir d'un
·me magique. Nous en avons souvent causé dans les longues promena-
que nous avons faites ensemble.

faisait le bonheur par sa sagesse, sa douceur et sa justice. Un jour qu'il avait donné un festin splendide à tout ce qu'il y avait de plus distingué dans son royaume (1), sa voix prit tout à coup un accent prophétique, et il annonça à ses nombreux convives les malheurs qui menaçaient leurs descendants; puis, se levant lentement de son siége, il s'avança d'un pas solennel vers le lac, sur la surface duquel on le vit marcher pendant quelque temps. Lorsque le prince fut parvenu au milieu de cette vaste étendue d'eau, il se retourna majestueusement, jeta un dernier regard sur ses amis, et disparut après leur avoir tendu les bras en signe d'adieu.

La mémoire d'O'Donohue s'est conservée jusqu'à nos jours, et l'on prétend que chaque matin du premier jour de mai, anniversaire de sa disparution, il revient, monté sur un coursier d'une blancheur éclatante, visiter ses anciens domaines, au son d'une musique harmonieuse, et précédé de groupes joyeux de jeunes garçons et de jeunes filles, couronnés de guirlandes de verdure, qui jettent des fleurs sur son passage. Les personnes qui ont eu le bonheur de jouir de ce spectacle extraordinaire ajoutent que le prince irlandais se montre armé de toutes pièces et précédé d'une vague écumante, qui roule avec bruit et enveloppe presque entièrement la tête de son coursier (2), dont on entend parfois les hennissements. Cette troupe brillante parcourt majestueusement le lac et disparaît enfin, enveloppée par le brouillard, à la vue des spectateurs étonnés, dont les oreilles sont encore longtemps frappées des sons harmonieux que l'écho reproduit et prolonge au loin, et qui s'éteignent enfin dans de confus et doux murmures (3).

Au nombre des histoires que l'on raconte sur O'Donohue est celle d'une jeune et belle fille de Killarney, qui se prit d'une

(1) L'Irlande était alors divisée en plusieurs petites principautés, dont les souverains prenaient le titre de roi.

(2) Les bateliers du lac de Killarney nomment ces hautes vagues qui viennent se briser sur le rivage, lorsqu'il y a beaucoup de vent, « les chevaux blancs d'O'Donohue. »

(3) *Fairy legends of the south of ireland*, vol II.

passion pour ce héros imaginaire, d'après tout ce qu'elle ndait raconter de ses apparitions merveilleuses, qu'elle , dans un accès de folie sans doute, par se précipiter dans c, couronnée de fleurs et de verdure, après avoir annoncé lle allait rejoindre, dans ses grottes humides, l'amant que œur avait choisi. Cette mélancolique aventure a fourni à re le sujet d'une de ses plus douces mélodies (1).

'Donohue n'est point, comme on peut bien le penser, le des anciens chefs irlandais qui revient annuellement vi- ses domaines. Durant certaines nuits du mois d'août, es comtes de l'antique maison de Kildare, grand guer- pendant sa vie, apparaît armé de pied en cap, et monté in cheval de bataille, sur les vastes bruyères du Curragh ildare, pour passer en revue ses troupes imaginaires.

s chants guerriers des bardes germains n'étaient que des tions orales, qui servaient à perpétuer la mémoire des s et des princes (2). Ainsi que les jeunes Grecs apprenaient eur enfance à réciter les vers d'Homère, de même chez ermains et les Franks il entrait dans l'éducation de la esse de savoir et de chanter les poèmes dans lesquels nt célébrés les exploits des héros leurs ancêtres (3). Il est able que ce furent ces poèmes que Charlemagne fit re- lir, et qu'Eginhard nous apprend qu'il se plaisait lui- e à répéter (4). Beaucoup de conjectures ont été faites à rd de ce recueil qui n'existe plus. Nous pensons que les ts, ou du moins une partie des chants dont on a composé

Moorés works, t. II, p. 371.

Tacite dit qu'Arminius, le vainqueur de Varus, est encore célébré les nations barbares, c'est-à-dire les anciens Germains. *Annal.*, III et *Germ.* II-3. — Suivant Diodore de Sicile, les Gaulois, qui sont Celtes, aient à leurs serviteurs les dépouilles encore toutes sanglantes qu'ils enlevées à leurs ennemis; elles étaient portées en triomphe, tan- on entonnait un chant épinicial. » Lib. V, p. 308-352. — Les Celtes, en, sont les plus entreprenants des hommes, et ceux de leurs guer- ui meurent dans les combats deviennent le sujet de leurs chants. — *ist.*, lib. XXII, c. XXIII.

Trithème, abbé allemand et historien qui écrivit en 1490. *Com- annal.*, liv. I, p. 2.

« *Item* barbara et antiquissima qui bus veterum actus et bella canta- *scripsit*, memoriæ quc mandivit. *Eginhart*, cap. XXXIX.

depuis le *Niebelungen*, et surtout le livre des héros (1), de-
vaient nécessairement en faire partie. Quoi qu'il en soit, un
des plus anciens morceaux de poésie théotisque ou teutonique
qui nous reste aujourd'hui est une ode ou poème écrit en 881
en l'honneur de la victoire que Louis III, roi de Neustrie
(frère de Carloman), remporta près de l'Escaut, sur les Nor-
mands, en l'année 881, et que le savant Mabillon a traduit en
latin, d'après un manuscrit de la bibliothèque du monastère
de Saint-Amand, en Hollande (2). Ce poème est rimé et en
stances de quatre vers. En voici un passage d'autant plus cu-
rieux, qu'il y est fait mention d'un ancien usage religieux de
nos pères, dont peu d'historiens ont encore parlé :

« Les deux armées sont à peu de distance l'une de l'autre;
les Franks surtout brûlent d'en venir aux mains avec les Nor-
mands, en raison d'une défaite qu'ils ont essuyée précédem-
ment : « Le roi saisit son bouclier et sa lance, et part au ga-
lop. Louis désirait avec ardeur trouver l'occasion de se ven-
ger de ses ennemis, et il ne l'attendit pas longtemps, car en
peu d'instants il aperçut les Normands. A cette vue, il s'é-
cria : « Dieu soit loué ! » Et, s'avançant ensuite fièrement, il
entonna le premier *le chant accoutumé*, *le glorieux Kirie
eleison* (lioth frono), qui fut répété par toute l'armée. L'hymne
guerrier terminé, l'armée s'ébranla, et l'on vit sur les visages
enflammés des Franks l'impatience qui les animait. Enfin, la
bataille commença, et chaque soldat s'occupa à prendre sa re-
vanche. Mais nul n'en prit une plus sanglante que le roi de
Neustrie, dont l'impétuosité et le courage ne purent être éga-
lés par aucun (3). »

Le chant du *Kirie eleison* était depuis longtemps en usage
dans les armées des empereurs chrétiens (4). Cette coutume n

(1) Voyez ce que dit M. Ampère, cité par M. de Chateaubriand, sur
manuscrit trouvé dans l'abbaye de Fulde, *Etude hist.* v. II., p. 284.

(2) Schister l'a publié dans le second volume de son *Thesaurus antiq-
tatum Teutonicarum*, et l'a intitulé : *EHINIKION rhytmo teutonico Lu-
dovico regi acclamatum cum normanos*, anno DCCCLXXXIII.

(3) Mabillon. *Rerum gallorum et franc script.*, t. IX, p. 99.

(4) *Bona. rer. liturg.*, II, c. IV. — *Beda.*, lib. I. — *Eccl. hist. angl.*, ca
II. « Kirie eleison cantantes more fidelium militum properantium ad bellum
... ingressi sunt rhenum. » — *Mirœ. s. verenæ.*, t. I. sept. 170., col.

euse s'établit également parmi les Scandinaves après leur version, et ils accompagnaient ordinairement ces hymnes frappant sur leurs boucliers (1). Thierri d'Engelhusen rapte que, dans la grande bataille livrée aux Huns en 934, chrétiens entonnèrent le *Kirie eleison* en marchant au ıbat; mais, ajoute-t-il, du côté des Barbares : *Diabolica : hiu, hiu, hiu, auditur* (2).

L'Eglise grecque avait autrefois un recueil d'hymnes miires à l'usage des guerriers, soit dans les camps, soit au nbat (3).

Aux chants sacrés succédèrent ensuite des chants touít erriers, dans lesquels on célébrait les exploits des héros au ı de chanter la gloire de Dieu. La chanson de Roland fut lernier de ces rhythmes militaires, et fut, comme nous l'aıs fait observer, chantée pour la dernière fois à la bataille Poitiers.

Jn changement semblable à celui que de nouvelles idées ient sans doute produit dans la composition des chants ırriers, eut également lieu, à peu près à la même époque, ıs la poésie et dans les romans. Déjà les poèmes de la land'Oïl, du XIIe siècle, ne ressemblent plus à ceux des siècles cédents; au genre mystique a succédé le genre érotique; ımour de Dieu, l'amour humain. Car ce fut à cette époque que le beau sexe prit dans ces sortes d'ouvrages la place ıvait occupée jusqu'alors l'emblème de la sagesse infinie. femmes, qui, chez les nations les plus civilisées de l'antié païenne, n'avaient jamais exercé aucun pouvoir hors de ceinte du Gynécée, après avoir été appelées par le chrisisme à remplir dans la société chrétienne un rôle inconnu

« Erlingus Seacchius (norwégien), avant d'attaquer le comte Sigund, ına à ses soldats de prononcer cette prière à haute voix et de frapper urs boucliers. » — *Dolmerus ad hird-skraan, sive jus aulicum antiq. gie.*, p. 51, p. 413. — Hofniæ, 1678.

Chronic., p. 1073, in tom II. *Scriptor. bruns. leibnit.* Thierri d'Engeın, hanovrien, mourut en 1430.

Dans le catalogue des manuscrits de la bibliothèque de Berne, il y en intitulé : *Silloge tacticorum lunis imperatoris, cui operi finem imnt hymni militares, etc.* Catal. cod., p. 600.

jusqu'à ce moment, furent complétement émancipées à suite de la révolution qui s'était opérée dans la littératur dans les mœurs; elles acquirent même bientôt un tel éta supériorité à l'égard des hommes, que les événements les importants furent souvent le résultat de leur volonté o leurs caprices. Une chose qui nous paraît bien digne de marque, c'est que cette révolution, comme toutes celle tendent à éloigner l'homme de Dieu et à le rapprocher du sualisme, commença par la France, où prit naissance multitude de romans, dans lesquels *tous les amours* son peints sous les couleurs les plus séduisantes, depuis l'a adultère de la reine Genèvre jusqu'à celui non moins c ble de la châtelaine Vergy, ou de la belle Béatrix de Port

Il n'en fut pas de même en Allemagne, où le genre gieux se conserva beaucoup plus longtemps. A l'époq l'amour humain dominait déjà entièrement dans les ouv de nos romanciers, le *Lohengrin* et les deux poèmes d'Es bach, tous composés d'après d'anciennes versions fran ou provençales du cycle précédent, conservaient le sens des originaux. Les poëtes français avaient construit to fable des romans de la Table-Ronde; les imitateurs allei qui vinrent ensuite les revêtirent des riches fictions d panthéisme. Ces fables, dont la plupart s'étaient cons dans l'Armorique, firent ainsi le tour de l'Europe, s'en sant chemin faisant de nouvelles fictions prises da croyances populaires de chaque nation; car tous les p de l'Occident, Allemands, Anglais, Danois, Italiens, gnols, adoptèrent tour à tour le mode de nos trouvères nos troubadours, et chantèrent après nous le Saint-Gı Charlemagne.

Ce fut sous le règne des empereurs de la maison d henstaufen, qu'on nomme communément l'*âge de Souab* l'*Histoire de la poésie* (1), que commença à fleurir en A

(1) On nomme ainsi cette période, tant à cause du règne des em de la maison de Souabe, que parce que les plus distingués des p cette époque étaient d'origine alamane, et que l'idiome de Souabe le plus cultivé et le plus riche, était devenu le langage général de la

ıe romantique chevaleresque. On présume que ce fut
e époque, c'est-à-dire à la fin du XIIe ou au com-
: du XIIIe siècle, que le *niebelungenlied*, ou plutôt
nge not, la fin tragique des Nibelungs, reçut sa
elle, que l'on attribue généralement à Wolfram von
ı (1). Mais quel que soit le compilateur de ce poème,
e et Schlegel trouvaient digne du nom d'Iliade
e, il n'en est pas moins vrai que l'on ne sait rien
sur son origine, et que le nom même de Nibelungen
.ent ignoré. Quelques-uns croient que ce mot si-
de brouillards, et ils en tirent la conséquence que
ırrait bien être la Norwége; mais si l'on s'appuie
gnification, nous ne voyons pas pourquoi ce ne se-
ssi bien le Danemarck, la Frise ou toute autre contrée
où les brouillards sont au moins aussi fréquents
rége. D'ailleurs, les héros bourguignons sont eux-
pelés les Nibelungens, et ce poème, loin d'être con-
ébrer les hauts faits des héros d'une seule époque,
ne réunion de tous les éléments épiques, qui s'é-
tés dans le cours de l'histoire des peuples germani-
.s le Ve jusqu'au XIe siècle (2); rattachant ainsi les
lusieurs époques au principal événement de l'his-
Bourguignons, la défaite de Gunther par Attila.
cit des événements des siècles antérieurs, transmis
ition populaire, auquel on a donné la couleur du
: fédéral et chevaleresque.

ıcipaux personnages de ce poème rappellent les
; hauts faits des guerriers bourguignons, Huns,
ı Goths des Ve et VIe siècles. Ce n'étaient pas
ordinaires que ceux dont les exploits sont célé-
:e poème remarquable. D'abord paraît en première
rande figure historique d'Attila, sous le nom cau-
:zel (3), puis Théodoric de Vérone, sous celui de

uste Schlegel l'attribue à Heinrich Won Osterdingen.
rgrave Rudiger de Pechlarn, personnage historique, vivait
é du Xe siècle.
Bunsen pense que ce nom signifie peut-être le prince de la
es Tartares appellent *Etzel*.

Dietrich de Bern, le miroir de la chevalerie allemande, gu
rier d'une taille gigantesque et d'une force que rien ne p
vait égaler (1). Mais l'Achille du poème allemand, celui
les exploits surpassent ceux de tous les autres héros, est Si
fried ou Sigfrid, fils de Sigmunt (2). Invulnérable comm
héros grec, à l'exception d'un seul endroit (entre les épau
il était d'une taille si élevée, que, lorsqu'il traversait
champ de seigle, la pointe de son épée, qui avait sept pi
de long, paraissait au-dessus des épis mûrs (3), et il mo
un coursier colossal dont la queue était longue de
aunes (4).

La première partie du poème est consacrée à célébr
exploits de ce héros, qui fut tour à tour vainqueur des N
lungs, dont il enleva le trésor, d'un dragon, dont le sa
rendit invulnérable, et de l'amazone Brunehild, reine d'
land, qui devint ensuite l'épouse du roi Gunther et rei
Bourgogne. Il se termine par la mort de Sigfried, qui e
chement assassiné par Hagen, frère de Gunther, qui,
l'apparence d'une feinte amitié pour le héros, avait déco
le point vulnérable, où le sang du dragon n'avait
pénétré.

Dans la seconde partie, Criemhild, sœur de Gunther
Hagen et veuve de Sigfried, qui n'a consenti à deveni
pouse d'Etzel (Attila) que pour venger plus sûrement s
frères l'assassinat de son premier mari, et recouvrer l
sor des Nibelungs, qu'on lui avait enlevé, parvient à a
à Vienne, où son époux tenait sa cour, le roi de Bour
et l'élite de ses chevaliers. Attaqués par les Huns au r
d'un banquet, les Bourguignons se retirèrent dans le ch
qui leur avait été assigné pour demeure. Les Huns aya

(1) C'est à tort que tous les auteurs anglais l'appellent Théod
Berne, c'est Théodoric de Vérone que les Allemands nomment *Bern*
vant la *Saga Wilkina*, ch. 14, ce héros avait deux aunes de larg
les épaules et était aussi grand qu'un géant (*eten*).

(2) Ou de Sigelint, roi des Pays-Bas (niderlant); il résidait à Sant
le Bas-Rhin.

(3) Muller, p. 61.

(4) *Idem*, p. 111.

feu aux quatre coins de la forteresse, les chevaliers de Bourgogne étouffèrent l'incendie sous les cadavres de leurs ennemis, et ranimèrent leurs forces en buvant du sang, ce qui leur donna une rage et un courage invincible.

Enfin, après une série de combats dans lesquels périt un nombre considérable des ennemis des Bourguignons, Gunther et Hagen sont vaincus l'un après l'autre par Dietrich, le roi des Ostrogoths (le roi Théodoric), qui les emmène liés devant Criemhild, en l'exhortant à respecter la vie de ses frères.

La veuve de Sigfried fit retirer le roi de Bourgogne, et, s'adressant à Hagen, elle lui promit la vie sauve, s'il voulait lui faire connaître le lieu où était caché le trésor des Nibelungs. Hagen refusa de trahir le secret tant que son roi vivrait, et Criemhild lui fit montrer aussitôt la tête de Gunther. En la voyant, Hagen dit à sa sœur qu'il avait prévu sa cruauté, et s'il avait voulu la pousser jusqu'au meurtre de son propre frère : il lui déclara qu'elle ne saurait jamais le secret, que lui seul possédait maintenant, après la mort de tous les princes de Bourgogne.

A ces mots, Criemhild saisit un glaive et fit voler la tête de son frère. Hildebrand, compagnon de Dietrich, à qui ce dernier avait confié la garde de Hagen, saisi d'horreur, assomma la reine. Ainsi périrent les Bourguignons, et Etzel resta seul avec Dietrich pour pleurer les morts (1).

On conviendra que l'histoire des Atrides n'offre rien de plus horrible que le dénouement de ce poème romantique du moyen-âge, et nous croyons qu'il faudrait, pour composer de nos jours quelque chose qui puisse en approcher, que l'auteur de *Bug-Jargal* et de *Han d'Islande* voulût exercer le grand et incontestable talent qu'il a reçu de la nature sur un de ces sujets d'une dégoûtante férocité, qu'on trouverait si facilement dans les annales sanglantes de l'Angleterre.

(1) L'analyse qu'on vient de lire a été faite sur l'extrait du poème du *Niebelungen*, par M. de Bunsen, communiqué par ce dernier à M. de Chateaubriand. (*Etudes hist.*, t. II, à la fin du volume.) Il n'existe point de traduction française de ce poème, qui est écrit en quatre mille trois cent seize strophes de quatre vers rimés, et divisé en quarante aventures.

Sigfried, dont l'histoire authentique ne sera sans doute jamais retrouvée (1), figure dans les fictions islandaises sous le nom plus scandinave de Sigurd, avec non moins de gloire que dans les fables de la Germanie. Les exploits de ce héros sont racontés avec une énergique simplicité dans la *Volsunga Saga*, un des chants de l'*Edda*, consacré entièrement à célébrer les héros de la race des *Volsungr*. La cause première de tous les malheurs qui accablent successivement les membres de cette illustre famille provient de l'enlèvement d'un trésor violemment arraché au nain Andvar, auquel il appartenait primitivement. Le *duegr*, dans sa colère, voua le ravisseur de son trésor, ainsi que tous ceux qui s'en empareraient dans la suite, aux mêmes malheurs dont étaient menacés les possesseurs du collier dont Vénus fit jadis présent à la fille d'Hélène (Hermione), et qui fut si fatale à Ériphyle et à son fils Alcméon. Cette circonstance, qui est d'une si grande importance dans le poème scandinave, ne se retrouve pas dans le *Niebelungen*, et la manière dont Sigfried se rend maître du trésor, après avoir tué les deux frères Nibelung et Schilbong, n'y est considérée que comme un événement secondaire. Il faut lire dans l'*Edda* avec quelle ardente et chagrine volupté le poète scandinave s'appesantit sur tous les crimes qui viennent réaliser successivement les terribles menaces d'Andvar. Le masque de fer du destin s'y montre à chaque événement avec cette froide rigueur dont la tragédie grecque offre peut-être seule d'autres exemples.

Le trait de dévouement d'Hagen, dans le *Niebelungen lied*,

(1) « Il est remarquable que le monument sépulcral du roi Siegbert (qui n'est qu'une autre manière d'écrire le même nom), élevé à Soissons, dans l'église de Saint-Médard, que ce prince avait bâtie, montre le dragon sous les pieds du roi. La vie de ce malheureux prince offre encore une ressemblance avec celle du héros du poème, en ce qu'il vainquit, comme Sigfried, les Saxons et les Danois, et qu'il fut assassiné (en 575) à l'instigation de sa belle-sœur Frédégonde, comme Sigfried à l'instigation de Brunehild. Siegbert était aussi roi d'Austrasie, dans laquelle se trouve *Saxten*. Guntran, qui paraît être le même que Gunther ou Gundar, était son frère. Enfin, la femme de Siegbert s'appelait Brunehild, fille du roi des Visigoths d'Espagne, qui fut assassinée en 613. — La version du poème dans l'*Edda* nomme Sigurd le premier mari de Brunehild. » Chateaubriand, *Étud. hist.*, t. II, p. 347.

ière avec laquelle il acquiert la certitude qu'il em-
c lui dans la tombe le secret du trésor des Nibelungs,
ænté dans la *Volsunga* avec non moins de talent et
ır que dans le poème allemand (1). « Hogni et Gu-
x héros de la race des Nifflungs, sont prisonniers
On demande à Gunar de révéler où est le trésor des
et d'acheter sa vie pour de l'or. Le héros répond :
ux tenir dans ma main le cœur d'Hogni, tiré san-
la poitrine du vaillant héros, arraché avec un poi-
ıoussé du sein de ce fils de roi.
rachèrent le cœur d'un lâche qui s'appelait Hialli ; ils
nt tout sanglant sur un plat, et l'apportèrent à Gunar.
s Gunar, ce chef du peuple, chanta : « Je vois le
glant d'Hialli ; il n'est pas comme le cœur d'Hogni le
tremble sur le plat où il est placé ; il tremblait la
vantage quand il était dans le sein du lâche.
ıd on arracha le cœur d'Hogni de son sein, il rit ; le
vaillant ne songea pas à gémir. On posa son cœur
sur un plat, et on le porta à Gunar.
s ce noble héros de la race des Nifflungs chanta :
ɔis le cœur d'Hogni le brave ; il ne ressemble pas au
logni le lâche ; il tremble peu sur le plat où on l'a
remblait la moitié moins quand il était dans la poi-
ɔrave.
n'es-tu, ô Atli (Attila), aussi loin de mes yeux que
s toujours de nos trésors ! En ma puissance est dé-
trésor caché des Nifflungs, car Hogni ne vit plus.
s toujours inquiet quand nous vivions tous les deux ;
nt je ne crains rien : je suis seul. »
uit-on pas entendre un guerrier séminole ou un nou-
ındais entonnant son chant de mort et bravant ses
ıu milieu des tourments affreux qui détruiront son
s vaincre un instant son courage ?
s plus anciens ouvrages du même genre que ceux

empruntons le morceau qu'on va lire à la belle traduction que
a donnée de ce poëme.

dont nous venons de parler, qui existe en ce moment, e
poème écrit en langage dano-saxon (1), dans lequel sont
brés les exploits de Beuwulf, noble danois, descendu du
royal des Scyldinges, dans la guerre qu'il eut à souteni
tre les rois de Swedeland (Suède) (2).

Dans le recueil intéressant des anciennes fables du
marck, quelques-uns des exploits du Sigurd du Volsu
du Sigfried du *Niebelungen lied*, tels que la mort du D
et l'enlèvement du trésor des Nibelungs, sont attribués
mund le Walsing, que tous les critiques s'accordent à
der comme le même que Sigmund, roi des Pays-Bas, d
comme père de Sigfried dans le poème allemand, circon
omise dans le poème scandinave. Cette célébrité don
Sigmund par le poète danois est encore attestée par d'
documents tirés des anciennes poésies du Nord. D
Hyndlu-Lioth, Sigmund est considéré comme un des 1
des dieux, auquel Odin a fait présent d'un sabre, c
marque de sa satisfaction (3). Dans le célèbre *Dra*
composé sur la mort d'Eric Blodoxe, tué lors d'une de
sur les côtes d'Angleterre, durant le xe siècle (et q
peut-être le plus ancien poème islandais dans lequel il e
mention d'un événement historique), Sigmund est envo
Odin, comme le plus distingué des membres du Val
pour aller recevoir le roi de Norwége et le conduire d
séjour céleste (5). De ces diverses citations, appuyées d'

(1) Le dano-saxon est le langage qui prévalut en Angleterre dep
vasion des Danois jusqu'à la conquête des Normands en 1065.

(2) Le poème de Beowulf a été publié par le chevalier Thorkeliu
le titre de : *De danorum rebus gestis secul*, III et IV. *Poema dan
dialecto anglo-saxonica*, etc. Copenhague, 1815. On en trouve u
lyse dans l'histoire des Anglo-Saxons, par M. Turner.

(3)
« Dedit hermodo
» Galeam et loricam
» At sigmundo
» Ensem accipere. »

Voyez Sinfiotla hok, dans l'*Edda* de Sœmund.

(4) Chant guerrier islandais.

(5) L'*Edda* et le *Volsunga* désignent Sigmund comme étant fils
...ngr, placé en tête de l'arbre généalogique, et considéré dans c

ves qu'il serait hors de propos de citer ici, un savant cri- anglais, auquel nous empruntons ces observations sur iund, en conclut que, dans les grands événements racon-ans les poèmes allemands et scandinaves dont nous ve- de parler, Sigfrid a été mis à la place de son père, ès le même principe arbitraire qui fit jadis attribuer à cule Thébain les hauts faits de ses prédécesseurs (1).

orès le *Niebelungen lied*, la grande épopée nationale, citerons l'*Heldenbuch*, le livre des héros, qui est l'œuvre ifférents poètes, et dont on a fait récemment une nou- publication. Nous avons parlé dans un autre article du il intéressant que nous devons aux soins des savants Ja- t William Grimm, publié sous le nom de *Deutshe sagen Kinder und hans marchen*, qui a jeté un si grand jour es fictions populaires des nations du Nord et sur celles de emagne en particulier.

a a réellement lieu d'être surpris qu'il y ait si peu de ro- s allemands dans lesquels on ait célébré la vie et les its des empereurs romains d'Allemagne, particulière- t de ceux de la maison de Souabe, grands guerriers pour part, dont le règne fut l'époque vraiment florissante de ésie chevaleresque allemande, et qui se sont rendus cé- es par leurs hauts faits dans les croisades (2).

armi tous les grands empereurs de la maison de Souabe, fut un dont l'esprit entreprenant, les exploits guerriers i fin singulière auraient pu fournir un magnifique sujet verve poétique des mennesingers. Peut-être l'ont-ils vé au-dessus de leurs forces; peut-être aussi, et plus pro-

comme le fondateur de la dynastie volsunge. Cependant, il paraît in que ce Volsungr est un personnage fictif; car par analogie avec utres, la race Volsungr devait tirer son origine d'un ancêtre qui se t appelé *Vols*, comme celle des Skiolding tirait la sienne de Skiold, kilfings de Skilfs, etc. Cette règle généalogique est observée dans le ne de Beowulf, où le Skulde parle d'abord généralement de la race ising, et ensuite désigne Sigmund comme descendant de Wœls.

) *Warton's editors*, préface, p. (96).

) Nous ne connaissons guère qu'un roman en vieille poésie tudesque, Maximilien I[er], intitulé : *Tuerdank*, écrit par Melchior Pfinzing, cha- in de ce prince, et imprimé à Nuremberg en 1517.

bablement sans doute, la crainte d'offenser Rome, dont ce prince n'était pas l'ami, a-t-elle pu faire taire à son égard la lyre des poètes. On comprend facilement que nous voulons parler de Frédéric-Barberousse, qui, négligé par la muse romantique, est devenu le héros de maintes traditions populaires, moyen plus sûr peut-être de parvenir à la postérité.

Les Allemands, dont l'esprit mystique adopte avec facilité toutes les croyances merveilleuses, ont cru longtemps que ce monarque reviendrait un jour prendre les rênes de l'empire. Frédéric était un souverain d'un esprit extraordinaire, qui couvrait son orgueil et la violence de son caractère par le courage, la franchise, la libéralité et la constance dans la bonne et la mauvaise fortune. Ses querelles avec les papes lui tirèrent sur sa tête les anathèmes de l'Eglise, et l'on fut jusqu'à lui supposer des dispositions à favoriser le mahométisme. Il est plus probable, selon nous, que ce prince ambitieux ne reconnaissait d'autre divinité que son étoile. On ne conçoit même guère quel pouvait être le fondement d'une semblable accusation contre Frédéric, quand on considère que cet empereur n'eut pas plutôt appris que Saladin, le héros de son pays et de son siècle, avait repris Jérusalem sur les Chrétiens qu'il assembla une puissante armée et partit pour reconquérir la Terre-Sainte. Après avoir battu les Grecs, qui étaient alors les alliés du sultan, il pénétra en Syrie, remporta deux victoires sur les Turcs, et alla mourir l'année suivante (1190) près de Tarse, en Cilicie, pour s'être baigné dans le Cydnus de la même maladie qu'Alexandre-le-Grand contracta autrefois en se plongeant, couvert de sueurs, dans les eaux glacées de ce fleuve. Cependant, on crut tellement peu en Allemagne à la mort de l'empereur, que, près d'un siècle plus tard, cinq imposteurs parurent successivement sous son nom, et trouvèrent des partisans parmi les ennemis de Rodolphe de Hapsbourg, qui gouvernaient alors l'empire. Les faux Frédéric furent démasqués et punis (1); néanmoins, le peuple continu

(1) On peut consulter Aventinus, lib. 7. annal. Boiorum, sur l'histoire d'un certain Frédéric Stuff, homme, dit-il, perdu, désespéré, et, de plus

stinément à croire que Frédéric était vivant, et qu'il avait lontairement abdiqué la couronne impériale. « C'est un mme sage, disait-on, il sait lire dans les astres, et il voyage ns doute en ce moment dans quelques régions éloignées, ec les astrologues ses fidèles compagnons, pour éviter les lheurs qui eussent été son partage s'il fût resté sur le trône; is il paraîtra de nouveau en Allemagne, lorsque le bon nps sera revenu (1). »

On répandit à son sujet d'obscures prophéties, qu'on fit me revivre sous le règne de Charles-Quint; elles annonent que Frédéric était destiné à réunir sous sa puissance deux empires d'Orient et d'Occident; que les Turcs et les ens devaient être défaits par lui dans une grande bataille s les murs de Cologne, et qu'il devait également reconquéla Terre-Sainte. Jusqu'à ce que le moment fixé pour sa pparition dans le monde soit arrivé, l'empereur tient sa r dans une immense caverne de la montagne de Kifhau-, ou Kyffhaüser, située au milieu d'une des forêts du tz, où il est placé dans une situation à peu près semblable elle des habitants de la caverne de Montésinos. Le monar- y dort assis sur un trône d'ivoire; sa barbe rousse, qui devenue d'une longueur prodigieuse, a cru autour de la le de marbre sur laquelle son bras droit est appuyé, ou,

icien, que le diable assista dans ses projets. Les vieilles bandes de léric le suivaient et l'aimaient, car il les contentait de paroles, et leur lait si bon compte, touchant l'empereur qu'il feignait être, qu'aucun outait plus qu'il fût le vrai Frédéric. Il s'était déjà emparé de Cologne, ju'il fut assiégé dans Vetslar par l'empereur Rodolphe, auquel les hants le livrèrent : il fut brûlé comme sorcier.

) Voyez sur Frédéric Barberousse : 1° la chronique d'Othon de Frisen, avec les additions d'Othon de Saint-Blaise. 2° *Historia Frederici eratoris magni*, etc., in-fol. imprimée au monastère de Saint-Udalricgsbourg, de 1473 à 1475.

'empereur Frédéric, avant de quitter Vicence, qu'il avait emporté d'as-, défia le plus fameux astrologue de deviner par quelle porte il sortile lendemain. L'astrologue remit à l'empereur un billet cacheté, et lui mmanda de ne l'ouvrir qu'après qu'il serait sorti. — Frédéric fit abatpendant la nuit quelques toises de la muraille, et sortit par cette brè- Il ouvrit ensuite le billet, et y lut avec étonnement : « L'empereur ira par la porte neuve. » Il n'en fallut pas davantage pour lui faire re aux astrologues et à l'astrologie.

comme d'autres le rapportent, a cru à travers cette mêm... ble. Une ou deux fois peut-être, après une longue suite d'... nées passées dans une immobilité complète, il sort de l'esp... d'extase dans laquelle il paraît plongé, puis retombe bie... dans un état d'oubli, qui tient le milieu entre le sommeil et... mort (1).

On raconte d'étranges aventures arrivées à ceux que le h... sard a conduits dans ce lieu enchanté. En voici une qui est... rée d'un recueil d'anciennes histoires ou traditions popul... très-répandues dans le Hartz (2).

« Il y a déjà bien des années que, dans un village situé... pied de la montagne de Kiffhaüser, vivait un chevrier nom... Pierre. Chaque matin, il conduisait son troupeau paître ... les flancs de la montagne, où l'on rencontre çà et là qu... ques traces de verdure. Quelquefois, vers le soir, lorsq... Pierre pensait qu'il était trop tard pour retourner au villag... il mettait ses chèvres à l'abri dans de vieilles ruines ... étaient entourées d'un épais massif d'arbres, et, après un ... ger repos, il s'endormait paisiblement jusqu'au point ... jour.

» Pierre s'aperçut un jour que la plus jolie chèvre de son troupeau avait disparu peu après être entrée dans les ruines, et qu'elle s'était néanmoins trouvée parmi les autres le lendemain matin. Il la perdit ainsi plusieurs fois de suite, sans qu'il pût découvrir où elle allait. Enfin, à force de recherches, il aperçut dans la vieille muraille une ouverture par laquelle il pensa que l'animal avait pu s'échapper. Il y entra, et, après s'être laissé glisser pendant quelque temps sur le penchant du rocher, il se trouva à l'entrée d'une caverne dans laquelle il pénétra, et où il vit sa chèvre favorite mangeant fort tranquillement de l'avoine qui tombait continuellement du haut de la caverne. Curieux de découvrir d'où cette avoine pouvait provenir, Pierre écouta attentivement, et crut entendre au-

(1) Agricola, *Spruch Wort*, 770. — Melissantes, Orogr, V. Kiffhausen. — Tenzel, *Monast. unterr.*, 1689, p. 749. — *Prætorius*, p. 69.
(2) Recueil d'Otmar, des anciennes histoires et traditions répandues dans le Hartz.

ssus de lui des chevaux hennir et frapper du pied. Bientôt fut certain que plusieurs de ces animaux, placés non loin l'endroit où il se trouvait, étaient occupés à manger l'aine, et que celle qu'il voyait tombait sans doute de leurs angeoires.

» Pierre ne savait comment expliquer la présence de ces evaux dans l'intérieur d'une montagne, sur laquelle les èvres seules pouvaient grimper, mais son étonnement fut comble quand il aperçut tout à coup un petit page qui s'ança vers lui, et qui le pria fort poliment de le suivre. Pierre éit, et se trouva bientôt dans une vaste cour entourée d'une eille muraille. Des masses de rochers s'élevaient de toutes rts, et des arbres gigantesques, étendant leurs vastes branes au-dessus de cet endroit, n'y laissaient pénétrer qu'une arté douteuse, semblable au crépuscule d'un beau jour, tans que, sous de frais ombrages et sur un gazon nouvellement ndu, douze vieux chevaliers s'amusaient à jouer aux quilles, un air grave et réfléchi.

» A l'entrée du chevrier, les joueurs gardèrent le silence, ais ils lui firent signe de s'occuper à relever les quilles à esure qu'ils les abattraient. Pierre trembla d'abord de tous s membres, et il osait à peine jeter à la dérobée un regard ır les longues barbes blanches et sur les vêtements surannés e ces vieux chevaliers. Peu à peu cependant il reprit couge, et sa hardiesse augmenta tellement qu'il se hasarda ientôt à faire connaissance avec un grand pot d'étain qui se ouvait près de lui, et dont l'odeur parfumée qui s'en exhait annonçait au nez de l'homme le moins gourmet la quaté supérieure du vieux muscat dont il était rempli. Comme n peut bien le penser, la liqueur parut bonne au pauvre hevrier, il y retourna tant de fois, qu'il fut en peu de temps ors d'état de distinguer les objets qui l'environnaient, et u'il tomba sur le gazon, où il s'endormit bientôt d'un proond sommeil.

» Lorsque Pierre s'éveilla, le soleil était au milieu de sa ourse, et il se trouva étendu sur l'herbe au pied des ruines où l avait coutume de mettre à l'abri son troupeau; mais il eut

beau se frotter les yeux, il n'aperçut ni chien, ni chèvres autour de lui : l'herbe aussi lui semblait plus grande et les arbres plus touffus que lorsqu'il s'était endormi. Il se leva néanmoins, ne sachant trop s'il sommeillait encore, et il se dirigea vers les sentiers escarpés où il conduisait ordinairement son troupeau, pensant que les chèvres s'étaient ennuyées de son long sommeil, et qu'il les retrouverait paissant sur le penchant de la montagne : mais il les chercha vainement pendant le reste du jour. Au-dessous de lui, dans la plaine, était son village ; il en prit lentement le chemin, le cœur bien gros de la perte de ses chèvres, mais espérant encore qu'il pourrait les retrouver au logis.

» Cependant, tous les gens que Pierre rencontrait, lui étaient inconnus ; leurs vêtements n'étaient plus les mêmes, et il lui semblait qu'ils ne parlaient plus le même langage. Lorsqu'il leur demandait des nouvelles de son troupeau, ils ouvraient de grands yeux et ne lui répondaient qu'en se frappant le menton. Pierre, ne sachant ce que cela voulait dire, porta aussi machinalement la main à sa barbe, et il s'aperçut pour la première fois depuis son réveil qu'elle avait au moins un pied de long. Le pauvre homme, ne sachant que penser de tout ce qu'il voyait, arriva enfin au village et se dirigea vers sa chaumière. Mais hélas ! quel nouveau chagrin ne dût-il pas éprouver lorsqu'il vit l'état de délabrement dans lequel elle se trouvait. Dans la cour, jouait un enfant couvert de guenilles, qui lui était inconnu, et non loin de ce marmot, était couché un vieux chien édenté, auquel le chevrier trouvait bien un air de connaissance, mais qui se mit à grogner lorsqu'il s'approcha pour le caresser. Pierre, toujours de plus en plus surpris, arriva à une ouverture dans la muraille, où il y avait eu autrefois une porte ; mais en jetant un coup-d'œil rapide dans l'intérieur de la chaumière, il la trouva tellement vide et déserte, qu'il recula comme un homme ivre et appela à grands cris et par leurs noms, sa femme et ses enfants : personne ne l'entendit, au moins personne ne répondit au pauvre chevrier.

» Bientôt une foule de femmes et d'enfants se rassembla au-

tour de ce vieillard à longue barbe grise, qui paraissait étranger à la porte de sa demeure, et l'accabla de questions : — Qui êtes-vous ? que demandez-vous ? lui disaient à la fois d'une voix criarde des gens qu'il ne connaissait plus. Il lui sembla si singulier de s'entendre demander son nom dans sa propre maison, que pour se débarrasser de cette foule importune, il nomma la première personne qui lui vint à l'idée. — « Hans, le forgeron, dit-il. » A ces mots tout le monde se tut : enfin, une vieille femme prit la parole. — Il y a sept ans qu'il est parti, dit-elle, pour un endroit où vous n'arriverez pas aujourd'hui. — Et Frank, le tailleur, demanda le chevrier ? — Dieu ait pitié de son âme, répondit une vieille perchée sur deux béquilles, il est depuis dix ans dans une demeure qu'il ne quittera plus !

» Pierre regarda cette femme et ne put s'empêcher de frémir, lorsqu'il la reconnut pour une de ses vieilles connaissances, dont la figure annonçait au moins trente ans de plus que lorsqu'il l'avait vue la dernière fois, et il n'eut plus envie de faire de nouvelles questions, dans la crainte d'apprendre quelque malheur qui le touchât de plus près. Enfin, une jeune femme perça la foule, tenant un enfant dans ses bras et en conduisant un autre par la main. Tous trois étaient l'image vivante de la femme du chevrier. — Quel est ton nom ? demanda-t-il aussitôt à la jeune femme, d'un air égaré. — Marie. — Et ton père ? — Dieu le bénisse ! il s'appelait Pierre ! Il y a bientôt vingt ans que nous le cherchâmes jour et nuit dans la montagne de Kyffhaüser ; son troupeau revint au village, mais quant à lui, on n'a jamais su depuis ce jour ce qu'il était devenu. Le pauvre chevrier ne put en entendre davantage. — Je suis Pierre, s'écria-t-il en pleurant de joie, je suis ce père que vous croyez perdu, — et il prit l'enfant des bras de sa fille et se mit à l'embrasser. La foule écoutait dans le plus grand étonnement, ne sachant que penser ni que dire d'un aussi étrange événement. Enfin, une voix s'écria : « Eh ! certainement, c'est Pierre, le chevrier ! Comment ne l'avons-nous pas reconnu plus tôt ! — Et tout le reste répéta : Mais il n'y a pas de doute que c'est lui ! chacun alors s'em-

pressa de lui faire un bon accueil après vingt ans d'absence. »

Grand est le nombre des histoires de ce genre, dont les héros sont presque toujours des bergers, qu'on raconte, dans les longues soirées d'hiver, au coin du feu des chaumières du Hartz. Un autre chevrier, dont le troupeau paissait aussi sur la montagne de Kyffhaüser, allumant un jour sa pipe en s'écriant : « Frédéric, je vais fumer en ton honneur! » aussitôt le héros lui apparut et le conduisit dans une salle immense où il y avait un grand nombre de chevaliers couverts de riches armures et portant des glaives brillants. Plus heureux que le pauvre Pierre, qui n'avait pas reçu un seul kreutzer des vieux chevaliers du Boulingrin, l'empereur fit à celui-ci cadeau de tant de pièces d'or, qu'il devint par la suite un des plus riches propriétaires du pays (1).

Frédéric Barberousse fut pendant sa vie le protecteur zélé des troubadours, des ménestrels et de tous les beaux arts qui florissaient alors, parmi lesquels la musique et la poésie occupaient le premier rang. Il est digne de remarquer que les traditions populaires du Hartz représentent encore ce prince comme ayant conservé dans sa retraite de Kyffhaüser ses anciens goûts *artistiques*, et raconte avec quelle libéralité il a répandu maintes fois ses bienfaits sur les enfants des muses que le hasard avait conduits dans le lieu de son enchantement.

Il y a bien des années qu'une troupe de musiciens ambulants, passant près de la caverne où cet empereur est, dit-on, renfermé, crurent qu'il était de leur devoir de lui donner une sérénade. Ils se placèrent en conséquence au pied du rocher, et commencèrent à jouer un air de chasse, au moment où l'horloge de la ville voisine de Tilleda sonnait minuit. Au second refrain, on aperçut sur la montagne quelques lumières éparses qui brillaient à travers le feuillage, et qui erraient çà et

(1) Georg. Draud, Furstliche Tischreden, I. Il y a plusieurs versions différentes de cette histoire ; une autre tradition, rapportée par le même auteur, place l'empereur *enchanté* dans une caverne d'un rocher situé près de Kaiserslautern. — *Idem*, I. — Voy. Figchart, Gargantua, 266, B.

comme des météores lumineux, au milieu des grands ar-
de la forêt. Un instant après, une princesse, fille de l'em-
ur, s'avança vers les musiciens et les invita avec beaucoup
râce à la suivre dans l'intérieur de la caverne. Le rocher
vrit à leur approche, et ils pénétrèrent sans difficulté dans
aste salle où Frédéric reposait sur son trône. Ils continuè-
leurs concerts en présence du monarque, qui parut
mé de les entendre, et qui ordonna qu'on leur prodiguât
u'au jour le bon vin et la bonne chère. Dès que l'aurore
it, Frédéric leur fit un gracieux signe de tête, et la prin-
e les congédia, après avoir offert à chacun d'eux une bran-
de *verte feuillée*.

e don impérial parut bien mesquin aux pauvres musiciens,
s le respect que leur inspirait l'aspect vénérable de l'em-
ur le leur fit accepter sans murmurer. Cependant, lors-
ls se virent en plein air, tous, à l'exception d'un seul, je-
nt leurs branches avec mépris. Le musicien qui garda la
ne ne pensait à la conserver que comme un souvenir de
aventure; mais quand il arriva chez lui, il fut bien étonné
a trouver d'une pesanteur extraordinaire. Il s'aperçut, en
it les yeux dessus, qu'elle brillait d'un éclat tout particu-
et que chaque feuille était changée en un beau ducat de
le plus pur. Lorsque ses camarades apprirent cette bonne
ıne, ils coururent en toute hâte vers le rocher de Kyffhaü-
mais ils cherchèrent vainement pendant plusieurs jours
ésor dont les avait privés leur mauvais destin.

n peut considérer les montagnes et les forêts du Hartz, cette
e classique du merveilleux, comme les Champs-Élysées
s lesquels reposent en paix les anciens héros de l'Allema-
. Suivant une vieille tradition, les restes du grand Witi-
l, de belliqueuse mémoire, sont déposés sous un tertre du
ken (1), et une fois tous les siècles, un fantôme auguste,
ouronne sur la tête et les armes à la main, paraît dans les
ges, au-dessus du tertre enchanté, monté sur un cheval
en, noir ou blanc comme la neige, suivant que la mission

) Voyez encore sur Witikind le chapitre des phénomènes aériens.

qu'il vient accomplir sur la terre a pour but de punir ou de pardonner.

Il y a peu de héros populaires qui aient joui d'une plus grande réputation qu'*Holger Danske*, que nous nommons communément Ogier-le-Danois; c'est le Roland des romanciers du Nord. De quelque manière que ce nom soit écrit, Oger, Ogier, Odiger ou Holger, il se rapporte toujours à Helgi, héros de l'*Edda* (Volsunga-Saga), à cet Helgi qui a été régénéré et est venu au monde une seconde fois (1). Dans les plus anciennes traditions, le théâtre des exploits d'Holger est borné au Danemarck et aux contrées voisines; mais sa carrière, déjà fort aventureuse, a été embellie depuis au moyen de toutes les fictions merveilleuses usitées dans les romans; et après l'avoir conduit en vainqueur dans une grande partie de l'Europe et de l'Asie, les romanciers l'ont fait transporter dans l'île d'Avalon par son amante la fée Morgan, avec laquelle il est encore (2).

Suivant les vieilles chroniques françaises, Ogier-le-Danois, qu'elles nomment également Oger et même Auctaire, rendit de grands services à Charlemagne et fut très-estimé de ce monarque. Le ciel lui ayant ouvert les yeux sur les prestiges du monde, il se fit religieux dans l'abbaye de Saint-Faron de Meaux, où il mourut, dans le IXe siècle, avec de grands sentiments de piété (3).

Les Danois, ses compatriotes, placent *Holger Danske* dans la même situation que Frédéric Barberousse. Suivant une tradition populaire, où l'on reconnaît la couleur locale, ce héros dort depuis plusieurs siècles sous les voûtes du château de Kronembourg. Un paysan fut un jour persuadé, par l'offre d'une grande récompense, de descendre dans la caverne où repose à demi-engourdi l'ancien paladin de Charlemagne. En

(1) Voyez sur Helgi la note 2, page 144, du chapitre précédent.

(2) Il existe parmi les manuscrits harleain, à Oxford, sous le n° 4404 un roman d'*Adenez*, vieux poëte français, sur Oger-le-Danois, qui a été omis dans le catalogue de Fauchet.

(3) L'auteur de la chronique de Turpin semble avoir imité, en parlant d'Oger, une ballade ou chant que l'on retrouve dans le *Kjempe-viser*.

ntendant s'approcher, Holger murmura quelques paroles et
pria de lui donner la main. Le vilain, redoutant sans doute
e trop forte étreinte, lui présenta une fourche de fer que
chevalier serra si fortement, que le métal ploya sous ses
igts vigoureux : « C'est bien, dit le héros, qui s'imaginait
oir serré la main d'un compatriote, je vois avec plaisir qu'il
a encore des hommes en Danemarck. »

Suivant une tradition généralement répandue en Suisse et
s-accréditée parmi le peuple, les trois fondateurs de la
nfédération helvétique dorment dans une caverne sur les
rds du lac de Lucerne. Les bergers les nomment les *trois
lls*. Ils disent qu'ils sont couchés, revêtus de leur ancien
stume, et plongés dans le plus profond sommeil; mais ils
utent que si la Suisse était quelque jour menacée d'un grand
nger, les trois dormeurs se réveilleraient pour rétablir de
uveau la liberté de leur pays (1).

Geroldseck est un ancien château des Vosges, dont on en-
nd, depuis longues années, raconter beaucoup d'aventures.
n dit que les anciens héros allemands, Ariovist, Herman, Wi-
ing, Siegfried, à l'armure de corne, et plusieurs autres s'y
ontrent à une certaine époque de l'année, et que si jamais
llemagne était réduite aux dernières extrémités et sur le
int de périr, on verrait ces héros venir de là à son secours
ec plus d'un vieux peuple allemand (2).

Il y a en Allemagne beaucoup d'autres traditions et balla-
s sur des sujets de ce genre, dans lesquelles on raconte les
ngs sommeils des rois, des héros, des princes et des prin-
sses enchantés dans des palais ou dans des cavernes. On peut
cilement reconnaître la grande analogie qui existe entre ces
stoires et ce que la tradition populaire rapporte des sept dor-
ants d'Éphèse, tradition qui n'est peut-être qu'une imitation
celle du Crétois Épimenide. On raconte que ce philosophe,
ulant éviter la chaleur du jour, entra dans une caverne où
s'endormit. Son sommeil dura quarante-sept ans, selon les

(1) *Journal der luxus und der moden*, Januar, 1805, p. 38.
(2) *Philand. V. Sittewald Gesichte*, Strasb., 1665, p. 32.

uns, soixante-quinze, suivant les autres. A son réveil, le considéra comme un être merveilleux, et il fut plusie fois consulté comme un oracle par divers peuples de la Grè Platon loue sa sagesse, et assure qu'il prédit les guerres diques longtemps avant que personne y songeât; saint P même le cite dans ses épîtres. C'est, nous le pensons, l'a cienne fiction grecque, qui a été imitée tant de fois dans l' cident, et qui a été appliquée à divers personnages célè dans les fastes populaires, tels que Merlin, Arthur, Tho d'Erceldoune, Frédéric Barberousse et tant d'autres.

Les sept dormants étaient sept jeunes chrétiens d'Éph qui vivaient en l'année 250, sous le règne de l'empereur D Ayant été trouvés dans une caverne, où ils s'étaient réfu pour se mettre à l'abri de la persécution, des paysans en rèrent l'entrée, et ils *s'y endormirent dans le Seigneur*. L reliques furent retrouvées dans cette caverne en 479, sou règne de Théodose-le-Jeune. Elles furent portées à Marse où on les montre encore dans l'église de Saint-Victor. La moire de ces saints martyrs de la foi est en grande vénér chez les Grecs, les Syriens et tous les peuples d'Orient. montre encore aux voyageurs la caverne où leurs corps fu trouvés.

Cette version, dans laquelle il n'y a rien de merveilleu d'incroyable, est la seule qui soit adoptée par l'Eglise; t celles qui ont été méchamment commentées par quelques dernes sont tirées des croyances populaires sur ce sujet, s lesquelles ces jeunes gens se seraient endormis d'un som miraculeux, et auraient été retrouvés *vivants* quatre-vi sept ans après. La tradition ajoute qu'ils expirèrent aus après avoir raconté leur histoire et avoir reçu la bénédi de l'évêque d'Éphèse.

La légende latine de saint Grégoire de Tours sur les dormants (1) est une traduction d'une légende grecque et syriaque, comme quelques-uns l'ont écrit, qui paraît a

(1) *Historia septem dormientium*, Paris, 1511-1640, *et apud Rui* p. 1270.

vi de base à toutes les fables répandues depuis en Eu-
pe (1).

Le Nord avait aussi ses sept dormants. Paul, surnommé le
cre d'Aquilée, raconte l'histoire de sept jeunes chrétiens
dormis dans une caverne située sur les bords de la mer du
rd, dont le long sommeil fut respecté par les Barbares.
ul suppose que ces dormants, dont les vêtements annon-
ient l'origine romaine, avaient été destinés par la Provi-
nce à opérer la conversion de ces peuples, plongés encore
ns les ténèbres du paganisme (2).

La tradition populaire des sept dormants est très-répandue
rmi les Arabes; elle a fourni à Mahomet le sujet de la fable
chien *(al Rakin)*, qui, se trouvant aussi renfermé, mais
r hasard, dans la caverne, y devint un être raisonnable (3).
prophète parle également du soleil qui se détournait de sa
te ordinaire pour ne point laisser pénétrer ses rayons dans
tte caverne, et du soin que prenait Dieu lui-même de re-
rner de temps en temps les dormeurs du côté droit sur le
uche pour préserver leurs corps de la putréfaction. La ver-
on mahométane de la légende des sept dormants se retrouve
hez tous les peuples de l'Asie et de l'Afrique qui professent
tte religion, et l'on doit bien penser qu'elle a dû y recevoir
e nombreux embellissements (4).

Au reste, cette fiction est une de celles que l'on retrouve le
us souvent dans les récits fabuleux, non-seulement des Ara-

(1) *Apud Surium ad* 27 *jul.* — Photius, sans nommer l'auteur de cette
gende grecque, en donne la substance. *Bibl. cod.*, CCLIII, p. 1399, édit.
91, in-folio. — Cette légende grecque, qui n'a point été imprimée, fut
andue pendant ces derniers siècles au moyen d'une traduction en latin
rbare faite par un certain Syrus.

(2) *De gest. Longobard.*, lib. I, c. 4.

(3) D'Herbelot, *Dict. orient.*, p. 139. *A. V. Ashab.*, p. 17.

(4) Cette tradition n'est point la seule histoire merveilleuse que les Ma-
métans aient empruntée aux chrétiens, et qu'ils aient embellie, en y
utant de nouvelles fictions. Il existe un livre arabe sur la naissance du
veur, qui a été traduit en latin par Sykes (*Sikius*), intitulé : *Evange-
n infantiæ*, arabe et latin, *Traject. ad Rhen.*, 1697, in-8°. Dans ce
e curieux, Jésus-Christ est examiné par les docteurs juifs sur l'astro-
nie, la médecine, la physique et la métaphysique. Le même auteur
ste, page 55, que les *miracles de l'enfance* de Jésus-Christ étaient fort
andus chez les Perses. — *Ibid.*, *in not.*, p. 55.

bes, mais encore de tous les peuples de l'Orient; aussi e
très-répandue parmi les habitants du midi de l'Espagne
les croyances populaires ont conservé cette couleur or
qu'a dû nécessairement leur communiquer le long sejo
Arabes dans cette partie de la Péninsule. En Andalousi
tout, grand nombre des cavernes des *Sieras* et des sout
des vieilles forteresses moresques renferment des Maure
gés dans un sommeil magique, dont ils sortent néanm
certaines époques de l'année pour parcourir les lieux
ont aimés pendant leur vie. Des êtres privilégiés ont ren
quelquefois des troupes de cavaliers maures armés de
pièces, et dont les cuirasses d'acier poli brillaient à la cl
la lune, parcourant en silence les longs défilés de la *Sie
vada*. Souvent, au milieu de ces nocturnes cavalcades, ap
monté sur un coursier Isabelle, le roi Boabdil, le dern
monarques arabes qui régna sur Grenade, portant sur
une couronne de diamants, et suivi d'une foule de cou
magnifiquement vêtus. Cette troupe brillante parcourt
pendant la nuit, les places et les rues de Grenade, les
liers brandissant leurs lances et leurs cimeterres, tan
leurs chevaux piétinent et caracolent avec grâce, sans
puisse entendre ni le cliquetis des armes ni le bruit
des coursiers (1).

C'est ordinairement dans la nuit qui précède la
Saint-Jean que le charme magique qui retient tous les
riers dans un état d'enchantement léthargique est su
jusqu'au chant du coq *du lendemain*. Durant cette nui
veilleuse, le palais des anciens rois de Grenade paraît dan
son antique splendeur. Il y a grande parade sur l'esplan
la forteresse, et de brillants escadrons y arrivent de
parts, en laissant flotter leurs riches bannières. Dans les
tements du château, de riches tentures de damas ont re

(1) est bon d'observer que pour jouir de la vue de toutes c
, il faut posséder quelque talisman magique, ou avoir reç
quelque don particulier. On a même trouvé autrefois des t
avaient ce pouvoir dans les ruines des habitations moresques,
ire qu'ils sont maintenant fort rares.

lambeaux de soieries, et les arabesques ternies ont repris r ancienne fraîcheur; les salons démeublés sont garnis de les divans et d'ottomanes, dont les étoffes précieuses sont idées de perles et enrichies de pierreries. Tous les jets d'eau cours et des jardins jouent à l'envi et rafraîchissent l'air baumé par l'odeur des fleurs et des parfums.

Pendant ce temps-là, des ombres de cuisiniers font rôtir dans vastes cuisines du palais des ombres de poulets, de faisans, perdrix, et préparent des mets délicats, que des ombres de nestiques sont occupées à ranger dans la salle du banquet al. La cour des Lions est remplie, comme autrefois, de des, de courtisans et d'alfaquis; et dans le grand salon de tice, le roi Boabdil, assis sur son trône et environné de sa ır, tient à la main l'ombre d'un sceptre et rend une ombre justice aux ombres de ses anciens sujets.

Malgré cette apparence d'une foule immense et d'un mou nent général et continuel, on n'entend pas une voix, pas le is léger murmure, et le silence de la nuit n'est parfois in-rompu que par le chant du rossignol ou par le bruit des itaines.

Mais lorsque le chant lointain du coq monte de la vallée du ro jusqu'aux murs de l'Alhambra, et qu'une lueur légère nmence à blanchir les sommets de la Sierra, un vent frais lève, et l'on entend sur le marbre des cours un bruit res-nblant à celui de feuilles mortes tourbillonnant au souffle ger de la brise du matin! Puis tout a disparu! La lune n'é-ire plus que des salles vides, et les appartements, dépouillés leur splendeur passagère, se montrent dans leur délabre-nt accoutumé.

« Parfois aussi, pendant le silence des nuits d'été, une suave élodie vient frapper faiblement les oreilles des sentinelles i veillent aux portes de la forteresse; elle semble sortir d'une lle souterraine du palais, dont aucun mortel n'a encore pu ouver l'entrée, et dans laquelle l'architecte de l'Alhambra, istrologue Ibrahim Ebn Abu Ajech, dort depuis plusieurs ècles, couché sur un riche divan, aux accords harmonieux la lyre d'argent d'une princesse chrétienne, qui semblent

exercer un pouvoir magique sur les sens engourdis du v
enchanteur (1). »

Nous n'avons parlé que des traditions populaires de G
nade; mais ces mêmes traditions sont reproduites sous
noms différents dans toute l'Espagne, et l'on fait des récit
moins aussi merveilleux sur l'Alcazar de Séville et su
grande mosquée de Cordoue (2) que sur l'Alhambra et le G
neralife (3). Nous croyons qu'il n'y a pas de pays au mo
où les traditions fabuleuses soient plus populaires qu'en Es
gne. D'innombrables histoires d'origine arabe sont jusqu'
jour répandues parmi le peuple, qui leur donne le nom
Cujentos de Viejas. Il paraît même certain que ces sortes
fictions étaient communes dans la péninsule ibérique lo
temps avant l'invasion des Mahométans. Nous en donne
pour preuve la tradition suivante, la plus ancienne peut-
de ce genre qui se soit conservée en Espagne :

« On raconte qu'il y avait derrière une ancienne tour
château de Tolède une caverne qui passait pour ench
L'entrée en était étroitement murée, car on pensait génér
ment que si quelque personne y pénétrait, le royaume se
menacé des plus grands malheurs. Cette caverne resta
fermée pendant plusieurs siècles. Enfin, Roderic, le der
des rois Goths qui régna sur l'Espagne, non moins créd
mais plus courageux que ses prédécesseurs, étant menacé d'
invasion des Maures, résolut de faire des recherches dans
lieu redouté, espérant y trouver quelques prophéties con
nant les suites de cette guerre. Lorsqu'on ouvrit les portes
fer qui en fermaient l'entrée, il en sortit un vent si furie
que personne n'osa y pénétrer. Roderic s'y rendit accom
gné de gens munis de torches composées avec tant d'art, qu'
cune tempête ne pouvait les éteindre, et il arriva, quoi
avec beaucoup de difficulté, dans une salle carrée, couve
d'inscriptions arabes. Dans le milieu de cette salle était u

(1) The Alhambra By Washington Irving.
(2) La cathédrale de Cordoue était une mosquée.
(3) Palais d'été des rois de Grenade, situé dans la Siera.

ssale statue d'airain, représentant un Sarrazin armé d'une
sue moresque, dont il déchargeait de furieux coups de
les côtés, et semblait exciter ainsi la tempête qui soufflait
s ce lieu. Roderic ayant conjuré cette figure magique, elle
a de se mouvoir, et alors le roi lut ces mots écrits sur la
n droite de la statue : « *Infortuné monarque, c'est pour malheur que tu es venu en ce lieu;* » sur la gauche : « *Tu s détrôné par un peuple étranger;* » sur une épaule : *nvoque les fils d'Agar!* » et sur l'autre : « *Je fais mon ir.* » Lorsque le roi eut fini de déchiffrer ces sinistres ictions, la statue recommença à se mouvoir comme aupant, et la tempête reprit toute sa rage. Roderic se retira : réfléchir aux moyens d'échapper au destin qui le mena- ; il fit fermer et barricader l'entrée de la caverne; mais, s la nuit suivante, la tour s'écroula avec un fracas épouable et cacha sous ses ruines cette mystérieuse entrée (1).

a terrible prophétie de la statue d'airain ne tarda pas à omplir. En 712, la race conquérante des Arabes, con- e par l'intrépide Tarykh, ayant franchi le détroit, se pré- a devant l'impénétrable forteresse (2), qui leur fut livrée la vengeance du comte Julien, dont Roderic avait profané ille Florinde, si célèbre depuis dans les romans espa- ls. Peu de temps après, le roi perdit la couronne et la vie, Espagne subit le joug de la conquête.

es nations de l'ancien continent ne sont pas les seules qui t fait des êtres merveilleux et quelquefois des dieux des ıds hommes qui s'étaient illustrés durant leur vie par leur sse, leurs exploits guerriers, ou les bienfaits qu'ils avaient ndus sur l'humanité. Nous avons retrouvé dans le Nou- a-Monde les mêmes croyances à cet égard que dans l'an- ı. Les plus vieilles traditions mexicaines rapportent que *tzalcoatl, homme blanc et barbu*, était jadis roi et grand- tre à Tulan, et, comme les diverses sectes de l'Inde, ap-

) *Historia verdadera del rey don Rodrigo*, per El Sabia Alcayde Abul- m, traduzeda de la lingue arabica, per Miquel de Luna, cap. vi.

2) Celle qui fut nommée par les Arabes *Gebel-Tarikh*, ou la montagne Tarikh, dont nous avons fait Gibraltar.

prenait à s'imposer de cruelles pénitences. Son âge fut l'âge d'or des peuples d'Anahuac (le Mexique), jamais la terre ne fut plus féconde, jamais les races d'oiseaux ne furent plus nombreuses et plus belles, ni leur plumage plus éclatant. Mais cette ère de bonheur dura peu. Après avoir demeuré vingt ans parmi les Mexicains, leur avoir enseigné l'art de fondre les métaux, avoir réglé leurs notions chronologiques et astronomiques, le prêtre-roi se dirigea vers les bouches du Guazacoalco, et disparut en disant qu'il reviendrait plus tard pour gouverner de nouveau ces peuplades. Les Mexicains firent de ce sage le dieu de l'air (1), et attendirent constamment son retour parmi eux. Aussi, lorsque Cortez se présenta sur les rivages de l'empire du Mexique, les habitants crurent-ils que c'était Quetzalcoatl qui revenait ainsi qu'il l'avait promis, et Montézuma, lors de sa première entrevue avec le chef espagnol, dit-il à ce dernier : « Qu'ils avaient appris depuis longtemps, par une prophétie qu'ils regardaient comme infaillible, ainsi que par les anciennes traditions conservées dans leurs annales, que le monarque qui l'envoyait était un descendant du grand Quetzalcoatl, seigneur des sept cavernes de Navatlacas et roi légitime des sept nations qui fondèrent jadis l'empire du Mexique; qu'ils avaient toujours cru que ses descendants viendraient un jour prendre possession de ce pays. « Or, comme vous venez, ajouta l'empereur, de ce côté où naît le soleil, et que, comme vous me l'assurez, vous nous connaissez depuis longtemps, je ne puis douter que le roi qui vous envoie ne soit notre maître naturel (2). »

(1) Quetzalcoatl signifie le serpent revêtu de plumes vertes.

(2) « Con cuyo presupuesto quiero que sepais ántes de hablarme, que non se ignora entre nosotros, ni necesitamos de vuestra persuasion, para creer que el principe grande à quien obedeceis, *es descendiente de nuestro antiguo Quezalcoal*, senor de los siete cuevas de los navatlacas, y rey legitimo de aquellas site naciones que diéron principio al imperio mexicano. Por una profecia saya, que veneramos como verdad infalible, y por la tradicion de los siglos que se conserva en nuestros anales, sabemos que salió de estas regiones à conquistor nuevas tierras ácia la parte del oriente y dexó prometido que andando el tiempo vendriam sus descendientes moderar nuestras leyes, ô poner en razon nuestro gobierno, etc. » Solis, *Hist. de la conquête de Mexico*, capitulo XI.

On voit combien était grande la foi que ces peuples ajou-ient aux anciennes traditions, et combien cette croyance dut rvir les desseins des Espagnols et leur aplanir le chemin de conquête.

Des traditions semblables existaient au Pérou, à Taïti et aux s Hawaii (les îles Sandwich); nous ne citerons que cette der-ère, d'après laquelle les insulaires attendaient depuis long-mps le retour d'un héros de leur nation, nommé Rono, qui tait un jour dirigé vers la haute mer sur une pirogue d'une rme particulière, annonçant qu'il reviendrait un jour. Après départ du héros, ses compatriotes en firent un dieu, et cé-braient chaque année en son honneur une fête accompagnée jeux homériques, tels que lutte, pugilat et combats au ja-lot. Rono ayant promis de revenir, ils l'attendaient toutes s années. Aussi lorsque Cook parut devant Hawaii, les ha-tants prirent ses vaisseaux pour des îles et le capitaine pour ur dieu. De là cette réception solennelle et ces honneurs di-ns rendus à l'illustre navigateur, qui ne sut pas néanmoins ofiter avec autant d'habileté de ces heureuses dispositions ie l'avait fait au Mexique le conquérant espagnol.

En dépit des lumières et de l'incrédulité du siècle où nous vons, il paraît que les histoires fabuleuses de la vieille Eu-pe n'ont rien perdu de leur nature merveilleuse, depuis i'elles ont traversé l'Atlantique à la suite des colons hollan-is qui jetèrent les premiers fondements de la puissance amé-caine. On retrouve tout le merveilleux du sommeil magique e Frédéric Barberousse et de la Belle au bois dormant dans histoire de Rip-van-Vinckle, si agréablement racontée par Vashington Irving dans le premier volume du *Sketch-book*. es bords de l'Hudson et les montagnes du Kantskill sont en-ore de nos jours hantées par les mêmes esprits qui ont fré-uenté de tout temps les bords de l'Elbe et les montagnes du Hartz. Semblables aux Troyens, qui apportèrent en Italie les dieux de l'antique Ilion, les Hollandais, sous les ordres du grand Hendrick Hudson, transportèrent également de l'autre côté de l'Atlantique les fictions populaires que leurs ancêtres apportèrent jadis de l'Asie centrale, d'où sortirent ces grandes

fan s qui, sous le nom de Celtes, de Scythes et de Sa
ont peuplé l'Europe, où l'ont conquise sur ses premier
tants.

Mais, pour revenir au célèbre navigateur Hudson, q
couvrit l'Etat de New-York, nous pouvons affirmer,
des autorités incontestables, qu'il passe tous les vingt a
les montagnes du Kantskill une revue de l'équipage
vaisseau *la Demi-Lune*, et qu'il veille encore du fon
retraite sur la ville et la rivière auxquelles il a donné so
Le vieux Peter Vanderdonk et le simple Rip-van-Vin
sont pas les seuls qui l'ont vu, dans son vieux costum
landais, jouer aux quilles avec ses anciens compagnon
mes, et qui ont pris pour le roulement d'un tonnerre l
les bondissements de leurs ballons sur la bruyère des
ches.



LIVRE CINQUIÈME.

CROYANCES TÉRATOLOGIQUES. — PHÉNOMÈNES AÉRIENS.

CHAPITRE I.

Des Géants et des Êtres monstrueux.

> « Ibi fuerunt gigantes nominati illi, qui ab initio fuerunt, staturâ magnâ, scientes Bellum, non hos eligit deus neque; viam disciplinæ inuerunt; Proterea perierunt. »
>
> BARUCH, cap. III, v. 26.

L'existence des géants dans les temps qui ont précédé et dans ceux qui ont suivi immédiatement le déluge a été le sujet de nombreuses et savantes dissertations parmi les anciens et des modernes. Ceux des premiers qui ont nié l'existence de ces hommes fameux *(viri famosi)* dans les traditions de tous les peuples ont émis sur ce sujet des opinions bien différentes. Les uns, comme Josephe (1), Philon (2) et Origène (3), ont considéré les êtres que l'Ecriture sainte nomme ainsi comme les hommes d'une hardiesse extraordinaire, insolents, esclaves de leurs plaisirs, des impies, des athées qui ne craignaient ni la justice de Dieu ni celle des hommes; les autres, comme

(1) *Antiq.*, lib. I, c. 4.
(2) *De Gigantibus*, p. 292.
(3) *Apud Genes.*, c. 1.

Eusèbe de Césarée (1) et plusieurs Pères de l'Eglise, tromp
sans doute par les faux livres d'Enoch, ont prétendu que l
géants dont parle Moïse n'étaient que des démons, fruits
commerce charnel des filles des hommes avec les anges r
belles, et que tout ce que les poètes racontent de la guerre d
Titans contre les dieux n'était qu'une imitation de ce que no
apprend la Bible sur la révolte des démons contre le Tou
Puissant.

D'autres encore, comme saint Chrysostôme, ont entendu p
géants des hommes d'une grande force de corps, des homm
comme Nemrod, par exemple (2); enfin, saint Cyrille d'A
lexandrie les considère comme des hommes d'une difformi
monstrueuse par suite de leurs dérèglements et de leur hon
teuse origine; il pense qu'ils pouvaient être d'une gran
taille, mais non pas de celle que les poètes leur ont donnée (3)
On voit que ces derniers Pères n'ont point nié l'existence d
géants. Nous allons examiner la force et la valeur de ces d
verses opinions en présence des documents si dignes de f
que nous fournissent à cet égard les traditions bibliques.

Nous pensons d'abord que pour traiter ce sujet avec métho
et clarté, il faut commencer par reconnaître : 1° que les hom
mes que l'Ecriture nomme géants n'ont d'autres rapports q
le nom avec ceux dont les poètes parlent dans leurs fables.

2° Que les géants de la Genèse n'étaient point des monstr
qui entassaient montagnes sur montagnes, et qu'ils ne lan
çaient point des îles contre le ciel; qu'ils n'avaient pas mil
mains ni le bas du corps en forme de serpent :

Mille manus illis dedit, et pro cruribus angues (4);

mais qu'ils étaient, à leur grandeur près, des hommes form
comme les autres, qui n'avaient jamais fait d'autre guerre
Dieu que celle que les méchants lui font encore chaque jo

(1) Lib. v. *Præpar.*, cap. iv, v.
(2) *In Genes. homil.*, 22, p. 232.
(3) *Cyrill. alex. in juliam.*, lib. ix.
(4) *Ovid. Metam.*, lib. v, fast., v. 15.

ar leurs crimes et par leurs impiétés. Cela posé, examinons ıaintenant quel sens il est raisonnablement permis d'attri-uer aux divers passages de l'Ecriture qui ont rapport aux éants.

Moïse et les auteurs sacrés qui sont venus après lui disent ien expressément qu'il y a eu des géants; ce qu'ils en rap-ortent ne peut laisser aucun doute sur le sens qu'ils ont atta-hé à ce mot, et ne peut être pris au figuré, puisqu'ils par-ent de la grandeur de leur taille, de leur force, de leurs guer-es et de leur destruction.

« Les hommes s'étant multipliés sur la terre, dit Moïse, les nfants de Dieu voyant les filles des hommes qui étaient belles, rirent pour femmes toutes celles d'entre elles qui leur plu-ent, etc. (1). »

Nous avons déjà fait connaître, dans une autre partie de cet uvrage (2), l'interprétation donnée à ce passage par plusieurs ères de l'Eglise, qui pensent que sous le nom d'*enfants de ieu* on doit entendre les descendants de Seth, qui étaient la ace choisie; et sous celui de *filles des hommes*, celles de Caïn t de ses descendants, lesquelles étant corrompues comme leurs ères, engagèrent dans le crime ceux de la race de Seth qui, harmés de leur beauté, voulurent les avoir pour femmes.

« Or, il y avait en ce temps-là des géants *(néphilim)* (3) ur la terre; car les enfants de Dieu ayant épousé les filles des ommes, elles enfantèrent ces hommes puissants, si fameux ans l'antiquité (4). »

Ces paroles de Moïse nous paraissent fort claires à l'égard es géants, soit qu'on s'en tienne à la version que nous venons

(1) « Videntes filii dei filios hominum, quod essent pulchræ, acceperunt ibi uxores ex omnibus quos elegerant. » *Genes.*, VI, 2.

(2) Livre I, chap. III.

(3) Le mot hébreu de *nephilim*, que l'on traduit par *gigantes*, veut ire ceux qui tombent, qui se jettent dessus quelqu'un, qui terrassent, *adentes seu irruentes*. On a nommé aussi *Rephaïm* ceux devant lesquels n tombe en défaillance; *emim*, les terribles; *ghibborim*, les forts.

(4) « Gigantes autem erant super terram in diebus illis : post quam nim ingressi sunt filii dei ad filias hominum, illæque genuerunt : isti sunt otentes à sæculo, viri famosi. » *Genes.*, VI, 4.

de citer, qui est celle de la vulgate nouvelle, de laquelle il résulterait que ces *hommes fameux* des premiers siècles furent le fruit des mariages impies des fils de Dieu avec les filles des hommes; soit qu'on adopte le texte hébreu (1), d'après lequel on doit supposer qu'il y avait eu des géants dès le commencement du monde, mais qu'il y en eût un plus grand nombre depuis les mariages des descendants de Seth avec les filles de la race de Caïn. C'est ainsi que l'ont entendu les Septante, le Chaldéen, saint Augustin (2) et les autres interprètes, tant anciens que modernes.

Moïse a donc dit bien positivement qu'il y avait des *néphilim* (géants) avant le déluge : il va nous expliquer lui-même ce qu'il entend par géants.

Environ neuf siècles après le déluge, lorsque les Israélites eurent vaincu *Og*, roi de Basan, le seul qui restait de la race des géants, *solus quippe Og, rex Basan, restiterat de stirpe gigantum* (3), Moïse dit à cette occasion que le lit de ce prince, que l'on montrait encore à Rabbath, « avait neuf coudées de long et quatre de large (4), » ce qu'il ne rapporte que pour faire connaître la taille gigantesque du roi de Basan, seul reste de la race des Rephaïm (5). Rapha, chef de cette race, ne pouvait avoir été un géant anté-diluvien, puisque Noé seul et ses enfants furent sauvés dans l'arche, et que rien ne nous a appris qu'il y eût des géants parmi eux (6).

(1) Voici ce texte : « Il y avait alors des géants sur la terre; et aussi depuis que les enfants de Dieu s'allièrent avec les filles des hommes. »
(2) *De Civitate dei*, lib. xv, c. 23.
(3) *Deut.*, III, 2.
(4) 15 pieds 4 pouces 1/2 de long, sur environ 7 de large; mais comme le roi était sans doute couché à son aise, et que les anciens guerriers aimaient à exagérer leur grandeur par celle de leurs lits (*Quinte-Curce*, liv. IX, chap. III), on peut croire qu'Og n'était pas plus grand que Goliath, qui avait environ 9 pieds.
(5) *Des Rephaïm*, *des géants*. Josué, XII, 4. — *Id.*, XIII, 12.
(6) Les Rabins, qui sont les plus grands conteurs du monde, rapportent à ce sujet que ce même Og, qui fut vaincu par Moïse, s'était placé sur le bord de l'arche, et que Noé, dont il avait promis de demeurer l'esclave toute sa vie, lui passait à manger par un trou. Ils ajoutent qu'Og était d'une taille si monstrueuse, qu'Abraham l'ayant un jour repris avec force lui fit tomber une dent avec laquelle il fit un lit, suivant les uns, et un fauteuil, suivant les autres. Les traditions rabbiniques sont remplies de pareilles fables.

Lorsque les Israélites envoyés par Moïse revinrent au désert de Cadès, après avoir visité la terre promise, ils dirent qu'ils avaient vu des monstres, des *néphilim*, fils d'*Enoch*, de la race des géants, auprès desquels ils ne paraissaient que comme des sauterelles (1).

Moïse parle encore de deux peuples, les *Enim* et les *Zomzomims*, nombreux et puissants, et d'une si haute taille, qu'on les eût pris pour des enfants d'Enoch. Les premiers demeuraient à l'orient de la mer Morte, et furent défaits et exterminés par les Moabites; les seconds furent détruits par les Ammonites, frères des Moabites. L'Ecriture nomme le pays qu'ils habitaient : « *Terra gigantum reputata, et in ipsa olim habitaverunt gigantes,* » terre dans laquelle habitaient autrefois les géants (2).

Josué et Caleb détruisirent les races de géants qui habitaient au-delà du Jourdain (3); ils n'en laissèrent que dans Gaza (4) et dans Azoth, où l'on voyait leurs tombeaux longtemps après (5). L'historien Josephe dit que de son temps on y montrait encore leurs os, qui étaient d'une grosseur monstrueuse et presque incroyable (6).

Amos confirme par ses paroles la force et la grandeur des Cananéens vaincus par les Hébreux (7), et Baruch parle d'eux en des termes qui ne peuvent laisser aucun doute sur la force, la puissance et la destruction des géants (8).

On trouve dans l'Ecriture les noms de cinq géants de la race des Rephaïm, qui avaient été mis à mort par David ou par ses guerriers dans différents combats, dont le dernier fut le célè-

(1) « Ibi vidimus monstra quædam filiorum Enoc, de genere giganteo : quibus comparati sicut locustæ videbamur. — Numb., XIII, 33. »

(2) *Deut.*, II, 20-21. — Ainsi, voilà trois races de géants au-delà du Jourdain : les *Rephaïm* au nord, les *Enims* au midi, et les *Zomzomims* entre ces deux peuples. Il y en avait deux en deçà : les *Enalims*, dont la demeure était à Hébron, et les fils de Rapha, qui habitaient la ville de Geth.

(3) Josué, XV, 13-14. — Juges, I, 20.

(4) Josué, XI, 21-22.

(5) *Id.*, XIV, 1.

(6) Josephe, *Antiq.*, lib. V, c. 2, p. 145.

(7) Amos, II, 9.

(8) Baruch, III, 26.

bre Goliath, auquel on donne six coudées et une palme de haut (1).

Un grand nombre de Pères de l'Eglise ont reconnu l'existence des géants. Tertullien, lorsqu'il veut prouver la possibilité de la résurrection, cite les squelettes énormes que l'on trouvait encore *tout entiers* de son temps : *Nec gigantum antiquissima cadavera constabit, quorum crates adhuc vivunt* (2). Saint Augustin soutient également leur existence.

Voilà les géants qui ont existé avant et après le déluge, tels que les dépeint l'Ecriture sainte. Certes, la description qu'elle en fait est bien différente de celle que nous a laissée la fable de ces êtres monstrueux, de ces Briarées aux cent bras, qui voulurent escalader le ciel, et que Jupiter foudroya et ensevelit sous les montagnes de la Sicile. Mais les récits des poètes, quelque exagérés qu'ils puissent être, n'en sont pas moins fondés sur des traditions racontées par la voix des peuples de tous les siècles, et sur l'opinion générale de toute l'antiquité, qui atteste l'existence d'une race de géants, c'est-à-dire d'hommes beaucoup plus grands que les autres hommes, mais en tout semblables à eux et n'en différant que par leur taille et par leur force prodigieuse. Si de tels êtres n'avaient jamais existés, nous ne trouverions pas à chaque instant chez les poètes et chez les historiens même une mention aussi constante de leur race et de leurs exploits. Si les hommes que Moïse appelle *néphilim* et *giborim* (termes que les Latins ont rendu par celui de *gigantes*, dont nous avons fait géants), si ces hommes, disons-nous, n'eussent réellement été distingués de leurs semblables que par leur méchanceté profonde, leur cruauté, leur audace et leur impiété, le législateur hébreu n'eût point mentionné d'une manière aussi claire et aussi précise, dans divers passages de ses livres, cette taille extraordinaire, ainsi que cette force prodigieuse, qui les rendait si redoutables et qui faisait de ces néphilim une race à part au milieu des autres hommes. Enfin, s'il n'y avait jamais eu d

(1) 17 pieds 7 pouces.
(2) *De resurr. carnis.*, c. 43, p 350.

ants, nous ne retrouverions pas cette unanimité vraiment
marquable qui existe à ce sujet dans les croyances de tous
s peuples.

Il nous semble donc évident, d'après le texte même des pas-
ıges que nous avons cités, qu'il n'est pas plus possible de
ier qu'il a existé avant le déluge une race de géants, qui se
produisit principalement depuis dans la terre de Chanaan,
ı'il est permis de nier tout autre passage des livres de Moïse,
ont chaque découverte de la science moderne n'a servi jus-
ı'à ce jour qu'à constater l'origine divine. En vain voudrait-
ı nous opposer l'interprétation donnée à quelques-uns de ces
ıssages par des hommes tels qu'Origène, Eusèbe, saint Cy-
lle et saint Chrysostôme; nous opposerons nous-même à cette
inion celle des prophètes Amos et Baruch, ainsi que celle
n moins imposante de Tertullien et de saint Augustin; et
ous répéterons encore ce que nous avons déjà dit, que les
res qui ont nié l'existence des géants avaient été trompés
r le livre apocryphe d'Enoch, ouvrage plein de fables sur
astres, sur la descente des anges sur la terre et sur le com-
erce des démons avec les filles des hommes.

Aux preuves irrécusables à nos yeux que l'on trouve dans
Bible sur l'existence des géants, nous ajouterons encore
e partie de celles que l'on peut puiser dans les historiens de
ntiquité. Phlégon fait mention de plusieurs squelettes *entiers*
géants découverts en Sicile du temps de Tibère, et en Grèce
temps de l'empereur Adrien, dont il était un des affran-
is (1). Le même auteur rapporte aussi qu'en Egypte, près
ın lieu nommé Litres, on trouva des squelettes aussi grands
e ceux qui avaient été découverts en Sicile, et dans lesquels
pouvait distinguer les os des bras, des jambes et ceux des
tres membres (2). Hérodote et Pausanias font des récits
nblables (3). Pline dit aussi que des squelettes de géants fu-
ıt trouvés dans l'île de Crète, et parle des Sirbotes, peuple
Ethiopie, dont la taille était de sept à huit coudées (10 à 12

(1) Phlegon, *De Rebus mirabil*, c. 12. *In apollonio*, cap. XII, 17.
(2) *Id.*, *De Reb. mirabil*, cap. XV.
(3) Hérodote, lib. II, cap. 30, 43, 175, 176. — *Pausan. in altic.*, p. 66.

pieds). L'histoire fait mention d'un roi de ce pays, nommé Gangès, qui était haut de dix coudées.

Philostrate donne également dix coudées de hauteur au héros qui se distinguèrent au siége de Troie (1). Hérodote dit que le corps d'Oreste, que les Lacédémoniens trouvèrent à Tigée, était long de sept coudées, ou de dix pieds et demi (2).

Nous pourrions citer encore un grand nombre d'anciens auteurs qui font mention de géants et de squelettes de géants trouvés en divers endroits de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, mais nous préférons renvoyer nos lecteurs aux ouvrages spéciaux sur cette matière.

Des squelettes entiers d'hommes d'une taille extraordinaire ont été trouvés, à diverses époques, dans plusieurs parties de l'Europe, et notamment en Allemagne, en Suisse et même en France (3). Mais la découverte de ce genre qui a fait le plus de bruit dans le monde savant est celle du squelette du roi des Cimbres Theutobochus : nous entrerons dans quelques détails à ce sujet.

Florus raconte que Theutonus ou Theutobochus, roi des Teutons et des Cimbres, fut mené en triomphe à Rome, et qu'il était d'une taille si extraordinaire qu'elle surpassait même en hauteur les trophées que l'on portait devant lui : « *Insigne spectaculum fuit quippe vir proceritatis eximiæ, super trophæa ipsa eminebat* (4). » Cependant, Orose prétend que ce prince mourut des blessures qu'il avait reçues dans le combat que lui livra Marius.

Dans le mois de janvier de l'année 1613, on découvrit en Dauphiné, dans un champ nommé le *Champ du géant*, et à dix-huit pieds de profondeur, un tombeau en pierre, d'une dimension extraordinaire, autour duquel on lisait. *Teutobochus rex.* La longueur du corps, mesurée d'après les os du squelette, qui

(1) *In vita Apollonn.*, lib. II, c. II.
(2) *Herod.*, lib. I, c. 68.
(3) Voyez le dict. de la Bible de M. Simon et celui de don Calmet, art. *Géant*.
(4) *Florus*, lib. II, cap. II.

les touchaient immédiatement, était de vingt-cinq pieds et demi; la largeur, de dix aux épaules, et la profondeur, de cinq pieds; la tête avait cinq pieds de longueur et dix de circonférence; les orbites des yeux avaient sept pouces de tour. Ces os furent montrés à tous ceux qui voulurent les voir (1).

Dans l'année de cette découverte, Nicolas Habicot, anatomiste et chirurgien célèbre de saint Cosme, à Paris, chercha dans sa gigantosteologie à prouver l'existence des géants et la vérité de l'opinion qui attribuait au roi Teutobochus les ossements trouvés en Dauphiné. Il fut combattu par Riolan, anatomiste non moins célèbre, et par Charles Guilleman, médecin du roi, qui l'accusèrent d'imposture. Mais les ouvrages de ces deux écrivains contiennent plus d'invectives contre Habicot que de bonnes raisons en faveur du système de ses antagonistes.

Les écrits de Riolan étaient oubliés depuis près de deux siècles, lorsque Cuvier, dans les annotations qu'il a faites sur Pline, déclara bien formellement que l'on devait considérer comme des fables tout ce qu'Habicot avait publié concernant les ossements du prétendu roi des Cimbres, qui n'étaient, suivant son opinion, que des os d'éléphant (2). Néanmoins, depuis la mort de l'illustre géologue, ces mêmes ossements ont été présentés à l'académie des sciences, par M. de Blainville, et le roi Teutobochus, d'éléphant que l'avait fait Cuvier, est devenu, par une décision académique, un véritable mastodonte, de la grandeur de celui de l'Ohio.

Cuvier n'avait pas balancé à mettre au rang des fables les assertions d'Habicot, et à classer son roi des Cimbres parmi les éléphants, sans néanmoins avoir *jamais vu* les ossements

(1) Ces détails, dont nous sommes bien éloigné de garantir l'exactitude, se trouvent dans un livre composé, lors de cette découverte, par un jésuite de Tournon, imprimé à Lyon, et que distribuait Pierre Masoyer, chirurgien de Beaurepaire, qui avait les certificats des médecins de Montpellier et de Grenoble, et qui montrait ces os à tous ceux qui désiraient les voir.

(2) « Elephantis alterius e delphinatu lutetiam advecta ossa et ostenta pro Teutobochi regis Cimbrorum, reliquiis, quem acie marius fusum occidit : quam fabellam chirurgicus Habicot propugnavit scriptis non paucis. » Cuvier, not. ad Plin., *Hist. nat.*, l. VII, c. XVI, tom III.

qui faisaient le sujet de cette discussion (1). L'académi prononcé en présence des pièces, et nous sommes bien gnés de vouloir appeler de sa décision. Mais nous nous nerons toujours qu'on se soit mépris aussi longtemps s nature de ces ossements, parmi lesquels se trouvaient seulement la mâchoire, mais encore plusieurs os, qu'il paraît difficile de confondre avec ceux des éléphants e mastodontes, surtout, si, comme l'assurent les écri contemporains, ces mêmes ossements ont été décou dans un champ où l'on trouve souvent des médailles de rius, et s'ils étaient renfermés dans un tombeau sur l on lisait les mots *Teutobochus rex,* ce qui ne laisserait aucun doute sur leur origine.

Mais que font ces ossements d'éléphants ou de prét mastodontes à l'authenticité de l'existence des géants? clura-t-on de ce que l'on ne trouve plus maintenant d ments humains de la grandeur de ceux qu'on a déc autrefois, ou de ce que les naturalistes s'emparent indist ment de tous ceux que l'on découvre encore aujourd'hui créer a leur gré des mastodontes, des *lophiodontes*, des *thères*, des *cheropotames*, et pour faire revivre, au moi peinture, toutes ces races d'animaux *perdus,* dont ils en sent chaque jour la création? conclura-t-on, disons- qu'il n'y a jamais eu de géants et que tout ce que les saints, l'histoire, les traditions de tous les peuples et l jugé général rapportent à cet égard ne doit être considé comme des fables, bonnes tout au plus à effrayer les en

(1) Il est bon de remarquer qu'après avoir porté ce jugement, avoue, dans un autre ouvrage, qu'il *n'a jamais vu* ces ossement ne les connaît que d'après les descriptions qui en sont fournies d ouvrages qui en ont parlé. Il en conclut, neanmoins, que qu uns *devaient être nécessairement*, par leur structure décrite, des o phant, et que très-*probablement* tous les autres l'étaient aussi.

M. de Blainville prétend à son tour que les ossements trouvés phiné sont : 1° un fragment d'humérus d'un très-grand mast 2° la partie inférieure et une portion d'os des iles d'un autre indiv petit. La dent est celle d'un rhinocéros *gigantesque* aussi grand qu nothérium ; elle a environ deux pouces de long à la couronne, sur u de large.

ce serait se tromper gravement que de penser ainsi, et nous croyons qu'il n'est pas besoin, pour prouver l'existence des géants, d'avoir recours aux ossements qui pourraient paraître avoir appartenu à cette race d'hommes *vraiment perdue.* D'ailleurs, la diversité des opinions qui existe entre les plus grands naturalistes sur la classification de ces mêmes ossements, devrait nous mettre en garde contre leurs jugements. N'avons-nous pas vu encore dernièrement un savant naturaliste allemand, M. Kaüp, considérer le *dinothérium* comme un pachyderme d'un genre voisin de l'hippopotame, tandis que M. de Blainville le regarde comme un cétacée, très-voisin du dugong ou lamentin; l'un en fait un quadrupède amphibie, l'autre un poisson : Cuvier en avait déjà fait un tapir!...

Riolan et Sloane, parmi les modernes, ont plutôt écrit contre la monstrueuse grandeur que les croyances populaires attribuaient aux géants, que contre l'existence de ces mêmes géants tels qu'ils sont décrits dans la Bible ; on peut en dire autant des gigantologies de Geropius, de Cassanion, de Jérôme Magnès, de Temporerius et de Haller.

Mais personne n'a encore traité la question des géants avec autant de talent et de clarté que l'a fait don Calmet; et il est à regretter que plusieurs de ceux qui ont écrit depuis sur cette matière n'aient pas, quelques-uns même pour leur propre instruction, au moins pris connaissance de la savante dissertation de l'illustre bénédictin. Il paraîtrait même, d'après ce que nous a révélé un écrivain, dont nous avons souvent admiré les vastes connaissances, « que Cuvier lui-même, qui s'est entouré avec beaucoup d'érudition de tous les ouvrages de la gigantologie, dans le tome Ier de ses Recherches sur les ossements fossiles, n'a point consulté ce travail de don Calmet, dont il cite plusieurs fois le dictionnaire de la Bible (1). »

Dans cette dissertation, qui se trouve en tête de ses commentaires sur la Genèse, don Calmet conclut en considérant comme incontestable l'existence des géants dans les temps primitifs.

(1) Berger de Xivrey. *Tradit. tératologiques*, p. 191.

Nous ne parlerons ici, que pour en faire sentir la ridi
exagération, des calculs de l'académicien Henrion à l'é
de la taille des premiers hommes. Dans la table qu'il a
dressée à ce sujet, il donnait à Adam 123 pieds 9 pouces,
Ève 118 pieds 9 pouces 9 lignes; cette taille démesurée all
toujours en dégénérant, Noé n'avait déjà plus que 103 pi
Abraham n'en avait que 28, Moïse 13, et ainsi de suite ju
qu'à Jésus-Christ, où s'arrêta fort heureusement cette dég
nération de l'espèce humaine.

Un savant médecin qui a écrit sur la question qui nous oc
cupe en ce moment (1), après s'être convaincu « que si on s'e
rapportait aux témoignages historiques, sacrés et profanes
rien ne serait mieux prouvé que l'existence des géants (2),
place ensuite dans la même catégorie la Genèse, le roi Og,
Goliath, les Titans, Oreste, Teutobochus, Habicot et Ferra-
gus, et finit par ranger tous *ces contes* avec ceux de Garga
tua (3). Il est vrai qu'au XVIIIe siècle, Voltaire, Fréret, Dup
et tant d'autres étaient crus sur parole, lorsqu'ils attaquaie
avec de semblables arguments les vérités les plus incon-
testables; mais nous pensons que cette manière de raisonner
ne convaincra personne au XIXe.

Que de choses beaucoup plus importantes, sans doute, que
celle qui fait le sujet de cette dissertation, ont été niées par les
philosophes du dernier siècle, dont les fausses assertions reçoi-
vent chaque jour de si éclatants démentis de la part même de
ceux qu'ils croyaient ne devoir venir après eux que pour
soutenir leurs nombreuses erreurs. Les observations astrono-
miques de Delambre et les découvertes géologiques de Cuvier
n'ont-elles pas eu un résultat identique, et n'ont-elles pas servi
à prouver l'exactitude de la chronologie de Moïse? Delalande

(1) M. Virey, auteur de l'article *Géants*, du *Dictionnaire des sciences médicales* et du *Dictionnaire de la conversation*.

(2) Nous voudrions bien que le savant écrivain puisse nous indiquer des témoignages plus respectables que ceux que nous fournissent les histoires sacrées et profanes!...

(3) *Dict. de la conversation*, t. XXX, p. 32-33. Cependant, malgré cette sortie contre les géants, M. Virey ne nie point leur existence, il la considère comme étant au moins problématique. — *Idem*, p. 33.

apuis ne s'accordaient-ils pas à trouver *quinze mille* ans
istence au zodiaque de Denderals et *vingt-sept mille* à
i d'Eneh, tandis que Testa et Viscomti ont démontré de-
; que les temples où ces monuments se trouvaient, et pour
nement desquels ils avaient été construits, étaient d'une
que encore plus récente que celle des Ptolomés, qui ont
mencé à régner 322 ans seulement avant notre ère? Vol-
e ne croyait-il pas ou ne feignait-il pas de croire à cette
lleuse antiquité de 300 mille ans que se donnent les In-
s et les Chinois, et que Jones, Wilfort, Todd, Klaproth et
l Rémusat ont ramenée à 2000 ans avant J.-C., époque
a naissance d'Abraham? Enfin, Volney n'a-t-il pas poussé
epticisme historique jusqu'à nier l'existence de ce même
iarche, dans lequel il croyait voir la planète de Saturne?
faut convenir que le XIXe siècle a fort à faire, s'il a
, comme tout nous porte à le croire, la mission glorieuse
évoiler les erreurs et de réparer les sottises de celui qui
récédé.

n retrouve encore dans diverses parties du monde, mais
cipalement dans les contrées de l'Asie qui avoisinent
ienne Palestine, de ces monuments gigantesques qu'on a
més cyclopéens, au premier rang desquels on peut pla-
eux que l'on voit dans les ruines de Balbeck. Le piédestal
roupe magnifique de temples qu'on y admire encore, est
truit en pierres dont la dimension est tellement prodi-
se, que les Arabes les regardent comme l'ouvrage des
sances surnaturelles. Quelques-uns de ces blocs, qui sont
granit taillé, ont jusqu'à cinquante-six pieds de long,
ze ou seize de large et une épaisseur inconnue. Ils ont été
nés de carrières éloignées, et élevés à une hauteur de près
rente pieds pour former le pavé des temples. Il n'y a donc
d'étonnant de voir attribuer à des êtres surnaturels la
struction de ces merveilles d'un cycle inconnu, devant
uelles se tait la science orgueilleuse de nos jours (1).

) Nous avons vu naguère, dans la capitale de la France, plusieurs cen-
es de soldats d'élite, placés sous les ordres des plus habiles architectes,

« Je crois, dit M. de Lamartine, que ces pierres ont été remuées, soit par ces premières races d'hommes que toutes les histoires primitives appellent *géants*, soit par les hommes anté-diluviens. On assure que non loin de là, dans une vallée de l'anti-Liban, on découvre des ossements humains d'une grandeur immense; ce bruit a une telle consistance parmi les Arabes voisins, que le consul général d'Angleterre en Syrie, homme d'une haute instruction, se propose d'aller incessamment visiter ces sépulcres mystérieux. Les premiers hommes sortis de Noé ont pu conserver encore longtemps la taille et les forces que l'humanité avait avant la submersion totale ou partielle du globe. Ces monuments peuvent être leurs ouvrages (1). »

Les naturalistes de l'expédition de *l'Uranie* ont reconnu récemment sur une des îles Mariannes des ruines antiques qui étonnent autant par leurs proportions que par la nature des matériaux employés à leur construction. Les voyageurs modernes ont trouvé également au Pérou et principalement dans l'ancienne ville de Cuzco des monuments extrêmement anciens, bâtis en pierres énormes, polyangulaires et placées sans ciment les unes sur les autres, sans qu'aucun d'eux ait jusqu'ici pu se former une idée des procédés mécaniques par lesquels les Péruviens ont pu transporter et élever ces masses véritablement cyclopéennes et les ajuster avec tant de précision (2).

Les téocallis des Mexicains (pyramides), monuments grandioses d'une civilisation très-avancée, remontent si haut dans l'histoire de ces peuples, qu'on ne saurait en préciser l'origine. Ils attribuent ces constructions gigantesques aux Toltèques, nation puissante et civilisée qui habitait le Mexique cinq cents ans avant eux, sans savoir toutefois si elles ne remontent pas à une date antérieure encore. On raconte si

suer sang et eau pendant plusieurs semaines, pour parvenir enfin, après des efforts inouis, à placer *de travers* l'obélisque de Luxor, au milieu de la place Louis XV.

(1) *Voyage en Orient*, vol. III, p. 34 et suiv.

(2) *Voyage en Amérique*, par M. Alcide d'Orbigny.

s élevée de toutes, celle de Cholula, une tradition qui tend
ı ramener l'origine à une fable qui se rapproche de celle
Titans, et dans laquelle les *géants* qui habitaient le pla-
ı mexicain auraient voulu élever une montagne artificielle
ır gravir ainsi le ciel (1).

l nous semble donc évidemment prouvé qu'il a existé dans
temps reculés, et sur divers points du globe, des races
ommes d'une taille beaucoup plus élevée que ceux de nos
rs, qui étaient doués en même temps d'une force extraor-
aire. Ces hommes puissants, devenus célèbres par leurs
autés, furent le type de ces êtres monstrueux dont les ex-
ıts fabuleux, après avoir été chantés par les plus grands
tes de l'antiquité, sont tombés depuis bien des siècles dans
omaine des contes et des fictions les plus invraisemblables.

ıprès avoir considéré la question des géants sous le point
rue historique, il nous reste encore à l'envisager sous son
ect mythologique; puis à suivre ces êtres merveilleux dans
s rapports avec les croyances populaires, dans lesquelles
ouent depuis longtemps un des principaux rôles.

'out nous porte à croire que c'est en mémoire de ces hom-
gigantesques, dont rendaient témoignage les chroniques
raïques, que furent élevées ces monstrueuses images d'hom-
et d'animaux, ces statues colossales de rois qui bordaient
avenues des temples de Memphis et de Thèbes. L'Egypte
a pour les Grecs un pays de fables et de merveilles jusqu'au
ps d'Hérodote, qui publia le premier des notions exactes
la religion et les mœurs de ses habitants. Cependant, quel-
s siècles avant le père de l'histoire, Homère et Hésiode
ient écrit la théogonie des dieux de la Grèce, dans laquelle
géants figurent au premier plan. Il est facile de reconnaître
ıs ces géants, venus comme la plupart des divinités grec-
s de l'Egypte et de la Phénicie, les *néphilim* de la Genèse,
lgré tout le merveilleux dont les a entouré la vive imagi-
ion des Hellènes. Impies, violents et cruels comme les
ınts de la Bible, comme eux aussi l'enfer est leur demeure

(1) *Voyage en Amérique*, par M. Alcide d'Orbigny.

après leur mort; et pour compléter cet emprunt fait aux ditions bibliques, quelques mythologues, Hygin, par e ple, les font fils du Tartare, comme on a fait les prei géants descendre des anges rebelles, quoique la plupart poètes les regardent comme les enfants du ciel et de la t ou, comme Hésiode, les font naître du sang qui jaillit blessure d'Uranus (*ouranos*, le ciel). Une tradition seml existait, comme nous le verrons, chez les Goths asiatiqu envahirent la Scandinavie.

Nous ne suivrons pas les géants de la mythologie gr dans leurs guerres contre l'Olympe, où ils furent vainc Jupiter, ainsi que leurs frères les princes Titans, avec le la plupart des poètes et des mythologues les ont souvent fondus; il nous suffit d'avoir signalé la source des trad égyptiennes et grecques sur les géants, traditions qu'i ensuite défigurées, en y mêlant les fables les plus absurd

Les géants figurent au premier rang dans les croyanc pulaires de l'Orient; chez les Arabes, ce sont les *djinn* narques déchus de la terre préadamite, des Salomons ou mans, que les Perses nomment *djinnian* et les Turcs *dji* Ces génies malfaisants, créés de feu, étaient supérieu hommes, inférieurs aux anges, et habitaient la terre temps avant la création d'Adam. Les Arabes attrib *Djian*, leur chef, la construction des pyramides d'Égy racontent aussi que c'est ce même génie qui a fait ti carrières du Liban ces blocs gigantesques, dont nous déjà parlé, qui servent encore de base aux temples d beck.

La chute de ces génies rebelles est racontée de diffé manières par les écrivains orientaux. Selon les uns, mécontent de la conduite de cette race impie et cruelle voya Éblis les exterminer (2). Ils se réfugièrent dans le

(1) Les mythologues grecs ont presque toujours représenté le avec les membres inférieurs terminés par des serpents. Ce caractère aux géants par l'art et la mythologie antiques est la principale diff entre eux et les Titans.

(2) Éblis est le Satan des Hébreux.

, désert qui sert de retraite aux démons et aux mons-
toute espèce, et qui est situé dans la partie la plus occi-
de l'Afrique. Mais, suivant la tradition la plus com-
en Orient, ces géants préadamites furent vaincus dans
ntagnes de Kaf par le célèbre Tahamurath, troisième
Péris, qui les précipita dans de vastes et profondes ca-
, où ils sont demeurés enchaînés jusqu'à ce jour; cette
e valut à ce monarque le surnom de *Div-Bend* ou Lieur
es. Ainsi que le vainqueur des Titans de la mythologie
ie, le roi des Péris avait pour monture un oiseau mer-
x, nommé *Simorg-Anko*, qui devançait les vents par
dité de son vol, était doué de raison et possédait toutes
gues; il avait vécu longtemps avant Adam, et avait vu
ncer et finir douze fois le grand siècle de six mille

Djinns gouvernèrent le monde pendant sept mille ans,
cert avec les *Dives*, autres créatures géantes avec les-
ils sont souvent confondus dans les contes mêmes des
aux. Les Dives sont dépeints comme des monstres d'une
ffrayante, ayant de longues cornes, des yeux hagards,
veux hérissés, des griffes énormes et une queue d'une
ur démesurée. Ces démons sont les plus méchants et les
doutables que l'on connaisse. Leur vie, quoique beau-
lus longue que celle des hommes, est cependant limitée
être abrégée par les coups d'un mortel. Nous verrons
me autre partie de cet ouvrage que cette singulière
ce était celle des anciens Scandinaves, et qu'elle existe
de nos jours parmi les habitants des montagnes d'É-
l).

es sont les fictions mythologiques des Orientaux concer-
es races préadamites et gigantesques, auxquelles ils ont
ié tant d'actions merveilleuses; mais on trouve pareille-
chez eux des traditions historiques sur les géants qui ont
après le déluge, qui peuvent non-seulement servir à
er l'analogie qui existe sur ce sujet entre les croyances

oyez le chapitre des spectres.

des différents peuples, mais qui peuvent encore nous diri
vers la source de ces mêmes croyances.

Suivant la Genèse, la postérité de Japhet peupla une p
de l'Europe et de l'Asie (1). On reconnaît parmi ses desc
dants l'*Iou* ou l'*Iaon* des Grecs, père des Ioniens, dans *Iav*
Madaï désigne probablement les Mèdes, et *Tiras* les Thra
Les noms de *Gomer* et de *Magog* ont été plus difficilem
interprétés; cependant, ils paraissent désigner des peuples v
sins du Pont-Euxin et du Caucase. Les traditions popul
des Orientaux viennent à l'appui de cette opinion, car les
vres arabes et persans sont remplis de nombreuses et merv
leuses histoires sur les géants Gog et Magog, qui y sont d
gnés sous le nom de Jagiouge et Magiouge; et la muraille c
casienne que l'on dit avoir été bâtie par Alexandre-le-Gr
pour arrêter les invasions des Scythes est encore appelée
nos jours, par les peuples de l'Orient, la muraille de Gog e
Magog. La Tartarie est également nommée par eux la t
de Jagiouge et Magiouge (2); et l'on trouve dans ce p
un grand nombre de vestiges de Gog et de Magog dans
noms de provinces, de villes et d'hommes (3).

Que Gog et Magog aient été ou non des géants, il n'en
pas moins vrai que les Orientaux les considèrent comme
hommes d'une taille extraordinaire, auxquels ils attribuen
force, la puissance et la méchanceté qui caractérisent les N
philim et les Raphaïm de la Genèse, et que leurs croyanc
cet égard se rattachent à tout ce que l'on trouve sur le mê
sujet dans les traditions bibliques.

Quelques critiques ont considéré Magog comme le père
Goths, des Scythes et des Tartares. Ce que dit Ézéchiel
peuple de Magog (4) peut facilement s'appliquer à ces natio
La prophétie de saint Jean sur l'invasion des nations barb
a dû beaucoup contribuer à rendre célèbres, tant en Ori

(1) Les sept fils de Japhet étaient *Gomer*, *Magog*, *Madaï*, *Iavan*, *Thu*
Mosoch et *Tiras*. — *Genèse*, x, 2, 4.
(2) Voyez Abul Faraj., *Hist. dynast.*, édit. de Pococke, p. 62. A. D. 16
(3) *Marco Paulo venet.*, lib. i, cap. 64, et lib. ii, c. 46, 49 et 52.
(4) *Ézéchiel*, chap. xxxviii, v. 2.

ʼn Occident, les noms de Gog et de Magog (1). Cette pro-
tie paraît avoir été appliquée aux Huns à une période fort
ılée; car, dans la chronique anonyme de Hongrie, publiée
Schwandtner (2), Attila est représenté comme descendant
Magog, fils de Japhet, d'après laquelle les Hongrois sont
si appelés *Moger*. Cette opinion ne paraît point être le fruit
'imagination de l'auteur de cette chronique, mais le souve-
d'une ancienne tradition répandue parmi ses compatriotes.
ʼn retrouve encore les noms de Gog et de Magog dans les
iennes traditions celtiques. Suivant le vieux roman armo-
in *Brut-y-Brenhined*, Goet-Magog ou Gog-Magog était le
; redoutable de tous les géants qui s'opposèrent au débar-
ment de Brutus, prince troyen, sur les côtes d'Angleterre.
rait douze coudées de haut et pouvait briser un chêne aussi
lement qu'une baguette de coudrier. Cependant, à la suite
ı combat acharné avec Corinius, il fut précipité dans la
du sommet d'un des rochers les plus élevés de la côte de
ıouailles. Cet endroit se nomme encore de nos jours *Lam-magot* ou le Saut-de-Goemagot. Beliagog est aussi le nom
ı formidable géant dans le roman de *Tristram* et de la
e Yseult.

lais ce n'est pas dans l'Orient seul que se sont perpétués
ni les peuples les souvenirs des géants des premiers siècles.
tes les histoires du Nord font également mention d'une
: gigantesque qui habita longtemps les contrées septentrio-
s de l'Europe. C'est une tradition parmi les Samoyedes
des hommes d'une haute taille habitaient ce pays avant
, et qu'une grande peste les extermina (3). Dans les ré-
ıs désertes, le long de la Petchora (4), on a trouvé un
nd nombre de cavernes qui paraissent avoir servi d'habi-
ons; on y a même rencontré des ustensiles de ménage, ainsi

) « Satan, délivré de ses chaînes et sorti de sa prison, séduira les na-
s qui sont aux quatre coins du monde, Gog et Magog, et les assemblera
r combattre. Leur nombre égalera celui du sable de la mer. » *Apocal.*,
). x.
!) *Script. Rer. hung.*, t. I.
) Klaproth, asia Polyglotta.
ı) Fleuve de la Russie européenne, qui se jette dans la mer glaciale.

que des ossements humains d'une grandeur plus qu'ordin
Tous ces indices coïncident singulièrement avec le tablea
les anciens poèmes eddaïques nous ont tracé de la ra
Jötes, nommés aussi *Jettes* ou géants, habitants aborigè
la Scandinavie, qui en furent chassés par une de ces tribus g
rières détachée de l'immense famille des Scythes. Les s
teurs d'Odin représentaient les Jöttes comme une race sa
dont la taille surpassait celle du reste des hommes. Ils habi
dans des cavernes, non point en communauté, mais disp
par familles. Ils vivaient du produit de leur pêche et de l
chasse; cependant, ils laissaient cette nourriture toutes les f
qu'ils pouvaient se procurer de la chair humaine, qu'ils p
féraient à toute autre. Le Jotunhein (pays des géants), où
résidaient principalement, après leur expulsion de la p
qu'île scandinave, était une grande étendue de pays situ
l'extrémité la plus septentrionale de l'Asie, s'étendant d
l'ouest jusqu'au Finmark, et bornée à l'est par le fleuve O
Cependant, les Jettes erraient souvent, tant à l'est qu'à l'oue
bien au-delà de cette frontière.

Thorlacius, savant professeur islandais, prétend que l
peuples géants du Jotunhein, après avoir franchi l'Oby, s'
tendirent le long des côtes nord-est de l'Asie, et qu'ils pass
rent de là en Amérique, en suivant toujours les rivages gla
des mers polaires. Ils purent ensuite gagner le Labrador, q
est l'Helluland des navigateurs islandais, et arriver ensu
dans le Groenland, dont ils ont, suivant la même opinion, l
bité longtemps la côte orientale. Cependant, cette migrati
des Jettes, quelque probable qu'elle nous paraisse, n'est q
conjecturale, et ne repose que sur l'opinion, jusqu'à ce jo
isolée, d'un homme instruit.

On trouvait également les Jettes, dispersés sous le nom
Thursi et d'*Hrymtussi*, parmi les montagnes de la Scandinav
longtemps après la conquête des Ases, pour lesquels ils fure
constamment des objets de haine et de terreur, qu'ils avai
revêtus d'un caractère surnaturel. Tel était le géant *Thry*
que le dieu Thor combattit et auquel il reprit la massue ou
marteau que ce géant lui avait dérobé.

es géants joue dans la cosmogonie scandinave un
plus important que dans celle des Grecs. Ils fu-
la doctrine de l'*Edda*, les premiers habitants du
plutôt du chaos, car ils existèrent avant la terre.
ıcement, l'Alfader, être suprême, tout-puissant et
ıt l'*Edda* ne parle plus, et supérieur à tous les
elle parle sans cesse, *existait seul*. Voici la descrip-
ère que l'on trouve du chaos dans la mythologie
ıaves :
ıns le midi un monde lumineux, ardent, inhabi-
le Muspelheim, l'empire de Surtur, mauvais génie,
ıêle point de ce qui se passe dans cet univers, mais
un jour, armé d'une épée flamboyante, combattre
t embraser le monde. Au nord est un enfer de
sortent des fleuves de venin, qui portent des noms
s. Ces fleuves se gèlent en s'éloignant de leur source,
rs glacées qui s'en élèvent forment, à l'opposite du
ineux, l'enceinte d'un abîme rempli de tourbil-
ıts et de tempêtes. L'espace intermédiaire entre
ondes ressemblait à l'air quand il est calme. Un
haleur s'étant alors répandu sur les matières ge-
e fondirent en gouttes, et de ces gouttes fut formé
par la vertu de celui qui avait envoyé la chaleur. »
si que de ce mélange d'humidité et de chaleur, que
gypte adoraient comme un principe de fécondité,
ant Ymer, qui fut le premier des êtres créés.
mêmes vapeurs se forma la vache *Audumbla*, qui
géant de son lait. Un jour que cet être monstrueux
ut une sueur : un homme et une femme naquirent
son bras gauche, et l'un de ses pieds engendra avec
ils, d'où est venue la race des géants, nommés, à
ır origine, *Rym-thusses*, géants de la gelée (1). »

k prétend que le grec *theos* vient du nom de thiusses, donné
aux anciens rois. — *Thius* vient de *diz*, nourrissant. Mallet
signifie satyre, et il regarde comme tels les *thusses* des Gau-
dusii par saint Augustin, et dont nous avons déjà longue-

Il est facile de reconnaître la communauté d'origine qui a dû nécessairement exister entre ces mythes religieux, apportés de l'Orient par les guerriers d'Odin, et les croyances indiennes sur la création des races humaines. En effet, c'est ainsi que Brahma enfanta par la bouche la race des Brahmes, par son bras celle des guerriers, par sa cuisse celle des laboureurs et par son pied celle des parias (1).

« La vache Audumbla léchant pour se repaître les frimas qui couvrent un rocher, la chaleur et le mouvement de sa langue y fit d'abord pousser des cheveux, puis une tête, et bientôt un homme se leva doué de force et de beauté. Cet homme était *Bor*. Il épousa la fille d'un géant, qui mit au monde trois fils : *Odin*, *Vili* et *Va*, desquels naquirent tous les dieux. Semblable à l'Uranus de la mythologie grecque, qui fut détrôné et mutilé par les Titans, ses fils, le géant Ymer fut massacré par les fils de Bor, qui le traînèrent ensuite au milieu du chaos, et firent la terre de son corps et les mers de son sang; avec ses os, ils firent les montagnes; avec ses dents, les pierres; ils formèrent avec son crâne la voûte du ciel, qui est portée par quatre nains dont les extrémités du monde ont conservé les noms (Nord, Sud, Est et Ouest); avec sa cervelle, ils firent les nuages; avec ses sourcils, ils élevèrent une palissade pour les protéger contre les géants; enfin avec les étincelles de feu qui tombèrent du Muspelheim, ils formèrent les astres et les étoiles (2). »

Après la mort d'Ymer, son sang, qui coulait à grands flots noya les autres géants; Bergelmer seul échappa à ce déluge en s'enfuyant avec sa femme dans un bateau, et s'en alla ailleurs pour propager sa race. Bientôt les dieux, voulant peupler la terre, animèrent deux branches flottantes (*ask*, frêne,

(1) Bhaguat-geta-Shaster.

(2) *Edda*. — Les traditions des habitants de Taïti sur la création o beaucoup de ressemblance avec celles des Scandinaves. Les plus ancie nes remontent à *Tatooma* et *Tapuppa*, deux rochers mâle et femelle, q supportent notre globe. Ils enfantèrent *Totoro*, *qui fut tué*, et dont divisé en plusieurs parties, forma les îles de l'Archipel Polynési est que le ciel est supporté par des hommes qu'ils nomment Ti

aulne); ils créèrent ainsi l'homme et la femme, et les
jusque là solitaires connurent des habitants et s'em-
nt par leur présence (1).

i, l'on voit dans les cosmogonies indiennes, grecques et
naves, qui prirent toutes naissance dans l'Orient, les
figurer au premier plan parmi ces divinités d'inven-
maine, dont les Indiens peuplèrent jadis leur *Meroo*,
cs leur Olympe, et les soldats d'Odin la brillante cité
ard; partout aussi on les trouve cruels, orgueilleux, et
rs révoltés contre les dieux supérieurs, avec lesquels ils
ntinuellement en guerre. Mais quand on se rappelle
plupart des divinités du paganisme furent des hommes
rendirent célèbres et redoutables par leur force, leur
nce, et que la crainte, plus souvent encore que la re-
ssance, fit placer, après leur mort, au rang des dieux,
acile alors, malgré les fables et les merveilleuses absur-
u moyen desquelles la crédulité païenne a défiguré
re des géants, de reconnaître le type de ces êtres mons-
, de ces *néphilims* de la Genèse, ces hommes d'une har-
extraordinaire, insolents, impies, athées, et qui ne
ient ni la justice de Dieu ni celle des hommes.

géants de la mythologie scandinave, cruels et méchants
tous ceux de leur race, étaient toujours en guerre avec
ux du Valhalla, et semblent même quelquefois leur être
eurs dans quelques endroits de l'*Edda*. Mais Thor, le
la force, qui poursuit continuellement les monstres et
nts, comme le faisaient Hercule et Thésée, est leur en-
plus redoutable. Il a des gantelets de fer que lui seul
orter, une ceinture qui double sa force et une massue
lleuse qui revient, comme le dard de Procris, dans la
qui l'a lancée. Son char, aux roues d'airain, est attelé de
boucs, et produit en roulant sur les neiges le bruit
us prenons pour le tonnerre (2). Néanmoins, dans la

Edda.
s paysans suédois disent encore à présent, quand il tonne, que
vieux Thor qui se promène. La massue ou le marteau de Thor se
t *Aijakewestchera*.

Il est facile de reconnaît ... ts, le dieu Thor, qui ... dû nécessairement exister ... acité merveilleuse, ... de l'Orient par les guerri ... les mystifications de ses ... nes sur la création des ra ... ra le voir par le récit d'u ... que Brahma enfanta par ... ve au pays des géants, fable ... son bras celle des guerr ... ressemble étonnemment au ... et par son pied celle des

« La vache Audum ... avec Loke (1), dans un char traîné ... qui couvrent un roch ... eu les mangeait tous les soirs, et, ... langue y fit d'abord ... de jeter les os de ses animaux dans ... bientôt un homme ... ouvaient sains et saufs le lendemain. ... homme était *Bor*. ... oute. Après quelques incidents peu re... monde trois fils ... voyageurs entrèrent un soir dans une ... les dieux. Sem ... rent fort à leur aise. Mais quel ne fut pas ... qui fut détrôné ... lendemain en s'éveillant, lorsqu'ils s'aper... Ymer fut mas ... passé la nuit dans le gant d'un énorme ... suite au milie ... près de là. Ce dernier, nommé Skrym... mers de son ... quelque temps avec eux, et, une nuit, ... ses dents ... légère altercation, Thor asséna un violent ... ciel, qui ... au géant qui dormait paisiblement à son ... monde ... réveillant en faisant un grand bâillement ... sa cerv ... de lui dire si c'était une feuille d'arbr... rent ... seau qui lui était tombée sur la tête. Il s... avec ... du dieu et de son compagnon, dont il ava... form ... e, après leur avoir indiqué le chemin qui con... ... des géants.

... dans cette ville, les voyageurs se prése... ... qui leur apprit que nul ne pouvait y de... ... qu'il n'excellât dans quelque art. Loke pr... ... passé maître dans celui de la gourmandise ... manger plus que personne au monde. On ... aux prises avec un courtisan nommé *Lo*... ... on plaça devant chacun d'eux un énorme baqu... ... ndes; les deux champions eurent bientôt tou... ... Loke, ayant laissé les os, fut déclaré vaincu. »

…omme nommé *Tialfe*, amené par le dieu Thor, …r, en patins, plus vite que qui que ce soit. Le …ois lui donna pour adversaire un autre courtisan *Hugo* ou *Hugin* (l'esprit ou la pensée), qui le devança … qu'en revenant au but, il rencontra face à face le …ndinave, fort désappointé de sa mésaventure.

Pour Thor, qui semblait, comme son compagnon, posséder au suprême degré les qualités de l'hercule Thébain (1), …défia qui que ce fût de boire mieux que lui. On présenta au …x voyageur une corne excessivement longue, dans laquelle les seigneurs de la cour étaient obligés de boire, quand ils avaient commis quelque faute de bienfaisance. Thor avait soif … but longtemps sans prendre haleine; puis il regarda la coupe, mais elle semblait encore pleine. Il but encore une fois, mais la liqueur était à peine diminuée.

» Après cet échec un peu honteux, le roi engagea Thor à essayer d'un jeu peu difficile à la vérité, auquel s'exerçaient journellement les enfants des géants, et qui consistait simplement à lever de terre le chat favori du monarque. Aussitôt un énorme matou, couleur de fer, sauta au milieu de la salle. En vain le dieu s'efforça-t-il de l'enlever; le chat, courbant le dos, ne perdit terre que d'un seul pied, et l'impuissance de Thor fut manifeste à tous les yeux. « Le chat est grand, dit le roi, mais Thor est petit. Qu'il essaie maintenant ses forces contre ma nourrice Héla. » — A ces mots, parut une vieille édentée qui provoqua Thor au combat. Après une lutte acharnée, le dieu tomba sur un genou! Le roi fit aussitôt séparer les combattants, en disant au *plus vaillant des fils d'Odin* (2) qu'il ne connaissait plus personne à qui l'on pût décemment proposer de lutter avec lui.

» Le monarque des géants donna le lendemain un grand

(1) Hercule, la divinité favorite des Thébains, était généralement le gourmand de la scène comique au théâtre d'Athènes. Voyez dans le x[e] livre d'Athénée, les exploits d'Hercule contre un certain Leprcus, qui le défiait à manger et à boire. Un bœuf entier n'était qu'un jeu pour le fils de Jupiter.

(2) Qualité donnée à Thor dans l'*Edda*.

festin au dieu Thor et à ses compagnons, et lui dit amic
lorsqu'ils furent prêts de se séparer : « Vous me quittez,
seigneur, peu content de vos prouesses, mais vous vous con-
solerez facilement des mésaventures qui vous sont arrivées
lorsque vous saurez par quels prestiges vous avez été abusé.
Apprenez donc que c'est moi-même que vous avez rencontré
en chemin et dans le gand duquel vous avez passé la nuit;
votre massue m'eût certainement donné la mort, si le coup
terrible que vous m'avez porté ne fût tombé sur un rocher
derrière lequel j'avais caché ma tête. Loke a lutté dans un
assaut de gourmandise contre un feu dévorant, et c'est à
mon esprit que Tialfe a disputé le prix de la course. Sachez
encore qu'un des bouts de la corne dans laquelle vous avez
bu trempait dans la mer, et vous pouvez vous assurer combien
elle est diminuée depuis ce moment. Ce chat couleur de fer
que vous n'avez pu soulever était le grand serpent qui ceint
de ses replis la terre et les mers; nous avons tous frémi, lors-
que nous avons vu votre bras puissant l'enlever si haut q
sa tête et sa queue touchaient à peine la terre. Quant à vot
lutte avec ma nourrice, il est bien étonnant que vous
ayez été quitte pour tomber sur un genou, car c'était la m
elle-même; et il n'est et ne sera jamais personne qu'e
n'abatte à la fin. Je vous conseille cependant, pour notre i
térêt mutuel, de ne point renouveler cette entrevue. » Tl
répondit à ce discours par un grand coup de massue; mai
roi disparut; et, lorsque le dieu retourna à la ville pour
saccager, il ne trouva plus à sa place que de vastes cam
gnes (1). »

On conçoit facilement que les Scandinaves n'aient jam
montré beaucoup de respect pour des divinités qui leur
fraient ainsi la réunion des vices les plus dégradants de l
pèce humaine. Qu'est-ce, en effet, que des dieux inférieurs a
géants en force, en pouvoir et en intelligence; des dieux
peuvent être abusés par les prestiges de la magie, et qui

(1) Le voyage de Thor au pays des géants se trouve dans la xxiiie f
de l'*Edda*.

nt le genou devant la mort? Cependant, comme il est
n que ces peuples admettaient l'existence d'un être su-
ır à toutes ces divinités de fabrique humaine, être sou-
n qui avait été de tout temps et devait subsister dans
nité, nous devons en conclure que les adorateurs d'Odin
ınt autrefois pratiqué le culte du vrai Dieu, qu'ils con-
aient encore sous le nom d'Alfader, culte qu'ils aban-
ıèrent ensuite pour se créer eux-mêmes des divinités à
image, dans les personnes desquels ils divinisèrent tou-
es passions et tous les vices qu'on peut rencontrer chez
ommes.

s histoires du Nord sont remplies de récits merveilleux
es géants (1), dont l'existence est demeurée jusqu'à pré-
un des principaux articles de foi des croyances populai-
les peuples septentrionaux. « Les Islandais se rappellent
re, dit un écrivain qui a visité l'Islande en 1836 (2), que
rre a été formée avec les membres d'un géant. » On voit
re, dans la vallée d'Hitardal deux figures humaines,
e grande dimension, taillées dans deux pierres angulai-
et que les Islandais prétendent représenter *Baardar Hel-*
er et *Hit*, sa maîtresse, géants mâle et femelle, qu'ils
rdaient comme des demi-dieux.

s poètes et les romanciers du moyen-âge ont introduit
géants dans leurs ouvrages comme moyen de terreur et
l'intention de rehausser sans doute la gloire qu'acqué-
ıt leurs héros en combattant, souvent même avec succès,
nnemis redoutables. Les géants figurent également dans
ontes et les récits populaires de toutes les nations du
e ; ils y sont généralement représentés comme des ogres
strueux, très-friands surtout de la chair des petits enfants,
s sentent ordinairement à plusieurs lieues à la ronde. On
uve la plupart des incidents des fables de l'*Edda* dans
de ces récits qui se sont conservés par tradition sur les
ls de l'Elbe et du Rhin; les aventures de Thor au pays

) Voyez Rudbeck, Arngrimus Jonas et Saxo Gramaticus.
) M. Marmier, le spirituel auteur des *Lettres sur l'Islande*.

des géants sont attribuées, dans ces histoires, à des person-
ges beaucoup moins importants, il est vrai, que n'était le
du puissant Odin. Dans l'une, c'est un nain qui se réf
dans les replis d'un gant pour échapper à la colère d
mère (1). Dans une autre, c'est un jeune géant qui se
avec beaucoup de succès d'une arme aussi redoutable q
marteau de Thor, et qui montre en mangeant la même av
que Loke. On raconte que ce géant étant un jour desc
dans un puits, quelques traîtres profitèrent de cette occa
pour faire tomber sur sa tête plusieurs meules de mo
qu'ils croyaient devoir l'écraser sous leurs poids ; mais
contenta de les prier simplement de chasser les poules q
avaient jeté, en grattant la terre, quelques grains de
dans les yeux (2). Il est bon de remarquer que, dans tout
histoires du Nord, ces mêmes géants qui surpassent les
de l'*Edda* en force, en puissance et surtout en savoir,
constamment la dupe des ruses qu'emploie contre eux l
plus intelligente des nains ; ce qui nous prouve que ces n
peuples, chez lesquels le courage et les qualités physiqu
cessaires au guerrier étaient le plus en honneur, ont
moins reconnu de tout temps la supériorité de l'esprit
force brutale.

On croit encore en Allemagne que les géants habite
montagnes enchantées du Kœterberg, du Wunderberh
Kyffhaüsen, et que rien n'égale leur taille et leur vig
Les traditions sur leur formation sont les mêmes que
des Islandais : on croit qu'ils furent créés avant le pr
homme, et que les îles sont des poignées de terre tomb
leurs tabliers. Ils jouaient aux boules avec des rochers
mes, et se donnaient la main d'une montagne à l'aut
Une de leurs filles, se promenant un jour, aperçut des l
reurs qui travaillaient dans un champ. Elle les mit dan
tablier avec leurs chevaux et leurs charrues, et fut dépos

(1) Dans l'histoire intitulée : « *Der schneiders daumerling W*
schaft, » du recueil de MM. Grimm.

(2) *Der junge riese*, du même recueil.

(3) Grimm, tradition orale recueillie dans le pays de Corvey.

s dans le salon de son père, qui habitait le château de Ni-, dans la haute Alsace (1). On raconte aussi qu'il y avait fois, dans le village d'Iéna, un géant d'une impiété ré-nte envers sa mère, qu'il accablait d'injures et d'outra-Une fois qu'elle lui adressait quelques remontrances sur nduite, il entra dans une telle fureur, qu'il la battit à s de poing. Mais, à une pareille indignité, le jour s'obs-t, une nuit épaisse enveloppa le ciel, et le tonnerre la d'une manière si épouvantable, qu'il tomba et fou-a le géant. Aussitôt la montagne près de laquelle il se ait alors roula sur lui et l'engloutit; mais, par punition el, son petit doigt sortit et poussa hors du tombeau. Or, tit doigt est une longue tour effilée qu'on voit sur le som-et qu'on appelle aujourd'hui la *Tour du Renard* (Fuchs-n) (2).

ı voit à Wilten le tombeau du géant Haym, ou Haymon, gouverna jadis Inspruck et ses environs, où il bâtit le qui est sur l'Inn. L'évêque de Chur le baptisa, et il bâ-ı l'honneur du Christ le couvent de Wilten, où il vécut ı'à sa mort, et où il est enterré. Le tombeau de ce géant ng de quatorze pieds; il est surmonté d'une statue sculp-n bois et couverte de son armure. A coté du tombeau ymon, est suspendue une tablette sur laquelle sa vie est tout au long (3).

ès de Cœsslin, en Poméranie, on montre une montagne ants, où l'on a trouvé en fouillant un grand cor de e, une grande épée et des ossements monstrueux. Il est able qu'anciennement il y a eu aussi des géants dans méranie Citérieure. Dans la contrée de Greifswald, on n 1594, repolir et regratter de semblables tombeaux de ts; les tailleurs de pierre y trouvèrent des squelettes longs ze et même de seize pieds avec des cruches à côté (4).

Tradition orale.
Taschenbuch fur freundschaft und liebe, 1815, p. 279.
Matth Holzwart, *Lustgart newer deutscher poeterei*, Strasb. 1568, I. — Jho Mueller, *Scheweiz-Gesch.*, I, 98, nº 81.
Micrælius, *Pomm. Geschichte*, vol. II, ch. 52.

Les anciennes chroniques parlent aussi du géant Ein[...] qui vivait du temps de Charlemagne; il était Suève et n[...] de Thurgovie; il passait à gué les rivières et n'avait pas [be]soin de pont; il fit les fameuses guerres de Charlemagne con[tre] les Vandales et les Huns. On dit qu'il moissonnait les hommes comme on coupe l'herbe à la faux, les attachait au bout de sa lance et les portait sur l'épaule comme des liè[vres] ou des renards. Devant lui fuyaient tous les ennemis qui le prenaient pour le diable en personne (1).

Les traditions historiques et les histoires populaires des ha[bitants] de l'ancien continent, ne sont pas les seules qui fassent mention de l'existence des géants dans les temps primitifs. Celles des Péruviens et des Mexicains en parlent également. Les peuplades répandues dans les nombreux archipels de l'O[céan] Pacifique ont aussi conservé jusqu'à nos jours le souve[nir] des géants. Un voyageur moderne nous apprend que les insulaires d'Hawaii (îles Sandwich) ne tarissent pas en anec[dotes] étonnantes sur le compte d'un géant célèbre, sorte de polyphème océanien, qui peut voyager d'île en île en mar[chant] dans la mer. Cet étrange colosse se tenait parfois, disent les natifs, avec un pied sur l'île d'Hawaii et l'autre sur celle d'Oahou, faisant ainsi une enjambée de soixante lieues. Voici une des mille histoires qu'on raconte de ce géant : un jour les Hawaiiens ayant offensé le roi de Taïti, celui-ci, pour les punir, les priva du soleil. Quand les naturels eurent passé quelques jours dans les ténèbres, ils s'épouvantèrent et eurent recours au bon géant. Celui-ci traversa la mer et se rendit à Taïti, où résidait alors Kahoa-Arii, c'est-à-dire celui qui fit le soleil. Il lui parla et obtint de lui que l'astre bienfaisant fût rendu aux Hawaiiens, et pour qu'un malheur pareil ne se reproduisît plus, il le fixa dans le ciel, dont il n'a pas bougé depuis cette époque (2). Il est probable qu'avec une connaissance parfaite du vieux langage hawaiien, on pourrait trouver, au fond de cette tradition allégorique, des faits réels qui touchent

(1) Wentin, *Chroniq. bavar.*, p. 285.
(2) *Voyage pitt. autour du monde*, par M. Dumont d'Urville, t. I, p. 482.

istoire de ces contrées. Cette lumière qu'il faut aller cher- à Taïti, cet homme qui a la puissance de traverser plu- rs centaines de lieues de mer, tout cela présente non-seu- nt un sens mystérieux qu'il ne nous est pas permis de uvrir, mais constate également une civilisation ancienne ne connaissance immémoriale dans l'art de la navigation. awi est à Taïti le nom d'un prophète célèbre. On le re- ve encore à Tonga-Tabou, où l'on en fait une espèce ıcelade ou d'Atlas, qui supporte la terre sur son dos, et en se remuant, cause les tremblements de terre (1).

ook rapporte dans ses voyages que les habitants de Taïti ent un grand nombre de traditions religieuses et histori- s, une entre autres concernant deux ogres-géants, nommés *leeais*, qui vivaient dans cette île à une époque fort recu- Ces géants habitaient les montagnes, d'où ils faisaient des ursions dans la plaine, massacrant les naturels et les dévo- t ensuite. Deux frères taïtiens résolurent de délivrer leur s de ces monstres, et ils se servirent à cet effet d'un stra- ème qui leur réussit parfaitement. Ces deux frères habi- nt un endroit plus élevé que celui où demeuraient les *leeais*, et tellement situé, qu'ils pouvaient converser avec sans rien craindre. Un jour donc, ils firent chauffer des loux qu'ils entourèrent de morceaux de *mahec* (2), puis ils itèrent leurs redoutables voisins à partager avec eux ce re- . Ceux-ci ayant accepté l'invitation, les deux Taïtiens les agèrent à ouvrir la bouche et y introduisirent les cailloux ils avaient préparés, en ayant soin de verser par-dessus de u froide, dont le contact avec les pierres brûlantes pro- sit dans l'estomac des géants une vapeur qui les étouffa. habitants de Taïti, voulant récompenser dignement un rice aussi signalé, décernèrent aux deux frères le gouver- nent du pays. On voit que l'Océanie n'est point en reste c nous pour les histoires merveilleuses; cependant, ces

1) *Voyage pitt. autour du monde*, par M. Dumont d'Urville, t. I, p. 422.
2) Espèce de pâte dont se nourrissent les habitants de Taïti. Les Taïtiens ntèrent cette histoire à Cook pour lui témoigner la haine qu'ils avaient r les anthropophages. — *Troisième voyage de Cook*, t. II, chap. IX.

destructeurs de monstres nous paraissent avoir plus d'analogie avec Jacques le tueur de géants (1) et les autres héros de nos contes populaires qu'avec les Hercule et les Thésée de l'ancienne Grèce. Nous pouvons attribuer cette différence à ce que les hauts faits des demi-dieux du paganisme sont parvenus jusqu'à nous embellis de toutes les fictions qu'y ont ajoutées les poètes, tandis que ceux des héros océaniens ne nous sont connus que par les traditions dénuées d'ornement d'une nation à demi-sauvage.

Nous croyons devoir terminer ce chapitre en disant quelque chose d'autres êtres monstrueux dont la croyance est tellement ancienne parmi les hommes, que les traditions Tératologiques des Chaldéens rapportent qu'ils prirent naissance dans le chaos même qui précéda la formation de l'univers. Voici comment Bérose s'exprime à ce sujet dans son *Histoire de Chaldée* :

« On dit qu'il fut un temps où il n'y avait que de l'eau et des ténèbres. Il s'y engendrait des êtres monstrueux, ayant leurs natures particulières : des hommes avec deux ailes, quelques-uns avec quatre ; d'autres à deux visages ; d'autres ayant un corps et deux têtes d'homme et femme, et un double organe générateur également des deux sexes. Il y en avait à jambes et à cornes de chèvres ; ceux-ci étaient à pieds de chevaux ; ceux-là chevaux par derrière et hommes par devant, comme on représente les Hippocentaures. Il s'engendrait encore des taureaux à tête d'homme, des chiens à quatre corps se terminant en queue de poisson, des chevaux à tête de chien, d'autres animaux ayant des têtes et des corps de chevaux avec des queues de poisson, et mille formes diverses de bêtes. En outre, des poissons, des reptiles, des serpents et quantité d'animaux merveilleux, qui se transformaient réciproquement en la figure les uns des autres, et dont les représentations sont sculptées dans le temple de Bel (2). »

Les Arabes de nos jours ont peut-être encore enchéri à cet

(1) *Jack the giant killer*, héros populaire des Anglais et grand tueur de géants.

(2) Bérose, *Hist. de Chaldée*, p. 49 de l'édit. de M. Richter.

rd sur la bizarre imagination des anciens Orientaux; car, vant une de leurs traditions populaires, il habite le long marais des êtres qui sont comme la moitié d'un homme aré en deux dans toute sa hauteur, n'ayant ainsi qu'un s, un œil, une jambe, etc.; leur nom arabe est *Nisnas* (1). ls ont également surpassé les Grecs et les Romains dans la nposition fantastique des animaux imaginaires. Tel est, par emple, l'animal qu'ils nomment *aksar*, et que Mahomet étendit avoir vu. Il est représenté comme ayant soixante adées de long, la tête d'un bœuf, les yeux d'un porc, les eilles d'un éléphant, les cornes d'un cerf, le cou d'une auche, la poitrine d'un lion, la couleur d'un léopard, le ven- d'un chat, la queue d'un bélier et les pieds d'un chameau. ahomet en fut si effrayé, qu'il pria Dieu de le faire rentrer ns l'antre d'où il venait de sortir.

On peut lire dans *Aula-Gelle* et dans *Strabon* (2) les noms auteurs grecs qui ont écrit sur les traditions de la Térato- gie hellénique, dans lesquelles on retrouve la même profu- n d'êtres monstrueux et merveilleux que dans celles de la aldée. Les premiers historiens et les anciens géographes r assignaient pour retraites des contrées éloignées et peu nues jusqu'alors. Vers les extrémités de l'Afrique habi- ent des hommes sans têtes, les Blemmyes ou Acephales, qui aient, selon les uns, les yeux sur la poitrine, et suivant utres, sur les épaules (3). Dans les contrées qu'arrose le nge vivaient les Cénocéphales, hommes à tête de chien, si que les Astomes, qui n'avaient point de bouche, dont le ps était tout couvert de poil, et qui ne se nourrissaient que l'odeur des fleurs qu'ils respiraient par les narines (4). Plus n encore, vers l'Orient, on trouvait, suivant ce que rapporte

(1) Bochart, *Hierozoïe*, liv. VI, c. 13, p. 843-848.
(2) *Noct. attic.*, l. IX, c. 4. — *Géogr.*, l. I, p. 43 et 70.
(3) Pline, *Hist. nat.*, l. V, c. 8. « Blemmyis traduntur capite abesse, et occulis pectore affixis. » — « Sunt qui cervicibus carent et in hu- ris habent occulos. » Solin, *Poly hist. cap.*, l. II. Voyez aussi saint Au- tin, *De civit. dei*, lib. XVI.
(4) Pline, *Hist. nat.*, l. VII. — Aulu-Gelle, *Noct. att.*, lib. IX, c. 4. — nt Augustin, *De civit. dei*, l. XVI, c. 8.

Aulu-Gelle, ces hommes merveilleux qu'on nommait *Monocoli*, parce qu'ils n'avaient qu'une seule jambe, et dont, en outre, les pieds étaient si larges, qu'en se couchant sur le dos, ils pouvaient se garantir du soleil par l'ombre que leurs pieds projetaient, ce qui les faisait appeler Sciapodes (1); d'autres, enfin, avaient les oreilles assez longues pour s'en envelopper tout le corps (2).

Vers les confins de la Cyrénaïque, aux lieux où commence le grand désert de la Libye intérieure, habitaient les Androgynes, qui étaient des deux sexes, et qui pouvaient concevoir, enfanter et allaiter elles-mêmes leurs enfants; c'étaient les Amazones présentées d'une manière plus fabuleuses (3). On parlait encore de femmes horribles et velues, ayant douze pieds de haut et une corne de vache au nombril, ainsi que de femmes fort belles, ayant sept pieds de haut, des cheveux couleur d'or et des pieds de cheval (4).

Telles étaient les plus remarquables des traditions helléniques sur les prodiges de l'Orient, traditions fort anciennes, qui furent plutôt embellies qu'éclaircies par les récits merveilleux des compagnons d'Alexandre.

Mais à l'occident de la Sicile étaient encore deux contrées fabuleuses, qui ont également donné naissance à bien des traditions chez les anciens et à bien des discussions parmi les modernes. Ce fut, suivant Homère, près de l'entrée de l'Océan et non loin des sombres cavernes où se rassemblaient les morts, qu'Ulysse trouva les Cimmeriens, peuple vivant au milieu d'épaisses ténèbres, et qui ne jouit jamais de la lumière du

(1) *Noct. att.*, l. IX, c. 4.

(2) Pline, *Hist. nat.*, l. IV, c. 13. — Solin, *Poly hist.*, c. 12.

(3) Pline, *Hist. nat.*, lib. VII, c. 2. « Quibusdam utriusque sexus esse naturam, et dextram mammam virilem, sinistram muliebrem, vicibusque alternis cocundo et gignere et parere. » Saint Augustin, *De civitate dei*. lib. XVI, cap. VIII.

(4) Ces monstres et beaucoup d'autres plus horribles encore ont été décrits dans le *Speculum historiale* de Vincent de Beauvais et dans la prétendue lettre d'Alexandre-le-Grand à Olympias et à Aristote, que l'on trouve dans la version latine du faux Callisthènes. On lira avec beaucoup d'intérêt l'excellent ouvrage de M. Berger de Xivrey sur les traditions tératologiques.

l). Au-delà du détroit qui bornait les deux continents,
t les champs gorgoniens de Cysthine, où demeuraient
ïilles filles de Phorcys, trois sœurs aux visages de cygne,
avaient qu'une dent et un œil en commun, et qui jamais
aperçu les rayons du soleil ni l'astre de la nuit. Près
; étaient leurs trois autres sœurs, les Gorgones ailées,
a tète était hérissée de serpents, et que l'on ne pouvait
ıger sans mourir (2). Plus loin, dans l'Océan, et par con-
nt hors des limites de la terre, se trouvait le pays fortuné
ımère nomme l'Elysée, où régnait un printemps perpé-
ət où les élus de Jupiter, arrachés au sort commun des
ls, goûtaient une félicité éternelle.
's le Nord, étaient les Arimaspes, toujours à cheval, et
avaient qu'un œil, ainsi que les Griphes à la gueule poin-
ui gardaient les trésors des monts Riphéens (3). Non loin
/ivaient aussi les Hyperboréens, peuple béni du ciel,
de toutes les vertus, doués d'une stature élevée, et qui
ɪnt leur vie se prolonger au-delà de mille ans.
s à mesure que l'Occident s'éclaircit par les rapports des
ıteurs, les Cimmériens furent poussés vers le Nord par
ɪtoriens et les géographes. Les Hyperboréens, chassés
nent de leurs jardins fortunés par des voyageurs mieux
ɪés, furent d'abord relégués dans la Grande-Bretagne,
jouissaient encore du privilége de voir la lune plus près
que du reste de la terre (4). Mais lorsque l'île d'Albion
ɪp connue pour donner asile à des êtres fabuleux, les
aphes transportèrent les Hyperboréens jusqu'aux extré-
septentrionales de la terre, dans un pays très-chaud et
ɪréable, quoique situé sous le pôle même, puisque les
et les nuits y étaient de six mois. Ces peuples y passaient
jours au sein de la paix, de l'innocence et de toutes les
ı; et lorsqu'ils s'ennuyaient de vivre trop longtemps au

ʼdyss, xi, 14-19.
schyle, *Prométh.*, v. 789 et suiv.
ʼérodote, iv, c. 13 et 14.
La grande île qui est située dans l'Océan, vis-à-vis de la Celtique. »
ıs, apud diod., ii, 47.

milieu de telles félicités, ils se couronnaient de fleurs, puis, à la suite d'un festin, ils se précipitaient dans la mer du haut d'un certain rocher (1).

Les régions arctiques, où les navigateurs ne pouvaient pénétrer sans danger, devinrent dès-lors, pour les Européens, le pays des prodiges et des merveilles, celui des géants et des monstres de toute espèce. Il semble, en effet, que la nature s'est plu à placer ses productions les plus gigantesques dans le voisinage du cercle polaire, et toutes les traditions s'accordent à considérer le pôle nord comme le point de réunion des animaux d'une grosseur monstrueuse. La baleine, le serpent de mer, dans lequel nous pouvons facilement reconnaître le serpent Migdard (2), et dont l'existence, trop légèrement considérée comme fabuleuse, est maintenant appuyée sur des preuves qui offrent les conditions les plus satisfaisantes (3), le kraken, ce monstre ultra-gigantesque des traditions du Nord, encombrent encore les mers arctiques; tandis que dans les continents voisins on découvre chaque jour par monceaux les os blanchis et les carcasses gelées des mammooths et des mégathérions, ainsi que des restes d'oiseaux gigantesques, prototypes du *roc*, du *simorgh* et du *garuda*, qui planèrent autrefois au-dessus des neiges éternelles (4). Il n'est pas d'endroit sur le globe dans lequel les reliques de la création première soient plus nombreuse que dans cette partie de l'Asie, que les Scandinaves anciens et modernes ont toujours regardée comme le pays des géants. Le Sibérien ne creuse jamais un puits sans découvrir les défenses et les ossements du rhinocé-

(1) Méla, III, 5. — Pline, IV, 12. — Chez un auteur fidèle aux anciennes traditions, la douce température dont jouissait le pays des Hyperboréens est expliquée par la proximité momentanée du soleil, lorsque, d'après les idées d'Homère, il passe pendant la nuit par l'Océan septentrional pour retourner à son palais, dans l'Orient. — *Avien. or. marit.*, 646-650.

(2) Serpent monstrueux de la mythologie scandinave, qu'Odin précipita dans la grande mer.

(3) On trouvera les preuves dans l'ouvrage déjà cité de M. Berger de Xivrey, page 274, de Belluis, ainsi que dans la *Revue britan.*, 3e série, 3e année, n° 30, juin 1835.

(4) Ces oiseaux sont au nombre des *animaux perdus*, qui n'ont plus de prototypes vivants.

os, l'éléphant arctique. Les îles qui sont à l'embouchure de a Léna sont presque entièrement formées d'os et de cornes e mammooths, et des débris de ces mêmes animaux sont enore abondants dans les latitudes d'Amérique, sous lesquelles es traditions islandaises supposent qu'errèrent jadis les reoutables *Jettes*.

Considéré sous un autre aspect, sous celui du mythe relieux, le pôle nord est la montagne sainte des nations orientles, le *Meroo* fabuleux des Indoux (1), le *kaf* des mytholoistes arabes et peut-être le vrai prototype de l'Olympe des recs. Nous devons chercher l'origine de ces différentes royances dans les temps qui précédèrent les siècles historiues.

Il est probable que les Indoux furent portés à considérer le ôle nord comme la demeure de Brahma, en raison de l'éclat agique des aurores boréales, dont les apparitions sont si réquentes sur les côtes de l'Asie septentrionale, situées entre es bouches de l'Oby et celles de la Léna. Un des plus célèbres oyageurs du siècle dernier nous a laissé une description remarquable de cet étonnant phénomène : « On voit alors, dit imelin, les rayons de la lumière éthérée s'élancer du nord en èches brillantes avec une incroyable rapidité et se réunir au énith. Les cieux étincellent de feux, tout resplendissants 'or, de saphir et de rubis. Quelque magnifique que soit ce pectacle, nul ne peut le voir pour la première fois sans prouver une crainte qu'il est impossible de réprimer. Il est ccompagné de sifflements terribles et d'un bruit continuel essemblant aux détonations du plus bruyant feu d'artifice. es bêtes sauvages s'émeuvent et sont alarmées; les chiens urlent et rampent sur la terre, et le chasseur Ostiack s'écrie :

(1) Les Indous supposent que le pôle qu'ils nomment *Meroo*, qui signie centre ou axe, est la plus haute montagne du monde. « Il y a une belle t haute montagne dont le nom est Meroo, masse exaltée de gloire, qui, e la surface splendide de ses têtes dorées, réfléchit au loin les rayons du oleil. Elle est revêtue d'or, et c'est la demeure respectable des *dews* et les *gandherues*. Elle est gardée par d'épouvantables serpents, qui en déendent l'entrée à l'homme. » — *Mahabharat*, liv. I, chap. XV, et *Baghuatecta*, p. 162.

« lochi chodjat! » Les esprits de l'air s'élancent dans l'espace (1). »

On conçoit que de semblables phénomènes aient pu jadis avoir fait considérer le pôle nord comme la demeure où les dieux résidaient, environnés d'une lumière resplendissante. Un savant orientaliste anglais, le major Wilford, place le *Meroo* des Indous dans les hautes montagnes de l'Himalaïa, qui sont les plus élevées du globe, et nous pensons que les remarques précédentes pourraient même s'appliquer à son système; cependant, nous ne croyons pas que l'on doive éloigner la demeure des dieux du Pistil du *Lotos* humain (2) pour la placer sur une de ses pétales.

CHAPITRE II.

Aurores boréales, l'armée furieuse, chasses aériennes, Rodenstein, le grand-veneur, armées aériennes, etc.

— « Et dabo prodigia in cœlo, et terram sanguinem, et ignem, et vaporem fumi (3). »

Joel., cap. II, ver. 30.

Lorsque l'aurore boréale brillait dans les cieux, les Scandinaves saluaient la *lumière sainte*, ainsi qu'on la nomme encore en Norwége, car ils croyaient qu'elle annonçait l'approche des Valkyries, les vierges du carnage, arrivant du Valhalla pour appeler les guerriers au festin d'Odin (4).

(1) *Relation d'un voyage au Kamtschatka*, par Gmelin (le vieux), traduit par M. de Keralio, sous le titre de *Voyage en Sibérie*. Paris, 1767.

(2) Lotos *(lotus)*, genre de plante dont font souvent mention les naturalistes, les poëtes et les historiens de l'antiquité. Voyez, sur le *lotus* dont parle Virgile, Sprengel et la Flore de Virgile, par Fée.

(3) Je ferai paraître des prodiges dans le ciel et la terre, du sang, du feu et des tourbillons de fumée. » *Joel.*, chap. II, v. 30.

(4) « Il y a dans le ciel une grande salle, le Valhalla, où les braves so

Mais quand, au lieu des lois cruelles du dieu guerrier qu'ils aient suivies jusqu'alors, lès peuples du Nord eurent reçu les d'un dieu de paix, le chroniqueur chrétien, dont les ées devinrent contemplatives, n'aperçut désormais dans cet éan de lumière que des armées menaçantes, des sabres amboyants, des lances enflammées, et cette brillante illumination des cieux devint à ses yeux le sinistre présage de quelques malheureux événements. Chaque vestige de l'ancienne i reçut dès-lors une interprétation nouvelle, quoique le monarque détrôné des dieux et des hommes conservât encore influence produite par la terreur de son nom, longtemps ême après que son empire eut disparu devant le sabre *convertisseur* de Charlemagne.

Après la résistance la plus opiniâtre, le Saxon vaincu renonça publiquement au dieu de la guerre, et ce dut être à fois un sujet de deuil pour les sujets de Witikind, que celui , suivant la formule de l'ancienne profession de foi formu- par le vainqueur, il leur fallut abjurer les démons Thuer, Wodan et Saxnote (Thor, Wodan et Odin-le-Saxon) (1),

us après leur vie. Cette salle a cinq cent quarante portes, par chacune quelles sortent huit guerriers morts pour se battre avec le loup. » *Edda mundar hinng froda*, p. 53. — Les Valkyries sont au nombre de douze, ont tous les jours à cheval choisir les morts. — *Snorro-Edda*, fab. XXIX.

1) Tels sont les noms des trois divinités mentionnées dans la profession foi franque, publiée par Eccard dans la *Francia orientalis*, vol. I, 140 : « Ek forsacho..... Thunaer, Ende Woden, Ende Saxnote, End m them unholdum the hira genotas sint. » Je renonce à Thunaer, Wo- et Saxnote, et à tous les impies (esprits) qui leur sont associés. Le de Saxnote a grandement exercé l'imagination des savants, et paraît oir le faire encore longtemps. Ce mot, tel qu'il se trouve placé dans la forle précédemment citée, se rapporte bien certainement à une divinité t il n'existe plus d'autres traces. L'interprétation d'*Odin-le-Saxon*, on lui donne ordinairement, est tout-à-fait conjecturale. On en peut autant de celle adoptée par M. A.-W. Schlegel (*Indische bibliotek*, 256), qui rend le mot *Saxnote* par une assemblée des Saxons, dans la- lle ils célébraient des fêtes en l'honneur de leurs divinités, interpréta- aussi fautive du côté de la grammaire que l'est le mot Saxnote luime. Une circonstance remarquable dans le texte cité par Eccart, c'est il n'y a pas d'inflexion dans les mots Thunaer et Woden, tandis que la jonction a gagné l'addition même qui les rend défectifs. Il est à retter que personne n'ait consulté le document original depuis la publiion de la première transcription. Il n'est guère possible de comprendre ment la formule que nous avons citée pourrait servir de base au sysme qui fait de Woden et d'Odin deux divinités différentes. L'habitude

renoncer à leurs œuvres et à celles de tous les malins esprits qui en dépendaient. Le catéchumène, à genoux, répétait alors une abjuration qui ne pouvait être sincère ; et quoique les générations qui vinrent ensuite aient certainement appris à détester plus franchement les erreurs du paganisme, cependant le peuple teuton conserva toujours un profond souvenir de la foi guerrière de ses ancêtres et de l'existence du *dieu démon*. De là cette crainte que témoignent encore de nos jours les paysans allemands, lorsque l'air sombre et nébuleux de la Germanie retentit des aboiements de meutes invisibles, lorsqu'on entend les chevaux aériens, dirigeant leur course entre le ciel et la terre, se précipiter au milieu des nuages, annonçant ainsi l'approche de l'armée furieuse, du redoutable *Wütend-heer*, qu'on appelle en anglais *the wild army*, l'armée féroce.

qu'avaient les Scandinaves de supprimer l'aspiration dans tous les mots des autres langues qui commençaient par un W explique suffisamment la différence qui existe dans l'orthographe de ces deux noms. Que Woden et Odin aient occupé le même rang dans les mythologies respectives des deux branches de la famille teutonne, c'est ce dont nous sommes assurés par les jours auxquels ces dieux ont donné leurs noms. En Angleterre, mercredi a reçu successivement les noms de *wodn's-dag* et de *wednes-day* (pour wends day), tandis qu'en Danemarck, ce jour est appelé *odins-dag* et *oens-dag*. Cette circonstance, jointe à la connaissance qu'ils pouvaient avoir des autres attributions de ces divinités, a sans doute engagé les Romains à considérer ce dieu comme la même divinité que Mercure. Dans une patère étrusque, décrite par Winkelmann et ensuite par Lanzi, Mercure est représenté pesant les âmes de Memnon et d'Achille, ce qui serait une nouvelle preuve à l'appui de cette affinité. Mais le culte rendu à Odin comme dieu suprême, de même que celui de Dionysus (Bacchus) dans ses mystères, et peut-être même celui d'Osiris (Voyez *Zoega de usu obeliscorum*), paraît être d'une date plus récente dans les croyances des peuples du Nord. Thunaer, Thor, était le dieu de la foudre, et occupait en Norwége, dernier refuge de son culte, la même préséance qui lui est assignée dans l'abjuration franque exigée des Saxons. Le jour qui porte son nom, *thors-day*, *thurs-day* (jeudi), était le dimanche de tous les peuples septentrionaux. Enfin, il y a tant d'analogie entre certaines parties de l'histoire d'Odin et celle de Dionysus et d'Osiris, que l'on peut substituer le nom de l'une ou de l'autre de ces divinités dans les récits de l'*Edda de Snorro*, ainsi que dans ceux des mythologistes grecs et égyptiens, sans nuire le moins du monde à la vraisemblance de la narration. — *Préf. des Edit. de Warton*, p. 54.

Odin était adoré des peuples de la Germanie, où les Scandinaves s'avancèrent jusqu'au pays qu'occupèrent ensuite les Francs (Jornandès, *De Rebus geticis*, cap. XXXIII) et jusque dans la Saxe, où, pour rendre leur religion et leur idiome dominants, ils s'unirent par des mariages avec indigènes. — *Snorro Sturlac*, *Edda*, cap. III, *in fine*.

On retrouve l'origine des mots *Wodan*, *Woden* ou *Odin*, ıns une racine de la langue anglo-saxone, d'où est dérivé *ild*, qui signifie le féroce, le farouche, le furieux. Cette étyologie suffit pour indiquer la connexité qui existe entre le 'ütend-heer, nom que l'on donne ordinairement en Alleagne au farouche chasseur, et le dieu Woden ou Odin; ìanmoins, dans quelques endroits, la dénomination de *Grons-heer* et celle plus significative de *Wodens-heer* sont égament communes.

Une chose bien digne de remarque, c'est qu'on a presque ujours vu les divinités d'une religion proscrite devenir le *auvais principe* dans la religion qui lui a succédé. La pluırt des dieux et des déesses de l'Olympe devinrent des puisınces infernales après l'établissement du christianisme, et le .ot démon lui-même, que les anciens donnaient aux bons ènies, tel que celui de Socrate, a été employé depuis pour èsigner les génies du mal. Nous avons une preuve bien plus ıcienne encore de ce singulier changement de signification rimitive en une signification contraire dans le mot sanscrit *evas* (*devatas*, *dew* ou *deb*), qui signifie dieu ou divin et a le ıème sens que le latin *divus*; ce mot, disons-nous, par un ɔntraste singulier, exprime pour les Persans anciens et moernes le nom des plus malfaisants de tous les génies, des ives, dont nous avons déjà eu occasion de parler. Ce chanement provient nécessairement de l'antipathie qui a toujours ıisté entre les adorateurs de Zoroastre, parlant le Zend, et s adorateurs de Brahma, parlant le sanscrit, antipathie qui fait des dieux de l'Inde les diables de la Perse.

Jadis aussi les dieux scandinaves chassèrent de l'Olympe oréal les divinités finoises et les forcèrent de se réfugier dans s solitudes les plus reculées du Nord, parmi les géants et les ıtres mauvais génies. Mais les dieux d'Asgard ont été vainıs à leur tour et ont subi le même traitement qu'ils avaient ıt éprouver à leurs prédécesseurs. *Qu'Odin soit avec vous !* ait autrefois chez les Goths et les Teutons un heureux souıit et le synonyme de notre *Dieu vous bénisse ! Va trouver din !* est maintenant dans tout le Nord un juron populaire,

qui correspond exactement à notre *Que le diable t'emp*
Cependant, malgré ce changement, le vulgaire, qui s'at
de préférence aux noms et aux lieux consacrés, con
longtemps encore pour ses anciennes divinités une c
respectueuse, qu'il a été difficile de détruire.

Par suite du même changement dans les idées dont
venons de parler, les aurores boréales, dans lesquell
Scaldes et leurs nombreux imitateurs voyaient autref
mânes des guerriers morts en combattant, les âmes des
filles venant voltiger autour de ce qu'elles ont aimé d
monde et se livrant à des danses célestes (1), ne sont plu
les habitants du Nord que le pronostic de quelque m
prochain, de quelque calamité publique, tels que la g
la peste et la famine. Pour les habitants de la Norman
phénomène est un signe de combats et de fin du mon
pour le *peuple*, en général, dans les différentes contr
l'Europe, le présage d'événements désastreux.

L'armée furieuse se montre encore fréquemment aux
tants de la Germanie. Elle est ordinairement précédée du
Eckart, personnage qui figure souvent comme maître
rémonies dans les processions et autres rassemblem
esprits. Jean Kennerer, ministre protestant de Mansfel
de plus de quatre-vingts ans, a raconté qu'à Eisleben e
tout le pays de Mansfeld, en Saxe, *l'armée furieuse*
tous les ans, le jeudi gras; que le monde accourait alor
le même empressement que si l'empereur ou le roi devai
ser. Voici la description que fait ce bon pasteur d'une
apparitions merveilleuses : Devant la foule se présen
vieillard armé d'un bâton blanc, qui se fit connaître p
fidèle Eckart; cet homme dit aux gens de se retirer d
min, et à quelques-uns de s'en aller tout-à-fait chez eux
la crainte qu'il leur arrivât quelque malheur. Plusieurs
sonnages arrivèrent ensuite, les uns à cheval, les au

(1) Les habitants des îles Shetland nomment l'aurore boréale *la*
joyeuse. Les anciens lui donnaient le nom de *torche ardente*. Sel
tarque, on y attachait la même croyance que le peuple le fait en
nos jours.

is venaient des personnes du pays qui étaient mortes
ent et même plusieurs qui vivaient encore. L'une était
sur un cheval à deux jambes; l'autre était attachée
roue qui allait toute seule. La troisième avait pris une
mbes à son cou et ne courait pas moins vite; une au-
it pas de tête, mais elle avait le tronc d'une grandeur
ée.

pparition semblable a eu lieu récemment en Fran-
; on l'a vue également plusieurs fois dans la même
Heidelberg, près du Nekkar. L'armée furieuse appa-
s les déserts, en l'air et au milieu des ténèbres; elle
e par des aboiements de chiens, des bruits de cors
ugissements d'animaux sauvages; on voit aussi des
ourir à la suite du cortége, et l'on entend le grogne-
s porcs (1).

ste, les apparitions de ce genre sont communes en
ne depuis bien des siècles. « En 1123, on vit pendant
s jours dans le comté de Worms une multitude de
iés, à pied et à cheval, allant et venant avec grand
qui se rendaient tous les soirs, vers l'heure de none,
ontagne qui paraissait être le lieu de leur rendez-vous.
s personnes du voisinage, s'étant munies du signe de
s'approchèrent de ces gens armés, en les conjurant
de Dieu de leur déclarer ce que voulait dire cette ar-
quel était leur dessein. Un des soldats ou fantômes
: « Nous ne sommes pas ce que vous imaginez, ni de
ntômes, ni de vrais soldats; nous sommes les âmes de
ont été tués en cet endroit dans la dernière bataille.
es et les chevaux que vous voyez sont les instruments
supplice, comme ils l'ont été de nos péchés. Nous
tout en feu, quoique vous ne voyez rien en nous qui
enflammé. » On dit qu'on remarqua en leur compa-
comte Enrico et plusieurs autres seigneurs tués depuis
nnées, qui déclarèrent qu'on pourrait les tirer de cet

ede des heldenbuchs, ad finem. — Agricola, *Sprichwort*, 667.
scher Landealender, Loco, Laudato.

état par des aumônes et des prières (1). » Cette superstition est fort ancienne, car Pausanias rapporte dans ses Attiques que quatre cents ans après la bataille de Marathon, on entendait toutes les nuits le hennissement des chevaux et le choc des soldats les uns contre les autres. Ceux qui vont pour entendre ces bruits n'en *oyoient* rien, dit Pausanias; mais ceux qui y vont sans y penser les entendent véritablement.

Le *nacht-lager*, ce camp nocturne qui semblait assiéger Prague, était aussi formé par les esprits. On voyait leurs visages hideux et leurs armes flamboyantes. Mais ils disparurent aussitôt que l'on prononça ces mots magiques : « Vézelé, vézelé, ho! ho! ho! (2). »

Il n'y a pas de peuple au monde plus superstitieux que celui des Etats-Unis d'Amérique, qui se compose principalement d'Anglais, de Hollandais et d'Allemands, appartenant aux nombreuses sectes de la religion protestante. On pourrait à peine croire l'anecdote suivante, si elle n'était rapportée par les autorités les plus respectables :

« On lit dans la vie de sir William Phipps que, pendant la guerre de 1692, un parti considérable de Français et d'Indiens se montra tout-à-coup aux colons de Glocester, ville du comté d'Essex, dans la Nouvelle-Angleterre. Cette apparition de l'ennemi jeta l'alarme dans tout le pays, nécessita la levée de deux régiments et l'envoi de nombreux renforts, à l'aide de la colonie. Mais comme ces ennemis qui tiraillaient journellement avec les colons n'avaient encore, au bout de quelques jours, tué ni scalpé personne, les Anglais demeurèrent convaincus que ce n'était point des êtres humains qu'ils avaient à combattre, mais le diable lui-même, qui avait pris la figure des Français et des Indiens pour inquiéter la colonie (3). »

Le souvenir de Woden s'est perpétué dans le duché de

(1) Don Calmet, *Dissert. sur les apparit. et les vampires*, t. I.
(2) Delrio, *Disquisit. magic.*
(3) Cette anecdote est rapportée également dans le livre intitulé *Magnalia*, book VII, art. XVIII, et dans les lettres de Walt.-Scott, sur la *Démonologie*, p. 93.

unswick, sous le nom du chasseur Hackelberg, misérable
criminel chevalier, qui renonça à sa part des joies du ciel,
ondition qu'il lui serait permis de chasser sur le Sœlling
squ'au jour du dernier jugement. Il voulut, en consé-
uence, être enterré dans la forêt qui couvre cette mon-
gne; ce qui eut lieu. Le vœu impie du chevalier a été éga-
ment exaucé; car on a entendu très-souvent, au milieu de
nuit, dans cette forêt, un effroyable bruit de cors et les
ngs aboiements d'une meute de chiens. Une chose encore
ui n'est pas moins certaine, c'est que lorsque l'on a vu la
uit une pareille chasse, et que l'on va chasser le lende-
ain, il arrive toujours que quelqu'un se casse un bras, une
mbe, si ce n'est le cou, ou que quelque autre malheur soit
déplorer.

Burger, qui a traité ce sujet avec un talent remarquable,
ppose, contrairement à la croyance populaire, que c'est le
asseur lui-même que poursuit nuit et jour une meute infer-
ale, en punition de ses crimes :

« Il fuit à travers les champs et les bois qui retentissent de
s cris douloureux. Mais la meute furieuse le poursuit sans
sse, le jour dans les profondeurs de la terre, la nuit dans
space des airs.

» C'est la chasse infernale qui durera jusqu'au jour du ju-
ment, et qui souvent dans la nuit vient effrayer l'habitant
s forêts. Maint chasseur pourrait en raconter de terribles
cits, s'il avait le courage d'en parler (1). »

A l'heure de minuit, quand, par un temps de pluie et
orage, Hackelberg traverse, avec ses chevaux et ses chiens,
s montagnes de la Thuringe, il est ordinairement précédé
une chouette, que le peuple appelle *Tut-Osel*. Les passants
u'elle rencontre se couchent silencieusement sur le ventre
laissent passer le chasseur sauvage ; ils entendent bientôt
s aboiements des chiens et les cris des chasseurs. Tut-Osel
ait, de son vivant, une nonne qui troublait le chœur par son
ant désagréable, et qui, ayant commis sans doute quelque

(1) Burger, *Ballade de la chasse infernale*.

état par d... ...houette après sa mort et alla,
est fort an... ... Dummburg sur le Hartz. C'est là
que quat... ... et comme son chant lui plut, tous
dait tout... ...autre, ont, depuis, chassé de com-
des sold...
tendre ... tombeau d'Hackelberg, dans une fo-
qui ... ...st une immense pierre brute, qui paraît
l... ...asse de monuments que, faute d'une
P... ...tion, nous appelons druidiques 2. Cette
... ...d'autant plus remarquable qu'elle sert à con-
... ...a qui existe réellement entre la mythologie
... Allemagne et l'ancienne religion du pays.
...adition des habitants, cette tombe est gardée
... de l'enfer, qui sont constamment couchés sur

... Hans Kirchoff rencontra, par hasard, la tomb
... ..., qu'il ne cherchait certainement point, car
...ble de la trouver, quand on va dans la forêt av
...tion. Hans rapporte qu'à son grand étonnement
... aperçu les chiens infernaux qui veillent sur l
...chevalier, quoiqu'il confessât avec ingénuité qu
...avait alors un seul cheveu qui ne dressât sur

... en Allemagne que celui qui a commis un crim
... la peine capitale, et n'a pas eu, pendant sa vie,
... ..., est condamné, après sa mort, à errer avec
... ... bras.
... ... le sort de Hans Jagenteufel, qui, ayant comm

...*Thal*, p. 241.

2 ... employons ici le mot *druidique* comme terme de comparaiso... ...n'avons point l'intention, en nous en servant, de la ... entendre ... la religion des druides était celle des Germains. Mallet avait cru q... ...ion des druides et des bardes était générale dans toute l'Eu... ...tale et septentrionale; mais Anton, qui a écrit en allemand ... ...de sa patrie, prouve que les Germains n'eurent jamais ni druid... ...des...

3 Dans la mythologie scandinave, le chien figure aussi comme ga... ...enfers.

4 Hans Kirchoff, *Wendunmuth*, IV, n° 283, p. 342.

up de crimes, fut, en expiation de cette vie coupable, mné à errer ainsi comme une âme damnée. En 1664, uvre femme de Dresde étant un jour dans une forêt ramasser des glands, entendit retentir le son d'un cor sse, puis le bruit d'une lourde chute, comme si un arnait de tomber. Le cor retentit une seconde fois, et elle onté sur un grand cheval gris, un homme vêtu d'une robe grise, botté et éperonné. Un cor pendait sur ses s; mais il n'avait pas de tête. Un autre jour elle le rencore, mais cette fois sans cheval, et tenant sous le bras ornée de cheveux bruns et bouclés. Ce fut de la bouche de cette tête ainsi séparée du corps que cette femme les crimes et la punition du misérable Hans Jagenteutte histoire est du XVII[e] siècle, cependant, la tradition ucoup plus ancienne, puisqu'on la trouve dans Prætoi.

parle aussi en Allemagne du chasseur éternel, qui, deus de six cents ans, poursuit toujours le même chevreuil. ncore un seigneur qui avait une passion si grande pour se, qu'il supplia Dieu de le laisser chasser jusqu'au derur du monde. Le comte Eberhard de Wurtenberg, qui contré un jour dans la forêt verte, a raconté que le vie ce pauvre chasseur était à peine aussi gros que le qu'il était desséché comme une rave et ridé comme une , ce qui ne doit pas paraître étonnant après une aussi course (2).

a en Danemark, comme dans la plupart des contrées rope, dit M. Marmier, des chasseurs condamnés, pour néfaits, à courir éternellement à travers les marais et les Les habitants de Sternsklint entendent souvent les ents des chiens de Grœnjette; ils le voient passer dans ée, la pique à la main, et ils disposent devant leur

ætorius *Weltbeschr*, III, 69, 72. *Journal von and fur deutschl*, , n° 27.

après un chant de trouvère de Michael Beham, m. 5 du Vatican, fol. 165, inséré dans le *Sammlung fur altd. lit. and kunst* de Hautres, p. 43-45.

porte un peu d'avoine pour son cheval, afin que, dans ses courses, il ne foule pas aux pieds leur moisson (1).

Les montagnes de la Suisse sont également hantées par des chasses infernales, et lorsque la tempête se déchaîne et gronde la nuit dans la forêt, le peuple des campagnes de Lucerne s'écrie : « Le *Türst* chasse sur les monts ! » Dans l'Entlebuch, c'est *Posterli*, esprit malin, qui vient chaque année le jeudi avant la veille de Noël, accompagné d'une longue suite, chasser avec un vacarme affreux (2).

Tels sont les récits populaires sur les chasses infernales, qui occupent une place si remarquable dans les croyances de l'Allemagne et dans celles de quelques autres contrées de l'Europe, dont nous aurons bientôt occasion de parler.

Tout est tranquille aujourd'hui autour de la tombe d'Hackelberg, mais un esprit d'une nature également inquiète et turbulente hante encore le voisinage de l'Oden-Wald (la forêt d'Odin) et les ruines du château baronial de la famille de Rodenstein. L'apparition de cet esprit annonce toujours une guerre prochaine. A l'heure de minuit, il sort de la grande tour du château de Schnellert, sa résidence habituelle, accompagné des gens de sa maison et d'une troupe nombreuse : les trompettes sonnent, les tambours battent, et l'on entend jusqu'aux commandements faits par les chefs de ces esprits guerriers. Cette petite armée passe à travers les haies et les broussailles, franchit la cour et les granges de la métairie de Simon Daum, à Oberkainsbach, et se rend à Rodeinstein. Lorsque la paix est sur le point d'être conclue, le seigneur et sa bande abandonnent Rodenstein pour retourner à Schnellert; mais cette fois le trajet se fait au son d'une musique harmonieuse (3).

Au commencement de l'année 1815, le fantôme de Rodenstein, rentré depuis fort peu de temps dans sa retraite, en sortit de nouveau avec grand bruit, annonçant sans doute à l'Allemagne, par cette apparition soudaine, que le *grand proscrit*

(1) Lettres sur le Danemark.
(2) Stalder, *Idiot.*, I, 208, 329, 2, 405.
(3) Tradition orale. Voyez Zeitung f. die Eleg. Welt., 1811, n° 126, et Reichsanzeiger, 1806, n° 129, 160, 198, 206.

se préparait à rompre son ban, et menaçait de nouveau les libertés de l'Europe (1).

En 1830, lorsque la trahison et la révolte eurent chassé du trône trois générations de rois, Rodenstein, justement effrayé des conséquences d'un pareil attentat, s'élança de sa tour féodale et traversa les airs avec grand bruit de meutes, de cors et de roulement de voitures. Avertissement salutaire, qui semblait indiquer aux souverains encore étourdis d'un événement aussi funeste, les seules précautions qui leur restaient à prendre pour garantir leurs trônes ébranlés d'une semblable catastrophe (2).

Suivant la mythologie scandinave, le pouvoir de donner la mort était le partage d'Héla, qui gouvernait les neuf mondes du Niflehein (3). Le mot *hell* signifie l'enfer en allemand et en anglais. Arnkiel dit qu'il est encore en usage parmi les habitants du duché de Sleswig, en Danemark, de personnifier la mort, et de lui donner le nom de *Hel* ou *Héla!* pour exprimer que la contagion est quelque part, on dit communément que Héla s'y promène, que Héla y est arrivée.

Selon la croyance actuelle des paysans gallois, Héla répand la peste et toute espèce de malheurs, tandis qu'elle erre pendant la nuit montée sur le *Hellheft*, le cheval à trois jambes de l'enfer. Héla et les loups guerriers (4) ont conservé tout leur empire en Normandie, quoiqu'il soit bien prouvé que les Normands de Rollo, devenus les Normands d'Hasting, oublièrent presque aussi vite leur ancienne foi que leur langue maternelle.

(1) *Journal des Débats*, janvier 1815.

(2) En janvier 1831, le peuple s'entretenait beaucoup à Francfort du chasseur surnaturel des ruines du vieux château gothique de Rodenstein, qui, dans la nuit, a traversé les airs avec un grand fracas de meutes, de cors de chasse, de roulement de voitures, ce qui, indubitablement, annonce la guerre, suivant les croyances populaires. (Journaux du temps.)

En juillet 1792, Rodenstein était également sorti avec grand bruit pour annoncer la guerre longue et sanglante qui allait commencer.

Au baillage de Reichenberg, à Reichelstein, on a entendu, au sujet de ces apparitions, plusieurs personnes; les procès-verbaux commencent en 1742 et finissent en 1764.

(3) L'enfer des Scandinaves.

(4) Les loups-garous dont nous parlerons dans une autre partie de cet ouvrage.

not la est dérivé *hellequin*, nom dans lequel, malgré ographe romane, on reconnaît facilement les deux *in*, qui signifient la race d'Héla. Les Normands urs croient encore que *la chasse hellequin* ou *henne-* t une meute d'esprits qui passent entre le ciel et la c des cris lamentables, entrecoupés par le bruit de la ge et les aboiements des chiens (1). » Lorsque les e la leustrie retentissent de cet affreux tapage, mal- éméraire qui, bravant la fureur des malins esprits, c 'écrier : « Je prends ma part de la chasse! » Il pleu- vr ussitôt du sang sur sa et la chair livide des cada- istraits aux tombea la sorcière Harpine, pour le les démons qui la s , tomberait devant lui par l x (2). Quelquefo i ette chasse infernale est in- ue par les cris effray de Brudemort et de ses dix arts, noirs démons qu isputent les airs à Hellequin ux es ts qui l'accompag (3).

e chasse aérienne est la ème que les paysans de la Basse-Normandie nomment la ch asse *bel-chien*, et qu'on entend souvent pendant les belles nuits d'été. On croit que ce bruit provient des cris mesurés de certains oiseaux qui volent par troupes à des hauteurs assez considérables pour qu'on ne puisse pas les apercevoir (4). On l'appelle aussi la chasse de saint Hubert.

Ce fut sans doute un des esprits de la race d'Héla que Richard-Sans-Peur, duc de Normandie, fils de Robert le Diable, rencontra chassant et se réjouissant la nuit dans une forêt. L'Hellequin, dont il est question dans l'histoire de ce duc, était un brave chevalier qui dépensa ses richesses dans les guerres que Charles Martel eut à soutenir contre les Sarrasins. Lorsque ces guerres furent terminées, il ne restait au

(1) *Annuaire statistique du département de l'Orne*, 1809, p. 109-110.
(2) *Idem, idem.*
(3) Ces esprits étaient connus dans le moyen-âge sous le nom de *Milites Herlikini*, ou *Herlurini*, les soldats ou l'armée d'Herlikin.
(4) Rien n'est moins probable que cette supposition. Les oiseaux ne volent jamais en troupe pendant l'été et jamais pendant la nuit.

hevalier que de la gloire, beaucoup de dettes et d'avides réanciers normands qui voulurent s'emparer de sa personne. A la suite d'injustes persécutions et d'un jugement qui le condamnait à mort, ainsi que ses deux fils, pour s'être échappés de la prison où ils étaient détenus, Hellequin, réduit au désespoir, se réunit à une troupe de brigands qui dévastait alors la Normandie. Ces mécréants n'épargnaient ni veuves, ni vierges, ni orphelins, malheureuses victimes qui n'avaient d'autre recours contre leurs atrocités que d'en appeler à la vengeance du ciel.

Les choses en étaient là quand Hellequin tomba malade et mourut; d'autres rapportent cependant qu'il fut tué avec ses eux fils et beaucoup des siens dans une affaire sanglante u'il eut à soutenir contre les troupes du duc de Normandie. Quoi qu'il en soit, le chevalier allait recevoir sa condamnaon, lorsque Dieu, plus touché de ses anciennes vertus qu'inigné de ses crimes, lui remit la peine éternelle qu'il avait ncourue, et le condamna à errer par le monde pendant a nuit jusqu'au jour du jugement, poursuivi par des démons ui ne lui donnent aucun repos (1).

Une apparition du même genre, plus récente et plus exaordinaire par les circonstances qui s'y rattachent, eut lieu uelques siècles après celle que nous venons de rapporter, et onna pour lors beaucoup à penser à bien des gens.

En l'année 1599, Henri IV, chassant dans la forêt de Foninebleau, entendit tout à coup les aboiements d'une meute et a bruit de cors qui paraissaient être fort éloignés; mais, un stant après, ce même bruit se fit entendre à peu de distance e ce prince. Henri ordonna au comte de Soissons de se porter n avant, et il paraîtrait même que le roi eut alors l'idée que s sons n'étaient pas naturels. Le comte obéit; et comme il vançait avec plusieurs autres personnes, ils continuèrent à tendre le même bruit, sans être à même de s'assurer d'où venait; mais ils virent parmi les halliers une figure noire et igantesque, qui leur cria d'une voix rauque et épouvanta-

(1) *Histoire de Richard-Sans-Peur*, pag. 2 et suiv.

ble : « M'attendez-vous, ou m'entendez-vous, ou amendez-vous ! » et disparut aussitôt. Cette aventure est remarquable pour bien des raisons. Le père Mathieu la rapporte dans sa histoire de France et *des choses mémorables advenues* durant sept années de paix du règne de Henri IV, ouvrage publié pendant la vie de ce monarque, et auquel il est dédié. Le père Mathieu était honoré de l'amitié particulière du roi, duquel, dit le père Daniel, il reçut même beaucoup de renseignements. On a supposé, avec quelque raison, que le spectre était un assassin déguisé, et que le crime que commit Ravaillac eût eu lieu quelques années plus tôt, si le bon roi se fût avancé assez près pour recevoir le coup qui lui était destiné. Quelle qu'ait été la nature de cette apparition, il paraît que le roi ne désira pas que l'histoire fût démentie. Il ne manque pas de monde, dit en terminant le père Mathieu, qui aurait classé cette aventure parmi les fables d'Urgande et de Merlin, si la vérité du fait, affirmé par tant de témoins, n'avait levé tous les doutes.

Peréfixe raconte aussi cette aventure extraordinaire dans la vie de Henri-le-Grand, et paraît ajouter foi à la réalité de cette apparition : « Les bûcherons et les paysans d'alentour, dit-il, prétendaient que ce n'était point une chose extraordinaire, et qu'ils voyaient souvent ce grand homme noir, qu'il nommaient le grand-veneur, avec une meute de chiens, qui chassait à beau bruit, mais qui ne faisait de mal à personne (1). » Cette apparition eut lieu dans un carrefour qui n'est pas fort éloigné de la ville, et qu'on nomme encore la Croix du Grand-Veneur.

Mais puisque nous en sommes sur les choses extraordinaires, il n'est pas inutile de faire observer que cette apparition précéda de quelques jours seulement la mort étrange de l

(1) Vie de Henri-le-Grand, page 181. Cet auteur ajoute : « Il se fait un [illegible] de pareilles illusions [illegible] on peut croire que ce [illegible] a qui Dieu [illegible] leur faire voir qui [illegible] et quelque être au-dessus de l'homme. »

de Beaufort (Gabrielle d'Estrées). « L'amour que le
pour elle, dit Péréfixe, au lieu de s'éteindre par la
e, s'était accru à un tel point, qu'elle avait bien osé
nder qu'il reconnut sa faute et qu'il légitima ses en-
un mariage subséquent; il n'avait pas osé lui refuser
nt cette grâce, mais l'entretenait toujours d'espéran-

lant, pour parvenir plus sûrement à ses fins, Ga-
si bien qu'elle obligea le roi à solliciter du pape des
ires pour juger du divorce entre lui et la reine Mar-
Clément VIII, qui se méfiait un peu des intentions
qui voyait que la reine ne faisait rien de son côté
r ce divorce, ne rendait que des réponses ambiguës.
un jour, pressé par Sillery et le cardinal d'Ossat de
on consentement à leur maître, sans quoi il se pour-
qu'il passerait outre et épouserait la duchesse, il fut
de ce discours qu'il remit aussitôt la conduite de
ire entre les mains de Dieu, ordonna un jeûne à
ille de Rome, et se mit lui-même en oraison, pour
r à Dieu ce qui serait le mieux pour sa gloire et pour
e la France. On rapporte qu'au sortir de la prière,
comme s'il fût revenu d'une extase : « Dieu y a
» et que, peu de jours après, il arriva un courrier à
i apporta la nouvelle de la mort subite de la duchesse
ort (2). »
rapproche maintenant les paroles remarquables du
re, l'apparition soudaine qui ordonna au roi de
r, et la mort inattendue de Gabrielle, et qu'on dise
pas dans tous ces événements arrivés presque simul-
t quelque chose de si extraordinaire qu'il est impos-
l'expliquer autrement que par une intervention sur-
?...
ectre de cette nature apparut à Louis XIV dans cette
rêt de Fontainebleau. Le roi n'en parla à personne,

fixe, p. 182.
183.

et ce ne fut que quelques années plus tard qu'il fit m
de cette circonstance, qui lui avait été rappelée par le
chal de Salon (1), dans une des entrevues qu'il eut a
singulier prophète.

Le grand-veneur est, suivant le peuple, un chass
haute stature, tout noir, ainsi que son cheval, et qui p
les bois pendant la nuit, en donnant du cor; cette su
tion est généralement répandue en France. Non-seu
le grand-veneur se donne souvent les plaisirs de la
dans les sombres forêts de la Bretagne, mais Arth
même, suivi des douze ombres de ses chevaliers, les p
encore quelquefois. Cette tradition est aussi populair
les paysans bretons que le wütendhur en Allemag
chasse hellequin dans l'ancienne Neustrie.

Nous avons retrouvé en 1834, parmi les habitants
guedoc et ceux du Médoc, la croyance aux chasses aé
beaucoup d'entre eux nous ont raconté avoir enten
les airs les aboiements des chiens pendant les bell
d'été. Les montagnards des Pyrénées y croient égale
cette superstition leur est commune avec leurs voisi
Navarre et des provinces limitrophes de la Péninsule
également fort répandue en Lorraine et en Franche

La croyance aux chasses aériennes est très-répan
qu'à ce jour dans les montagnes de l'Auvergne. On le
les chasses gallières. Mais, comme toutes les croyance
gnates, celle-ci a une teinte locale qui la rattache au
superstitions du pays. Pour les Auvergnats comme
Bretons, le diable est partout l'agent principal ; s
domine tout, et ils en font tour à tour un person
frayant ou un être risible. Ce n'est donc point un
ordinaire qui conduit leurs chasses aériennes, mais
en personne, accompagné d'une bande de damné
supplice est de parcourir les airs, sous la figure des
les plus bizarres; ils sont armés d'épieux et de bâton
s, comme les mulets du Cantal, de clochettes et d

Voyez le chapitre 3e du 9e livre.

t le bruit sert à rallier à leur suite les chiens et les chats endroits par lesquels ils passent. Une vieille montagnarde ssurait dernièrement avoir entendu plusieurs fois la chasse ière, et toujours le jeudi soir, tandis que d'autres personm'ont affirmé l'avoir entendue le samedi.

ans la Marche, province voisine de l'Auvergne, où les ances populaires ont quelque chose de plus poétique, Tristan *le Marchois*, dont on entend pendant les nuits ver résonner la vieille armure, et dont le chevrier croit piaffer le palefroi; ou bien c'est Almodis, la sor: (1), guidant une chasse invisible, et dont la meute troupar ses longs aboiements, les échos des montagnes de la ise. La comtesse est entourée de larves à genoux, qui ent hommage à sa noblesse. Chaque jour, après la prière, prend la forme d'un loup et va guetter au coin des bois oyageur égaré. Elle trouble le sommeil des bergères, leur tre leurs amants dans le miroir de la rivière, ou leur fait aître leur inconstance; si l'on méconnaît son pouvoir, détruit les toiles d'araignées et les nids d'hirondelles, qui ent bonheur aux maisons; elle éveille les petits enfants, ı elle assiste au sabbat, dont elle est la reine et conduit même la danse infernale (2).

:s chasses aériennes figurent aussi très-fréquemment dans raditions populaires de l'Angleterre. Le paysan du Norıberland, imbu de cette croyance, s'arrête quelquefois en ersant, pendant la nuit, les bruyères du Cheviot, et te avec frayeur; car il a entendu aboyer les chiens de :iel, condamnés, avec leur maître impie, à chasser jusu dernier jour le cerf qui fuit légèrement dans les plaines air.

:s sombres vallées de la Calédonie retentissent également ıis bien des siècles des aboiements d'une meute infernale, s échos du Ben-Lomond ont souvent répété les cris des

Almodis, comtesse de la Marche, épouse de Bozon II, tua son époux suivre Guillaume, comte de Poitiers, qui était son amant.
M. Alfred Rousseau, *Une année de poésie*.

chasseurs aériens. Les Ecossais ont conservé jusqu'à ce jour cette ancienne croyance de leurs ancêtres.

On trouve une description extrêmement poétique de cette ancienne superstition dans le charmant poème d'*Albania.* Voici une imitation plutôt qu'une traduction de ce passage :

« Dans les lieux mêmes où les fiers lords de Ross, suivis de leur clan et de leurs nombreux vassaux, avaient coutume autrefois d'éveiller le loup cruel et le cerf bondissant, on entend souvent à l'heure de minuit, et même quelquefois pendant le jour, la voix des chasseurs, les sons du cor et les aboiements des chiens, d'abord faibles et lointains, puis devenant de plus en plus sensibles. Bientôt le vacarme augmente et l'air retentit au loin de la joie bruyante des chasseurs, des cris plaintifs du cerf aux abois, et du hennissement des chevaux, dont les pas résonnent sur les flancs caverneux des montagnes. A ce bruit, le bélier qui paissait dans la vallée tressaille, et le berger jette un regard étonné sur les coteaux et sur les monts qui l'environnent ! mais il n'y découvre les traces d'aucun être vivant, ni même aucun objet, fantôme, sorcière, fée ou démon, auquel il puisse attribuer la cause de son étonnement et de sa frayeur. »

Au reste, la croyance aux chasses aériennes et aux chasseurs mystérieux existe depuis la plus haute antiquité parmi les hommes. Tacite rapporte à ce sujet l'anecdote suivante :

« Un homme apparaissait toutes les nuits aux prêtres d'un temple d'Hercule, en Arménie, et leur commandait de lui tenir prêts des coureurs équipés pour la chasse : on ne manquait pas d'obéir. Ces coureurs revenaient le soir harassés de fatigue, les carquois vides de flèches ; et le lendemain on trouvait autant de bêtes mortes dans la forêt qu'on avait mis de flèches dans les carquois, sans que les coureurs eussent rien tué ni vu qui que ce soit. Ils avouaient cependant qu'une puissance surnaturelle les forçait à courir et à traquer les bois pendant tout le jour. »

La nature a produit également de tout temps d'étranges phénomènes que les philosophes et les savants ont essayé d'expliquer et de rattacher à des causes naturelles ; tâche dans

laquelle ils ont *toujours* réussi à leurs propres yeux, *rarement* à ceux des hommes prudents qui se méfient des sophistes et de leurs belles paroles, et *jamais* aux yeux du peuple qui est fort attaché aux anciennes croyances, et qui exige, pour se décider à les abandonner, des preuves beaucoup plus claires et des raisonnements beaucoup plus convaincants que ne le feraient des hommes sans préjugés.

Le Hartz passe encore en Allemagne pour le pays des prodiges, et le Brocken, qui est la montagne la plus élevée de cette chaîne pittoresque, est, depuis un temps immémorial, le théâtre des scènes les plus merveilleuses (1).

Le christianisme était depuis longtemps établi dans les plaines de la Germanie, que les Saxons venaient encore au sommet du Brocken consulter les *alrunes* et adorer en secret *Tuiston* fils de la terre (2), dont la figure gigantesque leur apparaissait fréquemment au milieu des nuages.

Cependant, lorsque la foi devint plus vive et que la religion du vrai Dieu fut plus fermement établie, l'ancienne divinité des Germains fut changée pour eux en un démon redoutable, et le spectre du Brocken, objet de vénération pour leurs ancêtres, devint la terreur des habitants du Hartz; la fontaine sacrée, où quelques prophétesses conservèrent longtemps, sans doute, l'habitude d'aller pratiquer secrètement leurs cérémonies, fut appelée la fontaine des sorciers (Haxen Brunnen), et la charmante Anemone du Brocken, dont les vierges ornaient jadis leur blonde chevelure, ne fut plus pour le peuple que la fleur maudite des sortiléges.

Suivant la tradition populaire, l'ancien autel du dieu, formé d'un bloc énorme de granit placé par la nature au sommet de la montagne, sert depuis lors de trône au monarque des enfers, lorsqu'il préside chaque année, pendant la nuit du valpurgis (3), l'assemblée générale des démons, des

(1) Le Brocken Berg ou Bloxberg est élevé de 3,486 pieds au-dessus de la mer Baltique.

(2) « Célébrant carminibus antiquis tuistonem deum, terrà editum, et filium mannum, originem gentis conditoresque. » (Tacita germania.)

(3) La nuit du valpurgis est le grand sabbat annuel des sorciers; cette

es sorcières, qui accourent à travers les
ys du Nord, pour assister à cette infernale
ces superstitions se sont conservées jusq
, et le spectre du Brocken a toujours le privilège
vanter les paysans du Hartz. Fréquemment encore,
du soleil, ou lorsque cet astre est sur son déclin, on
dans les nues une figure d'une taille colossale, que nu
contempler sans éprouver un mouvement de terreur,
après être restée quelque temps visible, disparaît
graduellement.

Il y a bientôt quarante ans que M. Hane annonça
tait assuré par expérience que le phénomène conn
nom de Spectre de Brocken était produit par l'o
quelque personne, projetée sur un nuage. Il vit ains
pre figure et celle d'un autre curieux qui l'accon
Ces fantômes aériens, qui leur parurent d'une d
monstrueuse, après avoir reproduit exactement l
des deux spectateurs, finirent par disparaître. Ha
compagnon aperçurent aussi près de leurs ombres u
sième figure également projetée, qu'ils supposèrent
d'une *personne* qui leur était cachée par quelque a
sité du terrain.

Nous pensons qu'il y aurait bien des objections à
sur cette découverte de M. Hane. En effet, n'est-il p
lier que depuis l'explication qu'il a donnée de ce ph
et parmi le grand nombre de curieux qui vont chaq
visiter le Brocken, il ne se soit pas encore trouvé
personnes qui aient pu s'assurer par les mêmes mo
ont favorisé M. Hane, que c'étaient bien véritablem
ombres qu'elles voyaient réfléchies sur un nuage, lo
se trouvaient placées entre ce nuage et le soleil? Il
de doute cependant que beaucoup de gens n'y soient
l'intention de vérifier la nature de ce phénomène, et

superstition est très-populaire en Allemagne. Il a lieu dans la
avril au 1er mai, selon les vieilles croyances, qui placent sur
le théâtre de cette cérémonie.

s pas encore appris jusqu'à ce jour que leur témoi-
enu confirmer celui du savant Allemand. Ne pour-
dire également que, puisque ce phénomène est
des causes toutes naturelles, il devrait avoir lieu
ement sur le Brocken, mais qu'il devrait se re-
core fréquemment dans les Alpes, les Pyrénées et
s hautes montagnes? Néanmoins, nous n'avons
qu'il y ait jamais été observé.
olé se présente seul à l'appui de l'explication don-
Hane, c'est celui rapporté par Bouguer, envoyé à
vec La Condamine pour mesurer un degré terres-
tend avoir observé au Pérou, en novembre 1744,
et du mont Pambamarca, un phénomène tout-à-
le à celui du Brocken. Mais, nous le répétons, ce
est le seul que nous possédons, et en considé-
bre de curieux et d'observateurs qui parcourent le
is tant d'années, nous devrions en avoir mille (1).
us supposera certainement pas l'envie d'attribuer
ston pas plus qu'au grand Vitikind l'apparition du
Brocken. Ce que nous avons voulu prouver, en
lques objections contre l'explication donnée par
c'est que l'opinion qui voudrait faire considérer
fet du mirage le phénomène du Brocken et tous

age dans lequel nous étions plongés, dit Bouguer, nous
se dissipant, le soleil qui s'élevait et qui était très-éclatant.
n de l'autre côté. Il n'était qu'à trente pas, et il était encore
d stance pour avoir acquis sa teinte blanchâtre, lorsque cha-
t son ombre projetée dessus, *et ne voyait que la sienne*,
nuage n'offrait pas une surface unie. Le peu de distance per-
tinguer toutes les parties de l'ombre; on voyait les bras, les
e; mais ce qui nous étonna, c'est que cette dernière partie
une auréole formée de trois ou quatre petites couronnes con-
une couleur très-vive, chacune avec la variété du premier
rouge étant en dehors. — Les intervalles entre ces cercles
; le dernier était plus faible; et enfin, à une grande distance,
n grand cercle blanc qui environnait le tout. C'était comme
apothéose pour chaque spectateur; et je ne dois pas manquer
chacun jouit tranquillement du plaisir de se voir orné de
ronnes, sans rien apercevoir de celles de son voisin. » *Re-
oyage au Pérou*, qui se trouve dans les Mémoires de l'acadé-
ces de l'année 1744.

... aussi peu de certitude, à l'eff...
... connu sous le nom de *fata Mor*...
... on observe fréquemment à Naple...
... de la Sicile. A certains moments, ...
... grandes distances, des ruines, des c...
... des palais et une foule d'objets t...
... dans l'état ordinaire de l'air, et qui
... mobiles quand les rayons de lumièr...
... en se courbant et se brisant, dans ...
... gement chauffées.

... rapporte (1) qu'on aperçut un jour à Mil...
... se dessiner dans les nues, ce qui étonn...
... comme on peut bien le croire. « Cep...
... auteur qui raconte cette histoire, il se t...
... jurisconsulte qui leur démontra que ce n'ét...
... spectre, mais l'image de relief d'un ange, qui
... du clocher de Saint-Gothard, laquelle imprin...
... se réfléchissait aux yeux de ceux qui avaie...
... aiguë. » Il faut avouer que si ce raisonnemen...
... juste, au moins l'invention n'en est pas mauva...
... historiens de tous les siècles ont fait mentic...

Patrick Walker, puritain fanatique, raconte, sans même témoigner le moindre étonnement d'une semblable apparition, que dans l'année 1686, pendant les mois de juin et de juillet, beaucoup de gens se rassemblaient dans l'après-midi, durant plusieurs jours, vers l'endroit nommé Crossford-Boat, sur la Clyde, à deux milles au-dessous de Lanark, pour voir une pluie (a shower) de bonnets, de chapeaux, de fusils et de sabres qui paraissaient couvrir la terre et les arbres environnants, ainsi que des bandes d'hommes armés, marchant en ordre sur le bord du fleuve, allant, venant, se mêlant ensemble, puis tombant tout à coup par terre et disparaissant en un instant; mais à peine celles-ci s'étaient-elles évanouies, que d'autres bandes semblables se montraient aussitôt, marchant de la même manière que les premières. Walker se rendit dans ce lieu durant trois jours de suite, et il s'aperçut bientôt qu'il y avait les deux tiers des spectateurs qui voyaient ces objets, et un tiers qui ne les voyait pas, et quoique lui-même fût du nombre de ces derniers, il put néanmoins observer la frayeur et le tremblement dont étaient saisis ceux qui voyaient l'apparition. Il ajoute qu'un *gentleman* qui était près de lui, s'étant servi d'expressions impropres pour qualifier les personnes qui prétendaient apercevoir les objets dont nous avons parlé, remarqua bientôt un grand changement dans sa contenance, et devenu en un instant aussi tremblant qu'une femme timide, il engagea ceux qui ne voyaient rien à garder le silence, en leur certifiant que le fait existait et qu'il fallait être aveugle pour ne point l'apercevoir (1). »

Walter-Scott, qui rapporte ce fait dans ses *Lettres sur la démonologie*, tout en plaisantant son compatriote de sa crédulité, a lui-même la bonhomie d'attribuer le spectacle fantasmagorique dont parle le puritain Walker à l'apparition

(1) Une apparition semblable eut lieu le 23 juin 1744, sur le revers de la montagne de Southerfell, entre Penrith et Keswick, dans le Cumberland, et fut observée par deux personnes, William Lancaster de Blakehills et Daniel Stricket, son domestique, dont le témoignage accompagné de tous les détails de cette apparition, daté du 21 juillet 1785, se trouve dans la description des lacs du Cumberland, par Clarke.

extraordinaire d'une aurore boréale, ajoutant, nous ne savons sur quelle autorité, que ce phénomène, qui apparaît cependant assez fréquemment dans les régions du Nord, n'était point assez connu en Ecosse, avant le commencement du XVIIe siècle, pour y être considéré comme naturel et atmosphérique, assertion démentie par plusieurs faits historiques dont Walter-Scott devait avoir connaissance. D'ailleurs, nous ne concevons pas quelle analogie on peut trouver entre l'apparition lumineuse d'une aurore boréale, telle que nous l'avons nous-même observée à la mer, près des îles Shetland, en 1807, et en Ecosse en 1813, et le phénomène vrai ou faux, réel ou imaginaire, dont Walker nous a transmis la singulière description. Walter-Scott ne pouvait point ignorer non plus que les apparitions des aurores boréales n'ont point lieu pendant le jour, ni qu'elles ne durent pas pendant des jours et des mois entiers. Il faut avoir une furieuse envie de vouloir tout expliquer pour tomber volontairement dans une semblable erreur.

Le même auteur, en parlant de l'apparition de troupes à cheval et d'autres figures ayant l'apparence de gens de guerre, aperçues dans les nuages par les habitants du Westmoreland, la considère comme étant la projection de chevaux paissant sur une montagne opposée, ou les figures de paisibles voyageurs. Il eut sans doute attribué à la même cause la récente apparition de ce genre rapportée l'année dernière par tous les journaux anglais. Voici comment l'un d'eux s'exprime à cet égard : « Le 20 du mois de septembre 1835, les habitants des campagnes voisines de l'Agar, l'une des collines du Mendip, en Angleterre, furent témoins des effets singuliers du phénomène d'optique auquel les physiciens ont donné le nom de mirage, sans que personne ait jamais pu savoir où se trouvaient les objets mirés. Vers cinq heures du soir, on aperçut dans le ciel, couvert alors de vapeurs assez épaisses, un immense corps de troupes à cheval, qui semblait défiler tantôt au pas et tantôt au grand trot. Les cavaliers, le sabre en main, étaient tous uniformément équipés, et l'on distinguait jusqu'aux brides et étriers. Pendant quelque temps, on les vit

manœuvrer pour se former sur deux rangs et par files. Ce curieux spectacle dura jusqu'au moment où l'obscurité vint confondre les objets; mais au lieu d'être un sujet d'admiration, comme il l'eût été pour des observateurs éclairés, il répandit la terreur dans l'âme des ignorants campagnards dont il frappait l'imagination encore plus que les yeux. Tous crurent à la prochaine irruption d'une armée ennemie. Les uns se mirent en prières; d'autres s'occupèrent à cacher ce qu'ils avaient de plus précieux; d'autres enfin, et c'était le plus grand nombre, songeaient à abandonner leurs chaumières et à prendre la fuite. Pendant plusieurs jours, cette vision extraordinaire a fait le sujet de toutes les conversations de la ville de Bristol. »

Cette vision, quelque extraordinaire qu'elle puisse paraître, est bien certainement due, selon nous, à des causes toutes naturelles. Mais, nous le répétons, on ne peut raisonnablement l'attribuer à l'effet du mirage, dont nous avons été à même d'observer nombre de fois les effets en Amérique ainsi que dans les mers de l'Inde et d'Afrique. Qu'on lise attentivement ce que Monge et Larrey rapportent du mirage si souvent observé en Egypte, et l'on se convaincra que les phénomènes aériens dont nous venons de parler dépendent d'une toute autre cause (1).

De tout temps, les hommes ont été effrayés par des apparitions extraordinaires qui surpassaient leur intelligence. Nous

(1) Suivant Hane et plusieurs autres savants, l'apparition dans les nuages du spectre du Brocken est produite par l'ombre des observateurs projetée sur les nuages. Bouguer attribue à la même cause le phénomène qu'il a observé au sommet du Pamabarca, et il ajoute qu'on apercevrait quelquefois ce spectacle sur des tours élevées, si l'on s'y trouvait dans des circonstances convenables, savoir : un brouillard peu étendu, quelques pas de distance, et le soleil placé à l'horizon à l'opposite. — Selon les uns, ce phénomène est donc produit par la *projection des ombres;* selon d'autres, *par le mirage*, et le mirage n'est point une projection, mais la réflection d'un objet produite par une couche d'air plus échauffée que les autres, et placée tantôt horizontalement, tantôt latéralement; cette couche d'air agit sur les rayons lumineux qui lui sont envoyés par un navire, un village, un arbre, etc., tout-à-fait comme une grande glace qui en donnerait une image renversée. Cependant, le même phénomène ne peut être produit par deux causes différentes.

ne citerons point à l'appui de l'opinion qui les a toujours re-gardées comme étant occasionnées par des causes surnaturelles les nombreux exemples que nous fournissent à cet égard les Saintes Écritures, parce que nous considérons ces exemples comme des effets directs de la volonté de Dieu, et que nous ne nous appuierons jamais d'un miracle auquel la foi nous or-donne de croire, pour chercher à expliquer ce qui peut avoir une apparence de merveilleux dans quelques anciennes tradi-tions populaires; mais nous dirons que tant qu'on ne nous donnera pas de raisons plus convaincantes qu'un simple effet d'optique pour expliquer de tels phénomènes, il nous sera bien permis d'exprimer nos doutes sur une semblable solution. D'ailleurs, il est bon de se tenir en garde contre les raisonne-ments spécieux ou hasardés de gens qui se sont fait une loi de ne douter de rien, qui soumettent tout à la science aride et souvent ingrate de l'analyse, et qui ont toujours une explica-tion bonne ou mauvaise à donner en réponse à toutes les questions qu'on peut leur proposer. Les hommes qui ont des prétentions à la science ont été de tout temps les ennemis du merveilleux, non pas que leur esprit répugne à y croire, mais parce qu'il blesse leur amour-propre, en leur offrant des phénomènes qu'il est au-dessus de leur pouvoir d'expliquer.

Toutes ces visions de troupes guerrières et de fantômes aériens, qui paraissent avoir conservé pendant bien des siècles et posséder même encore de nos jours le pouvoir d'effrayer les hommes, ont sans doute donné lieu aux récits merveilleux des combats que des mortels audacieux ont fréquemment sou-tenus, non-seulement contre les spectres et les démons, mais souvent encore contre les dieux mêmes.

C'est surtout dans les histoires des peuples du Nord, q joignaient à leur bravoure naturelle un tel degré d'audac que leurs héros attaquaient les dieux comme s'ils eussent é de simples mortels, que l'on rencontre à chaque instant d traits de cette jactance impie qui les distinguait des autres n tions barbares, et qu'ils poussaient même quelquefois jusqu lancer leurs javelots contre le ciel irrité et contre les flo soulevés de l'Océan. Saxo-Grammaticus, Olaus-Magnus, To

s et les Sagas contiennent nombre d'aventures dans les-les les *Kempié,* ou champions du Nord, semblables aux ns d'Encelade, donnent audacieusement l'assaut au ciel. r, lui-même, malgré sa foudre et son marteau, fut com-u et presque vaincu par Hother, fils du roi de Suède, l'A-le ou plutôt le Diomède de cette longue épopée, qu'Olaus s a laissée sous le nom d'histoire des peuples du Nord. héros d'Ossian ne montraient pas plus de crainte et de ect pour les dieux, et le glaive de Fingal atteignit l'esprit oda, et le força de fuir en gémissant sur la terre même de llin (1).

n conçoit facilement que des héros assez audacieux pour battre les dieux aient dû regarder comme un jeu leurs ontres avec les spectres et les démons, sous quelle forme ls osassent se présenter. Aussi recherchaient-ils avec déli-es sortes d'aventures, et Bartholin en rapporte un grand ibre dans lesquelles ces guerriers, vainqueurs de leurs sur-urels antagonistes, les dépouillaient de ces armes redouta-dont la puissance magique avait été forcée de céder à leur lante audace (2).

hez un peuple où les hommes étaient estimés en raison de force et de leur courage, le respect pour les dieux devait également calculé d'après la crainte qu'ils pouvaient ins-r. Aussi les héros scandinaves respectaient-ils fort peu les nités avec lesquelles ils devaient s'asseoir un jour dans le alla; et ils saisissaient volontiers toutes les occasions qui résentaient d'exprimer publiquement leurs pensées à cet d. Bartholin nous fournit encore quelques exemples de s bravades dans ce genre : « Sachez, disait Kiartan à s Trigguasen, que je ne crois ni aux idoles ni aux dé-s; j'ai parcouru bien des contrées éloignées, où j'ai ren-ré des monstres et des géants qui ne m'ont jamais vaincu. e place donc ma confiance que dans ma force et mon cou-

Sul-Malla of Lumon (Ossian), t. IV, p. 27. — L'esprit de Loda, ou -Loda, était le dieu de Lochlin; et l'on ne met point de doute que in ne désigne une contrée de la Scandinavie.

Bartholinus, *de Causis Contemptæ mortis à danis*, p. 353.

rage. » — « Je ne suis ni païen, ni chrétien, disait Gauthier à saint Olaus, roi de Norwége. Mes compagnons et moi ne professons d'autre religion qu'une entière confiance dans notre propre force et dans notre valeur (1). »

Il n'est pas étonnant que des hommes qui faisaient si peu de cas de leurs dieux lorsqu'ils étaient encore considérés comme tels, n'aient fait aucune difficulté de les regarder comme des démons, après leur conversion à la foi chrétienne (2).

Les héros du moyen-âge, quoique beaucoup plus respectueux envers la divinité, n'étaient pas moins braves que les champions de l'ancienne Scandinavie, et pas moins disposés que leurs prédécesseurs à rompre une lance avec le premier diable ou fantôme qui aurait osé se présenter pour les combattre, soit à pied, soit à cheval. L'esprit malin prenait souvent pour attaquer les paladins la figure des animaux les plus effroyables ; tantôt c'était celle d'un griffon, tantôt celle d'un dragon ou d'un homard monstrueux, ainsi que le fit le génie Bruniquel, qui fut vaincu par Richard-sans-Peur.

D'autres fois, l'ennemi du genre humain se présentait au combat sous la figure d'un redoutable chevalier, armé de toutes pièces et monté sur un coursier plus noir que l'ébène. Tel était celui dont parle Gervais de Tilbury, que vainquit Aubert, noble et puissant baron, qui, se trouvant en visite dans un château des environs de Wandelbury, dans l'évêché d'Ély, entendit raconter le soir à la veillée, comme cela se pratiquait ordinairement, maints anciens contes et vieilles histoires, et une entre autres qui assurait que tout chevalier qui oserait entrer seul au clair de la lune dans une plaine voisine et faire un défi à tout venant, serait immédiatement attaqué par un esprit sous la forme d'un chevalier. Aubert résolut de tenter l'aventure, et se rendit au lieu désigné accompagné d'un seul écuyer, auquel il ordonna de se tenir hors des limites du champ de bataille, qui était entouré d'un ancien retranche-

(1) Bartholin, *lieu cité*.
(2) *Lettres sur la démonologie*, p. 142.

ment. Aussitôt que le baron eut répété deux fois son défi, il fut assailli par un adversaire qu'il désarçonna du premier choc. Il saisit à l'instant les rênes du coursier du vaincu; mais son ennemi se relevant tout à coup en ce moment, et se servant de sa lance comme d'une javeline, blessa Aubert à la cuisse. Le baron revint en triomphe au château, conduisant le cheval qu'il n'avait point lâché et qu'il remit aux soins de ses écuyers. Le coursier était noir ainsi que son harnais, et paraissait aussi beau que vigoureux. Il demeura tranquille jusqu'au premier chant du coq; mais alors, lançant des éclairs par les yeux, ruant et frappant du pied la terre, il disparut en un instant. Aubert en se désarmant s'aperçut qu'il était blessé et qu'une de ses jambières était remplie de sang. Gervais ajoute qu'aussi longtemps que le baron vécut, cette blessure se rouvrait régulièrement à chaque anniversaire de son combat avec le fantôme (1).

Une des aventures les plus singulières de ce genre, en raison surtout des autorités respectables qui l'ont fait connaître (2), est certainement celle qui arriva à sir Randolphe Bulmer qui, dans une guerre contre l'Ecosse, commandait un corps de troupes anglaises, campé pour lors près de Norham. Le chevalier, sorti un matin de son camp, suivi de ces lévriers, pour prendre le divertissement de la chasse, ayant été entraîné à la poursuite d'un lièvre de l'autre côté de la Tweed, qui forme la limite des deux royaumes, vit venir à lui un cavalier qu'il reconnut aussitôt pour un noble écossais, avec lequel il s'était, en d'autres temps, fréquemment rencontrés. Ces deux chevaliers, après avoir échangé entre eux quelques paroles, se précipitèrent l'un sur l'autre d'une course

(1) *Otia imperialia, ap. script. rer.* — Bunswik, vol. I, p. 797.

(2) Cette histoire, rapportée par Walter-Scott dans une note latine du poème de Marmion, a été transcrite d'après une note manuscrite d'un exemplaire de Barthogge *sur la nature des esprits* (in-8° 1694), qui avait appartenu à M. Gill, avocat général de l'évêché de Durham. Cette note était d'une écriture fort ancienne et désignée comme ayant été extraite *E libro convent. dunelm.*, per T. C. Elle paraît avoir été placée dans l'ouvrage de Barthogge pour faire suite ou pour appuyer la réalité d'une autre histoire sur le même sujet.

tellement rapide, qu'à la première charge le cheval de sir Randolphe s'abattit, et lui-même fut jeté à terre avec tant de violence que, blessé grièvement à la tête et à la poitrine, il vomissait du sang comme s'il eût été prêt à rendre l'âme. Le chevalier écossais, le voyant dans ce triste état, s'approcha de lui et lui parla avec bonté, lui offrant de le guérir en peu d'instants, s'il s'engageait sur l'honneur à garder le plus grand silence pendant l'opération qu'il allait faire, et surtout à ne point invoquer intérieurement ni Dieu, ni la Vierge, ni aucun des saints du paradis. La grande douleur que ressentait alors le chevalier anglais le força d'obtempérer à cette singulière demande de son adversaire. Celui-ci se mit aussitôt à marmotter quelques paroles obscènes, et présenta ensuite la main à Balmer, qui se releva aussi sain de corps et d'esprit qu'il l'avait jamais été de sa vie. Néanmoins, à la vue d'un événement aussi extraordinaire, le chevalier ne put retenir une exclamation de surprise : « Jésus mon Dieu ! » s'écria-t-il, et regardant aussitôt autour de lui, il n'aperçut plus rien, que le cheval de son ennemi qui paissait tranquillement au bord du fleuve.

Sir Randolphe retourna au camp, bien étonné d'une semblable aventure, qu'il tint secrète tant que la guerre dura. Mais lorsqu'elle fut terminée, il la confia à son confesseur, qui reconnut, dans la manière dont ce prétendu chevalier lui avait prêté ses secours, une œuvre de l'esprit de ténèbres, qui avait pris cette forme pour tenter un chrétien et l'empêcher d'avoir recours à Dieu au moment d'un danger qui pouvait être suivi pour lui d'une mort prochaine et peut-être éternelle.

Un brave chevalier bohémien eut malheureusement affaire, dans une semblable rencontre, à un diable beaucoup moins généreux que celui qui guérit si promptement sir Randolphe de ses blessures.

Il voyageait pendant la nuit avec un seul compagnon, lorsqu'ils aperçurent une troupe d'esprits armés de toutes pièces, qui marchait sur eux rangée en bataille et enseignes déployées. Méprisant les sages conseils de son ami, le chevalier piqua à

l'instant des deux, dans l'intention d'aller rompre une lance avec un champion qui semblait s'avancer pour le défier au combat. Mais le bohémien et son cheval furent renversés du premier choc de l'adversaire aérien, et le compagnon du chevalier retrouva le lendemain, sur le champ de bataille, son cadavre défiguré et celui de son cheval (1).

La croyance aux combats des hommes contre des esprits ou démons, qui subsiste encore chez les peuples du nord de l'Europe, s'est également conservée chez les montagnards écossais; plusieurs esprits guerriers continuent à garder certains passages dans les montagnes, où ils attaquent quelquefois les passants. Nous parlons ailleurs de l'*Ham-Dearg*, le guerrier à la main sanglante, qui habite les défilés de Glenmore (2), contre lequel combattirent, il n'y a pas bien des années, trois frères qui ne survécurent pas longtemps au combat qu'ils avaient vaillamment soutenu contre ce terrible adversaire.

Nous avons remarqué, pendant notre séjour en Ecosse, que cette même croyance n'était point éteinte chez les habitants du *Border*, qui racontent encore les combats mystérieux et terribles que leurs ancêtres ont soutenus contre les esprits des déserts, qui se présentaient tantôt sous une forme humaine, tantôt sous celle d'un dragon monstrueux.

(1) *Hierarchy of blessed angels* (*Hiérarchie des anges bienheureux*), page 554.
(2) Dans le chapitre des spectres.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES.

E.. I
UCTION.. XIII

LIVRE I.

DES CROYANCES POPULAIRES.

RE I. Du bon et du mauvais principe.............................. 1
II. Des Démons des anciens, du Diable ou Satan, et des autres Démons.............................. 16
III. Des Lamies des anciens, des Démons incubes et succubes.............................. 69

LIVRE II.

DES ÊTRES SURNATURELS.

RE I. Des Génies tutélaires, des Lutins familiers, Esprits servants ou Génies domestiques.............................. 105
II. Des Nains, des Esprits des mines et des Gardiens des trésors cachés.............................. 145
III. Divinités des bois et des campagnes, Esprits gardiens, Esprits du feu.............................. 207
IV. Esprits ou Génies des eaux.............................. 250

LIVRE III.

DES FÉES ET DE LEUR ORIGINE.

RE I. Féerie française et italienne.............................. 291
II. Des Elfes et des autres fictions populaires de l'Allemagne et du Danemark.............................. 345

CHAPITRE III. Contes et fictions populaires de l'Angleterre et de l'Ecosse...

— IV. Fictions populaires des montagnards écossais concernant les Fées, ainsi que des habitants des îles Orcades, Shetland et Féroë.........................

— V. Féerie irlandaise...

LIVRE IV.

HÉROS POPULAIRES DES SIÈCLES DE ROMANS.

CHAPITRE I. Origine de la poésie romantique, Charlemagne, Roland, Arthur et le Saint-Graal..........................

— II. Thomas d'Erceldoune, O'Donohue, Frédéric Barberousse, Ogier-le-Danois, le roi Boabdil, Hendrick Hudson, etc..

LIVRE V.

CROYANCES TÉRATOLOGIQUES, PHÉNOMÈNES AÉRIENS.

CHAPITRE I. Des Géants et des Êtres monstrueux.....................

— II. Aurores boréales, l'armée furieuse, chasses aériennes, Rodenstein, le grand-veneur, armées aériennes, etc.

FIN DE LA TABLE.

